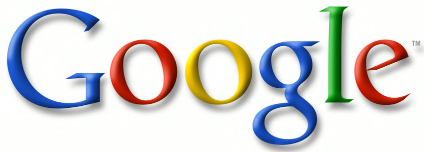
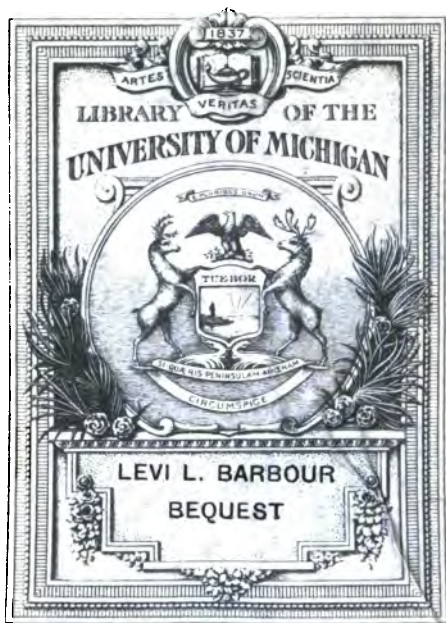



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
LEVI L. BARBOUR
BEQUEST


HISTOIRE
DE
CONSTANTINOPLE

HISTOIRE
DE
CONSTANTINOPLE
Depuis le régne de
L'ANCIEN JUSTIN,
jusqu'à la fin de l'Empire.

Traduite sur les Originaux Grecs par Mr Cousin, Président en la Cour des Monnoies.

DEDIÉE A MONSEIGNEUR DE POMPONE, Secrétaire d'Etat.

TOME I.

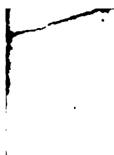


Suivant la Copie imprimée

A PARIS

Chez DAMIEN FOUCAULT, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi.

M. DC. LXXXV.





A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR DE POMPONE SECRETAIRE D'ÉTAT.

*ONSEIGNEUR,*

L'Auteur qui m'a confié cét Ouvrage, m'aiant laissé la liberté de

le mettre sous la protection de quelque personne qui en connût le prix, je n'ai pas eu de peine à me determiner. L'honneur & la gloire aiant été Vous chercher, MONSEIGNEUR, dans ces mêmes lieux, qui ont donné la naissance à des peuples, dont les diverses avantures font une des plus belles parties de cette Histoire; j'ai cru que je ne pouvois rien faire de mieux pour l'immortalité de mon travail, que de le consacrer à une Personne, dont le Nom ne sauroit jamais s'effacer de la memoire des hommes. Aprés le choix que le plus grand Roi du monde vient de faire de Vous, pour une des Charges les plus considerables de son Etat, je ne crains pas d'en trop dire. Cette pénétration & ce discernement admirable, que sa Majesté fait paroître en toutes ses actions, vous tenant lieu de toute sorte d'Eloge, me dispense de rien ajoûter à la maniére

dont

dont vous avez été élevé à ce haut dégré d'honneur. Il falloit sans doute, MONSEIGNEUR, *que l'idée de vôtre mérite fût bien forte, & bien vive dans l'Esprit de ce grand Prince, pour être ainsi rapellé des extremitez du monde, & pour l'emporter sur la presence de tant de Personnes illustres qu'il a auprés de lui. Lorsque je considére cét effet extraordinaire de sa justice, que personne n'avoit préveu, & que tout le monde a admiré, je dois croire,* MONSEIGNEUR, *& dire aprés tout ce qu'il y a de gens qui connoissent vôtre Famille, qu'il semble que le Ciel, témoin de sa candeur, de son zele, & de sa fidélité, n'a reservé à ce Régne si celebre, la récompense qu'il lui destinoit, que pour la rendre plus éclatante. La divine Providence se devoit cét exemple à elle-même, pour s'attirer les yeux de tout le monde, à qui le Nom* D'ARNAULD *est en vénération. En effet,*

fet, toute la terre ne sçait-elle pas, que le Genie des Siences qui en releve l'éclat depuis si long-temps, sans distinction de sexe ni de profession, a toûjours eu une liaison si étroite avec la vertu, qu'on peut dire veritablement, MONSEIGNEUR, que vous avez droit de desavoüer tous ceux qui le portent, s'ils ne se distinguent pas par ces augustes caracteres. Le Barreau, les Finances, les Armes, le Cloître, la Solitude, la Sorbonne & l'Elise ont fait voir à ces derniers siécles des prodiges merveilleux qui l'ont honoré chacun à sa façon. Il manquoit neanmoins encore pour le comble de sa gloire, un degré d'élevation : Et c'est celui, MONSEIGNEUR, que vous venez de recevoir. S'attirer l'estime d'un Roi, qui sçait si bien donner à toutes choses leur juste prix : en avoir receu une preuve aussi glorieuse, qu'est celle d'être admis à ses secrets, est un hon-

neur

neur qui ne ſouffre point de comparaiſon, parce que ce grand Roi n'en ſouffre pas lui-même. Comme on ne ſçauroit plus vous rien ſouhaiter, MONSEIGNEUR, *que de continuer long-tems à ſervir un ſi digne Maître : C'eſt auſſi où je me bornerai, aprés vous avoir aſſeuré que c'eſt le premier de tous mes ſouhaits, que je fais avec d'autant plus d'ardeur, que je croi en cela ſouhaiter la gloire des Lettres, celle de l'Etat, & celle de la Religion, autant que vôtre propre bon-heur. Aiant l'avantage de partager ces ſentimens, avec tout ce qu'il y a de gens de bien : Je vous ſupplie tres-humblement,* MONSEIGNEUR, *d'agréer que je ſois un des premiers qui vous en donne des marques publiques, puis que ce n'eſt que l'effet du zele que j'ai toûjours eu pour toute vôtre Maiſon, que j'ai receu en naiſſant, que j'ai toûjours entre-*

tenu, & que je conserverai toute ma vie, de même que le profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Les tres-humble, & tres-obéïssant, serviteur FOUCAULT,



AVERTISSEMENT.

CEUX qui ont quelque connoissance de l'Histoire, savent que celle de Constantinople est une des plus belles qu'on puisse lire, soit pour la grandeur des entreprises, & la varieté des évenemens, ou pour la fidélité, & la suffisance de ceux qui l'ont écrite. L'Empire, bien loin de souffrir une notable diminution dans le changement de son Siége, y a trouvé l'accroissement de sa grandeur, & le rehaussement de sa gloire. La nouvelle Rome a fourni des exemples aussi rares & aussi surprenans que l'ancienne, de toutes sortes d'éminentes qualitez, de prospéritez, & de disgraces, de révolutions, & de catastrophes.

Si l'Italie a produit des hommes capables de representer les belles actions que les Romains ont faites sous les Rois, sous les Consuls, &

soûs les premiers Empereurs, & de célébrer dignement leurs victoires, & leurs conquétes; la Gréce, qui a toûjours été fertile en beaux esprits, & qui a de tout tems été considérée comme la mere des Siences & des Arts, n'a pas manqué d'excellens génies, qui ont relevé par toutes les figures, & par tous les ornemens du discours, les glorieux exploits que ce même peuple à exécutez soûs ses derniers Empereurs l'espace de plusieurs Siécles, & les diverses avantures qu'il a eües pendant la paix, & pendant la guerre.

Il semble même que l'Histoire ait suivi la fortune de l'Etat, & qu'elle ait eû un pareil progrés; qu'elle ait commencé à former sa voix durant l'enfance du Peuple Romain, au tems des Rois, & des premiers Consuls, & qu'elle l'ait depuis fortifiée au tems des Empereurs, lors principalement qu'elle s'est trouvée entre les mains des Grecs, qui ont été plus avantageusement partagez des dons de l'esprit, & de l'éloquence, qu'aucune autre nation.

Il est vrai que les illustres Ouvrages de ces célébres Ecrivains sont demeurez long-tems ensevelis dans les ténébres des Bibliotéques, & comme condamnez à la mort de l'oubli, jusqu'à ce qu'ils aient été mis au jour, & qu'ils aient reçû une nouvelle vie dans l'Imprimerie du

Lou-

Louvre, par une générosité, & par une magnificence toute Roiale. Ils n'ont pas plûtôt parû, qu'ils ont été reçûs avec une approbation générale. Mais comme il y a plusieurs personnes qui ont de l'amour pour l'Histoire, qui ne les peuvent lire, ni dans les originaux Grecs, ni dans les versions Latines; j'ai crû leur rendre un service utile, en les traduisant en nôtre langue. Je n'ai pas néanmoins entrepris de les traduire tous. J'ai laissé les Auteurs qui ont commencé leurs Livres dés la création du monde, & qui ont rapporté les faits simplement, & sans ornement; & je me suis arrêté à ceux qui joignant les beautez de l'éloquence à la verité de l'Histoire, ont écrit l'un aprés l'autre dans l'ordre du tems où ils ont vêçu, ce qui s'est passé de plus remarquable depuis le régne de l'ancien Justin, jusqu'à la ruine de l'Empire.

J'aurois souhaité de donner l'Histoire Byzantine entiére, & de representer sans interruption la suite des Princes qui ont gouverné l'Empire durant plus d'onze cens ans, depuis Constantin le Grand jusqu'à Constantin le dernier des Paléologues. Mais les Historiens aiant manqué au régne des seize premiers Empereurs, ils ont aussi manqué au désir que j'aurois eû de les traduire.

Ce n'est pas qu'un si long espace de tems ait été absolument dépourvû d'Ecrivains : mais c'est que les Ouvrages de quelques-uns ne sont pas venus jusqu'à nous, pour avoir été perdus par le malheur des tems, ou pour être demeurez dans les Bibliotéques, par la négligence de ceux qui les avoient en leur possession, comme Praxagore, Bémarque, Olympiodore, Malque, & Basile de Cilicie, desquels nous n'avons presque aucune connoissance, que celle que Photius, & Suidas nous en ont donnée ; & que les autres que nous avons entre les mains, soit Latins, comme Saint Hierôme, Paul Orose, & Rufin ; soit Grecs, comme Théophane, Glycas, & Cedrenus, n'en ont écrit que comme en passant, & d'une maniére peu étenduë, & peu capable de contenter la curiosité des Lecteurs.

Ainsi j'ai omis l'Histoire de Constantin, & des quinze Empereurs suivans, & je n'ai commencé qu'au régne de l'ancien Justin, dans le dessein de donner au public la suite de tous les autres Empereurs, écrite par un plus grand nombre d'Historiens que personne ait jamais entrepris de traduire, ni en nôtre Langue, ni en quelque autre que ce soit.

Procope tiendra le premier rang parmi

eux.

eux. Il étoit de Césarée en Palestine. Il vint à Constantinople sous le régne de l'Empereur Anastase, où il aquit une si haute réputation par sa rare prudence, & par sa profonde érudition, qu'il fut élevé aux plus grands emplois, & aux premiéres dignitez. Il accompagna Bélisaire dans les guerres d'Italie & d'Afrique, & ne contribua pas peu à la gloire de ses conquétes, & de ses triomphes. Son mérite & ses services furent récompensez par la Charge de Questeur, & par celle de Préfet de Constantinople, qui étoit la plus considérable de la Ville. Il a écrit aveo exactitude, avec politesse, & avec élegance, comme Evagrius le témoigne. Il n'a rien oublié de ce que l'art d'un Orateur peut emploier pour embellir une Histoire. Les descriptions qu'il a faites des Païs, des Montagnes, des Mers, des Riviéres, des Forts, des des Palais, Villes, des Eglises, des Colonnes, des Siéges, & des combats, sont tout-à-fait admirables. Les Harangues sont fortes, & propres au sujet. Les réflexions sont solides & judicieuses, & accompagnées d'un si juste tempérament, que le vice ne manque jamais d'y être blâmé, ni la vertu d'y être loüée. Il a vû la plûpart des choses qu'il a écrites ; ce qui le rend plus digne de créance. Il étoit Chrétien, comme il est aisé de le remarquer en

plusieurs endroits de ses Ouvrages; & je m'étonne qu'un savant Jurisconsulte de nôtre tems en ait douté, sur des conjectures tres-légéres & tres-foibles.

Ses Livres de la Guerre contre les Goths ont été les premiers traduits en Latin, & publiez soûs le titre de Guerres d'Italie par Léonard Aretin, qui a supprimé de la sorte l'original, & le nom de Procope, pour s'attribuer la gloire de l'Ouvrage. Je n'ai point lû cette traduction, non plus que celles de *Christophorus Persona*, & de *Raphaël Volaterranus*, qui passent pour fort défectueuses, au jugement des Savans, ni même celle de Mr Grotius, qui ne peut qu'elle ne soit fort bonne. Je n'ai jetté les yeux que sur fort peu d'endroits de celle de l'Histoire secréte faite par Nicolas Lalleman, & de celle de autres Livres faite par le P. Maltrait. Pour l'ancienne Version Françoise de la Guerre contre les Goths, j'ai négligé de la lire, bien qu'elle soit tombée entre mes mains, parce que j'ai été persuadé que quand elle seroit fidéle, elle ne pourroit plus paroître élégante.

Je me suis donc servi de l'édition Gréque du Louvre, qui est beaucoup plus correcte, & plus exacte que celle d'Ausbourg. J'ai suivi la division des Chapitres que j'ai trouvée; j'en

j'en ai fait les argumens le plus exactement qu'il m'a été possible, & j'y ai ajoûté des chifres, pour y apporter plus de jour, & plus de lumiére.

On avoit dessein de donner toutes les Oeuvres en un volume; mais comme l'on a reconnu dans le cours de l'impression, que la grosseur en auroit été excessive, on a été obligé d'en faire deux, & de réserver l'Histoire mêlée, l'Histoire secréte, & les six Livres des Bâtimens pour mettre dans le second, avec les cinq Livres d'Agathias, qui a commencé son Histoire où Procope à fini la sienne, & qui sera peut-être bientôt suivi des Ambassades de Ménandre Protector, de l'Histoire de Theophylacte Simocatte, de l'Abrégé de Nicéphore Patriarche de Constantinople, & de quelques autres.

TOME III.

TABLE
DES AUTEURS
& leurs écrits
compris
dans ces x. Tomes
DE
L'HISTOIRE
DE
CONSTANTINOPLE.

TOME I.

TOME II.

TOM. III

TOME III.

TOME VI.

TOME VI. Seconde Partie.

TOME VII.

TOME VII. Seonde Pratie.

TOME

TOME VIII.



OEUVRES DE PROCOPE DE CESAREE

PREMIERE PARTIE.

CONTENANT.

Les deux Livres de l'Histoire de la Guerre contre les Perses.

Les deux Livres de l'Histoire de la Guerre contre les Vandales.

Les trois Livres de l'Histoire de la Guerre contre les Goths.



HISTOIRE
DE LA
GUERRE
CONTRE LES PERSES,

Ecrite par Procope de Cesarée.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

1. *L'auteur propose son dessein, l'utilité de son ouvrage, & la fidelité avec laquelle il y a travaillé. Il compare la maniere de faire la guerre de son tems avec celle des Anciens.*

PROCOPE de Cesarée a écrit les Guerres que l'Empereur Justinien a faites contre les Barbares, tant en Orient qu'en Occident, de peur que le tems n'ensevelît dans l'oubli, & ne ruinât dans la memoire des hommes ces exploits signalez, dont il est persuadé que le souvenir sera tres-utile au siecle present, & aux siecles à venir,

toutes les fois que la suitte des années ramenera sur le theatre du monde de pareilles aventures. Les exemples tirez de l'Histoire peuvent, sans doute, servir beaucoup à ceux qui ont envie d'entreprendre des Guerres, & de donner des batailles, puisqu'ils leur marquent les succés qu'ils en peuvent attendre, en leur mettant devant les yeux ceux qu'ont eû de semblables entreprises. Il a crû aussi étre plus capable que nul autre de ce travail, par la seule raison qu'ayant été du conseil de Belisaire, il a vû comment les choses se sont passées. De plus, il sait que comme les figures conviennent aux discours d'Eloquence, & la fable à la Poësie ; de même la verité est propre à l'Histoire. C'est pourquoy il n'a rien dissimulé des fautes de ses amis, mais il a rapporté avec une entiere fidelité, & dans la verité la plus exacte, ce que chacun a fait de bien ou de mal.

2. Si l'on prend la peine de considerer ces Guerres avec soin, on reconnoîtra que jamais il ne s'est veu tant de grandeur de courage, ni tant d'actions heroïques. Il est certain que toutes celles dont nous avons entendu parler, n'ont rien de si merveilleux, si ce n'est que quelqu'un de ceux qui liront cet ouvrage affecte de donner l'avantage à l'Antiquité, & se persuade qu'il ne se peut plus rien faire en nôtre tems, qui merite d'étre admiré. Quelques-uns appellent, par raillerie, nos soldats des Arbalétriers, & reservent pour les Anciens les noms de Gens armez de Boucliers & de combatans de pied-ferme. Ils ne sauroient croire que cette ancienne vertu soit décendue jusqu'à nous. En quoy il est visible qu'ils sont des Juges peu éclairez, & peu équitables, puis qu'ils ne prennent pas garde que les Archers d'Homere ausquels ce titre étoit donné par quelque sorte d'injure, n'avoient ny chevaux, ny javelots, ny boucliers, ny aucunes armes defensives ; qu'ils ne faisoient la guerre qu'à pied, & qu'ils étoient obligez de se couvrir du bouclier de leurs compagnons, ou de se cacher derriere quelque éminence, d'où

d'où il leur étoit impossible de s'enfuïr, & de poursuivre les fuïars. Ils n'osoient tenir la campagne; & leur maniere de combatre ressembloit plûtôt à un brigandage, qu'à une Guerre. Outre ce que je viens de dire, ils tiroient si mal de l'arc, que leurs coups étoient sans force, & ne pouvoient faire que de legeres blessures. Au contraire, nos gens de trait ne vont point au combat sans étre couverts de cuirasses, & de cuissars. Ils portent des fléches attachées au côté droit, & l'épée au côté gauche. Quelques-uns ont une javeline sur l'épaule, & un bouclier sans anse, duquel ils se couvrent la téte. Ils sont si bons hommes de cheval, qu'ils tirent de tous côtez en courant, & frapent leur ennemi, soit qu'il les poursuive, ou qu'il s'enfuie. Ils levent leur arc jusqu'à la hauteur du front, & bandant la corde jusqu'à ce qu'elle leur touche l'oreille droite, ils poussent leurs traits avec une telle violence qu'ils percent tout ce qu'ils rencontrent, sans qu'il y ait de boucliers, n'y de cuirasses qui y puissent resister. Cependant, ceux dont je parle, ne faisant aucune reflexion sur toutes ces choses, n'ont de l'admiration, & du respect que pour les siecles passez, & content pour rien ce que les modernes ont inventé de nouveau pour perfectionner les arts. Cela n'empéche pas toutefois, qu'il ne se soit fait des actions fort considerables dans ces dernieres guerres. Je commenceray par celles des Romains & des Medes, desquelles les succés ont été fort differens. Mais auparavant je reprendray les choses d'un peu plus haut.

CHAPITRE II.

1. Testament de l'Empereur Arcadius, par lequel il nomma Isdigerde Roi de Perse pour tuteur de son fils Theodose. 2. Isdigerde accepte la tutelle, & s'en aquite avec une merveilleuse fidelité. 3. Vararane son successeur entre sur les terres de l'Empereur. 4. Anatolius General de l'armée Romaine, va au devant de luy, & en obtient la paix.

1. L'EMPEREUR Arcadius se sentant proche de sa derniere heure, dans Constantinople, & voiant que son fils Theodose étoit encore enfant, se trouva en peine touchant ce qu'il pourroit faire de plus avantageux pour l'interêt de son Etat, & pour celuy de ce jeune Prince. D'un côté, il craignoit d'être cause de sa ruine en luy donnant un compagnon à l'Empire, & que ce ne fût luy donner un ennemi revétu de l'autorité roiale : & de l'autre, il apprehendoit que s'il le laissoit seul sur le trône, plusieurs prissent le tems de son bas âge pour conjurer contre luy, pour s'en défaire, & pour usurper la souveraine puissance. Ce qui augmentoit sa défiance, étoit, qu'il n'avoit aucun parent à Constantinople, qui pût étre son tuteur, & qu'il n'y avoit pas lieu d'esperer que son oncle Honorius acceptât cette charge, à cause du mauvais état où étoient dés-lors les affaires d'Italie. Les Medes ne luy donnoient pas moins d'inquietude, quand il venoit à penser que ces Barbares ne manqueroient pas de faire aux Romains tous les maux possibles. Bien qu'il n'eût qu'un esprit fort mediocre, neanmoins, dans cette perplexité, soit qu'il suivît le conseil de quelque homme habile, ou qu'il fût inspiré de Dieu, il prit un avis qui sauva son fils, & son Empire. Par son testament il nomma son fils Theodose son successeur, & luy donna pour tuteur Isdigerde Roi de Perse, le conjurant par des prieres ardentes de conserver le Roiaume

à son

à son pupille. Aprés avoir ainsi disposé des affaires de son Etat & de sa famille, il mourut.

2. Dés auparavant Isdigerde avoit la reputation d'être un Prince genereux. Mais alors il donna des marques d'une vertu tout à fait rare, & digne des plus grands éloges. Il eut un tel respect pour la derniere volonté d'Arcadius, qu'il entretint la paix avec les Romains, & qu'il conserva l'Empire à Theodose. Il écrivit au Senat qu'il acceptoit la tutelle, & qu'il déclareroit la guerre à ceux qui entreprendroient quelque chose contre les interêts de son pupille.

3. Comme Theodose étoit déja homme fait, & qu'Isdigerde étoit mort de maladie, Vararane son successeur entra avec une puissante armée sur les terres des Romains, sans y exercer toutefois aucun acte d'hostilité. Voici comment cela se passa.

4. Theodose envoia au devant de luy Anatolius General de l'armée Romaine dans l'Orient. D'abord qu'il vit l'armée des Perses il décendit de cheval, & marcha seul à pied. Vararane l'aiant aperçu, demanda à ceux qui étoient presens, qui il étoit. Ils répondirent, que c'étoit le chef de l'armée Romaine. Le Roi de Perse touché du respect que luy rendoit cét Ambassadeur, tourna aussi-tôt la bride de son cheval, & fut suivi de toute sa Nation. Quand il fut arrivé sur ses terres, il l'accueillit humainement, & luy accorda la paix à la condition qu'il la luy demandoit, qui étoit que ni l'une, ni l'autre des Nations, ne bâtiroit de nouvelles forteresses sur la frontiere. Ce qui aiant été resolu, les deux Princes gouvernerent leurs Etats, chacun comme il leur plût.

CHAPITRE III.

1. Perose fait la Guerre aux Nepthalites. 2. Description des mœurs de ces peuples. 3. Perose tombe dans une embuscade. 4. Eusebe Ambassadeur de l'Empereur Zenon l'avertit par un conte ingenieux, du peril où il étoit. 5. Le Roi des Nephtalites luy sauve la vie, à condition de l'adorer. 6. Il l'adore exterieurement, & par le conseil de ses Mages, il rapporte interieurement l'adoration au Soleil.

1. QUELQUE tems aprés, Perose Roi des Perses entreprit la Guerre contre les Nephtalites pour la défense de ses frontieres, & leva contre eux une armée tres-considerable.

2. Ces peuples sont compris sous le nom des Huns, bien qu'ils n'aient aucun commerce avec les Huns qui nous sont connus, & que bien loin d'être leurs voisins, ils le soient des Perses du côté du Septentrion proche d'une petite ville nommée Gorgo. Ils prennent souvent les armes au subjet de leurs limites; car ils ne sont pas errans comme les autres, mais ils sont établis dans un bon païs, d'où ils ne sortent jamais, & ils ne font pas même d'irruption sur nos terres, si ce n'est quelquefois avec les Medes. Il n'y a qu'eux de tous les Huns qui soient blans de visage, & qui n'y aient rien de difforme. Ils se conduisent aussi d'une façon bien differente de celle des autres, & ils ne menent pas comme eux une vie semblable à celle des bêtes. Leur Etat est Monarchique, & gouverné par de bonnes loix. Ils ne gardent pas moins d'équité & de justice dans les traitez qu'ils font entr'eux, & avec les Etrangers, que les Romains, & tous les autres peuples du monde. Les plus riches choisissent jusqu'à vingt, & quelquefois davantage de leurs amis, à qui ils donnent leur table, & l'usage de tous leurs biens; mais quand un de ces hommes riches.

ches meurt, la coûtume est, que tous les amis qu'il a choisis soient enterrez tous vivans avec lui dans son tombeau.

3. Lorsque Perose marcha contre les Nephtalites, il avoit à sa suite un Ambassadeur de l'Empereur Zenon, nommé Eusebe. Les Nephtalites firent semblant d'apprehender la venue de leurs ennemis, & s'enfuïrent dans un lieu tout environné de montagnes entrecoupées, & couvertes de forêts. Il paroissoit au milieu un chemin assez large, mais qui n'avoit point d'issue, & qui se terminoit à ce cercle de montagnes. Perose poursuivoit temerairement les ennemis, sans songer qu'il étoit sur leurs terres, & sans se défier d'aucun piége. Un fort petit nombre de Huns fuioient devant lui: les autres s'étoient cachez dans les lieux les plus épais, & les plus embarassez, afin de venir charger son armée, lorsqu'elle se seroit engagée si avant dans cette chaîne de montagnes, qu'elle ne pourroit plus s'en retirer. Les Medes ne s'apercûrent du danger, que quand il fut tout évident, mais le respect qu'ils avoient pour Perose, les empécha de témoigner leur crainte; si bien qu'ils prierent Eusebe d'avertir le Roi du peril dont ils étoient menacez, & de l'exhorter de pourvoir plutôt à leur seureté, que de faire paroître de la hardiesse hors de saison.

4. Eusebe aiant abordé le Roi, ne lui proposa pas nuement la chose mais il commença son discours par le récit d'une fable. *Un Lion*, dit-il, *aiant un jour rencontré un Bouc qui bêloit, & qui étoit attaché à un endroit élevé, voulut y sauter, pour devorer une si bonne proie; mais au lieu de l'attraper il tomba lui-même dans une fosse tres-profonde, qui avoit été faite exprés par le maître du Bouc, de telle sorte que l'entrée en étoit fort étroite, creusée en rond, & sans issue.* Quand Perose eût entendu ce discours, il commença à apprehender de s'être engagé trop avant pour son malheur à la poursuite des ennemis, & il s'arréta pour déliberer sur ce qu'il y avoit à faire. Cependant, les Huns venoient par derriere, & s'em-

paroient des pas des montagnes pour lui empêcher la retraite. Alors les Medes reconnoissant le danger extréme où ils étoient, déplorerent leur misere, & perdirent toute esperance.

5. Le Roi des Nephtalites envoia quelques-uns de ses gens reprocher à Perose la temerité, qui le faisoit perir si honteusement avec toute sa Nation, & lui offrir de leur sauver la vie à tous, s'il vouloit se prosterner devant lui, l'adorer comme son Seigneur, & promettre avec serment que les Perses ne feroient jamais la guerre aux Nephtalites. Perose demanda aux Mages qui étoient à sa suite, s'il devoit accepter les conditions qui lui étoient offertes. Les Mages répondirent qu'à l'égard du serment, il pouvoit le concevoir comme il lui plairoit; mais qu'au reste, il faloit user d'adresse, & tromper l'ennemi: Que la coûtume de leur païs étant d'adorer tous les matins le Soleil Levant, il devoit prendre ce tems-là pour aller trouver le Roi des Nephtalites, se jetter à terre pour adorer le Soleil, & éviter par ce moien la honte, & le reproche d'avoir adoré son ennemi.

6. Il fit le serment, & se prosterna de la maniere que les Mages le lui avoient conseillé. Puis il s'en retourna en son païs, fort aise d'avoir sauvé son armée.

CHAPITRE IV.

1. Seconde expedition de Perose. 2. Stratageme des Nephtalites. 3. Défaite des Perses. 4. Histoire d'une Perle de Perose. 5. Loi publiée à l'occasion de cette défaite. 6. Cavade le plus jeune des fils de Perose succede à son Rojaume.

INCONTINENT aprés, se souciant fort peu de son serment, il resolut de se venger. Il assembla donc une

une puissante armée de Perses, & d'autres peuples ses alliez, mena avec lui tous ses fils au nombre de trente, & n'en laissa qu'un seul nommé Cavade, qui n'étoit pas encore en âge d'aller à la guerre. Lorsque les Nehptalites apprirent ces grands préparatifs, ils entrerent dans une furieuse colere d'avoir été trompez par leurs ennemis, & accuserent leur Roi d'avoir trahi les interêts de l'Etat. Ce Prince ne faisant que rire de ces accusations, leur demanda, si c'étoit les terres, les armes, ou les Finances, qu'il avoit livrées aux Medes. Non, répondirent-ils, mais c'est l'occasion dont toutes les autres choses dépendent. Ils offrirent neanmoins, d'aller au devant des ennemis : mais le Roi les retint, parce qu'il n'avoit point reçû de nouvelles de leur marche, & qu'ils étoient encore dans leur païs. Voici cependant ce qu'il fit.

2. Il commanda de creuser un fossé d'une largeur, & d'une profondeur extraordinaire, dans une vaste campagne par où les Perses devoient passer pour venir sur les terres des Nephtalites, & il ne laissa qu'un espace dans le milieu, tel qu'il le faloit pour passer de front dix hommes à cheval. Ensuite, il fit couvrir le fossé avec des roseaux, & de la terre, & avertit ceux des siens qui devoient aller battre la campagne de serrer leurs rangs, & de marcher lentement lorsqu'ils seroient arrivez à l'espace qui avoit été laissé pour leur servir de passage, & de prendre garde de ne pas tomber dans le fossé. Il fit aussi attacher au haut de son étendart le seel par lequel Perose s'étoit parjuré. Tant qu'il seut que les ennemis étoient encore dans leur païs il demeura en repos; mais du moment qu'il apprit de ses espions qu'ils étoient aux environs de Gorgo, qui est la derniere de leurs villes, & qu'ils approchoient de ses terres, il se plaça au delà du fossé avec la plus grande partie de ses troupes, & en fit avancer une petite partie, avec ordre de ne faire que se montrer, & s'en revenir à l'instant, & de se souvenir de l'avis qu'il leur avoit donné touchant le passage. Ceux-

cy ne manquerent pas d'executer ce qui leur avoit été commandé, de serrer leurs rangs quand ils furent proche du fossé, & de rejoindre l'armée.

3. Les Perses qui ne se défioient de rien, & qui couroient à toute bride au milieu de la campagne, tomberent dans le précipice, tant ceux qui venoient les premiers, que ceux qui marchoient aprés. Car comme ils poursuivoient les fuïars avec grande ardeur, ils ne s'appercevoient pas de la chûte de ceux qui alloient devant eux, & tombant dessus avec leurs chevaux, ils les tuoient, & se tuoient aussi eux-mémes. Perose fut envelopé dans le méme malheur avec tous ses enfans. On dit qu'en tombant, il jetta une perle d'une extraordinaire grosseur qu'il avoit à l'oreille gauche, afin que personne ne la portât aprés lui. C'étoit une piece d'une merveilleuse beauté, & aucun Prince n'en avoit jamais eû de pareille. Pour moi, cette Histoire ne me paroît pas croiable. Il me semble que dans une telle conjoncture, Perose ne pouvoit songer qu'au danger où il se trouvoit. Je me persuaderois plûtôt qu'il auroit eû l'oreille déchirée dans une telle confusion, & que la perle se seroit perdue. L'Empereur fit ce qu'il pût pour l'acheter des Nephtalites: mais ce fût en vain. Car ces Barbares ne la pûrent trouver, quelque peine qu'ils prissent à la chercher. Quelques-uns disent qu'ils la trouverent, mais qu'ils en supposerent une autre qu'ils vendirent à Cavade. Il ne sera pas mal à propos de rapporter en cét endroit ce que les Perses racontent de cette Perle: Le recit n'en sera pas desagreable.

4. Ils disent qu'elle étoit sur les bords de la mer Persique dans un poisson, qui entr'ouvrant sa coquille faisoit voir dans le milieu le plus bel objet du monde; car jamais on n'en avoit veu d'une blancheur si admirable, & d'une grosseur si extraordinaire. Un chien marin d'une prodigieuse grandeur prenoit tant de plaisir à la regarder, qu'il la suivoit jour & nuit. lorsque pressé par la faim il étoit contraint de repaître,

tre, il se jettoit sur quelque proie, & aprés l'avoir devorée il retournoit incontinent joüir de la veuë d'un si charmant objet. Ils ajoûtent, qu'un Pêcheur observa tout ceci; mais que la crainte du chien l'empéchant de rien hazarder, il se contenta de l'aller dire à Perose, qui conceût à l'instant un violent desir de posseder cette perle, usant de toutes sortes de caresses, & de promesses pour obliger le Pêcheur à la conquerir. On dit que ne pouvant resister à de si fortes instances il lui parla en ces termes. *Seigneur, les hommes aiment bien l'argent, ils aiment encore mieux la vie, mais ils aiment par dessus tout leurs enfans. La violence de cette passion les porte à tout entreprendre, & à tout oser. J'espere vaincre le chien marin, & vous rendre maître de la perle. Que si je puis y reüssir, je serai riche toute ma vie; car je ne doute point qu'étant le Roi des Rois comme vous étes, vous ne me donniez d'amples recompenses. Mais quand vous ne m'en donneriez point, je serois assez satisfait d'avoir rendu service à mon Prince. Si ma destinée est de servir de proie à ce monstre, il sera de vôtre bonté de recompenser mes enfans de la perte qu'ils auront faite de leur pere. Ainsi, la mort méme me sera utile, & vôtre liberalité n'en sera pas moins glorieuse. En faisant du bien à mes enfans, vous m'en ferez à moi-méme. Il est vrai que je ne serai plus en état de le ressentir: mais il n'est pas moins vrai aussi qu'il n'y a point de bienfaits si sinceres, que ceux que l'on accorde à la memoire des morts qui ne les peuvent plus reconoître.* Aiant parlé à peu prés de cette sorte, il s'en alla à l'endroit où la perle avoit accoûtumé d'étre, & où le chien marin avoit accoûtumé de la garder. Il s'assit sur un rocher pour attendre le tems qu'elle ne seroit plus gardée avec tant de soin. Le chien s'étant un peu détourné pour manger une proie qu'il avoit prise, le Pêcheur alla droit à la perle, la prit, & se hâta de gagner le bord. Mais dans ce méme moment, étant poursuivi, il la jetta à ceux qui l'attendoient à terre, & il fut atteint par le chien marin qui le tua. Ceux qui receûrent la perle sur le rivage, la porterent au Roi, & lui raconterent com-

ment tout s'étoit passé. Voilà ce que les Perses disent de cette perle. Je reprens maintenant la suite de mon Histoire.

Ce fut ainsi que perit Perose & toute l'armée des Perses : ceux qui ne tomberent pas dans le fossé, étant tombez entre les mains des ennemis.

5. Depuis ce tems-là, ils firent une loy, par laquelle il leur étoit défendu de poursuivre un ennemi sur ses terres, quand méme il s'enfuiroit en déroute.

6. Ceux qui n'avoient pas suivi Perose dans cette guerre, élurent Cavade pour leur Roi, le seul qui fut resté de tous ses enfans. Alors les Perses furent tributaires des Nephtalites, jusqu'à ce que Cavade rétablit les affaires de son roiaume, & se délivra de ce joug. Cependant, les Perses demeurerent deux ans dans cette honteuse sujétion.

CHAPITRE V.

1. Cavade publie une Loi pour rendre toutes les femmes communes. 2. Il est déposé par ses sujets, qui élisent Blase en sa place, & l'enferment dans le fort de l'oubli. 3. Origine de ce nom. 4. Fin tragique d'Arsace, Roi d'Armenie.

1. CAVADE se servant de son pouvoir pour exercer toutes sortes de violences, introduisit dans l'Etat plusieurs nouveautez dangereuses, & entr'autres il fit publier une Loi pour rendre toutes les femmes communes.

2. Les Perses ne pouvant plus souffrir une si grande infamie, se souleverent contre lui, le déposérent, l'enfermerent dans une étroite prison, & élurent en sa place Blase frere de Perose. Ce dernier n'avoit point laissé d'autre enfant mâle que Cavade, comme je l'ay

je l'ay déja dit : Et il n'étoit pas permis d'élever un particulier à la dignité roiale, sinon lorsqu'il n'y avoit plus personne de la famille des Rois. Aussi-tôt que Blase eut pris en main le gouvernement, il assembla les principaux d'entre les Perses pour déliberer de ce que l'on feroit de Cavade. Il y eut plusieurs opinions differentes. La pluspart étoient d'avis de luy conserver la vie. Un des plus considerables nommé Gusanastade qui avoit une charge de Charanange, c'est à dire, de Commandant des troupes d'une Province frontiere, & voisine des Nephtalites, s'avança au milieu de l'assemblée, & montrant un petit couteau dont les Perses ont accoûtumé de rogner leurs ongles, il dit : *Ce coûteau suffit pour l'affaire sur laquelle nous déliberons, mais si vous differez long-tems, vingt-mille hommes des mieux armez ne seront pas capables de la terminer.* Il vouloit faire entendre par ce discours, que s'ils ne se défaisoient promtement de Cavade, il leur donneroit beaucoup de peine. Neanmoins, ils eurent horreur de tremper leurs mains dans le sang roial, & se contenterent d'ordonner qu'il seroit mis dans le château de l'oubli.

3. Il y a une Loi qui défend sous peine de la vie, de parler de ceux qui y sont enfermez, & méme de nommer leur nom, l'Histoire d'Armenie rend raison de l'imposition de ce nom, & remarque par quelle rencontre l'on contrevint une fois à cette Loi. Voici ce qu'elle en rapporte.

4. Il y eut autrefois une guerre opiniâtre qui dura trente-deux ans entre les Perses & les Armeniens, tandis que ceux-ci étoient commandez par Arsace décendu des Arsacides, & ceux-là par Pacurius. La continuation de cette guerre causoit une infinité de maux à ces deux peuples, mais sur tout aux Armeniens. Leur défiance mutuelle étoit venue à tel point, qu'ils n'osoient plus s'envoier d'Ambassadeurs. Les Perses aiant entrepris, dans le méme tems, une autre guerre contre un certain peuple voisin de l'Armenie, les Armeniens,

meniens, pour témoigner leur affection envers les Perses, & le desir d'avoir la paix avec eux, resolurent de faire irruption sur les terres de ces Barbares, & aiant donné avis aux Perses de leur dessein ils firent passer ces miserables par le trenchant de l'épée, sans distinction de sexe, ni d'âge. Pacurius, ravi de cette expedition, envoia prier Arsace de le venir voir. Il le recût tres-civilement, & le traita comme son frere, & son égal. Ensuite, il lui fit promettre avec serment, & lui promit aussi de méme, que les Perses, & les Armeniens entretiendroient une paix inviolable: aprés quoi il le renvoia: Arsace fut accusé, peu de tems aprés, d'avoir formé de nouveaux projets de guerre. Pacurius ajoûtant foi à cette accusation, le manda, comme pour tenir conseil sur les affaires publiques. Arsace le vint trouver incontinent accompagné des plus braves hommes qui fussent parmi les Armeniens, & entre autres de Basicius qu'il avoit choisi à cause de la grandeur de son courage, & de la sagesse de sa conduite pour commander ses troupes, & pour présider à ses conseils. Pacurius leur reprocha à tous deux leur trahison, & d'avoir violé leur serment presqu'aussi-tôt qu'ils l'avoient fait. Ils nierent constamment le crime dont il les accusoit. Il les fit mettre d'abord dans une honteuse prison; puis il consulta les Mages touchant ce qu'il en devoit ordonner. Les Mages répondirent, que l'on ne les pouvoit condamner, puisqu'ils n'avoüoient rien, & qu'ils n'étoient pas convaincus; mais qu'ils lui donneroient un moien de forcer Arsace à se dénoncer soi-méme. Que pour cela, il n'y avoit qu'à couvrir la surface de sa tente avec de la terre, dont une moitié fût tirée du païs des Armeniens, & l'autre de celui des Perses. Quand cela eût été executé, les Mages firent quelques ceremonies de leur art, dans toute l'étendue de la tente, & dirent au Roi qu'il s'y promenât avec Arsace, & qu'en se promenant, il l'accusât d'avoir contrevenu aux traitez; Qu'il faloit qu'ils fussent presens à tout ce qui se diroit de part & d'autre.

Pacurius

Pacurius aiant mandé Arsace, se promena avec lui dans sa tente, en la presence des Mages, & lui demanda, pourquoi il avoit violé son serment, & tâché de jetter les Perses, & les Armeniens dans de nouvelles miseres. Tandis qu'Arsace parla sur la terre qui avoit été tirée de la Perse, il nia tout ce qui lui étoit imposé, & assura qu'il étoit toûjours demeuré attaché aux interêts de Pacurius. Mais lorsqu'en parlant il arriva au milieu de la tente, & qu'il toucha la terre d'Armenie, soudain, comme s'il eût été violenté par je ne sai quelle puissance, il changea de langage, & menaça hautement de se venger dés qu'il en auroit le pouvoir. Il continua ses menaces tant qu'il marcha sur la terre d'Armenie; mais aussi-tôt qu'il fut revenu sur celle des Perses, il devint soumis à Pacurius, & lui parla avec des termes pleins d'honneur, & de respect. Quand il retourna sur la terre d'Armenie il recommença ses menaces; & aiant plusieurs fois changé de la sorte, il découvrit ce qu'il avoit dans le cœur. Alors les Mages le condamnerent comme un violateur de ses promesses, & comme un parjure. Pacurius commanda d'écorcher Basicius, de remplir sa peau de paille, & de l'attacher à un arbre: Pour ce qui est d'Arsace comme il n'étoit pas permis de le faire mourir, à cause qu'il étoit de la maison roiale, il le mit dans la prison de l'oubli. Il arriva dans le même tems, qu'un certain Armenien ami intime d'Arsace, & qui l'avoit suivi dans la Perse, combatit si vaillamment contre les Barbares, & se signala de telle sorte en presence de Pacurius, qu'il contribua beaucoup à la victoire des Perses. Pacurius lui promit en recompense tout ce qu'il lui voudroit demander. Il lui demanda permission de servir Arsace un jour entier de la maniere qu'il lui plairoit. Le Roi eût un extréme déplaisir de se voir obligé de violer une Loi aussi ancienne qu'étoit celle du château de l'oubli. Neanmoins, pour ne pas manquer à sa parole, il consentit à ce que lui demandoit l'Armenien, qui alla aussi-tôt dans le château de l'oubli, où il salüa Arsace. Ils s'em-

s'embrasserent si étroitement, en mélant les larmes que chacun d'eux versoit sur le mauvais état de leur fortune, qu'ils furent quelque tems sans pouvoir se séparer. Mais enfin, quand ils furent las de pleurer, l'Armenien lava Arsace, le couvrit d'un habit roial, & le plaça sur un lit magnifique. Arsace fit ensuite un festin fort superbe, & qui avoit tout l'éclat, & toute la pompe de son ancienne grandeur. Il entendit pendant le repas divers discours, qui lui plûrent extrémement. Ce charmant entretien & la bonne chere aiant duré la plus grande partie de la nuit, les conviez se separerent fort satisfaits d'un si agréable divertissement. On rapporte qu'Arsace dit alors, qu'aprés s'étre si bien réjoüi dans la compagnie du plus cher de ses amis, il ne pouvoit plus supporter les outrages de la fortune; & qu'il se tua d'un coûteau qu'il avoit pris exprés sur la table. L'Histoire des Armeniens témoigne qu'il mourut de cette sorte, & qu'en cette occasion l'on contrevint à la Loi qui est établie parmi les Perses touchant le château de l'oubli. Il faut retourner maintenant au sujet que j'avois quitté.

CHAPITRE VI.

1. *Cavade s'échape de prison sous les habits de sa femme.* 2. *Se retire chez les Nephtalites & y leve une armée pour se rétablir dans son Roiaume.* 3. *Fait crever les yeux à Blase. Fait mourir Gusanastade, & donne sa charge de Charanange à Adergudombade, & celle d'Arastudaransalane à Séose.*

1. La femme de Cavade avoit un soin particulier de lui pendant sa prison, & lui portoit toutes les choses dont il avoit besoin. Comme elle étoit extrémement belle, le Capitaine du château en devint amoureux, & lui fit connoître sa passion. Cavade comman-

da à ſa femme de lui accorder tout ce qu'il deſireroit ; de ſorte qu'en aiant joüi, & la joüiſſance aiant augmenté ſon amour, il lui permit d'entrer dans la priſon, & d'en ſortir quand il lui plairoit. Il y avoit parmi les Perſes un galant homme nommé Séoſe, ami intime de Cavade qui ne bougeoit des environs du château pour épier l'occaſion de le ſauver, & qui lui avoit fait dire par ſa femme, qu'il l'attendoit avec des chevaux tous prêts pour ce deſſein. Lorſque la nuit fut venue, Cavade perſuada à ſa femme de luy donner ſes habits, de prendre les ſiens, & de demeurer en ſa place dans la priſon. Il ſortit par cette adreſſe, & paſſa au milieu des Gardes qui crûrent que c'étoit ſa femme. Quand ils la virent le lendemain aſſiſe dans la priſon, & vétue des habits de ſon mari, ils s'imaginerent que c'étoit lui, & ils demeurerent dans cette opinion durant pluſieurs jours, pendant leſquels il eut le loiſir de s'éloigner. Je ne ſaurois dire au vrai ce qui arriva à la femme, lorſque la tromperie fut découverte, ni de quelle maniere elle en fut punie, parce que les Perſes n'en conviennent pas. C'eſt pourquoi je n'en parlerai point.

2. Cavade accompagné de Séoſe, arriva ſans être découvert dans le païs des Nephtalites, où aiant épouſé la fille du Roi, & levé de puiſſantes troupes, il revint en Perſe, & y jetta une telle terreur de ſes armes que ſes ennemis n'oſerent paroître. Comme il étoit dans une Province dont Guſanaſtade étoit Gouverneur, il lui échapa de dire, qu'il en donneroit le Gouvernement à celui qui viendroit le premier, ce jour-là, ſe ſoûmettre à lui. A peine avoit-il prononcé cette parole, qu'il s'en repentit à cauſe de la Loi qui défend aux Perſes d'ôter une charge d'une famille, pour la donner à un étranger : Et il apprehendoit d'étre ſalüé de quelqu'un qui ne fût pas parent du Gouverneur, & d'étre obligé de contrevenir à la Loi pour ſatisfaire à ſa promeſſe. Comme il avoit l'eſprit occupé de cette penſée, il ſe preſenta à lui une heu-

reuſe

reuse occasion d'accomplir en méme tems l'une & l'autre. Adergudombade parent de Gusanastade jeune homme renommé pour sa valeur, vint le premier se prosterner devant lui, pour l'adorer en qualité de Roi, & pour l'assurer de la fidelité de ses services.

3. Cavade se rendit ensuite maître du Roiaume, & aiant pris Blase, lui fit perdre la veue de la maniere que les Perses ont accoûtumé de la faire perdre aux criminels, en leur versant de l'huile boüillante dans les yeux, ou bien en les leur perçant avec un fer chaud. Il le mit depuis en prison, aprés qu'il eût regné deux ans.

4. Pour ce qui est de Gusanastade il le fit mourir, & donna sa charge de Charanange à Adergudombade son parent. Il donna celle d'Adrastadaransalana, c'est à dire, de Chef de tous les Officiers de la Justice, & de la Guerre à Séose, qui fût tout ensemble & le premier, & le seul qui receût cét honneur, aucun autre ne l'aiant receû ni avant lui, ni depuis. Comme Cavade étoit fort habile, il n'eût pas de peine à conserver le Roiaume qu'il avoit conquis.

CHAPITRE VII.

1. *Cavade entreprend la guerre contre les Romains, pour se venger de ce que l'Empereur Anastase avoit refusé de lui prêter de l'argent. 2. Il assiége la ville d'Amide. 3. La surprend par un endroit mal gardé par des Moines la nuit d'aprés une fête. 4. Furieux carnage des Habitans, appaisé par la sage remontrance qu'un Prêtre fit au vainqueur.*

COMME Cavade devoit de l'argent au Roi des Nephtalites, & qu'il n'avoit pas de quoi le payer, il en voulût emprunter d'Anastase, qui consulta sur

cette

cette affaire quelques-uns de ses amis, dont l'avis fût, qu'il n'étoit pas à propos qu'il lui en prétât, & qu'il contribuât de ses finances à fortifier l'alliance de ses ennemis, entre lesquels il avoit plûtôt interêt de jetter des semences de division. Ce fût pour cét unique sujet que Cavade se resolût de faire la guerre aux Romains, & que sans la leur avoir declarée, il descendit sur les terres des Armeniens, & y faisant toute sorte de dégats, entra dans la Mesopotamie jusqu'à la ville d'Amide, où il mit le siége durant les plus grandes rigueurs de l'hiver. Bien que les Habitans, surpris au milieu de la paix, n'eussent ni troupes, ni provisions, ils ne voulurent pas toutefois se rendre: mais ils se preparerent à une défense plus vigoureuse, que l'on ne l'eût jamais osé esperer. Il y avoit parmi les Siriens, un homme de rare vertu nommé Jaques, qui étoit perpetuellement occupé aux exercices de la pieté, & qui pour y vaquer uniquement, s'étoit renfermé il y avoit déja long tems dans un petit endroit du territoire des Endiliens, éloigné seulement d'une lieue de la ville d'Amide. Quelques personnes du païs, pour favoriser un si loüable dessein, avoient fait une clôture à sa cellule avec grilles, dont les barreaux n'étoient pas si prés à prés, que ceux qui le venoient visiter ne pussent aisément le voir, & lui parler au travers: Ils l'avoient aussi couverte d'un petit toit pour la garantir des pluies, des néges, & des autres injures de l'air. Là il enduroit avec une patience merveilleuse les incommoditez du chaud, & du froid: ne vivoit que de legumes, & s'abstenoit quelquefois durant plusieurs jours de toute sorte de nourriture. Quelques Nephtalites qui battoient la compagne, l'aiant aperçû se mirent en devoir de tirer sur lui; mais leurs mains demeurerent comme attachées à leur arc, & privées de tout mouvement. Le bruit d'un si grand miracle s'étant répandu dans l'armée, & étant venu jusqu'aux oreilles de Cavade, il voulût en étre lui méme spectateur. Il le vit avec un extré-

extréme étonnement, & pria Jaques d'avoir la bonté de pardonner aux Barbares. Le saint solitaire les délivra à l'instant de leur mal, par une seule parole. Alors, Cavade lui offrit de lui donner tout ce qu'il desireroit, & se vanta follement de ne lui rien refuser, s'imaginant qu'il lui demanderoit de l'argent. Mais il ne lui demanda que la sureté de ceux qui se refugieroient chez lui; ce que Cavade lui accorda par des lettres qu'il fit expédier. Quand cela fut seu dans le païs, plusieurs s'y retirerent, & y conserverent leur vie, & leurs biens. Voila ce qui regarde ce fait-là.

2. Cavade poursuivoit cependant le siége, & battoit divers endroits des murailles avec des Beliers, dont les assiégez tâchoient de rompre le coup par des pieces de bois, qu'ils opposoient en travers. Il continua toûjours la baterie jusqu'à ce qu'il reconnut qu'elle étoit inutile, & qu'aprés plusieurs attaques redoublées, la muraille étoit aussi entiere qu'avant le siége, tant elle avoit été solidement bâtie. Renonçant donc à ce dessein, il en forma un autre, qui fut d'élever une plate-forme plus haute que les travaux. Les Habitans firent une mine contre la plate-forme, & tirerent une grande quantité de terre par dessous, sans qu'il en parût rien au dehors. Les Perses y montoient sans crainte, & en tiroient incessamment contre la ville. Un jour qu'ils y étoient accourus en plus grande foule que de coûtume, la plate-forme tomba soudain, & presque tous ceux qui s'y trouverent furent envelopez sous les ruïnes. Cavade troublé d'un si fâcheux succés, resolut de lever le siége, & publia la retraite pour le lendemain. Alors, les assiégez, délivrez du danger, commencerent à railler les Perses, & quelques femmes publiques eurent l'impudence de lever leurs juppes pour montrer à Cavade ce qu'il n'est pas honnéte de regarder. Les Mages aiant remarqué cette action, empécherent la levée du siége, & assurerent que c'étoit une marque
que

que bientôt les assiégez découvriroient ce qu'ils avoient de plus caché.

3. Quelques jours aprés, un certain Perse aiant aperçu proche d'une tour l'entrée d'une vieille mine mal rebouchée, & couverte seulement d'un tas de cailloux, il y entra seul durant la nuit, & alla jusques dans la ville. Le lendemain il en donna avis à Cavade, qui la nuit suivante y fit apporter des échelles, & y alla avec un petit nombre de ses gens. En cette occasion, la fortune lui fut merveilleusement favorable. La tour, qui touchoit à la mine, étoit gardée cette nuit-là par ceux d'entre les Chrétiens, qui font profession de vivre avec une plus grande severité que les autres, & qui sont communément apellez Moines. Le jour precedent ils avoient celebré une féte, que l'on solennise tous les ans, & soit qu'ils fussent fatiguez du travail, ou qu'ils eussent plus bû, & plus mangé que d'ordinaire, quand la nuit fut venue, ils se laisserent tellement accabler du sommeil, qu'ils n'entendirent rien de tout ce qui se passa. Les Perses étant entrez l'un aprés l'autre par la mine, monterent dans la tour, & tuerent tous les Moines qu'ils y trouverent encore endormis. Cavade en aiant été averti, commanda à l'instant de dresser les échelles ; mais comme il étoit déja grand jour, ceux qui gardoient la tour voisine vinrent au secours. On combatit en cette rencontre avec beaucoup d'ardeur. Les Amideniens, qui avoient l'avantage du nombre, avoient tué d'abord plusieurs de leurs ennemis, & renversé les autres en bas, & sembloient étre hors de danger, lorsque Cavade tenant l'épée nuë à la main, pressa ses soldats de monter aux échelles, & fit tuer sur le champ tous ceux qui vouloient décendre : ce qui fut cause que les Perses prirent la place de force, aprés qu'elle eut soûtenu quatre-vingts jours de siége.

4. On fit un grand carnage des Habitans, jusqu'à ce que Cavade étant entré dans la ville un Prêtre fort âgé prit la liberté de lui remontrer, que ce n'étoit pas

pas une action digne d'un Roi, que de massacrer des vaincus. Le Roi encore tout transporté de colere, lui répondit : *Pourquoi avez-vous tenu si long temps contre mon armée ?* C'est, repliqua-t-il, *que Dieu vouloit que vous-vous rendissiez maître de cette ville par la force de vos armes, & non pas par un effet de nôtre choix.* Cavade, adouci par ces paroles, défendit de tuer davantage. Il abandonna neanmoins tout au pillage, & donna à ses soldats les Perses qui avoient été faits prisonniers, aprés en avoir reservé un petit nombre des plus apparens. Il y laissa mille hommes en garnison, dont il donna le commandement à Glone, Persan de Nation ; il y laissa aussi quelques pauvres miserables pour porter aux Perses les provisions qui leur seroient necessaires. Il remena ensuite son armée, & ses prisonniers. Certes, il eût pour eux une bonté toute roiale, de leur permettre de retourner en leur païs. L'Empereur Anastase leur donna aussi des marques de sa liberalité, en leur remettant pour l'espace de sept ans tous les impôts que la ville avoit accoûtumé de paier, & en comblant, en particulier, & en general, les Habitans de tant de bienfaits, qu'ils eûrent sujet d'oublier toutes leurs disgraces ; mais ce ne fut pourtant que long temps aprés.

CHAPITRE VIII.

1. La multitude des Commandans de l'armée Romaine ; & leur mauvaise intelligence. 2. Appion Trésorier de l'armée. 3. Fuite honteuse d'Areobinde. 4. Défaite de Patrice, & d'Hypatius. 5. Irruption de Celer dans le païs des Arzameniens.

1. Dés que l'Empereur Anastase apprit la nouvelle du siége d'Amide, il y envoia des troupes

pes considerables, avec un tel nombre de Commandans, que chaque brigade avoit le sien. Il y avoit quatre Generaux d'armée, savoir; Areobinde Chef des armées d'Orient, gendre d'Olibrius, qui avoit autrefois possedé l'Empire d'Occident; Celer Capitaine, ou comme les Romains l'appellent, Maître des Gardes; Patrice, Phrigien de Nation; Hypatius neveu d'Auguste. Ces deux derniers étoient Capitaines des compagnies de Constantinople. A ces quatre qui avoient le commandement general, plusieurs autres s'étoient joints: comme Justin qui succéda depuis à Anastase; Patriciole; Vitalien, qui voulut peu aprés usurper l'autorité souveraine; Pharesmane, Colque de Nation, excellent homme de guerre; Godidicle, & Sbesas, Gots, qui n'avoient pas voulu suivre Theodoric quand il passa de Thrace en Italie; & plusieurs autres vaillans hommes. Jamais les Romains n'ont levé, ni devant, ni depuis, une armée si considerable contre les Perses. Elle ne marchoit pas en un seul corps, parce que les Chefs avoient voulu conduire leurs troupes separément.

2. Appion Egyptien en étoit Trésorier. C'étoit un des principaux ornemens du Senat, un homme vigilant & exact, & à qui Anastase avoit fait l'honneur de l'associer par lettres à l'Empire, afin de lui donner une plus grande autorité dans l'administration des Finances.

Comme il avoit falu beaucoup de tems pour lever un armée aussi nombreuse que celle-là, & qu'elle n'avoit pû marcher qu'à tres-petites journées, elle ne rencontra plus l'ennemi sur les terres de l'Empire. Il s'étoit contenté d'y faire le dégât, & s'étoit retiré avec un riche butin. Aucun des Chefs ne voulût entreprendre le siége d'Amide parce, qu'ils apprirent que ceux qui la gardoient, y avoient porté des provisions en abondance, Ils aimerent mieux aller fourager les terres des Perses. Leurs forces n'étoient pas neanmoins unies, mais ils marchoient, & campoient chacun

chacun à part. Cavade, qui étoit proche, en aiant eu avis, s'avança en diligence vers les frontieres. Les Romains ne croioient pas qu'il menât toutes ses troupes. Ils croioient que ce n'étoit qu'un parti. Areobinde étoit campé dans les terres des Arzameniens à deux journées de Constantine; Patrice & Hypatius dans un lieu nommé Siphrios, qui n'est qu'à trente-cinq stades d'Amide : Celer n'étoit pas encore arrivé.

3. Quand Areobinde apprit que Cavade venoit avec toute son armée, il abandonna le camp, & s'enfuit à Constantine avec les siens. Incontinent aprés, les Perses survinrent, qui trouvant le camp abandonné, le pillerent, & marcherent à l'heure méme contre les autres troupes Romaines. Patrice & Hypatius avoient rencontré, dans le méme tems, huit cens Nephtalites séparez du reste de l'armée, & les avoient taillez en pieces; de sorte qu'enflez d'un si heureux succés, & se tenant moins sur leurs gardes, ils avoient mis bas leurs armes & se préparoient à manger. Proche du lieu où ils étoient, il y avoit un ruisseau où ils lavoient les viandes; & où quelques-uns se baignoient. Cavade apprit cependant la défaite des Nephtalites, & cela le fit marcher en plus grande diligence.

4. Quand il vit l'eau du ruisseau troublée, il jugea bien d'où cela procedoit, & s'assura que l'ennemi n'étoit pas en état de lui resister. Il commanda donc de doubler le pas, & surprit les Romains mangeans, & sans armes. Bien loin de soûtenir le choc des Perses, ils n'essaierent pas seulement de se défendre; mais ils prirent tous la fuïte. Les uns furent poursuivis, & tuez, les autres gagnerent une colline, de laquelle ils se précipiterent dans un fond, où ils périrent miserablement. On dit que personne n'en échapa que Patrice & Hypatius, qui dés le commencement avoient trouvé moien de se sauver.

Cavade aiant reçu nouvelle que les Huns faisoient irruption sur ses terres, mena toutes ses troupes contre

tre eux, & leur fit long-tems la guerre dans le Septentrion. Sur ces entrefaites, l'autre armée Romaine arriva; mais elle n'executa pourtant rien de remarquable, parce qu'elle n'étoit pas conduite par un seul General, mais qu'elle avoit divers Chefs, qui étoient de divers avis, & qui ne pouvoient jamais ni former, ni executer aucun dessein d'un commun consentement.

5. Celer aiant fait passer à son armée le fleuve Nymphius, qui coule proche de Martiropolis, & qui est à trois cens stades d'Amide, entra dans le païs des Arzameniens, le fouragea, & s'en revint.

CHAPITRE IX.

1. *Les Romains assiégent Amide.* 2. *Le Gouverneur de cette ville est attiré par un Païsan dans une embuscade.* 3. *Son fils, pour se venger, brûle l'Eglise de S. Simeon.* 4. *Les Romains prennent la ville par argent.* 5. *Grande abstinence des Perses.* 6. *Tréve de sept ans.*

1. AREOBINDE revint ensuite à Constantinople par l'ordre de l'Empereur, & les autres Chefs allérent au milieu de l'hiver mettre le siége devant Amide. Ils firent divers efforts pour l'emporter par assaut, mais toûjours inutilement. Ils l'eussent prise par famine, si les Chefs mal-informez de la nécessité des assiégez, & lassez des plaintes que les soldats faisoient de la longueur du siége, & de l'incommodité de la saison, & menacez de quelque secours de la part des Perses, ne se fussent pas si fort hâtez de se retirer. Les Habitans n'avoient plus de ressource. Ils cachoient neanmoins leur disette avec grand soin, & ils faisoient semblant d'être dans l'abondance, afin de ne se rendre qu'à des conditions raisonnables, & de retourner avec honneur dans leur païs. Il se fit donc un traité, par lequel il fut arrété, que les Perses toucheroient mille

livres d'or, & qu'ils cederoient la ville aux Romains. Ce fut le fils de Glone qui toucha cette somme, & qui rendit la place, son pere étant mort dés auparavant, de la maniere que je le vais raconter.

2. Pendant que les Romains étoient campez devant la ville d'Amide, un Païsan qui avoit accoûtumé d'y entrer secrétement, & d'y porter du pain, des fruits, & des volailles, qu'il vendoit cherement à Glone, vint trouver Patrice, & lui offrit de lui mettre Glone entre les mains, avec deux cens Perses, s'il vouloit lui assurer quelque récompense. Patrice lui promit tout ce qu'il voudroit. Ce Païsan s'en alla à l'heure méme, dans la ville, & aiant déchiré ses habits, & faisant semblant de pleurer, & d'arracher ses cheveux, aborda Glone par ces paroles. *Comme j'apportois les vivres que j'avois pû ramasser, j'ai été attaqué par des voleurs, qui me les ont pris, & qui m'ont donné plusieurs coups. Ce sont des soldats Romains qui exercent ce brigandage & ces violences, envers les pauvres gens de la campagne, sur qui ils déchargent la colere qu'ils n'oseroient faire paroître contre des gens de guerre. Je vous donnerai si vous voulez une belle occasion de nous venger, & de vous venger vous-méme. Vous n'avez qu'à aller demain à la chasse, aux environs de la ville, elle ne manquera pas de vous reüssir heureusement.* Glone ajoûtant foi à ce discours du Païsan, lui demanda combien il croioit qu'il falût de soldats pour donner la chasse à ces voleurs. Le Païsan répondit, que cinquante ne seroient que trop suffisans, parce qu'il ne les avoit jamais rencontrez en plus grand nombre que de cinq; mais que pour n'étre surpris d'aucun accident, il feroit bien d'en prendre cent, & que quand il en prendroit deux cens il ne feroit pas mal, & que ce qu'il auroit de trop ne seroit pas préjudiciable. Glone choisit deux cens Cavaliers, & commanda au Païsan de lui servir de guide. Le Païsan lui dit, qu'il étoit plus à propos qu'il courût devant pour découvrir la campagne, & que quand il verroit les Romains, il viendroit l'avertir de sortir sur eux. Glone aiant approuvé ce dessein, le Païsan alla droit à Patrice, lui raconter

raconter ce qu'il avoit fait. Patrice choisit deux mille hommes, dont il donna le commandement à deux de ses Gardes, & les envoia avec le Païsan, qui les aiant placez en embuscade dans un fond rempli de bois, & de marais, proche d'un bourg nommé Thialasame, à quarante stades d'Amide, courut pour dire à Glone, que l'occasion étoit venuë de faire une bonne prise, & le mena avec ses deux cens hommes. Quand il les eut conduits au delà de l'endroit où étoit placée l'embuscade, il eut l'adresse de se dérober si finement, que ni Glone, ni ses gens, ne s'en aperçurent point; de sorte qu'il alla faire sortir les Romains du lieu où il les avoit fait cacher, & leur montra l'ennemi. Quand les Perses les virent venir droit à eux, ils furent fort étonnez d'une rencontre si imprévenë, & ne savoient à quoi se déterminer dans une telle surprise. Ils ne pouvoient ni reculer, parce que le chemin étoit bouché par les ennemis, ni avancer, parce qu'ils n'avoient devant eux que des terres de l'Empire. Ils se rangérent donc en bataille le mieux qu'il leur fut possible; mais ils furent accablez par le nombre, & taillez en pieces.

3. Le fils de Glone outré de douleur de n'avoir pû secourir son pere, brûla l'Eglise de S. Simeon où il étoit mort. Iamais ni Glone, ni Cavade, ni aucun autre, n'avoit ruïné aucune maison ni par le fer, ni par le feu, ni dans Amide, ni aux environs. Reprenons maintenant la suite de nôtre Histoire.

4. Les Romains regagnérent Amide par argent, deux ans aprés que les Perses s'en furent rendus les maîtres.

5. Quand ils furent dedans, ils reconnurent leur peu de courage, & l'incroiable abstinence de leurs ennemis. Car par la supputation qu'ils firent de la quantité des vivres, qui étoient demeurez, & des Barbares qui étoient sortis, ils trouvérent que les assiégez n'eussent eu que pour sept jours de provisions, bien que Glone & son fils ne leur en eussent distribué durant un long tems que beaucoup moins qu'il n'en faut pour

vivre commodément. Pour ce qui est des Romains, qui étoient dans la ville, ils ne leur fournissoient aucune chose durant le siége comme je l'ai déja dit, desorte qu'ils furent contraints de prendre, pour se nourrir, des choses, dont les hommes n'ont pas accoûtumé d'user, & qu'ils se trouvérent réduits à la cruelle necessité de se manger les uns les autres. Les Chefs reconnoissant tant de circonstances si surprenantes, reprochoient aux soldats de n'avoir pas voulu souffrir constamment les fatigues du siége pour réduire la ville, & pour prendre Glone, son fils, & tant de personnes si considerables parmi les Perses, & d'avoir soüillé la gloire du nom Romain par une tache aussi honteuse que celle d'avoir acheté Amide.

6. Comme la guerre continuoit aprés cela avec les Huns, les Perses firent une tréve de sept ans avec les Romains, par l'entremise de Celer, & d'Aspebede. Les deux peuples retirérent ensuite leurs troupes. Voilà comment se termina cette guerre. Ie raconterai maintenant ce qui arriva aux portes Caspiennes.

CHAPITRE X.

1. Description des portes Caspiennes. 2. Ambazuce offre de les vendre à l'Empereur Anastase, qui refuse de les acheter. 3. Cavade s'en empare aprés la mort d'Ambazuce. 4. Anastase fait une ville du bourg de Dara, & lui donne son nom. 5. Il enferme de murailles la ville de Theodosiopolis.

1. Le Mont Taurus assis dans la Cilicie, s'étend premierement dans la Capadoce, l'Armenie, la Persarmenie, l'Albanie, l'Iberie, & dans d'autres païs habitez, tant par quelques peuples libres, que par d'autres peuples soûmis à l'obeïssance des Perses. Il occupe un vaste espace, & croît à une largeur, & à une

une hauteur tout à fait extraordinaire. Quand on a passé les frontiéres de l'Iberie, on trouve un chemin fort étroit, & long de cinquante stades, qui se termine à une montagne escarpée, & inaccessible, & qui pour toute issuë n'a qu'une porte, faite par les mains de la nature, que l'on appelle de toute ancienneté, la porte Caspienne. Delà, on découvre une large campagne où il y a de l'eau en abondance, & qui est fort propre à nourrir des chevaux. C'est en cét endroit que les Huns habitent, d'où ils s'étendent jusqu'aux Palus Méotides. Lorsque pour faire irruption sur les terres des Perses, ou sur les nôtres, ils sortent par la porte, dont je viens de parler, avec d'excellente cavalerie, ils n'ont point de détours à prendre, ni de lieux hauts, & bas à traverser, si ce n'est ce passage de cinquante stades qui aboutit à l'Iberie. Quand ils prennent d'autres chemins, ils y trouvent d'étranges fatigues, & ils sont obligez de quitter leurs chevaux, de faire divers circuits, & de décendre par des précipices. Alexandre fils de Philipe, aiant autrefois consideré l'assiette de ce lieu, y bâtit des portes, & une Citadelle, qui aprés avoir été possedez par divers maîtres, ont enfin appartenu à Ambazuce, Hun de Nation, intime ami des Romains.

2. Cét Ambazuce étant arrivé à une extréme vieillesse, & se sentant proche de sa derniere heure, envoia offrir à Anastase de les lui livrer, moiennant une somme d'argent qu'il demandoit pour recompense. Cét Empereur qui n'avoit pas accoûtumé de rien fair e legérement, considerant qu'il lui seroit mal-aisé d'entretenir une garnison dans un païs desert, sterile, & éloigné, remercia Ambazuce de sa bonne volonté, & n'accepta point son offre.

3. Ambazuce étant mort bien-tôt aprés de maladie, Cavade chassa ses fils, & prit les portes Caspiennes.

4. Aprés la conclusion de la tréve entre les Romains & les Perses, l'Empereur Anastase fit fortifier le Bourg

de Dara, & en fit une ville tres-belle, qu'il appella de son nom. Elle est distante de Nisibe de quatre-vingts dix-huit stades, & d'environ dix-huit des limites des deux Empires. La guerre des Huns empécha les Perses de s'opposer autant qu'ils le desiroient à la fortification de cette place ; mais aussi-tôt que Cavade l'eut terminée, il envoia se plaindre aux Romains de ce qu'au mépris des traitez, ils avoient bâti une ville sur la frontiére. L'Empereur Anastase emploia les menaces, les prieres, & encore plus l'argent, pour appaiser Cavade, & pour arréter ses plaintes.

5. Il fit aussi dans l'Armenie sur les frontiéres de la Persarmenie, d'un ancien village que Theodose n'avoit élevé que de nom à la dignité de ville, en l'appellant Theodosiopolis, une autre ville égale à celle de Dara, l'entoura de fortes murailles, & la mit en état d'incommoder autant les Perses, que l'autre les incommodoit, étant toutes deux fort propres à faire des courses sur leurs terres.

CHAPITRE XI.

1. Iustin succéde à Anastase. 2. Cavade délibere sur le choix d'un successeur. 3. La Loi des Perses exclut du Roiaume ceux qui ont quelque défaut naturel. 4. Cavade propose à Iustin d'adopter son fils Cosroez. 5. Discours judicieux de Proclus sur le sujet de cette adoption. 6. Assemblée des Ambassadeurs des deux Etats, qui se separent sans rien conclure. 7. Haine de Cosroez contre les Romains. 8. Mort funeste de Seose. 9. Coûtume des Perses d'exposer les corps morts. 10. Rufin accuse Hypatius devant l'Empereur.

1. ANASTASE étant mort, Iustin lui succéda à l'Empire, tous ses proches en aiant été exclus ; bien qu'ils fussent en grand nombre, & de grand merite.

2. Ca-

2. Cavade commença alors à s'inquiéter, & à craindre qu'aprés sa mort, les Perses n'apportassent un pareil changement à la succession de ses Etats, au préjudice de ses enfans. Il ne lui étoit pas possible d'en choisir un d'eux, sans trouver de grandes oppositions à son choix. Coase étoit appelé par la Loi à la Couronne, comme étant l'aîné; mais Cavade ne souhaitoit pas qu'il y arrivât, & il se declaroit, en ce point, contre la coûtume du païs, & contre l'ordre de la nature.

3. Zamez qui étoit le second, n'y pouvoit prétendre, à cause qu'il avoit perdu un œil, & que les Loix des Perses ne permettent pas de mettre la souveraine puissance entre les mains d'une personne qui a ce défaut. Outre cela, Cavade aimoit plus que tous ses enfans Cosroez, qu'il avoit eu de la fille d'Aspebede; mais comme il voioit que Zamez étoit cheri par les Perses, à cause de la grandeur de son courage, & des autres excellentes qualitez qui le rendoient recommandable, il apprehendoit qu'ils ne se soûlevassent, & qu'ils ne commissent quelque attentat contre sa famille.

4. Il ne trouva point de meilleur expedient, pour sortir de cét embaras, que de remettre aux Romains les prétentions qu'il avoit contre eux, parce qu'elles pouvoient exciter à l'avenir de nouvelles guerres; mais ce fut à condition que Iustin adopteroit Cosroez. Comme il voioit que c'étoit l'unique moien de se maintenir dans la paisible possession de son Empire, il envoia à Constantinople des Ambassadeurs pour ce sujet, & les chargea d'une lettre dont voici les termes. *Vous savez que j'ai receu plusieurs injures des Romains: J'ai résolu, neanmoins de les oublier, n'y aiant point de victoire si glorieuse que celle que l'on remporte, quand on abandonne une partie de ses interêts en faveur de ses amis; lors même que l'on a la justice pour les maintenir. Ie vous demande une grace en recompense, qui est, que nous contractions une alliance qui nous unisse, & qui unisse aussi tous nos sujets par le lien d'une affection mutuelle, & qui les comble de l'abondance de tous les biens*

que produit la paix. Ie desire, pour ce sujet, que vous adoptiez mon fils Cosroez, que je declare successeur de mon Roiaume.

5. La lecture de cette lettre donna une grande joie à Iustin, & à son neveu Iustinien, que tout le monde regardoit comme le futur heritier de l'Empire. On travailloit déja à l'affaire, & l'on dressoit l'acte de l'adoption, selon la disposition des loix Romaines; lorsque Proclus s'y opposa. C'étoit un celébre Magistrat du conseil de l'Empereur, qui exerçoit la charge de Questeur avec une grande reputation de vertu, & d'integrité. Il ne faisoit pas volontiers de nouvelles loix, & n'aimoit pas aussi à changer celles qu'il trouvoit établies. N'étant donc point d'avis de cette adoption, il en parla de cette sorte. *Ie n'ai pas accoûtumé de me porter à des nouveautez, & je les apprébende d'autant plus que je sai combien elles sont dangereuses. Mais quand je serois plus hardi que je ne suis de mon naturel à entreprendre de pareilles affaires, il me semble que je devrois étre plus retenu dans celle-ci, & craindre davantage la tempéte qu'elle peut émouvoir. Ie pense que nous ne cherchons icy qu'une couleur honnéte pour livrer l'Empire aux Perses, qui n'en cherchent point pour couvrir l'intention qu'ils ont de nous l'enlever. Ils l'avoüent, ils la declarent. Le dessein qu'ils ont de tromper paroît dans la simplicité qu'ils affectent, & dans la liberté avec laquelle ils font leur demande. Vous avez tous deux le principal interét de vous opposer fortement aux prétentions de ces Barbares: Vous, Cesar, afin de n'étre pas le dernier des Empereurs; & vous, Iustinien, afin de ne vous pas exclure de le devenir. Il y a des tromperies cachées avec tant d'art, qu'il est mal-aisé de les découvrir; mais la seule proposition des Perses suffit pour en faire voir l'injustice, & pour montrer qu'ils ne promettent rien moins que de rendre Cosroez heritier par adoption de la succession de l'Empire. Ie vous prie de suivre ce raisonnement. Le bien des peres appartient naturellement aux enfans: Les loix qui touchant d'autres sujets sont fort differentes, & souvent méme fort contraires, selon le genie de differentes Nations, s'accordent en ce point par toute la terre, que les enfans succédent aux possessions de*

de leurs peres. Si vous avoüez une fois cette verité, il faudra que vous admettiez toutes les suites.

6. Voilà ce que dit Proclus. Ses raisons furent goûtées par l'Empereur, & par Iustinien, qui déliberérent en particulier sur ce qu'ils avoient à faire. Cependant, Cavade écrivit une seconde lettre à Iustin, par laquelle il le pria de lui envoier des Ambassadeurs, pour arréter les articles de la paix, & de lui mander de quelle maniere il souhaitoit de faire l'adoption. Alors, Proclus resista à l'entreprise des Perses, avec encore plus de vigueur qu'auparavant, & la rendit plus odieuse en faisant voir tres-clairement qu'elle tendoit à l'usurpation de l'Empire. Son avis étoit, que l'on fit la paix le plûtôt que l'on pourroit, & que l'on deputât vers Cavade des premiers de l'Etat, pour la conclure. Que s'il leur demandoit en quelle forme l'on avoit resolu de faire l'adoption de Cosroez, ils lui répondissent, que les Romains n'avoient pas accoûtumé d'adopter les Barbares par écrit, mais par les armes. La résolution aiant été prise de suivre son avis, Iustin donna l'audiance de congé aux Ambassadeurs des Perses, & les assura qu'ils seroient bien-tôt suivis des siens. La lettre qu'il écrivit à Cavade contenoit la méme chose.

7. On choisit, de la part des Romains, un neveu de l'Empereur Anastase, nommé Hypatius, qui étoit Patrice, & General des troupes d'Orient; & Rufin, aussi Patrice, qui étoit fils de Silvain, & d'une maison fort connuë à Cosroez. On deputa, de la part des Perses, Séose, qui étoit élevé en dignité, & Mébode. Tous ces Ambassadeurs s'assemblérent dans un lieu qui separe les deux Etats, & conferérent touchant les moiens de terminer les differens, & de conclure la paix. Cosroez vint jusqu'au Tygre à deux journées de Nisibe dans le dessein de venir à Constantinople lorsque la paix seroit concluë. Entre tout ce qui fut dit de part & d'autre sur les prétentions differentes des deux Empires, Séose dit, que les Romains retenoient injustement la Colchide, & qu'ils l'avoient usurpée sur

les Perses, à qui elle appartenoit. Ces paroles mirent en colere les Romains, qui ne pouvoient souffrir que l'on voulût leur disputer la possession paisible de cette Province. Quand ils dirent, ensuite, que l'adoption de Cosroez se devoit faire de la maniere que se fait l'adoption des Barbares, les Perses le trouvérent insupportable ; ce qui fut cause qu'ils se separérent sans rien faire.

8. Cosroez s'en retourna fort indigné de ce qui s'étoit passé, & protestant hautement de s'en venger.

9. Mébode accusa bien-tôt aprés Séose, devant Cavade, d'avoir contre l'intention de son maître, mélé le discours de la Lazique dans les conferences, dans le dessein d'en éloigner la conclusion, & d'en avoir communiqué secrétement avec Hypatius, qui n'étant pas bien affectionné au service de Iustin avoit aussi traversé les propositions de la paix, & de l'adoption. Les ennemis de Séose formérent diverses autres accusations contre lui, devant un Senat que l'envie, & non pas la Iustice avoit assemblé. Le pouvoir qu'il s'étoit aquis leur donnoit une jalousie extréme, & la violence de son naturel une aversion implacable. Il faut demeurer d'accord qu'il aimoit la justice, & qu'il étoit incapable de se laisser corrompre par argent. Mais il faut avoüer aussi qu'il avoit un orgueil qui surpassoit l'orgueil de tous les autres hommes. Quoi que ce vice soit fort familier aux grands de la Perse, les ennemis de Séose prétendoient qu'il l'avoit porté plus loin qu'il ne sembloit qu'il pût aller. Ses accusateurs ajoûtoient aux crimes, dont je viens de parler, qu'il méprisoit les loix du païs, qu'il adoroit certaines divinitez étrangeres, & qu'au lieu d'exposer le corps de sa femme, selon la coûtume des Perses, il l'avoit fait enterrer. Les Iuges le condamnérent à la mort. Cavade fit semblant de le regréter comme son ami ; mais il ne lui accorda point de grace, & il couvrit sa mauvaise volonté d'une fausse image de respect, pour les loix. Cependant, il lui étoit redevable & de la vie, & de l'Empire. Ainsi mou-

rut

rut Séose. Sa dignité finit avec lui, comme elle y avoit commencé. Et il n'y eut plus d'Adrastadaransalane.

10. Rufin dénonça pareillement Hypatius à l'Empereur, qui le priva de sa charge, & fit donner la question à quelques-uns de ses domestiques; mais n'aiant point tiré de preuve, il n'ordonna point d'autre peine.

CHAPITRE XII.

1. Confins de l'Iberie. 2. Cavade veut contraindre les Iberiens à embrasser sa Religion. 3. Ils implorent le secours de Iustin, qui envoie Probus à Bosphore faire des levées. 4. Boez est élevé par Cavade à la dignité de Varise. 5. Belisaire & Sittas Gardes de Iustinien dans leur jeunesse. 6. Narsez & Aratius prennent le parti des Romains. 7. Procope donné à Belisaire pour lui servir de conseil.

1. BIEN que Cavade souhaitât fort de faire irruption sur les terres des Romains, il ne le put, à cause d'un empéchement qui fut tel. Les Iberiens habitent dans l'Asie auprés des portes Caspiennes, dont ils sont bornez du côté du Septentrion. Du côté de l'Occident ils sont bornez par la Colchide, & du côté de l'Orient par la Perse. Ils font profession de la Religion Chrétienne, & en gardent aussi exactement les loix saintes, qu'aucun autre peuple qui nous soit connu.

2. Comme il y a long-tems qu'ils sont soûmis à l'obeïssance des Perses, Cavade s'avisa alors de les forcer d'embrasser sa Religion, & il commanda à leur Roi nommé Gyrgene de se conformer aux coûtumes des Perses, & sur tout de ne plus enterrer les morts, mais de les exposer aux chiens, & aux oiseaux.

3. Gyrgene fut obligé d'implorer la protection de l'Empereur Iustin, & de le conjurer de ne le pas laisser opprimer par les Perses. Il le luy promit volon-

lontiers, & envoia Probus Patrice & neveu de l'Empereur Anastase, avec de l'argent pour lever des Huns à Bospore, qui est une ville maritime, que ceux qui navigent sur le Pont-Euxin ont à leur gauche. Elle est à vingt journées de Chersone qui est la derniere de l'Empire Romain. Le païs qui est entre ces deux villes appartient aux Huns. Il appartenoit autrefois aux Habitans de Bospore, qui pour lors étoient souverains; mais ils se sont soûmis depuis à la puissance de Iustin. Probus en étant revenu sans rien faire, envoia Pierre dans la Lazique avec quelques troupes de Huns pour secourir Gyrgene.

4. En méme-tems, Cavade dépécha contre ce Prince une armée considerable, dont il donna le commandement à un Perse nommé Boez, qui étoit élevé à la dignité de Varise. Gyrgene n'aiant receu qu'un foible secours, & ne se voiant pas assez fort pour attendre l'arrivée des Perses, se retira dans la Lazique, & y emmena les premiers & les plus apparens de son Etat, ses proches, la Reine sa femme, & ses enfans, dont l'aîné se nommoit Peranius. Quand ils furent arrivez aux frontiéres des Laziens, ils s'arrétérent, & se crûrent en sureté, à cause de l'assiette du lieu, & de la difficulté des passages, que les Perses ne pûrent vaincre en effet. Les Iberiens allérent ensuite à Constantinople, où Pierre fut aussi r'apelé par l'Empereur, qui voiant que les Laziens refusoient de garder leurs frontiéres, y envoia des troupes sous la conduite d'Irenée. Quand on a passé les limites de l'Iberie, on trouve sur les terres des Laziens, deux Forts desquels on a toûjours confié la garde aux Habitans, qui vivent dans une extréme misere. Le païs ne produit ni blé, ni vin, ni aucune autre nourriture, & l'on n'y en peut porter que de fort loin sur le dos des hommes. Les Laziens qui y vivoient se contentoient de pain de millet. l'Empereur en ôta la garde à ceux du païs, & y mit une garnison à qui d'abord les Laziens portérent des vivres; mais dans la suite, ils s'en

s'en lassérent : ainsi, les deux Forts furent abandonnez par les Romains, & occupez par les Perses. Voilà ce qui se passa dans le païs des Laziens.

5. Les Romains étant entrez soûs la conduite de Sitta, & de Belisaire dans la Persarmenie y firent un grand dégât, & en emmenérent un nombre incroiable de prisonniers. Ces deux Capitaines étoient tous deux Gardes de Iustinien qui fut depuis associé à l'Empire par Iustin, & ils paroissoient alors dans la premiere fleur de leur jeunesse.

6. Les Romains firent une seconde irruption dans l'Armenie, où ils rencontrérent contre leur attente Narsez, & Aratius, avec qui ils en vinrent aux mains. Peu de tems aprés, ces deux hommes passérent dans le parti des Romains, & suivirent Belisaire en Italie: mais pour lors ils remportérent quelque petit avantage sur lui, & sur Sitta. Une autre armée Romaine commandée par Licelaire qui étoit natif de Thrace entra dans le païs des Nisibites; mais ce Chef s'enfuït sans étre poursuivi des ennemis. Il perdit sa charge pour punition de cette lâcheté.

7. Belisaire fut établi Chef des troupes qui étoient à Dara. Ce fut alors que Procope Auteur de cette Histoire lui fut donné pour lui servir de conseil.

CHAPITRE XIII.

1. *Iustinien succède à Iustin, & envoie Belisaire pour bâtir un Fort sur la frontiére.* 2. *Les Perses surviement, & défont les Romains.* 3. *Belisaire est fait General des troupes d'Orient.* 4. *L'armée Romaine rangée en bataille.* 5. *Combats singuliers.*

1. JUSTIN mourut peu de tems aprés, & laissa l'entiére possession de l'Empire à son neveu Iustinien, qui commanda aussi-tôt à Belisaire d'élever un Fort dans le territoire de Mindone, proche de la frontiére

des Perses, au côté gauche du chemin par où l'on va à Nisible. Belisaire executoit cét ordre avec une diligence extraordinaire, & y emploioit tant de mains que l'ouvrage étoit déja fort avancé, lorsque les Perses envoiérent dire, que si l'on ne l'abandonnoit, ils l'arréteroient bien-tôt par des effets, & non pas par des paroles. Comme Belisaire n'avoit pas assez de forces pour leur resister, l'Empereur y envoia d'autres troupes conduites par Cutzez, & par Buzez, qui commandoient alors les compagnies du Mont Liban. C'étoient deux freres, originaires de la Thrace, qui emportez par l'ardeur de la jeunesse n'alloient pas au combat avec assez de prudence.

2. Les Perses & les Romains coururent vers le Fort, les uns pour en chasser les ouvriers, & les autres pour les soûtenir. Le combat fut tres-opiniâtré de part & d'autre; mais enfin les Romains furent vaincus, & perdirent un grand nombre des leurs sur la place. Il y en eut aussi plusieurs, qui furent emmenez prisonniers en Perse, & condamnez à tenir prison perpetuelle. Cutzez eut le malheur d'étre de ce nombre. Comme le Fort étoit abandonné, il fut aisé aux Perses de le raser.

3. Iustinien créa, peu de tems aprés, Belisaire General des troupes d'Orient, & lui commanda de marcher contre les Perses. Il leva donc une puissante armée, & alla à Dara, où Ermogene, qui étoit maître des Offices, & qui avoit été Conseiller de Vitalien, dans le tems qu'il étoit en mauvaise intelligence avec Anastase, arriva aussi pour donner conjointement avec lui les ordres necessaires à la conduite des troupes. De plus, l'Empereur nomma Rufin Ambassadeur vers les Perses, & lui commanda de demeurer jusqu'à nouvel ordre à Ierapolis, qui est une ville assise sur le bord de l'Euphrate. Tandis que de part & d'autre, on portoit diverses paroles de paix, il arriva soudain nouvelle, que les Perses alloient entrer sur les terres des Romains, & qu'ils vouloient prendre

prendre par assaut la ville de Dara. Belisaire & Ermogene rangérent à l'instant leurs troupes en bataille, & creusérent à un jet de pierre de la ville, à l'endroit qui est vis à vis de Nisibe, un fossé profond, où ils laissérent par intervalle diverses entrées & sorties. Ils ne creusérent pas ce fossé en ligne droite, mais d'une autre maniere, que j'expliquerai ici. Il étoit en ligne droite par le milieu, & continué par les deux bouts suivant deux lignes perpendiculaires, à la fin de chacune desquelles il étoit encore tiré en ligne droite, qui de chaque côté s'étendoit bien loin dans la campagne. L'armée des Perses étoit campée dans le territoire d'Ammodium à vingt stades de la ville de Dara. Pityase, & Baresmane surnommé le Louche, étoient deux Capitaines qui commandoient sous un General nommé Perose, qui étoit élevé à la dignité de Mirrane, comme parlent les Perses. Ce Perose envoia avertir Belisaire de tenir le bain prêt pour le lendemain, parce qu'il se vouloit baigner dans la ville de Dara. Cela obligea les Romains à se préparer au combat.

4. Quand ils virent, dés la pointe du jour, que les Perses s'aprochoient, ils se rangérent en cét ordre. Buzez, suivi d'un bon nombre de Cavalerie, & Pharas Erulien, suivi de trois cens Eruliens, se placérent entre le côté gauche du fossé, & une éminence voisine. Sunicas & Augan Massagetes, suivis de six cens Cavaliers, étoient à la gauche de ceux-ci à l'angle que formoit la rencontre de l'aile, & du côté gauche du fossé; afin de pouvoir secourir Buzez & Pharas, au cas qu'ils vinssent à plier. L'autre aile étoit disposée dans le méme ordre. L'extrémité du fossé droit étoit bordée d'une grande troupe de Cavalerie, commandée par Iean fils de Nicetas, par Marcelle, & par Cyrille, ausquels Germain & Dorothée s'étoient joints. Il y avoit à l'angle droit six cens hommes de Cavalerie, commandez par Simas & par Ascan Massagetes; afin que si Iean lâchoit le pied, ils fondissent

ſent ſur le dos des ennemis. Toute la Cavalerie & l'Infanterie étoient placées au devant du foſſé. Bel ſaire & Ermogene étoient derriere l'avant-garde. C'e ainſi qu'étoit rangée l'armée Romaine, qui n'éto compoſée que de vingt-cinq mille hommes, au lie que celle des Perſes étoit de quarante mille. La point de leur armée étoit étroite. Comme ils admiroier le bel ordre des troupes Romaines, ils ne ſavoier par où les attaquer; & ainſi l'on ne commençoit l combat ni de côté, ni d'autre.

Un parti de Cavalerie ſe détacha de l'aile gauch ſur le ſoir, & vint attaquer Buzez & Pharas, qui s'é tant un peu retirez, ne furent pas pourſuivis par le Perſes, à cauſe de la crainte qu'ils eurent d'être en velopez. Alors, les Romains qui fuioient, revinrer eux-mémes à la charge; mais les Perſes ſe retirérent & rejoignirent leur armée. Buzez & Pharas repriren pareillement la place qu'ils avoient quittée. Il y eu ſept Perſes tuez en cette rencontre, deſquels le corps demeurérent en la poſſeſſion des Romains.

5. Comme les deux armées gardoient leurs rang & ſe tenoient en repos, un jeune Perſe s'avança cheval, & demanda s'il y avoit quelqu'un qui voulû ſe battre contre lui, ſeul à ſeul. Perſonne n'oſoi coure ce hazard. Il n'y eut qu'un domeſtique de Bu zez nommé André, qui s'y offrit. Il n'avoit jamai fait le métier de ſoldat, mais il avoit été maître de Atletes dans Conſtantinople, d'où il tiroit ſa naiſſan ce; & il ne ſuivoit alors l'armée, que parce qu'on lu avoit donné le ſoin des bains de Buzez. Il n'y eut dis-je, que celui-là qui fut aſſez hardi pour accepte le défi, ſans que ſon maître, ni aucun autre le lu commandât. Il courut donc droit au Barbare, avan qu'il eût ſeulement ſongé à ce qu'il avoit à faire, lu donna un coup de javelot dans l'eſtomach, dont i tomba de cheval, le coucha enſuite par terre, & lu coupa la tête comme à une victime. L'armée Romai ne jettoit cependant de grands cris de joie. Les Per-

ſe

ſes irritez de ce mauvais ſuccés, firent partir un autre Cavalier qui étoit des plus hardis, & qui ſurpaſſoit la taille des hommes ordinaires. Il n'étoit pas comme l'autre dans la fleur de ſa jeuneſſe, mais il avoit déja quelques cheveux gris. Il s'approcha donc de l'armée Romaine, & en remuant le foüet, dont il ſe ſervoit à cheval, il demanda ſi quelqu'un vouloit accepter le combat. Comme pas un ne ſe préſentoit, André parût encore, ſans le dire à perſonne, & nonobſtant la défenſe qu'Ermogene lui en avoit faite. Ils ſignalérent tous deux leur courage en ſe battant avec leurs lances, dont les coups faiſoient un grand bruit ſur leurs cuiraſſes. Les chevaux s'étant heurtés la téte l'un contre l'autre avec une extréme violence, tombérent & jettérent leurs hommes à bas. Chacun s'efforçant de ſe relever, le Perſe ne pût le faire ſi vîte, à cauſe de la maſſe de ſon corps, & de la peſanteur de ſes armes. André, que ſon art rendoit plus agile, frapa ſon ennemi, comme il étoit appuïé ſur ſon genou, & le tua ſur le champ. Alors, il s'éleva de la ville, & de l'armée Romaine, un plus grand cri qu'à la premiere victoire. Comme la nuit approchoit, les Perſes s'en retournérent au territoire d'Ammodium, & les Romains rentrérent dans Dara.

CHAPITRE XIV.

1. *Lettres de Beliſaire au Mirrane, & les réponſes.* 2. *Harangues des Chefs.* 3. *Diſpoſition de l'armée des Perſes.* 4. *Bataille mémorable.* 5. *Victoire des Romains.*

1. Le lendemain, il arriva aux Perſes un renfort de mille ſoldats tirez de la ville de Niſibe. Beliſaire & Ermogene écrivirent de cette ſorte au Mirrane. *Il n'y a perſonne, pour peu qu'il ait de raiſon, qui ne reconnoiſſe que la paix eſt le plus grand de tous les biens, &*

que

que celui qui la rompt, cause beaucoup de maux à ceux de son païs, & aux étrangers. Il est du devoir d'un bon General de la conclure le plûtôt qu'il lui est possible. Quand vous vous estes avisez de commencer la guerre sans en avoir le sujet, les deux Nations étoient en bonne intelligence. Les deux Empereurs n'avoient que des pensées d'amitié: leurs Ambassadeurs étoient prêts de conferer; & tout le monde s'attendoit qu'ils termineroient heureusement les differens. Vous avez dissipé cette esperance, en faisant soudain des courses sur nos terres. Ce seroit une action de grande prudence, que de retirer vos troupes, de ne pas empêcher le bien qui peut naître de la conclusion du traité, & de ne pas attirer sur vous les maux qui peuvent procéder de la continuation de la guerre.

Le Mirrane répondit à cette lettre en ces termes. *Je serois assez disposé à satisfaire à tout ce que vous desirez, & à executer tout ce qui est contenu dans vôtre lettre, si elle venoit d'une autre part que de la vôtre. Mais comme vous êtes en possession de donner de belles paroles, & même de les confirmer par les plus saints de tous les sermens, sans neanmoins en faire voir les effets; nous sommes obligez de nous tenir sous les armes, pour n'être pas toûjours exposez à de pareilles illusions. Sachez donc que vous ne devez vous attendre qu'à la guerre, & que nous sommes résolus de mourir ici, ou d'y vieillir, jusqu'à ce que nous aions obtenu la justice qui nous est deuë.* Belisaire écrivit encore au Mirrane la lettre qui suit. *Il ne faut pas tant vous en faire acroire, ni former contre nous tant de vains reproches. C'est avec verité que nous assurons que l'Ambassadeur Rufin arrivera dans peu de jours, & le tems fera paroître la sincerité de nos paroles. Mais puisque vous desirez si opiniâtrément la guerre, vous nous verrez rangez en bon ordre, pour vous combatre; & nous nous persuadons que Dieu nous favorisera de sa protection, parce qu'il aime autant la douceur avec laquelle nous desirons*

rons la paix, qu'il déteste la fierté avec laquelle vous la rejettez. En nous rangeant en bataille, nous attacherons au haut de nos Enseignes les lettres qui auront été écrites de part & d'autre sur ce sujet. Le Mirrane repliqua encore par écrit en ces termes. *Le secours de nos Dieux ne nous manquera pas aussi dans cette guerre. C'est soûs leurs auspices que nous prétendons vous livrer demain la bataille, & nous rendre maîtres de la ville de Dara. Faites en sorte que nous y trouvions le bain & le dîner prêt.* Aprés que Belisaire eut leu cette lettre, il se prépara au combat.

2. Le Mirrane assembla le lendemain ses troupes, & leur parla de cette sorte. *Je sai bien que le Courage qui anime les Perses dans les dangers, ne procéde pas des harangues de leurs Chefs, mais de leur propre vertu, & d'une loüable pudeur, qui leur est inspirée par la présence de leurs compagnons. Mais parce que je voi qu'il s'excite parmi vous quelque sorte de murmure, sur ce que les Romains, qui n'alloient autrefois que tumultuairement au combat, s'y sont présentez la derniere fois en bon ordre, & ont soûtenu l'effort de vos armes: J'ay crû qu'il étoit à propos de vous avertir, de ne vous pas laisser surprendre par une fausse opinion de leur valeur, & de ne vous pas imaginer que le courage & l'experience leur soient venus en un instant. Ils ont si fort appréhendé nôtre présence, qu'ils n'ont osé se ranger en bataille, qu'ils n'eussent un fossé devant eux, & ce fossé ne les a pas rendus assez hardis pour nous attaquer. Il se vantent neanmoins d'avoir eu un succés qui a surpassé leur esperance, à cause seulement qu'ils ont évité le combat, & qu'ils se sont mis à couvert dans leur ville; comme si c'étoit une grande merveille de n'étre pas vaincu, lorsque l'on n'a osé combattre. Quand il en faudra venir aux mains, l'appréhension & le manque d'experience les jetteront dans la confusion, comme de coûtume. Voilà l'état où sont les Ennemis. Pour ce qui est de vous, faites, je vous prie, réflexion sur le jugement que le Roi des Rois fera de vôtre conduite, & sur*

& sur la honte du châtiment dont il puniroit vôtre lâcheté, si vous dégéneriez en cette occasion de l'ancienne vertu des Perses. Le Mirrane aiant parlé de la sorte, mena son armée contre l'Ennemi. Belisaire & Ermogene aiant aussi conduit les Romains hors de la ville, leur parlérent en ces termes. *Vous avez reconnu dans la derniere rencontre, que les Perses ne sont ni invincibles, ni immortels. Tout le monde demeure d'accord que vous les surpassez en valeur, & qu'ils n'ont sur vous que l'avantage de la discipline. Il vous sera aisé de vous corriger de ce défaut, puisque la raison toute seule suffit à l'homme, pour remédier aux maux qui viennent du dedans de lui-même, au lieu qu'il n'y a point de précaution qui le puisse garentir des injures de la fortune. C'est pourquoi si vous suivez les ordres de vos Chefs, vous remporterez assurément la victoire. Les Ennemis ne se fient qu'en vôtre desordre. Otez leur cette esperance, & ils n'auront pas un meilleur succés qu'en la derniere journée. Le nombre par où ils croient se rendre formidables, est tout à fait digne de mépris. Leur infanterie n'est qu'une multitude de miserables Païsans, qui ne suivent l'armée que pour remüer la terre, pour dépoüiller les morts, & pour servir les soldats. Ils n'ont pas même d'armes offensives; ils n'ont que de grands boucliers pour parer les coups. C'est pourquoi non seulement vous aurez de l'avantage sur eux, si vous voulez vous conduire en gens de cœur, mais aussi vous les mettrez en état de ne plus revenir sur nos terres.*

Belisaire & Ermogene aiant parlé de la sorte, & voiant que l'ennemi commmençoit à avancer, rangérent leur armée de la même façon que le jour precedent. Les Barbares s'étant approchez, s'arrétérent vis à vis d'eux.

3. Le Mirrane n'opposa aux Romains que la moitié de ses troupes, & laissa l'autre moitié derriere, afin d'avoir toûjours des gens frais, qui vinssent combattre tour à tour un Ennemi fatigué. Pour ce qui

est de

est de la légion appellée l'immortelle, il lui commanda de demeurer en repos, jusqu'à ce qu'il lui donnât ordre de marcher. Il se mit à la tête du corps de bataille, donna à Pityase le commandement de l'aile droite, & à Baresmane celui de l'aile gauche. Les deux armées étant rangées de cette sorte, Pharas vint trouver Belisaire & Ermogene, & leur dit. *Il me semble que si je demeure ici avec les Eruliens, je n'y pourrai rien faire de considerable; au lieu que si j'allois me cacher dans un valon qui est proche, & que je gagnasse la colline, & qu'ensuite je vinsse fondre sur les Perses, lors qu'ils seront dans la plus grande chaleur du combat, je les incommoderois fort notablement.* Cét avis aiant plû à Belisaire, Pharas alla l'executer.

4. Le combat ne fut commencé avant midi ni par l'un, ni par l'autre des partis; mais il le fut incontinent aprés par les Perses. La raison qui le fit differer si long-tems, fut que ces Barbares ne mangeant que le soir, au lieu que les Romains mangent dés le matin; ceux-ci esperoient ne pas trouver une forte resistance en des gens affoiblis par un long jeûne. Ils se battirent d'abord à coups de fléches, dont l'air fut couvert comme d'une épaisse nuée. Plusieurs demeurérent sur la place de côté, & d'autre. Les Perses lançoient une plus grande quantité de traits, à cause qu'ils ne combattoient qu'alternativement, & que ceux qui se retiroient, étoient relevez par d'autres, sans que les Romains s'en apperçûssent. L'effet n'en fut pas neanmoins considerable, parce que le vent, qui étoit contraire aux Perses, rompoit la force du coup.

Quand les fléches furent épuisées, ils commencérent à se servir de leurs lances. Ce fut alors que la mélée fut furieuse. L'aile gauche des Romains fut fort endommagée en cette rencontre par les Cadisiniens, qui étoient soûs Pityase, & qui mirent les autres en fuite. Sunicas & Augan fondirent sur ceux-ci. Pharas y fondit le premier avec ses trois cens Eru-
liens,

liens, qui se signalérent contre les Cadisiniens, & les obligérent de quitter leurs rangs, & de reculer.

Quand les Romains virent que les Barbares lâchoient le pied, ils se ralliérent, & en firent un grand carnage. Il y en eut pour le moins trois mille de l'aile droite qui furent tuez sur le champ. Les autres se sauvérent aisément, & rejoignirent le corps de leur armée, sans être poursuivis par les Romains. Voila ce qui se passa alors.

Le Mirrane fit passer à l'aile gauche la légion immortelle, & quelques autres troupes, dequoi Belisaire & Ermogene s'étant apperceus, ils firent aussi passer à l'aile droite Sunicas & Augan avec six cens hommes. Simas & Ascan y étoient dés auparavant. On plaça encore derriere eux une grande partie des troupes de Belisaire. Les troupes qui étoient à l'aile gauche, sous la conduite de Baresmane, attaquérent les Romains qui étoient vis à vis d'eux, & qui ne pouvant soûtenir un si grand choc, prirent la fuite. Alors ceux qui avoient été placez au coin du fossé & derriére, fondirent avec furie sur les Perses, les rompirent, & en poussérent la plus grande partie au côté droit, & le reste au côté gauche, où se trouva l'Enseigne de Baresmane, qui fut tué d'un coup de lance par Sunicas. Lorsque les Perses, qui étoient les premiers à poursuivre les fuïars, reconnurent le danger, ils abandonnérent la poursuite, pour venir au secours de leurs compagnons; mais ils se trouvérent eux-mêmes attaquez de deux côtez, parce que les fuïars revinrent à la charge. La légion immortelle, & d'autres troupes des Perses aiant veu l'Enseigne par terre, y accoururent avec Baresmane.

5. Les Romains vinrent au devant d'eux, & entre les autres Sunicas, qui porta un coup à Baresmane, dont il tomba de cheval, & mourut. Les Barbares abatus d'un si fâcheux accident, perdirent courage, & prirent honteusement la fuite. Les Romains les entourérent, & en tuérent jusqu'à cinq mille. Les

deux

deux armées changérent entierement de place, l'une en se retirant, & l'autre en la poursuivant. Dans cette déroute la plupart de l'infanterie des Perses jettérent leurs boucliers, & ne gardant plus d'ordre, furent miserablement assommez. Les Romains ne poursuivirent pas fort loin les vaincus. Ils en furent empêchez par Belisaire, & par Ermogene, qui apprehenderent que les Perses, pressez par la necessité ne retournassent à la charge contre ceux qui les poussoient témerairement. Ils se contentérent de conserver la victoire qu'ils avoient remportée, en demeurant maîtres du champ de bataille. Ce fut ainsi que se separérent les deux partis. Les Perses n'osérent plus livrer de combat. Il n'y eut depuis que de legéres escarmouches, où les Romains n'eurent point de des-avantage. Voilà tous les exploits qui se firent dans la Mesopotamie.

CHAPITRE XV.

1. Cavade envoie une armée en Armenie. 2. Les Perses sont défaits deux fois. 3. Description du païs, & des mœurs des Tzaniens. 4. Les Romains prennent sur les Perses, les Forts de Bolon & de Pharangion. 5. Narsez & Aratius embrassent le parti des Romains

1. CAVADE envoia dans la partie de l'Armenie qui relève des Romains une autre armée composée de Persarmeniens, & de Sunites, qui sont voisins des Alains. Trois mille Huns appelez Sabeiriens, qui sont des peuples fort belliqueux, se joignirent à eux.

Mermeroëz, Perse de Nation, qui commandoit toutes ces troupes, s'étant campé à trois journées de Theodosiopolis, se préparoit à attaquer les ennemis.

Do-

Dorothée, qui étoit fort prudent, & fort experimenté dans la guerre, avoit alors le gouvernement de l'Armenie. Sitta y commandoit les troupes. Il avoit commandé autrefois celles de Constantinople. A la premiere nouvelle que ces Chefs apprirent de l'arrivée des ennemis dans la Persarmenie, ils choisirent deux soldats des Gardes pour en aller reconnoître au vrai, le nombre & les forces. Ces deux soldats s'étoient glissez adroitement dans le camp des Barbares, & aprés y avoir tout consideré tres-exactement, ils se retiroient, lorsqu'ils furent rencontrez par les Huns. L'un d'eux, nommé Dagaris fut pris & chargé de chaînes. L'autre s'échapa, & rapporta fidélement tout ce qu'il avoit remarqué.

2. Les Generaux commandérent à l'instant aux soldats de prendre les armes, & de coure vers le camp des ennemis. Les Barbares, surpris d'une irruption si soudaine, n'osérent se mettre en défense, & ne songérent qu'à s'enfuïr. Les Romains s'en retournérent, aprés en avoir tué un grand nombre, & avoir pillé le camp.

Mermeroez aiant ensuite amassé toutes ses troupes, entra dans le païs des Romains, qu'il trouva campez dans le territoire d'Octabe à cinquante-six stades d'une petite ville nommée Satala, qui est assise dans une plaine toute entourée de collines. Sitta s'alla mettre en embuscade derriere une de ces collines, avec mille hommes, & ordonna à Dorothée de se tenir dans la ville, à cause que n'aiant que quinze mille combatans, ils n'osoient paroître à la campagne, où les ennemis étoient au nombre de trente mille. Le lendemain, comme les Barbares étoient déja proche des murailles, & qu'ils commençoient à les investir, ils virent les Romains qui décendoient d'une hauteur, & qui venoient droit à eux. La poussiere qui couvroit l'air, leur fit voir le nombre plus grand qu'il n'étoit, & les obligea de quitter le siége, & de serrer leurs rangs. Cependant les Romains arrivent, & s'étant

séparez

séparez en deux bandes, attaquent vigoureusement les Barbares. Ceux de la ville surviennent au méme moment, les chargent avec vigueur, & les contraignent de lâcher le pied. Il est vrai néanmoins, que comme ils avoient l'avantage du nombre, leur déroute ne fut pas telle, qu'ils ne fissent toûjours quelque resistance, & qu'ils ne disputassent la victoire. Comme ils étoient tous à cheval, ils faisoient de frequentes courses, & revenoient souvent à la charge les uns sur les autres. Un Capitaine, nommé Florentius, qui étoit de Thrace, se signala en cette occasion; car s'étant jetté au milieu des ennemis, il renversa leur Enseigne, & comme il se vouloit retirer, il fut taillé sur le champ en piéces. Ce fut lui cependant, qui par une action si hardie, donna la victoire aux Romains. En effet, quand les Barbares ne virent plus leur étendard, ils furent saisis d'un tel étonnement, qu'ils se retirérent en desordre, & avec perte considerable. Le lendemain ils partirent pour s'en retourner dans leur païs. Les Romains ne les poursuivirent pas. Ils crûrent que ce leur étoit assez de gloire de leur avoir fait souffrir sur leurs terres, les maux dont j'ai parlé ci-devant, & de les avoir encore obligez, en cette rencontre, d'abandonner le siége qu'ils vouloient faire.

Les Romains tenoient alors dans la Persarmenie deux Forts, Bolon & Pharangion, qui avoient autrefois appartenu aux Perses, & dont ils avoient tiré de l'or, qu'ils portoient à leur Roi. Les Tzaniens, anciens Habitans d'un petit païs renfermé dans les limites de l'Empire Romain, perdirent un peu auparavant la liberté. Voici comment la chose arriva.

3. Lorsqu'on va d'Armenie en Persarmenie, l'on a au côté droit le Mont Taurus, qui s'étend jusqu'en Iberie, & en d'autres païs voisins. Il y a au côté gauche un long chemin, dont la pente est douce, & de hautes montagnes qui sont couvertes de néges en tou-

tes saisons. C'est de ces montagues que le Phaze ti- sa source, & d'où il va arroser la Colchide. Ce païs été de tout tems habité par les Tzaniens, appelle autrefois Saniens; Peuple barbare, & qui ne déper doit de personne. Comme leur terre étoit sterile, & leur maniere de vivre sauvage, ils ne subsistoient qu de ce qu'ils pilloient dans l'Empire. L'Empereur leu donnoit chaque année une certaine somme d'argent afin d'arrêter leurs courses; mais se souciant fort pe de leurs sermens, ils ne laissoient pas de venir jusqu'à la mer, & de voler des Armeniens & des Romains Ils faisoient de promtes & de soudaines irruptions, & se retiroient aussi-tôt dans leur païs. Quand ils étoient rencontrez à la campagne, ils couroient risque d'être battus; mais l'assiete des lieux étoit telle, qu'ils ne pouvoient être pris. Sitta les aiant autrefois défaits par les armes, acheva de les conquerir par ses caresses. Ils ont depuis adouci la rudesse de leurs mœurs, en s'enrôllant parmi les Romains, & en les servant dans les guerres. Ils ont aussi embrassé la Religion Chrétienne. Voilà ce que j'avois à dire à leur égard.

Quand on a passé la frontiére de ces peuples, on trouve une Vallée fort profonde, & pleine de précipices, laquelle s'étend jusqu'au Mont Caucase. Elle est extrémement peuplée, & elle produit des vignes, & des arbres fruitiers en grande abondance. Il y a un espace d'environ trois journées de chemin qui relève des Romains. Le reste fait partie des frontiéres des Persarmeniens. C'est-là qu'il y a des mines d'or, dont Cavade avoit donné la direction à un homme du païs nommé Simeon.

4. Comme il vit que la guerre s'échaufoit entre les Romains & les Perses, il prit résolution de frustrer le Roi du tribut qu'il lui devoit de ces mines. Il passa donc dans le parti des Romains, & leur livra le Fort de Pharangion; mais à la charge qu'il ne leur donneroit rien de l'or qu'il en tiroit. Ils consentirent

vo-

volontiers à cette condition, & furent assez contens d'ôter à leurs ennemis un revenu si considerable. Pour les Perses, ils n'etoient pas en état de forcer les Habitans, à cause de l'assiette du païs.

5. Ce fut en ce tems-là, que Narsez & Aratius, qui, comme je l'ai rapporté, avoient autrefois donné bataille à Bélisaire & à Sitta dans la Persarmenie, passérent volontairement avec leur mere dans le parti des Romains. Narsez qui étoit aussi Persarmenien, & Sur-intendant des Finances, leur fit un accueil fort favorable, & des presens fort magnifiques. Leur jeune frere, nommé Isâc, n'eut pas plûtôt appris les avantages, qu'ils avoient tirez de ce changement, qu'il confera secrétement avec les Romains, leur livrà le Fort de Bolon assis dans le territoire de Theodosiopolis, & s'en alla ensuite à Constantinople.

CHAPITRE XVI.

1. *Harangue de Rufin à Cavade touchant la paix.* 2. *Réponse de Cavade.* 3. *Retour de Rufin à Constantinople.*

VOILA l'état où étoient les affaires des Romains. Pour ce qui est des Perses, bien qu'ils eussent été vaincus, ils n'étoient pas resolus de se retirer, jusqu'à ce que Rufin alla trouver Cavade, & lui parla de cette sorte. *Le Roi vôtre frere m'a commandé de vous venir faire une plainte tres-juste & tres-raisonnable, de ce que les Perses sont entrez sans sujet sur les terres des Romains. Il est bien plus-séant à un Prince aussi puissant & aussi sage que vous, d'appaiser la guerre, que de troubler la paix, & de remplir son Etat & celui de ses voisins de confusion & de desordre. C'est par le desir & par l'esperance de terminer les differends qui troublent les deux Empires, & de les remettre en repos que je suis venu ici*

Voila ce que dit Rufin. Cavade lui répondit en ces termes.

2. *Fils de Silvain, je ne daigne pas répondre à vos plaintes, étant aussi assuré que je le suis, que ce sont les Romains qui sont cause de tout le mal. Si nous sommes en possession des Portes Caspiennes, c'est pour le bien commun des deux Nations. Nous en avons chassé les Barbares. L'Empereur Anastase refusa de les achêter, lors que l'on offrit de les lui vendre, parce qu'il ne vouloit pas faire la dépense d'y entretenir une garnison. J'y ay mis force gens de guerre. Je les y ay fait subsister, & je vous ai donné le moien de cultiver vos terres, & de jouïr de vos biens en assurance. De vôtre côté, en reconnoissance de tout cela, vous avez fortifié la ville de Dara contre les termes du Traité que nous avions fait avec Anatolius. Depuis ce tems-là nous avons été obligez de faire des frais extraordinaires, & d'endurer des fatigues incroiables, pour entretenir deux armées, dont l'une étoit occupée à empêcher les Massagetes de ravager impunément vos terres & les nôtres; & l'autre à s'opposer à vos courses. Il n'y a pas long-tems que nous nous plaignîmes à vous de ces injustices, & que nous vous demandâmes ou que vous fornissiez la moitié des frais nécessaires pour la subsistance des troupes qui gardent les portes Caspiennes, ou que vous abatissiez les fortifications de Dara. Vous avez rejetté ces deux propositions, & vous avez ajoûté de nouvelles injures aux anciennes marques de vôtre mauvaise volonté. Car vous ne croiez pas que nous aions oublié les fortifications de Mindone Il dépend maintenant de vôtre choix d'avoir la paix ou la guerre, en nous faisant justice, ou en nous la refusant. Vous pouvez vous assurer que nous ne mettrons point les armes bas, que vous ne vous soiez joints à nous pour garder les portes Caspiennes, & que vous n'aiez démoli les murailles, & les tours de Dara.*

3. Voila ce que Cavade dit à l'Ambassadeur. En le renvoiant il lui fit entendre couvertement, qu'il souhaitoit

haitoit que les Romains achêtassent de lui la paix. Ce qu'il ne manqua pas de rapporter fidélement à l'Empereur, lors qu'il fut retourné à Constantinople, où Ermogene arriva bien-tôt aprés lui. La fin de l'hiver fut aussi la fin de la quatriéme année du régne de Iustinien.

CHAPITRE XVII.

1. Irruption des Perses. 2. Description de la source, & du cours de l'Euphrate, & du Tygre. 3. Temple de Diane la Taurique, avec la fuite d'Oreste avec sa sœur Iphigénie, sa maladie. Il bâtit deux villes sous le nom de Comane. Origine de ce nom. Deux Temples dans l'une de ces Villes, lesquels ont été changez en Eglises de Chrétiens. 4. Origine du nom de Comagéne, & de celui d'Euphratese & d'Osroëne. 5. Cavade prive le Mirrane du cordon d'or, qui étoit une marque de dignité. 6. Harangue d'Alamondare à Cavade. 7. Eloge d'Alamondare.

1. QUINZE mille hommes de Cavalerie Persienne commandez par Azaréthez, & un renfort de Sarrasins conduits par Alamondare, entrérent au commencement du Printems sur les terres des Romains, non pas par la Mesopotamie, comme ils avoient accoûtumé, mais par la Comagéne, que nous appelons maintenant l'Euphratese, par où nous n'avions jamais oui dire qu'ils fussent venus auparavant. Je dirai ici d'où vient le nom de Mesopotamie, & ce qui fut cause que les Perses ne passérent pas à travers, cette fois-là, pour venir dans l'Empire.

2. Il y a dans l'Armenie à quarante-deux stades de Theodosiopolis, du côté du Septentrion, une montagne qui n'est pas des plus roides, & qui produit deux sources, d'où sortent deux grands fleuves, l'Euphrate & le Tygre. Ce dernier, sans faire de longs

 détours,

détours, & sans s'enfler d'aucune eau étrangére, va droit à la ville d'Amide, & l'aiant arrosée, du côté du Septentrion, il se répand dans l'Assyrie. L'Euphrate coule d'abord proche de sa source, par des passages fort étroits. Puis il disparoit tout à coup, non pas en entrant soûs terre; mais d'une autre façon fort merveilleuse. Il forme sur sa surface, un limon qui a environ cinquante stades de long, & vingt de large. Et qui produit une grande quantité de roseaux, & se durcit de telle sorte, que ceux qui le voient le prennent pour terre ferme; & y passent à pied & à cheval, sans aucune crainte. Il y a méme plusieurs chariots qui le traversent chaque jour, & qui ne l'ébranlent nullement. On a accoûtumé de brûler tous les ans les roseaux, de peur qu'ils n'embarassent le chemin. Comme on y avoit mis une fois le feu, le vent un peu plus grand que d'ordinaire, porta la flâme jusqu'à la racine. Ce qui fut cause qu'il parut un peu d'humidité à un endroit: mais le limon y reprit bien-tôt aprés sa dureté, & rendit au lieu sa premiére face.

3. De-là, l'Euphrate passe dans un païs appelé l'Acilisene, où est le temple de Diane la Taurique, & d'où l'on dit que quand Iphigénie s'enfuït avec Oreste, & Pylade, elle emporta l'image de cette Deesse. Il y a un temple dans la ville de Comane, qui n'est pas le méme que celui de la Taurique. J'expliquerai la verité de la chose.

On dit qu'Oreste s'enfuïant de la Taurique, avec sa sœur, fut attaqué d'une fâcheuse maladie, sur quoi l'Oracle aiant été consulté, il répondit, qu'il ne seroit point soulagé, qu'il n'eût bâti un temple à Diane dans un lieu, dont la situation fût semblable à celle de la Taurique, qu'il n'eût coupé en ce lieu-là ses cheveux, & qu'il n'y eût donné un nom qui conservât à la posterité la memoire de cette action. Comme il parcouroit les païs des environs, il alla au Pont, où aiant vû une montagne fort droite & fort escarpée; il crut que

c'étoit

c'étoit le lieu que l'Oracle lui avoit designé. Il y bâtit un temple & une ville, qu'il appela Comane, c'est à dire, cheveluë, à cause de ses cheveux qu'il avoit coupez. Mais comme, aprés tout cela, son mal s'aigrissoit au lieu de s'adoucir, il jugea qu'il n'avoit pas satisfait à l'Oracle, & continuant à parcourir le païs, il trouva dans la Cappadoce, un endroit tout-à-fait semblable à celui de la Taurique. Je l'ai plusieurs-fois consideré avec un extréme étonnement, & je m'imaginois étre dans la Taurique, à force de le considerer. Il y a une montagne toute semblable au Mont Taurus, & un fleuve nommé Saurus, qui est tout pareil à l'Euphrate. Oreste bâtit en ce lieu-là une tres-belle ville, & y éleva deux temples, l'un en l'honneur de Diane, & l'autre en memoire de sa sœur Iphigénie. Ce sont maintenant deux Eglises de Chrétiens qui les ont consacrées, sans changer le dessein, ni l'ordre du bâtiment. La ville s'appele encore présentement Comane, à cause de la chevelure d'Oreste, qui fut guéri aussi-tôt qu'il l'eut coupée. Quelques-uns disent, que sa maladie fut une fureur où il tomba aprés avoir tué sa mére. Il est tems que je retourne à mon sujet.

Quand l'Euphrate a arrosé la partie de l'Armenie qui est habitée par les Tauriens, l'Acilisene, & une vaste étenduë de païs, & que s'étant enflé des eaux de divers fleuves qu'il reçoit, & sur tout, de celles de l'Arsine, il passe dans la Leucosyrie appelée maintenant l'Armenie mineure, dont la capitale est la ville de Militene, ensuite, il va à Samosate & à Jerapolis, & il baigne toutes les terres voisines jusqu'en Syrie, où il se joint au Tygre, dont il prend le nom.

4. Tout ce qui s'étend depuis Samosate jusqu'à l'Euphrate, a été appelé par les anciens, Comagéne; & maintenant il est appelé Euphratese du nom de cette riviére. Le païs qui est entre les deux fleuves, est appelé Mesopotamie. Mais outre ce nom general, il y a encore des noms differens, qu'on a donnez à chacune de ses parties. Quelques-uns comprennent

soûs le nom d'Armenie, toute la région qui s'étend jusqu'à la ville d'Amide. Edesse, & le païs d'alentour, a été nommé Osroëne, du nom d'Osroez, qui y commandoit au tems que cette ville étoit dans l'alliance des Perses. Depuis que ces peuples ont pris Nisibe sur les Romains, & plusieurs autres villes de la Mesopotamie, ils ne leur ont plus fait la guerre, sans mener par-là leurs armées, à cause que le païs est fort bon, & fort proche des ennemis, au lieu que celui de de-là l'Euphrate, par-où ils venoient autrefois, est presqu'inhabité pour son extréme sécheresse.

5. Lorsque le Mirrane fut retourné en Perse, & qu'il y eut remené le peu de troupes qu'il avoit sauvées de sa défaite; il fut sévérement puni par Cavade, & privé du cordon garni d'or, & de pierreries, qui sert à nouër les cheveux, & qui est une marque d'honneur, qui n'appartient qu'à ceux à qui il plait au Roi de l'accorder: n'étant point libre de la porter sans sa permission, non plus que l'anneau d'or, la ceinture, l'agrafe, & d'autres ornemens semblables. Cependant le mauvais succés que les armes de ce Prince avoient eu soûs la conduite du Mirrane, ne l'empéchoient pas de songer aux moiens de continuer la guerre. Comme il avoit l'esprit travaillé de cette inquiétude, Alamondare Roi des Sarrasins le vint trouver, & lui dit.

6. *Seigneur, il ne se faut pas fier à la fortune, ni se persuader que tous les évenemens de la guerre soient heureux. Ce sentiment ne seroit conforme ni à la raison, ni à la condition des choses humaines, & il seroit fort préjudiciable à ceux qui en seroient prévenus; parce qu'il n'y a point de douleur si sensible, que celle de se voir trompé dans ses esperances. C'est pour ce sujet que les hommes ne s'abandonnent jamais entiérement aux dangers, & que dans le tems-méme qu'ils se prométent hautement de défaire leurs ennemis par les armes; ils emploient l'artifice & les stratagémes pour les tromper. Quiconque peut craindre quelqu'un, ne doit point s'assurer absolument de la victoire. Ne vous affligez donc pas si fort de la perte que le*

Mirrane

Mirrane a soufferte, & ne vous exposez pas davantage aux hazars. Jamais il n'y a eu de si bonnes fortifications, ni de si puissantes garnisons dans les villes, & dans les châteaux de la Mesopotamie, qu'il y en a maintenant, desorte que nous ne saurions attaquer les Romains de ce côté-là, sans nous jetter dans un péril tout évident. Au contraire, il n'y a point de places fortes, ni de garnisons dans la Syrie, ni dans le païs qui est au de-là de l'Euphrate. J'ai pris un soin tres-particulier de m'en informer, par le moien des Sarrasins, que j'ai souvent envoiez pour découvrir l'état des choses, qui m'ont rapporté, qu'Antioche, qui par sa grandeur, par ses richesses, & par le nombre de ses Habitans, est la ville la plus considérable que les Romains possedent dans l'Orient, est dépourveue de soldats, & que l'unique occupation des Citoiens est de faire des assemblées de débauche, & de chercher les divertissemens du théatre. Si nous l'attaquons à l'improviste nous l'emporterons infailliblement, & nous serons revenus dans la Perse, avant que les ennemis qui sont dans la Mesopotamie, en aient receu la nouvelle. N'apprehendez point la disette d'eau, ni de vivres. J'aurai soin de mener les troupes par un chemin, que je suis assuré qu'on trouvera tres-commode.

7. Cavade n'eut point de sujet de rejetter cette proposition, ni de l'avoir pour suspecte, parce qu'Alamondare qui la faisoit, étoit homme prudent, expérimenté en ce qui regarde la guerre, affectionné aux Perses, & qui aiant été aux prises avec les Romains l'espace de cinquante ans, les avoit incommodez par des courses continuelles. Il fourageoit leurs terres depuis l'extrémité de l'Egypte, jusqu'à la Mesopotamie. Il brûloit les maisons, enlevoit les hommes, tuoit une partie des prisonniers, & tiroit rançon des autres. Il ne rencontroit guére de troupes ennemies, parce qu'il étoit toûjours bien informé de l'état des lieux où il alloit, & qu'il exécutoit ses entreprises avec une telle promtitude, qu'il étoit revenu chargé de butin, avant que les ennemis fussent assemblez pour lui résister, ou avant méme qu'ils eussent avis de sa marche. Que s'ils le rencontroient quelquefois, il

fondoit sur eux, sans leur donner le loisir de se reconnoître. Il prit un jour tous ceux qui le poursuivoient, tant les soldats, que les Chefs, savoir, Démostrate frere de Rufin, & Iean fils de Lucas, qui lui paiérent rançon. Enfin, ce fut l'ennemi le plus incommode que les Romains eussent sur les bras: ce qui procédoit de ce qu'exerçant une souveraine autorité sur les Sarrasins qui demeuroient dans la Perse, il faisoit irruption de tous côtez sur nos terres, & de ce qu'il n'y avoit personne qui pût s'y opposer, soit parmi ceux qui commandoient les Romains, & que l'on appele Ducs, ou parmi ceux qui conduisoient les Sarrasins, & que l'on nomme Phylarques. Iustinien avoit pour cette raison donné à Arétas fils de Gabalas, plusieurs tribus de Sarrasins à gouverner, avec la qualité & le pouvoir de Roi. Cela n'empéchoit pas néanmoins qu'Alamondare ne remportât de l'avantage en toutes sortes de rencontres, soit qu'Arétas trahît les interêts des Romains, ou qu'il eût seulement du malheur; car on n'est pas encore éclairci de la verité de ce fait. Ce qui est tres-certain, c'est qu'Alamondare vécut jusqu'à une extréme vieillesse, & qu'il ravagea fort long-tems tout l'Orient.

CHAPITRE XVIII.

1. Cavade envoie une armée commandée par Azaréthes. 2. Bélisaire marche à la tête de la sienne. & il temporise. 3. Les Perses sortent des terres de l'Empire la veille de la Fête de Pâques, qui est la Fête la plus solennelle des Chrétiens. 4. Impatience des Romains, qui demandent le combat. 5. Harangue de Bélisaire. 6. Harangue d'Azaréthes. 7. Disposition de l'armée des Perses. 8. Défaite des Romains. 9. Honorable retraite de Bélisaire. 10. Cavade irrité contre Azaréthes. 11. Maniere dont les Perses font la reveuë de leurs armées

1. CAVADE aiant approuvé la proposition d'Alamondare, lui commanda de montrer le chemin

mit à une armée de quinze mille soldats, dont il donna la conduite à Azaréthes excellent homme de guerre. Ils passérent l'Euphrate à l'endroit de l'Assyrie, & aprés avoir traversé un païs desert & inhabité, ils firent soudain irruption dans la Comagéne. Ce fut la premiére fois que les Perses entrérent par ce côté-là sur nos terres.

2. L'épouvante fut d'abord extréme, Bélisaire ne sachant que faire; mais il se résolut aprés d'aller au devant de l'Ennemi. Il mit des garnisons dans les Places, de peur que Cavade ne vint avec une autre armée, & ne trouvât la Mesopotamie hors d'état de se défendre. Il marcha ensuite à la téte de vingt mille combatans, parmi lesquels il y avoit au moins deux mille Isauriens. La Cavalerie étoit conduite par les mémes Chefs, qui avoient combatu proche de Dara contre le Mirrane; l'Infanterie par Pierre, Ecuier de Iustinien: les Isauriens par Longin; & par Stephanace. Arétas y étoit aussi avec les Sarrasins. Quand ils furent arrivez à la ville de Chalcide, ils s'y arrétérent, sur l'avis qu'ils receurent que l'ennemi n'étoit éloigné que de quatre-vingt dix stades. Alors, Alamondare & Azaréthes, étonnez de la grandeur du danger, s'en retournérent au lieu d'avancer. Ils se retirérent le long de l'Euphrate, qu'ils avoient à la gauche. L'armée Romaine les suivoit, & campoit chaque nuit au méme endroit où les Perses avoient campé la nuit précédente. Ce que Bélisaire faisoit à dessein, ne voulant pas permettre que ses gens fissent de plus grandes journées, afin de n'en point venir aux mains. Il se contentoit que les Perses s'en allassent, sans avoir rien fait. Tout le monde en murmuroit: les Chefs & les soldats, mais personne n'osa l'en blâmer en sa presence.

3. Les Perses, aprés plusieurs journées, campérent enfin sur le bord de l'Euphrate, vis-à-vis de la ville de Callinique, où ils devoient quitter le cours de ce fleuve, en sortant des terres de l'Empire, & traver-

ser un païs desert, & destitué d'Habitans. Les Romains qui avoient passé la nuit dans la ville de Sura, arrivérent à l'heure-méme que les Perses étoient pressez de partir. C'étoit la veille de Pâques, la plus solennelle de toutes les fêtes des Chrétiens, à laquelle ils se préparent par un jeûne qui dure tout le jour.

4. Bélisaire voiant que ses soldats brûloient d'impatience de combatre, les assembla par l'avis d'Ermogéne, qui étoit arrivé depuis peu, & leur parla de la sorte.

5. *Où vous précipitez-vous, & pourquoi vous jettez-vous sans nécessité dans le danger? tout le monde demeure d'accord que la plus entiére de toutes les victoires est de ne souffrir aucune perte. C'est l'avantage que nous venons de recevoir de nôtre bonne fortune, & de la crainte qui a saisi nos ennemis. Il vaut bien mieux nous en contenter, que d'en chercher de nouveaux. Les Perses étoient venus tous remplis d'espérances contre nous. Les voilà qui s'en trouvent frustrez, & qui se retirent. Si nous les contraignons de revenir, nous ne gagnerons rien, en gagnant la bataille, parce que nous ne ferons que chasser des gens qui sont déja en déroute. Si nous la perdons, on nous accusera d'avoir négligé nos avantages, & d'avoir livré la victoire aux ennemis. Ajoûtez à toutes ces raisons, que les terres de l'Empire demeureront exposées à la discrétion du vainqueur. Ie vous prie aussi de considérer, que Dieu n'a pas accoûtumé de délivrer du danger ceux qui s'y sont jettez eux-mêmes par imprudence, mais seulement ceux qui s'y sont engagez par nécessité. Deplus, le desespoir où les ennemis seroient réduits les obligeroit d'agir en gens de cœur, & ils nous trouveroient affoiblis par la fatigue du chemin, & par l'abstinence du jeûne. Outre que nous attendons encore une partie de nos troupes.*

L'armée, alors ne murmura pas seulement, mais elle déclama tout haut contre lui, & l'accusa de lâcheté, & d'abatre le courage des gens de guerre. Outre les soldats, il y avoit même des Capitaines, qui

qui par une vaine ostentation de valeur, lui faisoient ces sanglans reproches.

Bélisaire étonné de leur impudence, changea de langage, & faisant mine de les exhorter au combat, il dit, que bien qu'il n'eût point douté de leur valeur, il la reconnoissoit néanmoins mieux que jamais, & qu'il en marcheroit avec plus d'ardeur contre l'ennemi. Il rangea donc son armée de cette sorte. Il mit l'infanterie à l'aile-gauche, du côté de la riviére: il mit Arétas avec les Sarrasins, à l'aile-droite, où le terrain avoit un peu de penchant, & il se plaça avec la Cavalerie dans le milieu.

6. Quand Azaréthes vit l'armée Romaine rangée en cét ordre, il parla à la sienne en ces termes. *Personne ne dira qu'étant Perses, comme vous étes, vous voulussiez préférer la vie à l'honneur. Ie dirai deplus, que quand vous le voudriez, il ne seroit pas en vôtre pouvoir. Ceux qui ont la liberté d'éviter le danger, & de vivre dans l'infamie, peuvent, s'ils veulent, quitter le plus honnéte, pour prendre le plus agréable; mais ceux qui sont réduits à la nécessité inévitable de mourir, ou dans le combat avec gloire, ou aprés leur défaite avec honte, seroient insensez, s'ils choisissoient une mort infame, plûtôt qu'une mort glorieuse. La chose étant ainsi, j'estime que vous ne devez pas tant penser, durant la bataille, à la valeur des ennemis, qu'au jugement que le Roi fera de vôtre conduite.*

7. Azaréthes aiant harangué ainsi son armée, la rangea en bataille, & plaça les Perses à la droite, & les Sarrasins à la gauche.

8. L'on en vint aux mains à l'heure-même, & le combat fut furieux de côté & d'autre. Quelques-uns s'étant avancez dans l'espace qui étoit resté vuide entre les deux armées y donnérent d'illustres preuves de leur courage. Les fléches tuérent plus de Perses que de Romains. Car bien que les Perses, qui tirent mieux de l'arc, que nul autre peuple, tirassent une plus grande quantité de traits que leurs ennemis, néanmoins c'étoit si foiblement, que quand ils tomboient sur les

casques, sur les cuirasses, ou sur les boucliers ils n'avoient plus du tout de force. Les Romains au contraire tiroient moins souvent, mais avec plus de vigueur : & ne portoient presque point de coups sans faire des blessures mortelles. Les deux tiers du jour étoient déja écoulez, & la victoire étoit encore douteuse, lorsque les plus braves hommes des Perses fondirent avec furie sur l'aile-gauche où étoient les Sarrasins, qui pliérent si honteusement, qu'ils se firent soupçonner de trahison. Leur retraite mit la déroute dans toute l'armée. En même-tems les Perses poursuivirent vivement la Cavalerie Romaine, qui lassée du travail du chemin, & de la fatigue de la bataille, & de l'abstinence, & pressée de tous côtez par l'ennemi se trouva hors d'état de resister. Quelques-uns se sauvérent dans des Isles voisines : d'autres tinrent ferme, & se signalérent par des actions toutes extraordinaires. Ascan entr'autres tua de sa propre main la fleur de la jeunesse des Perses, par qui il fut enfin haché en piéces, laissant une haute estime de sa valeur dans l'esprit même de ses ennemis. Il mourut avec huit cens des plus braves hommes. Les Isauriens y périrent aussi avec leurs Chefs, mais sans s'être seulement presentez au combat. Comme ils avoient été tirez de l'agriculture pour étre menez à la guerre, le défaut d'expérience les rendoit incapables de toutes sortes d'exercices. C'étoient néanmoins ceux-là qui témoignoient un peu auparavant une ardeur si extraordinaire de combatre, & qui accusoient Bélisaire de lâcheté. La verité est que tous n'étoient pas Isauriens, mais qu'il y avoit quelques Lycaoniens avec eux.

9. Bélisaire combatit toûjours tant qu'il vit qu'Ascan resistoit : mais quand il fut tué, qu'une partie de ses gens fut demeurée sur la place, & l'autre mise en fuite, il se retira aussi, & alla joindre un parti d'infanterie qui tenoit encore ferme. Il décendit de cheval pour combatre à pied, & en fit pareillement décendre ceux qui l'avoient suivi. Les Perses qui couroient aprés les

les fuïars cessérent d'y courir afin de fondre avec toutes leurs forces sur Bélisaire. Tout ce qu'il put faire, ce fut de tourner le dos à la riviére de peur d'être envelopé. Le combat fut extrémement opiniâtré; mais les forces n'étoient pas égales. Ce n'étoit qu'une poignée de gens de pied qui combatoient contre toute la Cavalerie des Perses. Cependant cette poignée de gens ne put être mise en fuite, ni être forcée. Ils étoient tellement serrez, & tenoient leurs boucliers si bien joints, qu'ils faisoient plus de mal, qu'ils n'en recevoient. Les ennemis poussérent plusieurs fois contre eux leurs chevaux afin de les rompre, mais leurs efforts furent inutiles. Les chevaux effarouchez par le bruit des boucliers se cabroient, & emportoient les hommes hors de combat. Tout le jour se passa de cette sorte. La nuit sépara les combatans. Les Perses retournérent dans leur camp. Bélisaire aiant trouvé un vaisseau y entra, & passa dans l'Isle où les autres troupes Romaines s'étoient déja retirées aprés leur défaite. Le lendemain elles arrivérent à la ville de Callinique dans des vaisseaux Marchands qui leur furent envoiez exprés. Les Perses se retirérent en leur païs aprés avoir dépoüillé les morts; parmi lesquels ils en trouvérent un aussi grand nombre de leur parti, que de celui des Romains.

10. Bien qu'Azaréthes eût remporté l'avantage, il ne laissa pas néanmoins d'encourir l'indignation de Cavade lorsqu'il fut de retour en Perse. En voici le sujet.

11. C'est une coûtume parmi les Perses, que quand on est sur le point de commencer une guerre: le Roi s'assiet sur son trône, & regarde passer l'armée. Celui qui la doit commander se tient debout. Chaque soldat jette en passant une flêche dans de grandes corbeilles faites exprés, & qui sont ensuite cachetées avec le seau de l'Empire. Quand les troupes sont de retour les soldats reprennent chacun une flêche. Ceux à qui cette fonction appartient, content combien il en reste, & le

& le vont rapporter au Roi. L'on reconnoit par ce moien combien on a perdu de soldats. Voilà l'ancien usage des Perses. Quand Azaréthes fut de retour Cavade lui demanda quelle ville il avoit prise, aprés lui avoir promis en partant avec Alamondare, de le rendre maître d'Antioche; Azaréthes répondit qu'il n'avoit point pris de ville; mais qu'il avoit gagné une bataille. Cavade commanda que l'on fît la reveue de l'armée, & que chaque soldat reprît une flêche selon la coûtume; & comme il en resta un grand nombre le Roi lui reprocha sa victoire, & ne lui fit depuis aucun honneur. Voilà tout le fruit qu'il en receut.

CHAPITRE XIX.

1. *Iustinien desire faire ligue avec les Ethiopiens & les Omérites contre les Perses.* 2. *Description de la mer rouge.* 3. *Païs planté de palmiers donné par Abocarabe à Iustinien.* 4. *Sarrasins surnommez Maadéens, & Sarrasins surnommez Antropofages.* 5. *Ethiopiens surnommez Auxomites.* 6. *Deux ports.* 7. *Fabrique particuliére des Navires de la mer d'Ethiopie, & des Indes.* 8. *Blémyens, & Nobales.* 9. *Dioclétien bâtit un Temple proche de la ville d'Eléphantine, dans un lieu qu'il nomma Philas.* 10. *Sacrifices impies de ces Barbares.* 11. *Iustinien le démolit.*

1. CE fut en ce téms-là, que Iustinien se resolut de faire ligue avec les Ethiopiens & les Omérites contre les Perses. Il est à propos que je décrive en cét endroit le païs que ces peuples habitent, & que j'explique les avantages que l'Empereur espéroit tirer de leur alliance.

2. La Palestine est bornée du côté de l'Orient par la mer rouge, qui s'étend depuis les Indes jusqu'aux frontiéres de l'Empire Romain. Sur un de ses bords

est

eſt bâtie une ville nommé Aila à l'endroit où la mer s'étréciſſant fait un détroit dans lequel ceux qui navigent ont à leur droite les montagnes de l'Egypte du côté du Midy, & à leur gauche une vaſte ſolitude du côté du Septentrion. On ne perd point la terre de veue ſur cette mer, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à l'Iſle Iotabe diſtante de mille ſtades de la ville d'Aila. Cette Iſle eſt habitée par des Hebreux qui avoient conſervé leur liberté par le paſſé, & qui n'ont été aſſujettis, que depuis le régne de Iuſtinien. Mais quand on eſt plus avant, on ne voit plus de terre à la main droite: bien que l'on prenne terre à la gauche toutes les nuits, à cauſe que les bancs de ſable y rendent la navigation trop dangereuſe dans l'obſcurité. Il y a pluſieurs ports qui n'ont point été faits par la main des hommes, mais par celles de la nature, & il eſt aiſé d'y entrer toutes-les-fois que l'on le deſire.

3. Lorſque l'on a paſſé les frontiéres de la Paleſtine, l'on trouve la Nation des Sarraſins, qui habitent depuis long-tems un païs planté de palmiers, & où il ne croît point d'autres arbres. Abocarabe, qui en étoit le maître, en a fait don à Iuſtinien, de qui en recompenſe il a receu le Gouvernement des Sarraſins de la Paleſtine: où il s'eſt rendu ſi formidable, qu'il a toûjours arrété les courſes des troupes étrangéres. Aujourd'hui l'Empereur n'eſt maître que de nom de ce païs qui eſt planté de palmiers, & il n'en joüit pas en-effet: tout le milieu qui contient environ dix journées de chemin étant entiérement inhabité à cauſe de la ſécheresſe, & il n'a rien de conſiderable que ce vain titre de donation, faite par Abocarabe, & acceptée par Iuſtinien. Voilà ce que j'avois à dire de cét endroit-là.

4. Immédiatement aprés habitent les Sarraſins appelez Maadéens ſujets des Omérites, qui demeurent tout proche le long du rivage. Enſuite de ceux-ci l'on dit qu'il y a encore diverſes Nations juſqu'aux Sarraſins ſurnommez Antropofages. Aprés ceux-ci ſont les

Indiens.

Indiens : mais que chacun discoure de tous ces peuples comme il le trouvera à propos.

5. Les Ethiopiens habitent vis-à-vis des Omérites de l'autre côté de la mer. On les appele Auxonites, du nom de la principale de leurs villes. Le trajet qui les sépare peut être traversé, quand le vent est bon, en cinq jours & cinq nuits ; car comme il n'y a point d'écueils en cét endroit, on y peut aller la nuit. Quelques-uns appelent cette mer, la mer rouge. Tout ce qui est compris depuis cét endroit-là jusqu'au bord & jusqu'à la ville d'Aila, est appelé le Golphe Arabique, à cause qu'autrefois on avoit donné le nom d'Arabie à tout le païs qui s'étend jusqu'au territoire de la ville de Gaza, lequel relevoit alors du Roi d'Arabie.

6. Le port des Omérites d'où l'on fait voile pour l'Ethiope est appelé Bulicas, & celui où l'on prend terre en Ethiopie, est appelé le port des Adulites, & il est à vingt stades de la ville d'Adulis, qui est à douze journées de celle des Auxonites.

7. Les Navires de cette mer, & de la mer des Indes sont d'une frabrique tout-à-fait différente de celle des autres. Ils ne sont point enduits de poix, ni d'aucune autre semblable matiére. Les planches, au lieu d'être clouées, ne sont attachées qu'avec des nœuds. La raison n'en est pas, comme plusieurs croient, qu'il y ait des pierres d'aiman qui attirent le fer : car les vaisseaux des Romains, où il y a beaucoup de fer, voguent comme les autres sur cette mer. Mais c'est que les Indiens, & les Ethiopiens n'ont point de fer, & que par les Loix Romaines il est défendu sous peine de la vie de leur en porter. Voilà ce que j'avois à dire de la mer rouge, & des rivages voisins.

Depuis la ville des Auxonites jusqu'aux frontiéres de l'Empire Romain dans l'Egypte, il y a pour trente jours de chemin à un homme de pied.

8. Ce païs-là est habité par divers peuples, par les Blémyens & par les Nobates, qui sont des Nations fort nombreuses. Les Blémyens demeurent dans le mi-

lieu

lieu du païs, & les Nobates sur le bord du Nil. Les bornes de l'Empire n'étoient pas autrefois où elles sont maintenant. Elles étoient plus éloignées de l'espace de sept journées de chemin. L'Empereur Dioclétien étant sur les lieux, & considérant que l'épargne en tiroit peu de revenu, à cause que les rochers qui bordent le Nil, s'étendent bien avant dans la campagne, & ne laissent presque point de terres à cultiver, qu'il faloit faire de grandes dépenses pour y entretenir des garnisons; & que de plus les Nobates qui habitent aux environs de la ville d'Oasis, avoient accoûtumé d'enlever tout ce qu'ils y trouvoient: Pour toutes ces raisons, dis-je, il persuada à ces Barbares de quitter leurs païs & d'en aller habiter un meilleur, qu'il leur prométoit proche du Nil. Il espéroit exemter par ce moien de pillage les terres voisines de la ville d'Oasis, & de faire en sorte que ces peuples étant les propriétaires du païs le défendissent contre les incursions des Blémyens. Les Nobates acceptérent volontiers ces conditions, & se mirent en possession des terres qui sont sur les deux bords du Nil dans le voisinage de la ville d'Eléphantine. Le méme Empereur accorda aussi une pension à ces deux peuples, à la charge de ne plus exercer de brigandages contre les Romains. Mais quoi qu'ils reçoivent encore maintenant la pension, ils ne s'abstiennent pas de piller. C'est le naturel de tous les Barbares de ne pouvoir étre retenus dans l'obéïssance, si ce n'est par la crainte d'une garnison qui soit à leurs portes.

9. Dioclétien bâtit aussi un château dans une certaine Isle du Nil proche de la ville d'Eléphantine. Il y éleva un Temple, & y dressa des Autels pour étre communs aux Romains, & aux Barbares, & pour étre desservis par des Prêtres tirez des deux Nations; afin que la participation des mémes priéres, & des mémes sacrifices, les unit par le lien d'une amitié sainte & inviolable. Ce fut pour cette raison qu'il imposa

à ce

à ce lieu-là le nom de Philas, qui signifie amitié.

10. Ces deux peuples adorent les dieux des Paiens, & entre autre Isiris, Osiris & Priape. Les Blémyens sacrifient des hommes au Soleil.

11. Les Barbares ont possédé ce Temple de Philas jusqu'à nôtre tems, que Iustinien a trouvé à propos de l'abatre. Ce fut Narsez Persarménien, lequel j'ai dit ci-devant avoir embrassé le parti des Romains, qui lorsqu'il commandoit en ce païs-là, le fit démolir par l'ordre de l'Empereur, qui mit les Prêtres en prison, & qui envoia les Idoles à Constantinople. Mais je vais reprendre la narration que j'avois commencée.

CHAPITRE XX.

1. Ellistée Roi d'Ethiopie fait la guerre aux Omérites, tue leur Roi, & en établit un autre en sa place, nommé Esimiphée qui étoit Chrétien. 2. Les peuples se soûlèvent contre Esimiphée, le mettent en prison & élisent Abraham, auparavant esclave d'un Citoien de la ville d'Adulis. 3. Ellistée prend les armes contre Abraham, mais inutilement. 4. Iustinien envoie Iulien en Ambassade vers les Ethiopiens & les Omérites. 5. Mauvais succès de l'Ambassade.

PENDANT cette guerre Ellistée Roi des Ethiopiens, qui avoit un grand zele pour la Religion Chrétienne, dont il faisoit profession, aiant appris que les Omérites habitans du continent qui est vis-à-vis de son Roiaume, & qui étoient presque tous, ou Iuifs, ou Payens, c'est à dire, dans les erreurs, & les superstitions des Grecs, accabloient d'impôts les Chrétiens qui vivoient parmi eux, équipa une flote, y mena une armée, leur livra bataille, les défit, tua leur

leur Roi, & en établit un autre en ſa place, nommé Eſimiphée, qui étoit Omérite de Nation, & Chrétien de Religion, à condition qu'il lui paieroit un certain tribut par an. Il s'en retourna enſuite dans ſon Roiaume, où il ne fut pas ſuivi par les Goujats, & par tout ce qu'il avoit de gens accoûtumez au brigandage, parce qu'ils aimérent mieux demeurer dans le païs des Omérites, qui eſt excellent.

2. Les pleuples ſe ſoûlevérent peu de tems aprés contre Eſimiphée, l'enfermérent dans une étroite priſon, & créérent en ſa place un autre Roi nommé Abraham, qui faiſoit auſſi profeſſion de la Religion Chrétienne. Celui-ci étoit eſclave d'un Romain, qui s'étoit établi à Adulis ville d'Ethiope, où il trafiquoit par mer.

3. Auſſi-tôt qu'Elliſtée eut appris cette nouvelle il leva une armée de trois mille hommes, qu'il envoia ſoûs la conduite d'un de ſes parens pour châtier l'injuſtice que ces rebelles avoient faite à Eſimiphée. Mais les ſoldats charmez par la fertilité de la terre des Omérites, perdirent l'envie de retourner en leur païs, & aiant conféré ſecrétement avec Abraham, tuérent leur Commandant pendant le combat, & prirent parti dans les troupes des ennemis. Elliſtée irrité d'une telle perfidie dépêcha contre eux une nouvelle armée, qui étant venuë aux mains fut défaite, & obligée de ſe retirer. Le Roi des Ethiopiens n'oſa plus depuis faire la guerre à Abraham, qui aprés ſa mort s'aſſura la poſſeſſion paiſible de ſon Roiaume par un traité qu'il fit avec ſon ſucceſſeur, auquel il s'obligea de paier un tribut. Mais ce traité ne fut paſſé que long-tems aprés.

4. Pendant qu'Elliſtée poſſédoit le Roiaume des Ethiopiens, & Eſimiphée celui des Omérites, Iuſtinien leur envoia un Ambaſſadeur nommé Iulien, pour les prier de l'aſſiſter contre les Perſes, en conſidération de la Religion Chrétienne, dont ils faiſoient profeſſion. Il propoſa auſſi aux Ethiopiens d'achêter

chêter la soie des Indiens, & de la vendre aux Romains, les assurant qu'ils aquéreroient de grandes richesses dans ce commerce, duquel les Romains ne tireroient point d'autre avantage, que de n'être plus obligez de donner de l'argent à leurs ennemis. Il exhorta encore les Omérites à accorder à Caisus qui étoit fugitif, la charge de Phylarque des Maadéens, & à faire irruption dans la Perse avec une armée qui fut composée tant de Maadéens que de soldats de leur Nation. Caisus étoit né de parens qui avoient autrefois possédé la charge de Phylarque, mais parce qu'il avoit tué un des proches d'Esimiphée, il avoit été obligé de chercher sa sureté dans la solitude.

5. Ces deux Princes agréérent les propositions de Iustinien, & promirent de faire ce qu'il desiroit, mais ni l'un ni l'autre ne lui tint parole. Il étoit impossible que les Ethiopiens achêtassent la soie des Indiens, parce que les Marchands de la Perse se trouvoient dans tous les ports, & enlevoient les marchandises. Pour ce qui est des Omérites, il leur sembloit que c'étoit une entreprise fort périlleuse de traverser un païs d'une vaste étenduë, & destitué d'habitans, pour aller combatre une Nation fort belliqueuse. Abraham promit souvent à Iustinien de faire irruption dans la Perse, mais il ne se mit qu'une-seule-fois en chemin, & s'en retourna fort promtement. Voilà le succés qu'eurent ces Ambassades faites vers les Ethiopiens & les Omérites.

CHAPI.

CHAPITRE XXI.

1. *Les Romains demandent la paix.* 2. *Bélisaire est rappellé à Constantinople, & envoié contre les Vandales.* 3. *Les Perses assiégent la ville de Martyropolis.* 4. *Justinien gagne par argent un de leurs espions.* 5. *Cavade fait son testament, & meurt.* 6. *Cosroez lui succéde.* 7. *Les Perses lévent le siége de Martyropolis.*

1. INCONTINENT aprés la victoire remportée sur les bords de l'Euphrate, Ermogéne alla en Ambassade vers Cosroez pour lui demander la paix: mais ce fut inutilement, parce que ce Prince étoit encore alors trop irrité contre les Romains.

2. Bélisaire fut rappelé dans ce tems-là-même à Constantinople, & choisi pour aller commander l'armée contre les Vandales. Sitta fut envoié en sa place contre les Perses, qui entrérent aussi alors dans la Mesopotamie soûs la conduite du Charanauge, d'Aphebéde, & de Mermeroez.

3. Comme il n'y avoit point d'ennemis, qui osassent en venir aux mains avec eux, ils mirent le siége devant Martyropolis, où Buzez & Bessas s'étoient renfermez pour la défendre. Cette ville est assise dans une région appelée Saphanéne, à deux cens quarante stades d'Amide, du côté du Septentrion, sur le fleuve Nymphius, qui fait la séparation des terres des deux Nations. Les Perses attaquérent vigoureusement les assiégez, qui semblérent d'abord se défendre avec assez de courage; mais néanmoins de telle sorte, qu'il étoit aisé de juger que leur resistance ne seroit pas de durée, à cause que les murailles étoient foibles, & hors d'état de soûtenir une forte baterie. Deplus, les Habitans manquoient de provisions & de machines. Sitta étant arrivé avec l'armée Romaine dans un lieu nommé

nommé Attacas, y campa, & n'osa aller plus avant. L'Ambassadeur Ermogéne y arriva pareillement. Il se passa cependant une chose dont je ferai ici le récit.

4. C'est une coûtume établie parmi les Romains, & parmi les Perses, d'entretenir aux despens du public des espions, qui aillent découvrir ce qui se passe chez l'ennemi pour en avertir le Commandant. La plûpart gardent à leurs Citoiens l'affection & la fidélité qu'ils leur doivent. D'autres y manquent, & révélent le secret. Un certain espion des Perses vint trouver Iustinien, à qui il déclara tout ce que ces Barbares projettoient, & lui apprit que les Massagétes étoient prêts de se joindre à eux pour entrer sur les terres des Romains. L'Empereur l'aiant interrogé, & aiant reconnu la verité de ses paroles, le gagna par argent pour l'obliger d'aller dire aux Perses qui assiégeoient Martyropolis, que les Massagétes s'étoient laissé corrompre, & qu'ils tourneroient bien-tôt leurs armes contre eux. Cette nouvelle s'étant répandue dans leur camp, elle les mit dans un tel desordre, qu'ils ne savoient à quoi se resoudre.

5. Environ le même-tems Cavade étant attaqué d'une fâcheuse maladie, envoia quérir un Perse nommé Mébode, en qui il avoit une particuliére confiance; & s'entretenant avec lui touchant son fils Cosroez, & touchant la succession de son Roiaume, il lui témoigna d'appréhender que les Perses ne changeassent ce qu'il en avoit ordonné. Mébode le pria de lui déposer entre les mains sa derniére volonté, & de s'assurer que ses Sujets n'y apporteroient point de resistance. Cavade lui dicta son testament, par lequel il nommoit son fils Cosroez heritier de ses Etats, & un peu aprés il mourut.

6. Lorsque la cérémonie de la pompe funébre fut achevée, Coase voulut se mettre en possession du Roiaume; mais Mébode s'y opposa, en disant qu'il n'étoit permis à qui que ce fût de s'attribuer de soi-même

même la souveraine autorité, & qu'il la faloit recevoir par le consentement des grands de l'Etat. Coase qui se tenoit assuré de leurs suffrages demeura d'accord de subir leur jugement. Quand ils furent assemblez, Mébode lût le testament fait en faveur de Cosroez; & la mémoire de la vertu du Testateur, eut tant de pouvoir sur l'esprit de la Noblesse, que Cosroez fut proclamé Roi tout-d'une-voix. Ce fut ainsi que ce Prince parvint à la Couronne.

7. Pour ce qui est de Martyropolis, Sitta & Ermogéne qui craignoient qu'elle ne fût bientôt réduite, & qui se trouvoient dans l'impuissance de la secourir, députérent de leurs gens qui parlérent de cette sorte aux Commandans des ennemis. *Vous ne vous appercevez pas qu'en vous opposant à la paix, vous-vous opposez contre vôtre intention à l'interêt de vôtre Roi, & à l'avantage commun des deux Nations. Les Ambassadeurs nommez par Iustinien sont prêts d'arriver pour traiter sur le sujet de nos différens. Retirez-vous donc, s'il vous plaît, de nos terres, afin que la conférence soit libre & tranquille. Nous sommes prêts de vous donner en ôtage des premiers & des plus considérables de l'Empire, pour vous assurer que l'affaire sera conclue dans peu de jours.* A peine ces Envoiez avoient achevé ces paroles, qu'il arriva de Perse un Courier, qui apporta la nouvelle de la mort de Cavade, de l'élection de Cosroez, & du trouble que causoit ce changement. Cette nouvelle jointe à la crainte de l'arrivée des Huns, fit resoudre les Commandans de l'armée des Perses à accepter les conditions qui leur étoient presentées. Les Romains leur donnérent à l'heure-même en ôtage Martin, & Sénécius Garde de Sitta. Les Perses levérent le siége, & retournérent en leur païs. Incontinent aprés les Huns entrérent sur les terres des Romains, où n'aiant point trouvé les Perses, ils ne s'y arrétérent que trés-peu de tems.

CHAPITRE XXII.

1. Justinien envoie des Ambassadeurs à Cosroez, pour traiter avec lui de la paix. 2. Rufin, l'un de ces Ambassadeurs, est dans les bonnes graces de Cosroez, & en devient suspect à ses Collégues. 3. La paix est conclue, & à quelles conditions.

1. RUFIN, Aléxandre & Thomas qui étoient de l'Ambassade avec Ermogéne, allérent trouver Cosroez sur le bord du Tygre. Aussi-tôt qu'il les vit, il rendit les ôtages. Ces Ambassadeurs usérent de flateries indignes de leur rang pour adoucir ce Prince, & pour obtenir de lui la paix. En la leur accordant, il stipula que l'on lui paieroit cent livres d'or, & qu'il retiendroit les Forts qu'il avoit pris dans la Lazique, bien que les Romains lui restituassent ceux de Pharangion & de Bolon. Il prétendoit cette somme d'or en considération de ce qu'il déchargeoit les Romains de la démolition de Dara, & de la garde des portes Caspiennes. Les Ambassadeurs demeurérent d'accord de toutes ces conditions, excepté de ce qui concernoit la restitution des Places : sur quoi ils demandérent du tems, pour savoir la volonté de l'Empereur. On jugea à propos d'envoier Rufin à Constantinople pour ce sujet, & de lui accorder pour son voiage soixante & dix jours, durant lesquels les autres Ambassadeurs demeureroient en Perse. Quand Rufin eut représenté à Iustinien les articles du traité, il les agréa, & consentit à la paix.

2. Dans le même-tems il se répandit un faux bruit par la Perse, que l'Empéreur avoit fait mourir Rufin, dont Cosroez étant extrémement irrité il fit aussi-tôt marcher son armée. Mais enfin pour dissiper ce bruit, Rufin vint audevant de lui, & le rencontra auprès de Nisibe,

Nisibe, où ils allérent ensemble, & où les autres Ambassadeurs arrivérent bien-tôt aprés avec l'argent qui avoit été promis. Cependant Iustinien se repentit d'avoir accordé la restitution des Forts de la Lazique, & manda à ses Ambassadeurs qu'ils n'y consentissent pas. Cosroez s'en mit en grande colére, & ne vouloit plus entendre parler de paix. Rufin pour sauver l'argent se jetta à ses pieds, le supplia de permétre de le remporter, & de différer au moins pour quelque tems la déclaration de la guerre. Ce Prince le releva, & lui accorda toutes ses demandes. Les Ambassadeurs retournérent ensuite à Dara avec l'argent, & l'armée des Perses se retira. La fidélité de Rufin fut suspecte à ses Collégues, qui le mandérent à Iustinien. La facilité avec laquelle il avoit obtenu de Cosroez tout ce qu'il avoit desiré étoit l'unique fondement de leur défiance.

3. Ces soupçons ne lui firent point de mal, au contraire il fut renvoié bien-tôt aprés avec Ermogéne, & la paix ne tarda guére à étre concluë. En voici les conditions. *Que toutes les places qui avoient été prises durant la guerre seroient rendues de part & d'autre. Que la ville de Dara ne seroit plus la demeure du Gouverneur. Et que les Ibériens auroient la liberté de sortir de Constantinople, ou d'y demeurer.* Quelques-uns y demeurérent, & d'autres aimérent-mieux se retirer. Ainsi la paix fut faite en la sixiéme année du régne de Iustinien. Les Romains rendirent aux Perses les Forts de Pharangion & de Bolon. Leur contérent les sommes d'argent dont ils étoient convenus, & reçûrent d'eux les châteaux de la Lazique. Il se fit aussi un échange de Dagaris avec un autre excellent homme. Ce fut ce Dagaris qui défit depuis les Huns en plusieurs rencontres, & qui les chassa de l'Empire. Car il étoit tres-habile dans la guerre. Telle fut la conclusion de la paix entre Iustinien & Cosroez.

CHAPITRE XXIII.

1. Conjuration contre Cosroez, funeste aux conjurez. 2. Etrange fortune du jeune Cavade. 3. Adergudombade est exécuté à mort, pour lui avoir sauvé la vie. 4. Mébode condamné à aller au trépied de fer, qui étoit devant la porte du Palais des Rois de Perse.

1. Il se forma incontinent aprés des conjurations contre ces deux Princes. J'en rapporterai ici les principales circonstances. Cosroez fils de Cavade étoit un esprit inquiet & remuant, Il aimoit avec passion les nouveautez, & ne songeoit qu'à faire ressentir aux autres l'agitation & le trouble dont il étoit incessamment tourmenté. Les plus braves de la Nation ne pouvant plus supporter son gouvernement, resolurent de le déposer, & d'en mettre un autre en sa place, qui fut des dêcendans de Cavade. Ils avoient plus d'inclination pour Zamez que pour aucun autre, mais parce qu'il n'avoit qu'un œil, les Loix du Roiaume ne permettoient pas qu'il fût Roi. Aprés plusieurs délibérations, ils resolurent d'élever sur le trône le fils de Zamez, qui portoit le nom de Cavade son aieul, & de laisser au pere, en qualité de tuteur, la régence de l'Etat. Ils en firent la proposition à Zamez, & le presserent de l'accepter. Quand il y eut consenti, ils ne songérent plus qu'à choisir le tems propre pour l'exécution. Mais la conjuration fut découverte & ruinée. Cosroez fit mourir incontinent Zamez, ses freres, ses enfans-mâles, tous ceux de la Noblesse qui y avoient participé, & entr'autres Aspebéde qui étoit son oncle.

2. Il ne restoit plus de tous les fils de Zamez que Cavade, qui étoit encore enfant, & qui avoit pour Gou-

Gouverneur un Caranange nommé Adergudombade. Cosroez ne pouvoit se défier de cét Officier ; & comme il ne lui vouloit point faire de violence ; il se contenta de lui commander de faire mourir Cavade. Le Caranange reçût le commandement avec un extréme déplaisir, & alla le dire à sa femme, & à la nourrice. La femme en même-tems fond en larmes, se jette aux pieds de son mari, & le conjure de sauver l'enfant. Ils resolurent donc de le nourrir le plus secrétement qu'ils pourroient, & de dire à Cosroez qu'ils avoient obéi à son ordre. Ils cachérent si bien cét enfant, qu'il n'y avoit que leur fils Varame, & un de leurs domestiques qui sût où il étoit. Lorsqu'il fut devenu grand le Caranange, qui apprehendoit que ce secret ne fût découvert, lui donna de l'argent, & un équipage pour s'échaper comme il pourroit.

3. Le Caranange avoit conduit jusques-là si secrétement son dessein, que ni Cosroez, ni aucun autre n'en avoit eu connoissance. Ce Prince mena quelque tems aprés une puissante armée dans la Colchide, où il fut suivi par Varame fils du Caranange, qui lui conta toute l'histoire, & lui presenta le domestique qui avoit eu part au secret. Ce Prince irrité d'avoir reçu un tel traitement d'un de ses sujets, & ne sachant comment se rendre maître de sa personne, usa de cét artifice. Comme il étoit prêt de partir de la Colchide pour rentrer dans ses Etats, il écrivit au Caranange, qu'il avoit dessein de faire irruption par deux endroits sur les terres des Romains : que pour cela il partageroit son armée en deux ; qu'il en meneroit lui-même une partie sur un des bords de l'Euphrate, & qu'il étoit le seul à qui, en considération de sa vertu, il vouloit donner l'autre à commander : qu'il vint donc en diligence, pour lui donner son avis sur les difficultez qu'il avoit touchant la conduite de l'entreprise. Il envoia à l'heure-même des gens pour le suivre dans le chemin. Le Caranange fut ravi de recevoir un si grand honneur par le choix de son Prince, & ne songea point-du-tout au

malheur dont il étoit ménacé. Il partit incontinent, mais comme il n'étoit plus en âge de supporter la fatigue des voiages, il lâcha la bride de son cheval, tomba à terre, & se rompit un os de la cuisse. Pour remédier à sa blessure, il fut obligé de s'arréter à un endroit où Cosroez étant arrivé, il lui dit, que puisque cét accident l'empêchoit de pouvoir commander l'armée, il se retirât dans un château où il pût se faire traiter à loisir. Ainsi ce Prince l'envoia à la mort, & le fit suivre par ceux qui la lui devoient faire souffrir. Il avoit aquis, avec justice, la réputation d'invincible, aiant réduit douze Nations à l'obéïssance de Cavade. Sa charge de Caranange fut donnée à son fils Varame. Peu de tems aprés Cavade fils de Zamez, ou un autre tout semblable, arriva à Constantinople où Iustinien le reçût civilement, bien qu'il doutât de la verité de sa naissance. Voilà la fin qu'eut la conspiration faite contre Cosroez.

4. Il fit aussi mourir Mébode peu de tems aprés. Voici quel en fut le sujet. Comme il étoit occupé à une affaire importante il commanda au Zabergan d'aller quérir Mébode. Le Zabergan, qui dés-long-tems étoit son ennemi, le trouva qui faisoit faire l'exercice à ses soldats, & lui dit que le Roi le demandoit. Mébode répondit, qu'il iroit le trouver aussitôt que l'exercice seroit achevé. Le Zabergan animé par la haine qu'il lui portoit, dit au Roi qu'il ne vouloit pas venir, & qu'il s'excusoit sur quelque affaire. Le Roi transporté de colére envoia un de ses Officiers commander de sa part à Mébode, d'aller au trépied. Il faut que j'explique ici ce que c'est. Il y a devant la porte du Palais du Roi des Perses un trépied de fer, où ceux contre qui le Prince est en colére, sont obligez d'aller, & d'attendre leur Arrét, sans qu'il soit permis à qui que ce soit de les secourir, & sans qu'il leur soit permis à eux-mêmes de chercher un azyle dans les Temples. Mébode y demeura durant plusieurs jours, dans un triste & pitoiable équipage, jusqu'à ce qu'un certain

certain envoié de Cosroez le fit mourir. Ce fut la recompense qu'il reçut de ses services.

CHAPITRE XXIV.

1. L'Empire Romain est partagé par deux factions. 2. Sédition excitée à Constantinople. 3. Les séditieux y mettent le feu. 4. Portrait de Iean de Cappadoce, & de Tribonien. 5. Hypatius proclamé Empereur par le peuple. 6. Harangue d'un Sénateur nommé Origéne. 7. On tient conseil dans le Palais de Iustinien, où l'Impératrice parle de telle sorte, qu'elle fait prendre resolution de tenir ferme. 8. Bélisaire & Mundus répriment la sédition. 6. Hypatius est pris & mis en prison, & le lendemain exécuté à mort avec Pompée, & leurs corps jettez dans la mer.

1. IL s'éleva dans le même-tems une sédition à Constantinople, qui s'étant extraordinairement échaufée, eut des suites fâcheuses pour le Sénat, & pour le peuple. Voici de quelle sorte elle arriva. Il y a long-tems que les Habitans de chaque ville sont divisez en deux factions, de Bleus & de Verds; bien qu'il n'y ait pas long-tems que les deux partis en sont venus à une telle fureur pour ces noms, & pour ces couleurs qui les distinguent. Ils se batent sans savoir le sujet de leur querelle, & sachant bien que s'ils sortent victorieux du combat, ce ne séra que pour étre menez en prison, & ensuite au dernier supplice. Ils conçoivent sans raison une haine implacable contre leurs proches, & ils la conservent toute leur vie sans la faire céder aux régles de l'honneur, de la parenté, ni de l'amitié. Quand deux freres, ou deux amis sont de deux partis différens, ils ne se soucient de Loix ni divines ni humaines, pourvû que la victoire soit de leur côté. Ils ne se mettent pas en peine si en cela Dieu est

offensé, si les Loix sont violées, si l'Etat est renversé, soit par les armes des ennemis, ou par la division des Citoiens. Lorsque les affaires du parti vont bien, ils ne se fâchent ni des nécessitez particuliéres de leurs familles, ni des pertes publiques de l'Empire. Les femmes ont part à cette manie, & suivent la faction de leurs maris, & quelquefois la faction contraire; bien qu'elles n'assistent pas aux spectacles, & aux assemblées, elles ne laissent pas d'y avoir le même engagement que les hommes. Ce que je ne puis attribuer qu'à je ne sai quelle maladie d'esprit, dont elles sont tourmentées. Voilà quelle est la folie des villes & des peuples.

2. Comme le Prévôt de Constantinople suivoit des séditieux que l'on conduisoit au supplice, une troupe composée de gens des deux partis se réünirent, & les sauvérent. Ils brisérent ensuite les portes des prisons, & en tirérent non seulement ceux qui y avoient été mis pour cette sédition, mais aussi ceux qui y avoient été renfermez pour d'autres crimes, & tuérent tous les Sergens du Prévôt.

3. Les Citoiens qui n'étoient d'aucun parti traversérent promtement le détroit, pendant que la ville étoit en feu; car les séditieux l'y avoient mis de sorte, qu'il sembloit qu'elle eût été abandonnée au pillage. L'Eglise de sainte Sophie fut brûlée, le bain de Zeuxipe, une partie du Palais, savoir l'espace qui est depuis la premiére entrée jusqu'à l'Autel de Mars, la longue galerie qui s'étendoit jusqu'à la place de Constantin, plusieurs maisons de personnes de qualité, & une quantité immense d'or & d'argent. L'Empereur demeura durant tout ce desordre dans son Palais avec l'Impératrice sa femme, & quelques-uns des Sénateurs. Les factieux avoient pris pour mot du guet, *Vainquez*, lequel est demeuré depuis à leur faction.

4. En ce tems-là Iean de Cappadoce étoit Préfet du Prétoire, & Tribonien de Pamphylie étoit Assesseur de l'Empereur; ou, comme parlent les Romains, il

étoit

étoit Questeur. Iean n'avoit nulle teinture des lettres, & à peine savoit-il écrire. Mais il avoit l'esprit excellent, & une adresse toute singuliére pour trouver des expédiens dans les affaires les plus difficiles. C'étoit le plus méchant de tous les hommes, & il ne s'emploioit qu'à faire du mal. Il n'avoit nulle crainte de Dieu, nul respect du monde. Il ne songeoit qu'à amasser des richesses, même par la mort de ses Citoiens, & par la ruine des villes. Etant devenu riche en peu de tems, il se plongea dans la débauche. Il s'occupoit jusqu'à l'heure de dîner à chercher des moiens de s'emparer du bien des peuples, & passoit le reste du jour à table, où il mangeoit avec tel excés, qu'il étoit souvent contraint de vomir. Bien qu'il fût toûjours prét à prendre de l'or & de l'argent, il étoit encore plus prét à en dépenser. Voilà son portrait au naturel. Pour ce qui est de Tribonien, il avoit fait un fort bon usage de ses talens, & s'étoit rendu le plus habile de son siécle. Mais il étoit si avare, qu'il préféroit toûjours le gain à la justice, & qu'il faisoit & défaisoit les Loix selon les différens interêts de ceux qui lui donnoient de l'argent. Pendant que le peuple fut divisé en deux factions, dont j'ai parlé, & qu'il s'occupa à cette guerre intestine, il ne prit pas garde aux maux que ces deux hommes faisoient à l'Etat. Mais quand il fut réüni, il commença à les charger d'injures, & à les chercher, pour les traîner au supplice. L'Empereur les priva de leurs charges, afin de paroître populaire. Il donna celle de Préfet du Prétoire à Phocas Patrice, homme de rare prudence, & qui aimoit la justice : & la Questure à Basilide aussi Patrice, & qui étoit d'une naissance illustre, & d'un naturel modéré.

5 La sédition augmentoit cependant, au lieu de diminüer. Sur la fin du cinquiéme jour Justinien commanda à Hypatius & à Pompée, neveux de l'Empereur Anastase, de se retirer chacun dans leur Palais, soit qu'il craignît qu'ils ne formassent quelque conjuration contre sa vie, ou qu'en cela il y eût quel-

que sorte de destin. Comme ils appréhendoient que le peuple mutiné ne voulût les faire Empereurs, ils dirent à Iustinien qu'il n'étoit pas à propos qu'ils l'abandonnassent dans une conjoncture si périlleuse. Cette réponse augmenta la défiance de l'Empereur, & fut cause qu'il leur ordonna de partir sans différer. Ce qu'ils firent, & ils se reposérent toute la nuit. Le lendemain dés que le jour commença à paroître, le bruit s'étant répandu par la ville qu'on leur avoit fait quitter le Palais, le peuple courut en foule à eux, & proclama Hypatius Empereur, en le conduisant à la place publique, pour le mettre en possession de la souveraine puissance. Sa femme nommée Marie, qui étoit une Dame fort prudente & fort sage, faisoit tous ses efforts pour le retenir, & imploroit les secours de ses amis, criant que c'étoit mener son mari à la mort. Mais la violence de la populace l'emporta; & l'aiant conduit, malgré qu'il en eut, à la place de Constantin, ils le proclamérent Empereur: & comme l'on n'avoit point de Diadéme, l'on lui mit un Collier d'or sur la téte.

6. Tous les Sénateurs qui n'étoient point à la Cour s'étant assemblez, il y eut divers avis dont le plus nombreux fut d'aller au Palais de l'Empereur. En cette occasion, un Sénateur nommé Origéne, parla de cette sorte. *L'affaire où nous sommes presentement engagez ne se peut terminer que par les armes. Les deux plus importantes choses, dont les hommes aient le maniment sont la guerre, & l'Empire. Les grandes entreprises n'ont pas accoûtumé de réüssir en un instant: elles ne s'achévent que par la sagesse des conseils, & par la persévérance dans le travail; ce qui demande beaucoup de tems. Si nous allons attaquer l'ennemi, tout dépendra de la pointe de nôtre épée, & un seul instant décidera de la fortune de l'Etat. Quelque succés qui nous arrive, il faudra en remercier la fortune, ou l'en accuser; parce que ce qui s'entreprend par passion, reléve presqu'absolument de sa puissance. Quand nous agirons avec moins de précipitation, nous ne laisserons pas de trouver assez d'occasions de*

nous

nous saisir de Iustinien; si ce n'est que mettant son bonheur dans la retraite, il abandonne de lui-même son Roiaume. Une puissance qui est une-fois méprisée tombe incontinent par terre. Nous ne manquons pas de Palais. Nous avons celui de Placilien, & celui d'Heléne où nôtre Empereur peut loger, tenir ses conseils, & former toutes les resolutions nécessaires dans une conjoncture aussi importante que celle où nous sommes. Voilà ce que dit Origéne. Les autres, comme il arrive d'ordinaire dans les déliberations tumultuaires, soûtenoient qu'il faloit presser incessamment les affaires, & que tout l'évenemenr dépendoit de la diligence. Hypatius cherchant lui-même son malheur, commanda d'aller au Cirque. Quelques-uns croient que son dessein étoit de favoriser en cela César.

7. On déliberoit cependant dans la Cour de l'Empereur, si on tiendroit-ferme, ou si l'on se sauveroit sur les vaisseaux. Comme [illegible]voit divers avis, l'Impératrice Theodora dit. *Je n'estime pas que le tems permette d'examiner, s'il est bien-séant à une femme de parler devant des hommes, & de donner des conseils généreux à des personnes timides. Quand on est dans le dernier danger, chacun doit pourvoir le mieux qu'il lui est possible aux besoins communs. Pour moi, je suis persuadée qu'en l'état present des affaires, il nous seroit desavantageux de fuire, quand même nous serions assurez de trouver nôtre sureté dans la fuite. Quiconque a reçu la jouïssance de la vie, ne l'a reçue qu'à la charge de la perdre. Mais celui qui a été une fois revêtu de la souveraine puissance, ne doit plus vivre aprés en avoir été dépoüillé. Que Dieu ne permette pas que jamais je mette bas cette pourpre, ni que je paroisse en public sans y étre salüée comme Impératrice. Pour vous, César, si vous desirez vous sauver, il n'y a rien de si aisé: vous avez de l'argent, vous avez la mer, & des vaisseaux; mais prenez garde qu'aprés avoir quitté vôtre Palais, vous ne quittiez bientôt le monde. Cét ancien mot me plaît fort, que l'Empire est un superbe tombeau.* Ces paroles de l'Impératrice relevérent de telle sorte les courages, que l'on ne songeoit plus qu'à se bien défendre si l'on étoit attaqué. Il est

vrai que la-pluſpart des ſoldats, même ceux de la garde, n'étoient pas affectionnez à l'Empereur, & qu'ils ne ſe déclarérent qu'aprés avoir vû l'évenement de la ſédition.

8. Juſtinien mettoit toute ſon eſpérance en Béliſaire, & en Mundus. Le premier étoit revenu depuis peu de la guerre de Perſe, & il avoit amené, outre ſa famille qui étoit nombreuſe, force gens de guerre armez de lances & de boucliers, qui avoient ſervi en pluſieurs occaſions. L'autre avoit été nommé pour commander les troupes d'Illyrie. Il ſe trouva alors à Conſtantinople à cauſe de quelques affaires, pour leſquelles il y avoit été mandé, & il avoit à ſa ſuite quelques compagnies d'Eruliens. Hypatius aiant été conduit au Cirque monta ſur le trône, d'où l'Empereur avoit accoûtumé de regarder les courſes des chevaux, & les combats des gladiateurs. Mundus ſortit au même-tems du Palais par la porte qui a été nommée la porte de la coquille, à cauſe de ſa rondeur. Béliſaire ſe reſolut d'aller droit à Hypatius. Quand il fut arrivé à l'appartement qui étoit à l'oppoſite du trône, il commanda aux ſoldats, qui gardoient la porte, de la lui ouvrir. Mais comme ils avoient reſolu de ne point prendre de parti, juſqu'à ce que la victoire ſe fût déclarée, ils firent ſemblant de ne pas entendre. Béliſaire étant ainſi repouſſé, alla dire à Iuſtinien que tout étoit perdu, & que les gardes-mêmes l'abandonnoient. L'Empereur lui commande de tâcher de ſortir par la porte de bronze. Il y court incontinent, & paſſe, avec autant de fatigue que de danger, à travers les ruines d'un vieux bâtiment, que le feu avoit épargnées, & arrive enfin au Cirque, où aiant gagné une galerie à la droite du trône, il ſe prépare à forcer Hypatius. Mais conſidérant que la porte étoit fort étroite, & qu'elle étoit gardée par des ſoldats du parti contraire, il appréhenda de périr dans un paſſage ſi difficile, & de laiſſer l'Empereur expoſé à la fureur des factieux. Voiant enſuite

que

que le peuple étoit debout dans la place publique, & qu'il s'entrepoussoit en desordre, il tira son épée, commanda aux siens de faire de même, & de charger rudement. Cette multitude qui n'étoit point rangée en bataille, & qui ne savoit aucune des régles de la guerre, fut aisément mise en fuite par des troupes disciplinées. Le tumulte étoit horrible. Mundus qui étoit fort brave, brûloit d'envie de se signaler, & il se retenoit néanmoins, de peur d'entreprendre quelque chose mal à propos. Mais quand il jugea que Bélisaire étoit aux mains, il sortit par la porte Libitine, & fondit sur les séditieux, qui se trouvérent batus de deux côtez différens.

9. Comme le peuple fuioit tout ouvertement, & qu'il y avoit déja beaucoup de sang répandu, Bérode & Iuste neveux de Iustinien tirérent Hypatius du trône, sans que personne se mit en devoir de le défendre, & ils le conduisirent avec Pompée devant l'Empereur, qui commanda de les enfermer dans une étroite prison. Il y eut ce jour-là plus de trois mille personnes massacrées. Pompée, qui n'étoit pas accoûtumé à de semblables, disgraces fondoit en pleurs, & tenoit des discours tout-à-fait dignes de pitié, dont Hypatius le reprenoit fortement, en lui remontrant que ceux que l'on fait mourir sans qu'ils l'aient mérité, ne sont pas à plaindre: Que pour eux ils n'étoient pas coûpables d'avoir seulement formé la moindre pensée contraire au service de Iustinien: Que c'étoit la fureur du peuple qui leur avoit déféré l'Empire, & qui les avoit traînez au Cirque. Ils furent massacrez le lendemain par les soldats, & leurs corps jettez dans la mer. Leur bien fut confisqué, & celui des Sénateurs du méme-parti. Il y en eut néanmoins quelques-uns qui furent depuis rétablis, & entre les autres les enfans d'Hypatius, à qui Iustinien rendit le bien de leur pere, dont il n'avoit pas disposé. Voilà quel fut le succés de la sédition de Constantinople.

CHAPITRE XXV.

1. Jean de Cappadoce, & Tribonien sont rétablis dans leurs charges. 2. Jean de Cappadoce rend de mauvais Offices à l'Impératrice. 3. Elle se sert d'Antonine pour le perdre. 4. Il est ordonné Prêtre contre son gré, & refuse d'en faire les fonctions. 5. Il est accusé injustement de la mort d'un Evêque, & réduit à une condition tres-malheureuse.

1. JEAN de Cappadoce & Tribonien, que nous avons vû déposez de leurs charges, y furent rétablis peu de tems aprés. Tribonien vécut plusieurs années depuis son rétablissement, sans tomber dans aucune nouvelle disgrace, & il mourut de mort naturelle. Il avoit beaucoup de civilité & de douceur, & il effaçoit, s'il faut ainsi dire, la honte de son avarice, par l'éclat de sa doctrine. Pour Jean de Cappadoce, il étoit fâcheux à tout le monde. Il frapoit ceux qui se présentoient devant lui, & enlevoit le bien d'autrui avec une injustice toute visible. Il se maintint durant dix ans dans sa dignité, aprés y avoir été rétabli. Mais il reçût enfin le juste châtiment de ses crimes.

2. L'Impératrice Theodora étoit fort irritée contre lui, mais quoi qu'il sût bien qu'il l'avoit offensée, néanmoins bien loin de l'appaiser par ses soûmissions & par ses respects, il continuoit à lui rendre ouvertement de mauvais offices, & à parler d'elle à l'Empereur en termes injurieux, sans en être retenu par la considération de sa dignité, ni par celle de l'affection que ce Prince avoit pour elle. Theodora bien informée de tout, desiroit de se défaire de Jean. Mais elle ne savoit quels moiens y emploier, à cause de l'estime qu'il s'étoit aquise dans l'esprit de Justinien. Cependant

pendant cette resolution, où il avoit appris que l'Impératrice étoit, lui causoit d'étranges inquiétudes. Il ne se retiroit jamais dans sa chambre, qu'il ne s'imaginât, qu'il viendroit la nuit quelque Barbare pour le massacrer. Il se levoit à chaque moment pour regarder dans toutes les avenues; & quoi qu'il eût plus de gardes que personne n'en avoit eu devant lui, il ne se croioit jamais en sureté. Quand le jour étoit venu, il mettoit bas toutes ces appréhensions qui l'avoient inquiété, & il s'appliquoit, selon sa coûtume, à la ruine de l'Etat, & à celle des particuliers. Il entretenoit continuellement une honteuse habitude avec des imposteurs, & des devins, & il s'adonnoit aux secrets impies de la magie, par lesquels il se figuroit que l'Empire lui étoit promis. Il n'interrompoit point cependant le cours de ses crimes. Il n'étoit touché d'aucun sentiment de pieté. S'il entroit quelquefois dans l'Eglise, & qu'il y passât la nuit, il ne se conformoit point à la pratique des fidéles. Il y paroissoit avec une grande robe, dont se servoient ceux d'une ancienne Secte, que l'on appeloit la Secte Grécque. Il récitoit durant toute la nuit certaines extravagances prophanes, par lesquelles il prétendoit se conserver dans les bonnes-graces de l'Empereur, & se rendre invulnérable aux traits de ses ennemis.

3. En ce tems-là-méme Bélisaire, aprés avoir réduit toute l'Italie, revint avec Antonine à Constantinople, où il avoit été rappelé, pour être envoié ensuite à la tête de l'armée distinée contre les Perses. Il étoit estimé & cheri de tout le monde, comme il méritoit. Il n'y avoit que Jean, qui pour cette seule raison ne le pouvoit souffrir, & qui lui tendoit sans cesse des piéges. Comme toute l'espérance des Romains étoit en Bélisaire, il partit pour aller contre les Perses, & laissa Antonine à Constantinople. Cette Dame avoit l'esprit plus propre que pas une autre à trouver des expédiens. Voici ce qu'elle inventa contre Iean, pour faire sa cour à l'Impératrice. Il avoit une fille nommée

mée Euphémie, qui étoit fort estimée pour sa modestie & sa vertu. Comme elle étoit unique, elle étoit tendrement aimée de son pere : mais comme elle étoit fort jeune, elle en étoit plus exposée à être surprise. Antonine lui fit des caresses extraordinaires durant plusieurs jours, feignant d'avoir beaucoup d'amitié pour elle, & de lui communiquer ses secrets. Un jour qu'elle étoit seule avec elle dans sa chambre, elle fit semblant de se plaindre de sa fortune, en ce que Bélisaire, aprés avoir porté si loin les bornes de l'Empire Romain, aprés avoir amené deux Rois prisonniers à Constantinople avec une quantité prodigieuse d'or & d'argent, il en étoit tres-mal récompensé par Justinien. Elle ajoûta plusieurs autres discours contre le Gouvernement; dont Euphémie étant fort-aise, à cause de la haine que l'Impératrice portoit à son pere, elle lui dit : *Madame, permettez-moy de vous déclarer, que j'estime que vous estes cause du mal dont vous-vous plaignez; puisqu'aiant entre vos mains toutes les forces de l'Empire, vous ne vous en servez pas pour y apporter le reméde. Ma fille,* repartit Antonine, *Nous ne saurions rien entreprendre dans l'armée, si nous ne sommes secondez par ceux de la Cour. Si Monsieur vôtre pere vouloit se joindre à nous, il nous seroit aisé d'exécuter tout le bien, dont Dieu auroit agréable de favoriser nôtre entreprise.* Euphémie aiant entendu ces paroles, promit de faire de sa part tout ce qu'elle pourroit; & à l'heure-même, elle alla tout rapporter à son pere, qui fort réjoüi de cette nouvelle, & s'imaginant que c'étoit-là le chemin par-où les devins lui avoient promis qu'il arriveroit à l'Empire, reçut volontiers la proposition, & commanda à sa fille de faire en sorte, qu'il conférât le jour suivant avec Antonine. Cette Dame artificieuse aiant appris la disposition où étoit Jean, & voulant lui ôter la connoissance de son dessein, répondit, *qu'il y auroit du danger de conférer si-tôt, & que le moindre soupçon que l'on auroit de leur entreprise suffiroit pour la ruiner : Qu'elle partiroit dans peu de jours pour aller trouver Bélisaire; qu'en sortant de la*

Ville

Ville elle s'arrêteroit au Fauxbourg dans sa maison nommée Rufinienne, où il la viendroit trouver, en apparence pour lui dire adieu; & en effet pour conférer ensemble, & pour se donner réciproquement leur foy. Jean aiant approuvé cét avis, le jour fut pris pour l'exécution. Quand l'Impératrice apprit par la bouche d'Antonine la suite de cette trame, elle la loüa de l'avoir commencée, & la conjura de l'achever. Le jour préfix étant arrivé, Antonine partit de Constantinople comme pour s'en aller en Orient, & s'arréta à sa maison du Fauxbourg, où Jean ne manqua pas de la venir trouver la nuit suivante. L'Impératrice aiant rapporté à Justinien ce que Jean brassoit, il commanda à Narsez l'Eunuque, & à Marcel Capitaine de ses Gardes, d'aller à Rufinienne avec des forces suffisantes, pour observer ce qui s'y passeroit, & pour faire mourir Jean, s'il entreprenoit quelque chose contre le bien de l'Empire. Ceux-ci partirent à l'heure-même pour exécuter cét ordre. On dit que l'Empereur informé de la chose, qui se faisoit contre Jean, l'envoia avertir secrétement par un de ses amis, de ne point aller ce soir-là chez Antonine. Mais comme il y avoit un ordre également caché & inévitable, par lequel il devoit périr, il méprisa cét avis, & y alla sur le minuit. Il conféra avec elle auprés d'une haye, derriére laquelle elle avoit placé Narsez & Marcel, afin qu'ils entendissent ce qui se diroit. Jean aiant promis témérairement de prêter main-forte à l'entreprise de Bélisaire & d'Antonine, & aiant confirmé sa promesse par d'exécrables sermens, Narsez & Marcel fondirent tout-à-coup sur lui. Les Gardes de Jean accoururent au bruit, & l'un d'eux donna un coup d'épée à Marcel sans le connoître. Ainsi Jean eut le moien de se sauver, & de rentrer dans la ville.

4. Pour moi je me suis persuadé, qu'il n'eût point été puni, s'il eût eu l'assurance de se présenter à l'heure-même à l'Empereur. Mais il se réfugia dans une Eglise, & donna le loisir à l'Impératrice d'exécuter le dessein

dessein qu'elle avoit formé de le perdre, De Préfet du Prétoire, il fut réduit à une condition privée, & transféré de l'Eglise où il s'étoit retiré, à une autre qui est dans le Fauxbourg de Cyzique, nommé Artace. Là il reçût malgré lui le nom de Pierre & les Ordres sacrez. Il ne fut pas élevé à la dignité d'Evêque, mais seulement à celle de Prêtre, dont il ne fit jamais de fonction, parce qu'il ne vouloit pas s'exclure de rentrer dans les charges du siécle, pour lesquelles il conservoit toûjours quelque reste d'espérance. Ses biens furent confisquez ; néanmoins l'Empereur desirant le traiter favorablement, lui en laissa une partie. Ce changement si étrange de fortune, n'empêchoit pas qu'il ne fût encore dans une condition fort heureuse. Il étoit exemt de crainte, & avoit beaucoup d'argent, tant celui que lui avoit laissé Justinien, que celui qu'il avoit détourné. Les Romains, qui le voioient plus méchant que les démons-mêmes, ne pouvoient voir sans indignation que sa disgrace n'eût servi qu'à augmenter sa prospérité. Mais la justice divine le reservoit à un autre châtiment.

5. Il y avoit à Cyzique un Evêque nommé Eusébe, qui n'étoit pas moins fâcheux, & moins insupportable que Jean. Les Cyzéniens s'étoient souvent plains de ses violences ; mais la faveur qu'il avoit à la Cour, avoit rendu toutes leurs plaintes inutiles. Des jeunes gens l'aiant assassiné dans la place publique, Jean fut soupçonné d'avoir contribué à sa mort, à cause des différens qu'il avoit eus avec lui. Les Sénateurs commis pour informer de ce crime decretérent contre Jean ; & quoi qu'il fût homme de grande qualité, & quoi qu'il eût été Patrice & Consul, ce qui est le comble des dignitez de la République Romaine, ils le laissérent debout, le firent fustiger comme un voleur, & l'obligérent à leur rendre conte de sa vie. Il ne se trouva néanmoins aucune preuve qu'il eût eu part à l'assassinat d'Eusébe. Mais comme Dieu avoit résolu de le punir des maux qu'il avoit fait souffrir à tou-

te la terre, les Juges le dépouillérent de ſon bien, & ordonnérent qu'il ſeroit mis dans une barque, où couvert ſeulement d'un vieux manteau, il étoit obligé par ceux qui le conduiſoient, à demander l'aumône par tout où la barque abordoit. Mandiant de la ſorte en divers endroits de l'Egypte, il arriva à Antinople, où il y a trois ans qu'il eſt priſonnier. Cependant une diſgrace ſi déplorable ne l'a pas encore privé de toute eſpérance de parvenir un jour à l'Empire. Il eut une fois la hardieſſe de demander à des Citoiens d'Aléxandrie, ce qu'ils devoient à l'Epargne. Voilà de quelle maniére Jean de Cappadoce, aprés avoir poſſédé durant dix ans une Charge fort conſidérable, fut puni des fautes qu'il y avoit faites.

CHAPITRE XXVI.

1. *Béliſaire défait les Vandales.* 2. *Coſroez en conçoit une furieuſe jalouſie.* 3. *Tirannie établie & ruinée en quatre jours dans la ville de Dar a*

1. BELISAIRE fut encore nommé alors Général des Troupes d'Orient, & envoié en Afrique, qu'il remit ſoûs la puiſſance de l'Empire Romain, comme nous le ferons voir plus amplement dans la ſuite de nôtre Hiſtoire.

2. La nouvelle d'un ſuccés ſi avantageux déplût extrémement à Coſroez & aux Perſes, & les fit repentir d'avoir accordé la paix aux Romains; puiſqu'en la leur accordant, ils leur avoient donné le moien de s'agrandir. Coſroez envoia des Ambaſſadeurs à Conſtantinople, pour faire à Juſtinien des complimens de conjoüiſſance, & pour lui demander, par une eſpéce de raillerie, une partie des dépoüilles qu'il avoit remportées ſur les Vandales, veu qu'il ne les auroit pas remportées, s'il ne lui avoit accordé

la paix. Justinien fit present à Cosroez d'une somme notable d'argent, & renvoia promtement ses Ambassadeurs.

3. Je rapporterai en cét endroit ce qui arriva à Dara au même-tems. Il y avoit dans l'Infanterie un certain soldat nommé Jean, qui aiant conspiré avec quelques-uns de ses compagnons, se rendit maître de la ville, se fortifia dans le Palais, comme dans une Citadelle, & s'y défendit durant quatre jours. Il eût fait, sans doute beaucoup de mal aux Romains, s'ils eussent eu pour lors une guerre à soûtenir contre les Perses. Mais comme ils étoient en paix, son entreprise n'eut point de suite. Le quatriéme jour de la conspiration, les soldats convinrent ensemble par l'avis de Mamas Evêque de la ville, & d'un des plus considérables des Citoïens nommé Anastase, d'aller au Palais en plein midi, & d'y apporter des poignards sous leurs habits. D'abord ils tuérent quelques Gardes qui étoient à l'entrée, & s'avancérent jusqu'à la porte du Tiran, où ils le prirent. Quelques-uns prétendent toutefois que la gloire de cette action n'appartient pas aux soldats, mais que comme ils s'étoient arrêtez dans un vestibule, & qu'ils n'osoient aller plus avant, un cuisinier, qui étoit avec eux, sauta dedans, tenant son coûteau à la main, & qu'il blessa Jean à l'improviste. Ils ajoûtent, que comme sa blessure n'étoit pas mortelle, & qu'il s'enfuïoit en riant, il tomba entre les mains des soldats qui se saisirent de lui, & brulérent le Palais, afin que l'on ne pût plus s'en servir pour de nouvelles brouilleries. Ils le menérent ensuite en prison, où de peur que les gens de guerre ne formassent encore quelque entreprise contre le repos des Citoiens, tant qu'ils seroient assurez que le Tiran étoit en vie, l'on jugea à propos de le faire mourir, & d'appaiser par sa mort tout le desordre. Voilà qu'elle fut l'origine, la suite & la fin de cette tirannie

HISTOI-



HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES PERSES,

Ecrite par Procope de Césarée.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Alamondare fournit à Cosroez un prétexte de rompre la paix, en suscitant à Aréthas une querelle touchant un païs nommé Strata.* 2. *Raison des deux partis.* 3. *Justinien remet l'affaire au jugement de Stratigius & de Summus.* 4. *Plaintes de Cosroez contre Justinien.*

1. QUAND Cosroez eut appris que Bélisaire avoit commencé à réduire l'Italie sous l'obéïssance de Justinien, il ne pût dissimuler le déplaisir qu'il en ressentoit, & ne songea plus qu'à trouver un prétexte pour rompre la paix avec quelque apparence de justice. Il en conféra avec Alamondare, & le pria de lui en fournir un. Ce Roi se plaignit à l'heure-même

re-même, qu'Aréthas entreprenoit sur ses Etats; il en vint aux mains avec lui, & fouragea les terres de l'Empire. Il prétendoit néanmoins ne rien faire en cela contre le traité de paix, d'autant qu'il n'y avoit pas été compris. Il est vrai qu'il n'y avoit que les Romains & les Perses nommez dans le traité, & qu'il ne faisoit aucune mention des Sarrasins. Le païs qui servoit de sujet au différend s'appele Strata, & est proche de la Ville de Palmyre du côté du Nord. Il est tellement brûlé du Soleil, qu'il ne produit ni bled, ni arbres; il y a seulement des pâturages.

2. Aréthas soûtenoit que ce païs avoit appartenu de tout tems aux Romains, & que le nom seul en étoit une preuve suffisante; parce que Strata en Latin signifie un chemin pavé. Il ajoûtoit à cela le témoignage de tout ce qu'il y avoit de personnes fort avancées en âge. Alamondare répondoit, qu'il étoit inutile de contester sur le nom, puis qu'il étoit constant que c'étoit lui qui étoit en possession de recevoir le revenu des pâturages de ceux qui y mettoient leurs troupeaux.

3. Justinien remit cette affaire au jugement de deux hommes illustres, dont l'un étoit Stratigius Patrice, & Surintendant des Finances, & l'autre Summus Capitaine des Troupes de la Palestine, & frere de Iulien, qui un peu auparavant avoit été envoié en Ambassade vers les Ethiopiens & les Omérites. L'avis de Summus étoit, que les Romains ne devoient pas abandonner ce païs-là. Stratigius au contraire conjuroit l'Empereur de ne pas donner aux Perses le prétexte qu'ils demandoient, de reprendre les armes pour un païs stérile, de peu d'étenduë, & de nul revenu. Iustinien tint plusieurs conseils, & délibéra fort long-tems sur cette affaire.

4. Cosroez se plaignoit que Justinien avoit violé la paix; qu'il avoit formé une conjuration contre sa famille; qu'il avoit tâché de corrompre Alamondare Roi des Sarrasins; que Summus étant allé trouver ce Prince,

Prince, à dessein de conférer avec lui, il lui avoit offert de l'argent pour l'engager à passer dans le parti des Romains. Il montroit même la lettre qui lui en avoit été écrite. Il ajoûtoit que Justinien avoit aussi écrit aux Huns, pour les solliciter à faire irruption sur ses terres, & que la lettre lui avoit été apportée par quelques-uns de la Nation qui l'étoient venu visiter. Voilà de quoi Cosroez accusoit les Romains, afin de rompre la paix. Mais je ne sai pas bien si toutes ces choses étoient veritables.

CHAPITRE II.

1. *Ambassade de Vitigis Roi des Goths vers Cosroez.* 2. *Harangue des Ambassadeurs.* 3. *La jalousie que Cosroez avoit de la prospérité des Romains lui fait approuver les raisons des Ambassadeurs.*

1. DANS le même-tems Vitigis Chef des Goths, qui avoient déja eu du desavantage dans la guerre, envoia deux Ambassadeurs à Cosroez, pour lui persuader de prendre les armes contre les Romains. Il ne donna pas cét emploi à des Goths, de peur qu'étant reconnus, ils ne ruinassent l'affaire, mais il le donna à deux Prêtres Liguriens, qui l'acceptérent pour de l'argent. Le plus considérable des deux prenoit la qualité d'Evêque, bien qu'elle ne lui appartint pas; & l'autre le suivoit comme un domestique. En passant par la Thrace, ils prirent pour leur servir d'Interpréte un homme qui savoit la langue Grécque, & la Syriaque. Ils arrivérent en Perse, sans avoir été découverts par les Romains, parce qu'ils ne prenoient pas la peine pendant la paix, de garder fort exactement la frontiére. Aiant été admis à l'Audiance de Cosroez, ils lui parlérent ainsi.

2. *Seigneur, au lieu que les autres Ambassadeurs ne viennent*

viennent d'ordinaire que pour parler de leurs interêts; nous ne sommes venus ici de la part de Vitigis Roi des Goths & des Italiens, que pour vous representer ceux de vôtre Etat. Imaginez-vous donc, s'il vous plaît, que nôtre maître est present, & qu'il vous tient ce discours. Il semble que vous aiez envie de réduire vôtre Roiaume, & tous les Roiaumes de la terre sous la puissance de Justinien. C'est un Prince qui de son naturel aime les nouveautez, qui desire le bien d'autrui, qui viole sans scrupule les traitez qu'il a faits. & qui voudroit envahir tous les Empires, & être seul maître du monde. Mais comme il n'est pas assez puissant pour attaquer les Perses à force ouverte, ni d'autres peuples, pendant que les Perses s'opposeront à ses desseins, il vous amuse sous une vaine apparence de paix, & amasse contre vous les forces des Nations qu'il subjugue. Il a déja assujetti les Vandales & les Maures. Il entretient pour un tems l'amitié des autres Goths, de peur qu'ils n'arrétent le cours de ses armes, & il emploie à nôtre ruine ses Finances & ses armées. Il ne faut point douter que s'il en peut venir à bout, il se servira de nous & des autres peuples vaincus, pour abattre l'Empire des Perses. Il n'en sera point retenu par le respect des traitez qu'il a signez, ni par celui de l'alliance qu'il à jurée. Ne consentez donc pas à nôtre ruine, & à la vôtre tout ensemble, puisqu'il reste encore quelque espérance de les empêcher. Considérez dans les outrages que l'on nous fait, l'image de ceux que l'on vous prépare. Tenez pour certain que les Romains n'aiant pour vous aucune affection, ils vous découvriront leur mauvaise volonté, quand il sera en leur pouvoir de le faire. Usez des moiens que vous auez en main, afin de ne les pas chercher inutilement lorsque vous les aurez perdus. Quand l'occasion s'est une fois échapée, il n'est pas aisé de la retrouver. Il vaut mieux prévenir le mal, & se mettre en sureté, que de perdre le tems, & se laisser accabler par son ennemi.

3. Cét avertissement de Vitigis parut fort raisonnable à Cosroez, & augmenta le desir qu'il avoit de rompre la paix. La jalousie dont il étoit animé contre Iustinien l'empêchoit de considérer que ces discours venoient de la part des ennemis de cét Empéreur. La con-

conformité que ces discours avoient avec son inclination, fut cause de la créance qu'il y donna, de même qu'aux rapports des Laziens & des Arméniens, dont nous parlerons dans la suite. Au reste, ce crime dont on accusoit Justinien, d'avoir l'ambition d'étendre les bornes de son Empire, peut fournir de matiére au juste éloge d'un grand Prince. Cyrus Roi de Perse, & Aléxandre Roi de Macédoine en étoient coûpables. La justice & l'envie ne s'accordent pas ensemble. Ce fut cette derniére qui fit rompre la paix à Cosroez.

CHAPITRE III.

1. Syméon est tué par les Arméniens. Amazaspe est envoié en sa place. 3. Il est accusé injustement par Acace, & tué du consentement de Justinien. 4. La cruauté d'Acace envers les Habitans du païs excite une sédition dans laquelle il est tué. 5. Sitta envoié pour venger sa mort, meurt lui-même dans un combat. 6. Buzez lui succéde, & use d'une grande perfidie contre Jean, de la race des Arsacides. 7. Bassace gendre de Jean est élû Chef des Arméniens, qui veut implorer la protection de Cosroez par une Harangue fort pathétique. 8. Cosroez résout de faire la guerre aux Romains.

1. IL arriva dans le même-tems un évenement singulier que je croi devoir raconter. Ce Syméon qui avoit remis Pharangion entre les mains des Romains, obtint de Justinien le don de quelques Bourgs d'Arménie. Mais il n'en eut pas si-tôt pris possession, qu'il fut tué par les anciens propriétaires qui avoient été dépossédez. Les Chefs de l'assassinat, qui étoient

 deux

deux fils de Péroze, se sauvérent incontinent chez les Perses.

2. Quand l'Empereur eut appris cette nouvelle, il donna les Bourgs, & le Gouvernement de l'Arménie à Amazaspe neveu de Syméon. Quelque-tems s'étant écoulé, Acace donna à l'Empereur, dont il étoit favori, de mauvaises impressions d'Amazaspe, comme s'il eût exercé des concussions sur les Arméniens, & qu'il eût eu envie de livrer aux Perses Théodosiopolis, & d'autres villes du païs. Cette calomnie aiant réüssi comme il souhaitoit, il fit mourir Amazaspe par l'ordre de Justinien, de qui dans le même-tems il obtint le Gouvernement de l'Arménie.

3. Cette nouvelle Charge lui donna occasion de faire paroître ses mauvaises qualités. Il se rendit le plus cruel de tous les Gouverneurs qui eussent jamais été. Il imposa aux peuples des tributs insupportables, & leva jusqu'à quatre cens marcs par an; si bien que ne pouvant plus vivre sous sa tirannie, ils conjurérent contre lui, & aprés l'avoir tué, se sauvérent dans Pharangion.

4. Cette rebellion obligea Iustinien d'envoier contre eux Sitta, qui étoit demeuré à Constantinople depuis le Traité de paix d'entre les Romains & les Perses. Quand il fut arrivé dans l'Arménie, il ne se prépara que lentement à la guerre, & tâcha de gagner les esprits par la douceur, en leur promettant d'obtenir de Iustinien la décharge des nouveaux tributs qui leur avoient été imposez. Mais l'Empereur pressé par les sollicitations d'Adolius fils d'Acace, le reprit aigrement de sa longueur; desorte qu'il lui fut impossible de différer davantage d'en venir aux mains. Il s'efforça toutefois d'en attirer quelques-uns par ses promesses, afin d'avoir moins de peine à réduire les autres par ses armes. La Nation des Apétiens, qui est fort nombreuse, étoit en résolution de se rendre. Ils envoiérent donc prier Sitta de leur donner assurance par écrit, qu'en quittant leur parti pour prendre celui des

des Romains, il ne leur feroit point fait de mal, & que l'on les conferveroit dans la joüiffance paifible de leurs biens. Sitta leur donna tres-volontiers par écrit l'affurance qu'ils demandoient, & leur envoia l'écrit cacheté. Enfuite il alla dans un lieu apellée Oenocalabon, où les Arméniens s'étoient campez. Mais il arriva, par je ne fai quel malheur, que ceux qui portoient l'écrit de Sitta, s'étant égarez dans le chemin, ne le pûrent rendre aux Apétiens. Il furvint encore un autre malheur qui fut, qu'un parti de Romains, qui n'étoient pas avertis de l'accord, exercérent contre eux des actes d'hoftilité. Sitta-même fit mourir des femmes & des enfans qui s'étoient cachez dans une caverne, foit qu'il ne fongeât pas de quelle Nation ils étoient, ou qu'il fut en colére de ce qu'ils ne s'étoient pas rendus comme ils avoient promis. Les Apétiens irritez de ces outrages, fe préparérent à la guerre de même que les autres. Mais comme le païs eft inégal, & rompu de précipices, ils ne pûrent joindre leurs forces, & furent obligez de les laiffer difperfées en divers petits vallons. Un parti de Cavaliers Arméniens rencontra Sitta, qui étoit auffi à cheval avec un petit nombre des fiens. Quand ils furent vis-à-vis les uns des autres, ils s'arrétérent fur deux hauteurs qui étoient féparées d'une vallée. Sitta y pouffa à l'heure-méme fon cheval; mais comme il vit que les ennemis lâchoient le pié, il s'arréta auffitôt, & ne les voulut pas pourfuivre. Dans le même moment fa lance, qu'il avoit appuiée contre terre, fut rompuë par un Erulien de fon parti qui couroit à toute bride; ce qui lui fit beaucoup de dépit. Comme il n'avoit point de cafque, il fut reconnu par un Arménien, qui affura fes compagnons que c'étoit lui, qui s'étoit ainfi témérairement engagé avec fi peu de gens. Quand il entendit ce que difoit l'Arménien, il tira fon épée, à caufe, comme j'ai dit, que fa lance étoit rompuë, & s'enfuït à travers le vallon. Les ennemis le pourfuivirent avec furie, & l'un d'eux

l'aiant atteint, lui donna un coup d'épée au derriére de la téte, dont la peau fut abbatue, sans que l'os fut entamé. Il ne laissoit pas de courir toûjours nonobstant sa blessure, lorsqu'Artabane, fils de Iean, de la race des Arsacides, le perça de son javelot. Ainsi mourut Sitta par une fin tout-à-fait indigne de la grandeur de son courage, & de la gloire de ses exploits. Il étoit le mieux-fait de son siécle, & l'un des plus habiles dans la guerre. Quelques-uns disent que ce ne fut pas Artabane qui le tua, mais un simple soldat Arménien, nommé Salomon.

5. Buzez succéda à Sitta. Quand il fut arrivé auprés des Arméniens, il envoia leur offrir de faire leur paix avec l'Empereur, s'ils vouloient députer des plus considérables d'entre eux pour conférer avec lui. La pluspart rejettérent ses offres, & refusérent de se fier à sa parole. Il n'y eut que Iean, pere d'Artabane, qui, comme son ami particulier, voulut bien s'assurer sur sa bonne foi, & l'aller trouver avec Bassace son gendre, & quelques autres. Lorsqu'ils furent arrivez à un endroit où ils devoient passer la nuit, pour y commencer le lendemain la conférence avec Buzez, ils reconnurent qu'ils étoient envelopez de tous côtez. Bassace fit ce qu'il pût pour persuader à son beaupere de se sauver. Mais n'en aiant pû venir à bout, il s'enfuït avec plusieurs autres par le même chemin qu'ils étoient venus. Buzez aiant trouvé Iean seul, le fit mourir.

6. Depuis ce tems-là les Arméniens privez de l'espérance de s'accommoder avec les Romains, ou de les vaincre, élûrent Bassace pour leur Chef, & allérent implorer soûs sa conduite la protection du Roi de Perse. Quand les premiers, & les plus considérables d'entre eux eurent été conduits à son Audiance, ils lui parlérent de cette sorte.

Seigneur, il y a parmi nous plusieurs décendans du grand Arsace, qui fut le Prince le plus illustre de son siécle, & qui ne sauroit passer pour étranger dans la famille des Rois des

des Parthes, puisque les Perses relevoient autrefois de leur Couronne. Nous sommes maintenant réduits à une honteuse servitude, non pas par nôtre choix, mais en apparence par les armes des Romains, & en effet par vôtre volonté. Car on peut assurément attribuer avec justice les violences que l'on souffre, à celui qui assiste ceux qui les exercent. Permettez-nous, s'il vous plaît, de reprendre l'affaire de plus haut, afin que vous en puissiez connoître toute la suite. Arsace le dernier de nos Rois, se dépoüilla de sa dignité pour en revétir Théodose, à condition que sa postérité demeureroit libre, & exemte de toutes Charges. Nous avons joui de l'effet de cette clause jusqu'à cette paix fameuse que vous avez faite, & que nous pouvons appeler la ruine générale de toutes les Nations. Depuis ce tems-là vôtre ami de paroles, & vôtre ennemi en effet a méprisé également ses amis & ses ennemis, & a rempli toute la terre de confusion & de desordre. Lorsqu'il aura donté l'Occident, il ne vous fera que trop connoître qu'il est vôtre veritable ennemi. N'a-t-il pas commis les injustices les plus horribles? N'a-t-il pas violé les Loix les plus inviolables? Ne nous a-t-il pas accablez de charges, ausquelles nous n'avions jamais été sujets? Et n'a-t-il pas imposé le joug de la servitude aux Tzaniens, qui avoient jusqu'alors conservé leur liberté? N'a-t-il pas établi un Gouverneur au dessus du Roi des Laziens par une entreprise si étrange, qu'il n'est pas aisé de trouver des termes qui en égalent l'indignité? N'a-t-il pas envoié des Capitaines aux Bosphorites Sujets des Huns, afin de se rendre maître d'une Ville où il n'avoit point de droit? N'a-t-il pas recherché l'alliance des Ethiopiens, dont le nom par le passé n'étoit pas seulement connu aux Romains? N'a-t-il pas enfermé dans son Empire les terres des Omérites, la mer rouge, & le païs planté de palmiers? Nous ne parlerons point des maux qu'il a fait souffrir à l'Afrique, & à l'Italie. La terre est trop petite pour le contenir. Il porte son ambition jusqu'au Ciel, & il voudroit posséder un autre monde au delà de l'Océan. Pourquoi donc, Seigneur, différez-vous davantage, & pourquoi entretenez-vous cette pernicieuse paix, qui ne

peut vous produire aucun autre fruit, que d'être cause que vous ne soiez sacrifié que le dernier à l'ambition de vôtre ennemi? Si vous desirez savoir quel est le traitement qu'il a fait à ses alliez, il vous est aisé de l'apprendre par nôtre exemple, & par celui des Laziens. Mais si vous étes curieux de savoir comment il en use envers les etrangers, qui n'aiant jamais rien eu à démêler avec lui, n'ont pû aussi lui faire d'injure; vous n'avez qu'à considérer les Goths, les Vandales, & les Maures. Ce que j'ai à dire est encore plus important. Quelles ruses n'a-t-il pas emploiées pour vous séparer d'avec Alamondare qui est vôtre allié & vôtre Sujet, & pour se joindre aux Huns avec qui il n'avoit auparavant aucune habitude? Y eut-il jamais d'entreprise plus extraordinaire & plus odieuse? Comme il voit que l'Occident sera bientôt réduit soûs sa puissance, il tourne ses pensées vers l'Orient, où il n'y a que les Perses qui puissent étre le sujet de ses conquêtes. Pour ce qui est de la paix, il l'a déja violée, & il a mis des bornes à cette alliance qui n'en devoit point avoir. Car il ne faut pas croire que ce soient ceux qui prennent les premiers les armes, qui rompent la paix. Ce sont ceux qui dressent des piéges à leurs alliez dans le tems-même de l'alliance. On est coûpable quand on a conçû le crime, bien qu'on ne l'ait pas encore exécuté. Personne ne peut douter du succés de cette guerre, puisque ce ne sont pas ceux qui attaquent, mais ceux qui demeurent dans les termes d'une défense légitime, qui ont accoûtumé de remporter la victoire. Au reste les forces ne sont pas égales. La plûpart des Troupes Romaines sont occupées aux extrémitez du monde. Des deux Généraux qu'ils avoient, nous en avons tué un, qui étoit Sitta. L'autre, je veux dire Bélisaire, ne verra jamais Iustinien, & il se contente de commander le reste de sa vie dans l'Italie. Ainsi il n'y aura point d'ennemis qui puissent se presenter devant vous. Comme nous savons tous les chemins, & que nous voulons nous attacher inséparablement à vos intérêts, nous servirons de guides à vôtre armée.

7. Aprés que Cosroez eut entendu ce discours, qui lui donna beaucoup de joie, il assembla les plus intelligens,

figens, & les plus fidéles de son conseil, leur exposa ce que Vitigis lui avoit mandé, & ce que les Arméniens lui avoient dit, & mit en délibération ce qu'il faloit faire. Il y eut plusieurs avis; mais enfin on résolut de commencer la guerre contre les Romains au prin-tems. On n'étoit alors que dans l'Automne de la treiziéme année du régne de Iustinien. Les Romains ne se défioient de rien, & ne se doutoient point que Cosroez eût envie de rompre une paix que l'on appeloit éternelle. Ils avoient seulement oui dire, qu'il se plaignoit des progrés que Iustinien faisoit dans l'Occident.

CHAPITRE IV.

1. Apparition d'une Cométe. 2. Irruption des Huns. 3. Lettre de Iustinien à Cosroez.

1. IL parut alors une Cométe, qui du commencement sembloit égaler la grandeur d'un homme, & depuis la surpasser. La tête tendoit vers l'Orient, & la queue vers l'Occident. Elle étoit dans le signe du Sagittaire, & suivoit le Soleil qui étoit dans celui du Capricorne. Quelques-uns prétendoient qu'elle étoit de la nature de celles que l'on appele Xiphias, à cause qu'elle finissoit en pointe. Les autres soûtenoient qu'elle étoit chevelue. Elle parut plus de quarante jours. Les Savans furent fort partagez sur les presages qu'ils en tirérent. Pour moi je laisse à chacun la liberté d'en juger comme il lui plaira, & je me contente de raconter ce qui arriva depuis.

2. Incontinent aprés, une multitude innombrable de Huns passa le Danube, & se répandit dans l'Europe. Ils avoient souvent fait d'autres irruptions; mais ils n'avoient jamais tant fait de ravages. Ils fouragérent tout le païs, depuis le golphe de la mer Ionique, jus-

qu'à Constantinople. Ils prirent trente-deux Forts dans l'Illyrie; & bien qu'ils n'eussent pas accoûtumé de former de siége, ils ne laissérent pas de se rendre maîtres de la Ville de Cassandre, qui étoit apellée Potidée par les anciens. Aprés avoir enlevé vingt-mille prisonniers, & des sommes immenses d'argent, ils se retirérent sans trouver d'obstacle. Ils ont encore incommodé depuis les Romains par diverses courses. Ils ont attaqué le mur de la Chersonése, forcé ceux qui le gardoient, en ont tué un grand nombre, & fait les autres prisonniers. Quelques-uns d'eux traversérent le détroit qui est entre Seste & Abyde, pillérent l'Asie, puis rentrérent dans la Chersonése, où ils se joignirent à leurs compagnons, pour retourner en leur païs. Ils pillérent encore une autre-fois l'Illyrie & la Thessalie, & attaquérent le mur des Termopyles, où ils trouvérent une vigoureuse resistance. Mais comme ils cherchoient une issue parmi divers détours, ils trouvérent inopinément un sentier, par lequel ils arrivérent au haut d'une montagne voisine, d'où ils fondirent sur les Grecs, qu'ils défirent tous, excepté ceux du Peloponése. Peu de tems aprés les Perses rompirent la paix, & exercérent dans l'Orient diverses hostilitez, que je rapporterai incontinent. Bélisaire aiant vaincu Vitigis Roi des Goths & des Italiens, l'envoia vif à Constantinople. Ie dirai maintenant de quelle maniére les Perses entrérent sur les terres des Romains.

3. Lorsque Iustinien apprit que Cosroez avoit dessein de faire la guerre, il jugea à propos de lui écrire, pour l'en détourner. Il lui envoia pour cét effet un nommé Anastase, qui s'étoit aquis par sa prudence une grande réputation, & qui étoit pour lors à Constantinople, où il étoit venu de la Ville de Dara, qu'il avoit autrefois délivrée de la tirannie. Voici en quels termes étoit conceue la lettre de Iustinien.

Ceux qui ont de la sagesse & de la pieté, font tout leur possible pour retrancher les sujets de différends qui naissent

entre

entre leurs amis & eux, au lieu qu'il n'y a que des extravagans & des impies, qui cherchent des sujets de disputes & de troubles. Il n'y a rien de si aisé que de prendre les armes. Les derniers des hommes sont toûjours propres à ces actions détestables. Mais il n'est pas si aisé de réüssir dans la guerre, & de la terminer par une paix avantageuse. Vous vous plaignez de nos lettres, & vous les expliquez dans un sens tout contraire à nos intentions, afin de nous pouvoir accuser avec quelque apparence de justice. Pour nous, nous avons à representer les hostilitez qu'Alamondare a exercées en pleine paix, nos terres ravagées, nos villes prises, nôtre argent enlevé, nos hommes ou tuez, ou emmenez prisonniers. Sur quoi vous aurez plûtôt à vous défendre qu'à nous accuser, puisqu'il est certain que c'est par les actions, & non pas par les pensées que l'on juge des injustices & des violences. Quoi que nous aions receu ces injures, nous ne laissons pas de souhaiter la paix. Vous au contraire souhaitez la guerre, & vous cherchez divers prétextes de la faire, dont il n'y en a pas un seul qui nous puisse être imputé avec raison. Ceux qui ne veulent point introduire de changemens évitent les occasions de se plaindre. Mais ceux qui ont envie de troubler, ne manquent jamais de trouver quelque fausse excuse pour rompre la paix. Ce qui bien loin d'être honnéte à un Prince, n'est pas seulement supportable dans une personne ordinaire. Considérez, je vous prie, combien de gens périront par la fureur de la guerre, & à qui leur perte sera attribuée. Souvenez-vous du serment, ensuite duquel vous avez reçû nôtre argent, & duquel vous ne pouvez éluder l'obligation par aucune subtilité. Dieu a une sagesse infinie, qui ne peut être trompée par tous les artifices des hommes.

Cosroez ne fit point de réponse à cette lettre, & au lieu de renvoier Anastase qui la lui avoit portée, il le retint avec quelque sorte de violence.

CHAPITRE V.

1. Cosroez rompt la paix, & entre avec une puissante armée sur les terres des Romains. 2. Il néglige d'assiéger le Fort de Circese, & la Ville de Zenobie. 3. Il assiége celle de Sura, la prend par tromperie, & la ruine. 4. Il rend pour de l'argent à Candide Evêque de Sergiopolis, les prisonniers qu'il avoit faits dans Sura.

1. L'HYVER de la treiziéme année de l'Empire de Iustinien étant fini, Cosroez fils de Cavade mena une puissante armée sur les terres des Romains, & rompit ouvertement cette paix que l'on nommoit éternelle. Il ne prit pas sa marche par le milieu de la Mesopotamie, mais le long de l'Euphrate.

2. Il y a sur l'un des bords un Château extrémement fort, nommé Circese, qui est le dernier qui reléve des Romains. Il est bâti sur un angle de terre, que le fleuve Aborras fait en se joignant à l'Euphrate, & couvert d'une longue muraille tirée d'un fleuve à l'autre, & qui forme comme un triangle. Cosroez ne vouloit ni passer l'Euphrate, ni assiéger le Château. Son dessein étoit d'aller vers la Syrie, & la Cilicie. Il fit donc avancer ses Troupes en diligence le long de l'Euphrate. En trois jours il arriva à Zenobie, Ville qui a reçu ce nom de la Reine, sa Fondatrice. Elle étoit Epouse d'Odénat qui commandoit aux Sarrasins de cette contrée, lesquels étoient alliez des Romains, & qui rendit ceux-ci maîtres de l'Orient par la défaite des Médes. Il y a long-tems que ces choses-là se sont passées. Cosroez s'étant approché de la Ville, & aiant reconnu qu'elle n'étoit de nulle importance, & que le païs d'a-

d'alentour étoit stérile & désert, ne voulut pas y perdre le têms, qu'il desiroit emploier à quelque exploit mémorable. Il tâcha néanmoins de s'en rendre maître par composition. Mais n'aiant pû en venir à bout, il fit partir son armée.

3, Aprés avoir fait encore autant de chemin qu'il en avoit déja fait, il arriva à la Ville de Sura assise sur l'Euphrate. Quand il en fut proche, le cheval où il étoit monté commença à hennir, & à frapper du pié; ce que les Mages assurérent être un présage qu'il prendroit la place. Il la fit donc investir. Arsace Arménien qui en étoit Gouverneur, borda les murailles de soldats, combattit tres-vaillamment, & fut enfin blessé d'une fléche, & mourut, aprés avoir tué un grand nombre des assiégeans. Comme il étoit tard, les Perses se retirérent dans leur camp, dans l'intention de recommencer le lendemain l'attaque dés le point du jour. Les Romains qui avoient perdu leur espérance, en perdant leur Chef, songérent a demander composition, & envoiérent de grand matin leur Evêque avec des valets qui portoient du pain, du vin & des oiseaux. Quand il fut arrivé devant Cosroez, il se prosterna à ses piés, & le supplia avec des larmes, d'avoir pitié des misérables Habitans d'une Ville, qui n'avoit de rien servi aux Romains par le passé, & qui ne pouvoit aussi servir aux Perses à l'avenir, & lui offrit une somme considérable pour la rachéter du pillage. Cosroez étoit irrité contre les Citoiens de Sura, de ce que les aiant assiégez les premiers de tous les Sujets de l'Empire Romain, ils avoient été si hardis que de prendre les armes au lieu de se rendre, & avoient tué plusieurs personnes de marque d'entre les Perses. Il dissimula néanmoins son ressentiment, afin de se rendre plus formidable par le châtiment extraordinaire qu'il avoit envie d'en tirer, afin d'obliger de se soûmettre à sa puissance toutes les places, devant lesquelles son armée paroîtroit. Il releva donc l'Evêque avec beaucoup d'humanité, accepta les pré-

ſens, & lui témoigna que lorſqu'il auroit conféré avec les plus conſidérables des Citoiens, touchant la ſomme qu'ils lui paieroient pour étre exemts du pillage, il leur accorderoit leur demande. Ainſi il le renvoia avec ſa ſuite, ſans lui laiſſer le moindre ſoupçon du piége qu'il lui tendoit. Il choiſit des premiers d'entre les Perſes pour l'accompagner avec plus d'honneur; & il leur commanda en particulier, de lui faire toutes ſortes de careſſes juſqu'aux murailles de la Ville, & de le remplir d'eſpérance, afin que ceux de dedans remarquaſſent la joie qui en paroîtroit ſur ſon viſage. Deplus, il leur donna charge, lorſqu'ils verroient la porte ouverte pour recevoir l'Evêque, de jetter dedans une groſſe pierre, ou une piéce de bois, afin d'empêcher de la refermer; & au cas que la garniſon fit quelque effort, d'y reſiſter durant quelque tems; juſqu'à ce que les Troupes fuſſent arrivées. Coſroez aiant donné cét ordre, tint ſon armée toute prête pour courre vers la Ville dans le moment qu'il en donneroit le ſignal. Quand l'Evêque fut arrivé proche des murailles, les Perſes feignant de prendre congé de lui, le ſaluérent avec de grandes démonſtrations de reſpect. Ceux de la Ville voiant les honneurs que lui rendoient les ennemis, & la joie qu'il en témoignoit, ouvrirent la porte pour le recevoir. Lorſqu'il fut entré avec ſa ſuite, ils voulurent la refermer, mais les Perſes y avoient jetté une groſſe pierre, ſelon l'ordre que j'ai dit qu'ils en avoient reçu. Les ſoldats de la garniſon repouſſérent la porte avec violence, mais ce fut inutilement. Ils n'oſérent la r'ouvrir pour ôter la pierre, à cauſe, que les Perſes étoient au dehors. Quelques-uns diſent que c'étoit une piéce de bois, & non pas une pierre. Les Habitans ne ſavoient encore rien de la ſurpriſe, lorſque Coſroez arriva avec toute ſon armée. Il ſe rendit maître de la porte & de la Ville, y mit tout à feu & à ſang, & la ruina de fond en comble. Il renvoia alors Anaſtaſe Ambaſſadeur de Iuſtinien, & lui commanda d'aller porter

porter à son maître des nouvelles du lieu où il l'avoit laissé.

4. Depuis néanmoins, soit par humanité, ou par avarice, ou par complaisance pour une femme nommée Euphémie, qu'il avoit prise parmi les autres captives de la Ville, & qu'il avoit épousée ensuite, à cause de sa beauté, il résolut de traiter favorablement les Citoiens de Sura. Il envoia pour ce sujet à Sergiopolis Ville de l'obéïssance des Romains, laquelle a pris son nom de ce Sergius si célébre parmi les Chrétiens, & qui est située dans un champ appellé le Champ Barbare, à cent vingt-six stades de Sura du côté du Nord. Il fit offrir à Candide, qui en étoit Evêque, de lui remettre entre les mains, pour deux cens marcs d'or, douze mille prisonniers. Candide s'étant excusé sur ce qu'il n'avoit point d'argent, Cosroez se contenta qu'il en fît sa promesse, & lui rendit les prisonniers. Candide s'obligea par de grands sermens, à paier les deux cens marcs d'or dans un an; & il ajoûta de lui-même, qu'en cas qu'il y manquât dans ce tems-là, il consentoit de paier le double, & de perdre son Evêché. Ainsi il reçut les prisonniers sur sa promesse. Mais la plûpart moururent incontinent aprés, de fatigues & de miséres. Cosroez mena ensuite son armée plus loin.

CHAPITRE VI.

1. Troupes d'Orient divisées & commandées par deux Généraux. 2. Buzez envoié à Ierapolis, & la Harangue qu'il fait aux Habitans. 3. Germain neveu de Justinien envoié à Antioche, & les desseins qu'il forme pour la défense de cette ville. 4. Megas Evêque de Berée député vers Cosroez par les Habitans d'Antioche. 5. Cosroez demande de l'argent aux Habitans de Ierapolis.

1. JUSTINIEN avoit partagé un peu auparavant le commandement des Troupes d'Orient, & avoit

avoit laissé soûs Bélisaire, qui autrefois étoit seul Général, toutes celles qui étoient dispersées en divers endroits jusqu'à l'Euphrate; & pour celles qui étoient depuis l'Euphrate jusqu'à la frontiére de Perse, il les avoit confiées à Buzez, qui donnoit seul alors les ordres dans l'Orient, à cause que Bélisaire n'étoit pas encore arrivé d'Italie.

2. Ce Buzez étant à Ierapolis, & aiant appris ce qui étoit arrivé à Sura, manda les premiers des Ierapolitains, & leur parla de la sorte. *On peut combatre ouvertement un ennemi, quand on a des forces égales. Mais quand on est beaucoup plus foible, il faut avoir recours aux ruses, & aux stratagémes, afin de ne se pas précipiter dans un péril évident. Vous savez combien l'armée des Perses est nombreuse. S'ils nous assiégent, il leur sera aisé de nous réduire par la famine, en bouchant les passages, & en subsistant à la campagne à nos dépens. Si le siége dure long-tems, les murailles qui ménacent de ruine ne pourront resister à leur batterie; & nous souffrirons de grandes pertes. Mais si nous divisons nos Troupes, & qu'en laissant une partie à la garde de la Ville nous nous emparions avec l'autre des hauteurs qui sont alentour, nous contraindrons Cosroez de se retirer, soit par les courses que nous ferons sur ses gens; ou par les allarmes que nous donnerons à son camp. Alors il n'aura plus tant de hardiesse de continuer le siége, ni tant de liberté de chercher des vivres à la campagne.* Voilà ce que dit Buzez. Mais s'il parla à propos, ses actions ne répondirent pas à ses paroles: car il s'enfuït avec la fleur de l'armée, sans qu'il fut possible, ni aux Habitans de Ierapolis, ni aux ennemis, de savoir de quel côté il étoit allé. Voilà l'état où étoient alors les affaires.

3. Quand Iustinien apprit l'arrivée des Perses, il dépêcha contre eux Germain son neveu, & lui promit que bientôt il seroit suivi d'une armée nombreuse. Germain alla à Antioche, dont il visita les murailles, qu'il

qu'il trouva en bon état. La partie de la Ville qui est bâtie dans un fond, est arrosée du fleuve Oronte, qui empêche le passage aux ennemis ; & l'autre partie, qui est sur des hauteurs, est défendue par des précipices, qui sont alentour. Il se trouva néanmoins que la muraille pouvoit être attaquée par l'endroit le plus élevé, apellée par les Habitans Orocasiade. Ce qui procédoit de ce qu'elle étoit trop proche d'une roche fort haute. Il commanda donc de creuser un fossé dans la roche, ou de bâtir une tour dessus, & la joindre à la muraille. Les Ingénieurs ne furent pas de cét avis, & comme les ennemis étoient aux portes, ils crûrent ne pouvoir commencer, ni l'un, ni l'autre de ces ouvrages, sans découvrir le plus foible endroit de la place, & sans montrer par où il la faloit attaquer. Ces raisons firent quiter à Germain son premier dessein. Il espéroit qu'il arriveroit bien-tôt une armée de Constantinople : mais aprés l'avoir attenduë long-tems, il commença à desespérer de son arrivée, & à apréhender que Cosroez sachant qu'il étoit dans Antioche, y vint mettre le siége, afin de prendre un neveu de l'Empereur. Les Citoiens touchez de la même crainte délibérérent entr'eux, & jugérent qu'il n'y avoit point d'autre moien de se délivrer d'un si grand danger, que d'envoier de l'argent à Cosroez.

4. Ils députérent donc Megas Evêque de Berée, qui étoit alors à Antioche, & qui étoit homme fort prudent, pour aller demander grace à Cosroez. Aiant accepté cette Charge, il trouva l'armée des Perses proche de Ierapolis, & aiant été mené devant le Roi, il le supplia d'avoir pitié d'un peuple qui ne l'avoit point offensé, & qui n'étoit pas capable de resister à sa puissance. Il lui representa : *Qu'il convenoit moins à un grand Prince qu'à nul autre, d'exercer des violences contre des personnes qui cédent, & qui se soûmettent : Qu'en cela il n'y avoit rien d'élevé, ni qui fut digne d'un Roi : Qu'il n'avoit pas donné le loisir à Justinien de renouveller les anciennes alliances*

liances, ou pour le moins de se préparer à la guerre, mais qu'il avoit pris les armes sans la déclarer. Ce discours mit Cosroez dans une si furieuse colére, que s'emportant avec le dernier excés, il ménaça de mettre la Syrie, & la Cilicie à feu & à sang, & commanda à Megas de le suivre devant Ierapolis, où il alloit mener son armée.

5. Quand il fut arrivé, & qu'il eut reconnu que les murailles étoient bonnes, & que la garnison étoit forte, il demanda de l'argent aux Habitans, par un truchement nommé Paul. Ce Paul étoit Romain: Il avoit été élevé parmi eux; & il enseignoit alors la Grammaire à Antioche. Les Habitans qui appréhendoient d'étre forcez du côté d'une muraille, qui embrasse une petite montagne, & qui desiroient conserver leurs terres, s'accordérent à paier quatre mille marcs d'argent. Megas ne cessa depuis de faire d'instantes priéres à Cosroez en faveur de tout l'Orient, jusqu'à ce qu'il lui eût promis de sortir des terres de l'Empire, pour mille marcs d'or.

CHAPITRE VII.

1. Cosroez prend la Ville de Berée, & y met tout à feu & à sang. 2. Megas retourne à Antioche, & ne peut persuader aux Habitans d'exécuter ce qu'il avoit promis à Cosroez. 3. Il va à Berée, & se plaint à Cosroez. 4. Réponse de Cosroez. 5. Réplique de Megas. 6. Cosroez se laisse fléchir, & accorde la vie à la garnison de la Citadelle de Berée.

1. MEGAS alla le même jour à Antioche, & Cosroez aiant touché l'argent qui lui avoit été promis, marcha vers Berée. C'est une Ville située entre Antioche & Ierapolis, en une égale distance de l'une & de l'autre. Megas marchoit à grandes journées sans équipage, & sans train. L'armée de Cos-

roez

roez ne faisoit que la moitié d'autant de chemin que lui; si bien qu'en quatre jours Megas arriva à Antioche, & l'armée à Berée. Cosroez envoia aussi-tôt Paul demander de l'argent aux Habitans, & il prétendoit le double de ce qu'il avoit reçu à Ierapolis, à cause qu'il voioit que les murailles étoient foibles. Les Habitans qui ne pouvoient espérer de se défendre, promirent tout ce qu'il voulut. Lors néanmoins qu'ils lui eurent donné quatre mille marcs d'argent, & qu'il en demanda encore, ils lui répondirent qu'ils n'avoient plus rien de reste; & comme il les pressoit impitoiablement, ils s'enfuïrent avec les soldats dans la Citadelle, qui étoit bâtie sur une hauteur. Le jour suivant il envoia pour recevoir l'argent qu'il demandoit. Mais ceux qu'il avoit envoiez, lui aiant rapporté qu'ils avoient trouvé les portes fermées, & qu'ils n'avoient vû personne, il commanda d'escalader les murailles. Ce que les soldats aiant fait, ils entrérent dans la Ville, en ouvrirent les portes, & y reçurent toute l'armée. Cosroez ne pouvant modérer sa colére, mit le feu à la plus grande partie des maisons, & alla vers la Citadelle, dans la résolution de l'attaquer. La Garnison se défendit vaillamment, & tua plusieurs Perses: mais il arriva un grand bonheur à Cosroez par l'imprudence des assiégez. Au lieu de se retirer seuls dans la Citadelle, ils y avoient enfermé des chevaux & d'autres bêtes, qui épuisérent en peu de jours la seule source, d'où ils pouvoient tirer de l'eau. Ainsi ils furent réduits à la derniére extrémité.

2. Cependant Megas étoit arrivé à Antioche, & y avoit raconté ce qu'il avoit négocié avec Cosroez, mais il ne put persuader aux Habitans de l'exécuter. Iean fils de Rufin, & Iulien Secrétaire d'Etat, Ambassadeurs de Iustinien y étoient arrivez en même-tems, & traversoient l'accommodement. Iulien soûtenoit hautement, que son maître ne donneroit point d'argent à ses ennemis, & qu'il ne rachéteroit point des

Villes

Villes qui lui appartenoient. Il accusoit même Ephraïm Evêque d'Antioche, d'avoir dessein de livrer la place. Cela fut cause que Megas, s'en retourna sans rien faire. Ephraïm se retira dans la Cilicie par la crainte des armes des Perses. Germain l'y suivit bientôt aprés, avec un petit nombre des siens, aiant laissé le reste à Antioche.

3. Megas étant retourné en diligence à Berée, fort fâché de tout ce qui étoit arrivé, se plaignit à Cosroez de l'injustice & de la perfidie, avec laquelle, sans se soucier des paroles qu'il lui avoit données de faire la paix, il avoit contraint les Habitans d'Antioche de se retirer dans la Citadelle, & avoit mis le feu à la Ville, & l'avoit réduite en cendres. Cosroez répondit ainsi à ces plaintes.

4. *Vous ne devez imputer qu'à vous-mêmes les maux que vous avez soufferts, puisqu'en ne venant pas dans le tems, dont nous étions convenus, vous nous avez obligez de vous attendre. Pour ce qui est de vos Citoiens, est-il besoin d'exagérer leur insolence? Aprés être demeurez d'accord de paier une somme d'argent pour se rachêter du pillage, ils n'y ont pas satisfait: Mais se fiant à leur forteresse, ils m'ont forcé de les assiéger. J'espére néanmoins avec l'aide des Dieux me venger de leur infidélité, & de la perte de tant de braves hommes qu'ils ont tuez, & qui étoient dignes d'une mort plus honorable.* Cosroez aiant répondu de la sorte, Megas prit la liberté de lui repliquer en ces termes.

5. *Si l'on considére que c'est un Prince tres-puissant, qui charge de reproches des personnes tres-foibles, on jugera peut-être qu'il y a de la témérité à entreprendre de les repousser. En effet, le monde est fait de telle façon, qu'il s'imagine que ceux, qui ont la force de leur côté, y ont aussi la raison. Mais s'il est permis de ne regarder que la verité, & de fermer les yeux à tout le reste, on trouvera que vous n'avez aucun sujet de vous plaindre. Ie vous prie d'écouter avec patience le récit de ce qui s'est passé. Vous m'avez envoyé à Antioche. I'en suis revenu sept jours aprés. Il étoit impossible d'en revenir plûtôt. Quand j'ai été arrivé j'ai vû les mauvais traite-*

mens que vous aviez faits à nos Citoiens. Ils sont dépoüillez de tous leurs biens, & ils ne défendent plus que leur vie. En l'état où ils sons réduits, toute la puissance du monde n'en sauroient tirer de l'argent. Comment vous donneroient-ils ce qu'ils n'ont pas ? Il y a long-tems que les hommes savent distinguer les noms des choses; & qu'ils mettent différence entre la rebellion & l'impuissance. Celle-là se fait haïr, parce que procédant d'un naturel indontable, elle résiste à l'autorité la plus légitime, & à la grandeur la plus élevée. L'autre n'excite que la compassion, parce qu'il ne tient pas à elle qu'elle n'obéïsse, & que tout son défaut vient de sa foiblesse. Permettez, Seigneur, qu'aprés étre tombez dans la plus déplorable de toutes les conditions, nous aions au moins cette consolation dans nôtre malheur, de n'en étre pas la cause. Contentez-vous, s'il vous plaît, de l'argent que vous avez reçû, & ne le pesez pas dans la balance de vôtre mérite, mais dans celle de nôtre misére. N'usez point de violence pour en tirer d'avantage, afin de n'avoir point la honte d'avoir tenté l'impossible. Les folles entreprises manquent toûjours de succés, & il est bon de n'entreprendre que ce qui peut réüssir. Voilà ce que je puis dire pour la défence des Habitans de Berée. Peut-étre que si j'avois conféré avec eux, j'ajoûterois quelques raisons, dont je ne suis pas maintenant assez informé. Cosroez lui permit d'aller à la forteresse, où aiant reconnu la disette qu'il y avoit d'eau, il en revint baigné de larmes; & s'etant prosterné aux piés de ce Prince, il l'assura que les Habitans n'avoient plus d'argent & le conjura de leur laisser la chose qui leur restoit, qui étoit la vie.

Cosroez fléchi par ses larmes, donna sa parole avec serment aux assiégez, qui furent ainsi délivrez d'un extréme péril. Ils se retirérent, & chacun alla où il voulut. Il sortit aussi quelques soldats, qui se plaignant qu'on leur devoit plusieurs montres, prirent parti dans les Troupes de Cosroez. Et depuis ils le suivirent en Perse.

CHAPI-

CHAPITRE VIII.

1. *Insolence des Habitans d'Antioche.* 2. *Siége de la Ville.* 3. *Desordre des assiégez.* 4. *Les Perses montent sur la muraille, & s'en rendent maîtres.* 5. *Défense vigoureuse de la jeunesse de la Ville.* 6 *Discours de Zabergam à Cosroez.* 7. *Exemple mémorable de chasteté.*

1. COSROEZ marchoit avec toute son armée contre Antioche, à cause que Megas lui avoit rapporté, qu'il n'en avoit pû tirer d'argent. Quelques-uns des Habitans en étoient déja sortis, & en avoient emporté ce qu'ils avoient de plus précieux. Les autres se préparoient à en faire autant, lorsque Theoctiste & Molatze Capitaines des Troupes du Liban, arrivérent avec six mille hommes, & relevérent leurs espérances. Les Perses arrivérent en même-tems, & campérent proche du fleuve Oronte. Cosroez envoia Paul offrir aux assiégez de lever le siége pour mille marcs d'argent, & il étoit aisé de juger qu'il l'eût levé pour moins. Il y eut aussi des Députez de la Ville, qui allérent conférer avec lui touchant les conditions de la paix. Le lendemain de la conférence, le peuple de cette Ville, qui est railleur & insolent, se moqua de Cosroez avec des paroles piquantes, & comme il les exhortoit à se rachéter, en donnant une médiocre somme d'argent, il s'en falut peu qu'ils ne l'accablassent de pierres.

2. Cela mit Cosroez dans une extréme colére, & lui fit prendre la resolution d'attaquer la Place. Le lendemain il fit avancer toutes ses troupes, & en aiant placé une partie aux environs de la riviére, il alla avec les plus braves à l'endroit de la muraille qui étoit le plus haut & le plus foible. Les Romains se trouvant in-

incommodez dans un lieu fort étroit où ils combattoient, s'avisérent d'attacher ensemble de longues piéces de bois, & de les suspendre le long des courtines, afin d'y pouvoir loger un plus grand nombre de soldats. Les Perses attaquoient vivement la Ville, & sur tout du côté de la montagne, d'où ils tiroient un nombre innombrable de fléches. Les Romains se défendoient vaillamment, & non seulement les soldats faisoient fort-bien leur devoir, mais aussi toute la jeunesse de la Ville. C'étoit un grand avantage aux assiégeans de combattre, comme de plain pié, du haut d'une roche, dont ils s'étoient emparez d'abord. Si les assiégez eussent eu le courage de s'en rendre maîtres les premiers, ils eussent sans doute évité leur perte. Mais ils ne s'en avisérent pas. Il faloit qu'Antioche fut ruinée par les Perses, qui animez de la présence de Cosroez firent des efforts extraordinaires, & ne donnérent point de relâche à leurs ennemis.

3. Comme les Romains étoient au haut des murailles en plus grand nombre, & en plus grand desordre qu'auparavant, les cordages, qui tenoient les piéces de bois se rompirent, & tout l'édifice tomba par terre. Ceux qui étoient dans les tours en aiant entendu le bruit, crûrent que c'étoient les murailles qui étoient abatues, & prirent la fuite. Les jeunes gens qui avant le siége étoient de partis contraires, se réünirent pour la défense de leur patrie. Theoctiste & Molatze montérent à cheval & coururent à la tête de quelques gens vers les portes, où ils disoient qu'ils se joindroient à Buzez, pour repousser l'ennemi. Les hommes, les femmes & les enfans alloient aussi en foule du même côté, & ils y étoient écrasez par les chevaux, de sorte qu'il s'y fit un grand massacre.

4. Les Perses dressérent des échelles contre la muraille, & y montérent sans peine. Mais quand ils furent sur les creneaux, ils s'y arrétérent, & y demeurérent quelque-tems sans oser décendre. Je croi qu'ils appréhen-

appréhendoient que les ennemis leur eussent tendu quelque piége dans un certain creux fort profond, qui est entre le roc & la Ville. On dit que ce fut Cosroez qui retint ses gens, parce qu'il savoit combien il étoit difficile de décendre, & qu'il voioit de loin la déroute des ennemis. Il craignoit de les forcer de revenir à la charge en les poursuivant, & de manquer de prendre cette Ville importante, qui étoit non seulement la plus ancienne, & la plus célébre que les Romains possédassent dans l'Orient, mais encore la plus considérable par l'étendue de son enceinte, par la magnificence de ses bâtimens, par l'abondance de ses richesses, & par le nombre de ses Citoiens. Il négligea donc toute autre chose, pour donner aux Romains le loisir de se sauver. Les Perses leur faisoient signe de la main de s'enfuïr. La garnison, tant les Chefs que les soldats, sortirent tous par une même porte, qui est celle par où l'on va à un Fauxbourg apellée Daphné. Alors les Perses décendirent du haut des murailles, & entrérent dans la Ville.

5. Quelques jeunes Habitans qui y étoient encore, recommencérent le combat; & bien qu'ils fussent demi-nuds, & qu'ils ne combatissent qu'avec des frondes, ils ne laissérent pas de remporter d'abord quelque avantage, & de chanter des chansons en l'honneur de Justinien, & de le proclamer vainqueur. Cosroez, qui cependant étoit assis dans une tour bâtie sur la montagne, commanda de lui amener les Ambassadeurs des Romains.

6. Un Capitaine nommé Zabergam, qui crut que c'étoit pour traiter avec eux de la paix, s'approcha, & lui dit: *Seigneur, il semble que vous soiez d'un sentiment bien différent de celui des Romains touchant la conservation de leurs vies. Ils vous ont attaqué avec toutes sortes d'outrages avant le siége. Il n'y a point eu d'attentats qu'ils n'aient commis depuis qu'ils ont été vaincus, de sorte qu'il y a apparence qu'ils craignent que vous n'aiez envie de leur faire grace. Vous au contraire, vous voulez sauver des gens qui veulent*

périr.

périr. Aprés que Cosroez eut entendu ce discours, il envoia reconnoître l'état de la Ville par une troupe des plus braves de ses gens, qui lui rapportérent qu'il n'y avoit plus rien à appréhender. Les Perses devenus les plus forts en nombre, avoient mis les Habitans en déroute, & en avoient fait un nouveau carnage, sans épargner ni âge ni séxe.

7. On dit que deux Dames des plus illustres par les avantages de la naissance, étant sorties de la Ville, & étant sur le point de tomber entre le mains des ennemis, se jettérent dans le fleuve Oronte, où elles perdirent la vie, de peur de perdre l'honneur.

CHAPITRE IX.

1. Discours de Cosroez aux Ambassadeurs des Romains. 2. Description du naturel de ce Prince. 3. Jugement de Procope touchant la fortune. 4. Ruine & embrasement d'Antioche.

1. LEs Ambassadeurs étant venus devant Cosroez, il leur parla de la sorte. *L'Ancien proverbe est veritable, qui dit que Dieu ne donne jamais aux hommes des biens qui soient purs, mais qu'il les tempére toûjours de quelque mal. Nos ris sont mêlez de larmes, nôtre joie de tristesse, nôtre prospérité de disgrace; & nous ne goûtons point de parfait plaisir. J'ai pris sans peine cette Ville si célébre. C'est une victoire signalée que je tiens de la libéralité des Dieux. Mais quand je regarde la multitude des morts, & que je considére que mes trophées sont teins du sang des vaincus, je n'en ressens pas un vrai contentement. Il en faut attribuer la cause à ces misérables Habitans, qui n'aiant pû soûtenir le siége, n'ont pas laissé que d'être si téméraires, que d'attaquer une armée victorieuse, qui étoit entrée de vive force dans leur Ville. Les premiers de la Cour me prioient de leur permettre de l'investir, & de*

& de faire passer tous les prisonniers au fil de l'épée. Mais moi qui suis persuadé qu'il y a de la cruauté à traiter ainsi un ennemi vaincu, j'exhortois les fuiars à doubler le pas, & à se mettre en sureté.

2. Cosroez disoit ces paroles d'un ton foible & languissant, afin de faire croire aux Ambassadeurs qu'il étoit fâché des maux que la Ville d'Antioche avoit soufferts. Mais ils ne savoient que trop la véritable raison pour laquelle il avoit permis aux assiégez de se sauver. Il trahissoit sa pensée, il déguisoit la verité, & il chargeoit avec plus d'adresse, que nul autre n'eût pu faire, les innocens des crimes, dont il étoit lui-même coûpable. Il étoit toûjours prêt à promettre toutes choses, & à confirmer ses promesses par des sermens, mais il étoit encore plus porté à oublier ce qu'il avoit promis. Quoi qu'il eût sur le visage l'image de la pieté, & qu'il eût dans la bouche des paroles qui ne témoignoient que de l'éloignement pour les mauvaises actions; il n'y en avoit point qu'il ne commît, lors qu'il en pouvoit tirer de l'utilité. Quand il se rendit maître de Sura, par de mauvais artifices; on dit que voiant dans le sac de cette misérable Ville, une Dame de qualité, que des Soldats trainoient avec violence, & qui tenoit par la main un petit enfant sévré depuis peu de jours; & qui ne pouvant suivre sa mere, étoit blessé par les inégalitez de la terre, contre laquelle il se heurtoit rudement, il dit en presence de l'Ambassadeur des Romains, & de plusieurs autres personnes, en soûpirant, & en faisant semblant de pleurer, qu'il prioit Dieu de punir l'auteur de tant de maux. Il vouloit désigner Justinien, quoy qu'il sût bien qu'il en étoit lui-même l'auteur. Voilà le veritable portrait de Cosroez. Son mauvais naturel ne l'empécha pas de parvenir à l'Empire plûtôt que Zamez, à qui il eût appartenu, au défaut de son frere Coase, si la nature ne lui eût point envié cét honneur, en le faisant borgne. Coase ne fut exclus que par l'aversion que Cavade, leur pere commun, avoit injustement conçu contre

lui. Dés qu'il en eût pris possession, il appaisa tous les mouvemens qui s'y élevérent, & il fit aux Romains tout le mal qu'il desira.

3. Quand la fortune a dessein d'élever quelqu'un, elle le fait toûjours dans le tems, & de la maniére qu'elle l'a destiné. Elle ne considére ni le mérite de la personne, ni l'extravagance du choix, ni les discours de ceux qui la blâmeront, d'avoir mal ménagé ses faveurs. Enfin elle ne se soucie que de venir à bout de ce qu'elle souhaite. Mais laissons à Dieu la conduite de toutes choses.

4. Cosroez défendit à ses Soldats de tuer. Il leur permit seulement de faire des prisonniers, & de se charger de butin. Pour lui il décendit de la montagne avec les Ambassadeurs, & entra dans une Eglise, où il trouva tant d'ornemens, & tant de vases d'or & d'argent, qu'il eut dequoi s'enrichir, bien qu'il ne prit aucune part à tout le reste des dépoüilles. Il enleva de ce saint lieu quantité de marbre, & d'autres ouvrages exquis, pour les transporter en Perse. Il commanda ensuite de brûler la Ville. Les Ambassadeurs le supliérent de conserver au moins l'Eglise. Ce qu'il leur accorda pour de l'argent. Aiant ensuite laissé un petit nombre de Perses, à qui il avoit donné l'ordre de mettre le feu, il se retira au même lieu où il étoit campé devant le siége.

CHAPITRE X.

1. Présages de la ruine d'Antioche. 2. Réflexion sur le secre impénétrable des conseils de Dieu. 3. Eglises conservées. 4. Harangue des Ambassadeurs de Justinien. 5. Plaintes de Cosroez. 6. Conférence touchant la paix. 7. Conclusion de la paix.

1. LE Ciel avoit donné un peu auparavant à la ville d'Antioche des présages de sa ruine. Les En-

seignes de la garnison, qui étoient enfoncées dans la terre du côté de l'Occident, étoient passées du côté de l'Orient, & depuis étoient revenues en leur place, sans que personne y eût touché. Les Soldats montrérent à leur Trésorier nommé Tatien, qui étoit un homme fort sage, & natif de Mopveste, les Etendars, lors qu'ils se remuoient encore. Ils firent remarquer la même chose à plusieurs autres. Mais ceux qui virent ce prodige, ne comprirent pas que c'étoit un présage, que la Ville passeroit de la domination de l'Empereur d'Occident, soûs la domination de l'Empereur d'Orient. Ainsi le malheur leur étoit inévitable.

2. Pour moi quand je décris cét accident, & que je travaille à le consigner à la postérité, je suis frappé d'étonnement, de ce que Dieu éléve quelquesfois jusqu'au Ciel, la grandeur, ou des hommes, ou des Villes, & qu'il l'abaisse en un autre tems, & l'anéantit sans qu'il en paroisse de raison que nous puissions pénétrer: Car il n'est pas permis de croire qu'il agisse sans en avoir de secrétes, & d'impénétrables.

3. Enfin la ville d'Antioche fut détruite par le plus impie de tous les hommes; mais néanmoins toutes les marques de sa beauté & de sa magnificence ne furent pas effacées. Toutes les maisons furent consumées par le feu, excepté l'Eglise, qui fut conservée par ceux qui en avoient reçu l'ordre. Quelques bâtimens proches d'un lieu appellé Cereteum, furent aussi sauvez de cét incendie, non pas par l'ordre des hommes, mais par leur propre situation, qui les séparant des autres, fut cause que la flâme ne s'étendit pas jusqu'à eux. Les Barbares brûlérent tout ce qui étoit hors de la Ville, excepté l'Eglise de Saint Julien, & les maisons où logeoient les Ambassadeurs. Ils épargnérent aussi les murailles.

4. Les Ambassadeurs vinrent incontinent aprés trouver Cosroez, & lui parlérent en ces termes. *Seigneur, si nous n'avions l'honneur de vous voir & de vous parler, nous ne pourrions nous imaginer que Cosroez fils de*

Cavade, fut entré sur nos terres à main armée, qu'il eût violé un serment qu'il venoit de faire avec tant de solemnité, sans considérer que la sainteté des sermens est le gage le plus certain des promesses parmi les hommes. Enfin nous ne pourrions croire qu'il eût rompu un traité de paix, sans faire reflèxion que ces traitez sont l'unique resource de ceux qui ne trouvent point d'assurance dans la guerre. Faire tout ce que nous venons de dire, qu'est-ce autre chose, que changer la vie des hommes en la vie des bêtes? Si l'on ne veut pas observer les contrats que l'on a signez, il faut faire une guerre sans paix & sans tréve. Et faire une guerre de cette maniére, c'est renoncer aux sentimens de l'humanité. Nous ne savons certes quelle a été vôtre pensée, quand vous avez mandé à vôtre frere, que c'etoit lui qui étoit cause de la rupture. Cela fait connoître que vous étes persuadé que c'est un grand mal de rompre la paix. Mais s'il est innocent en ce point, vous avez eu tort de prendre les armes. Que s'il est coûpable de quelque faute, ne poussez pas plus loin vôtre vengeance, afin de remporter sur lui quelque avantage. Car le plus veritable avantage que l'on puisse remporter, est de faire moins de mal que son ennemi. Mais comme nous sommes assurez qu'il n'a point contrevenu aux traitez, nous vous conjurons de ne point faire de mauvais traitemens aux Romains. Vos sujets n'en peuvent tirer aucun profit, & vous n'en pouvez attendre d'autre fruit vous-même, que de faire voir à tout le monde que vous outragez vos alliez, par la plus odieuse de toutes les perfidies.

5. Quand Cosroez eut entendu ce discours, il soûtint aux Ambassadeurs que c'étoit Justinien qui avoit le premier rompu l'alliance, & il en apporta des raisons, dont quelques unes étoient veritables & solides; mais les autres étoient frivoles, & sans fondement. Il produisit des lettres qu'il avoit écrites à Alamondare, & aux Huns; mais il n'osa avancer, ni entrependre de justifier que les Romains eussent exercé les premiers des actes d'hostilité.

6. Les Ambassadeurs contestoient la verité d'une partie de ce qui leur étoit objecté; & à l'égard du reste, ils tâchoient d'en excuser l'Empereur, en rejettant la

faute sur ses Ministres. Cosroez pour toute conclusion demanda de l'argent; mais il ne vouloit pas que ce fût en un seul paiement; parce, disoit-il, que la paix, qui n'est faite que pour une somme d'argent, ne subsistant qu'autant que cette somme dure; il desiroit que le paiement se fît tous les ans, afin que la paix fût perpetuelle. Il assuroit qu'alors les Perses seroient contens de garder les portes Caspiennes, & qu'ils n'auroient plus de regret des fortifications de Dara, puisque l'argent qu'ils recevroient leur tiendroit lieu de récompense. Les Ambassadeurs répondoient que les Perses prétendoient par ce moien imposer un tribut aux Romains. Cosroez repliquoit que ce ne seroit pas un tribut, mais une pension que les Romains donneroient aux Perses, qui porteroient les armes pour leur défense, de même qu'ils en donnent aux Huns, & aux Sarrasins, qui gardent leurs frontiéres.

7. Aprés plusieurs contestations de part & d'autre, on demeura enfin d'accord, que Cosroez toucheroit alors cinq mille marcs d'or pour une fois seulement, & qu'à l'avenir il en recevroit cinquante marcs par an: Qu'il y auroit cessation d'armes, & qu'il retireroit ses troupes dés le moment qu'il auroit reçu des ôtages; & enfin que les articles du traité seroient ratifiez, par des Ambassadeurs que Justinien lui envoieroit exprés pour cela.

CHAPI-

CHAPITRE XI.

1. Cosroez visite la Ville de Séleucie, & le Fauxbourg de Daphné. Il brûle l'Eglise de Saint Michel, pour venger la mort d'un soldat. 3. Il va à Apamée, dont les Habitans ont recours à une relique de la vraie Croix. 4 Thomas Evêque d'Apamée va au devant de lui, l'accompagne dans la Ville, & en est trompé 5. Il assiste aux jeux publics, & il favorise les Verds, par jalousie, de ce que Justinien soûtenoit le parti des Bleus. 6. Il condamne à mort un soldat, pour avoir violé la fille d'un Citoien.

1. COSROEZ se retira vers Séleucie, qui est une Ville maritime, distante de cent trente stades d'Antioche. Il n'y fit point de mal, & n'y trouva pas même à qui en pouvoir faire. Ensuite il se baigna seul dans la mer; & aprés avoir sacrifié au Soleil, & à d'autres Dieux, il retourna à son camp. Quand il y fut, il témoigna avoir envie d'aller à Apamée, par la seule curiosité de la voir. Les Ambassadeurs, qui jugeoient qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour piller cette Place, & les gens d'alentour ne consentirent qu'il y allât, qu'à condition de la considérer promtement, y toucher mille livres d'argent, & en partir aussi-tôt aprés. Il alla ensuite à Daphné, qui est un Fauxbourg d'Antioche, où il admira deux choses, le bois & les fontaines; puis il en sortit sans y avoir rien ruiné, excepté l'Eglise de Saint Michel, & quelques-maisons, où il mit le feu pour le sujet que je vais dire.

2. Un Cavalier Perse, fort estimé dans l'armée, & qui avoit l'honneur d'être connu du Roi, étant allé avec quelques-uns de ses compagnons dans un lieu nommé Trite, qui est tout plein de rochers, & où

où l'Eglise de Saint Michel avoit été bâtie, selon le dessein qu'Evaride en avoit donné; & y aiant apperçu un jeune homme d'Antioche, qui étoit seul à pié, & qui se cachoit, il se sépara de ses compagnons pour le poursuivre. Ce jeune homme, qui étoit un Boucher, nommé Aimaque, étant prêt d'être pris, se retourna soudain, & jetta au Soldat une pierre de telle roideur, que l'aiant frappé au visage, il en tomba par terre. Aimaque court aussi-tôt à lui; & comme il n'avoit point d'armes, il se sert de son poignard pour le tuer. Il prend ensuite son argent, ses armes & ses habits, monte sur son cheval; & soit par un bonheur extraordinaire, ou par la connoissance qu'il avoit du Païs, il s'enfuït, sans que l'on ait pû savoir où il s'étoit retiré. Cosroez conçût un tel dépit de la mort de ce Soldat, qu'il commanda aux gens de sa suite de mettre le feu à l'Eglise de Saint Michel. Ils le mirent non seulement à l'Eglise, mais encore aux maisons d'alentour, dans la créance que c'étoit l'intention du Roi. Voilà comment la chose se passa

3. Cosroez alla ensuite avec toute son armée à la ville d'Apamée, où il y a un morceau de la Croix du divin Sauveur, qui souffrit volontairement la mort à Iérusalem. Cette sainte Relique est longue d'une coudée, & elle fut autre-fois apportée secrétement par un Syrien. Les Habitans qui espererent en recevoir un puissant secours dans leurs besoins, la mirent dans une Chasse de bois, enrichie d'or & de pierreries, & en donnérent la garde à trois Prêtres. On la tire de la Chasse une-fois l'an pour l'adorer. Le peuple d'Apamée étant donc alors épouvanté par l'approche des Médes, & redoutant les effets de la colére de Cosroez, alla prier l'Evêque de leur montrer la Relique, afin de se prosterner pour l'adorer, & de mourir ensuite avec plus de constance. Il arriva en cette occasion une chose qui est au dessus de toute sorte de discours & de créance. Quand l'Evêque prit le saint-Bois entre ses mains, & qu'il le montra au peuple il parut au dessus une

une lumiére extraordinaire, qui éclairoit l'endroit de la voûte, lequel étoit à l'opposite. A mesure que l'Evêque marchoit, en faisant la Procession, la lumiére avançoit également. La veuë de ce miracle tiroit des larmes de joye des yeux du peuple, & lui remplissoit le cœur d'une merveilleuse confiance. Quand la Procession fût achevée, & que l'Evêque, qui se nommoit Thomas, eut remis la Relique dans la Chasse, la lumiére disparut.

4. Ce Prélat aiant appris que l'armée ennemie étoit proche, il alla incontinent trouver Cosroez, qui lui demanda si les Habitans étoient resolus de soûtenir un siége. Thomas aiant répondu que ce n'étoit pas leur dessein, Cosroez repartit: Que ne m'ouvrent-ils donc les portes, afin que j'entre dans leur Ville, suivi seulement d'une petite partie de mes gens? Je suis venu pour vous inviter d'y entrer, repliqua l'Evêque. Alors l'armée se campa, & Cosroez entra dans Apamée, avec deux cens des meilleurs hommes qu'il y eût dans ses troupes. Aussi-tôt qu'il fut dedans, il oublia le traité qu'il avoit fait avec les Ambassadeurs, & exigea de l'Evêque, non pas mille livres d'argent, mais plus de dix mille, & outre cela tout ce qu'il y avoit de riche & de précieux dans le Trésor. Je pense qu'il eût ruiné la Ville, & emmené les Habitans, si la main de Dieu ne l'eût retenu, tant il étoit possédé par le desir des richesses. Il s'imaginoit que toute la gloire consistoit à réduire des Places, & pourvû qu'il en vint à bout, il se soucioit fort peu de violer ses promesses & ses sermens. Ce qu'il fit contre la ville de Dara, au préjudice d'un traité d'alliance, & contre celle de Callinique, qu'il attaqua durant une tréve, ne fait que trop voir quel étoit son naturel. Mais nous en parlerons plus amplement dans la suite. Ce fut sans doute par une protection visible du Ciel, qu'Apamée fut conservée. Thomas voiant que Cosroez, aprés avoir pillé le Trésor, ne laissoit pas de brûler d'une avarice insatiable, lui montra la Chasse, & en aiant tiré le

bois de la Croix, lui dit: *Seigneur, ce Saint-Bois fait maintenant toutes mes richesses; comme je n'ay rien qui me soit si précieux, je vous supplie de me le laisser. Pour cette Chasse où il y a de l'or & des pierreries, je ne vous empêche pas de l'emporter.* Cosroez lui accorda sa priére.

5. Ensuite pour gagner la faveur du peuple, il commanda d'aller au Cirque, & d'y faire les combats accoûtumez, dont il voulut étre Spectateur. Comme il avoit oui dire autrefois que Iustinien favorisoit le parti, qui se faisoit remarquer par la couleur Bleuë, il souhaita que l'autre parti fût victorieux. Les deux chariots aiant donc quitté les barriéres, & le Bleu aiant déja gagné le devant, il s'imagina que cela se faisoit à dessein, & cria tout en colére, que l'Empereur ne devoit pas avoir le pas, & commanda au Cocher, qui étoit le premier, de s'arrêter: A quoi aiant obéï, le Verd passa, & eut l'avantage.

6. Un Citoien d'Apamée s'étant venu plaindre à lui, de ce qu'un Soldat avoit violé sa fille, il le condamna à la mort; mais comme le peuple lui eût demandé sa grace, il la lui accorda, & toutefois le fit pendre secrétement, puis il s'en retourna avec toute son armée.

CHAPITRE XII.

1. *Cosroez demande de l'argent aux Habitans de Chalcide, & passe l'Euphrate.* 2. *Augare autrefois Seigneur d'Edesse, cheri d'Auguste, use d'un merveilleux artifice pour obtenir de lui la permission de s'en retourner en son Etat.* 3. *Il écrit au Fils de Dieu, pour le prier de le guérir.* 4. *Le Fils de Dieu le lui promet, & de plus l'assure que sa Ville ne sera jamais prise par ses ennemis.* 5. *Jugement de Procope sur la verité de ces Lettres.* 6. *Cosroez, à cause de ce bruit, tente le siege d'Edesse, & l'abandonne.*

1. QUAND il fut arrivé à Chalcide, qui est une ville éloignée de quatre-vingt quatre stades de

de Berée, il oublia de nouveau tous les traitez, & envoia Paul menacer les Habitans de les assiéger, s'ils ne lui donnoient de l'argent, & s'ils ne lui livroient la garnison, & le Gouverneur. Les Habitans qui craignoient d'exciter la colére de l'un des deux Empereurs, répondirent; qu'ils n'avoient point de soldats en garnison, & cachérent ceux qu'ils avoient. Ensuite ils donnérent deux cens marcs d'or, qu'ils eurent beaucoup de péine à amasser. Cosroez, qui ne s'en vouloit pas retourner par le même chemin qu'il avoit tenu en venant, traversa l'Euphrate, & ravagea la Mesopotamie. Il bâtit un pont proche d'un lieu apellé Obbane, qui n'est qu'à quarante stades du Fort de Barbalisse. Quand il eut passé le pont, il fit publier que l'armée eût à le passer dans trois jours, aprés lesquels il le feroit rompre, comme il le fit en effet le troisiéme jour, quoi qu'il fût demeuré derriére plusieurs soldats, qui revinrent depuis comme ils pûrent: L'amour de la gloire lui inspira le dessein de prendre Edesse; & certains bruits répandus parmi les Chrétiens, que cette Ville étoit imprenable, l'y confirmérent. Voici quel étoit le fondement de ces bruits.

2. Il y eut autrefois un Toparque dans Edesse (c'est ainsi que l'on appeloit les petis Rois de chaque païs) nommé Augare, qui étoit un des plus habiles, & des plus prudens de son siécle, & qu'Auguste cherissoit tres-particuliérement. Etant allé à Rome pour faire alliance avec les Romains, il eut diverses conférences avec cét Empereur, qui conçut une si haute opinion de sa suffisance, qu'il ne pouvoit plus vivre sans lui, & qu'il ne lui voulut pas permettre de s'en retourner. Aprés avoir demandé plusieurs-fois cette permission, sans la pouvoir obtenir, il s'avisa de ce moien. Un jour qu'Auguste l'avoit envoié à la chasse, à cause qu'il y étoit fort adroit, il prit plusieurs bêtes à l'entour de Rome, & emporta aussi avec elles une portion de la terre où il les avoit trouvées. Il vint avec

sa prise devant Auguste, qui étoit assis, selon sa coûtume, dans le Cirque. Il la lui montra, & lui désigna tous les lieux d'où chaque bête venoit. Il plaça ensuite en divers endroits du Cirque les diverses portions de terre qu'il avoit apportées. Et aiant fait lâcher toutes les bêtes, à l'instant chacune courut à la terre d'où elle avoit été tirée; ce que l'Empereur remarquant avec attention, & admirant que la nature eût gravé sans préceptes dans le cœur des animaux une si forte inclination pour leur patrie, Augare se jetta à ses piés, & lui dit: *Seigneur, jugez, s'il vous plaît, dans quel sentiment je dois étre, moi qui ai une femme, des enfans, & un petit Roiaume dans mon païs?* L'Empereur convaincu par l'évidence de la verité, lui permit, quoi qu'à regret, de s'en retourner, & lui promit tout ce qu'il demanderoit. Il demanda à Auguste de faire bâtir un Cirque à Edesse. Etant de retour, ses Sujets lui demandérent ce qu'il avoit obtenu à Rome en leur faveur? Il leur répondit, qu'il avoit obtenu une tristesse sans perte, & une joie sans profit. C'est ainsi qu'il désignoit la nature & la condition du Cirque.

5. Quand il fut devenu vieux, il fut attaqué de la goûte, qui lui causoit de grandes douleurs, & qui lui ôtoit le mouvement; desorte qu'aprés avoir eu recours inutilement aux plus fameux médecins, il étoit réduit à ne plus chercher de soulagement que dans ses plaintes. En ce tems-là Iesus Fils de Dieu étoit revétu d'un corps mortel, & conversoit visiblement avec les hommes dans la Palestine. Il a bien montré qu'il étoit veritablement Fils de Dieu, par la vie toute-sainte qu'il a menée, & par les miracles tout-divins qu'il a opérez. Il a retiré les morts du tombeau par la force toute-puissante de sa parole. Il a rendu la veuë à des aveugles-nez, guéri la lépre, redressé des boiteux, & produit d'autres merveilles, qui sont au dessus de tous les efforts de la médecine & de la nature. Lorsque le Roi Augare eut appris toutes ces choses par le récit de ceux qui venoient de la

Palestine,

Palestine, il eut espérance de guérir, & écrivit à Iesus, pour le prier d'abandonner les hommes ingrats de la Iudée, & de venir demeurer avec lui.

4. Iesus lui fit réponse, qu'il ne le pouvoit aller trouver, mais qu'il lui promettoit de le guérir. On dit qu'il l'assura aussi, que jamais sa Ville ne seroit prise par les Barbares. Ceux qui ont écrit l'Histoire du Païs, n'ont point eu de connoissance de ce dernier chef. Mais les Habitans soûtiennent qu'il a été trouvé dans une lettre, dont ils ont gravé les propres paroles au dessus d'une des portes de la Ville, afin d'en conserver la mémoire. La Ville tomba néanmoins depuis sous la domination des Médes. Il est vrai qu'ils ne la réduisirent pas par leurs armes; mais enfin ils en prirent possession par une rencontre, dont je diray encore un mot. Augare ayant reçu la lettre de Iesus, fut guéri, & ne mourut, qu'aprés avoir joüi long-tems de la santé, qu'il avoit recouvrée par miracle. Celui de ses enfans qui lui succéda, fut un des plus méchans hommes du monde, exerça d'horribles violences contre ses Sujets, dont appréhendant que les Romains ne se vengeassent, il prit le parti des Perses. Long-temps aprés, les Habitans ayant chassé leur garnison, se donnérent volontairement aux Romains.

5. Mon opinion est que Iesus n'a point écrit la lettre dont je viens de parler; mais comme la Ville étoit sous sa protection, on s'est imaginé qu'il ne permettroit pas qu'elle fût prise. Il importe peu ce qu'il en soit, ni ce que l'on en pense.

6. Cosroez crut que ce bruit l'obligeoit de tenter de se rendre maître de cette Place. Quand il fut arrivé à un village, qui n'en est éloigné que d'une journée, & qui se nomme Batne, il y passa la nuit. Le lendemain il en partit avec toute son armée, & faute de savoir les chemins, aprés avoir marché tout le jour, il passa encore la nuit dans le mesme lieu. Ce qu'on dit qui lui arriva par deux fois. Enfin on assure que lorsqu'il fut devant Edesse, il lui tomba une fluxion sur la joüe,

qui fut cause qu'il quitta le dessein du siége, & qu'il se contenta d'envoier Paul pour demander de l'argent. Bien que les Habitans se vantassent de ne pouvoir être pris de force, néanmoins ils lui donnérent deux cens marcs d'or, afin qu'il ne fît point de dégât dans la campagne.

CHAPITRE XIII.

1. Justinien envoie à Cosroez la ratification de la Paix. 2. Charité des Habitans d'Edesse envers les prisonniers d'Antioche, renduë inutile par l'avarice de Buzez. 3. Caréniens favorablement traitez par Cosroez. 4. Fondement des prétentions qu'il avoit sur la ville de Constantine. 5. Cosroez assiége Dara, sans la pouvoir prendre.

1. JUSTINIEN écrivit à Cosroez pour la confirmation du traité de paix, qui avoit été conclu avec les Ambassadeurs. Aussi-tôt que Cosroez eut lû sa lettre, il rendit les ôtages, & partit.

2. Il exposa ensuite en vente les prisonniers qu'il avoit emmenez d'Antioche, envers lesquels les Habitans d'Edesse donnérent des marques d'une charité inoüie. Il n'y eut personne qui ne portât dans l'Eglise quelque chose pour leur rançon, chacun selon son pouvoir, & quelques-uns même semblérent y contribuer au delà de leur pouvoir. Les femmes publiques y sacrifiérent leurs ornemens. Les Païsans qui n'avoient point d'argent donnoient un âne, ou un mouton. On amassa de la sorte une grande quantité d'or, d'argent & d'autres biens; & néanmoins on n'en emploia rien pour la liberté des prisonniers. Buzez brûlant du desir de profiter de tant de richesses, fut cause que Cosroez les emmena, & s'opposa à un dessein aussi loüable que celui des Habitans.

3. Les

3. Les Caréniens vinrent au devant de Cosroez, & lui offrirent de l'argent, pour se rachêter du pillage. Il le refusa toutefois, en faveur de ce que la plusspart n'étoient pas Chrêtiens; mais engagez encore dans les superstitions du Paganisme. Il reçût celui que les Habitans de Constantine lui apportérent, bien qu'il prétendît que leur Ville lui appartenoit. Voici sur quoi sa prétention étoit fondée.

4. Aprés que Cavade eut pris Amide, il eut envie d'attaquer Edesse & Constantine. Comme il fut proche d'Edesse, il étendit la main vers les murailles, & demanda aux Mages s'il prendroit la Ville? Les Mages répondirent que non; parce que cette action de la main étoit plûtôt un signe de conservation & de salut pour les Habitans, que de ruine & de desolation. Cavade ajoûtant foi à cette réponse, marcha vers Constantine, & choisit un lieu propre pour faire camper son armée. Il y avoit alors à Constantine un Evêque nommé Baradote, homme de singuliére pieté, & dont les priéres avoient une merveilleuse efficace. Il étoit impossible de le regarder, sans remarquer sur son visage les traits de la vertu & de la grace. Ce Saint Personnage vint presenter à Cavade du vin, des figues, du miel & du pain, & le conjurer de ne pas emploier ses forces contre une Place abandonnée par les Romains, & tout-à-fait méprisable, où il n'y avoit ni fortification, ni garnison, & qui n'étoit habitée que par un petit nombre de personnes réduites à la pauvreté & à la misére. Cavade ne se contenta pas de lui accorder sa priére; il lui fit encore present de toutes les munitions qu'il avoit préparées pour la subsistence de son armée durant le siége. Il quitta ainsi les terres des Romains, & c'est ce qui faisoit dire à Cosroez, que la ville de Constantine lui appartenoit.

5. Quand il fut arrivé devant Dara, il se prépara à y mettre le siége. Les Romains qui étoient dedans, & Martin qui y commandoit, se préparérent à le soûtenir. La Ville est ceinte d'une double muraille. Celle

de dedans est fort élevée, & des plus belles que l'on puisse voir. Les Tours ont cent piés de hauteur, & les courtines soixante. La muraille de dehors est plus basse, mais plus épaisse & plus solide. L'espace d'entre les deux murailles est large de cinquante piés ; & c'est où les Habitans mettent leurs troupeaux durant les siéges. Cosroez attaqua la muraille de dehors du côté de l'Occident, & en aiant chassé à force de traits ceux qui la défendoient, il brûla une des portes ; mais pas un des siens ne fut assez hardi pour y passer. Il résolut aprés de faire une mine du côté de l'Orient, qui est le seul où la terre puisse être remuée, tout le reste étant occupé par des rochers. Ils commencérent donc le travail proche du fossé, & creusérent si profondément, qu'ils ne pouvoient plus être vûs par ceux de la Ville. Ils avoient déja miné les fondemens de la premiére muraille, & traversé même une grande partie de l'espace où paissoient les troupeaux, & ils s'approchoient déja de la seconde muraille ; desorte qu'ils ne pouvoient manquer de prendre bien-tôt la place, lors que, je ne say par quelle fatalité, qui en devoit empêcher la prise, il sortit de leur Camp un homme seul sur le midy, si toutefois c'étoit un homme, qui alla ramasser les traits que les Romains avoient lancés contre les assiégeans, & raillant d'abord les assiégez, les avertit enfin de la mine, & leur conseilla d'y remédier promtement. Les Romains mirent incontinent un grand nombre de Pionniers, dans l'espace qui est entre les deux murailles. Pendant que les Perses continuoient leur travail, & creusoient toûjours en ligne droite, les Romains firent un fossé de traverse par le conseil d'un excellent Ingénieur nommé Theodore, où plusieurs Perses tombérent. Les premiers y périrent ; les autres se sauvérent, à cause que les Romains ne les voulurent pas poursuivre dans les ténébres. Ce dessein aiant si mal réüssi à Cosroez, il perdit toute espérance de prendre la Place. Il conféra donc avec les assiégez, reçut deux mille livres d'argent, & s'en retourna en Perse.

Perse. Justinien aiant appris la nouvelle de ce siége, témoigna ne vouloir plus ratifier la paix, & se plaignit que Cosroez eût formé ce siége au préjudice de l'accord. Voilà ce qui arriva aux Romains dans la premiére irruption des Perses.

CHAPITRE XIV.

1. Cosroantioche fondée par Cosroez, & honnorée de priviléges. 2. Retour de Bélisaire d'Italie, & sa nouvelle expédition contre les Perses. 3. Vitigis demeure à Constantinople. 4. Mort d'un des Ambassadeurs de Vitigis.

1. COSROEZ bâtit une Ville dans l'Assyrie, à une journée de celle de Ctesiphon, & l'appela Cosroantioche, tant de son nom, que de celui de l'ancienne Antioche, des prisonniers de laquelle il la peupla. Il fit aussi construire un Bain public, & un Cirque pour ces nouveaux Habitans, & leur laissa un grand nombre de Cochers & de Musiciens, qu'il avoit amenez de diverses Villes conquises. Deplus il leur fournit des vivres durant toute sa vie avec une libéralité toute extraordinaire. Il ordonna qu'elle seroit appelée Roiale*, à-cause qu'elle relevoit immédiatement de lui, & que les Esclaves qui s'y refugieroient, & qui seroient avoüez pour parens par quelqu'un des Citoiens, ne pourroient étre revendiquez par leurs maîtres, quand même ces maîtres seroient des principaux de l'Etat. Tel fut l'accomplissement du présage qui arriva aux Habitans d'Antioche, soûs le régne de l'Empereur Anastase. Il s'éleva alors un vent furieux, qui agita le Fauxbourg de Daphné, & qui déracina de grands Cyprez, qu'il étoit défendu expressément de couper. Depuis, soûs l'Empire de Justin;

la

la Ville fut ébranlée par un tremblement de terre, q[ui] renversa les plus belles maisons, & qui, à ce que l'o[n] dit, écrasa trente mille des Habitans. Mais da[ns] cette derniére occasion toute la Ville fut ruïnée. Voi[là] l'Histoire de ces malheurs.

2. Bélisaire revint alors d'Italie à Constantinople où il avoit été rappellé par l'Empereur, qui le nomma au commencement du Prin-tems Général de l'armée contre les Perses. Il y eut aussi des Capitaines, qui étoient revenus avec lui d'Italie, qui eurent ordre de le suivre dans cette guerre, & entre autres, Valérien, qui devoit commander les Arméniens. Car pour ce qui est de Martin, au premier bruit des armes, il avoit été dépêché dans l'Orient. Et c'est pour cela que Cosroez le trouva dans la Ville de Dara, comme nous l'avons vû.

3. Vitigis fut le seul de tous les Goths qui demeura à Constantinople, les autres aiant été emploiez dans l'armée de Bélisaire.

4. Dans ce tems, celui des deux Ambassadeurs de Vitigis qui prenoit la qualité d'Evêque mourut en Perse; l'autre y demeura. Mais comme leur Interpréte en revenoit, il fut pris par Iean, & mis en prison dans Constantine, où il raconta le détail de ce qui s'étoit passé dans l'Ambassade. Bélisaire marchoit cependant à grandes journées, afin de prévenir Cosroez, & de l'empécher d'entrer sur les terres de l'Empire.

CHAPI-

CHAPITRE XV.

1. Les Rois des Laziens recevoient autrefois la couronne des mains de l'Empereur Romain. 2. Les Laziens mal-traitez par les Commandans des Troupes Romaines Pierre & Jean. 3. Ils envoient des Ambassadeurs qui haranguent Cosroez, & lui demandent sa protection. 4. Cosroez la leur promet,

1. COSROEZ conduisoit des Troupes vers la Colchide, à la solicitation des Laziens, pour le sujet que je vais dire. Les Laziens habitoient autrefois dans la Colchide, & obéissoient aux Romains. Ce n'est pas qu'ils leur païassent de tribut, ni d'autre redevance : Mais quand leur Roi étoit mort, son successeur recevoit de la main de l'Empereur les marques de la dignité Roiale ; afin qu'il gardât avec ses Troupes les forteresses du païs, & qu'il s'opposât à l'inondation des Huns, qui décendant du Caucase, se répandoient au travers de la Lazique sur les terres de l'Empire. Mais bien qu'ils gardassent ainsi les avenuës, ils ne recevoient toutefois des Romains ni Troupes, ni argent, & ils n'étoient point obligez de les suivre dans les expéditions militaires. Ils entretenoient commerce par mer avec les Romains du Pont, & leur donnoient des peaux & des Esclaves, en échange du blé & du sel qu'ils recevoient d'eux.

2. Depuis que ce que j'ai raconté dans le livre précédent, touchant Gyrgéne Roi des Ibériens, fut arrivé, les soldats Romains commencérent à demeurer dans le païs des Laziens, & à leur étre fort à charge, & sur tout leur Commandant nommé Pierre, qui étoit un homme orgueilleux & violent. Il étoit d'Arzanéne, qui est une Ville bâtie sur le bord du fleuve Nymphius, & de l'obéissance des Perses. Il fut

fut emmené prisonnier dés son enfance, lorsque Justin, aprés avoir pris la Ville d'Amide, fit irruption sur les terres de ces Barbares. Il eut le bonheur de trouver un maître, qui le fit si bien élever, qu'il devint capable d'étre Secrétaire de Justin. Ce Prince étant depuis parvenu à l'Empire, aprés la mort d'Anastase, il lui donna une Charge de Capitaine, que l'avidité insatiable de son avarice lui fit exercer avec d'horribles cruautez. Justinien envoia depuis dans le païs des Laziens d'autres Commandans, & sur tout un nommé Jean, surnommé Tzibés. Cét homme, qui étoit de basse naissance, & qui jusqu'alors étoit demeuré inconnu, ne s'éleva aux Charges que par son mauvais naturel, & par l'adresse extraordinaire qu'il avoit, d'inventer de nouvelles sortes d'impositions. Ce fut lui qui ruina les affaires des Romains & des Laziens, en persuadant à l'Empereur de bâtir dans la Lazique une Ville nommée Petrée, où il pût demeurer comme dans une Citadelle, pour enlever tous les biens de ces misérables peuples. Il ne permettoit pas aux Marchands d'achêter ailleurs du sel, & d'autres provisions nécessaires, pour les porter dans la Colchide. Il avoit établi un monopole, & s'étoit rendu seul arbitre du commerce, achêtant tout, & le revendant, non pas au prix accoûtumé, mais au prix qu'il lui plaisoit. Ces peuples se plaignoient encore de ce que les soldats Romains ne vivoient pas avec eux comme auparavant, tellement que ne pouvant plus souffrir tant de mauvais traitemens, Ils se resolurent de se donner à Cosroez.

3. Ils lui envoiérent pour ce sujet des Ambassadeurs, à qui ils donnérent ordre de prendre sa parole, que jamais il ne les livreroit aux Romains, & de ne revenir qu'avec le secours qu'il leur donneroit. Ces Ambassadeurs aiant été introduits secrétement en presence de Cosroez, lui dirent. *S'il s'est jamais trouvé des gens, qui aprés s'étre separez de leurs alliez, & s'étre mis entre les mains de leurs propres ennemis, aient été comme ramenez par un bonheur extraordinaire à leur premiére alliance, c'est*

aux

aux Laziens qui cét avantage est arrivé. Il y a plusieurs siécles que les Colques étoient amis des Perses. Ils leur ont rendu de bons offices, & en ont reçû d'eux, desquels nous avons des preuves, comme vous en conservez aussi chez vous. Depuis ce tems-là, soit que vous eussiez méprisé nos ancêtres, ou pour quelque autre raison, car nous n'en avons point de lumiére, ils ont fait alliance avec les Romains. Maintenant le Roi des Laziens se soûmet à vôtre puissance, & nous nous y soûmettons, pour disposer de nous & de nôtre Païs, comme il vous plaira. Nous vous supplions d'examiner la justice de nos plaintes avec la derniére rigueur; & si vous trouvez que les Romains ne nous aient point mal-traitez, rejettez nos priéres, & refusez nôtre alliance. Une amitié violée peut faire juger de quelle maniére l'on en entretiendra une seconde. Mais si vous reconnoissez clairement que nous n'avons été les amis des Romains qu'en apparence, & qu'en-effet nous en avons été les Esclaves, & des Esclaves qui ont conservé une inviolable fidélité aux plus cruels de tous les Maîtres: Recevez-nous, s'il vous plaît, comme vos anciens alliez, qui vous seront à l'avenir fort soûmis. Quand vous haïssez la tirannie que nos voisins exercent, vous suivez les sentimens de la justice, qui vous est si ordinaire & si naturelle. Car il est certain que pour être juste, il ne suffit pas de ne point commettre d'injustice, mais qu'il faut encore délivrer ceux qui la souffrent. Il est à propos que nous representions ici les violences, dont les Romains ont usé contre nous. Ils n'ont laissé à nôtre Roi que l'ombre de la Roiauté, & leur Empereur a usurpé toute la puissance. Ils nous ont contraint de recevoir des garnisons, non pas pour repousser nos ennemis, mais pour investir nos Villes, & pour piller nos maisons. Considérez, s'il vous plaît, les artifices qu'ils ont inventez touchant le débit des vivres. Ils nous obligent d'achêter, malgré nous, ce qu'ils ont de superflû, & de leur vendre ce qui leur est nécessaire. Leurs Officiers mettent seuls le prix à toutes choses, selon leur caprice. Ainsi sous un titre honnête de commerce, ils se rendent Maîtres de nos marchandises & de nôtre argent, par la plus odieuse de toutes les violences. Le Gouverneur est un Négotiant, qui employe toute l'autorité de sa Charge, pour trafiquer de nôtre misére. Voilà

l

la raison de nôtre rupture, qui est aussi conforme à la justice qu'à la verité. Permettez-nous de vous faire voir maintenant les avantages qui vous reviendront, de nous accorder ce que nous vous demandons. Vous ajoûterez un Roiaume entier à celui des Perses, & vous augmenterez de beaucoup l'étendue de vôtre domination. Vous viendrez par nôtre Païs au bord de la mer, qui vous portera jusques dans le Palais de Constantinople. De plus, il vous sera aisé de faire inonder les terres des Romains, par un déluge de Barbares. Car vous savez que la Colchide a toûjours servi comme de rempart contre les Nations qui habitent le Caucase. Vous voiez donc que la prudence desire que vous acceptiez des offres, que l'équité précéde, & que l'utilité accompagne. Voilà ce que dirent les Ambassadeurs.

4. Cosroez fort réjoüi de leur discours; promit d'assister les Laziens, & demanda s'il pouvoit traverser la Colchide avec une grande armée, dautant qu'il avoit oüi dire, que les forests & les rochers en rendoient les chemins si étroits, qu'un homme vêtu à la légére avoit peine d'y passer. Ils répondirent qu'il y avoit moien de faire un passage, pourvû que l'on eût des hommes pour couper les arbres, & pour combler les précipices. Qu'ils se chargeroient du soin de servir de guides à l'armée. Cosroez animé par cét avis, leva force Troupes, & dissimula son dessein, feignant de se préparer à un voiage pour l'Ibérie, où il y avoit des différends à terminer, & où le bruit couroit que les Huns devoient venir fondre.

CHAPITRE XVI.

1. Bélisaire leve des Soldats, envoie des Espions, & se prépare à la guerre. 2. Il Harangue les Gens de Commandement, & délibére avec eux.

1. BELISAIRE amassoit cependant toutes ses Troupes dans la Mésopotamie, & envoioit des

des Coureurs, pour découvrir ce qui se faisoit dans la Perse. Comme il avoit dessein de s'opposer aux ennemis, au cas qu'il leur prît envie d'entrer une seconde-fois sur les terres de l'Empire, il équipoit des soldats, qui manquoient presque tous d'armes & d'habits, & qui trembloient au seul nom des Perses. Quand les Coureurs furent revenus, & qu'ils eurent assûré que les ennemis ne songeoient pas à attaquer les Romains, & que Cosroez étoit occupé contre les Huns, Bélisaire résolut d'aller fourrager leurs terres. Le renfort qu'il reçût d'Aréthas, qui lui amena des Compagnies de Sarrasins, & l'ordre de Justinien, qui lui commandoit de se hâter, l'obligérent d'assembler les Gens de Commandement dans la Ville de Dara, & de leur parler en ces termes.

2. *Comme je sai que vous avez tous une grande expérience dans la guerre, ce n'est pas pour vous faire une Harangue, & pour animer vos courages que je vous ai assemblez, mais c'est pour délibérer des moiens qui vous sembleront plus avantageux à l'Etat. C'est principalement de la sagesse des Conseils que dépend la prospérité des armes. Pour prendre une bonne résolution, il faut être dégagé de crainte & de honte, Quand la crainte s'est une-fois emparée de l'esprit, elle l'empêche de connoître le bon avis. La honte n'empêche pas de le connoître, mais aprés qu'il a été connu, elle le couvre comme d'un voile qui dérobe la veuë, & elle porte l'esprit à un autre avis tout contraire. Je vous prie donc de vous délivrer de ces deux passions, afin de me donner le conseil que vous jugerez le plus utile pour les intérêts de Justinien, & pour les miens. Comme ce Prince est éloigné, il ne peut accommoder ses ordres aux occurrences qui surviennent. C'est pourquoi vous ne devez pas appréhender de vous éloigner de ses sentimens, puisqu'en vous en éloignant, vous ne laisserez pas de suivre ses intentions. Pour ce qui est de moi qui suis homme, & qui me puis tromper, & qui étant venu ici de l'Occident, dois ignorer beaucoup de choses qu'il est à propos d'y faire, je vous prie de n'avoir point d'égard à mon avis, & de proposer avec une entiére liberté, ce qui vous paroîtra plus expédient pour le service de l'Empe-*

reur

reur. Quand nous ſommes arrivez, les Capitaines & les autres Chefs bornoient tous leurs deſſeins à s'oppoſer à l'irruption des ennemis. Mais maintenant que nos affaires ſont dans un meilleur état que nous n'avions eſperé, j'eſtime que nous pouvons délibérer ſi nous entrerons ſur les terres de l'ennemi. Que chacun propoſe ce qu'il en penſe. Béliſaire aiant parlé de la ſorte, Pierre & Buzez furent d'avis de mener l'armée dans le païs des Perſes, & cét avis fut ſuivi de toutes les voix. Il n'y eut que Récitanque & Theoctiſte, Capitaines des garniſons du Liban, qui dirent, *qu'ils jugeoient bien de même que les autres; qu'il étoit à propos d'entrer ſur les terres des ennemis, mais que pour eux ils ne croioient pas y devoir entrer, parce qu'ils appréhendoient qu'Alamondare ne ravageât la Syrie & la Phenicie en leur abſence, & que l'Empereur ne les blâmât d'avoir abandonné ces Provinces, dont il leur avoit confié la garde.* Voilà comment ils s'excuſérent de ſuivre le reſte des Troupes. Béliſaire leur remontra qu'ils ſe trompoient: *Que le Solſtice d'Eté étant arrivé, c'étoit la ſaiſon où les Sarraſins avoient coûtume de preſenter des Sacrifices à leurs Dieux durant deux mois, & que pendant ce tems-là ils ne faiſoient point de guerre.* Il leur promit deplus, de les renvoier dans quarante jours, & les fit ainſi réſoudre à ne ſe point ſéparer des autres. Pour lui il prenoit tous les ſoins poſſibles d'amaſſer les proviſions néceſſaires.

CHAPITRE XVII.

1. Coſroez entre dans la Colchide, où il reçoit les ſoûmiſſions du Roi Gubaze. 2. Il aſſiége la Ville de Petrée avec une perte notable des ſiens. 3. Il la mine, & la prend par compoſition.]

1. QUAND Coſroez eut paſſé l'Ibérie, & qu'il eut atteint les frontiéres de la Colchide, il com-

commença à abattre les arbres, à remplir les précipices, & à s'ouvrir un chemin à travers des lieux, qui jusqu'alors avoient été inaccessibles. Lorsqu'il fut au milieu de la Colchide, cette contrée si célébre par la fable de Médée & de Iason, le Roi Gubaze se vint prosterner devant lui, & lui remettre sa couronne entre les mains.

2. Petrée n'étoit autrefois qu'un Village sans nom, assis sur le rivage du Pont-Euxin; c'est maintenant une Ville considérable de la Colchide, qui a été fortifiée & embellie par Iustinien. Cosroez aiant apris qu'il y avoit une garnison Romaine, & un Gouverneur nommé Iean, y envoia Aniavéde avec des Troupes pour la prendre d'assaut. Lors que Iean fut averti de l'approche des ennemis, il défendit à ses Soldats de sortir de la Place, & même de se montrer au haut des murailles, & leur commanda de prendre les armes, & de se tenir proche des portes, sans faire de bruit. Les Perses s'étant approchez, & ne voiant ni n'entendant point de gens de guerre, s'imaginérent que la Ville étoit abandonnée, & y dressérent aussi-tôt des échelles, dans l'espérance d'y entrer sans peine. Cosroez en aiant eu avis, y envoia des Troupes, & commanda de faire un effort extraordinaire pour emporter la Place. Il donna aussi ordre a un certain Capitaine de dresser un Bélier contre une des portes. Il étoit cependant sur une hauteur, d'où il regardoit ce qui se passoit. Les Romains ouvrirent soudain leurs portes, & firent une furieuse sortie sur les Perses, qu'ils mirent en fuite. Cosroez fit pendre Aniavéde, pour s'être ainsi laissé suprendre, par un homme aussi grossier & aussi peu habile qu'étoit Iean. Quelques-uns disent que ce ne fut pas Aniavéde qu'il fit pendre, mais un autre qui conduisoit le Bélier. Il commanda ensuite d'investir la Place, & le lendemain il en forma le siége. Les Assiégeans tiroient incessamment, & les assiégez emploioient toutes sortes de machines pour se défendre. D'abord ceux-ci incommo-

doient

doient notablement leurs ennemis ſans en étre incommodez, a cauſe qu'ils avoient l'avantage de tirer du haut en bas. Mais leur Gouverneur aiant été tué d'un coup de flêche, qu'il reçut à la gorge, ils tombérent dans la derniére conſternation; & ce fut par un malheureux effet de la deſtinée qui rendoit leur priſe inévitable. Comme la nuit approchoit, les Barbares ſe retirérent dans leur Camp, & le lendemain ils commencérent une mine de cette maniére.

3. La Ville eſt entiérement inacceſſible, tant du côté de la mer, que de celui des rochers. Il n'y a qu'une avenuë tres-étroite entre deux montagnes. Ceux qui l'ont bâtie deſirant de la fortifier de ce côté-là, ont fait un grand mur depuis une montagne juſqu'à l'autre, & aux deux bouts deux Tours d'une pierre dure; & capable de reſiſter au Bélier. Les Perſes minérent une de ces Tours; & aprés avoir détaché pluſieurs pierres des fondemens, les étaiérent, & mirent le feu aux étais. Quand la flâme eut gagné le haut, elle fit ſi promtement tomber la Tour, que les Romains, qui étoient dedans, n'eurent le loiſir que d'en ſortir. Aprés un ſi grand effet de la mine, les Habitans, qui ne ſe pouvoient plus défendre, capitulérent, & ſe rendirent à Coſroez, ſur l'aſſurance qu'il leur donna, de leur conſerver la vie & les biens. C'eſt ainſi que ce Prince devint Maître de Petrée, & des Tréſors que Iean y avoit laiſſez. Il ne toucha point aux biens des particuliers, & reçut ſeulement pluſieurs Soldats dans ſes Troupes.

CHAPI-

CHAPITRE XVIII.

1. Bélisaire va à Nisibe. 2. Il Harangue ses troupes 3. Les Perses font une sortie sur les Romains.

1. CEPENDANT l'armée de Bélisaire, qui ne savoit rien du siége, ni de la prise de Petrée, marchoit en bon ordre de Dara à Nisibe. Ce General étant arrivé à un endroit, qui est éloigné de cette derniére Ville de quarante-une stades, & qui est arrosé de plusieurs fontaines, commanda d'y camper; & comme plusieurs s'étonnoient qu'il ne les menât pas plus avant, & qu'ils refusoient d'obéïr, il leur parla de cette sorte.

2. *Je ne pourrois, quand je le voudrois, publier ce que je pense. Une parole dite dans le Camp ne demeure jamais secréte; elle court toûjours, & arrive jusqu'aux oreilles des ennemis. Je voy que chacun de vous ne gardant plus d'ordre ni de discipline, entreprend de faire la Charge de Général. C'est pourquoi je vous dirai des choses qu'il auroit été à propos de taire, aprés toutefois que je vous aurai avertis, qu'il est impossible de rien exécuter dans une armée, quand plusieurs veulent se conduire par leur avis. J'estime que Cosroez étant occupé à faire la guerre ailleurs, il n'a pas abandonné ce côté-ci sans défense, & sur tout la Ville, qui étant la plus proche des frontiéres, sert de rempart à tout le Pais. Ie suis assuré qu'il y a laissé une garnison assez forte pour soûtenir un siége. Ie n'en veux point d'autre preuve, que le nom de Nebéde qui y commande, & qui est un des premiers aprés le Roi, & par sa réputation & par sa dignité. Il a dessein d'épuiser nos forces, & nous ne nous saurions ouvrir un passage que par sa défaite. Si nous livrons la bataille proche de Nisibe, la partie ne sera pas égale. Si les Perses ont de l'avantage, ils ne manqueront pas de nous poursuivre; au lieu que si nous leur donnons la chasse, ils se retireront dans leurs murailles; & leur Ville étant aussi bien fortifiée, & aussi bien défendue qu'elle*

est, il nous sera impossible de leur nuire. Au contraire, j'espére que, si nous donnons ici le combat, & que nous remportions la victoire, nous entrerons dans la Ville, en poursuivant les fuiars; ou nous l'assiégerons, lorsqu'il n'y aura plus de garnison. La pluspart des Chefs suivirent le sentiment de Bélisaire, & se campérent avec lui. Pierre, qui conduisoit une partie de l'armée, s'avança avec Iean, Capitaine des Troupes de la Mésopotamie, & se campa à dix stades de Nisibe. Bélisaire rangea ses troupes en bataille, & envoia avertir Pierre de se tenir prêt pour soûtenir le choc de l'ennemi à midi, à-cause que les Romains ont coûtume de repaître à cette heure-là, au lieu que les Perses ne mangent que le soir.

3. Cét avis de Bélisaire étoit salutaire, mais les Soldats de Pierre n'en firent point de conte; & ne pouvant supporter l'ardeur du Soleil, ils mirent bas les armes, & se dispersérent en divers endroits pour manger des figues. Nebéde aiant apperçu l'état où ils étoient, dépêcha contre eux un parti de Perses. Quand ils les virent sortir de la Ville, ce qui leur étoit aisé, à-cause que le Païs est plat, ils prirent tumultuairement les armes, & envoiérent demander du secours à Bélisaire. Ce Général y couroit, avant même que d'avoir apris la sortie des ennemis, & il s'en étoit douté, sur ce qu'il avoit vû l'air rempli de poussiére. Mais quand il arriva, les Romains étoient déja en déroute. Cinq cens avoient été tuez sur la place, & l'Etendart de Pierre avoit été pris. Néanmoins les Goths chargérent si rudement les vainqueurs, qu'ils les contraignirent de reculer. Ensuite les Goths & les Romains les poursuivirent avec furie, & en tuérent cent cinquante. Le reste rentra dans la Ville. Ils mirent le lendemain au haut d'une de leurs Tours, comme en forme de trophée, l'Etendart qu'ils avoient remporté sur Pierre, & firent quantité de railleries piquantes des Romains. Ils n'osérent plus toutefois faire de sortie, & ils se contentérent de veiller à la garde de leur Ville.

CHAPI-

CHAPITRE XIX.

1. Bélisaire s'éloigne de Nisibe, & assiége le Fort de Sisaurane. 2. Il harangue les Commandans de son armée. 3. Envoie Aréthas faire le dégât dans l'Assyrie. 4. Il prend le Fort par composition, & en envoie la garnison avec le Gouverneur à Constantinople. 5. Infidélité d'Aréthas. 6. Armée Romaine incommodée de fiévres & de maladies. 7. Harangue de Jean à Bélisaire en faveur des Soldats. 8. Retour de Bélisaire & de Cosroez.

1. BELISAIRE voiant que la Ville étoit forte, & qu'il n'y avoit point d'apparence de l'emporter, résolut d'aller plus avant dans le Païs, afin d'y surprendre l'ennemi. Aprés une journée de chemin, il arriva avec toute son armée à un Château nommé Sisaurane, où il y avoit huit cens hommes de Cavalerie, commandez par Bliscane, outre un grand nombre d'Habitans. Les Romains l'investirent, & l'assiégérent. Mais ils furent vigoureusement repoussez, & perdirent plusieurs de leurs gens. Quand Bélisaire vit que la muraille étoit bonne, & que de plus elle étoit défendue par de vaillans hommes, il jugea à propos d'assembler tous les Chefs, & de leur faire ce discours.

2. *Nous avons appris par une longue expérience de la guerre à prévoir l'avenir, & à choisir le plus seur dans les conjonctures où il y a du danger. Vous savez combien il est périlleux de conduire une armée dans un païs ennemi, & d'avoir derriére soi des Places fortifiées & défendues par de puissantes garnisons. C'est l'état où nous sommes maintenant réduits. Si nous avançons, nous serons suivis par des partis qui sortiront du Fort de Sisaurane, & de la Ville de Nisibe, & qui nous in-*

commoderont extrémement dans les défilez, & dans les lieux propres aux embuscades. Que si nous rencontrons d'autres ennemis en face, nous ne pourrons les combatre tous ensemble, sans courre le dernier hazard. Ajoûtez que si nous perdons la bataille, il nous sera impossible de retourner dans nôtre païs. Ne nous précipitons point dans le danger par une vaillance indiscréte, & ne ruinons point les affaires de l'Empire par un desir déréglé de la victoire. Les Etats se perdent par une hardiesse inconsidérée, & ils se conservent par une retenuë judicieuse. Je suis donc d'avis que nous demeurions ici, pour tâcher de nous rendre maîtres du Fort, & que nous envoiions les Troupes d'Aréthas dans l'Assyrie, d'autant que les Sarrasins qu'il commande, ne sont pas propres à faire des siéges, & qu'ils sont propres à faire le dégât dans la campagne. Ils seront soûtenus par un bon nombre de vaillans hommes, qui exerceront toutes sortes d'hostilitez dans ce païs, s'ils le trouvent sans défense, ou qui viendront nous rejoindre, s'ils y rencontrent des obstacles. Quand nous aurons pris le Fort, comme j'espere avec l'aide de Dieu de le prendre, nous traverserons le Tygre. Nous ne craindrons plus alors d'être poursuivis par les ennemis, & nous serons assurez de l'Etat de l'Assyrie.

3. Ce discours de Bélisaire aiant été approuvé de l'Assemblée, il travailla incontinent à l'exécution, & envoia Aréthas avec ses Troupes, ausquelles il ajoûta douze cens hommes de sa garde, conduits par deux excellens Capitaines, Trajan, & Iean, surnommé le Mangeur. Il donna à Aréthas le commandement tant des Sarrasins, que des autres soldats, avec ordre de ravager l'Assyrie, & de revenir dire au Camp quelles forces il y auroit trouvées. Aréthas aiant passé le Tygre, trouva un païs où depuis long-tems il n'y avoit point eu d'ennemis, & où il amassa un riche butin.

4. Bélisaire fit des prisonniers, qui lui apprirent que les assiégez manquoient de vivres; qu'il n'y avoit point de magazin dans le Fort, comme il y en a dans Dara, & dans Nisibe; que l'on n'y avoit point porté de provisions avant son arrivée, qui avoit été imprévuë;

veuë, & que les soldats qui y étoient entrez, y avoient aussi-tôt porté la disette. Sur cette nouvelle Bélisaire envoia aux assiégez un homme fort habile, nommé George, dont il avoit accoûtumé de prendre conseil, afin de sonder leur disposition, & de les engager à capituler. Cét Envoié leur persuada par de belles paroles de se rendre, sur l'assurance qu'on leur donna, de ne leur faire point de mal. Ce fut de cette maniére que Bélisaire se rendit maître du Fort de Sisaurane. Il laissa aux Habitans qui étoient Chrétiens, & qui décendoient des Romains, la liberté de se retirer où il leur plairoit. Mais pour les Perses, & pour Bliscane leur Commandant, il les envoia à Constantinople; il rasa ensuite les murailles du Château. Peu de tems aprés l'Empereur se servit de Bliscane, & des Perses, dans l'Italie contre les Goths. Voilà quel fut le succés du siége du Fort de Sisaurane.

5. Aréthas, qui craignoit que les Romains ne lui ôtassent son butin, ne vouloit plus retourner au Camp. Il envoia pour ce sujet des Espions pour s'instruire des chemins, & il leur donna un ordre secret de venir rapporter que les ennemis s'étoient emparez du passage de la riviére. Il persuada par cét artifice à Trajan & à Iean de prendre un autre chemin, & de n'aller point rejoindre Bélisaire. Ils marchérent donc le long de l'Euphrate, qu'ils avoient à la main droite, & arrivérent à Theodosiopolis, située sur le bord du fleuve Aborras. Cependant Bélisaire avoit de grandes inquiétudes, de ne point apprendre de leurs nouvelles.

6. Aprés les avoir attendus fort long-tems au même-lieu, il eut le déplaisir de voir son armée attaquée par des fiévres, causées par les ardeurs insupportables de la partie de la Mésopotamie, qui est soûs l'obéïssance des Perses. Des Romains, & sur tout des Romains nouvellement revenus de la Thrace, ne pouvoient vivre dans le milieu de l'Eté soûs un Soleil si brûlant, & un air si enflâmé. Il y en avoit les trois

quarts qui paroiſſoient à demi-morts. Ils ſouhaitoient tous de retourner en leur païs, mais Récitanque & Theoctiſte le ſouhaitoient avec plus d'impatience que les autres. Comme ces deux Capitaines des Troupes du Liban voioient que la ſaiſon où les Sarraſins font leurs Sacrifices étoit paſſée, & qu'ils apprehendoient que la Syrie ne demeurât expoſée aux courſes d'Alamondare, ils demandoient ſouvent à Béliſaire leur congé. L'importunité avec laquelle ils lui renouvelérent cette priére, l'obligea à tenir un conſeil, où Iean, fils de Nicolas ſe leva, & lui dit.

7. *Les ſiécles paſſez n'ont point eu de Capitaine qui vous ait égalé, ni en courage, ni en bonheur. Vous poſſédez cette réputation non ſeulement parmi les Romains, mais auſſi parmi les Barbares. Vous ne ſauriez rien faire de mieux pour la conſerver, que de nous remener en nôtre païs, maintenant qu'il nous reſte peu d'eſpérance de le revoir. Conſidérez, s'il vous plaît, l'état de l'armée. Les Sarraſins, qui ſont ſans doute les plus braves de nos ſoldats, ont traversé le Tygre, & on n'a point de leurs nouvelles. Récitanque & Theoctiſte ſont ſur le point de partir, dans l'opinion qu'ils ont qu'Alamondare eſt au milieu de la Phénicie, & qu'il y met tout à feu & à ſang. Il y a un ſi grand nombre de malades dans les autres Troupes, qu'il n'en reſte pas aſſez en ſanté pour avoir ſoin d'eux, & pour les reconduire en nôtre païs. Si les ennemis nous attaquoient, ou ici, ou ſur les chemins, je ne ſai ſi nôtre défaite ne ſeroit pas telle, qu'il n'en reſteroit aucun de nous, pour en porter la nouvelle à Dara. Je n'eſtime pas que l'on puiſſe ſeulement s'imaginer, qu'il ſoit en nôtre pouvoir d'aller plus avant. Il faut donc pourvoir promtement aux choſes néceſſaires pour le retour; car dans un danger ſi évident, ce ſeroit une folie de ſonger moins à ſe conſerver, qu'à perdre ſon ennemi.* Voilà ce que dit Iean. Les autres approuvérent ſon diſcours par leur murmure, & demandérent avec un bruit confus, que l'on ſe hâtât de partir.

Ces

Ces instances si pressantes contraignirent Bélisaire de faire mettre les malades sur des chevaux, & de remener l'armée. Quand il fut sur les frontiéres, il apprit ce qu'avoit fait Aréthas. Mais comme il étoit absent, il ne lui étoit pas possible de le châtier. Voilà un récit fort fidéle de tout ce que firent les Romains en cette campagne.

8. Lorsque Cosroez eut réduit à son obéïssance la Ville de Petrée, & qu'il eut reçû nouvelle de l'irruption de Bélisaire, de la bataille livrée proche de Nisibe, de la prise du Fort de Sisaurane, & du butin qu'Aréthas avoit fait dans la Syrie, il laissa garnison à Petrée, & marcha avec toutes ses Troupes, & tous les prisonniers vers la Perse. Tel fut le succés de la seconde expédition de Cosroez contre les Romains. Bélisaire revint à Constantinople par l'ordre de Justinien, & y passa l'hiver.

CHAPITRE XX.

1. Troisiéme expédition de Cosroez contre les Romains. 2. Inhumanité sacrilége, dont il usa envers Candide, Evêque de Sergiopole. 3. Il tâche de surprendre cette Ville. 4. Il a dessein de mener son armée dans la Palestine, & de piller le Temple de Iérusalem. 5. Bélisaire revient en poste en Perse. 6. Lettre de Juste, neveu de Iustinien à Bélisaire. 7. Réponse de Bélisaire.

1. AU commencement du Prin-tems Cosroez, fils de Cavade, entra pour une troisiéme-fois sur les terres de l'Empire, & marcha le long de l'Euphrate, qu'il avoit à sa main droite. Au premier bruit de sa marche, Candide Evêque de Sergiopole, craignant & pour soi & pour sa Ville, à-cause qu'il n'avoit pas satisfait aux conditions réciproquement accordées,

alla le trouver dans son Camp, & le supplia de n'en point avoir de ressentiment. Il lui protesta de plus, que jamais il n'avoit eu d'argent entre les mains. Que c'étoit le sujet pour lequel il n'avoit point rachêté les Prisonniers de Sura, & qu'il n'avoit pû rien obtenir de Justinien, de quelques priéres dont il eût usé envers lui.

2. Ces remontrances n'empêchérent pas Cosroez d'enfermer Candide dans une étroite prison, & de l'y faire cruellement tourmenter, pour l'obliger de lui paier le double de ce qu'il lui avoit promis. Candide le pria d'envoier quérir les Trésors de l'Eglise; à quoi Cosroez aiant consenti, Candide envoia lui-même des personnes pour les faire livrer. Les Habitans mirent entre les mains des Officiers de Cosroez une partie des ornemens; mais ne voulant pas s'en contenter, il commanda à quelques-uns de ses gens, d'aller voir s'il n'y en avoit pas davantage, & il leur donna un ordre secret de tâcher de se saisir de la Ville.

3. Mais comme Dieu ne vouloit pas permettre qu'ils s'en rendissent maîtres, un certain Sarrazin nommé Ambro, qui étoit Chrétien, & sujet d'Alamondare, s'étant approché de la muraille durant la nuit, avertit les Habitans de l'entreprise formée contre leur liberté, & leur conseilla de ne recevoir personne. Ainsi ils refusérent l'entrée de leur Ville aux Officiers de Cosroez; dont ce Prince furieusement irrité, commanda à six mille hommes de les aller assiéger. Ils se défendirent d'abord assez vaillamment, mais depuis ils se relâchérent; & d'un côté considérant qu'ils n'avoient que deux cens Soldats, & de l'autre appréhendant les suites du siége, ils se disposoient à se rendre, lorsque cét Ambro vint encore durant la nuit les avertir, que bien-tôt les Perses seroient contraints de se retirer faute d'eau. Cét avis les empécha de demander à capituler. Les Barbares s'en retournérent trouver Cosroez, qui ne renvoia jamais Candide. Je croi que ce fut en punition de ce qu'il avoit manqué à sa parole, qu'il fut ainsi privé de sa fonction.

4. Quand

4. Quand Cosroez fut arrivé à la Comagéne, que l'on appele Euphratése, il ne voulut pas s'arréter à y amasser du butin, ou à y former un siége, parce qu'il y avoit fait assez de dégât la premiére-fois qu'il y étoit entré, & qu'il avoit tiré des contributions de toutes les Places. Son dessein étoit de mener son armée vers la Palestine, dont il avoit entendu vanter les richesses, & d'en enlever les Trésors, & sur tout ceux du Temple de Jérusalem. Les Romains n'osoient tenir la Campagne. Ils se contentoient de garder leurs Places, & de s'y conserver eux-mêmes.

5. Justinien aiant appris la nouvelle de la marche de Cosroez, nomma encore-une-fois Bélisaire, pour commander l'armée contre les Perses. Ce Général partit aussi-tôt en poste, pour aller dans l'Euphratése. Juste, neveu de l'Empereur, s'étoit déja refugié dans Jerapolis avec Buzez, & quelques autres, qui tous ensemble, sur le bruit de l'arrivée de Bélisaire, lui écrivirent cette Lettre.

6. *Cosroez est à la tête d'une plus puissante armée que les années précedentes. On ne sait pas bien encore où il veut aller; on sait seulement qu'il est proche d'ici, & qu'il ne fait point de dégât sur les chemins. Si vous voulez éviter de tomber entre ses mains, & de vous conserver pour le service de l'Empereur, en vous conservant en même-tems la Ville de Ierapolis, vous ne sauriez mieux faire, que de nous venir trouver.* Bélisaire n'approuvant pas cét avis, alla à Europe, qui est un Fort, bâti sur l'Euphrate, y assembla des Troupes, & fit réponse aux Chefs de Jerapolis. Voici les propres termes de sa Lettre.

7. *Votre avis seroit fort bon & fort seur, si Cosroez attaquoit d'autres peuples que des Romains, & des sujets de l'Empire. Car c'est une folie de chercher le danger, lorsque l'on trouve la seureté dans le repos. Mais si ce Barbare quitte ce Païs, & qu'il aille décendre dans quelque Province fertile, & dépourveue de garnisons, sachez qu'il vaudra mieux périr courageusement, que de ne se conserver que par une lâcheté. Ce ne seroit pas se conserver, ce seroit trahir l'Etat.*

Rendez-vous donc à Europe, où j'amasse des Troupes, dans le dessein d'entreprendre quelque chose de considérable. Cette Lettre releva le courage de ceux de Ierapolis; si bien qu'y aiant laissé Juste pour la garder, ils allérent à Europe avec ce qu'ils avoient de Soldats.

CHAPITRE XXI.

1. Abandane est envoié par Cosroez à Bélisaire. 2. Harangue d'Abandane, avec la réponse. 3. Abandane conseille à Cosroez de se retirer. 4. Inquiétudes & irrésolutions de Cosroez. 5. Il traverse l'Euphrate. 6. Eloge de Bélisaire. 7. Cosroez prend la Ville de Gallinique. 8. Bélisaire est rappelé à Constantinople, pour être envoié en Italie.

1. QVAND Cosroez apprit que Bélisaire avoit campé avec toutes ses Troupes proche d'Europe, il ne voulut pas aller plus avant; mais il lui envoia un de ses Secrétaires nommé Abandane, qui étoit fort estimé pour sa prudence, se plaindre de ce que Iustinien n'avoit point envoié d'Ambassadeurs pour traiter de la paix. Il est vrai néanmoins que ce n'étoit pas principalement pour faire cette plainte, qu'il l'envoioit; c'étoit pour reconnoître les qualitez du Général, & les forces de l'armée Romaine. Bélisaire en aiant eu avis, choisit parmi ses Troupes six mille hommes des plus grands & des mieux-faits, & les envoia faire semblant de chasser assez loin du Camp. Il commanda aussi à Diogéne, Capitaine des Gardes, & à Adolius, fils d'Acace l'Arménien, qui étoit Valet de Chambre de l'Empereur, les Romains appelent Silenciaire, celui qui est pourvû de cette Charge, & qui conduisoit pour lors une Compagnie d'Arméniens, de passer l'Euphrate, d'en parcourir les bords, & de faire

faire ensorte que l'ennemi fût persuadé, que s'il s'en vouloit retourner, ils ne se mettroient en devoir, ni de l'en empêcher, ni de le poursuivre. Quand Bélisaire seut que l'envoié de Cosroez étoit proche, il fit dresser une tente de grosse toile, que l'on appelle un Pavillon, & s'y assit, comme il auroit pû faire au milieu d'un desert, où il vouloit que l'on seût, qu'il n'avoit point amené de bagage. Pour ce qui est de ses Soldats, voici de quelle sorte il les rangea: Il mit aux deux côtez de sa Tente les Thraces & les Illyriens, ensuite les Goths & les Eruliens, & derriére les Maures & les Vandales. Ils occupoient un grand espace, a-cause qu'ils ne demeuroient pas debout en une même-place, mais qu'ils étoient éloignez les uns des autres, se promenant négligeamment, & regardant l'Envoié avec quelque sorte de mépris. Pas un n'avoit de chemisette, mais une simple chemise & un calçon de toile. Pour armes, l'un avoit une épée, l'autre une hache, & un autre des flêches. Il paroissoit qu'ils ne songeoient tous qu'à se divertir.

2. Lors qu'Abandane fut arrivé devant Bélisaire, il lui dit, que Cosroez avoit sujet de se plaindre, de ce que Cesar, c'est ainsi que les Perses appelent le Roi des Romains, ne lui avoit point envoié d'Ambassadeurs comme il lui avoit promis, & que cela l'avoit obligé d'entrer sur ses terres. Bélisaire, sans s'étonner ni de la proximité du Camp des ennemis, ni du discours du Barbare, lui répondit fiérement: *On n'a pas accoûtumé d'en user parmi les hommes raisonnables, comme Cosroez a fait, quand il s'est ému quelque différend entre des voisins, celui qui a été offensé demande réparation, & si celui qui la doit la refuse, alors on a recours aux armes. Lui au contraire commence par faire la guerre, & puis il propose une conférence pour la paix.* Bélisaire n'en dit pas davantage, & donna congé à cét Envoié.

3. Dés qu'il fut retourné, il conseilla à Cosroez de se retirer, l'assurant que jamais il n'avoit vû de Capitaine si généreux & si prudent, ni de Soldats si fiers & si résolus. Que sur tout il avoit admiré leur bon-ordre & leur bonne-mine. Il lui representa, que lui & Bélisaire ne couroient pas une même-fortune ; parce que quand il remporteroit la victoire, il ne la remporteroit que sur un sujet de Justinien ; au lieu que s'il étoit vaincu, ce seroit un affront sensible à sa Majesté & à toute la Nation. D'ailleurs, que les Romains ne manqueroient pas de Places aprés leur défaite ; & que si au contraire les Perses avoient du desavantage, ils n'auroient point de lieu pour se sauver, & qu'aucun n'échaperoit pour en porter la nouvelle en leur païs.

4. Cosroez touché de ces raisons souhaitoit de s'en retourner, mais il trouvoit que les moiens en étoient extrémement difficiles. Il savoit qu'il ne lui étoit pas possible de prendre le même chemin par où il étoit venu, parce qu'il avoit été entiérement ruïné. Il croioit dailleurs, que les Romains gardoient les passages de l'Euphrate. Enfin aprés avoir été long-tems agité de diverses pensées sur ce sujet, il résolut de se faire jour au milieu des ennemis, & de s'ouvrir un chemin par les armes, à travers une contrée fertile en toutes sortes de biens. Bélisaire savoit bien que cent mille hommes n'étoient pas capables d'empêcher Cosroez de passer l'Euphrate, parce qu'il est guéable en divers endroits, & qu'il n'avoit qu'une poignée de gens à opposer à une armée tres-nombreuse. Il manda donc à Diogéne & à Adolius, de s'éloigner des bords de ce fleuve, & de mettre Cosroez en peine, en lui cachant leur dessein. Pour lui il ne souhaitoit rien tant, que d'apprendre qu'il se fût retiré, afin de n'être point obligé d'en venir à une bataille contre une puissante armée avec tres peu de Troupes, ausquelles le seul nom des ennemis imprimoit de la terreur.

5. Cos-

5. Cosroez aiant bâti un pont avec une extréme diligence, fit traverser l'Euphrate à toutes ses Troupes. Les Perses ne sont jamais arrétez dans leurs voiages par les riviéres, à-cause qu'ils portent des instrumens avec lesquels ils construisent des ponts en fort peu de tems. Quand il fut de l'autre côté du fleuve, il envoia dire à Bélisaire, que ce n'étoit que pour obliger les Romains qu'il se retiroit; qu'il attendoit leurs Ambassadeurs, & qu'il étoit juste qu'ils les envoiassent au plûtôt. Bélisaire traversa aussi l'Euphrate, & envoia faire compliment à Cosroez sur sa retraite; l'assurer que bientôt on lui envoieroit des Ambassadeurs, pour conférer touchant les conditions de la paix, & le supplier de ne point faire de dégât sur les terres des Romains, mais d'y passer comme par les terres de ses alliez. Cosroez répondit favorablement à ces demandes, & promit de satisfaire à toutes, pourvû qu'on lui donnât une personne de marque en ôtage. Aussi-tôt que Bélisaire fut arrivé à Edesse, il lui envoia en ôtage Jean, fils de Basile, qui étoit un des plus considérables de la Ville, par sa naissance & par ses richesses. Mais il n'y alla qu'à regret.

6. Bélisaire aquit une merveilleuse réputation par cette action, qui ne paroissoit pas moins glorieuse, que d'avoir mené Gélimer & Vitigis captifs à Constantinople. En-effet, quelle plus grande loüange peut-on donner à un Capitaine, que de dire, qu'en un tems où les Romains n'osoient sortir de leurs garnisons, & où une formidable armée faisoit le dégât sur leurs terres, il soit accouru de Constantinople, pour s'opposer avec peu de gens à la puissance d'un Roi de Perse, & que ce Roi redoutant sa fortune ou sa vertu, ou au moins surpris par son adresse, se soit retiré, & ait emprunté le nom de la Paix, pour couvrir la honte de sa retraite?

7. Cosroez aiant trouvé la Ville de Callinique hors d'état de se défendre, la prit, sans se souvenir de toutes les promesses qu'il venoit de faire. Comme les mu-

railles tomboient en ruïne, & que les Romains en réparoient de tems en tems quelques endroits, ils en avoient alors abatu une partie, qui n'avoit pas été relevée. Au premier bruit de l'approche des ennemis, les riches avoient ſerré dans les Châteaux d'alentour ce qu'ils avoient de meilleur. Les pauvres ſeulement y étoient demeurez avec une multitude prodigieuſe de Païſans, qui y étoient accourus de toutes parts. Coſroez les emmena tous priſonniers, raſa la Place, reçût Iean en ôtage, & s'en retourna en Perſe.

8. Alors les Arméniens, qui étoient paſſez dans le parti des Perſes, repaſſérent à celui des Romains, où ils furent reçus dans Conſtantinople, ſoûs la foi publique. Voilà ce qui ſe paſſa dans la troiſiéme expédition de Coſroez. Juſtinien rappela Béliſaire, pour le renvoier en Italie, où les affaires étoient en mauvais état.

CHAPITRE XXII.

1. *Volonté de Dieu cauſe de la maladie contagieuſe.* 2 *Son commencement, & ſon progrés.* 3. *Quelques-uns en ſont frapez à Conſtantinople, aprés en avoir eu des préſages, & d'autres ſans en avoir eu.* 4. *Divers Symptomes.* 5. *Incertitude des Médecins.*

1. IL y eut en ces tems-là une maladie contagieuſe, qui enleva une grande partie du genre humain. Elle fut attribuée au Ciel, & aux Aſtres par certains eſprits préſomptueux, qui étoient accoûtumez à inventer des opinions extravagantes & monſtrueuſes, & qui ſavoient bien eux-mêmes, qu'ils ne diſoient rien de ſolide, & qu'ils ne cherchoient qu'à tromper les ſimples. Il eſt aſſurément difficile de ſe perſuader, & encore plus de perſuader aux autres qu'il y ait eu d'autre cauſe de ce mal, que la volonté de Dieu. Il ne s'atta-

s'attacha pas à une partie de la terre, à un genre de personnes, à une saison de l'année; si cela eût été, on auroit peut-être trouvé dans une de ces circonstances, des raisons vrai-semblables de son existence. Mais il embrassa tout le monde, il confondit toutes les conditions, & il n'épargna ni âge, ni séxe. Quelques différences qu'il y eut entre les hommes, soit par l'éloignement de leurs demeures, ou par la diversité de leurs coûtumes, ou par l'antipathie de leurs inclinations, elles étoient inutiles pour les distinguer dans cette maladie, qui les égaloit tous par le traitement qu'elle leur faisoit. Les uns en étoient attaquez en Eté, les autres en Hiver, & les autres en une autre saison. Que les Sophistes, & ceux qui font profession de connoître les Météores, en discourent comme il leur plaira; pour moi, je me contente de representer fidélement quel a été son commencement, son progrés, & sa fin.

2. Elle commença par les Egyptiens de Péluse. Delà elle se partagea, & alla, d'un côté vers Aléxandrie, & de l'autre dans la Palestine. Ensuite avançant toûjours, & avec une démarche réglée, elle courut toute la terre. Elle sembloit garder une mesûre égale, & s'arrêter un certain tems en chaque païs. Elle s'étendit jusqu'aux Nations les plus éloignées, & il n'y eut point de coin, pour reculé qu'il pût être, où elle ne portât sa corruption. Elle n'en exemta ni Isle, ni Montagne, ni Caverne. S'il y avoit quelque endroit où elle n'avoit point passé, ou bien qu'elle n'y eût passé que légérement, elle y revint sans toucher aux lieux d'alentour, & elle s'y arrêta jusqu'à ce qu'elle y eût causé autant de morts & de funérailles, que dans les autres. Elle commençoit toûjours par les contrées maritimes, d'où elle se répandoit sur celles qui étoient loin de la mer.

3. J'étois à Constantinople, lorsqu'elle y vint. C'étoit au milieu du Prin-tems de la seconde année qu'elle y exerça sa fureur. Voici comment elle y arriva.

riva. Elle étoit précédée de phantômes revêtus de diverses formes. Ceux à qui ces phantômes aparoissoient, s'imaginoient en être frappez en quelque partie de leur corps, & en même-tems ils étoient frappez de la maladie. Il y en avoit qui tâchoient de s'en délivrer, en prononçant les plus saints noms qu'il y ait dans la Religion, ou en faisant quelque cérémonie. Mais cela ne leur servoit de rien; car ceux-même qui se refugioient dans les Eglises, y trouvoient la mort. Il y en avoit qui s'enfermoient dans leurs maisons, & qui ne répondoient point à la voix de leurs meilleurs amis, s'imaginant que c'étoient des diables qui les appeloient, & ils laissoient plûtôt rompre leurs portes que de les ouvrir. Quelques-uns n'étoient pas attaquez de la peste de cette maniére, mais cela leur arrivoit en songe, & ils pensoient entendre une voix, qui les contoit au nombre des morts. D'autres sentoient le mal, sans en avoir eu de présage, ni dans le sommeil, ni hors du sommeil. C'étoit ou en s'éveillant, ou en se promenant, ou en quelque autre occupation, qu'ils s'appercevoient d'avoir la fiévre. Ils ne changeoient point de couleur. Ils ne sentoient point d'inflâmation; & l'accés sembloit si léger, que les Médecins avoient peine à le reconnoître en tâtant le poux, & qu'ils n'y voioient aucune apparence de danger. Cependant sur le soir, ou le lendemain, il paroissoit un charbon à la cuisse, ou à la hanche, & quelquefois soûs l'aisselle, ou à l'oreille. Voilà ce qui arrivoit presqu'à tous ceux qui étoient surpris de ce mal.

4. Ie ne saurois dire si la diversité des Symptomes procédoit de celle des tempéramens, ou si elle n'avoit point d'autre cause que la volonté de l'Auteur de la Nature. Les uns étoient accablez d'un assoupissement tres-profond; les autres étoient emportez d'une phrénésie tres-furieuse. Mais les uns & les autres souffroient extrémement dans la différence de leur maladie. Ceux qui tomboient dans l'assoupissement, ou-

oublioient les fonctions les plus ordinaires de la vie, comme s'ils eussent été dans un sommeil éternel; tellement qu'ils mouroient de faim, si quelque personne charitable n'avoit la bonté de leur mettre les alimens dans la bouche. Les phrénétiques n'avoient jamais de repos. Ils étoient toûjours troublez par l'image de la mort; & s'imaginant étre poursuivis, ils s'enfuïoient, en jettant des cris épouventables. Ceux qui les gardoient avoient une fatigue insupportable, & n'étoient guéres moins à plaindre que leurs malades. Ce n'est pas qu'ils fussent en danger de gagner le mal, car personne ne le gagna par la fréquentation des malades, & plusieurs l'eurent sans les fréquenter. Mais c'est qu'ils souffroient beaucoup de peine, lorsque les malades se rouloient par terre, & qu'ils étoient obligez de les relever, ou qu'il faloit les empêcher de se jetter du haut des maisons, & de se précipiter dans l'eau. Ce n'étoit pas aussi un petit travail, que de leur faire prendre de la nourriture. Car il y en eut qui périrent faute de manger, comme d'autres périrent par leurs chûtes. Ceux qui n'eurent ni assoupissement, ni phrénésie, moururent d'une autre maniére. Leur charbon s'éteignoit, & ils étoient enlevez par la violence de la douleur. On peut juger par conjecture que les autres, dont je viens de parler, enduroient le même-mal. Mais peut-étre, qu'ils en avoient perdu le sentiment, en perdant l'usage de la raison. Les Médecins étonnez de la nouveauté de ces accidens, & se doutant que la cause principale du mal résidoit dans les charbons, se résolurent de la découvrir, & en aiant fait l'Anatomie sur des corps morts, ils y trouvérent en-effet une grande source de corruption. Quelques-uns mouroient le jour-même qu'ils étoient frappez, & les autres les jours suivans. Il y en avoit à qui il s'élevoit par tout le corps des pustules noires, de la grosseur d'un pois; & ceux-là ne passoient jamais le jour, & quelquefois ils expiroient à l'heure-même. Il y en eut qui fu-

furent étoufez par une grande aboudance de sang, qui leur sortit de la bouche.

5. Je puis assurer, que les plus fameux Médecins prédirent la mort à des personnes qui échapérent, contre toute sorte d'espérance, & qu'ils promirent la guérison à d'autres, qui moururent bien-tôt aprés, tant ce mal étoit impénétrable à la Science des hommes, & tant il étoit accompagné de circonstances contraires à la raison & à l'apparence. Le bain servoit aux uns, & nuisoit aux autres. Quelques-uns mouroient faute de remédes, & d'autres se sauvoient sans ce secours. Les rémedes produisoient des effets tout contraires à leur nature; tellement qu'il n'étoit pas moins impossible de chasser la maladie, lorsqu'elle étoit venue, que de l'empêcher de venir. On y tomboit sans sujet, & on s'en relevoit sans assistance. Les femmes grosses, qui étoient atteintes de cette contagion, n'évitoient point la mort; & soit qu'elles portassent leurs enfans jusqu'au terme ordinaire, ou qu'elles accouchassent devant, elles étoient enlevées hors du monde, avec les enfans qu'elles venoient d'y mettre. On dit néanmoins, qu'il y eut trois meres qui survêquirent à leurs enfans, & un enfant qui survêquit à sa mere. Ceux à qui le charbon croissoit, & aboutissoit en pus, recouvroient la santé; l'expérience aiant fait voir, que c'étoit un signe que la plus grande ardeur du mal étoit éteinte. Ceux au contraire, dont le charbon demeuroit toûjours au même état, souffroient tous les accidens dont nous venons de parler. Il y en avoit à qui la cuisse se dessêchoit; ce qui étoit cause qu'il ne sortoit plus d'humeur du charbon. D'autres en échapérent, à qui il demeura un défaut à la langue, qui les rendit bégues pour toute leur vie.

CHAPI-

CHAPITRE XXIII.

1. Horrible ravage que la peste fait à Constantinople. 2. Soins de Justinien, & de Theodore. 3. Fausses pénitences. 4. Déplorable état de la Ville.

1. CETTE maladie dura quatre mois à Constantinople; mais elle n'y fut bien violente que pendant trois mois seulement. Elle enlevoit d'abord si peu de personnes, que le nombre des morts n'en paroissoit pas plus grand que de coûtume. Dans la suite il en mouroit cinq mille chaque jour, & sur la fin dix mille, & plus. Chacun prenoit le soin au commencement, de la sépulture de ses morts, & les mettoit dans des tombeaux étrangers, soit en secret, & par adresse, ou en public, & par force; mais depuis ce ne fut que confusion. Les Valets se trouvérent sans Maîtres. Les Maîtres furent privez, ou par la maladie, ou par la mort, du service de leurs Valets. Les maisons furent desolées, & les corps demeurérent plusieurs jours sans sépulture.

2. L'Empereur fit son possible pour arrêter le cours de ce mal. Il donna de l'argent à Theodore pour le distribuer, & lui assigna des Soldats pour y servir soûs lui. La fonction de sa Charge étoit de presenter au Prince les Requêtes des particuliers, & de leur en dire la réponse. Les Romains donnent à cét Officier, le nom de Référandaire. Ceux dont les maisons n'étoient pas entiérement desertes, prenoient le soin des funérailles de leurs proches. Theodore emploia l'argent de l'Empereur, & même une partie du sien à faire enterrer les pauvres. Quand tous les tombeaux furent remplis, on creusa des fosses le long des murailles de la Ville; & quand toutes ces places furent occupées,

cupées, les Fossoieurs découvrirent les Tours pour y entasser des corps, & aprés ils les recouvrirent. La puanteur qui sortoit de ce monstrueux amas de corruption, étoit aussi insupportable que la contagion l'avoit été; sur-tout lorsque le vent en chassoit l'odeur dans les places publiques, & dans les maisons particuliéres. Il n'y avoit alors aucune cérémonie dans les Enterremens, & l'on n'y observoit ni la sôlennité du chant, ni le reste de la pompe. On se contentoit de porter les morts sur les épaules dans le quartier de la Ville, qui est le plus proche de la mer, & de les charger sur des Vaisseaux pour les enlever. Ceux du peuple, qui avoient été autrefois de différentes factions, quittérent leur haine, & se réünirent pour rendre conjointement les derniers devoirs à des personnes qui leur avoient été inconnuës durant leur vie.

3. Ceux qui auparavant s'étoient abandonnez à la débauche, s'adonnoient alors à la piété. Ce n'est pas qu'ils eussent perdu en un instant l'habitude de l'incontinence, & qu'ils eussent aquis celle de la vertu. L'on ne se délivre pas, sans un secours tout extraordinaire du Ciel, des mauvaises qualitez que la nature a mises dans le fond de nôtre ame, & qu'une longue accoûtumance y a gravées profondément. Mais c'est que la veuë de tant d'accidens funestes, & la ménace d'une mort prochaine, les obligeoit à paroître plus retenus. En-effet, lorsqu'ils crûrent que le danger étoit passé, & que leurs forces furent rétablies, ils changérent une seconde-fois de mœurs, & retournérent aux déréglemens qu'ils avoient quittez. L'excez des desordres où ils se prostituoient avec la derniére licence, pouvoit faire dire avec raison, que cette maladie, soit par hazard ou par choix, avoit enlevé les plus gens de bien, & épargné les plus coûpables. Mais cette remarque sera faite en un autre endroit.

4. On ne voioit personne dans les places publiques de Constantinople, durant cette déplorable affliction. Ceux qui se portoient bien demeuroient dans leurs

leurs maisons, pour y assister les malades; ou pour y pleurer les morts. Que si quelqu'un paroissoit dans les ruës; ce n'étoit que pour enterrer des corps. Il n'y avoit plus de commerce, plus d'affaires, plus d'exercice des Arts. Cette cessation générale fit venir la famine dans une Ville, où l'abondance étoit ordinaire & continuelle. Il étoit si difficile d'y avoir du pain, que plusieurs moururent faute de manger. Enfin l'on ne voioit personne porter la robe, sur tout durant la maladie de l'Empereur, qui fut attaqué d'un charbon. Les hommes de la qualité la plus relevée se contentoient de se couvrir d'un petit manteau, au milieu de la Capitale de l'Empire. Voilà les desordres que produisit la maladie contagieuse dans Constantinople, & dans les autres Païs de l'obéïssance des Romains. Elle infecta aussi les Perses, & d'autres Barbares.

CHAPITRE XXIV.

1. Célébre Pyrée des Perses, dans le Païs d'Ardabigane 2. Envoyez de Cosroez le trahissent. 3. Justinien commande de faire irruption sur les terres des Perses. 4. On assemble les Troupes.

1. COSROEZ étoit passé de l'Assyrie dans un Païs appelé Ardabigane, d'où il avoit dessein, en traversant la Persarménie, d'entrer sur les terres de l'Empire. Dans ce Païs est un célébre Pyrée, que les Perses adorent comme le plus grand de leurs Dieux. Les Mages y conservant toûjours du feu, y offrent des Sacrifices, & y consultent l'Oracle. C'est le même feu que les Romains revéroient soûs le nom de Vesta. Un Envoié de Constantinople vint dire en cét endroit à Cosroez, que Constantien & Sergius arriveroient dans peu de jours en qualité d'Ambassadeurs, pour traiter des articles de la paix. Ils étoient tous deux intelligens &

& éloquens. Constantien étoit d'Illyrie, & Sergius d'Edesse.

2. Cosroez les attendoit; mais leur voiage aiant été retardé par une indisposition survenuë à Constantien, la maladie contagieuse commença à affliger les Perses. Cela fut cause que Nabéde, qui commandoit alors les Troupes de la Persarménie, envoia par l'ordre de Cosroez Endubius, Evêque des Chrétiens, vers Valérien, Gouverneur de l'Arménie, pour se plaindre de la longueur des Ambassadeurs, & pour solliciter les Romains de faire la paix. Quand il fut arrivé avec son frere dans l'Arménie, & qu'il fut en presence de Valérien, il l'assura qu'il souhaitoit de servir les Romains, en considération de la Religion; qu'il avoit du crédit auprés de Cosroez, & que si l'on lui envoioit des Ambassadeurs, on ne trouveroit point d'obstacles à la paix. Voilà ce que dit l'Evêque; mais son frere entretint Valérien en particulier; lui representa le mauvais état des affaires du Roi de Perse; que son fils méditoit des desseins de revolte; & que la peste commençoit à infecter son armée. Que c'étoit-là les seules & veritables raisons, pour lesquelles il témoignoit desirer terminer les différens par une conférence. Aprés que Valérien eut appris toutes ces choses, il donna congé à l'Evêque, & lui promit que les Ambassadeurs iroient bientôt trouver Cosroez.

3. Il n'eut pas si-tôt mandé ce qu'il savoit, à Justinien, que ce Prince ravi d'une si bonne nouvelle, lui envoia ordre de faire incessamment, avec Martin, & les autres Chefs, irruption sur les terres des ennemis, bien qu'il ne seut pas s'il y avoit des Troupes qui gardassent la frontiére. Quand les gens de Commandement eurent reçû cét ordre, ils réünirent toutes leurs forces, & entrérent dans l'Arménie. Cosroez craignant d'être frappé de la maladie contagieuse, avoit mené son armée dans l'Assyrie, qui jusqu'alors en avoit été exemte.

4. Valérien s'étoit campé avec ses Troupes proche de

de Theodosiopolis. Narsez qui commandoit les Arméniens & les Eruliens s'étoit joint à lui. Martin Capitaine des Troupes de l'Orient, étoit arrivé au Fort de Citharise, où il s'étoit campé avec Isdigére & Theoctiste. Ce Fort est à quatre journées de Theodosiopolis. Pierre, Adolius, & quelques autres Chefs y arrivérent peu de tems aprés. Isâc frere de Narsez conduisoit les Troupes de ce païs-là. Philimuth & Verus allérent dans la Chorsianine avec les Eruliens qu'ils commandoient, & ils s'arrêtérent tout proche de Martin. Juste, neveu de Justinien, Péranius, Jean, fils de Nicolas, Domentiole, & Jean surnommé le Mangeur, s'étoient campez auprés du Fort de Physon, qui est bâti sur les limites de Martyropolis. Voilà de quelle maniére s'étoient campez tous les Commandans, & toutes les Troupes Romaines, qui faisoient environ trente mille hommes. Elles n'étoient pas jointes ensemble pour ne faire qu'un corps d'armée, mais les Chefs s'assembloient pour conférer touchant l'irruption qu'ils vouloient faire. Pierre, sans avoir communiqué avec qui que ce fût, mena fort brusquement ses Troupes sur les terres de l'ennemi. Philimuth & Verus en aiant eu avis le lendemain, le suivirent incontinent. Martin & Valérien y entrérent pareillement, & ils se joignirent tous, à la reserve de Iuste, qui, comme nous avons dit, s'étoit campé loin des autres. Il ne laissa pas néanmoins d'entrer dans un champ appartenant aux Perses, lequel étoit vis à vis de son camp. Il ne pût cependant atteindre les autres, qui tous ensemble marchoient vers Dubio, sans piller les lieux par où ils passoient.

CHAPI-

CHAPITRE XXV.

1. Description de la contrée de Dubio. 2. L'Evêque de cette contrée, appelé Evêque Catholique, à cause qu'il y est seul. 3 Extrême desordre de l'armée des Romains. 4 Suivi d'une entiére défaite.

1. DUBIO est une contrée, qui non seulement est tres-fertile, mais aussi tres-commode, à-cause de la bonté de l'air & de l'eau. Elle est éloignée de huit journées de Theodosiopolis. Elle contient de belles plaines, & un grand nombre de Bourgs bâtis les uns proche des autres, fort peuplez, & habitez par de riches Marchands. On y porte quantité de marchandises des Indes, de l'Ibérie, de plusieurs Provinces de la Perse, & de quelques-unes de l'Empire.

2. On donne à l'Evêque le titre de Catholique, parce qu'il conduit seul tous les peuples de ce païs-là. Il y a à six-vingts stades de Dubio, du côté de main droite, une montagne fort élevée & fort roide, dans une des embouchûres de laquelle, est un Bourg nommé Anglon, où Nabéde se retira, a-cause de l'avantage de l'assiette, à la premiére nouvelle qu'il ouït de la venuë des ennemis. Le Bourg est bâti au bas de la montagne, mais la Citadelle, qui porte le même nom est sur le roc. Nabéde mit des pierres & des chariots au travers du chemin, pour le rendre encore moins aisé qu'il ne l'étoit naturellement. Il creusa aussi un large fossé, & plaça ses Troupes derriére. Elles montoient à quatre mille hommes. Il avoit outre cela posé des embuscades dans des maisons sur les avenuës.

3. Les choses étant ainsi disposées, les Romains arrivérent à une journée d'Anglon, où ils prirent un Espion des ennemis, à qui ils demandérent où étoit Nabé-

Nabéde ? Il répondit qu'il s'étoit retiré à Anglon avec ses Troupes. Ce que Narsez n'eut pas plûtôt entendu, qu'il commença à reprocher aux autres Chefs leur paresse. Ils s'accusérent tous réciproquement d'une trop grande lenteur. Enfin ils quittérent d'un commun avis le dessein de s'exposer au péril d'une bataille, & ne songérent qu'au pillage. Ils marchérent sans Chef, sans ordre, sans mot du guet, sans étre divisez par Escadrons, & par Bataillons. Les Soldats se mêlérent confusément avec les goujats, comme s'il n'eût été question que de se charger de butin. Quand ils furent proche d'Anglon, ils envoiérent des Espions, qui leur rapportérent que les ennemis étoient déja tout rangez, & tout prêts à donner bataille. Les gens de Commandement furent surpris d'une nouvelle si peu attenduë; mais toutefois, comme ils étoient à la tête d'une armée nombreuse, ils eurent honte de reculer. Ils se séparérent donc en trois. Pierre prit l'aile-droite, Valérien l'aile-gauche, & Martin se plaça dans le milieu avec le corps de bataille. Quand ils furent en presence des ennemis, ils s'arrêtérent, dautant qu'ils n'avoient pû se bien disposer, a-cause de l'inégalité du terrain, qui étoit haut & bas, & a-cause de la précipitation, dont la rencontre inopinée des ennemis les avoit obligez d'user. Pour ce qui est des Barbares, ils serroient leurs rangs, & demeuroient en repos, suivant l'ordre que leur en avoit donné Nabéde, qui vouloit bien qu'ils repoussassent vigoureusement les Romains, mais non pas qu'ils les attaquassent.

4. Les Eruliens commandez par Narsez, en vinrent les premiers aux mains avec les Perses, qui étoient vis à vis d'eux. Ils rompirent leurs rangs, & les mirent en fuïte. Les Barbares se sauvérent dans le Fort, mais en se sauvant ils s'incommodérent les uns les autres, àcause que les chemins étoient étroits & rompus. Narsez secondé par les Romains, poursuivoit vivement les fuïars. En même-tems les Barbares sortirent des endroits où ils avoient été posez en embuscade. Ils char-

gérent rudement les Erulieus, blessérent Narsez à l'œil, d'une blessure si dangereuse, que son frere fut obligé de l'enlever du combat, & qu'il en mourut peu de jours aprés. Lorsque Nabéde vit les Romains en desordre, il fondit sur eux avec toutes ses forces; & comme il tiroit dans un lieu étroit sur une multitude fort serrée, il en tuoit un grand nombre, & sur tout des Eruliens, qui, selon leur coûtume, n'avoient point d'armes défensives. En effet ils ne se couvrent ni de casques, ni de cuirasses, mais seulement d'un bouclier & d'une casaque, qui leur sert comme d'une ceinture. Les Esclaves combatent sans bouclier, & il faut qu'ils aient donné des preuves de leur valeur, avant qu'ils obtiennent de leur Maître la permission d'en porter. Voilà ce qui regarde les Eruliens. Les Romains prirent honteusement la fuite, & ne furent retenus par aucune considération d'honneur ou de gloire. Les Perses appréhendant que la déroute ne fût dissimulée, & qu'il n'y eût quelque piége caché, ne les poursuivirent que dans les passages étroits, & ne voulurent pas hazarder de combattre en rase campagne contre une armée si nombreuse. Cependant les Romains, & sur tout les Chefs, s'imaginant avoir les Perses à leurs trousses, s'enfuïoient avec la derniére précipitation, & poussoient leurs chevaux à outrance. Ils étoient si hâtez de se sauver, que pour étre plus légers, ils jettoient leurs armes. Leur espérance n'étoit plus dans le courage, elle n'étoit que dans la diligence de la retraite. Elle fut telle cette diligence, que pas un des chevaux n'en réchapa. La perte des Romains fut extréme, & je ne sai si jamais ils en reçûrent de pareille. Plusieurs furent tuez sur la place. Il y en eut encore davantage qui furent emmenez prisonniers; & les Perses trouvérent une telle quantité d'armes & de bêtes, qu'ils en furent enrichis pour long-tems. Comme Adolius fuïoit, il reçût auprés d'un Fort de la Persarménie un coup de pierre, dont il mourut. Juste & Peranius entrérent dans

dans le Païs de Tauranese, où ils firent du degât, & s'en revinrent.

CHAPITRE XXVI.

1. Cosroez entre pour une quatriéme fois sur les terres de l'Empire, & assiége la Ville d'Edesse. 2. Il demande de l'argent aux Habitans. 3. Il continuë le siége, & avance tellement ses travaux, que les assiégez lui envoient un Médecin nommé Estienne, pour lui demander la paix. 4. Harangue d'Estienne. 5. Réponse de Cosroez. 6. Fâcheuse extrémité, & extréme appréhension des assiégez.

1. L'ANNE'E suivante Cosroez fils de Cavade, entra pour une quatriéme-fois sur les terres des Romains. Bien qu'il menât son armée dans la Mesopotamie, ce n'étoit pour attaquer ni Justinien, ni ses Sujets, c'étoit pour attaquer le Dieu des Chrétiens. Comme il avoit tenté le siége d'Edesse dans la premiére campagne, & qu'il lui avoit mal-réüssi, il ressentoit un cuisant déplaisir de cette disgrace, & ne trouvoit point de meilleur moien de s'en consoler, que de se vanter au milieu de son Palais, qu'il feroit de cette Ville une prairie pour paître les bêtes, & qu'il emmeneroit les Habitans prisonniers en Perse. Quand il fut devant les murailles, il envoia à l'endroit qui répond au Cirque, un parti de Huns qui étoient parmi ses Troupes, afin d'enlever des moutons; les Bergers qui les gardoient se fiant à la situation du lieu, qui est extrémement roide, ne pensoient pas que les ennemis seroient si hardis que d'y monter. Ils y montérent néanmoins, & comme ils vouloient emmener les troupeaux, les Bergers s'y opposérent courageusement. Les Perses accourûrent d'un côté au secours des Huns, & les soldats de la Garnison firent de l'autre une sortie

avec les Habitans. Pendant qu'ils en étoient aux mains, le troupeau pour lequel ils combattoient, retourna de lui-même aux Bergers. Il y avoit parmi les Huns un certain soldat, qui se signaloit sur tous les autres, & qui incommodoit notablement les Romains. Ce soldat fut blessé au genou-droit d'un coup de pierre, lancé avec la fronde, dont il tomba de son cheval à la renverse. Sa chûte releva le courage aux Romains. Le combat dura depuis le matin jusqu'à midi, qui fut l'heure à laquelle l'un & l'autre parti s'attribuant la victoire, se retira. Les Romains rentrérent dans la Ville, & les Barbares s'allérent camper à sept stades de-là.

2. Alors Cosroëz, soit qu'il eût eu quelque fâcheux songe, ou qu'il appréhendât la honte d'avoir levé par deux-fois le siége de devant cette Ville, résolut de se retirer, pourvu qu'on lui paiât une grande somme d'argent. Le lendemain Paul qui étoit son Truchement, alla dire aux Habitans, qu'il desiroit conférer avec eux. Ils envoiérent à l'heure-même quatre des plus considérables de la Ville. Zabergane alla audevant d'eux par l'ordre de Cosroez; & usant de ménaces, afin de les épouvanter, il leur demanda fiérement, lequel ils aimoient le mieux de la paix, ou de la guerre? Quand ils eurent répondu, qu'ils aimoient mieux la paix; il repartit, qu'il faloit donc qu'ils l'achétassent. Ils repliquérent, qu'ils étoient prêts de donner ce qu'ils avoient offert aprés le sac d'Antioche. Zabergane les quitta en raillant, & en les avertissant de songer à la conservation de leur Ville. Un peu aprés Cosroez les envoia quérir, & leur raconta de quelle maniére il avoit réduit diverses Places sous son obéissance, les ménaça de les traiter avec plus de rigueur qu'il n'avoit fait tous ses autres, s'ils ne lui apportoient tout l'argent qui étoit dans l'enceinte de leurs murailles, ajoutant que c'étoit l'unique moien d'obtenir la levée du siége. Les Ambassadeurs lui dirent qu'ils étoient d'accord d'achêter la paix, pourvu qu'il ne la

mît pas à un prix, qu'il leur fût impossible de paier. Que l'on ne sait l'évenement des combats qu'aprés qu'ils sont terminez, & qu'ordinairement ils sont mis au nombre des choses douteuses, par ceux qui se mêlent de faire la guerre. Ce Prince irrité de la liberté de leur réponse, les congédia.

3. Le huitiéme jour du siége, il s'avisa d'élever à force d'hommes une plate-forme, pour battre les murailles, & de faire ce travail hors de la portée du trait. Il fit pour cela couper une grande quantité d'arbres qu'il mit en quarré, & qu'il fit couvrir de terre & de pierres. Comme il souhaitoit d'avancer promtement l'ouvrage, il ne faisoit point tailler les pierres, mais il les emploioit telles qu'elles sortoient de la carriére. Il mêloit du bois avec les pierres, afin que l'édifice fût mieux lié, & plus solide. Pierre, Chef des Romains, qui avec Martin & Peranius gardoit le côté de la muraille, qui étoit à l'opposite de ce travail, dépêcha une troupe de Huns, qui allérent charger à l'improviste les ouvriers, & en tuérent un grand nombre. Un seul soldat de la Garde, nommé Argec, en tua dix sept. Depuis ce jour-là les Barbares firent si bonne garde, qu'il ne fut plus possible d'attaquer les ouvriers. Lorsque l'ouvrage fut si avancé, que ceux qui y travailloient se trouvérent à la portée du trait, les assiégez les accablérent d'une telle quantité de flêches & de pierres, que pour s'en garentir, ils furent obligez de tendre au devant de l'ouvrage des toits faits de poil de bouc, lesquels on apelle des cilices, & qui étoient d'une juste hauteur & épaisseur. Par ce moien ceux qui remuoient la terre furent à couvert. Alors les Romains saisis de crainte, envoiérent des Ambassadeurs vers Cosroez, & avec eux Estienne, Médecin célébre; qui aiant autre-fois guéri Cavade, fils de Péroze, en reçût une magnifique récompense. Quand il fut venu avec les autres devant Cosroez, il lui dit.

4. *Toute l'Antiquité convient que l'humanité est le caractére d'un bon Prince. Les autres grandes qualitez vous appartien-*

 nent

ment à juste titre. Vous avez livré des batailles; vous avez défait des ennemis; vous avez réduit des Places; mais vous n'avez pas encore aquis la réputation d'être d'un naturel doux & bien-faisant. Il n'y a point de Ville au monde, qui ait autant de sujet que celle d'Edesse, d'espérer de vous un favorable traitement. Je lui suis redevable de ma naissance, moi qui ai pris le soin de vôtre éducation, & qui ne sachant rien de l'avenir, ai conseillé au Roi vôtre pere de vous choisir pour son successeur. Ainsi j'ai procuré la ruine de ma patrie, en vous procurant l'Empire. Voilà comment les hommes sont souvent les auteurs de leurs infortunes. Que s'il vous reste quelque sentiment de ce bien-fait, l'unique récompense que j'en demande, est que vous n'exerciez pas contre nous les derniéres rigueurs.

5. Cosroez répondit à Estienne; *Qu'il ne leveroit point le siége, si l'on ne lui livroit Pierre & Peranius, qui aiant été autrefois les esclaves de son pere, n'avoient pas laissé d'être si hardis, que de prendre les armes contre lui. Que si les Habitans trouvoient cette condition trop rude, il leur en donnoit deux autres à leur choix; ou de païer cinquante mille marcs d'argent, ou de souffrir que les gens qu'il envoieroit prissent tout l'or & l'argent qu'ils trouveroient, à la charge néanmoins de ne point toucher aux autres biens.* Voilà la réponse que Cosroez fit, dans l'espérance de réduire bien-tôt la Place. Les Ambassadeurs qui voioient que les conditions que ce Prince leur proposoit, étoient impossibles, s'en retournérent fort affligez. Mais quand ils les proposérent aux Habitans, ils les mirent au desespoir.

6. Cependant l'ouvrage s'élevoit; de sorte que les Romains ne sachant que faire, renvoiérent leurs Ambassadeurs, qui étant entrez dans le camp, & aiant dit, qu'ils venoient renouveller les priéres qu'ils avoient déja faites, ne reçûrent point de réponse, & furent chassez avec outrage. D'abord les Romains entreprirent d'élever la muraille, qui étoit vis à vis de la plate-forme, mais la hauteur où étoit l'ouvrage des assiégeans leur fit abandonner cette entreprise. Ils donnérent donc pouvoir à Martin de traiter de l'accommodement, en la maniére qu'il le jugeroit à pro-

pos. Il alla aussi-tôt proche du camp des ennemis conférer avec quelques-uns de leurs Chefs, qui, en se raillant, lui dirent que leur Prince souhaitoit sincérement la paix; mais que Justinien étoit dans une obstination invincible pour la guerre. Que Bélisaire avoit eu assez de pouvoir sur l'esprit de Cosroez, pour lui persuader de se retirer du païs des Romains, & d'aller attendre dans ses Etats les Ambassadeurs que l'on prométoit de lui envoier pour arrêter les Articles; mais qu'encore qu'il surpassât Martin en crédit aussi bien qu'en dignité, il n'avoit pû faire exécuter ce qu'il avoit promis, à-cause de l'ardeur démesurée avec laquelle l'Empereur vouloit la guerre.

CHAPITRE XXVII.

1. Les assiégez minent la plate-forme. 2. Les Perses font deux attaques, & sont deux-fois repoussez. 3. Pour-parler de paix, sans aucun fruit. 4. Furieux assaut. 5. Conférence suivie d'un accord.

1. Cependant les Romains s'avisérent de faire une mine sous la plate-forme des assiégeans, & ils commandérent aux Mineurs de creuser jusqu'à ce qu'ils fussent sous le milieu, afin d'y mettre ensuite le feu. L'ouvrage étant presque achevé, les Perses en eurent de la défiance à-cause du bruit qu'ils entendirent, & ils creusérent en même-tems les flancs de leur plate-forme, afin de surprendre les Mineurs des Romains. Mais quand ils s'aperçûrent du dessein des Perses, ils jettérent quantité de terre, pour remplir les creux qui restoient à remplir, & se retirérent. Ils firent néanmoins une chambre sous l'endroit de la plate-forme, qui approchoit le plus prés de leurs murailles, qu'ils remplirent d'un bois fort sec, & qui avoit été frotté d'huile, de soufre & de bitume, afin

qu'il fût plus aisé à enflâmer. Cependant les Chefs de l'armée des Perses conféroient avec Martin, & lui répétoient souvent les mêmes choses que j'ai rapportées, feignant toûjours d'avoir inclination pour la paix : mais quand leur plate-forme fut achevée, & qu'elle fut élevée à une hauteur, qui surpassoit de beaucoup celle des murailles, ils le renvoiérent, & lui témoignérent ouvertement qu'ils ne songeoient qu'à la guerre. Cette derniére résolution des Perses fut cause, que les Romains mirent le feu au bois qu'ils avoient preparé. Mais lorsque tout ce bois fut consumé, il ne se trouva qu'une partie de l'ouvrage endommagée, de sorte que les assiégez étoient obligez d'apporter incessamment d'autre bois pour entretenir l'embrasement. Enfin quand le feu eût pénétré toute l'étenduë de la plate-forme, l'on en vit sortir de la fumée durant la nuit. Les Romains qui souhaitoient toûjours d'ôter aux Perses la connoissance de la mine, usérent de cette adresse, de jetter sur la plate-forme quantité de traits enflâmez, & d'autres feux d'artifice, dans le dessein de faire croire que c'étoit ce qui faisoit la fumée. Les Perses qui le crûrent en effet, firent leur possible pour les éteindre. Et le mal croissant toûjours, ils accourûrent en grand nombre, pour y apporter le reméde. Plusieurs y furent tuez par les traits que les assiégez jettoient incessamment. Cosroez y vint luimême au levé du Soleil, & reconnut que la fumée procédoit du feu qui étoit caché sous la terre, & non pas de celui que lançoient les assiégez. Il commanda à toute l'armée de travailler à l'éteindre. Les assiégez se railloient de leur folie, vû que c'étoit en vain qu'ils jettoient de la terre ou de l'eau aux endroits où la fumée paroissoit : Car bien que la fumée s'abatît aux endroits où cette terre étoit jettée, la violence du feu n'en étoit pas réprimée, & il se faisoit un passage d'un autre côté. A l'égard de l'eau, quand elle couloit en des lieux où il y avoit des veines de soufre & de bitume, elle allumoit l'incendie au lieu de l'éteindre. En-

fin l'embrasement s'accrût de telle sorte, qu'il s'éleva sur le soir une grande flâme, qui fut aperçuë par les Carréniens, & par d'autres peuples encore plus éloignez. Les Romains montérent alors sur la plate-forme, y vinrent aux mains avec les Perses, & remportérent quelque avantage. Mais ceux-ci abandonnérent tout-à-fait l'ouvrage, quand ils virent que le feu en étoit devenu maître.

2. Six jours aprés ils escaladérent l'endroit de la muraille, qui porte le nom de Fort. Ils étoient déja montez au haut, lors qu'un Laboureur éveilla les Soldats de la garnison. Le combat fut fort opiniâtré de part & d'autre; mais à la fin les Perses furent repoussez, & en se retirant ils laissérent leurs échelles, que les assiégez prirent par dessus les murailles. Sur le midi du même jour, Cosroez envoia force Troupes pour attaquer la grande porte; mais la garnison avec quantité de Païsans & d'Habitans, aiant fait une sortie, menérent bien loin les assaillans.

3. Pendant qu'on leur donnoit la chasse, l'Interpréte Paul vint dire à la Ville de la part de Cosroez, que Récinaire étoit arrivé de Constantinople. Cette nouvelle fit séparer les deux partis. Il y avoit déja quelques jours que Récinaire étoit dans le Camp des Perses, mais ils l'avoient dissimulé exprés, jusqu'à ce que l'ouvrage de la plate-forme fût achevé, afin que s'ils se rendoient maîtres de la muraille, l'on ne pût les accuser d'avoir contrevenu au Traité; & que si au contraire leur dessein manquoit, comme il arriva, ils demeurassent toûjours en état de faire la paix, que les Romains venoient offrir. Quand Récinaire fut entré dans la Ville, les Perses demandérent avec instance qu'on leur envoiât des Deputez pour conférer. Les Romains répondirent qu'ils en envoieroient; mais que ce ne pouvoit être que dans trois jours, parce que Martin étoit un peu indisposé.

4. Cosroez s'imaginant que c'étoit une défaite, se prépara à donner l'assaut. Il fit jetter une quantité prodi-

gieuse de briques sur la plate-forme. Il emploia ensuite deux jours entiers à disposer son armée aux environs de la Ville, & prit la peine de désigner lui-même aux Commandans & aux Soldats la porte qu'ils devoient attaquer; donnant ordre d'investir les murailles & de tenir les échelles & d'autres machines prêtes. Il plaça tous les Sarrazins derriére, avec quelques Compagnies de Perses, dans le dessein de se servir d'eux, non pas pour attaquer la Ville, mais pour arrêter ceux qui en sortiroient, lors qu'elle seroit prise. L'attaque commença avec le jour. Les Perses eurent d'abord de l'avantage, parce qu'ils surprirent les Romains. Mais quand le bruit de l'attaque fut répandu dans la Ville, tout le monde courut aux murailles. Les jeunes gens se mélérent avec les Soldats, & combattirent fort vaillamment. Il y eut même des Paisans qui se signalérent. Les vieillars, les femmes, les enfans, personne ne fut inutile. Les uns amassoient des pierres, les autres faisoient chauffer de l'huile, & la versoient sur les assiégeans, qui perdant courage, & quittant leurs armes, dirent à leur Roi, qu'il leur étoit impossible de continuer un si fâcheux siége. Cosroez plein de colére & de dépit, n'emploie que des ménaces pour les animer. Ils retournent donc à l'attaque avec de grands cris. Ils dressent des échelles contre les murailles, & font un dernier effort pour les emporter. Mais les Romains les couvrent d'une nuée de fléches, & les contraignent d'abandonner l'entreprise. Ils se railloient cependant de Cosroez, & l'invitoient de revenir à la charge. Il n'y avoit plus qu'Azaréthes, qui combattoit vis à vis de la Porte Zoine, auprés d'un endroit nommé les trois Tours. Les Habitans avoient un peu cédé de ce côté-là; si bien que le Barbare avoit gagné la premiére muraille, & battoit déja la seconde, quand Peranius vint au secours, à la tête d'une troupe d'Habitans, & le mit en fuite. Ce fut ainsi que l'attaque, qui avoit commencé dés le matin, finit sur le soir. Les deux partis demeurérent en repos durant la nuit. Les

Per-

Perses veillérent toûjours à la garde de leur Camp. Les Romains portérent des pierres sur le haut de leurs murailles, pour s'en servir le lendemain. Mais quand le jour parut, pas un des Barbares ne s'approcha de la Ville. Le jour d'aprés une partie de l'armée ataqua une porte, nommée Barlas, d'où elle fut rigoureusement repoussée.

5. L'interpréte Paul vint ensuite proposer à Martin une conférence qui fut acceptée, & l'on convint de toutes les conditions. Cosroez reçût cinquante marcs d'or des Habitans, & leur promit par écrit de ne plus exercer d'acte d'hostilité contre les Romains. Puis brûlant son Camp, il se retira.

CHAPITRE XXVIII.

1. Mort de Juste & de Peranius. 2. Marcel & Constantinien leur succédent. 3. Ils sont envoiez en Ambassade vers Cosroez. 4. Guerre particuliére entre Alamondare & Aréthas. 5. Desseins de Cosroez sur la Colchide. 6. Antipathie entre les Laziens & les Perses. 7. Isdigune fait une entreprise sur la Ville de Dara. 8. Il va en Ambassade à Constantinople.

1. ENVIRON le même tems moururent deux Capitaines de l'armée Romaine, Juste, neveu de l'Empereur, & Peranius Ibérien. L'un de maladie, l'autre d'une chûte, qu'il fit en allant à la chasse.

2. Justinien en nomma deux autres en leur place, Marcel qui étoit aussi son neveu du côté de sa sœur, & qui étoit dans la premiére fleur de sa jeunesse, & Constantinien, qui un peu auparavant avoit été avec Sergius en Ambassade vers Cosroez.

3. L'Empereur les choisit encore tous deux incontinent aprés, pour aller conférer avec ce Prince tou-

chant la paix. Ils le rencontrérent dans l'Assyrie proche de Séleucie & de Ctésiphon, deux Villes qui ne sont séparées que par le Tygre, & qui furent autrefois bâties par les Macédoniens, qui aprés la mort d'Aléxandre le Grand régnérent sur les Perses, & sur d'autres Nations voisines. Quand ces deux Ambassadeurs eurent été admis en la presence de Cosroez, ils le priérent de restituer ce qu'il avoit usurpé dans la Lazique, & de conclure la paix. Il répondit que l'on ne pouvoit parvenir à la paix que par une tréve, durant laquelle les deux Nations auroient la liberté de se visiter, & le loisir de terminer leurs différens; mais que pour faire la tréve, il desiroit que l'on lui donnât de l'argent, & que l'on lui envoiât un Médecin nommé Tribun, pour demeurer quelque tems auprés de lui. Ce Médecin l'avoit guéri un peu auparavant d'une fâcheuse maladie, & pour cette raison il lui étoit fort cher. L'Empereur le lui envoia avec deux mille marcs d'argent, & ainsi la paix fut concluë pour cinq ans, en la dix-neufiéme année du régne de Justinien.

4. Peu de tems aprés Aréthas & Alamondare firent la guerre l'un contre l'autre, sans que les Perses ni les Romains y prissent de part. Alamondare aiant pris un des fils d'Aréthas, comme il faisoit paître ses chevaux, il le sacrifia à Venus; ce qui fit voir tres-manifestement que jamais Aréthas n'avoit favorisé le parti des Perses. Ils donnérent quelque tems aprés une bataille générale, où ce dernier eut de l'avantage, & fit passer un grand nombre de ses ennemis au fil de l'épée; & il s'en falut peu qu'il ne fît prisonniers les deux fils d'Alamondare. Voilà le succés de la guerre qui s'étoit émeuë entre ces deux Princes des Sarrazins.

5. Comme Cosroez avoit dessein de peupler le Païs de Colonies de Perses, & d'en ôter les Originaires, il choisit ces deux hommes pour l'exécuter. Il espéroit tirer beaucoup de commoditez de la possession paisible de la Colchide, dont il venoit de faire la conquête.

quête. Et il s'imaginoit en retenir plus aisément les Ibériens dans l'obéïssance, parce qu'ils n'auroient plus de voisins qui pûssent les protéger dans une revolte. Depuis que les premiers, & les plus considérables de cette Nation, eurent pris avec leur Roi Gyrgéne le parti des Romains, comme je l'ai raconté dans le premier livre de cette Histoire, les Perses ne leur avoient plus permis de s'assembler pour élire un Roi, & le commandement & l'obéïssance dont ces deux Nations avoient respectivement usé, avoient toûjours été accompagnez de soupçons, & de défiances. On ne doutoit nullement que les Ibériens n'eûssent de grands sujets de mécontentement, & qu'ils ne les fissent éclater quand ils en auroient l'occasion. Il ajoûtoit que la Perse ne seroit plus exposée à l'avenir aux courses des Huns, & qu'au contraire il se serviroit d'eux pour faire le dégât sur les terres des Romains. Que la Lazique lui serviroit comme d'un boulevart, pour arrêter l'inondation des Barbares qui habitent le Caucase; mais sur tout que par le moien de cette Province, il lui seroit aisé de courir, tant par terre que par mer, toutes celles qui bordent le Pont-Euxin, de réduire à son obéïssance les Cappadociens, les Galates, & les Bithiniens, & enfin d'entrer jusques dans Constantinople. Voilà les raisons qui lui faisoient souhaiter de se rendre maître de la Lazique, & qui l'empêchoient de se fier aux Laziens.

6. Il est certain que ce peuple avoit toûjours eu une grande aversion pour la domination des Perses, depuis que les Romains étoient sortis de leur païs. En effet la vie des Perses est extrémement dure & incommode, & il est impossible aux autres Nations de s'accommoder à leurs Loix. Les Laziens se peuvent moins accorder avec eux que tous les autres, touchant les mœurs, & la Religion. Les Laziens font profession de la Religion Chrétienne, au lieu que les Perses sont dans les superstitions du Paganisme. De plus, il n'y a dans la Lazique ni sel, ni vin, ni blé,

ni autres fruits propres à la nourriture des hommes. Ils reçoivent des Romains toutes les provisions dont ils ont besoin. Elles leur viennent par mer, & au lieu de les paier en argent, ils donnent des peaux, des Esclaves, & d'autres Marchandises en échange. Ils ne pouvoient souffrir, sans un extréme déplaisir, de se voir privez des commoditez que leur apportoit ce commerce. Cosroez, qui n'ignoroit pas leurs sentimens, avoit envie de prévenir les efforts qu'ils pourroient faire pour secouer le joug de sa puissance. Mais aprés avoir long-tems pensé aux moiens de s'assurer contre leurs soulevemens, il jugea qu'il n'y en avoit point de plus propre, que de se défaire au plûtôt du Roi Gubaze, de transporter la Nation, & d'envoier d'autres hommes pour habiter le païs.

7. Quand il eut pris cette résolution, il fit semblant de dépêcher Isdigune en Ambassade à Constantinople, & il choisit cinq cens hommes des plus braves de son armée, qu'il lui donna pour l'accompagner. Il leur commanda lors qu'ils feroient dans la Ville de Dara, de loger en différentes maisons, d'y mettre le feu durant la nuit, & pendant que les Romains s'occuperoient à l'éteindre, d'ouvrir les portes à une armée qu'il avoit donné charge au Gouverneur de Nisibe de tenir secrétement prête pour cette entreprise. Il croioit ce moien assuré pour rendre ses gens maîtres de la Ville, & pour passer ceux de dedans au fil de l'épée. Mais un certain Romain, qui savoit le secret de l'entreprise, & qui avoit suivi quelque tems auparavant le parti des Perses, l'alla découvrir à George qui demeuroit à Dara, & qui, ainsi que je l'ai raconté, avoit persuadé aux Perses, de rendre le Fort de Sisaurane. Ce George vint sur la frontiére audevant de l'Ambassadeur, & lui représenta que ce n'étoit pas la coûtume de marcher avec une suite si nombreuse, & le pria de laisser la plus grande partie de son monde à Amodion. Isdigune témoigna une grande colére, comme si on lui eût fait un insigne affront, de vouloir

loir retrancher le train nécessaire à sa dignité d'Ambassadeur du Roi de Perse. Mais George méprisa ses emportemens, & conserva la Ville de Dara, en n'y recevant que vingt personnes de la suite d'Isdigune.

8. Ce Barbare aiant manqué son entreprise, continua son voiage à Constantinople, où il mena sa femme & ses deux filles, qui lui servoient de prétexte pour avoir une si grande suite. Quand il fut devant Iustinien, il ne lui parla d'aucune affaire sérieuse, grande, ou petite, durant dix mois. Il lui donna seulement des présens de la part de Cosroez, & des lettres qui ne contenoient que des complimens sur sa santé. Justinien lui fit des honneurs, qu'il n'avoit jamais faits à pas un autre Ambassadeur. Lorsqu'il le traitoit, il faisoit asseoir à sa table son Interpréte, qui se nommoit Bradaxion, de quoi jusqu'alors il n'y avoit point eu d'exemple, jamais aucun Interpréte ne s'étant mis à table avec le moindre Magistrat, bien moins avec l'Empereur. Enfin Isdigune fut reçu avec une magnificence & un éclat tout-à-fait extraordinaire. Si l'on contoit exactement les frais de la reception avec les présens qu'il en remporta, il se trouveroit que la dépense en monteroit pour le moins à mille mares d'or. Voilà où se termina le dessein que Cosroez avoit fait sur la Ville de Dara.

CHAPI-

CHAPITRE XXIX.

1. *Cosroez fait résolution de bâtir des vaisseaux dans la Lazique, & de se défaire de Gubaze.* 2. *Ce Roi découvre le piége qui lui avoit été tendu, & implore la protection des Romains.* 3. *Justinien lui envoie une armée de huit-mille hommes commandez par Dagistée, qui assiége Petrée.* 4. *Description de la Lazique.* 5. *Vigilance de Gubaze.* 6. *Imprudence de Dagistée.*

1. COSROEZ envoia dans la Lazique quantité de bois propre à bâtir des vaisseaux, sans dire à quoi il le vouloit emploier, & faisant seulement courir le bruit qu'il avoit dessein de s'en servir aux fortifications de Petrée. Il choisit ensuite parmi ses Troupes trois cens des plus braves hommes qui y fussent, qu'il envoia au même lieu soûs la conduite de Fabrize, de qui nous avons ci-devant parlé, & à qui il donna un ordre secret de se défaire de Gubaze, ajoûtant qu'il auroit soin du reste. Aussitôt que ce bois eut été apporté dans la Lazique, il y fut réduit en cendres par le feu du Ciel. Quand Fabrize y fut arrivé avec ses trois cens hommes, il songea à exécucuter l'ordre qu'il avoit reçû contre Gubaze. Pour cét effet, aiant appris qu'il y avoit parmi des Colques un homme de qualité, nommé Barzanze, qui étoit tombé dans les mauvaises graces de Gubaze, & qui n'osoit plus se présenter devant lui, il l'envoia quérir pour lui découvrir son dessein, & lui demander conseil. Aprés avoir conféré ensemble, ils jugérent que le meilleur moien étoit que Fabrize fît venir Gubaze à Petrée, pour lui communiquer les résolutions que Cosroez avoit prises pour le bien des Laziens. Mais en même-

même-tems Barzanze alla découvrir à Gubaze l'entreprise qui se tramoit contre sa vie; de-sorte qu'au lieu d'aller trouver Fabrize à Petrée, il ne songea plus qu'à se séparer des Perses. Fabrize recommanda aux Habitans de Petrée de faire bonne garde, & d'aprêter tout ce qui étoit nécessaire pour soûtenir le siége. Puis il s'en retourna avec ses trois cens hommes, sans avoir rien fait.

2. Gubaze fit savoir à Justinien l'état de ses affaires, & le supplia de lui pardonner le passé, & de le protéger à l'avenir contre les violences des Perses, dont il étoit résolu de secouër le joug.

3. L'Empereur fort aise de cette nouvelle, dépêcha sept mille Romains, & mille Tzaniens soûs la conduite de Dagistée pour le secours des Laziens. Quand leurs forces furent jointes, ils formérent le siége de Petrée, lequel dura long-tems, a-cause que la Garnison en étoit forte, & qu'il y avoit des provisions en abondance. Cosroez étant dans de grandes inquiétudes a-cause de cette nouvelle, envoia Mermeroez au secours avec des Troupes de Cavalerie & d'Infanterie. Ce que Gubaze aiant appris il tint conseil avec Dagistée, & fit ce que je dirai dans la suite.

4. Le fleuve Boas prend sa source dans le païs des Arméniens, qui habitent Pharangion proche des frontiéres des Tzaniens. Il coule assez loin du côté de main droite toûjours étroit, & guéable jusqu'aux extrémitez de l'Ibérie, & au bout du mont Caucase. Cette contrée est habitée de différentes Nations, des Alains, des Abasques, qui sont anciens alliez des Romains & des Chrétiens, des Zéchiens & des Huns surnommez Sabeiriens. En cét endroit ce fleuve s'enfle de divers ruisseaux qu'il reçoit, & quittant le nom de Boas, il prend celui de Faze, & porte de grands vaisseaux jusqu'au Pont-Euxin, où il se décharge. C'est sur ses deux bords qu'est la Lazique. Le côté droit est fort peuplé jusqu'aux frontiéres de l'Ibérie, &

rem-

rempli de diverses Villes dont les principales sont Archéopolis, qui est tres-forte; Sébastopolis, Rodopolis & Mororisis, outre les Forts de Pition, de Scands & de Sarapane. Il n'y a du côté gauche que l'espace du chemin d'une journée, mais cét espace est desert, & n'est habité que par quelques Romains, qui ont été surnommez Pontiques. C'est en cette partie deserte de la Lazique, que Iustinien a bâti de nos jours la Ville de Petrée, où Iean surnommé Tzibe, établit, comme nous avons vû, un monople, qui fut cause que les Laziens se séparérent d'avec les Romains. Quand on va de Petrée vers le Nord, on rencontre aussi-tôt les frontiéres de l'Empire, où sont plusieurs Villes fort-peuplées, comme Resse, Athénes & Trapézonte. Lorsque les Laziens menérent Cosroez à Petrée, ils lui firent traverser le fleuve Boas, afin, disoient-ils, d'épargner le tems & la peine de passer le Faze: Mais c'étoit en-effet pour ne pas faire voir aux Perses leur païs & leurs Villes. La Lazique est inaccessible des deux côtez de ce fleuve. Elle est toute pleine de rochers escarpez, & dont les avenuës, que les Romains appelent des pas, sont impénétrables. Mais a-cause qu'il n'y avoit point de Troupes qui gardassent les passages, & que les Laziens servoient de guides, les Perses surmontérent les difficultez des chemins.

5. Lorsque Gubaze eut reçû la nouvelle, il manda à Dagistée d'envoier une partie de ses gens pour garder les embouchûres des Montagnes, qui sont au delà du Faze, & de presser cependant le siége de Petrée. Pour lui il alla avec toutes ses Troupes à l'autre extrémité de la Lazique, afin d'en défendre les passages. Un peu auparavant il avoit fait alliance avec les Alains & avec les Sabeiriens, qui avoient promis, moiennant trois cens marcs d'or, de garentir la Colchide des courses des Perses, & de desoler de telle sorte l'Ibérie, qu'elle ne pourroit jamais donner de passage à une armée. Gubaze avoit promis de leur faire donner

ner cette somme par l'Empereur. Il le pria donc de l'envoier, d'accorder quelque soulagement aux Laziens, & de lui paier les gages de la Charge de Silenciaire, dont il n'avoit rien touché depuis dix ans. L'Empereur eût bien souhaité de satisfaire à ces demandes; mais il fut empêché par les affaires qui lui survinrent, d'envoier les sommes, dont on avoit besoin. Voilà ce qui concerne Gubaze

6. A l'égard de Dagistée, il s'aquita fort-mal de son devoir. C'étoit un jeune-homme tout-à-fait incapable de porter le faix d'une telle guerre; qui au lieu d'aller lui-même s'emparer des passages, ou d'y envoier au moins la meilleure partie de ses Troupes, se contenta d'y envoier une Compagnie de cent hommes, comme si ce n'eût été qu'une entreprise de peu d'importance. Il demeura avec une armée entiére devant Petrée, & y demeura inutilement, quoi qu'elle fût défenduë par fort peu de Gens. Il est vrai que la Garnison étoit autrefois de quinze cens hommes, mais les fréquens siéges qu'ils avoient soûtenus, & les grands exploits qu'ils avoient exécutez, avoient beaucoup diminué leur nombre. Ils étoient donc presqu'au desespoir, & ils n'osoient plus rien entreprendre. Les Romains firent une mine, qui abatit une partie de la muraille; mais une maison, qui heureusement se trouva derriére, boucha la bréche, & couvrit les Habitans de même que la muraille faisoit autrefois. Les Romains n'en perdirent pas pour cela courage; & comme il leur étoit aisé de faire une autre mine, ils se tenoient assurez de prendre la Place. Dagistée manda à Constantinople ce qui s'étoit passé durant le siége; & donnant des assurances de se rendre bien-tôt maître de Petrée, il pria de lui préparer la récompense qu'il méritoit, & fut même si imprudent que d'expliquer ce qu'il croioit mériter. Les Perses, bien que réduits à un petit nombre, soûtenoient avec un plus grand courage, que l'on n'autroit jamais pû penser, l'effort des Romains, & des Tzaniens;

niens ; qui voiant qu'il étoit impossible d'abatre la muraille, s'avisérent de la miner, & y travaillérent avec une telle assiduité, que la muraille demeura comme suspendue en l'air ; & si Dagistée y eût mis le feu, il eût pris infailliblement la Place. Mais il perdit le tems à attendre ce qu'on lui promettoit à la Cour. Voilà ce qui se passoit dans le Camp des Romains.

CHAPITRE XXX.

1. *Mermeroez va secourir Petrée.* 2. *Etat du siége.* 3. *Mermeroez chasse les Romains des pas des Montagnes.* 4. *Dagistée léve le siége.* 5. *Mermeroez entre dans Petrée, & y donne les ordres nécessaires.* 6. *Gubaze défend constamment les pas des Montagnes.* 7. *Justinien lui envoie de l'argent.* 8. *Mermeroez pourvoit à la conservation de Petrée.* 9. *Grande défaite des Perses.* 10 *Retour de Jean de Cappadoce à Constantinople, & l'accomplissement de la prédiction qui lui avoit été faite.*

1. MERMEROEZ aiant passé les Montagnes de l'Ibérie, marchoit avec son armée le long du Faze. Il n'avoit pas voulu aller par le milieu de la Lazique, afin de ne rencontrer qui l'arrêtât, & qui l'empêchât de secourir Petrée.

2. Une partie de la muraille, qui, comme je l'ai dit, avoit été minée, tomba tout-à-coup, & au même-instant cinquante volontaires entrérent dans la Ville, & y proclamérent Justinien victorieux. Ils avoient à leur tête un jeune Arménien nommé Jean, fils de Thomas, surnommé Guzez, qui aiant aquis dans l'esprit de l'Empereur la réputation d'homme prudent, avoit été emploié par lui à la fortification & à la

à la défense de diverses places de la Lazique. Ce Jean aiant été blessé par les Habitans, & n'aiant point été soûtenu par ceux de son parti, s'en retourna dans le Camp. Le Gouverneur nommé Mirrane, appréhendant qu'elle ne fût emportée d'assaut, donna ordre à ses Gens de la défendre courageusement; & cependant il alla trouver Dagistée, & lui promit avec les plus douces & les plus agréables paroles du monde, de la lui rendre, & ainsi il empécha qu'elle ne fût prise de force.

3. Quand Mermeroez fut arrivé au pas des Montagnes, il trouva les cent Romains qui les gardoient, lesquels le repoussérent vigoureusement. Les Perses ne cédérent pas néanmoins, mais ils firent tous les efforts imaginables pour forcer le passage, & substituérent toûjours de nouveaux combattans en la place de ceux qui étoient tuez. Il mourut sur le champ plus de mille Perses, & les Romains furent las de tuer. Enfin vaincus par le nombre, ils se retirérent, & gagnérent le haut des Montagnes.

4. Quand Dagistée en apprit la nouvelle, il quitta le siége, sans en avertir son armée, & se retira vers le Faze. Tous les Romains le suivirent, sans se donner le loisir d'emporter leur bagage. En même-tems les Habitans accoururent au Camp pour le piller. Mais les Tzaniens, qui n'avoient point suivi Dagistée, les mirent en fuïte, en tuérent plusieurs, & contraignirent les autres de se retirer. Les Tzaniens pillérent eux-mêmes le Camp; allérent à Rizée, de-là a Athénes, & par Trapézonte en leur païs.

5. Mermeroez arriva à Petrée avec son armée neuf jours aprés la levée du siége. Il y trouva trois cens cinquante soldats blessez, & hors d'état de combattre, & cinquante seulement en état de servir. Tous les autres étoient morts. Ceux qui étoient demeurez, avoient gardé les corps, & avoient mieux aimé en souffrir l'infection avec une patience prodigieuse, que de les jetter dehors, selon leur coûtume, & fortifier le

cou-

courage des assiégeans, en leur faisant voir le nombre des soldats qu'ils avoient perdus. Mermeroez se mit à railler les Romains, & à déplorer la foiblesse pitoiable de leur Empire, de n'avoir pû prendre une Place, dont les murailles étoient ruinées, & qui n'étoient défenduës que par cent cinquante hommes. Aprés cela il s'occupa à reparer les bréches qui avoient été faites pendant le siége. Et comme il n'avoit ni pierres, ni chaux, il fit remplir les sacs où l'on avoit porté des provisions, & en boucha les ouvertures de la muraille. Il y laissa ensuite trois-mille hommes en Garnison avec un peu de vivres, leur commanda de travailler incessamment aux reparations, & s'en retourna avec le reste de son armée. Mais comme il eût manqué lui-même de vivres, s'il s'en fût allé par où il étoit venu, il prit le chemin des Montagnes, où il avoit oui dire qu'il étoit aisé de faire subsister une armée. Dans ce voiage un homme de qualité d'entre les Laziens, nommé Fubelius, & Dagistée, dresserént une embuscade aux Perses, prirent des chevaux qui paissoient, & mirent ceux qui les gardoient en fuite. Pour Mermeroez, il s'en retira sans peine avec ses Troupes.

6. Quand Gubaze apprit les disgraces arrivées aux Romains devant Petrée, & aux pas des Montagnes, il n'en perdit par pour cela courage, & n'abandonna pas le passage qu'il gardoit. Au contraire il y mit tout ce qui lui restoit d'espérance, parce qu'il étoit assuré, qu'en le conservant, il conservoit son Etat; & que bien que les Perses eussent conservé la Ville de Petrée, & qu'ils eussent forcé le pas de la Montagne, néanmoins ils ne pourroient ravager la Lazique, puisqu'ils n'avoient point de vaisseaux pour traverser le Faze. En effet, cette riviére, qui n'est que médiocrement large, est tres-profonde; mais sur tout elle est si rapide, qu'aprés être entrée dans la mer, elle ne se mêle pas avec elle, & conserve assez long-tems la douceur de son eau. On à bâti plu-

plusieurs Forts sur le bord qui est du côté des Laziens, afin d'empêcher les décentes.

7. Justinien envoia en ce tems-là aux Sabeiriens l'argent qui leur avoit été promis, & des présens à Gubaze, & aux Laziens. Il avoit même levé une nouvelle armée pour le secours de la Lazique, mais elle n'y étoit pas encore arrivée. Elle devoit étre commandée par un Capitaine fort-estimé pour sa prudence, & pour sa valeur, qui se nommoit Récitange, & qui étoit de Thrace. Voilà quelle étoit alors la face des affaires.

8. Mermeroez aiant gagné les Montagnes, il en envoia des convois à Pétrée, a-cause que les vivres qu'il y avoit laissez ne suffisoient pas pour les trois-mille hommes de la Garnison. Mais comme tout le païs ne pouvoit qu'à peine nourrir une armée de trente-mille hommes, & qu'il ne pouvoit fournir que tres-peu de chose à la Ville, il jugea qu'il n'y avoit point de meilleur expédient, que de retirer de la Colchide la plus grande partie de ses Troupes, & de n'y laisser qu'un nombre médiocre de gens, pour faire conduire à Petrée une quantité raisonnable de vivres. Il choisit pour cét effet cinq-mille hommes, dont il donna le commandement à Fabrize, & à trois autres Capitaines, croiant qu'il étoit inutile d'en laisser davantage en un lieu où il ne paroissoit point d'ennemis. Et pour lui, il se campa dans la Persarmenie auprés de Dubio.

9. Quand ces cinq-mille hommes furent arrivez aux extrémitez de la Lazique, ils campérent sur le bord du Faze. Gubaze en aiant eu avis, manda à Dagistée d'aller du même côté, & de ne pas perdre une si belle occasion d'incommoder l'ennemi. Dagistée suivant cét ordre, fit avancer toutes ses Troupes le long du Faze, jusqu'à l'opposite de l'endroit où étoient les Laziens. Les Perses ni les Romains ne savoient pas qu'il fût guéable en cét endroit-là, mais les Laziens qui le savoient bien, le traversérent, & se joi-

guirent aux Romains. Les Perses avoient choisi mille hommes des plus braves de leur armée pour courir la campagne, & pour empêcher que l'on n'approchât du Camp. Ceux-ci envoiérent deux d'entre eux pour découvrir de plus loin ce qui se passoit; lesquels étant tombez entre les mains des Romains, leur apprirent l'état de l'armée des Perses. Les Romains & les Laziens fondirent ensemble sur cette troupe de mille hommes, dont nul ne se pût sauver. Plusieurs furent tuez, les autres furent pris, & ces derniers découvrirent au vrai les forces des Perses, le nombre des combattans, & les chemins qu'ils avoient tenus. Aprés cela ils marchérent au nombre de quatorze-mille hommes, & firent leur conte de telle sorte, qu'ils devoient surprendre l'ennemi au milieu de la nuit. Les Perses qui ne croioient pas que la riviére fût guéable, & qui s'imaginoient que les mille hommes qu'ils avoient envoiez devant, avoient fait beaucoup de chemin sans rencontrer d'ennemis, ne se défioient d'aucun danger, & dormoient d'un profond sommeil. Ils furent donc surpris, les uns endormis, les autres à demi-éveillez, les autres sans habits, ou sans armes, & presque tous hors d'état de se défendre; ce qui fut cause que plusieurs passérent par le fil de l'épée, & que les autres furent faits prisonniers. Le Camp fut pillé, les Enseignes enlevées, & une grande quantité d'argent, d'armes, de mulets & de chevaux emmenez. Les fuïars furent poursuivis bien avant dans l'Ibérie. Il y eut encore depuis une autre recontre qui fut aussi fort desavantageuse aux Perses. De cette maniére ils furent entiérement chassez de la Lazique. Les Romains & les Laziens brûlérent des farines & d'autres provisions, qui avoient été destinées pour la Garnison de Petrée; & mirent des compagnies de Laziens au passage de la Montagne, pour empêcher que l'on y envoiât d'autres vivres. Le reste des Troupes s'en retournérent avec le butin. Cela arriva dans la quatriéme année de la tréve, & dans le vingt-troisiéme

troisiéme du régne de Justinien.

10. L'année précédente Jean étoit revenu à Constantinople, où Justinien l'avoit rappelé depuis la mort de l'Impératrice Theodora. Il ne pût néanmoins se faire rétablir dans ses Charges, & il ne conserva que la Prêtrise qu'il avoit reçûe contre son gré. Cét homme avoit toûjours des visions qu'il arriveroit à l'Empire. C'est l'artifice ordinaire des démons, de remplir les esprits foibles de l'espérance des Grandeurs qui ont le plus d'éclat dans le monde. Parmi les vaines prédictions que les Devins avoient faites à ce Iean, ils l'avoient assuré, qu'il seroit revétu de la robe d'Auguste. Il y avoit à Constantinople un Prêtre nommé Auguste, qui avoit la garde des ornemens de l'Eglise de sainte Sophie. Quand Iean fut rasé, & ordonné malgré-lui, on lui mit la sôtane, & la tunique de ce Prêtre, parce qu'il n'avoit point d'habit convenable à cette dignité. Ce fut, à mon sens, l'accomplissement de la prédiction.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE
CONTRE LES VANDALES,
LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

1. Partage de l'Empire Romain. 2. Ancienne division de la terre en deux parties, l'Asie & l'Europe. Fort, nommé Septem: Largeur du détroit de Cadis & de l'Hellespont. 3. Etendue que l'Empire Romain avoit autrefois le long des côtes de la mer Méditerranée. 4. Etendue de l'Empire d'Orient & d'Occident.

1. LE succés des guerres que Justinien a faites contre les Medes, a été tel que je l'ai representé. Je rapporterai maintenant celle qu'il a faites contre les Vandales & contre les Maures, aprés néanmoins avoir dit d'où ces Vandales sont sortis pour inonder l'Empire. Ensuite de la mort de Théodose, qui s'étoit rendu si célébre par sa Iustice, & par sa valeur, ses deux fils lui succédérent. Arcadius qui étoit

étoit l'aîné, prit l'Orient, & Honorius l'Occident. L'Empire avoit déja été partagé de la sorte par Constantin à ses enfans. Ce fut lui qui en transfera le siége à Bysance, qui rendit cette Ville plus grande & plus magnifique qu'elle n'étoit auparavant, & qui lui donna son nom.

2. L'Océan embrasse toute la terre, ou la plus grande partie de la terre, car on n'est pas encore bien assuré de la verité de ce fait. Il ne l'embrasse pas seulement, mais il la divise encore en deux parties, par la mer Méditerranée, qu'il verse dans le détroit de Cadis, d'où elle se répand jusqu'aux Palus Méotides. La partie qui est à main droite de ceux qui navigent sur cette mer, s'appele l'Asie. Sur l'un des bords du détroit, & proche de l'une des Colonnes d'Hercule, il y a un Fort, que ceux du païs ont appellé Septem, a-cause qu'il y a sept petites collines en cét endroit-là & que Septem signifie Sept, en Latin. La partie de terre opposée s'appele l'Europe. Le détroit qui les sépare n'a que quatre-vingts quatre stades de largeur. Aprés cela, elles sont divisées par une vaste étenduë de mer jusqu'à l'Hellespont, où elles se rapprochent à Seste & à Abyde, & encore une autrefois, à Constantinople, à Chalcédoine, & aux Rochers Cyanées, qui conservent encore le nom de Héro, où le trajet n'est pas de plus de dix stades.

3. Il y a pour deux-cens quatre-vingts cinq jours de chemin, depuis une des Colonnes d'Hercule jusqu'à l'autre, si l'on va le long des côtes, sans toutefois faire le tour du Golphe Ionique, & du Pont-Euxin, & que l'on traverse de Chalcédoine à Constantinople, & d'Otrante au rivage qui est vis à vis. Pour ce qui est de l'espace qui est depuis le Pont-Euxin jusqu'aux Palus Méotides, il est difficile de le mesurer, a-cause que les Barbares qui habitent au de-là de l'Istre, ou du Danube, ne permettent pas aux Romains d'y aborder. Mais pour parcourir l'Asie, depuis Chalcédoine jusques à l'embouchûre du Faze,

il faut quarante jours. Ainsi il faudroit trois-cens quarante-sept jours pour parcourir les côtes de l'Empire, en traversant le Golphe Ionique à Otrante, où il y a environ huit-cens stades de largeur, & pour quatre jours de navigation. Voilà quelle étoit autrefois l'étendue de l'Empire Romain.

4. La plus grande partie de l'Afrique contenant quâtre-vingts dix journées de chemin, depuis le détroit jusqu'à Tripoli, appartenoit à l'Empereur d'Occident. Il lui étoit aussi échû dans l'Europe, l'espace de soixante & quinze journées, depuis l'une des Colonnes d'Hercule jusqu'au Golphe Ionique. L'Empereur d'Orient avoit dans sa portion l'espace de six-vingts journées, depuis les limites de la ville de Cyréne en Afrique, jusqu'à celle d'Epidamne, que l'on apellée maintenant Dyrrachium. Il avoit aussi tout ce qui reléve des Romains sur le bord du Pont-Euxin. Une journée contient deux-cens-dix stades, qui est à-peu-prés autant de chemin qu'il y en a d'Athénes à Mégare. Voilà le partage que firent les deux Empereurs. Pour ce qui est des Isles; l'Angleterre, qui est la plus grande de l'Océan, fut laissée à l'Empereur d'Occident, comme sa situation le desiroit. Il avoit aussi Ebuse, qui est comme exposée au deçà du détroit, à toute la violence de la mer, & qui contient sept journées de chemin, & deux autres qu'on apellée Majorque & Minorque, en la langue du païs. Enfin chaque Isle de la mer appartenoit à l'un ou à l'autre des Empereurs, selon qu'elle étoit plus proche de ses frontiéres.

CHAPI-

CHAPITRE III.

1. Origine des Goths, des Visigoths, & des Gépides. 2. Irruption des Gépides, & fuite honteuse d'Honorius. 3. Prise de Rome par Alaric. 4. Extravagante passion d'Honorius pour une Poule, nommée Rame. 5. Vertu de Proba, Dame Romaine. 6. Attalus créé Empereur par Alaric. 7. Revolte d'Angleterre. 8. Protection visible de Dieu sur Honorius. 9. Irruption des Goths.

1. DURANT qu'Honorius tenoit l'Empire d'Occident, les Barbares firent irruption sur ses terres. Je dirai quels peuples c'étoient, & de quelle maniére cela arriva. Il y a eu aux siécles passez, & il y a encore maintenant diverses sortes de Goths. Mais les premiers par leur dignité, & les plus considérables par leur nombre, sont les Goths, les Vandales, les Visigoths & les Gépides. Autrefois on les appeloit Sauromates & Mélanchlainiens. Quelques-uns les appeloient Gétes. Tous ces peuples ont des noms differens; mais ils conviennent assés dans le reste. Ils sont blancs de visage, ils ont les cheveux blonds, ils sont grands, & de bonne-mine. Ils se conduisent tous par les mémes-Loix, font profession de la méme-Religion, & suivent l'erreur d'Arius. Je me persuade qu'ils n'ont tous qu'une méme-Origine, & qu'ils ont emprunté de leurs Capitaines les noms par lesquels ils se distinguent. Le tems passé la Nation entiére habitoit au de-là du Danube. Les Gépides se sont emparez depuis, de Singédone & de Sirmium, & des terres d'alentour sur les deux bords de cette riviére.

2. Pour ce qui eſt des autres, les Viſigoths étant ſortis de ces païs-là, contractérent alliance avec l'Empereur Arcadius; mais comme les Barbares ſont infidéles dans leurs Traitez, ils tournérent incontinent aprés leurs armes contre lui, & contre l'Empereur de l'Occident, en pillant d'abord la Thrace, & ſe répandant enſuite dans toute l'Europe.

Honorius étoit à Rome, où il ne ſongeoit qu'à jouir de la douceur de la paix, quand il apprit que ces Barbares étoient à Taulance avec une formidable armée. En même-tems il abandonna ſon Palais, & s'enfuït à Ravenne, qui eſt une Ville tres-forte, aſſiſe ſur le rivage de la mer Ionique. Il y en a qui ont voulu dire, que c'étoit lui qui avoit fait entrer les Goths, pour châtier la revolte de ſes Sujets; mais la connoiſſance que j'ai du naturel de ce Prince, ne me permet pas d'ajoûter foi à ce diſcours. Ces Barbares n'aiant point trouvé de reſiſtance, exercérent toutes ſortes de cruautez. Ils ruinérent tellement toutes les Villes, dont ils pûrent ſe rendre maîtres, & principalement celles qui étoient au deçà du Golphe Ionique, qu'il n'en reſte plus de veſtige, ſi ce n'eſt, peut-être, quelque Tour, ou quelque Porte. Ils firent paſſer par le trenchant de l'épée les vieillards, les femmes, & les enfans, ſans diſtinction de ſéxe, ni d'âge. De-là vient que l'Italie eſt aujourd'hui ſi deſerte. Ils enlevérent toutes les richeſſes de l'Europe; & ce qui eſt encore plus ſurprenant, aprés s'être chargez & des Tréſors publics de Rome, & du bien des particuliers, ils ſe retirérent dans les Gaules.

3. Je raconterai maintenant comme Alaric prit Rome. Aprés y avoir conſumé beaucoup de tems, ſans la pouvoir réduire par la force, il eut recours à cet artifice. Il choiſit parmi ſes Troupes trois cens jeunes hommes des plus apparens par leur naiſſance, & des plus eſtimez pour leur courage, auſquels il découvrit le deſſein qu'il avoit, de faire ſemblant de les donner en qualité d'Eſclaves aux plus

con-

considérables du Sénat, afin que quand ils seroient dans leurs maisons, ils leurs servissent avec beaucoup de soûmission & de respect, & qu'en un certain jour qu'on leur marqueroit, lorsque les Maîtres reposeroient aprés le dîné, ils ouvrissent la porte Salaria, & tuassent la Garnison. Aiant dit cela à ces jeunes-hommes, il envoia à Rome des Ambassadeurs, pour témoigner aux Sénateurs, qu'il admiroit le zéle qu'ils faisoient paroître envers leur Prince, & pour les assurer qu'à l'avenir il les laisseroit en repos; & que pour marque de l'estime qu'il faisoit de leur vertu, il leur donneroit à chacun un Esclave. Il envoia ensuite ces jeunes-hommes; & commanda publiquement à ses Troupes de préparer le bagage pour s'en retourner. Les Romains ajoûtant foi à ces paroles, commencérent à se divertir, sans se défier de rien. Cependant ces nouveaux Esclaves étoient si soûmis à tous les ordres de leurs maîtres, qu'ils ne leur laissoient point de sujet de former le moindre soupçon. Une partie de l'armée décampoit, & arrachoit les Enseignes, & il y avoit apparence que le reste suivroit bien-tôt cét exemple. Quand le jour préfix fut arrivé, Alaric fit reprendre les armes à ses soldats, & se plaça devant la porte Salaria, où il avoit eu son quartier durant tout le siége. Les trois cens jeunes-hommes ne manquérent pas de s'y trouver à l'heure qui leur avoit été marquée, de tuer la Garnison, d'ouvrir la porte, & de recevoir Alaric dans la Ville. Les soldats mirent le feu à quelques maisons, & entre autres, à celle de Saluste l'Historien, dont il est resté des ruines jusqu'à nôtre tems. Aprés avoir pillé la Ville, & tué quelques Citoiens, ils se retirérent.

4. On dit que ce fut un Eunuque, qui avoit soin des oiseaux, qui dit à Honorius dans Ravenne, la nouvelle de la prise de Rome, & que croiant que ce fût sa belle-Poule, qui s'appeloit Rome, qui fût morte, il s'écria, il n'y a qu'un moment qu'elle a mangé dans ma main. Que l'Eunuque com-

prenant sa pensée, lui dit, que sa Poule n'étoit pas morte, mais que Rome avoit été saccagée par Alaric. Ie pensois que ce fût ma Poule, repartit cét Empereur, tant il étoit stupide & impertinent.

5. Quelques-uns assurent, que ce ne fut pas là la maniére dont Rome fut prise par Alaric; mais qu'une Dame des plus illustres, nommée Proba, étant touchée de compassion de la famine & des miséres que souffroient les assiégez, & voiant d'ailleurs qu'il n'y avoit point d'espérance de sauver Rome, parce que les ennemis étoient maîtres du Tybre, & du Port, elle commanda à ses gens d'ouvrir une des portes.

6. Quand Alaric fut prêt de partir de Rome, il proclama Attalus Roi, & lui donna le Diadéme & les autres marques de la souveraine puissance. Le but principal qu'il se proposoit dans cette action, c'étoit de dépoüiller Honorius de la qualité d'Empereur d'Occident, & d'en revétir cét Attalus. Dans ce dessein ils marchérent tous deux à la tête d'une nombreuse armée vers Ravenne. Cét Attalus étoit incapable de prendre de lui-même un bon avis, & de recevoir ceux que les autres lui donnoient. Il fut si extravagant, que d'envoier des Capitaines en Afrique contre le sentiment d'Alaric, sans y envoier de soldats. Voilà ce qui arriva pour lors.

7. L'Angleterre avoit secoué le joug de l'obéïssance, & les soldats qui y étoient, avoient proclamé Constantin Empereur, qui aiant aussitôt équippé une flôte, étoit passé dans la Gaule & dans l'Espagne, pour les réduire sous sa puissance. Honorius avoit quelques vaisseaux, mais il attendoit ce qu'il plairoit à la fortune de décider en Afrique, afin d'y passer, & d'y conserver une portion de son Empire, au cas que ceux qu'Attalus y avoit envoiez en fussent chassez, & si au contraire, ils y étoient reçûs, de se refugier vers Théodose, qui bien qu'il fut encore enfant, n'avoit pas laissé de recueillir aprés la mort de son pere Ar-

cadius, la succession de l'Empire d'Orient.

8. Tandis qu'Honorius étoit dans une si fâcheuse agitation, il lui arriva un bonheur tout extraordinaire. Il semble que Dieu favorise d'une protection particuliére les personnes qui manquent d'esprit, sur tout, quand elles n'ont jamais fait de grands crimes. Les Chefs qu'Attalus avoit envoiez en Afrique, y moururent tous. On reçut un secours qui vint par mer de Constantinople, contre toute sorte d'espérance. Alaric mal-satisfait d'Attalus, le réduisit à une condition privée, & le mit en prison. Il mourut lui-même peu de tems aprés, de maladie. Ataulphe son successeur emmena les Visigoths dans les Gaules. Constantin fut défait, & tué avec ses fils. Il est vrai néanmoins que les Romains ne rétablirent plus leur puissance dans l'Angleterre, & qu'elle demeura soûs la domination de divers Tirans.

9. Les Goths traversérent le Danube, & s'emparérent de la Pannonie. Depuis, l'Empereur leur accorda des terres en Thrace pour y habiter; mais s'y étant arrêtez fort peu de tems, ils firent des courses dans l'Empire d'Occident, comme nous le rapporterons amplement dans nôtre Histoire des Goths.

CHAPITRE III.

1. Passage & établissement des Vandales & des Alains en Espagne, du consentement d'Honorius, à la charge qu'ils ne se pourroient servir de la prescription de trente ans. 2. Mort d'Honorius, Tyrannie de Jean, ses mœurs, sa défaite, sa prise, & sa mort. 3. Mauvaise éducation de Valentinien III. 4. Eloge d'Aëtius & de Boniface. Perfidie d'Aëtius envers Boniface. 5. Boniface attire les Vandales en Afrique, & ne les en peut chasser, leur livre bataille, & la perd.

1. LEs Vandales qui habitoient sur le bord des Palus-Méotides, étant pressez par la faim, se retirérent vers les Germains, que l'on appele maintenant François, & firent alliance avec les Alains, qui sont Goths de Nation. Ils vinrent depuis soûs la conduite de Godigiscle, s'établir dans l'Espagne, qui est la derniére Province qui reléve de l'Empire, du côté de l'Océan. Honorius consentit à leur établissement, à la charge qu'ils ne feroient point de dégât; & comme il y a une Loi qui ne permet pas, que ceux qui ont possédé paisiblement un fond durant trente années, soient inquiétez par les anciens propriétaires, ce Prince ordonna, que les Vandales ne se pourroient servir de la prescription, & que le tems qu'ils occuperoient l'Espagne, ne courroit point en leur faveur.

2. Les affaires d'Occident étant en cét état, Honorius mourut de maladie. Constance mari de Placidie, qui étoit sœur d'Arcadius & d'Honorius, avoit été associé à l'Empire; mais comme il étoit mort avant Honorius-même, il en avoit joui si peu de tems, qu'il n'avoit eu aucun moien de s'y signaler.

A peine

A peine son fils Valentinien, que Théodose faisoit élever, avoit été retiré des mains de sa Nourrice, lors qu'un certain soldat des Gardes fut proclamé Empereur d'Occident. Il se nommoit Jean, & étoit doux, prudent & courageux. Bien qu'il eût usurpé l'Empire, il s'y conduisit néanmoins avec une grande modération durant les cinq années qu'il le posséda. Il ne prêta jamais l'oreille aux discours des Délateurs, & ne priva personne de la vie, ni de ses biens, que par les régles de la Justice. Les guerres de Constantinople ne lui permirent pas de rien faire de considérable contre les Barbares. Théodose fils d'Arcadius, leva contre lui une armée, dont il donna le commandement à Aspar, & à Ardaburius fils d'Aspar, qui le vainquirent, lui ôtérent la souveraine puissance, & la rendirent à Valentinien, qui tenant l'Usurpateur entre ses mains, le produisit sur un âne, & avec une main coupée dans le Cirque d'Aquilée, & aprés l'avoir exposé de cette façon aux outrages de la populace, il le fit mourir.

3. Ce jeune Prince fut élevé par sa mere Placidie avec toute sorte de molesse; ce qui corrompit tellement son naturel, que dés les premiéres années de sa jeunesse, il fit paroître de tres-pernicieuses inclinations. Il s'adonna à l'Astrologie judiciaire, & se perdit par l'amour des femmes, quoi qu'il en eût une fort-belle. Cela fut cause qu'il ne reprit aucune des Places qu'il avoit perdues : il perdit au contraire l'Afrique & la vie. Sa femme & ses filles tombérent entre les mains des ennemis.

4. Il y avoit en ce tems-là deux fameux Capitaines parmi les Romains, Aëtius & Boniface, & qui avoient autant de valeur, & autant d'expérience dans la guerre, que pas un autre de leur siécle. Ils suivoient des régles différentes dans leur politique, mais tous deux avoient tant d'élévation d'esprit, & tant de rares qualités, que l'on peut dire, qu'ils étoient les plus grands hommes de l'Empire, & que toute la vertu Romaine sem-

bloit renfermée dans leurs personnes. Placidie donna le Gouvernement d'Afrique à Boniface, ce qui déplut extrémement à Aëtius; toutefois il dissimula son ressentiment, parce que leur haine n'avoit pas encore éclaté, & qu'ils prenoient tous deux grand soin de la cacher. Quand Boniface fut parti, Aëtius l'accusa devant Placidie, de se vouloir rendre Tiran de l'Afrique, ajoûtant que pour l'en convaincre, il n'y avoit qu'à le rappeler, & qu'il n'obéiroit pas. Cette Princesse goûta cét avis, & se resolut de le suivre; mais Aëtius la prévint, & manda le premier à Boniface, que l'Impératrice lui tendoit un piége pour le perdre, & qu'il n'en faloit point d'autre preuve, que la resolution qu'elle avoit prise de le revoquer sans sujet. Boniface ne négligea pas cét avis, mais sans témoigner de l'avoir reçû, il refusa de déférer à l'ordre de l'Empereur & de Placidie, Laquelle demeura alors pleinement persuadée de l'affection d'Aëtius pour le service de son fils, & de la perfidie de Boniface.

5. Ce dernier n'étant pas capable de resister à la puissance d'un Empereur, & d'ailleurs ne croiant pas pouvoir trouver de sureté dans Rome, rechercha l'alliance des Vandales, qui, comme j'ai dit, s'étoient établis en Espagne dans le voisinage de l'Afrique. Godigiscle étoit mort, & avoit laissé ses deux fils heritiers de ses Etats, Gontharis qui étoit légitime, & Gigéric qui n'étoit que bâtard; le premier étoit jeune, & peu agissant; l'autre étoit un des plus courageux, & des plus avisez hommes du monde. Boniface aiant dépêché quelques-uns de ses amis vers ces deux Princes, fit une ligue avec eux, dont les conditions furent, qu'ils partageroient l'Afrique en trois portions; que chacun commanderoit à ses Sujets, & qu'en cas de guerre, ils s'assisteroient mutuellement contre toutes sortes d'ennemis. Ainsi les Vandales entrérent dans l'Afrique par le détroit, & les Visigoths s'emparérent de l'Espagne. Les amis de Boniface, qui connoissoient son esprit & son naturel, ne pou-

pouvoient assés s'étonner qu'il eût ainsi conspiré contre l'Etat. Quelques-uns d'eux l'allérent trouver à Carthage par l'ordre de Placidie, où ils virent entre ses mains les lettres d'Aëtius, & apprirent par sa bouche toute l'intrigue. Quand ils le rapportérent à Placidie, elle en fut dans le dernier étonnement; mais comme les affaires de l'Empire étoient alors en mauvais état, & qu'Aëtius avoit beaucoup de crédit, elle ne lui fit point de reproche de sa perfidie, & ne chercha point à s'en venger: elle se contenta de la faire savoir aux amis de Boniface, afin qu'ils le conjurassent de revenir à Rome, & de ne pas livrer l'Empire aux Barbares. Boniface étoit fâché de s'étre engagé avec les Vandales; & il usoit envers eux de priéres & de promesses pour les obliger à quitter l'Afrique. Mais ils rejettérent ses propositions, comme pleines d'outrages & de mépris; de sorte que Boniface fut contraint d'en venir aux mains avec eux; & aiant été vaincu, il s'enfuit dans Hippone, qui est une Ville de la Numidie, assise dans le voisinage de la mer, où ces Barbares mirent le siége, sous la conduite de Gizéric, parce que Gontharis étoit mort. On dit que ce fut son frere qui le fit mourir, mais les Vandales n'en demeurent pas d'accord. Ils assurent au contraire, qu'il fut pris par les Germains, dans une bataille qu'il leur livra en Espagne; qu'ensuite il fut exécuté, & que Gizéric mena seul les Vandales en Afrique. J'ai appris d'eux-mêmes ce que j'en écris. Aprés qu'ils eurent été beaucoup de tems devant Hippone, sans la pouvoir prendre ni par composition, ni par assaut, la famine les obligea de lever le siége. Un peu aprés Boniface aiant reçû de Constantinople & de Rome un renfort considérable, il leur présenta la bataille, & la perdit; chacun s'en sauva le mieux qu'il pût. Aspar s'en retourna dans son païs. Boniface étant venu trouver Placidie, se justifia devant elle des accusations dont on avoit voulu le noircir.

CHAPITRE IV.

1. Un Aigle voltige sur la tête de Marcien, & lui donne un présage de l'Empire, ce qui est cause que Gizéric le met en liberté. 2. Gizéric se modére dans sa victoire, fait la paix avec Valentinien, & lui donne son fils Honoric en ôtage. 3. Mort de Placidie, & fourberie détestable de Valentinien. 4. Mort d'Aëtius. 5. Attila ravage l'Europe, & prend Aquilée. 6. Maxime fait mourir Valentinien, & viole sa femme Eudoxia, qui implore la protection de Gizéric.

1. AINSI les Vandales enlevérent l'Afrique aux Romains, & s'en rendirent les maîtres. Ils firent esclaves ceux qu'ils prirent vifs, & Marcien, qui depuis parvint à l'Empire, fut de ce nombre. Un jour que Gizéric avoit commandé, que l'on les amenât dans une des cours de son Palais, pour voir s'il n'y en avoit point qui fussent dans une condition indigne de la noblesse de leur naissance, comme ils étoient exposez au Soleil, & fort incommodez de la chaleur, on vit un Aigle voltiger au dessus de la tête de Marcien, qui dormoit au milieu des autres, & le couvrir de ses aîles. Gizéric qui avoit un esprit vif & pénétrant, prit le vol de cét oiseau pour un présage, envoia querir Marcien, & lui demanda, qui il étoit? Il répondit qu'il étoit Secrétaire d'Aspar. Alors Gizéric faisant réflexion sur le grand crédit d'Aspar, & sur le vol de l'Aigle, jugea que Marcien étoit un homme de considération, qu'il ne faloit pas lui ôter la vie, parce qu'il n'y avoit point d'apparence, que l'Empire eût été prédit à une personne ménacée d'une mort prochaine; que si le présage étoit véritable, & s'il devoit un jour monter sur le Trône, il ne lui pourroit nuire, puisque les desseins de Dieu ne peuvent être empêchez par toute

toute la force des hommes. Il se contenta donc de prendre son serment, que quand il seroit en liberté, il ne porteroit jamais les armes contre les Vandales. Ainsi Marcien revint à Constantinople, & fut depuis élevé à l'Empire, aprés la mort de Théodose. Ce fut un bon Empereur, excepté qu'il négligea les affaires de l'Afrique, comme nous le dirons dans la suite.

2. Gizéric aiant remporté la victoire sur Aspar, & sur Boniface, voulut par une sage prévoiance s'en assurer la possession. Comme il apprehendoit qu'il ne vint de nouvelles armées de Constantinople, & de Rome, & que Dieu se lassant de favoriser ses armes, ne continuât pas à leur donner des succés aussi heureux que par le passé, il se modéra lui-même dans le cours de sa plus grande prospérité, & fit la paix avec Valentinien; il s'obligea de lui paier un tribut, & lui donna son fils Honoric en ôtage. Ainsi il conserva par sa prudence les avantages qu'il avoit aquis par sa valeur, & se mit en telle considération auprés de l'Empereur, qu'il lui rendit son fils Honoric. Cependant Placidie étoit morte à Rome, & son fils Valentinien étoit aussi mort sans enfans mâles, n'aiant laissé que deux filles, qu'il avoit eues d'Eudoxia, fille de Théodose. Voici les circonstances de sa mort.

3. Il y avoit à Rome un Sénateur nommé Maxime, qui décendoit de celui que l'ancien Théodose fit mourir, parce qu'il avoit usurpé la Souveraine autorité. Les Romains célébrent une fête qui porte son nom, en mémoire de cette action. Ce jeune Maxime avoit une femme d'une beauté, & d'une vertu singuliére, dont Valentinien étant devenu éperdûment amoureux, sans en avoir pû rien obtenir, il conçût, & exécuta le plus détestable dessein, dont un homme soit capable. Il manda Maxime au Palais, & joua avec lui une certaine somme d'argent. Quand il l'eut gagnée, il lui demanda son anneau pour gage, comme ils en étoient convenus; il l'envoia à sa femme, & lui

lui fit dire, qu'elle vint au Palais pour saluer l'Impératrice. Lorsqu'elle vit l'anneau de son mari, elle crût que cét ordre étoit donné de son consentement; de sorte qu'elle monta en chaise, & étant arrivée, elle fut conduite par les Ministres des divertissemens de l'Empereur, dans un appartement éloigné de celui d'Eudoxia, où ce Prince se rendit à l'instant, & la viola. Quand elle fut retournée en sa maison, elle fondit en larmes, & fit mille imprécations contre Maxime, qu'elle croioit complice de l'outrage qu'elle venoit de recevoir. Maxime de son côté, n'eut pas si-tôt appris ce qui étoit arrivé, qu'il se resolut de s'en venger, en faisant mourir Valentinien. Mais lors qu'il considéroit le pouvoir qu'Aëtius avoit dans l'Etat, principalement depuis qu'il avoit vaincu Attila, & l'armée des Scythes & des Massagétes, il croioit que c'étoit un puissant obstacle à son dessein, & qu'il faloit commencer par se défaire de lui, bien qu'il reconnut qu'il étoit l'espérance la plus solide, & l'appui le plus ferme de l'Empire.

4. Il emploia donc l'artifice dés Eunuques de la Cour, pour faire accroire à Valentinien qu'Aëtius méditoit une revolte. Ce Prince se laissa persuader ce que ces infames lui supposoient, par la seule connoissance qu'il avoit qu'Aëtius étoit un homme d'esprit, & de cœur; & ainsi il le fit mourir. On dit qu'un Romain dit un bon mot sur ce sujet. L'Empereur lui aiant démandé ce qu'il lui sembloit de la mort d'Aëtius, il répondit, qu'il ne pouvoit dire, si en cela il avoit bien ou mal fait, mais qu'il étoit assuré qu'il avoit fait la même chose, que si d'une main il s'étoit coupé l'autre.

5. Aprés la mort d'Aëtius, Attila pilla toute l'Europe, & imposa un tribut aux deux Empires. On dit qu'il lui arriva un grand bonheur lorsqu'il assiégeoit Aquilée, qui est une Ville maritime, des plus riches, & des plus peuplées qui soient au de-là du Golphe Jonique. Comme il ne la pouvoit prendre ni de force,

ni autrement, & qu'il desespéroit du succés de son entreprise, il donna ordre un soir à ses Troupes de plier bagage, & de se tenir prêtes pour partir le lendemain. Le Soleil commençant à paroître, les Barbares commençoient aussi à lever le siége, & à même-tems une Cigogne sortit d'une des Tours de la Ville, où elle avoit fait son nid. Les petis étendoient leurs aîles, & faisoient leurs premiers efforts pour voler. Quelquefois la Cigogne les soûtenoit de son dos, enfin la Cigogne & les petis se sauvérent bien loin d'Aquilée. Attila qui étoit extrémement fin & rusé, assura que c'étoit un présage tres-certain de la réduction de la Place, & que jamais ces oiseaux n'en seroient sortis, si elle n'étoit ménacée de quelque malheur. Ainsi il continua le siége. Peu de tems aprés, la Tour, d'où la Cigogne étoit sortie, tomba d'elle-même avec une partie de la muraille, & livra passage aux Barbares.

6. Aprés cela Maxime fit mourir Valentinien, & comme sa propre femme étoit morte un peu auparavant, il coucha avec Eudoxia. On assure qu'étant avec elle dans le lit, il lui dit, que c'étoit la violence de l'amour qu'il lui portoit, qui l'avoit obligé de se défaire de Valentinien. Il y avoit long-tems qu'Eudoxia avoit conçû une grande haine contre Maxime, & qu'elle desiroit de lui en faire ressentir les effets; mais quand elle apprit de la bouche de celui-là-même qui avoit tué son mari, que c'étoit à son occasion qu'il avoit commis ce crime, elle fut transportée d'une extréme impatience d'en précipiter la vengeance. Elle dépécha dés le lendemain à Carthage, pour conjurer Gizeric de venir venger la mort de Valentinien, & de la venger elle-même du plus scelérat de tous les hommes. Elle flata ce Tiran des doux termes d'amitié & d'alliance; elle ajoûta que ce seroit une impiété, que de mépriser la dignité Roiale si indignement violée. Elle n'attendoit point de secours de Constantinople, à cause que Théodose étoit mort, & que Martien lui avoit succédé à l'Empire.

quatre-vingts mille combattans. Les Alains & les Vandales n'étoient pas autrefois plus de cinquante-mille hommes; mais leur nombre s'est accrû depuis, par la naissance des enfans, & par diverses alliances avec d'autres peuples. Tous les Barbares ont été confondus sous le nom de Vandales, excepté les Maures. Gizéric se servit de ces derniers depuis la mort de Valentinien. toutes-les-fois qu'il fit des décentes, au commencement du prin-tems dans l'Italie & dans la Sicile, où il rasa les Villes, & enleva les hommes, & d'où il ne sortit que pour aller ravager l'Illyrie, le Péloponése, la Gréce, & toutes les Isles voisines. Il repassa encore aprés dans l'Italie & dans la Sicile, où il prit tout ce qu'il y pût trouver. On dit que sa flôte étant un jour prête à faire voile, & le Pilote lui demandant quels peuples il lui plaisoit d'aller attaquer, il répondit, ceux contre qui Dieu se trouvera en colére. C'est ainsi qu'il faisoit la guerre sans sujet, & de gayeté de cœur.

CHAPITRE VI.

1. *Léon léve une puissante armée contre les Vandales, & en donne le commandement à Basilisque, qui se laisse corrompre par Aspar.* 2. *Anthéme est fait Empereur d'Occident.* 3. *Marcellien s'empare de la Sardaigne, & Heraclius de Tripoli.* 4. *Basilisque temporise par trahison.* 5. *Combat naval.* 6. *Mort généreuse de Jean.*

1. LEON desirant venger l'Empire de tant d'outrages, qu'il avoit reçûs des Vandales, leva contre eux une armée de cent-mille hommes, & assembla une flôte qui étoit composée de tous les vaisseaux de l'Orient. Il fit des largesses tout-à-fait magnifiques aux Matelots, & aux Soldats, n'épargnant

 rien

rien pour un dessein qu'il avoit si fort à cœur, & pour lequel on dit qu'il dépensa jusques à cent-trente mille marcs d'or. Mais comme Dieu n'avoit pas agréable que tout ce superbe appareil servît à exterminer les Barbares, il permit que Basilisque frere de Vérina fût choisi pour Général. C'étoit un homme qui avoit une ambition démesurée, qui espéroit de parvenir à l'Empire par la seule faveur d'Aspar, & sans répandre de sang. Cét Aspar étant de la secte des Ariens, & ne la voulant pas quitter, pouvoit faire un Empereur, & ne le pouvoit pas devenir. Il tramoit déja assez ouvertement quelque conspiration contre Léon, de qui il avoit reçû des injures, & on dit que craignant que la défaite des Vandales n'augmentât par trop sa puissance, il donna en leur faveur des ordres secrets à Basilisque.

2. Léon avoit donné un peu auparavant l'Empire d'Occident à Anthéme, qui étoit un Sénateur illustre par sa naissance, & par ses richesses; & il l'y avoit envoié, avec ordre de faire la guerre aux Vandales. Gizéric avoit demandé cette dignité pour Olybrius, qui étoit son allié du côté de Placidie fille de Valentinien; & en haine de ce que l'on la lui avoit refusée, il avoit fait un étrange dégât dans les terres de l'Empire.

3. Il y avoit dans la Dalmatie un certain Marcellien, qui avoit été autrefois ami intime d'Aëtius, & qui, aprés qu'il fut mort de la maniére que nous l'avons vû, secoua le joug des Romains; amassa force gens, & se rendit tellement maître du païs qu'il occupoit, que personne n'osa jamais l'attaquer. Léon l'engagea par ses caresses, à décendre dans la Sardaigne, ce qu'il fit, & il en chassa les Vandales. Heraclius étant venu de Constantinople à Tripoli, défit aussi les Vandales qui y étoient, & prit quantité de petites Places. Aiant ensuite quitté ses vaisseaux, il mena ses Troupes vers Carthage. Voilà quels furent les préludes de la guerre.

4. Basilisque arriva avec sa flôte à une petite Ville, qui

qui n'étoit éloignée que de deux-cens quatre-vingt stades de Carthage, & que l'on appeloit la ville de Mercure, a-cause d'un Temple qui y avoit été bâti en l'honneur de ce Dieu. S'il eût été droit à Carthage, sans perdre de tems, il l'eût emportée de force, & eût fait tous les Vandales prisonniers. Gizéric étoit épouvanté par la prise de Sardaigne & de Tripoli, & par la presence de la flôte Romaine, la plus formidable qui eût été jusqu'alors. Mais le retardement de Basilisque causé par sa lâcheté, ou par sa trahison, priva les Romains des avantages qu'ils pouvoient remporter en cette occasion. Gizéric se servant adroitement de leurs longueurs, arma le plus de gens qu'il lui fut possible, les fit monter dans ses grands vaisseaux, & tint quantité de barques toutes prêtes. Il envoia ensuite prier Basilisque de différer la bataille, de cinq jours, durant lesquels il proposeroit des moiens de donner satisfaction à l'Empereur. Quelques-uns disent qu'il achêta cette tréve, & qu'il distribua de l'argent dans l'armée de Basilisque. C'étoit l'espérance d'avoir bien-tôt un vent favorable, qui lui faisoit desirer de remettre le combat. Basilisque, soit qu'il eut en cela de la complaisance pour Aspar, ou qu'il fut corrompu par les présens de Gizéric, ou qu'il crut bien faire, lui accorda sa demande, demeura en repos dans son Camp, & attendit la commodité des ennemis.

5. Quand le vent que les Vandales attendoient fut levé, ils déploiérent leurs voiles, & navigérent vers les Romains. Quand ils furent proche d'eux, ils mirent le feu à des barques qu'ils avoient menées vuides tout-exprés, les poussérent contre la flôte des ennemis, laquelle étant fort-nombreuse, en fut aisément endommagée. L'embrasement s'augmentant, apporta un tumulte étrange. Les cris confus des Soldats & des Matelots, qui se donnoient réciproquement des ordres contraires, répondoient au bruit de la flâme & du vent. Ils tâchoient cependant de repousser les barques & les vaisseaux où étoit le feu.

La-

Là-dessus les Vandales accourent, qui tirent sur quelques-uns, en jettent d'autres dans la mer, & dépouillent ceux qui tombent entre leurs mains.

6. Il y eut néanmoins des Romains qui se portérent vaillamment en cette rencontre, & entre autres, Jean, Lieutenant de Basilisque, qui n'eut aucune part à sa perfidie. Son vaisseau étant entouré de toutes parts, il tua de dessus ses bords un grand nombre des ennemis; & enfin se voiant prêt d'être pris, il se jetta avec toutes ses armes dans la mer. Bien que Genson fils de Gizéric lui donnât sa parole, & l'assurât de la vie, il ne voulut rien répondre, sinon, que jamais il ne tomberoit entre les mains des chiens, & se laissa couler à fond. Tel fut le succés de cette guerre. Héraclius s'en retourna en son païs: Marcellien mourut par la perfidie d'un Capitaine. Basilisque se sauva à Constantinople dans l'Eglise du divin-Sauveur, laquelle on apelle l'Eglise de sainte-Sophie, & il y obtint sa grace par les priéres de l'Impératrice Vérina. Il ne pût alors parvenir à l'Empire, où il aspiroit, a-cause que l'Empereur s'étoit défait d'Aspar & d'Ardubarius, sur des soupçons qu'ils conspiroient contre sa vie. Voilà tout ce qui se passa pour lors.

CHAPI-

CHAPITRE VII.

1. Mort d'Anthéme, d'Olybrius & des deux Léons. 2. Eloge de Majorin; stratagéme dont il use; prodige qui lui arrive; Espérance fondée sur l'estime de sa valeur, ruinée par sa mort précipitée. 3. Nepos, Glycerius & Auguste lui succédent pour peu de tems. 4. Basilisque usurpe l'Empire, est trahi par Armatus & livré à Zénon par Acace, Evêque de l'Eglise où il s'étoit refugié. 5. Sa fin déplorable. 6. Traité de paix entre Gizéric & Zénon. Mort & Testament de Gizéric.

1. ANTHÉME Empereur d'Occident fut mis à mort par son gendre Récimére. Olybrius eut aussi une semblable destinée, peu de tems aprés qu'il fut parvenu à l'Empire. Léon mourut pareillement à Constantiople, & eut pour successeur un autre Léon, fils de sa fille Ariadne & de Zénon. Son pere lui fut associé dans l'Empire, a-cause de son bas âge; mais il ne vécut que peu de tems.

2. Il est bien juste que je dise quelque chose de Majorin, qui a tenu avant ceux-ci, l'Empire d'Occident. C'étoit un excellent homme, qui surpassant tous ses prédécesseurs en mérite & en vertu, ne pouvoit souffrir que l'Afrique fût desolée par la fureur des Barbares. Il leva contre eux une puissante armée dans la Ligurie; & comme il ne cherchoit pas à s'exemter des fatigues & des dangers, il faisoit état de la commander en personne; mais il étoit persuadé qu'avant que de rien entreprendre, il étoit important de reconnoître au vrai les forces des ennemis, la qualité du génie de Gizéric, & l'affection, ou la haine qui étoit entre

entre les Afriquains & les Maures. Il voulut même s'informer de toutes ces choses par ses propres yeux ; & il prit pour ce sujet le nom & la qualité d'Ambassadeur de l'Empereur vers Gizéric. Mais pour ne pas exposer témérairement sa vie, & ne pas ruiner ses affaires, il se déguisa par artifice. Comme il avoit les cheveux d'un si beau blond, que l'on les comparoit aux raions du Soleil, il usa d'une teinture qui les rendit tout-a-fait noirs. Quand il fut en presence de Gizéric, ce Prince Barbare qui vouloit l'épouvanter, le mena comme par civilité, dans un appartement rempli des plus belles armes que l'on eût seu voir. On dit que ces armes s'entrechoquérent d'elles-mémes, & firent un grand bruit. Gizéric crut que c'étoit un tremblement de terre ; mais quand il seut que la terre n'avoit point tremblé, il se persuada que c'étoit un prodige, bien qu'il ne seut pas ce qu'il présageoit. Quand Majorin eut découvert ce qu'il vouloit savoir, il s'en retourna dans la Ligurie, où s'étant mis à la tête de son armée, il la mena par terre jusqu'à Cadis, afin d'y passer le détroit, & d'aller en suite à Carthage. Gizéric aiant reçû la nouvelle de cette marche, & aiant appris la maniére dont Majorin l'avoit surpris sous la figure d'un Ambassadeur, fut saisi de crainte, & songea sérieusement à se défendre. La haute opinion que les Romains avoient conçuë des rares qualitez de leur Empereur, leur faisoit espérer de se rétablir dans l'Afrique ; mais il mourut d'une dissenterie au milieu d'une expédition si importante. C'étoit un Prince chéri de ses Sujets, & redouté de ses ennemis.

3. Nepos qui lui succéda mourut de maladie, n'aiant régné que fort peu de jours. Glycérius entra aprés lui dans la même dignité, & en sortit par le même genre de mort. Auguste lui succéda. Il y a eu d'autres Empereurs d'Occident, dont à dessein je ne fais point de mention, parce qu'ils n'ont régné que peu de tems & qu'ils n'ont rien fait de considérable. Voilà pour ce qui regarde l'Occident.

4. Pour ce qui est de l'Orient, Basilisque ne pouvoit plus retenir la passion furieuse qui le portoit à l'Empire. Il ne lui fut pas mal-aisé de s'en emparer, parce que Zénon s'enfuït avec l'Impératrice sa femme dans l'Isaurie, qui étoit le lieu de sa naissance. Quand il l'eut possédé un an & huit mois, Zénon, qui avoit appris que les peuples, & sur tout les soldats, ne pouvoient plus supporter les excés de son avarice, leva une armée. Basilisque amassa aussi des Troupes, dont il donna le commandement à Armatus; mais lors que ce Général fut en presence de Zénon, il lui livra ses Troupes, à la charge qu'il créeroit son fils César, & qu'il le désigneroit son successeur. Basilisque abandonné de tout le monde, s'enfuït dans la même Eglise qui lui avoit déja servi d'azile; mais il fut livré à Zénon par l'Evêque Acace, qui lui reprocha son impieté, & de s'être laissé corrompre par les erreurs d'Eutyche. Cette accusation n'étoit pas sans fondement.

5. Quand Zénon fut rétabli dans son Empire, il ôta la vie à Armatus, & la qualité de César à son fils, à qui il l'avoit accordée. Il relégua Basilisque, sa femme & ses enfans dans la Cappadoce, & les contraignit de partir au milieu des rigueurs de l'Hiver, sans leur donner des vivres, des habits, ni aucune assistance. Ces misérables personnes, également tourmentées par la faim & par le froid, moururent, sans recevoir autre secours, que celui de s'approcher l'une de l'autre pour s'échaufer. Voilà la fin déplorable dont Basilisque fut puni des maux qu'il avoit faits à l'Empire; mais cela n'arriva pas si-tôt.

6. Gizéric aiant repoussé ses ennemis, autant par adresse que par force, faisoit autant de dégât que jamais sur les terres de l'Empire; mais il fit depuis un Traité avec l'Empereur Zénon, par lequel il fut accordé, que les Vandales & les Romains n'auroient jamais de guerre ensemble. Ce Traité fut religieusement observé par Zénon, par Anastase son successeur

seur, & par Justin. Mais soûs l'Empire de Justinien, neveu & successeur de ce dernier, la guerre s'émût de la maniére que je dirai dans la suite. Gizéric mourut bien-tôt aprés dans un âge fort avancé. Il ordonna par son Testament, que son Roiaûme appartiendroit toûjours à l'avenir, à l'aîné mâle de ses décendans. Quand il mourut il y avoit trente-neuf ans qu'il avoit pris Carthage, & qu'il commandoit aux Vandales.

CHAPITRE VIII.

1. *Honoric persécute les Chrétiens. Les Maures s'emparent du Mont Aurase.* 2. *Gondamond succéde à Honoric, & continue la persécution. Trasamond son frere en change la maniere, & épouse Amalafride sœur de Théodoric Roi des Goths.* 3. *Gabaon Roi des Maures s'efforce de reparer les prophanations des Vandales, les combat, & les défait.*

1. HONORIC, l'aîné de ses fils, lui succéda, Genson étant décédé auparavant. Les Vandales n'eurent la guerre soûs son régne que contre les Maures. Ces peuples étoient demeurez en repos durant la vie de Gizéric, à-cause de la crainte que leur donnoit sa puissance; mais aprés sa mort ils firent de grands maux aux Vandales, & en reçûrent d'eux aussi. Honoric exerça des injustices & des violences horribles contre les Chrétiens, pour les contraindre à se déclarer de la Secte d'Arius, & il condamna au feu, & à d'autres supplices tres-cruels, ceux qui refusérent de lui obéir. Il arracha la langue à quelques-uns, que j'ai vûs depuis à Constantinople avec le parfait usage de la parole. Il y en eut seulement deux qui le perdirent, pour avoir commis avec des femmes débauchées un peché contraire à la chasteté. Honoric

régna huit-ans, & mourut de maladie. Les Maures s'emparérent durant son régne du Mont Aurase, qui est éloigné de Carthage, de l'espace de treize-journées, & secouérent ainsi le joug des Vandales, qui n'osérent plus les attaquer, à-cause de l'assiette avantageuse de cette montagne.

2. Aprés la mort d'Honoric, Gondamond fils de Genson parvint à la couronne des Vandales par la prérogative de l'âge, qui le rendoit Chef de la maison de Gizéric. Ce Gondamond donna plusieurs batailles aux Maures; mais il fit encore plus de persécutions aux Chrétiens, & mourut au milieu de la douziéme année de son régne Son frere Trasamond lui succéda, qui étoit un Prince fort recommandable par sa bonne-mine, par sa prudence, & par son courage. Il contraignoit les Chrétiens de quitter la foi de leurs peres, non pas en tourmentant les corps, comme avoient fait ses prédécesseurs, mais en distribuant des richesses, des dignitez, & des honneurs à ceux qui changeoient de Religion; & méprisant avec tant d'outrage ceux qui n'en vouloient pas changer, que de quelque qualité qu'ils fussent, il feignoit de ne les plus connoître. Si quelqu'un commettoit un crime atroce, ou volontairement, ou par malheur, il lui offroit le pardon pour récompense de l'apostasie. Sa femme étant morte sans avoir eu d'enfans, il resolut de tâcher à retenir la Couronne dans sa famille par un nouveau mariage, & envoia un Ambassadeur à Théodoric Roi des Goths, pour lui demander sa sœur, qui étoit veuve depuis peu. Théodoric la lui envoia, avec une escorte composée de mille Gentils-hommes de la Nation, qui lui servoient de gardes, & de cinq mille Officiers, qui étoient tous capables de porter les armes. Il donna aussi à sa sœur le Promontoire Lilybéen dans la Sicile, en faveur de cette alliance, qui rendit Trasamond le plus-illustre, & le plus-puissant Roi qui eût jamais commandé aux Vandales, & qui lui aquit l'amitié parti-

particuliére de l'Empereur Anastase. Ce fut soûs son régne que les Maures apportérent aux Vandales le plus grand dommage qu'ils aient jamais reçû.

3. Les Maures, qui habitent à l'entour de Tripoli, étoient autrefois soûs la domination d'un Prince tres-prudent, & tres-expérimenté dans la guerre, nommé Gabaon. Qui aiant appris que les Vandales levoient des Troupes commença par défendre à ses Sujets de commettre des crimes, & par leur ordonner de s'abstenir de toutes les viandes qui peuvent amollir le courage, & même de se priver de la compagnie de leurs femmes. Il fit ensuite deux retranchemens, dans l'un desquels il se campa avec ses Troupes, & il mit les femmes dans l'autre, & ordonna que les hommes qui y entreroient seroient punis de mort. Il envoia aprés cela des Espions vers Carthage, & leur commanda de remarquer les profanations que les Vandales faisoient dans les Temples des Chrétiens, & quand ils en seroient sortis, de les réparer par toutes sortes de devoirs de pieté. On dit qu'il ajoûta, qu'il ne connoissoit point le Dieu des Chrétiens, mais que puisqu'il avoit une puissance infinie, comme on l'assuroit, il étoit bien juste qu'il châtiât ceux qui lui faisoient des outrages, & qu'il protégeât ceux qui lui rendoient des honneurs. Quand les Espions furent arrivez à Carthage, ils considérérent à loisir l'appareil des Vandales; & quand leur armée commença à marcher, ils la suivirent, déguisez soûs des habits de Païsans. Au premier campement les Vandales mirent leurs chevaux dans les Eglises, & commirent plusieurs autres irrévérences. Ils donnoient des soufflets, & des coups de bâtons aux Prêtres qui tomboient entre leurs mains, & exigeoient d'eux des services que l'on ne reçoit que des plus vils esclaves. Lorsque les Vandales étoient décampez, les Espions de Gabaon exécutoient exactement ce qu'il leur avoit ordonné. Ils nettoioient les Eglises, en

ôtoient les ordures, allumoient des cierges, rendoient des respects aux Prêtres, & distribuoient l'aumône aux pauvres. Puis ils se remettoient à la suite des Vandales, qui dans toute la marche prophanoient les Eglises avec la même impiété, à laquelle les Espions continuoient d'opposer de pareilles expiations. Quand les Vandales furent proche des Maures, les Espions vinrent rapporter à Gabaon les sacriléges dont les ennemis avoient violé la sainteté des Temples, & les honneurs dont ils avoient tâché de reparer ces sacriléges. Puis ils lui dirent que l'ennemi étoit proche. Quand il eut reçu cette nouvelle, voici comme il se prépara à la bataille. Aprés avoir fait un cercle dans la campagne où il se vouloit retrancher, il plaça ses Chameaux en travers, comme pour couvrir son armée. Il mit ensuite dans le milieu les femmes, les enfans & le bagage, & plaça aux piés des Chameaux, ceux qui étoient capables de combattre, & leur commanda de se couvrir de leurs bouclïers. L'armée de Maures étant rangée en cét ordre, les Vandales ne savoient ce qu'ils devoient faire. Ils n'étoient pas accoûtumez à combattre à pié, ni à tirer de l'arc. Ils étoient à cheval, & ne se servoient que de la lance, & de l'épée. Ainsi il leur étoit impossible d'incommoder de loin l'ennemi. Il ne leur étoit pas même aisé de manier leurs chevaux, à-cause qu'ils étoient épouvantez par la veuë de ces animaux extraordinaires. Cependant les Maures qui tiroient à couvert, en tuérent un grand nombre; ils firent aussi beaucoup de prisonniers, & mirent les autres en fuite. Il est certain néanmoins que peu de soldats de cette armée si nombreuse retournérent en leur païs. Voilà la grande perte que les Maures firent souffrir aux Vandales, au tems de Trasamond, qui mourut, aprés avoir régné vingt-sept ans.

CHA-

CHAPITRE IX.

1. Mœurs d'Ildéric successeur de Trasamond. 2. Gélimer conspire contre Ildéric, le met en prison, & usurpe la Souveraineté. 3. Lettres de Justinien à Gélimer, avec la réponse. 4. Justinien médite de faire la guerre aux Vandales.

1. ILDERIC, fils d'Honoric, & petit-fils de Gizéric, succéda à la Couronne. Il étoit doux à ses peuples, & de tres-facile accés. Il ne persécuta point les Chrétiens. Il avoit aversion pour la guerre, & n'en pouvoit entendre parler. Hoamer son neveu commandoit ses armées, où il avoit aquis tant de réputation, qu'on l'appeloit l'Achille des Vandales. Ce fut soûs le régne d'Ildéric, que les Maures commandez par Antalas, remportérent la victoire sur les Vandales, & que l'alliance par laquelle ils étoient unis avec Théodoric, & avec les Goths fut rompue, a-cause de la prison où l'on retenoit Amalafride, & du massacre que l'on commit de ceux de cette Nation, que l'on soupçonnoit d'avoir conspiré contre l'Etat. Théodoric n'en tira point de vengeance, parce qu'il ne fut jamais en état de mener une puissante flôte en Afrique. Ildéric étoit uni d'une amitié tres-étroite avec Justinien, laquelle avoit commencé avant même qu'il parvint à l'Empire, & du tems qu'il en avoit le Gouvernement, a-cause de l'âge si avancé, & du peu de suffisance de son oncle Justin. Et ils se faisoient souvent des présens.

2. Il y avoit dans la famille de Gizéric un certain Gélimer, fils de Gélaride, & petit-fils de Genson, qui approchant plus que pas un autre de l'âge d'Ildéric, étoit considéré comme celui qui seroit son succésseur. Il étoit le plus habile de son siécle pour la guerre,

 mais

mais fourbe, amateur des changemens, & savant dans l'art de s'emparer du bien d'autrui. Quand il considéroit que l'Empire lui étoit destiné, il ne pouvoit demeurer dans une condition privée, mais il aspiroit avant le tems aux honneurs de la Roiauté. Le naturel facile & paisible d'Ildéric augmentoit sa hardiesse, de sorte que ne se pouvant plus retenir, il attira dans son parti les plus vaillans de la Nation, & leur persuada de déposer Ildéric comme un lâche, qui s'étoit laissé vaincre par les Maures, & qui avoit dessein de livrer à Justin la Couronne des Vandales, & de l'en priver, lui qui avoit l'honneur d'être décendu de Gizéric, & que c'étoit l'unique sujet de l'Ambassade qu'il avoit envoiée à Constantinople. Ils exécutérent cette conjuration. Gélimer usurpa l'Autorité Roiale. Ildéric dans la septiéme année de son régne fut mis en prison avec Hoamer & Evagée.

3. Quand Iustinien, qui dans l'entre-tems étoit parvenu à l'Empire, apprit la nouvelle de ce changement, il envoia à Gélimer des Ambassadeurs, avec une lettre conceue en ces termes. *C'est une action tres-injuste, & tres-contraire à la derniére volonté de Gizéric, que de tenir en prison un vieillard, un parent; &, si le Testament de ce Prince a quelque force, un Roi des Vandales; & que de le priver par la plus grande de toutes les violences, d'un Roiaume, en possession duquel la Loi du païs vous doit bientôt mettre. Je vous prie de ne pas continuer dans une injustice si criminelle, & de ne vous pas charger du nom odieux de Tiran, pour vous être trop hâté de prendre celui de Roi. Souffrez que ce bon homme, qui n'est pas éloigné de la mort, porte l'image de la Roiauté durant que vous en faites les fonctions. Et attendez que le tems, & le Testament de Gizéric vous en donnent le titre, qui est la seule chose qui vous manque. En faisant cela, vous ferez une chose agréable à Dieu, & qui vous assurera nôtre amitié.* Gélimer renvoia les Ambassadeurs, sans déférer à cette lettre; il fit crever les yeux à Hoamer, & reserrer plus étroitement Ildéric & Evagée, sous prétexte qu'ils s'étoient voulu

voulu ſauver. Iuſtinien en aiant eu avis, dépêcha une nouvelle Ambaſſade, & écrivit une ſeconde lettre, dont voici les termes.

Je ne croiois pas que vous deuſſiez mépriſer l'avis que je vous avois donné par ma premiére lettre, mais puiſque vous étes reſolu de garder un Roiaume, que vous avez aquis par de ſi mauvaiſes voies, jouiſſez-en, & goûtez les plaiſirs qu'il plaira à Dieu vous en donner. Ce que je vous demande maintenant, eſt que vous envoiiez Ildéric à Conſtantinople avec Hoamer & ſon frere, afin qu'ils y reçoivent la conſolation, dont peuvent étre capables des perſonnes, qui ont été privées de la poſſeſſion d'un Roiaume, & de la veuë de tout ce qu'il y a de beau dans le monde. Si vous ne m'accordez volontairement ce que je deſire, il ne ſera plus en vôtre pouvoir de le refuſer. La confiance qu'ils ont eue en mon amitié, m'oblige à embraſſer leurs intérêts. Je ne contreviendrai point en cela à la paix faite avec Gizéric, puiſque je n'attaquerai pas ſon ſucceſſeur, mais que je repouſſerai ſeulement les injures qu'il ma faites. Gélimer aiant lû la lettre de Iuſtinien; y fit cette réſponſe. *Je ne me ſuis point emparé par force du Roiaume, & je n'ai fait aucune injure à mes parens. C'eſt la Nation des Vandales qui a depoſé Ildéric, pour empécher les nouveautez qu'il tramoit contre la maiſon de Gizéric. Je ſuis parvenu à la Couronne par la Loi du païs, comme le plus ancien de la famille. Un Prince fait ſagement de gouverner ſon Etat ſans ſe mêler de celui d'un autre. Contentez-vous de commander dans vôtre Empire, & ne vous inquiétez pas de ce qui ſe fait ailleurs. Si vous violez l'alliance, & que vous preniez les armes, nous ſerons obligez de nous défendre, en proteſtant néanmoins, que de nous-mêmes nous ſouhaitons d'entretenir la paix, que nous avons jurée avec Zénon, de qui vous rempliſſez la place.*

4. Iuſtinien étoit déja aigri contre Gélimer; mais aprés avoir lû cette lettre, il fut encore plus animé de colére, & de vengeance, & comme il étoit promt dans ſes deſſeins, & diligent dans l'exécution, il reſolut de faire la paix avec les Perſes, & de porter la guerre en Afrique. Béliſaire étoit à Conſtantinople,

 où

où l'Empereur l'avoit rappelé, sans lui dire, ni à aucun autre, que c'étoit pour lui donner le Commandement de l'armée d'Afrique. Il lui avoit seulement ôté sa premiére Charge, sans témoigner autre chose. Cependant la paix fut conclue avec les Perses, comme je l'ai rapporté dans les livres précédens.

CHAPITRE X.

1. Guerre contre les Vandales apprébendée par les Officiers, & par les Soldats. 3. Dissuadée par Jean, Préfet du Prétoire. 3. Conseillée par un Evêque d'Orient. 4. Justinien devient par accident Maître de Tripoli, & de Sardaigne.

1. JUSTINIEN aiant terminé les affaires de la Perse, & aiant donné un bon ordre à ses affaires domestiques, mit en délibération celles de l'Afrique. Quand il déclara aux premiers de son Etat, qu'il avoit résolu de faire la guerre aux Vandales, il les accabla de tristesse & de chagrin, en leur rafraîchissant le funeste souvenir de la flôte de Zenon, de la défaite de Basilisque, de la perte de tant d'hommes, & de tant d'argent. Sur tout, le Préfet du Prétoire, que les Romains appellent Préteur; le Surintendant des Finances, & les Fermiers entroient en d'étranges inquiétudes, quand ils se representoient les rigoureux traitemens dont on useroit envers eux, pour les contraindre de fournir les sommes immenses, qui seroient nécessaires pour les frais de cette guerre. Il n'y avoit point de Capitaine qui ne tremblât de l'apprehension d'être chargé du Commandement, & de coure le hazard du passage, de la décente, & des divers combats qu'il faudroit donner contre toutes les forces d'un puissant

puissant Roiaume. Les Soldats qui étoient fraîchement revenus d'une longue & fâcheuse guerre, & qui commençoient à peine à goûter les douceurs de la paix, n'étoient pas fort disposez à s'embarquer, pour passer d'Orient en Occident, & pour aller combattre les Vandales & les Maures. Tout le reste des bons Citoiens étoient bien-aises, comme il arrive d'ordinaire au peuple, de voir du changement, & de regarder en seureté le danger où les autres s'exposoient.

Il n'y eut personne alors, qui osât dire à Justinien la moindre parole, pour le détourner de cette entreprise, excepté Jean de Cappadoce, qui étoit le plus hardi, & le plus éclairé de son siécle; & qui, pendant que tous les autres se contentoient de gémir dans le secret de leur cœur, eut le courage de parler de cette sorte à l'Empereur.

2. *César, la familiarité dont vous avez la bonté de nous honorer, nous donne la confiance de faire, & de dire beaucoup de choses pour l'intérêt de vôtre Etat, quoique nous prévoiions bien qu'elles ne vous seront pas agréables. Vous savez si bien tempérer vôtre pouvoir par vôtre Justice, que vous ne croiez pas que ceux qui sont prêts à vous obéïr en toutes sortes de rencontres, soient les plus affectionnez à vôtre service. Vous pésez nos paroles & nos actions avec une si parfaite équité, que vous nous permettez de combattre vos sentimens, & de resister à vos volontez. C'est ce qui me fait entreprendre de vous donner aujourd'hui un avis, dont vous vous choquerez d'abord, mais que vous reconnoîtrez dans la suite, ne procéder que du zéle que j'ai pour tout ce qui vous touche, de la sincérité duquel je ne veux point d'autre témoin que vous-même. Si, n'étant pas persuadé par mes paroles, vous prenez les armes contre les Vandales, vous serez convaincu de la solidité de mes raisons par la longueur, & par la difficulté de la guerre. Si vous étiez assûré de remporter l'avantage, il n'y auroit pas un si grand inconvénient à emploier pour cela la vie des hommes, à épuiser les Finances, à supporter de grandes fatigues, & à courir d'extrémes dangers, parce que tous*

ces malheurs seroient en quelque sorte compensez par le bien de la victoire. Mais si cette victoire est entre les mains de Dieu, & si l'expérience du passé nous oblige d'apprébender toûjours le succés des armes, pourquoi ne pas préférer le repos au péril? Vôtre dessein est d'aller assiéger Carthage, il y a cent-quarante journées de chemin par terre; il y a par mer toute la longueur de la Mediterranée. Il se passera une année avant que vous appreniez des nouvelles de vôtre Camp. Quelqu'un ajoûtera, peut-être, que quand vous surmonteriez vos ennemis, il ne seroit pas pour cela en vôtre pouvoir de conserver l'Afrique, a-cause que vous n'étes pas Maître de l'Italie & de la Sicile. Mais s'il vous arrive quelque disgrace, l'infraction que vous aurez faite de la paix, attirera la guerre au milieu de vôtre Empire. Enfin la victoire ne vous apporteroit pas un grand avantage, & une défaite seroit la ruine entiére de cét Empire si florissant & si superbe. Il faut délibérer meurement, avant que d'entreprendre les affaires. Quand les pertes sont arrivées, il est inutile de s'en repentir. Quand le mal est fait, il n'est plus tems de changer d'avis.

3. Ce discours de Jean rallentit un peu l'ardeur que Justinien avoit pour la guerre. Mais un Evêque venu d'Orient, aiant demandé à lui parler, l'assura que Dieu lui avoit commandé en songe, de le venir trouver, & de le reprendre, de ce qu'aprés avoir resolu d'aller délivrer les Chrétiens d'Afrique de la Tirannie des Barbares, il avoit abandonné un si louable dessein par de vaines craintes. Il ajoûtoit que Dieu lui avoit promis de favoriser ses armes, & de réduire l'Afrique soûs sa puissance. Ensuite de cela, Justinien n'étoit plus capable de modérer son impatience; il amassoit des Soldats, & des Matelots; il bâtissoit des Navires, il préparoit des munitions & des vivres, & il ordonnoit à Belisaire de se tenir prêt, pour aller commander l'armée navale.

4. Cependant un certain Afriquain, nommé Pudentius, ôta Triopoli aux Vandales, & manda à Justinien, qu'avec un médiocre secours, il réduiroit toute la Province à son obéissance. L'Empereur y envoia

voia un Capitaine, nommé Tatimut, avec quelques gens de guerre, dont Pudentius se servit si heureusement, qu'il s'empara de la Province en l'absence des Vandales. Gélimer avoit envie de s'en venger; mais l'accident que je vais décrire, l'en empêcha. Il y avoit parmi les Sujets de Gélimer un Goth, nommé Godas, qui étoit robuste, hardi & courageux, & qui paroissant affectionné au service de son Maître, reçut de sa libéralité le Gourvernement de la Sardaigne, à la charge de lui en rendre un tribut. Mais comme il avoit l'esprit trop foible pour supporter, & pour digérer, s'il faut ainsi dire, la prospérité de sa fortune, il affecta de devenir Souverain, & de priver les Vandales, & de l'Isle, & du tribut. Quand il seut que Justinien se préparoit à la guerre contre Gélimer, il lui écrivit en ces termes. *J'ai quitté le parti de mon Seigneur, non pas par le ressentiment d'aucune injure qu'il m'ait faite, mais par la crainte d'être accusé d'avoir part aux cruautez qu'il exerce contre ses Sujets, & contre ses proches, J'ai crû qu'il valoit mieux obéir à un Empereur équitable, qu'à un Tiran violent. C'est à vous à seconder mes efforts, & à m'envoier du secours.*

Justinien eut cette nouvelle fort agréable, & dépêcha Eulogius en Sardaigne, avec une réponse, par laquelle il louoit Godas de sa prudence & de son zéle pour la justice. Il lui promettoit de le protéger, & de lui envoier des Toupes, & un Commandant pour la défense de l'Isle. Quand Eulogius arriva en Sardaigne, il trouva Godas entouré de Gardes, & revêtu des marques de la souveraine puissance; lequel, aprés avoir lû la lettre de l'Empereur, répondit, qu'il seroit bien-aise qu'il vint des Soldats pour fortifier les siens; mais que pour un Chef, il n'en étoit pas besoin. Il donna aussi à Eulogius une lettre, qui contenoit la même chose.

CHAPITRE XI.

1. *Nombre des Troupes.* 2. *Noms des Commandans.* 3. *Mauvais présage tiré d'une parole de l'Empereur.*

1. JUSTINIEN n'avoit pas encore reçû la lettre de Godas, qu'il avoit déja envoié quatre-cens Soldats en Sardaigne, soûs la conduite de Cyrille. Il préparoit aussi contre l'Afrique une armée, qui devoit étre composée de cinq-mille hommes de Cavalerie, & de dix mille hommes d'Infanterie, tant Romains, que Confédérez. On ne mettoit autrefois au nombre des Confédérez, que les Barbares, qui n'aiant jamais été vaincus, étoient réputez d'une condition égale, ou non inférieure à la République. Le nom dont la langue Romaine se sert pour exprimer une alliance, marque une amitié & une societé contractée avec celui qui auparavant étoit ennemi : maintenant toutes sortes de peuples prennent indifféremment ce titre, par un changement que le tems a causé ; car le tems, par la révolution continuelle, fait que les paroles s'éloignent insensiblement des choses qu'elles représentent, pendant que ces choses-mémes reçoivent de l'altération par le caprice des hommes, qui se mettent fort peu en peine d'examiner, si les anciens termes répondent encore aux sujets pour lesquels on les emploie.

2. Les Alliez étoient commandez par Dorothée Capitaine des Arméniens, & par Salomon Lieutenant de Bélisaire. Il étoit Eunuque. Il ne l'avoit pas néanmoins été fait à dessein ; il l'étoit devenu par un accident arrivé en son enfance. Il y avoit des Confédérez soûs Cyprien, Valérien, Martin, Altias, Jean, Marcelle,

celle, & sous Cyrille, dont nous avons déja parlé. Pour ce qui est des Romains, leur Cavalerie étoit commandée par Rufin & par Aigan, domestiques de Bélisaire, & par Barbatus & Pappus. L'Infanterie par Théodore, surnommé Cténate, par Térence, Zaicle, Marcien & Sérapis. Jean, qui étoit de la Ville d'Epidamne, que l'on appele maintenant Dyrrachium, commandoit à tous les Capitaines d'Infanterie. Salomon qui étoit d'Orient sur les frontiéres de l'Empire, & de l'endroit où a été depuis bâtie la Ville de Dara, leur commandoit à tous. Aigan étoit né de parens Massagétes, qui maintenant sont appelez Huns. Le reste des Chefs étoient presque tous de Thrace. Il y avoit à la suite quatre-cens Eruliens commandez par Faras, & prés de six-cens Massagétes, qui tiroient de l'arc, & qui étoient conduits par deux Capitaines tres-vaillans, dont l'un se nommoit Simion & l'autre Balas. Il y avoit cinquante vaisseaux, dont le plus grand contenoit cinquante-mille mines de blé, & le plus petit trois mille. Il y avoit ving-mille Matelots tirez la plufpart d'Egypte, d'Jonie & de Cilicie. Calonyme d'Aléxandrie étoit le Pilote. Il y avoit quatre-vingt douze Navires longs, armez en guerre, à un rang de rames & qui étoient couverts, afin que les Rameurs ne fussent pas exposez aux traits des ennemis. On les appele maintenant Dromones, parce qu'ils sont fort vites. Il y avoit dedans deux-mille hommes de Constantinople qui savoient tous ramer, & il n'y en avoit aucun, qui fût inutile. Archelaus Patrice entreprit ce voiage. Il avoit été Préfet du Prétoire, & dans Constantinople & dans l'Illyrie. Il étoit alors Trésorier de l'armée. Bélisaire avoit un Commandement général au dessus de tous ceux que j'ai nommez. Il avoit une garde nombreuse, composée de Lanciers expérimentez; l'Empereur lui avoit donné un ample pouvoir de disposer de tout, de la maniére qu'il le jugeroit à propos, & avec la même autorité, qu'il pourroit en disposer lui-même. Ainsi il lui met-

toit

toit entre les mains toute la puiſſance. Béliſaire étoit né de la partie de l'Allemagne, qui eſt entre la Thrace & l'Illyrie.

Cependant Gélimer, qui avoit déja perdu Tripoli & la Sardaigne, n'eſpérant plus de reprendre le païs de Tripoli, a-cauſe qu'il étoit trop éloigné, & que les rebelles avoient déja reçû un renfort de quelques Troupes Romaines, tourna ſes penſées vers l'Iſle, & prit la réſolution de s'en emparer, avant qu'il y fût entré du ſecours. Aiant donc embarqué cinq-mille Vandales dans ſix-vingt vaiſſeaux, il en donna le commandement à ſon frere, nommé Tzazon. Ceux-ci tranſportez de colére contre Godas, navigeoient vers la Sardaigne avec une ardeur extréme. D'autre côté, Juſtinien avoit déja dépêché Valérien & Martin, & leur avoit commandé de s'arrêter dans le Péloponéſe & d'y attendre le reſte des Troupes.

3. Comme ces deux Commandans étoient déja montez ſur leurs vaiſſeaux, Juſtinien ſe ſouvint de quelque choſe qu'il avoit oublié de leur dire, & donna ordre de les appeler. Au même moment, il ſongea que ce ſeroit un mauvais préſage que d'empêcher l'embarquement. Il envoia donc dire qu'on ne les rappelât pas. Ceux qui furent envoiez coururent avec un empreſſement extraordinaire leur porter la défenſe de ſortir de leurs vaiſſeaux; ce que tout le monde prit pour un triſte préſage, que l'un des deux ne rentreroit jamais à Conſtantinople. Et l'on s'imagina que c'étoit comme une exécration prononcée par l'Empereur, quoi que contre ſon intention, par laquelle il leur interdiſoit l'entrée de leur patrie. Que ſi quelqu'un s'eſt perſuadé en ce tems-là, que cette prédiction regardoit Valérien ou Martin, il a pû reconnoître depuis par l'évenement, combien ſa penſée étoit éloignée de la verité. Mais on pourroit peut-être croire, avec quelque ſorte de fondement, que cette exécration étoit tombée ſur la tête d'un certain Garde de Martin, nommé Stotzas, qui ne revint plus depuis à Con-

Constantinople, parce qu'il se soûleva contre l'Empereur, & qu'il aspira à la tirannie. Que chacun en juge comme il lui plaira. Pour moi je vais continuer la narration du départ de Bélisaire.

CHAPITRE XII.

1. Le Patriarche de Constantinople fait des priéres sur l'Amiral. 2. Songe de Procope. 3. Départ de la flôte. 4. Meurtre puni par Bélisaire. 5. Harangue de ce Général.

1. JUSTINIEN commanda dans la septiéme année de son régne, & dans la saison du Solstice d'Eté, d'amener devant le Palais le vaisseau Amiral, qui étoit dans le Port. Epiphane Evêque de la Ville y étant entré, & y aiant prononcé les priéres ordinaires, il y fit aussi entrer un Soldat nouvellement baptizé. En même-tems Bélisaire & sa femme Antonine firent voile avec Procope, Auteur de cette Histoire; qui aiant apprehendé d'abord le péril de cette entreprise, fut depuis rassuré par un songe dont je ferai ici le récit.

2. Il s'imagina que comme il étoit dans le Palais de Bélisaire, un des domestiques étoit venu avertir qu'il y avoit à la porte des hommes chargez de présens; que Bélisaire lui aiant commandé d'aller voir quels présens ces hommes apportoient, il étoit allé à la porte de la seconde cour, où ils portoient sur leur dos de la terre couverte de fleurs, laquelle il fit décharger proche du vestibule, que Bélisaire s'étant assis dessus, avoit goûté des fleurs, & avoit invité ceux qui étoient présens, de faire la même chose, & qu'ils les avoient trouvées d'un goût, & d'une odeur tres-agréable. Voilà quel fut le songe.

3. L'Amiral étoit suivi de toute la flôte, qui étant abor-

abordée à la Ville de Périnthe, qu'on appele maintenant Héraclée, y demeura cinq jours, parce que l'Empereur donnoit au Général des chevaux choisis dans ses haras de la Thrace. De-là ils vinrent à Abyde, où la bonace les obligea de s'arrêter quatre jours.

4. Il y eut deux Massagétes, qui étant pleins de vin, tuérent en ce lieu-là un de leurs compagnons, qui leur avoit dit des injures. Bélisaire commanda à l'instant de les pendre, sur une hauteur qui commande à la Ville. Ceux de leur Nation, & sur tout leurs parens, irritez de la honte de ce supplice, se plaignoient hautement, & disoient qu'ils ne s'étoient pas soûmis aux Loix des Romains en entrant dans leur alliance, & que ce n'étoit pas la coûtume de leur païs, de punir de mort un meurtre de cette qualité; & comme les Soldats Romains, qui étoient aussi bien-aises que les crimes fussent impunis, en faisoient de pareilles plaintes, Bélisaire assembla les Massagétes, & toute l'armée, & leur parla de cette sorte.

5. *Si je parlois à de nouvelles Troupes, j'aurois besoin d'un long discours, pour leur apprendre combien la Justice contribue à la victoire; car ceux qui ne sçavent pas la multitude & la diversité des évenemens qui surviennent dans la guerre, s'imaginent en tenir le succés entre leurs mains. Mais vous qui avez souvent surmonté des ennemis, qui vous égaloient en nombre, en puissance & en courage, & qui avez souffert quelquefois des pertes; je croi que vous n'ignorez pas que les hommes donnent des batailles, mais que c'est Dieu qui en est l'arbitre, & qui en dispense les avantages comme il lui plaît. Si cela est ainsi, il faut faire bien moins d'état de la force du corps, de l'assiduité de l'exercice des armes, des munitions & des équipages, que de l'équité que l'on garde envers les hommes, & de la piété avec laquelle on sert Dieu. Il est bien raisonnable que ceux-là lui rendent des honneurs, qui en attendent du secours. Un des premiers devoirs de la Justice, c'est de punir les homicides, & c'est principalement dans le traitement que nous faisons à nos proches*

proches, que paroît la Justice ou l'injustice de nos actions. L'homme n'a rien de si précieux que la vie. Que si un Barbare s'imagine n'avoir commis qu'une faute légére, en tuant son compagnon, parce qu'il étoit yvre lorsqu'il l'a tué, l'excuse-même qu'il apporte, ne sert qu'à le rendre plus coupable, puis qu'il n'est pas permis de s'enyvrer jusques au point d'en devenir capable de tuer ses propres amis. Ceux qui s'enyvrent sans commettre de meurtre sont punissables, a-cause seulement qu'ils se sont enyvrez. Enfin tous ceux qui ont tant soit peu de sens commun, jugeront bien que ceux qui offensent leurs proches, sont plus criminels que ceux qui n'offensent que des étrangers. Vous voiez quelle a été la punition de ce crime, & quel exemple nous en avons fait. Cela vous montre avec quelle circonspection vous devez éviter les querelles, & vous abstenir du bien d'autrui. Je n'ômettrai rien de mon devoir, & je ne souffrirai pas que qui que ce soit, quand ce seroit le plus vaillant de l'armée, porte d'autres mains contre l'ennemi, que des mains pures & innocentes, parce qu'il est impossible que la valeur soit victorieuse, si elle n'est accompagnée de la Justice. Les Soldats de Bélisaire aiant oui ce discours, & aiant en même-tems jetté les yeux sur la potence où étoient encore attachez les corps de leurs compagnons, ils furent saisis de crainte; & aiant fait réflexion sur la grandeur du danger où ils s'exposoient, en commettant de semblables crimes, ils résolurent de se comporter avec toute sorte de retenuë & de discipline.

CHAPITRE XIII.

1. Soins de Bélisaire pour la conservation de la flôte. 2. Avarice de Jean, Préfet du Prétoire, cause de la mort de plusieurs Soldats. 3. Adresse d'Antonine femme de Bélisaire, pour conserver de l'eau douce sur la mer.

I. APRE'S cela Bélisaire prit soin que la flôte demeurât toûjours unie, & que les vaisseaux qui la composoient, ne s'éloignassent point les uns des autres. Il savoit que les plus puissantes armées navales sont souvent dissipées par la violence des vents, & que les plus savans Pilotes ont peine à se conduire au milieu de l'orage. Il s'avisa, pour ce sujet, de faire marquer de rouge le haut des voiles, tant de son vaisseau, que de deux autres qui portoient les Officiers de sa Maison, & de faire attacher des flambeaux au haut, afin qu'ils servissent & le jour & la nuit, comme de guides à toute l'armée. Quand il faloit partir d'un Port, la trompette en donnoit le signal. Quand ils eurent fait voile de celui d'Abyde, il s'éleva un grand vent, qui les poussa à Sigée. Puis le vent s'étant appaisé, la bonace les porta doucement à Malée. Cette nombreuse flôte, & ces Navires prodigieux dont elle étoit composée, coururent un grand danger dans un lieu aussi étroit qu'est ce Port. Les Pilotes & les Matelots signalérent leur adresse à les éloigner un peu, & à les tenir dans une juste distance, de peur qu'ils ne se brisassent en se touchant. Il n'y a point de doute que si le vent eût été plus violent, les hommes & les vaisseaux eussent été abîmez sans resource en cette fâcheuse rencontre; mais ils s'en sauvérent heureusement, & abordérent à Ténare, que l'on apelle maintenant Ville-

Ville-neuve. De-là ils allérent à Métone, où ils trouvérent Valérien & Martin, qui étoient partis un peu avant eux. Le vent étant tombé tout-à-coup, Bélisaire débarqua son armée, & la rangea en bataille. Il en perdit en cét endroit une partie considérable, par l'accident d'une maladie dont je veux rapporter ici la cause.

2. Jean, Préfet du Prétoire, étoit un scelérat, qui savoit tant de moiens différens de remplir l'épargne du bien des peuples, qu'il m'est impossible de les expliquer. J'en ai touché quelque chose aux endroits où la suite de l'Histoire m'y a obligé. Il faut que je dise maintenant, comment il fut cause de la mort de plusieurs Soldats. Le pain que l'on distribue à l'armée doit être mis deux-fois dans le four, afin qu'il puisse être gardé plus long-tems. Il ne peut étre cuit de cette sorte, qu'il ne soit plus léger qu'il ne seroit, s'il étoit moins cuit; c'est pourquoi les Soldats font une remise de la quatriéme partie du poids qu'il devroit péser. Jean, qui vouloit donner moins de bois & moins d'argent au Boulanger, & qui souhaitoit néanmoins que le pain fût du même poids, commanda de porter la pâte dans le bain public, & de mettre plus bas que de coûtume la plaque de cuivre soûs laquelle l'on allumoit le feu. Dés que cette pâte eut pris un peu de couleur, il la fit charger dans des sacs sur les vaisseaux. Lorsque la flôte fut arrivée à Métone, on distribua aux Soldats par boisseaux, non pas tant du pain, qu'une pâte moisie, & qui tomboit toute en poudre. Les Soldats aiant pris une si mauvaise nourriture dans un païs fort-chaud, & au milieu de l'Eté, en contractérent diverses maladies, dont cinq-cens moururent. Le mal eût été plus grand, si Bélisaire n'en eût arrêté le cours, & s'il n'eût fait cuire du pain à Métone. Quand cela fut rapporté à l'Empereur, Bélisaire en fut loüé; mais Jean n'en fut pas puni. Voilà ce que j'avois à dire sur ce sujet.

3. De Métone ils abordérent au Port de Zacinthe, aprés

aprés y avoir pris autant d'eau qu'il leur en faloit pour traverser la mer Adriatique ; & aprés s'étre pourvûs de tout ce qui leur étoit nécessaire, ils en firent voile, & eurent un vent si foible, qu'ils n'arrivérent, aprés seize jours de navigation, qu'à un endroit des côtes de la Sicile, qui est desert, assez proche du mont Etna. Toute l'eau se corrompit dans ce passage, excepté celle que beuvoit Bélisaire, laquelle sa femme Antonine conserva, en la mettant dans des bouteilles de verre, qu'elle enferma dans une grande caisse au fond du vaisseau, & en remplissant la caisse de sable, de-sorte que le Soleil n'y donnoit jamais.

CHAPITRE XIV.

1. Bélisaire envoie Procope à Syracuse. 2. Procope s'aquite de sa commission. 3. La flôte aborde en Afrique.

1. A PEINE Bélisaire étoit-il décendu dans l'Isle, qu'il commença à étre agité d'inquiétudes & de craintes, ne sachant quel peuple c'étoit que les Vandales, & comme il les faloit attaquer. Ce qui lui donnoit plus de peine, c'étoit l'appréhension que ses Soldats témoignoient avoir d'un combat naval. Car ils disoient ouvertement, que si l'on les mettoit à terre, ils s'y comporteroient en gens de cœur ; mais que si l'on les obligeoit d'en venir aux mains sur la Mer, ils tourneroient le dos, parce qu'ils ne se trouvoient pas assez braves pour combattre en méme-tems contre les flôts & contre les hommes. Dans cette perpléxité il envoia à Syracuse Procope, qui étoit son Conseiller, afin de s'informer si les ennemis n'avoient point dressé d'embuscade ou dans l'Isle, ou sur la mer. A laquelle des côtes d'Afrique il étoit le plus à propos

propos d'aborder, & par-où il devoit attaquer les Vandales? Il luy commanda, lors qu'il auroit exécuté cét ordre, de le venir trouver à Caucane, qui est une Ville éloignée de deux cens stades de Syracuse, & au Port de laquelle il avoit dessein de faire moüiller l'ancre à toute la flôte. Le prétexte de ce voyage de Procope étoit, d'achéter des Goths les vivres dont l'Armée avoit besoin, suivant un accord fait entre Justinien & Amalasonte, mere & tutrice d'Atalaric, qui étoit parvenu dés son enfance au Royaume d'Italie, par la mort de son Oncle Théodoric. Cette Princesse cultivoit l'amitié de l'Empereur par toutes sortes de bons offices; & comme elle avoit promis de fournir des provisions à l'Armée, elle s'en aquita tres-exactement.

2. Quand Procope fut arrivé à Syracuse, il y trouva un de ses amis, qui y demeuroit depuis long-tems, & qui y trafiquoit par mer. Cét ami lui apprit tout ce qu'il desiroit de savoir, & même le fit parler à un de ses domestiques, revenu depuis trois jours de Carthage, qui l'assura qu'il n'y avoit point d'embuscade à appréhender pour la flôte, de la part des Vandales; qu'il n'y avoit aucune nouvelle qu'ils fussent en mer, & que la plus grande partie de leurs forces étoient occupées contre Godas. Que Gélimer ne prenant point du tout de soin de la garde de Carthage, ni de celle des autres Places, se reposoit à Hermione, qui est une Ville éloignée de quatre journées de la mer; que les Romains pouvoient hardiment faire voile de tous les côtez qu'il leur plairoit, & qu'ils n'y trouveroient point d'ennemis. Procope prit ce domestique par la main, & le mena au Port d'Aréthuse; il l'interogea exactement de toutes choses, le fit monter avec luy sur son Vaisseau, & commanda de faire voile. Le Maître qui étoit debout sur le rivage, s'étonnant qu'on lui enlevât ainsi son esclave, Procope luy cria, qu'il le prioit de ne le pas trouver mauvais; qu'il étoit important que son domestique parlât au Général de l'Armée,

mée, & que quand il auroit conduit la flôte jusques à Carthage, il en seroit renvoyé avec une ample récompense. Quand ils furent arrivez à Caucane, ils y trouvérent le Camp dans la tristesse, causée par la mort de Dorothée, qui fut extrémement regrété. Bélisaire fut fort-aise de voir ce domestique, & d'apprendre tout de sa bouche. Il donna de grandes louanges à Procope, de le luy avoir amené; & il commanda de sonner de la trompette, pour donner le signal du départ.

3. A l'instant on fit voile, & on aborda aux Isles de Gaulus, & de Malthe, qui séparent le mer Adriatique de la mer Tyrréne. Le lendmain matin il se leva un vent de Levant, qui poussa la flôte à Caputvada, d'où un homme de pié peut aisément aller à Carthage en cinq jours.

CHAPITRE XV.

1. *Archélaus dissuade la décente.* 2. *Bélisaire la conseille.* 3. *Son avis est suivi, & exécuté. Les Soldats en creusant trouvent une source, d'où Procope tire un présage de la victoire.*

1. LORS que la Flôte fut abordée, Bélisaire commanda de baisser les voiles, & de jetter les ancres. Puis aiant assemblé tous les Chefs dans son vaisseau, il mit en délibération, s'il étoit à propos de faire décente en Afrique. Parmi tout ce qui fut proposé de côté & d'autre, Archélaus fit ce discours. *J'admire la vertu de nôtre Général, qui nous surpassant tous en expérience & en sagesse, & qui possédant seul l'autorité de commander, veut bien toutefois nous demander nos avis; afin de suivre la résolution qui aura été jugée la plus utile par les suffrages de l'Assemblée. Pour moy, je diray ce que je pense, bien que je le dise à regret. Il me semble qu'il y a*

sujet de s'étonner de ce que chacun de vous ne s'est pas empressé de dissuader la décente. Bien que je n'ignore pas que le conseil que l'on donne à ceux qui sont exposez à quelque danger, n'a pas accoûtumé d'étre utile à son auteur, & qu'il ne sert d'ordinaire qu'à le couvrir de blâme, parce que les hommes sont faits de telle façon, qu'ils ont inclination d'attribuer, ou à leur prudence, ou à leur bonheur, la gloire des bons évenemens, & de rejetter la faute des mauvais sur ceux qui en ont proposé les avis. Je ne laisseray pas néanmoins de déclarer ma pensée: Car quand on délibére du salut & de la vie, on ne doit pas étre retenu par la crainte d'étre repris. Puisque vous avez dessein de décendre dans le païs ennemy, permettez-moy de vous demander dans quel Port vous placerez vôtre flôte, & dans quelle Ville vous logerez vôtre Armée? Ne savez-vous pas que l'on ne peut aborder à cette longue rade, qui contient neuf journées de chemin? La flôte n'y demeurera-t-elle pas exposée à la violence des vents? Où trouverez-vous des murailles & des tours pour vous mettre à couvert, puisque Gizéric les a rasées? Ajoûtez à toutes ces incommoditez la disette d'eau, que j'apprens étre extréme dans ce païs. Supposons, s'il vous plaît, qu'il nous arrive quelque disgrace; car nous assurer qu'il ne nous en arrivera point, ce seroit une imagination contraire à la condition des hommes, & au train commun des affaires. Si donc, lors que nous aurons pris terre, il s'éléve une tempéte, ne faudra-t-il pas que nos vaisseaux soient, ou dispersez sur la mer, ou brisez sur le rivage? Mais où prendrons-nous des vivres, & d'où nous viendront les convois? Que l'on ne jette point les yeux sur moi, comme sur le Trésorier. Toute personne publique est réduite à une condition privée, du moment qu'elle est destituée des instrumens & des secours dont elle a besoin pour faire sa charge. Où placerez-vous le bagage, lors qu'il sera besoin d'en venir aux mains? Mais il semble que ce soit un mauvais présage de vous mettre devant les yeux tant de fâcheux évenemens. Quoy qu'il en soit, j'estime que nous devons aller droit à Carthage, où l'on dit qu'il y a un Port appelé l'Etang, qui n'est éloigné que de quarante stades de la Ville, & qui n'est gardé de personne. Il nous seroit aisé de nous en emparer, & ensuite de donner

 l'assaut.

siant. Quand nous serons une-fois maîtres de cette Ville, & le païs se viendra soumettre à nôtre pouvoir. Un parti tombe de luy-même, quand le Chef en est abbatu. Je vous prie de faire réflexion sur toutes ces choses, & de prendre la meilleure résolution qu'il sera possible. Voilà ce que dit Archélaus. Voicy ce que répondit Bélisaire.

2. *Mes Collégues, je vous prie de ne pas prendre mon discours pour le discours d'un arbitre qui parle le dernier, afin d'imposer aux autres la nécessité de suivre son sentiment. J'ai écouté ce que chacun de vous a proposé pour le meilleur ; je vous déclarerai aussi ce que je juge plus à propos de faire, afin que nous prenions tous ensemble le bon-parti. Je vous supplie de vous souvenir que les Soldats témoignoient, il n'y a pas long-tems, d'appréhender un combat naval, & d'être prêts de prendre la fuite, si la flôte ennemie les venoit attaquer. Alors nous souhaitions de décendre dans l'Afrique, & nous faisions des vœux pour en avoir la décente aisée. Ce seroit une légéreté de ne vouloir plus recevoir une grace que nous avons demandée. Si nous allons droit à Carthage, & que nous aiions la flôte des ennemis à la rencontre, nous ne pourrons nous plaindre de la fuite des Soldats, puisque ceux qui avertissent qu'il n'est pas en leur pouvoir d'éviter une faute, ont une excuse toute prête pour se justifier d'y être tombez. Mais pour nous, quand nous nous sauverions du danger, nous ne laisserions pas d'être tout-à-fait inexcusables. Il y a plusieurs inconvéniens à demeurer dans les vaisseaux ; mais le plus grand est celuy dont ont parlé ceux qui ménacent d'une tempête. Si la tempête s'éléve, disent-ils, ou elle nous dissipera loin de l'Afrique, ou elle nous fera périr sur le bord. Si nous avions à choisir, lequel faudroit-il prendre, ou de perdre les vaisseaux, ou de perdre & les vaisseaux & les hommes ? De-plus, il y a apparence que si nous attaquons l'ennemy à l'impourvû, nous aurons de l'avantage, puisqu'il est assez ordinaire de défaire ceux que l'on surprend. Au lieu que si nous luy laissons le loisir de se préparer, il nous résistera avec des forces égales. On peut ajoûter, que nous ne pourrons peut-être plus décendre, sans en venir aux mains, & sans chercher par les armes une commodité, que nous refusons maintenant qu'elle se presente d'elle-même. Que s'il s'éléve*

une

une tempête, nous aurons à combatre contre les vents, & l'orage. C'est pourquoy je suis d'avis de faire maintenant la décente, de desembarquer les armes, les chevaux & l'[illegible] necessaire; de faire en diligence un fossé & un [illegible], pour nous mettre à couvert, & de nous bien défendre, si l'on nous vient attaquer. Il ne faut pas craindre que les convois nous manquent, si nous agissons en gens de coeur. Ceux qui sont maîtres de leurs ennemis, sont aussi maîtres de tous leurs biens. La victoire met toûjours les richesses & l'abondance dans le parti pour lequel elle se déclare. Nôtre salut & nôtre bonheur sont entre nos mains.

3. Tout le Conseil ayant suivi le sentiment de Belisaire, la décente se fit au même moment, & trois mois aprés que la flôte étoit partie de Constantinople. Le Général commanda aux Soldats & aux Matelots d'ouvrir la trenchée, & de faire un fossé au lieu qu'il avoit choisi. Comme le nombre des ouvriers étoit grand, & qu'ils étoient animez par leur propre crainte, & par la voix de leur Chef, l'ouvrage fut achevé en un jour. Il leur arriva en creusant, une merveilleuse avanture; ils trouvérent une source, qui fournit autant d'eau qu'il en faloit pour les nécessitez des hommes & des bêtes, ce qui n'étoit jamais arrivé dans le terroir de la Byzacéne, qui de sa nature est fort sec. Procope félicitant Belisaire d'un si heureux accident, luy dit, qu'il considéroit bien moins la commodité que l'abondance d'eau produiroit, que le présage que Dieu leur donnoit par-là, d'une victoire tres-aisée, & elle fut telle en effet. Les Soldats passérent la nuit dans le Camp, & y firent bonne garde, selon leur coûtume. Belisaire en avoit seulement posé cinq sur chaque vaisseau, afin de les garder, & il avoit disposé les vaisseaux en rond, afin d'avoir moins de peine à éviter ceux qui les viendroient attaquer.

CHAPITRE XVI.

1. Harangue de Bélisaire. 2. La Ville de Syllecte se rend à lui. 3. Il envoie aux Vandales les lettres que Justinien leur avoit écrites.

1. Le lendemain, quelques Soldats s'étant dispersez dans la campagne, pour y cueillir des fruits, Bélisaire les fit châtier; puis aiant assemblé toute l'armée, il parla en ces termes. *Il n'y a point de tems où il soit permis d'exercer des violences, de ravir & de consumer le bien d'autrui, parce que cela est toûjours contraire à la Justice; mais dans le tems où nous sommes, cela est encore plus insupportable que dans un autre, a-cause des suites fâcheuses qui en peuvent naître. Quand je vous ai amenez dans ce païs, j'ai fondé principalement mon espérance sur l'antipatie qui est entre les Afriquains & les Vandales. Vôtre intempérance renverse cét état des choses. Elle concilie aux Vandales l'amitié des Afriquains, & elle vous attire leur haine. Puisque ceux qui souffrent une injustice, en haïssent sans doute naturellement les auteurs. Un peu d'argent suffisoit pour établir vôtre sureté, & pour achêter des vivres. Vous pouviez demander aux Marchands ce qui vous étoit nécessaire, sans commettre d'injustice, & sans perdre l'amitié de ceux du païs. Maintenant vous aurez pour ennemis les Vandales, les Afriquains, & Dieu-même, qui n'a pas accoûtumé d'assister les injustes. Abstenez-vous donc du bien d'autrui, & ne cherchez point un gain si périlleux. Vous estes en un tems où vous avez besoin de retenue pour vous conserver, & où vous vous perdriez infailliblement par la licence. Si vous déférez à l'avis que je vous donne, Dieu vous sera favorable, les Afriquains ne vous seront pas contraires, & les Vandales vous seront assujétis.*

2. Bélisaire aiant parlé de la sorte, rompit l'Assemblée. Aiant appris ensuite, qu'il y avoit sur le chemin,

min, & à une lieue de Carthage, une Ville maritime nommée Sylleâte, dont les murailles avoient été autrefois ruinées, mais dont les Habitans avoient fortifié leurs maisons, afin de se garentir en quelque sorte des irruptions des Maures, il y envoia un de ses Gardes, nommé Moraïde, avec un bon nombre de Soldats, à qui il donna ordre d'essaier de s'en rendre maîtres; & au cas qu'ils fussent assez heureux pour y réüssir, de ne faire aucun tort aux Habitans, mais au contraire, de leur promettre toutes sortes de bons traitemens, & de les assurer qu'ils n'étoient venus que pour maintenir leur liberté. Ils arrivérent sur le soir à une vallée, où ils se couchérent durant toute la nuit; & au commencement du jour étant entrez dans la Ville avec des Païsans, & s'en étant rendus Maîtres, ils assemblérent l'Evêque avec les principaux Habitans, & leur expliquérent les ordres qu'ils avoient reçûs de Bélisaire, auquel ils envoiérent incontinent aprés les clefs de la Ville, qui leur furent mises entre les mains d'un commun consentement.

3. Le même jour le Maître des Couriers fournit volontairement tous les chevaux. On prit aussi un postillon, qui portoit le paquet du Roi. Bélisaire lui fit un fort bon traitement, lui donna de l'argent, le chargea des lettres que Justinien écrivoit aux Vandales, & lui commanda de les rendre aux Capitaines & aux Gouverneurs, ce qu'il promit de faire. Les lettres étoient conceues en ces termes.

Nôtre dessein n'est pas de vous faire la guerre, ni de contrevenir au traité passé avec Gizéric; mais de vous délivrer d'un Tiran qui retient en prison vôtre Prince légitime, qui a fait mourir quelques-uns de ses parens; qui a crévé les yeux aux autres, & qui les prive de la liberté, afin qu'ils ne puissent chercher la fin de leurs miséres dans celle de leur vie. Aidez-nous donc à vous dégager d'une servitude si fâcheuse, & à vous faire jouir des fruits de la liberté & de la paix. Nous prenons Dieu à témoin que nous sommes prêts d'y contribuer de tout nôtre pouvoir.

Voilà ce que contenoient les lettres ; mais ce Messager n'osa les rendre publiquement. Il se contenta d'en donner quelques-unes en particulier à ses amis ; de sorte qu'elles ne produisirent point d'effet.

CHAPITRE XVII.

1. Bélisaire méne son armée en bon ordre. 2. Il gagne l'affection des peuples par la discipline qu'il fait garder aux Soldats. 3. Gélimer mande à son frere de faire mourir Ildéric, & les autres parens qu'ils avoient dans leurs prisons.

1. BELISAIRE aiant rangé son armée, marcha droit vers Carthage ; puis il choisit trois cens hommes couverts de bouclìers, & des plus braves qu'il eut dans ses troupes, desquels il donna la conduite à Jean, Intendant de sa maison, qui étoit Arménien de Nation, & d'une prudence & d'une valeur reconnue, & leur commanda de marcher environ vingt stades devant l'armée, de découvrir l'ennemy, & de donner avis de sa marche, afin que l'on ne fût point surpris. Il donna ordre aux Massagétes de marcher séparément à la gauche. Pour luy, il alloit derriére avec la fleur de son armée ; & il attendoit toûjours que Gélimer, qui le suivoit du côté d'Hermion, le vint attaquer. Il n'appréhendoit rien du côté droit, parce que c'étoit le bord de la mer. Il commanda aux Matelots de suivre l'armée à voiles, lors qu'ils auroient le vent favorable ; & lors qu'il se seroit abaissé, de se servir de leurs rames le mieux qu'ils pourroient.

2. Quand il fut arrivé à Syllecte, il retint ses Soldats

dats dans une exacte discipline, & les empêcha de commettre aucune injustice ni aucun desordre. Pour luy, il fit paroître tant d'humanité & tant de douceur, que personne ne s'enfuioit, & ne cachoit ce qu'il avoit, quand ils voioient arriver nos troupes; mais au contraire, on leur fournissoit des vivres, & tout ce qui leur étoit nécessaire. Nous faisions quatre-vingt stades par jour. Nous passions les nuits, ou dans des Villes, ou dans le Camp; que nous fortifions le mieux qu'il nous étoit possible. Nous arrivâmes par Leptis, & par Adrumet à Grasse, qui est une Ville distante de Carthage de trois cens cinquante stades. Nous y vîmes le Palais du Roi des Vandales, & les plus agréables jardins du monde. Ils sont arrosez de belles fontaines, & plantez d'arbres qui portent une si grande abondance de fruits, qu'aprés que les Soldats en eurent cueilli leur suffisance, il ne paroissoit pas qu'ils y eussent touché.

3. Lorsque Gélimer sût que les Romains étoient à Hermion, il écrivit à son frere Ammatas, qui étoit à Carthage, qu'il fit mourir Ildéric, & les autres parens ou alliez qu'il avoit dans les prisons, & qu'il assemblât les Vandales, & les autres qui seroient capables de porter les armes; afin que quand l'ennemi seroit entré dans le Fauxbourg appelé Décime, qui est fort étroit, ils vinssent tous deux fondre sur lui, & l'enfermassent comme dans un réts. Ammatas suivant cét ordre, fit tuer Ildéric, Evagée, & tous les Africains qui étoient de leurs amis. Oamer n'étoit plus au monde. Il fit prendre les armes aux Vandales, & se tint prêt pour venir à la charge quand il seroit tems. Gélimer marchoit par derriére nous, sans que nous le sceussions. La nuit que nous campâmes à Grasse, les Espions des deux partis se rencontrérent, & en vinrent aux mains. Ce fut par cette voie que nous apprîmes que l'ennemi étoit proche. Quand nous fumes partis de cét endroit-là, nous ne pumes plus voir nôtre flôte, une chaîne de rochers qui avancent dans la mer, & un

Promontoire qui est proche, nous en déroberent la veuë. Cela obligea Bélisaire de commander à Archélaus, qui étoit le Trésorier de l'armée, de ne pas faire aborder les vaisseaux à Carthage, mais de les en tenir éloignez de deux cens stades. Nous arrivâmes en quatre jours de Grasse à Décime, d'où il y a encore soixante & dix stades jusques à Carthage.

CHAPITRE XVIII.

1. Jugement de Procope sur la Providence. 2. Ammatas est tué, & son armée défaite. 3. Privilége d'un certain Massagéte, de tirer le premier sur l'ennemi.

1. LE même jour Gélimer commanda à son neveu Gibamond, d'aller à la tête de deux mille Vandales au devant de l'armée ennemie du côté de main-gauche; afin qu'Ammatas venant du côté de Carthage, & lui par derriére, ils envelopassent les Romains. J'admirai en cette rencontre les desseins de Dieu, & ceux des hommes. Dieu prévoit de loin l'avenir, & ordonne des événemens comme il lui plaît. Les hommes, soit qu'ils se trompent dans leurs conseils, ou qu'ils jugent sainement, ne font qu'exécuter les ordres secrets & infaillibles de la Providence, sans savoir eux-mêmes s'ils se trompent dans leurs affaires, ou s'ils s'y conduisent heureusement. Si Bélisaire n'eût conduit son armée comme il fit; s'il n'eût envoié Jean devant, & s'il n'eût placé les Massagétes à la gauche, jamais nous n'eussions évité le piége que les Vandales nous avoient dressé. Les Vandales eux-mêmes n'eussent pas souffert la perte qu'ils souffrirent, si Ammatas eût mieux pris son tems, & s'il ne se fût pas tant hâté. Mais il arriva à Décime sur le midi, lorsque nôtre armée & celle des Vandales en étoient encore éloignées.

Il

Il ne manqua pas seulement en ce qu'il vint trop-tôt ; mais aussi en ce qu'il laissa ses meilleures Troupes à Carthage, & en ce qu'il fut si téméraire, que d'attaquer Jean avec un petit nombre de Soldats.

2. Pour ce qui est de lui, il tua d'abord de sa main douze braves hommes, puis il fut tué lui-même en combattant vaillamment. Sa mort mit ses gens en déroute, & leur déroute mit le desordre parmi ceux qui couroient de Carthage à Décime par bandes & par pelotons ; car voiant les gens d'Ammatas en fuite, ils crurent que le nombre des ennemis étoit fort grand, & ils tournérent eux-mêmes le dos. Jean poursuivit les fuïars jusques dans les portes de Carthage. Il se fit un tel carnage en cét espace qui contient soixante & dix stades, que ceux qui virent les corps morts crûrent qu'il y en avoit deux cens mille.

3. Gibamont vint en même-tems avec deux mille hommes dans le champ du Sel, qui est à main-gauche du chemin de Carthage, & à quarante stades de Décime. Ce champ est tout-à-fait stérile, & ne produit que du sel. Il y rencontra les Huns qui le défirent. Il y avoit parmi les Massagétes un Capitaine, qui étoit homme de cœur & de main, & dont le privilége héréditaire étoit d'attaquer le premier l'ennemi : De sorte qu'il n'étoit pas permis aux Massagétes de commencer le combat, que quelqu'un de cette famille n'eût tiré le premier coup. Comme les deux Armées étoient en presence, ce Capitaine poussa son cheval contre les Vandales, dont pas un n'osa tirer sur luy ; soit qu'ils fussent étonnez de sa hardiesse, ou qu'ils craignissent quelque piége. Pour moi je croi que c'est, que n'en étant jamais venus aux mains avec les Massagétes, & qu'aiant appris de la voix de la renommée, que c'étoient des peuples belliqueux, ils en appréhendoient la rencontre. Ce Capitaine étant retourné vers les siens, il les assura que ces Etrangers étoient une proie que Dieu leur avoit préparée. En-effet, les Vandales ne pûrent soûtenir le choc des Massagétes,

mais ils lâchérent le pié, & furent honteusement défaits.

CHAPITRE XIX.

1. Bélisaire fait camper ses Troupes, & les anime au combat. 2. Terreur des Confédérez. 3. Imprudence, & fuite de Gélimer.

1. NOUS qui ne savions rien de ce qui s'étoit passé, nous marchions vers Décime. Quand nous fûmes arrivez à un certain lieu, qui n'en est éloigné que de l'espace de trente-cinq stades, Bélisaire l'aiant trouvé fort propre pour camper son Armée, y fit faire de bons retranchemens, & y plaça son Infanterie. Ensuite il assembla toutes ses Troupes, & leur parla de cette sorte.

Mes compagnons, voici le tems de la bataille arrivé. Je voi que les ennemis sont proche, & qu'ils ont dessein de se prévaloir de ce que l'assiette du lieu a éloigné de nous nôtre flôte. Toute nôtre espérance est entre nos mains; car nous n'avons point de Ville ni de Forteresse où nous puissions être à couvert. Si nous nous comportons en gens de cœur, nous remporterons l'avantage. Si nous agissons lâchement, nous périrons d'une mort infame. Nous avons deux grands sujéts de nous promettre la victoire. L'un est fondé sur la justice de nôtre cause; car nous combattons pour nous rétablir dans la possession de nôtre bien. Et l'autre, sur la haine que les Vandales portent à leur Tiran. Or Dieu favorise ceux qui prennent les Armes pour la défense de la Justice; & un Soldat qui n'aime pas son Capitaine est incapable de vaincre. De plus, nous sommes accoûtumez à faire la guerre aux Scythes & aux Perses, au lieu que les Vandales n'ont point vû d'autres ennemis que des Maures à demy-nuds, depuis qu'ils sont dans l'Afrique. Chacun sait qu'en quelque sorte de travail que ce soit, l'on

de-

devient habile par l'exercice, & inhabile par l'oisiveté. Au reste, nôtre Camp est trés-bien fortifié; nous y pourrons laisser nos hardes & nos armes inutiles. Quand nous y retournerons, nous n'y manquerons pas de vivres. Je vous prie que chacun de vous se souvienne de sa vertu & de celle de ses ancêtres, & qu'il marche avec un généreux mépris contre l'ennemi.

2. Aprés que Bélisaire eut fait ce discours, il laissa sa femme Antonine, & le Camp, en la garde de l'Infanterie, & emmena la Cavalerie, ne croyant pas qu'il fût à propos de hazarder toutes ses forces; mais plûtôt de donner de légéres escarmouches, pour reconnoître l'ennemi, avant que d'en venir à une bataille générale. Il envoia les Confédérez devant, & se contenta de suivre avec ses Gens & ses Gardes. Lors que les Confédérez furent arrivez à Décime, ils y virent les corps des douze qu'Ammatas avoit tuez; celuy d'Ammatas-même, & ceux de quelques autres Vandales: Et quand ils eurent appris des Habitans ce qui s'étoit passé en cette occasion, ils eurent regret de s'être engagez si avant, sans savoir où ils alloient; Comme ils étoient agitez de diverses inquiétudes, & qu'ils regardoient du haut d'une éminence la campagne, ils aperçûrent du côté du Nord, comme une nuée de poussiére, & un peu aprés une troupe de Vandales à cheval. A l'instant ils mandérent à Bélisaire que l'ennemi étoit proche, & qu'il se hâtât de venir. Les Chefs furent de différens avis; les uns croiant qu'il faloit aller droit aux Vandales, & les autres ne se tenant pas assez forts pour une entreprise si périlleuse. Gélimer avançoit cependant, à la tête de ces Barbares, & venoit entre Bélisaire & les Massagétes, qui avoient défait Gibamond. Les fréquentes collines qui s'élévent dans cette campagne, ôtoient la veuë des restes de ce furieux carnage. Quand les deux Armées furent proches, elles coururent à l'envi pour s'emparer de la hauteur la plus élevée & la plus avantageuse pour un combat. Les Vandales y arrivérent les premiers,

xclurent les Romains. Les fuïars coururent à un lieu qui est à sept stades de Décime, & où ris, Garde de Bélisaire, étoit à la tête de huit s hommes couverts de boucliers. On croioit qu'U-ris arrêteroit les fuïars, & les meneroit contre les andales; mais il ne se joignit à eux que pour s'enfuir vers Bélisaire.

3. Je ne sai comment Gélimer, qui avoit la victoire entre les mains, la livra à ses ennemis, si ce n'est qu'il faille attribuer à Dieu les fautes où tombent les hommes, & reconnoître que quand il veut les accabler de quelque malheur, il leur ôte le discernement, & les rend incapables de prendre de bonnes résolutions. Je croi que si Gélimer eût poursuivi la pointe de sa victoire, il eût entiérement défait Bélisaire, & ruiné toutes nos forces, tant son Armée paroissoit puissante, & tant nos Gens étoient effraiez. S'il eût été droit vers Carthage, il eût passé au fil de l'épée tous les Soldats de Jean, qui s'amusoient à se promener deux à deux, ou à dépoüiller les morts. Il eût conservé cette grande Ville, avec les richesses immenses qu'elle renfermoit; & en brûlant nôtre flôte, il nous eut ôté l'espérance du retour en nôtre païs. Mais au lieu de faire toutes ces choses, il décendit dans la campagne, où il versa des pleurs inutiles sur le corps de son frere, & lui rendit, hors de saison, les honneurs de la sépulture, & il perdit ainsi une occasion qu'il ne devoit jamais recouvrer. Bélisaire arrêta la fuite des Romains, leur reprocha leur lâcheté, & les rangea en bataille. Puis aiant appris la mort d'Ammatas, l'exploit de Jean, & l'état des ennemis, il courut vers Gélimer, & vers les Vandales, qui n'osérent l'attendre, & qui lâchérent honteusement le pié. Plusieurs demeurérent sur la place, & la nuit finit la tuerie. Ils ne se sauvérent pas du côté de Carthage, ni de celui de la Byzacéne, mais du côté de la campagne, & du chemin de Buta. Jean & les Massagétes arrivérent sur le soir, & nous racontérent le succés de leurs armes, apprirent

celui

celui des nôtres, & passérent avec nous la nuit à Décime.

CHAPITRE XX.

1. *La flôte arrive à Carthage, & les Habitans témoignent de l'affection aux Romains.* 2. *Les prisonniers sont mis en liberté.* 3. *L'armée décend à terre.* 4. *Bélisaire la mene vers Carthage, y entre s'assied sur le trône de Gélimer, reçoit les plaintes des Marchands, & leur fait justice.*

1. LE lendemain l'Infanterie nous vint joindre, & avec l'Infanterie arriva Antonine femme de Bélisaire. Nous marchâmes tous ensemble vers Carthage, proche de laquelle lorsque nous fumes arrivez, nous choisîmes hors des portes un lieu propre pour passer la nuit. Les habitans nous ouvrirent leur Ville, où ils avoient allumé des flambeaux qui brûlérent jusqu'au lendemain. Les Vandales étoient cependant prosternez dans les Eglises. Bélisaire ne voulut pas y entrer, de peur qu'il y eût quelque embuscade, & de peur aussi que l'obscurité de la nuit ne donnât au Soldat victorieux la licence de piller. Le même jour, nos vaisseaux furent poussez par un vent favorable jusqu'au Promontoire. Dés que les Carthaginois les virent, ils offrirent de les recevoir dans le Port appelé Mandracion, & abaissérent la chaîne.

2. Il y a un cachot dans le Palais, que les habitans appelent Ancon, où le Tiran enfermoit tous ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. Il y avoit alors plusieurs Marchands du Levant, que Gélimer y retenoit, parce qu'il croioit que c'étoient eux, qui avoient excité Justinien à la guerre, & il avoit commandé de les faire mourir le même jour qu'Ammatas fut tué à

Décime. Mais quand le Concierge apprit le succés de cette journée, & qu'il vit que la flôte Romaine avoit passé le Promontoire, il alla trouver les prisonniers, qui ne savoient rien de leur bonheur, & qui n'attendoient que l'heure de leur supplice; & leur demanda de quel prix ils vouloient rachêter leur vie? Comme ils lui offroient tout ce qu'ils pouvoient offrir, il leur dit, qu'il se contentoit qu'ils lui jurassent de l'assister dans le danger où il seroit, lorsqu'il leur auroit rendu la liberté. Aprés qu'ils eurent accepté avec grande joie cette condition, il leur montra par une fenétre la flôte qui étoit arrivée, & ensuite leur ouvrit les portes.

3. Ceux qui étoient sur les vaisseaux, n'avoient point encore reçû de nouvelles de ce qui s'étoit fait sur terre, & ne savoient quelle résolution prendre; mais quand ils eurent baissé les voiles, & qu'ils eurent envoié à la ville de Mercure, ils en reçûrent une rélation de tout ce qui étoit arrivé à Décime. Ce qui les réjoüit extrémement, & les fit résoudre à avancer. Ils avoient le vent favorable, & n'étoient plus qu'à cent cinquante stades de Carthage, lorsque Archélaus & les Soldats voulurent prendre terre, suivant les ordres qu'ils en avoient de Bélisaire. Les Matelots ne furent pas de cét avis, parce que la rade étoit dangereuse, & qu'ils appréhendoient une tempéte que ceux du païs appelent Cypriéne, dont ils assuroient que l'on ne sauveroit pas un seul vaisseau. Cela les obligea à baisser les voiles, pour délibérer. Ils résolurent donc de ne pas décendre à Mandracion, tant afin d'obéir aux ordres de leur Général, que parce qu'ils ne croioient pas que le Port fût assez grand, pour contenir tous leurs vaisseaux. Ils jugérent que le Port de l'Etang étoit plus propre, parce qu'il étoit fort grand, que l'entrée leur en étoit fort aisée, & qu'il n'étoit éloigné de la Ville que de quarante stades. Ils y entrérent donc tous, excepté Calonyme, qui sans respecter la volonté du Général, ni l'exemple de la flôte, prit

prit seul terre à Mandracion, où nul n'osant lui resister, il vola des Marchands tant étrangers, que du païs.

4. Le jour suivant Bélisaire commanda à tous les Soldats de prendre terre, les rangea en bataille, & marcha en bon ordre vers Carthage, de peur qu'il n'y eût quelque piége. Il reprensenta à son Armée les avantages qu'ils avoient remporté dans l'Afrique, depuis qu'ils y avoient gardé une exacte discipline. Il les exhorta à se gouverner par tout avec une grande retenuë, mais principalement à Carthage, a-cause que les Afriquains avoient été autrefois Sujets de l'Empire Romains, & qu'ils n'étoient tombez que malgré-eux sous la puissance des Vandales, de qui ils avoient reçû de tres-mauvais traitemens, & qu'il seroit tout-à-fait déraisonnable de faire injure à des gens que l'on fait profession de vouloir délivrer de la servitude. Aprés avoir fait cette remontrance à ses Soldats, il entra dans Carthage, où il ne trouva point de resistance, & s'assit dans le Palais sur le trône de Gélimer. Aussi-tôt il fut encouré par un grand nombre de Marchands & d'autres habitans, dont les maisons étoient voisines de la mer, lesquels se plaignoient d'avoir été volez la nuit précédente par les Matelots. Bélisaire prit le serment de Calonyme, & luy commanda de rapporter de bonne foy tout ce qui avoit été pris. Calonyme fit le serment, mais il ne le garda pas. Il profita alors de son parjure, dont il fut depuis châtié à Constantinople. Il fut accablé d'une apopléxie, qui lui ôta le jugement; & la violence du mal fut telle, qu'il en arracha sa langue avec ses dents.

CHAPI-

CHAPITRE XXI.

1. Origine des mots de Delphique, & de Palais. 2. Eloge de Bélisaire, pour avoir sauvé Carthage. 3. Accomplissement d'une prédiction, & explication d'un songe.

1. L'HEURE de dîner étant arrivée, Bélisaire commanda de l'aprêter dans le même lieu où Gélimer avoit accoûtumé de régaler les premiers & les plus considérables des Vandales. Les Romains appelent ce lieu-là Delphique, d'un nom qui est tiré de l'ancien grec. Il y avoit autrefois dans la salle où mangeoit l'Empereur, un buffet, où l'on mettoit les verres & le vin; & ce buffet a été appelle Delphique par les Romains, parce que c'est à Delphes que l'on en a vû la premiére fois. De-là est venue la coûtume que, soit à Constantinople ou ailleurs, on appele toûjours Delphique, le lieu où est la table de l'Empereur. De-même, le nom de Palais, que l'on donne à la maison du Prince, a une origine gréque. Pallas, qui étoit Grec de nation, aiant bâti une magnifique maison, on l'appela Palais, de son nom. Depuis ce tems-là, Auguste étant parvenu à l'Empire, on a commencé soûs son régne à appeler le Palais, le lieu où il demeuroit.

2. Bélisaire dîna donc dans le Delphique avec les principaux Officiers de son armée. On y servit des viandes toutes semblables à celles que l'on avoit servies le jour précédent devant Gélimer. C'étoit les mêmes Officiers qui portoient les plats, qui donnoient à boire, & qui faisoient les autres fonctions. Il semble que la fortune se glorifioit en cette occasion, de posséder un Empire absolu sur les affaires du monde, & de n'en laisser aucune part aux hommes. Elle donna

ce jour-là un avantage à Bélisaire, qui surpasse la gloire de tous les plus fameux Capitaines de l'antiquité. Bien que ce soit la coûtume des Soldats Romains, de n'entrer jamais dans une Ville réduite, sans y faire du desordre, quand même ils ne seroient que cinq-cens, ce Général mena une nombreuse armée dans Carthage, & l'on n'y entendit ni menace, ni tumulte. Le commerce n'y fut pas interrompu un moment, & dans un changement public de gouvernement & de Maître, les boutiques demeurérent ouvertes en la maniére ordinaire. Ensuite Bélisaire aiant donné sa parole aux Vandales, qui s'étoient refugiez dans les Eglises, il appliqua ses soins à la réparation des murailles, qui étoient tellement ruinées en quelques endroits, qu'il y avoit des brêches par-où il étoit aisé d'entrer. On dit que c'est pour cette raison que Gélimer ne s'y voulut pas enfermer.

3. On se souvint alors d'une ancienne prédiction, que les enfans avoient accoûtumé de chanter, G chassera B, & puis B chassera G. Ce qui paroissoit aussi obscur qu'une Enigme dans la bouche de ces enfans, est entendu maintenant de tout le monde. Autrefois Gizéric avoit chassé Boniface; alors Bélisaire chassa Gélimer. Voilà l'explication de la prédiction. On eut alors l'éclaircissement d'un songe, qui étoit arrivé à plusieurs personnes. Les Carthaginois ont une vénération particuliére pour Saint-Cyprien, en l'honneur duquel ils ont élevé un Temple magnifique hors de leur Ville, sur le bord de la mer. Ils y célébrent chaque année avec grande solennité, une fête qu'ils appellent Cypriéne. Les Matelots ont aussi donné le nom de Cypriéne à une tempête, qui a coûtume de s'élever au tems de la même fête. Les Vandales avoient ôté de force, ce Temple aux Chrétiens, sous le régne d'Honoric, & les cérémonies s'y faisoient depuis selon l'usage des Ariens. On dit que Saint-Cyprien avoit souvent paru en songe à ceux des Afriquains, qui étoient fâchez de cette profanation, & qu'il leur

avoit

avoit dit qu'ils ne se devoient pas affliger à son sujét, parce qu'il sauroit bien se venger, quand il en seroit tems. Lors que le bruit de cette parole fut répandu parmi les Afriquains, ils jugérent que l'impiété des Vandales devoit étre punie d'un grand châtiment ; mais ils ne pouvoient prévoir de quelle maniére ce châtiment arriveroit. La flôte Romaine étant abordée en Afrique la veille de la fête de Saint-Cyprien, les Prêtres Ariens avoient paré le Temple des plus précieux ornemens, & avoient tout préparé pour célébrer avec pompe une si grande solennité. Cependant la défaite d'Ammatas, que j'ay racontée, arriva à Décime. Les Prêtres Ariens s'enfuïrent, les Prêtres Chrétiens prirent leur place, allumérent les cierges, & célébrérent le Saint Office. Ainsi le songe fut expliqué.

CHAPITRE XXII.

1. Sage prévoyance d'un ancien Vandale. 2. Cruauté de Gizéric punie en la personne de ses décendans.

1. L'ARMÉE des Vandales se souvint alors, avec étonnement, d'un ancien mot, dont le sens est, qu'il n'y a nul bien, ni si grand, que l'homme ne puisse espérer, ni si assuré, qu'il ne puisse perdre. Je raconterai l'origine de ce mot, & l'occasion qui le mit en vogue. Dés que les Vandales sortirent de leur païs, il y en demeura une partie qui ne voulurent pas suivre Godigiscle & qui dans la suite du tems eurent des vivres en abandance : Mais comme ils appréhendoient que ceux qui s'étoient établis en Afrique n'en fussent chassez à l'avenir, & qu'ils n'eussent envie de retourner au païs qu'ils avoient quitté, ils envoiérent des Ambassadeurs à Gizéric, qui lui témoignérent la joie que ses Compatriotes avoient de l'heureux succés de

de ses Armes, & qui le priérent de leur donner le païs qu'il avoit abandonné, & qu'il ne pouvoit plus garder, aprés un établissement si considérable qu'il avoit fait en Afrique, afin qu'étant assurez d'en étre les Maîtres, ils ne feignissent pas d'exposer leur vie pour le défendre. Gizéric & les autres Vandales trouvoient cette demande raisonnable, & étoient prêts de l'accorder, lorsqu'un vieillard, qui étoit fort estimé pour la sagesse de ses conseils, s'y opposa, en disant, que toutes les affaires des hommes sont douteuses, & qu'il n'y a rien d'assuré, ni d'impossible dans le monde. Gizéric approuva cét avis, & renvoya les Ambassadeurs. Tous les Vandales se moquérent de la prudence de ces personnes, qui prévoioient des choses si éloignées de l'apparence. Mais, lorsque ce que j'ay dit, arriva, l'on reconnut que le jugement qu'ils avoient porté étoit solide; & qu'en effet tout est incertain, & sujet au changement.

Le nom & la mémoire des Vandales, qui demeurérent en leur païs, n'est pas venu jusqu'à nous. Je croi qu'ils furent chassez par leurs voisins, ou qu'ils ont été confondus ensemble.

2. Pour ce qui est de ceux qui avoient été vaincus par Bélisaire, il est certain qu'ils ne retournérent plus en leur païs, & il leur étoit impossible d'y retourner, parce qu'ils n'avoient point de vaisseaux. Il faloit qu'ils portassent en Afrique la peine qui leur étoit deuë, pour les cruautez qu'ils avoient exercées en divers endroits contre les Romains, & principalement dans l'Isle de Zacinthe. Gizéric aiant autrefois attaqué le Péloponése, & tenté de prendre le Ténare, en fut repoussé avec une perte notable des siens; dont étant tout furieux, il aborda à Zacinthe, où il passa au fil de l'épée tout ce qui se presenta devant l[...] fit prisonniers cinq cens des plus considérabl[...] tans. Quand il fut au milieu de la mer Adria[...] fit tailler en piéces ces prisonniers, & j[...] membres dans la mer, par la plus inhumain[...]

les barbaries. Cela arriva avant le tems duquel nous faisons maintenant l'histoire.

CHAPITRE XXIII.

1. Gélimer met les têtes des Romains à prix. 2. Belle action de Diogéne. 3. Murailles de Carthage reparées par les soins de Bélisaire.

1. GELIMER gagna par argent & par caresses des païsans de l'Afrique, à qui il commanda de tuer les Soldats qui tomberoient entre leurs mains, & leur promit une grande somme d'argent pour chaque tête qu'ils apporteroient. Ils tuérent plusieurs goujats, & plusieurs valets de l'armée, qui s'écartoient pour piller, & ils en portoient les têtes à Gélimer, qui en payoit le prix, comme si ç'eût été des Soldats qui eussent été tuez.

2. En ce tems-là Diogéne, qui étoit Garde de Bélisaire, fit une fort belle action. Comme il avoit été envoié avec vingt-deux Soldats pour découvrir l'ennemi, il s'arrêta à un hameau, éloigné de Carthage de l'espace de deux lieuës. Les païsans qui n'étoient pas assez forts pour les tuer, en donnérent avis à Gélimer, qui à l'instant y dépêcha trois cens Vandales, ausquels il commanda d'aller prendre ce Garde de Bélisaire, & les vingt-deux hommes qu'il conduisoit, estimant que ce lui seroit une prise tres-avantageuse. Diogéne qui ne se défioit de rien, entra cependant avec ses gens dans une maison, & monta en haut pour se reposer. Les Vandales qui étoient arrivez de grand matin à cette maison, ne la voulurent pas forcer avant le jour, de peur de s'entre-blesser dans l'obscurité, & de donner aux ennemis le moien de s'échaper. Voilà le conseil que la crainte leur donna, en leur ôtant le jugement; car au lieu qu'il leur étoit aisé d'allumer des

des flambeaux, ou même sans en allumer, de prendre leurs ennemis dans le lit, ils aimérent mieux attendre le jour. Cépendant un des Romains s'étant éveillé, entendit le bruit des Vandales, se leva, & en avertit ses compagnons, qui se levérent aussi, & prirent leurs armes, montérent sur leurs chevaux, & sortirent tous de la cour. Les Vandales tirérent sur eux mais ils se couvrirent de leurs boucliers, & se sauvérent tous, excepté deux qui furent tuez. Diogéne reçut trois coups au cou, & au visage ; & un à la main. Il n'en fut pas néanmoins incommodé. Voilà ce qui arrriva en cette rencontre.

3. Bélisaire paiant largement les ouvriers, fit reparer les fossez & les murailles de Carthage, en si peu de tems, que les habitans, & Gélimer-même s'en étonnoient. Quand il fut pris, & mené à Carthage, & qu'il la vit si bien fermée, il attribua à sa propre négligence toutes ses disgraces.

CHAPITRE XXIV.

1. Lettre de Tzazon à Gélimer son frere, interceptée. 2. Evenement singulier.

1. TZAZON frere de Gélimer étant abordé en Sardaigne, y décendit au port de Calaris, prit la Ville de force, tua le Tiran Godas, & passa au fil de l'épée tous ceux qui voulurent faire resistance. Quand il apprit la nouvelle de la décente de l'armée Romaine en Afrique, sans apprendre pourtant celle des avantages qu'elle y avoit remportez, il en écrivit en ces termes à son frere. *Vous saurez que le Tiran Godas est mort entre nos mains, & que l'Isle est réduite à vôtre obéïssance. Vous en ferez, s'il vous plait, des feux de joie. Pour ce qui est des ennemis, que j'apprens avoir fait décente*

cente en Afrique, il y a lieu d'espérer que leur témérité aura le même succés, que pareilles entreprises faites contre nos ancêtres ont eu par le passé. Ceux qui étoient chargez de cette lettre entrérent dans le port de Carthage, sans concevoir de défiance; mais y aiant été pris par le Soldats du corps-de-garde, ils furent menez devant le Général, qui reçut leur serment, & apprit de leur bouche tout ce qu'il s'avisa de leur demander. L'étonnement où ils étoient, de voir une face des affaires si nouvelle, & un changement si surprenant, les empêcha de déguiser la verité. On ne leur fit point aussi de mauvais traitement.

2. Je remarquerai en cét endroit un évenement singulier, qui arriva dans le même-tems. Un peu devant que l'armée navale des Romains eût paru au bord de l'Afrique, Gélimer avoit envoié Gotheus & Phuscias Ambassadeurs vers Theudis Roi des Visigoths, pour l'engager à contracter alliance avec les Vandales. Ces Ambassadeurs aiant traversé le détroit, allérent trouver Theudis bien avant dans l'Espagne: il leur fit un accueil tres-favorable, & les régala de présens fort-magnifiques. Un jour qu'ils avoient l'honneur d'être assis à sa table, il leur Demanda, en quel état étoient les affaires des Vandales? Il en avoit appris des nouvelles certaines par la voie d'un vaisseau-Marchand, qui étoit parti de Carthage le même jour que l'armée Romaine y étoit entrée, & qui avoit eû le vent le plus favorable qu'il pût avoir, pour arriver promtement en Espagne; mais il avoit défendu aux Marchands de publier la nouvelle qu'ils avoient apportée des affaires d'Afrique. Il demanda ensuite aux Ambassadeurs, quel étoit le sujet de leur voiage? Comme ils lui eurent répondu, que c'étoit pour lui proposer une ligue, il leur repartit, que quand ils seroient en leur païs, ils y apprendroient des nouvelles de leurs affaires. Les Ambassadeurs laissérent passer cette parole sans la relever, comme une parole échapée dans la chaleur d'un repas. Le lende-

lendemain, aiant encore proposé à Theudis un Traité d'alliance, & en aiant encore reçû la même réponse, ils jugérent qu'il faloit qu'il fût survenu quelque grand changement dans l'Afrique. Ils ne se doutoient néanmoins en aucune maniére de la prise de Carthage. Ils repassérent donc la mer, & furent pris par les Romains, qui les menéront à Bélisaire; lequel aiant appris par leur propre bouche ce qui leur étoit arrivé dans leur Ambassade, les renvoia, sans les mal-traiter.

Cyrille aiant fait voile vers la Sardaigne, & y aiant appris la disgrace arrivée à Godas, prit le chemin d'Afrique, où il trouva Bélisaire victorieux. Salomon fut dépêché vers Justinien, pour l'informer de tout le succés de cette guerre.

CHAPITRE XXV.

1. Gélimer rassemble les siens. 2. Les Princes des Maures reçoivent de Bélisaire les marques de leur autorité. 3. Réponse de Gélimer à Tzazon. 4. Déplorable consternation des Vandales.

1. GÉLIMER assembla tous les Vandales, & tous les Maures qui étoient de ses amis dans le champ de Bulle, qui est sur les frontiéres de Numidie, à quatre journées de Carthage.

2. Les Maures qui suivoient son parti étoient en petit nombre, & sans Chef. Tous ceux qui commandoient dans la Mauritanie, dans la Numidie, & dans la Byzacéne, avoient envoié des Ambassadeurs à Bélisaire, pour l'assurer de leur obéïssance, & de leurs services. Quelques-uns même lui avoient donné de leurs enfans en ôtage, & luy avoient demandé les marques de la dignité Roiale, selon l'ancienne coûtume qu'ils gardoient, même durant la guerre, avec les

les Romains ; car comme ils ne les avoient reçuës que de la main des Vandales, ils n'en croioient pas la possession assez assurée. Ces marques sont un Sceptre d'argent-doré, un Diadême d'argent ; avec des Banderoles aussi d'argent, une Robe blanche, qui s'attache sur l'épaule, de même qu'une casaque Thessalienne, avec une agraphe d'or ; une Tunique blanche, & des Brodequins dorez. Voilà les ornemens que Bélisaire envoia, avec d'autres riches présens, à chacun de ces petits Princes. Ils ne l'assistérent pas toutefois de leurs armes, comme ils n'en assistérent pas non plus les Vandales ; mais ils demeurérent neutres, & ils attendirent la décision de la fortune. Tel étoit alors l'état des affaires des Romains.

3. Gélimer écrivit à son frere Tzazon. Celui qui portoit la lettre trouva un vaisseau tout prêt au rivage, & arriva heureusement dans le port de Calaris, où il rendit la lettre, dont voici les termes. *Ce n'est pas Godas qui nous a ôté la Sardaigne, c'est la colére des dieux. Quand nous vous avons perdu, & avec vous la fleur de nôtre Noblesse, nous avons perdu en même-tems tous les avantages que nous possédions. Il semble que quand vous avez quitté nos côtes, ç'ait été plûtôt pour abandonner l'Afrique à Bélisaire, que pour prendre la Sardaigne. Au moins, l'évenement a fait voir quelle étoit en cela l'intention de la fortune. Dés que Bélisaire a parû, bien que ce ne fût qu'avec des forces tres-médiocres, le courage a abondonné les Vandales, & avec le courage, le bonheur. Ammatas & Gibamond sont péris par la lâcheté de nos gens. Nos chevaux, nos navires, Carthage & l'Afrique sont en la puissance de l'ennemi. Cependant les Vandales se tiennent en repos, quoi que ce repos leur coûte leurs femmes, leurs enfans, leurs biens, & leur liberté. Il ne nous reste plus que le champ de Bulle, & l'espérance que nous mettons en vôtre valeur. Quittez donc la pensée d'assurer la possession de la Sardaigne, en ruinant les restes de la faction de Godas, & venez promtement avec vôtre flôte. Les soins que l'on prend des petites choses nuisent, lors que l'on*

est

est en danger de perdre les grandes. Quand nous aurons réuni toutes nos forces, ou nous rétablirons nos affaires, ou pour le moins, nous souffrirons conjointement les disgraces dont il plaira au Ciel de nous affliger.

4. Quand Tzazon eut lû cette lettre, & qu'il l'eut communiquée aux autres Vandales, ce ne fut parmi eux que plaintes & que regrets. Ils ne les faisoient pas néanmoins paroître devant les habitans de l'Isle; ce n'étoit qu'avec ceux de leur Nation qu'ils déploroient leur malheur. Aiant donné ordre à leurs affaires avec le plus de diligence qu'il leur fut possible, ils montérent sur les vaisseaux, & arrivérent en trois jours aux côtes d'Afrique, à l'endroit qui sépare la Mauritanie d'avec la Numidie. De-là ils marchérent à pié vers le champ de Bulle, où ils se joignirent au reste des Troupes. Je ne saurois assez bien representer l'état déplorable de la fortune des Vandales. Le plus cruel de leurs ennemis n'auroit pû le regarder sans douleur, & sans être touché de compassion d'une si triste image de la misére des hommes. Gélimer & Tzazon s'embrassoient, sans proférer une seule parole. Les larmes dont ils s'arrosoient l'un l'autre étoient d'assez grandes marques de leur tristesse. Les Vandales, qui étoient demeurez avec Gélimer, embrassoient étroitement ceux qui étoient revenus de Sardaigne, & ils se tenoient long-tems attachez ensemble, pour joüir de cette foible consolation. L'idée de leur disgrace présente occupoit tellement leur ame, qu'elle n'y laissoit aucune place à toutes les autres pensées. Les Vandales d'Afrique ne demandoient point des nouvelles de Godas. Ceux qui retournoient de Sardaigne ne s'informoient point du détail des malheurs de l'Afrique. Ils n'en voioient que trop devant leurs yeux. Ils ne parloient ni de leurs femmes, ni de leurs enfans, parce qu'ils jugeoient qu'ils avoient été ou pris, ou tuez par les ennemis. Voilà ce qui se passa pour lors.



HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES VANDALES,

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Intelligence de Gélimer dans Carthage.* 2. *Harangue de Bélisaire.*

1. GÉLIMER voiant que ses Troupes étoient réünies ensemble, les mena vers Carthage, où ils coupérent un aquéduc d'une merveilleuse fabrique, & aprés s'être campez quelque tems, sans avoir découvert d'ennemis, ils se rétirérent. S'étant ensuite partagez en diverses Troupes, ils s'emparérent des chemins, & crûrent que cela suffisoit pour la réduction de la Ville. Ils se gardoient bien de violer personne, ni de ravager le païs; au contraire ils le conservoient comme leur bien. Ils mettoient principalement leur espérance dans l'habitude qu'ils avoient avec quelques habitans, & avec des Soldats de la secte d'Arius. Ils avoient

avoient fait aussi de grandes promesses aux Chefs des Huns, afin de les attirer dans leur parti. Ces Barbares n'étoient pas fort affectionnez à nôtre Empire, & ils ne nous servoient qu'à regret, disant qu'on les avoit attirez à Constantinople, par un serment que Pierre leur avoit fait, & qu'un peu aprés il avoit violé luy-même. C'est pourquoy ils avoient promis aux Vandales de se ranger de leur côté dans le combat. Ce que Bélisaire aiant appris par le moien des transfuges, il ne voulut pas attaquer l'ennemi, avant que les fortifications fussent entiérement achevées. Il fit pendre cependant hors de la Ville, sur une petite colline, un des habitans, nommé Laurus, qui avoit été convaincu de trahison; & il retint les autres dans la fidélité, par l'appréhension d'un pareil supplice. Il fit tant auprés des Massagétes, par présens, par caresses & par adresse, qu'ils lui avoüérent ce que Gélimer leur avoit promis, pour suivre son parti dans la bataille. Ces Barbares ne dissimuloient pas qu'ils manquoient de courage pour combattre, & qu'ils appréhendoient, qu'aprés la victoire on ne leur refusât la permission de retourner en leur païs, & que l'on ne les laissât vieillir dans l'Afrique. Ils témoignérent aussi quelque sorte de crainte d'être privez de la part, qui leur pourroit appartenir dans le butin. Bélisaire les assura avec serment, qu'il leur permetroit de retourner en leurs maisons, & de leur faire part du butin, aprés que les Vandales seroient défaits, & de leur côté, ils promirent de bien servir. Quand il vit que toutes choses étoient en bon état, & que les reparations des murailles étoient achevées, il assembla son armée, & la harangua en ces termes.

2. *Mes Compagnons, je n'estime pas qu'il soit besoin d'animer vos courages par un grand discours, en un tems où vous voiez Carthage, & toute l'Afrique conquise par vôtre valeur. Les victorieux n'ont pas accoûtumé de manquer de cœur. J'ai crû seulement qu'il étoit bon de vous avertir, que si vous demeurez semblables à vous-mêmes, & que vous vous*

du feu au dessus des lances, de telle sorte, que le fer en sembloit tout embrasé. Il y en eut peu qui s'en apperçûrent; mais ceux-là en furent extrémement épouvantez, parce que ne sachant pas ce que cela signifioit, ils n'en eurent que de la crainte. La même chose aiant été vuë depuis dans l'Italie, y fut prise pour un signe de la victoire.

3. Le lendemain Gélimer commanda aux Vandales de mettre les femmes, les enfans, & le bagage au milieu du Camp, quoi qu'il fût assez mal-fortifié. Il assembla ensuite son Armée, & parla en ces termes. *Nous n'allons pas combatre pour la possession de la gloire, & de l'Empire; de sorte qu'aprés les avoir perdus, nous puissions encore demeurer en repos dans nos maisons, & y joüir de nos biens. Nos affaires sont réduites à un tel malheur, que si nous ne défaisons nos ennemis, ou en mourant nous les laisserons maîtres de nos femmes, de nos enfans, de nôtre païs, & de nos richesses; ou en survivant nous deviendrons leurs esclaves, & les témoins de nos propres miséres. Que si au contraire, nous remportons la victoire, ou nous vivrons dans l'abondance de toutes sortes de biens, ou nous aurons une mort glorieuse, & nous laisserons des richesses dans nos familles, & l'Empire dans nôtre Nation. Si jamais il y a eu de rencontre où il se soit agi de la décision de nôtre fortune, & où nous dûssions dû mettre nôtre confiance en nous-mêmes, c'est celle qui se presente. N'appréhendons point pour nos personnes: Le danger n'est pas de perdre la vie, mais de perdre la bataille. Si elle étoit perduë, il nous seroit avantageux de mourir. Que personne ne perde courage, & que chacun préfére une mort honorable à la honte d'une défaite. Quiconque apprébende bien l'infamie n'appréhende point le péril. Ne r'appelez point dans vôtre esprit la mémoire de la derniére journée. Le succés qu'elle eut ne vint pas de nôtre faute, il ne vint que du malheur. Le cours de la fortune n'est pas égal; il a coûtume de changer souvent. Nous pouvons nous vanter de surpasser les ennemis en valeur, comme nous les surpassons aussi en nombre, parce que nous sommes dix contre un. J'ajoûterai qu'il y a deux puissans motifs qui doivent animer nôtre courage,*

la réputation de nos Ancêtres, & la puissance qu'ils nous ont laissée. Leur gloire sera ternie par nôtre lâcheté, si nous dégénérons de leur vertu, & leur bien nous sera ravi, si nous n'avons la force de le conserver. Que dirai-je des cris de nos femmes, & des pleurs de nos enfans, qui interrompent mon discours? Je le finis donc, en vous disant que nous ne reverrons jamais ces personnes qui nous sont si chéres, que nous ne soions victorieux. Retenez, je vous en conjure, cette pensée, & agissez de telle sorte, que vous ne fassiez point de honte au nom du grand Gizéric.

Gélimer aïant parlé de cette sorte, manda à son frere Tzazon de haranguer séparément les Vandales qu'il avoit amenez de Sardaigne: Ce qu'il fit ainsi, un peu à l'écart.

Mes Compagnons, le discours que vous venez d'entendre regarde tous les Vandales; mais vous avez des raisons particuliéres de vous surpasser vous-mêmes. Il n'y a pas long-tems que vous avez remporté la victoire, & que vous avez réduit sous nôtre puissance une Isle considérable. Il faut que vous donniez maintenant encore de plus illustres preuves de vôtre valeur, & que la grandeur du danger fasse davantage éclater la grandeur de vôtre courage. Quand on ne combat que pour le commandement, en perdant la bataille, l'on ne perd rien dont on ait besoin absolument; mais quand on combat pour la conservation de son propre Etat, on ne sauroit perdre la bataille, que l'on ne perde aussi la vie. Vous ne pouvez conserver la réputation que vous possédez d'avoir ruiné la tirannie de Godas, qu'en vous portant vaillamment; & vous la pouvez perdre par le moindre manquement de cœur. C'est ce qui vous oblige à vous signaler par dessus les autres Vandales. Car ceux qui ont eu du malheur sont effraiez par le souvenir qui leur en reste; au lieu que ceux qui ont eu du bonheur, en ont aussi plus de hardiesse. Je croi que l'on peut assurer avec raison, que si les ennemis sont défaits, on vous en donnera la gloire, & on vous regardera comme les conservateurs de la Nation; puisqu'il n'y a point de doute, que ceux qui joignent leurs armes avec des alliez qui avoient été vaincus, leur font gagner des batailles, méritent que l'on leur

attribuë la plus grande partie de la victoire. Je vous prie de faire réfléxion sur toutes ces choses, d'arrêter les cris de vos femmes & de vos enfans, & de les exhorter à concevoir de bonnes espérances, & à implorer le secours du Ciel. Pour vous, allez courageusement contre l'ennemi, & donnez à tous vos compatriotes des exemples de générosité.

CHAPITRE III.

1 *Disposition des deux armées.* 2. *Défaite des Vandales.* 3. *Fuite de Gélimer.*

1. APRES que Gélimer & Tzazon eurent ainsi exhorté les Vandales ils les menérent contre les Romains, qu'ils suprirent comme ils se préparoient à dîner. Et ils se rangérent en bataille sur le bord d'un petit fleuve, dont l'eau est vive & coulante, quoi que son cours soit si foible, qu'il n'a point de nom, & qu'il n'est mis qu'au nombre des ruisseaux par ceux du païs. Les Romains le traversérent, & se rangérent aussi en bataille dans l'ordre que je vais dire. Martin, Valérien, Jean, Cyprien, Allias, Marcel & les autres Chefs des Confédérez, se placérent à l'aîle-gauche. Pappus, Barbatus, Aigan, & tous les Capitaines de Cavalerie se mirent à la droite. Jean prit le milieu avec les Gardes de Bélisaire, qui suivoit à la tête de cinq cens chevaux, & qui avoit laissé toute l'Infanterie derriére. Les uns faisoient un corps séparé, selon l'usage ancien, mais par un dessein tout nouveau, dont j'ai parlé. Voilà quelle étoit la disposition de l'armée Romaine. Pour ce qui est de celle des Vandales, les Tribuns en commandoient les deux aîles. Tzazon commandoit le corps de bataille. Les Maures étoient à l'arriére-garde. Gélimer couroit par tout, pour exhorter les Saldats, à qui dés-auparavant

ravant il avoit commandé de ne se point servir de lances, ni de traits, mais d'épées seulement.

2. Les deux armées furent assez long-tems en présence. Jean aiant choisi, par l'avis de Bélisaire, une petite troupe de ses gens, passa le ruisseau, & attaqua le corps de bataille. Mais Tzazon le repoussa, & même le poursuivit assez loin, sans néanmoins traverser le ruisseau. Jean revint une seconde-fois à la charge, avec un plus grand nombre des Gardes de Bélisaire, & fut encore répoussé par Tzazon. Enfin il fondit une troisiéme-fois avec tous les Gardes, & avec l'étendard de Bélisaire; mais les Barbares soûtinrent généreusement le choc avec leurs épées. Il est vrai toutefois, que plusieurs de leur parti demeurérent sur la place, & entre autres Tzazon, frere de Gélimer. Alors l'armée Romaine commença à avancer, à passer le ruisseau & à combattre. Quand les Vandales qui étoient à l'avant-garde eurent lâché le pié, les autres prirent ouvertement la fuite; ce que les Massagétes n'eurent pas plûtôt aperçû, qu'ils se mirent à les poursuivre. Ils ne les poursuivirent pourtant pas bien loin; car les fuïars se sauvérent dans leur Camp, où les Romains ne croiant pas les pouvoir forcer, ils dépouillérent les morts qui avoient de beaux habits, ou de belles armes, & s'en retournérent. Les Romains perdirent moins de cinquante hommes en cette rencontre, & les Vandales plus de huit cens.

3. Bélisaire avança sur le soir avec toute son Infanterie vers le Camp des ennemis. Lorsque Gélimer fut averti de sa marche, il monta à cheval, & s'enfuït presque seul, dans le fond de la Numidie. Cette retraite demeura quelque tems secréte parmi les Vandales; mais dés que le bruit en fut répandu, & que les Romains parurent, ce fut un tumulte étrange. On n'entendoit que les gémissemens & les cris des femmes & des enfans. Chacun ne songeant plus qu'à se sauver, abandonnoit le soin de ce qui lui étoit aupa-

ravant le plus cher. Cependant les Romains survinrent dans le Camp, & s'en rendirent les maîtres. Ils poursuivirent toute la nuit les fuïars, tuérent les hommes, & prirent les femmes & les enfans. Il se trouva dans le Camp une merveilleuse quantité d'or & d'argent, que les Barbares avoient amassé en diverses courses, qu'ils avoient faites sur diverses parties de l'Empire. Deplus, comme l'Afrique est extrémement fertile, & qu'elle produit tous les biens qui sont nécessaires à la vie des hommes, ils n'avoient pas été obligez d'achêter des vivres, & ainsi ils avoient gardé tout l'argent qu'ils avoient reçû des impôts, depuis quatre-vingt-quinze ans qu'ils en étoient en possession. Les Romains se virent donc entre les mains d'immenses richesses. Cela arriva trois mois aprés qu'ils furent entrez dans Carthage, environ le milieu du dernier mois de l'année, que les Romains appelent le mois de Décembre.

CHAPITRE IV.

1. *Bélisaire rappelle les Soldats, qui étoient acharnez au pillage.* 2. *Il envoie poursuivre Gélimer par Jean.* 3. *Celui-ci est tué par l'imprudence d'Uliaris.* 4. *Bélisaire fonde une rente à son tombeau.* 5. *Gélimer se sauve sur la montagne de Papua.* 6. *Faras y met le siége.* 7. *Bélisaire est rendu maître des Trésors de Gélimer.*

1. IL fâchoit extrémement Bélisaire de voir toute son armée dispersée, & il appréhendoit qu'elle ne fût taillée en piéces, si les Vandales venant à se rallier durant la nuit, l'attaquoient en cét état. Je pense que s'ils s'en fussent avisez, pas un Romain n'en fût récha-

réchapé, ni n'eût profité du butin. Les Soldats, qui ne sont pas élevez au dessus des passions, étant devenus tout d'un coup possesseurs de si grands biens, & maîtres de tant de belles personnes, ne pouvoient modérer leurs desirs, & rassasier leur avarice. Ils étoient comme enyvrez de leur bonheur, & ne songeoient qu'à enlever tout ce qui se présentoit devant eux, & à retourner à Carthage. Ils ne marchoient pas par troupes, mais ils alloient seuls, ou deux à deux, dans des bois, dans des rochers, dans des grôtes, & dans tous les lieux où ils croioient que l'on pourroit cacher quelque chose. Ils n'avoient plus dans l'esprit ni la crainte des Vandales, ni le respect de leur Général, ni le soin de leur devoir; ils n'y avoient que la fureur de piller, dont ils étoient transportez. Bélisaire, à qui ce desordre causoit une grande inquiétude, monta sur une hauteur, aussi-tôt que le jour parut. Là il assembla ses gens, & reprit rudement les Soldats, & les Capitaines. Ceux qui étoient plus proche, & sur tout ceux de sa maison, envoiérent à l'instant leurs prisonniers & leur butin à Carthage, & se vinrent mettre dans leurs rangs, afin d'exécuter les ordres qui leur seroient donnez.

2. Bélisaire commanda à Jean, Arménien de nation, de prendre deux cens hommes, & de poursuivre Gélimer, jusqu'à ce qu'il l'eût pris, vif ou mort. Il écrivit à Carthage, que l'on donnât la vie à tous les Vandales, qui se seroient réfugiez dans les Temples, & qu'on se contentât de les desarmer, & de les garder jusqu'à son retour. Cependant il couroit de tous côtez, pour ramasser ses Soldats; & quand il rencontroit des ennemis, il leur donnoit assurance qu'il ne leur seroit point fait de violence. Il ne souffroit point qu'on en prît aucun, si ce n'étoit dans les Eglises: quand on y en prenoit, on leur ôtoit leurs armes, & il les faisoit garder, afin qu'ils ne pussent se rassembler, pour tâcher de faire encore quelque résistance. Aprés avoir donné tous les ordres

néceſſaires, il alla lui même à grandes journées chercher Gélimer. Il y avoit déja cinq jours, & autant de nuits, que Jean le pourſuivoit, & il étoit prêt à le combattre; mais Dieu, qui ne vouloit pas qu'il le prît, renverſa ſon deſſein par un accident qui ſurvint.

3. Parmi ceux qui pourſuivoient Gélimer avec Jean, il y avoit un Garde de Béliſaire, nommé Uliaris, qui avoit beaucoup de cœur, & beaucoup de force de corps & d'eſprit; mais qui étoit déréglé dans ſes mœurs, & exceſſivement adonné au vin, & à la raillerie. Le ſoir du ſixiéme jour que l'on pourſuivoit Gélimer, cét Uliaris, qui avoit un peu bû, vit un oiſeau ſur un arbre, il lui prit envie de le tuer; mais au lieu de tuer l'oiſeau, il bleſſa Jean à la tête, d'une bleſſure dont il mourut incontinent aprês, fort regrété de Juſtinien & de Béliſaire, des Romains & des Carthaginois. Quoi qu'il eût beaucoup de valeur & de courage, il ne laiſſoit pas d'avoir auſſi beaucoup de civilité, & de douceur. Telle fut la fin de ce grand homme. Quand Uliaris fut revenu à lui-même, il ſe refugia dans l'Egliſe d'un Village voiſin. Les Soldats quittérent le deſſein de pourſuivre Gélimer, pour aſſiſter Jean aprés ſa bleſſure, & pour lui donner la ſépulture aprés ſa mort. Ils mandérent tout cela à Béliſaire, & attendirent ſes ordres.

4. Quand il eut appris cette fâcheuſe nouvelle, il vint en hâte au tombeau de Jean, lequel il honora de ſes larmes, & d'une rente annuelle. Il accorda l'impunité à Uliaris, parce que les Soldats l'aſſurérent, que Jean les avoit conjurez par les plus ſaints de tous les ſermens, de faire en ſorte qu'il ne fût pas châtié, veu qu'il n'avoit failli que par imprudence.

5. Ainſi Gélimer évita ce jour-là les mains de ſes ennemis. Béliſaire ſe réſolut de le pourſuivre; mais quand il fut arrivé à Hippone, qui eſt une Ville bâtie ſur le bord de la mer, à dix journées de Carthage, il reconnut qu'il étoit impoſſible de le prendre, parce

qu'il

qu'il s'étoit retiré sur une montagne nommée Capua, assise sur les frontiéres de Numidie, toute bordée de rochers, & tout-à-fait inaccessible. Elle étoit habitée par des Maures, amis & alliez de Gélimer. A l'extrémité de cette montagne, il y a une Ville appelée Midéne, où le Roi des Vandales s'étoit renfermé avec sa suite.

6. Bélisaire, qui n'en vouloit plus entreprendre le siége durant l'Hiver, & qui croioit sa présence nécessaire dans Carthage, choisit quelques Soldats qu'il y laissa soûs la conduite de Faras. Bien que ce Faras fût Erulien, il ne laissoit pas d'avoir du mérite. Il est rare de trouver un Erulien qui soit sobre & fidéle; mais ceux qui le sont, en sont d'autant plus louables. Faras avoit ces deux qualitez, & ceux qu'il commandoit les avoient pareillement. Bélisaire plaça donc Faras au pié de la montagne de Capua, avec ordre d'y demeurer tout l'Hiver, pour empêcher Gélimer d'en sortir, & les vivres d'y entrer; & il exécuta tres-fidélement cét ordre.

Bélisaire tira des Eglises d'Hippone tous les Vandales qui s'y étoient réfugiez; il leur donna sa parole, & les envoia à Carthage, pour y étre gardez soigneusement.

7. Gélimer avoit, entre ses domestiques, un Secrétaire nommé Boniface, natif de Bysazéne, dont la fidélité luy étoit connue. Il l'avoit mis sur un bon vaisseau, chargé de tous ses trésors, & lui avoit donné ordre d'attendre dans le port d'Hippone, le succés de la guerre; & s'il voioit que les affaires des Vandales fussent en mauvais état, de traverser en Espagne, & d'aller trouver Theudis, chez qui il se promettoit de trouver lui-même, dans sa disgrace, un azile assuré. Tandis que les Vandales eurent quelque espérance d'un heureux succés, Boniface demeura toûjours dans le port d'Hippone; mais aprés la journée de Tricaméron, & aprés les autres malheurs que j'ai racontez, il se mit en mer, & fut rejetté par la tempête dans le

 port,

port, contre son intention. Quand les ennemis approchérent, il conjura les Matelots par des priéres & par des promesses, de faire tous leurs efforts pour aller prendre terre ailleurs que dans l'Afrique: Mais aprés avoir reconnu que cela leur étoit impossible, a-cause de la violence de l'orage qui est furieux en cét endroit-là, ils se résolurent de se soûmettre aux desseins de Dieu, qui vouloit faire tomber tant de richesses entre les mains des Romains. S'étant donc un peu éloignez du port, ils jettérent l'ancre. Boniface aiant appris que Bélisaire étoit à Carthage, il y envoia quelques-uns des siens, à qui il commanda de se retirer dans une Eglise, de déclarer de sa part à ce Général, qu'il avoit les trésors de Gélimer, sans toutefois lui désigner le lieu où ils étoient, & tirer de lui assurance, qu'en cas qu'il s'en rendît maître, il le laisseroit aller en liberté, & lui permettroit d'emporter tout ce qui lui appartenoit. Bélisaire ravi de cette proposition, donna sa parole, & envoia des gens prendre possession des richesses de Gélimer; excepté néanmoins ce que Boniface avoit détourné.

CHAPITRE V.

1. Bélisaire réünit à l'Empire la Sardaigne, la Corse, Césarée de Mauritanie, le Fort de Sept, les Isles d'Ebuse, de Majorque & de Minorque. 2. Il redemande le Promontoire de Lilybée. 3. Lettre de Bélisaire aux Goths, avec la réponse.

1. Quand Bélisaire fut de retour à Carthage, il commanda que les prisonniers fussent prêts au commencement du printems, pour faire voile à Constantinople, & envoia des Troupes en divers endroits de l'Afrique, pour réduire les places qui avoient obéi

obéï aux Vandales. Il dépécha aussi Cyrille en Sardaigne, avec la tête de Tzazon. Les habitans avoient de la peine à se rendre, & appréhendoient la puissance des Vandales, de la défaite desquels ils ne se tenoient pas encore bien assurez, quoi que la renommée la publiât. Bélisaire avoit aussi donné ordre à Cyrille d'envoier une partie de ses Troupes dans l'Isle de Corse, pour en chasser les Vandales. Cette Isle est voisine de celle de Sardaigne, & s'appeloit autrefois Cyrnus. Quand Cyrille fut arrivé en Sardaigne, & qu'il y eût fait voir publiquement la tête de Tzazon, il réünit, sans peine, les deux Isles à l'Empire Romain, & les rendit tributaires, comme elles étoient auparavant. Bélisaire envoia Jean à Césarée de Mauritanie, avec une cohorte d'Infanterie. Il y a trente journées de chemin pour un homme de pié, depuis Césarée jusqu'à Carthage. C'est une Ville fort grande & fort peuplée. Il envoia un autre Jean, qui étoit de ses Ecuiers, vers le Détroit, pour s'y assurer d'un Fort que l'on appéle Sept. Il envoia aussi à Ebuse, à Majorque & à Minorque, qui sont trois Isles voisines du Détroit, un Italien nommé Apollinaire, qui étoit venu en Afrique dés sa jeunesse, & qui y avoit reçû de grands présens de la libéralité d'Ildéric. Quand ce Prince fut privé de ses Etats, & renfermé dans une prison, comme nous l'avons vû dans les livres précédens, cét Apollinaire vint de sa part, avec quelques autres Officiers, implorer l'assistance de Justinien. Il prit parti depuis dans l'armée navale des Romains, & se signala dans la guerre contre les Vandales, & sur tout dans la journée de Tricaméron. Voilà ce qui fut cause que Bélisaire le choisit, pour aller reprendre la possession de ces trois Isles. Il envoia pareillement des recruës à Tripoli, pour fortifier Pudentius & Tatimuth, qui étoient fort pressez par les Maures.

2. Il envoia encore des Troupes en Sicile, pour reprendre un Fort dans le Promontoire de Lilybée, dont les Vandales s'étoient emparez; mais les Goths

ne.

ne le voulurent pas permettre, prétendant que les Vandales n'y avoient jamais eu de droit. Quand cela fut rapporté à Bélisaire, il écrivit en ces termes à ceux qui commandoient dans l'Isle.

3. *Vous commettez une injustice, de nous priver du Fort de Lilybée que possédoient les Vandales. En cela vous agissez en l'absence de vôtre Maître, contre ses intérêts & contre ses intentions; & vous tâchez de le mettre en mauvaise intelligence avec l'Empereur, dont il a recherché la bien-veillance. Gardez-vous de lui rendre ce mauvais office, & considérez que comme l'amitié dissimule tous les sujets de plainte qu'elle pourroit avoir, l'inimitié les recherche, & ne souffre jamais que des ennemis demeurent en possession d'un bien qui n'est pas à eux. Elle se venge par les armes: Si elle a du malheur, elle ne perd rien du sien; & si le succés lui est avantageux, elle apprend aux vaincus à n'estre plus si superbes. Ne nous faites point de mal, afin de n'en pas souffrir vous-mêmes, & n'obligez pas l'Empereur à déclarer la guerre aux Goths, avec qui je souhaite qu'il demeure en paix. Vous savez bien que si vous prétendez retenir ce Fort, nous prendrons les armes, non seulement pour le retirer, mais pour vous ôter tout ce que vous possédez sans juste titre.* Voilà ce que contenoit la lettre. Aprés qu'elle eut été communiquée à la Reine-mere d'Atalaric, les Goths y firent cette réponse. *Illustre Bélisaire, vôtre lettre contient un sage avis; mais il nous convient moins qu'à personne. Nous ne possédons rien qui appartienne à Justinien; Dieu nous garde d'une telle folie. Nous prétendons que toute l'Isle, dont le Lilybée n'est qu'un Promontoire, est à nous. Si Théodoric a donné une portion de la Sicile à sa sœur, lors qu'il l'a mariée au Roi des Vandales, n'en faites, s'il vous plaît, aucune considération, parce que cela ne tient pas lieu de Loi parmi nous. Vous nous ferez justice, si vous avez agréable de terminer ce différent en ami, & non pas en ennemi. Les amis décident leurs contestations par une conférence, & les ennemis par un combat.*

bat. Nous consentons que Iustinien en soit Iuge, & nous soûmettons à ce qu'il lui plaira d'en ordonner. Au reste, nous vous prions de ne rien précipiter, & d'attendre sa résolution. Voilà la réponse que les Goths firent à la lettre de Bélisaire, qui ne voulut rien faire de lui-même, se contentant d'informer l'Empereur de toute l'affaire.

CHAPITRE VI.

1. Faras attaque en vain Gélimer sur la Montagne de Papua. 2. Différence de la vie des Vandales, & de celle des Maures. 3. Lettres de Faras & de Gélimer.

1. FARAS, ennuié de la longueur du siége, en une saison aussi incommode que celle de l'hiver, & se persuadant que les Maures ne pourroient soûtenir le choc, se résolut de les forcer. Aiant donc bien armé ses gens, il monta la Montagne de Papua. Les Maures vinrent au devant de lui, & favorisez de l'avantage d'un lieu si roide, & où il étoit si difficile de grimper, incommodérent extrémement les Romains. Faras qui combattoit avec une ardeur incroiable, perdit cent dix de ses Soldats, & fut repoussé. Comme il n'osoit plus entreprendre de faire violence à la Nature, en attaquant la Montagne, il se contenta d'en garder tres-étroitement les avenuës, empêcher l'entrée des vivres, & la sortie des personnes, afin que les Maures pressez par la faim, fussent contrains de se rendre. Gélimer, ses neveux, & force Noblesse, souffrirent durant ce siége des miséres que l'on ne sauroit exprimer.

2. Les Vandales sont les peuples du monde qui ménent la vie la plus délicate, au lieu que les Maures

ménent

ne le ... te rude, & toute grosiére. Depuis Van... ndus maîtres de l'Afrique, ils s'é... ez au bain, & à une table où l'on ser... e la terre & la mer produisent de déli... is. L'or luisoit sur leurs vêtemens, & ... ues robes de soie. Ils donnoient la plus ... é du tems au théatre, au cirque, à la chasse, ... à la musique, & à d'autres pareils divertisse... avoient d'agréables jardins plantez de beaux arb... & arrosez de quantité de fontaines. Enfin ce n'étoit parmi eux que festins, & toutes sortes d'autres plaisirs. Les Maures, au contraire, habitent en toutes saisons dans des cavernes, où il n'est presque pas possible de respirer. Ils n'en sortent ni pour la nége, ni pour la chaleur, ni pour aucune autre incommodité. Ils couchent sur la terre. Il n'y a que les plus considérables qui mettent soûs eux des peaux. Ils ne changent jamais d'habits, mais ils portent le même manteau, & la même tunique toute l'année. Ils n'ont ni pain, ni vin, ni autre nourriture préparée en la maniére des autres hommes; mais ils vivent à la façon des bêtes, de ségle, & d'orge, tout crûs. Gélimer & ses compagnons étoient renfermez avec ces Maures, & étoient réduits à une telle extrémité par cette maniére de vivre, qu'ils manquoient de tout, & que la mort commençoit à leur paroître douce, & la servitude à ne plus paroître honteuse.

3. Quand Faras seut l'état où ils étoient, il écrivit cette lettre à Gélimer. *Je suis Barbare aussi bien que vous, & n'ai jamais étudié. Ce que je vous mande, c'est ce que la nature, & l'usage du monde ne me permettent pas d'ignorer. Qui vous a engagé, cher Gélimer, vous, & toute vôtre Nation, dans un abîme si effroiable de malheurs, afin seulemet d'éviter la honte de la servitude? Je pense que vous n'avez point d'autre prétexte, & que vous vantez vôtre liberté comme un digne sujet de supporter tant de miséres, Vous ne voiez pas cependant que vous vous rendez l'esclave de la vile Nation des Maures, quand vous attendez de leur secours la*

conservation de vôtre vie, & de vôtre dignité. Il vaudroit mieux souffrir la servitude & la pauvreté dans Constantinople, que de commander à cette sorte de Gens dans la Montagne de Papua. Vous imaginez-vous que ce soit une insupportable infamie d'être, comme Bélisaire, sujet de Justinien? Nous ne sommes pas moins considérables que vous par nôtre naissance, & néanmoins nous faisons gloire d'obéir à l'Empereur. On dit qu'il a dessein de vous donner une place dans le Sénat, & de vous élever à une des premiéres dignitez de l'Empire, qui est la dignité de Patrice. De vous donner une terre, & de vous faire d'autres riches presens, dont Bélisaire sera le garant. Je sai bien qu'aiant autant de force d'esprit que vous en avez, vous êtes capable de supporter toutes les disgraces dont la fortune voudra vous persécuter, & ausquelles un homme peut être sujet; mais si le Ciel veut rendre vôtre condition plus heureuse, vous opposerez-vous à ses desseins? Les plus stupides ne le feroient pas. Je ne sai si l'excès de vos malheurs ne vous ôte point le jugement. Le poids de la tristesse accable l'esprit, & le rend incapable de prendre une sage résolution. Si vous pouvez domter vôtre courage, & supporter le changement de vôtre fortune, vous serez délivré de vos misères, & vous joüirez de plusieurs avantages tres-considérables. Gélimer pleura en lisant cette lettre, & y fit cette réponse. *Je vous remercie de l'avis que vous m'avez donné. J'estime que c'est un mal insupportable de devenir l'Esclave d'un injuste ennemi, dont je souhaitterois de me venger, si le Ciel m'étoit favorable. Je ne l'avois jamais offensé par mes paroles, ni par mes actions. Il me fait la guerre sans sujet, & m'envoie je ne sai d'où, un Bélisaire, pour me jetter dans la misére où je suis. Etant & homme, & Prince, comme il est, il lui peut arriver une infinité de choses contraires à ses desirs. Je n'en saurois écrire davantage, parce que la force de ma douleur m'ôte toute application à parler davantage. A Dieu, mon cher Faras, je vous prie de m'envoier un lut, un pain, & une éponge.* Faras fut long-tems à songer sur ce que signifioit la fin de la lettre, jusqu'à ce que le porteur la lui expliqua, & lui dit, que Gélimer demandoit un pain,

parce

parce qu'il y avoit long-tems qu'il n'en avoit vû; qu'il avoit besoin d'une éponge, pour guérir une tumeur qu'il avoit sur l'œil; & que comme il savoit jouër du lut, il avoit envie de jouër dessus, une chanson, qu'il avoit composée sur le sujet de ses malheurs. Faras touché de compassion du déplorable état où étoit Gélimer, lui envoia ce qu'il demandoit; mais il n'en garda pas les avenuës de la Montagne avec moins de soin qu'auparavant.

CHAPITRE VII.

1. *Histoire pitoiable de deux enfans pressez par la faim.* 2. *Lettre de Gélimer à Faras.* 3. *Gélimer se rend, & est mené à Carthage, où il aborde Bélisaire en riant.* 4. *Iugement de Procope sur cette guerre.*

1. COMME il y avoit déja trois mois que le siége duroit, & que l'hiver étoit passé, Gélimer appréhendoit que les assiégeans ne fissent un nouvel effort, pour gagner le haut de la Montagne. Plusieurs jeunes-hommes de ses parens avoient le corps tout rongé de pourriture. Bien que ces disgraces lui fussent extrémement sensibles, il les supportoit néanmoins avec une constance inébranlable, jusqu'à ce qu'il vit devant ses yeux le triste spectacle que je vais décrire. Une femme Maure avoit mis cuire un petit pain soûs la cendre, en la maniére du païs. Il y avoit deux enfans devant le feu, dont l'un étoit fils de cette femme, & l'autre neveu de Gélimer. L'un & l'autte enrageant de faim, attendoit que le pain fût cuit, afin de se jetter dessus. Le Vandale fut le plus habile, & aiant pris le pain encore tout chaud, & tout plein de cendre, le mit dans sa bouche. A l'instant l'autre lui sauta au visage, & lui donna plusieurs coups, pour lui faire sortir de force, le pain d'entre les dents. Gélimer touché de

la

la veuë d'une action si pitoiable, écrivit à Faras en ces termes.

2. *Si jamais personne, aprés avoir supporté l'adversité avec une fermeté invincible, a changé de sentiment, je vous prie de croire que c'est à moi à qui cela est arrivé. J'ai résolu de suivre vôtre avis; je ne résiste plus à la fortune, & je suis l'ordre des destinées, quelque part qu'elles me ménent. Faites en sorte seulement, que Bélisaire m'assure que l'Empereur exécutera de bonne-foi tout ce que vous m'avez promis de sa part. Aussi-tôt que j'aurai sa parole, je me rendrai avec les Vandales qui sont ici.*

Voilà ce que Gélimer écrivit. Faras le manda à l'heure-même à Bélisaire, avec tout ce qui avoit été écrit par les lettres précédentes; sur quoi il le supplia de lui envoier promtement ses ordres. Bélisaire, qui souhaitoit avec passion de méner Gélimer à l'Empereur, fut fort aise de cette nouvelle, & députa incontinent Cyprien Chef des Confédérez, & quelques autres, pour aller assurer Gélimer, que ni lui, ni les siens, ne souffriroient aucun mal; qu'ils ne manqueroient de rien; & que pour ce qui est de sa personne, il seroit honorablement accueilli de Justinien. Quand ceux-ci eûrent joint Faras, ils allérent ensemble au pié de la Montagne, où Gélimer se rendit; & aprés avoir reçû leur parole, il alla avec eux à Carthage. Bélisaire étoit alors logé dans un Fauxbourg nommé Aclas, où Gélimer l'aborda en riant, & d'un ris qui éclata devant tout le monde. Quelques-uns croioient que c'étoit la grandeur de sa disgrace qui lui avoit affoibli l'esprit, jusqu'au point de le faire rire sans sujet; mais ses amis soûtenoient, qu'il avoit fort bon sens, & que son ris procédoit d'une profonde sagesse: que c'étoit qu'en faisant réfléxion qu'il étoit d'une famille Roiale, qu'il étoit parvenu à l'Empire, qu'il avoit été environné de richesses & d'honneurs depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, que depuis il s'étoit vû dans la crainte, dans la fuïte, dans les miséres; qu'il avoit enfin éprouvé tout ce que peut faire

l'une & l'autre fortune ; il rioit, pour témoigner, qu'il n'y a rien dans le monde dont on ne doive rire, & se moquer. Les amis & les ennemis de Gélimer jugeront de cette action, comme il leur plaira. Bélisaire écrivit à Justinien, qu'il tenoit Gélimer prisonnier dans Carthage, & qu'il le prioit de lui permettre de faire avec lui le voiage de Constantinople. Il le fit cependant traiter honorablement, & les autres Vandales aussi, bien qu'ils fussent soigneusement gardez. Cependant il commanda d'équiper la flôte. L'expérience a fait voir dans les siécles passez beaucoup de choses qui ont surpassé l'attente des hommes, & elle en fera voir beaucoup à l'avenir, tant que la fortune sera souveraine. On a été surpris d'étonnement, quand on a vû des choses que la raison jugeoit impossibles ; mais je ne sai si on a jamais rien vû de si merveilleux & de si surprenant, qu'un petit-fils de Gizéric, qui avoit possédé un Roiaume florissant en hommes & en richesses, subjugué en peu de tems par cinq mille Etrangers (Bélisaire n'avoit pas un plus grand nombre de Soldats) qui ne savoient au commencement où ils pourroient aborder. Que ce soit un effet du hazard, ou un ouvrage de la vertu, cela me paroit fort admirable. Je reprens maintenant le sujet que j'avois quitté.

CHAPITRE VIII.

1. *Bélisaire faussement accusé devant Justinien.* 2. *Humeur des Maures.* 3. *Prédiction faite par des femmes de cette Nation.*

1. LA prise de Gélimer fut le dernier exploit de la guerre des Vandeles. L'envie qui attaque toûjours les grandes fortunes, méditoit déja la ruine de

de Bélisaire, quoi qu'il ne lui en donnât aucun sujet. Quelques gens de Commandement l'accusérent auprés de l'Empereur, de former une conspiration, pour usurper la souveraine autorité, dont il n'avoit pas la moindre pensée. Justinien ne publia point l'accusation, soit qu'il la méprisât, où qu'il jugeât plus à propos d'en user de cette sorte: Mais il envoi
mon offrir de sa part à Bélisaire, ou de re
stantinople avec Gélimer, &
on de demeurer en Afrique *Iustinien donne à l'Egli.*
averti de tous les bruits que l' *du Temple de Salomon*
lui, il se hâta d'aller à Const *lui, & contraint de se*
la calomnie, & pour confo
J'expliquerai de quelle maniére
que ses accusateurs avoient dressée c
cence. Parce qu'ils appréhendérent qu'e *stantinople,*
d'elle-même, si ceux qui en porteroient l *les anciens*
quelque mauvaise rencontre sur la mer, ils *oient rem-*
copies des mêmes lettres, & les envoiérent *e n'avoit*
hommes dans deux barques différentes. L'un d *Tite,*
traversa sans étre arrêté; l'autre fut pris dans le pas-
de Mandracion, soûs je ne sai quel soupçon. Il dö-
na les lettres, & découvrit toute l'affaire; C'est pour
cela que Bélisaire souhaitoit de se rendre en diligence à Constantinople.

2. Les Maures qui habitent la Byzacéne, & la Numidie, violérent sans sujet les traitez qu'ils avoient faits avec les Romains, & prirent les armes. Ils ne firent rien en cela que de fort conforme à leur génie, car ils n'ont ni crainte de Dieu, ni respect pour les hommes; ils ne se soucient ni de leurs serments, ni de leurs ôtages, quand même ce seroient les freres ou les enfans de leurs Princes. Enfin il n'y a que l'appréhension qu'ils ont d'un puissant voisin, qui soit capable de les tenir en repos. Je dirai ici comment Bélisaire fit alliance avec eux, & comment ils la rompirent.

3. Quand le bruit courut que la flôte Romaine

alloit décendre en Afrique, les Maures conſultérent leurs Devineréſſes. Car ce ſont les femmes qui prédiſent l'avenir parmi eux, comme les Oracles faiſoient autrefois. Elles répondirent donc que la ruine des Vandales & des Maures viendroit du côté de l'eau, a-cauſe que les Romains étoient commandez par un
faire a...ine qui n'avoit point de barbe. Cette réponſe,
cependant ... de nôtre armée, remplirent les Maures
dales auſſi, bien qu'... 'ils renoncérent à l'alliance des
Cependant il commande la paix à Béliſaire, & aprés
rience a fait voir dans l...irent en repos la fin de la
choſes qui ont ſurpaſſé l'...ndales furent défaits, ils en-
en fera voir beaucoup à ...née Romaine, s'il y avoit quel-
ſera ſouveraine. Quoi...qui n'eût point de barbe; & com-
on a vû des cho...porta qu'ils en étoient tous bien pour-
mais je ne ſai...ginérent que la prédiction ne devoit étre
de ſi ſurpren...u'en un autre tems, & réſolurent de rom-
poſſédé un ...é. La réputation de Béliſaire les retenoit
ſes, ſubju...ı peu, & ils n'eſpéroient pas remporter l'a-
(Béliſair... tandis qu'il ſeroit préſent. Mais quand ils
dats) ...rent qu'il étoit parti avec ſes Gardes, & qu'il avoit
roi...barqué les Vandales, ils prirent auſſi-tôt les armes,
& exercérent contre les Afriquains toutes les hoſtilitez imaginables. Les Garniſons qui étoient foibles, ne pouvoient s'oppoſer aux courſes fréquentes, & imprévеuës de ces Barbares; deſorte qu'ils tuoient les hommes, emmenoient les femmes & les enfans, & deſoloient toutes les frontiéres. Comme Béliſaire étoit prêt à faire voile, & qu'il ne pouvoit plus retourner, il reçut la nouvelle de tous ces deſordres. Il donna donc le Gouvernement de l'Afrique à Salomon, & lui laiſſa une partie de ſes Gardes, pour aller arrêter les violences des Maures. On lui envoia auſſi un renfort ſoûs la conduite de Théodore Cappadocien, & d'Ildiger, gendre d'Antoine. Or comme on ne trouvoit plus les Régiſtres du tribut que l'Afrique paioit autrefois aux Romains, & que Gizéric les avoit ſupprimez, on députa Tryphon, & Euſtratius, pour

faire

faire une nouvelle taxe, selon les facultez des particuliers. Ce qui parut insupportable à ceux du païs.

CHAPITRE IX.

1. Triomphe de Bélisaire. 2. Iustinien donne à l'Eglise de Iérusalem les Vases du Temple de Salomon 3. Gélimer est mené devant lui, & contraint de se prosterner pour le salüer.

1. BELISAIRE fut reçû dans Constantinople, avec les mêmes honneurs que les anciens Romains déféroient aux Capitaines, qui avoient remporté les victoires les plus signalées. Personne n'avoit reçû ces honneurs, depuis six cens ans, que Tite, Trajan, & peut-étre encore quelque autre. Il fit passer au milieu de la Ville les dépoüilles & les Esclaves, avec une pompe, à laquelle l'on a donné autrefois le nom de Triomphe. Pour lui, il alla à pié, depuis le Palais jusqu'au Cirque, & ensuite jusqu'au trône de l'Empereur. Les dépoüilles qui servirent d'ornement à ce Triomphe, étoient les habits à l'usage du Roi des Vandales, les carosses du Corps de la Reine, des trônes d'or, des pierreries, des vases d'or, & tout le buffet, grande quantité d'argent monnoié & non monnoié, que Gizéric avoit pris lors qu'il pilla Rome.

2. Parmi ce riche butin étoient les Vaisseaux sacrez, que Tite avoit autrefois enlevez du Temple de Jérusalem. On dit qu'un Juif les voiant, s'approcha d'un ami de l'Empereur, & lui dit, qu'il ne croioit pas qu'il fût à propos de les mettre dans le Palais de Constantinople; qu'il n'étoit pas permis de les garder ail-

ailleurs que dans le Temple où Salomon les avoit consacrez ; & que c'étoit en punition de ce qu'ils en avoient été enlevez, que Gizéric avoit pillé les trésors des Romains, & que les Romains pilloient encore alors ceux des Vandales. Ces paroles ayant été rapportées à Justinien, elles le touchérent sensiblement, & furent cause qu'il commanda de porter ces saints Vaisseaux dans l'Eglise des Chrétiens de Jérusalem.

3. Au reste, Gélimer paroissoit avec une robe d'écarlate, dans la pompe de ce Triomphe, accompagné de ses parens, & de ceux d'entre les Vandales qui étoient les plus considérables par leur Noblesse, par leur taille, & par leur bonne mine. Quand ce Prince captif entra dans le Cirque, & qu'il vit l'Empereur assis sur un trône fort élevé, & tout le Peuple debout à l'entour, il sentit encore plus qu'auparavant la grandeur de sa disgrace, & sans verser une larme, & sans jetter un soupir, il eut toûjours dans la bouche cette belle parole tirée des Monumens des Hébreux, Qu'il n'y a rien dans le monde que vanité. Quand il fut arrivé devant le trône, on l'obligea de quitter sa robe de pourpre, & de se prosterner devant l'Empereur, pour l'adorer, de même que fit Bélisaire. Justinien, & l'Impératrice Théodora firent de grands présens aux filles d'Ildéric, & à toute la famille de Valentinien. On donna aussi à Gélimer des terres dans la Galatie, pour y vivre avec ses parens. On ne lui donna pas néanmoins la dignité de Patrice, parce qu'il ne voulut pas renoncer à l'erreur des Ariens.

Bélisaire reçût encore l'honneur d'un second Triomphe, qui se fit avec les cérémonies que les anciens Romains avoient coûtume d'y observer. Il étoit porté par des Esclaves, dans sa chaise d'yvoire, d'où il jettoit au Peuple une partie du butin qui avoit été pris sur les Vandales. On pilla beaucoup de

de pièces d'argent, de ceintures d'or, & d'autres dépoüilles des vaincus; comme si l'on eût rappelé le tems passé, où cette licence étoit ordinaire. Voilà ce qui se fit pour lors à Constantinople.

CHAPITRE X.

1. *Aigan & Rufin sont surpris, & tuez par les Maures.* 2. *Origine des Maures; & leur établissement en Afrique.*

1. SALOMON, qui dans le soulévement des Maures avoit pris le Gouvernement de l'Afrique, ne savoit quels remédes apporter à ce desordre: Il avoit appris que les Barbares avoient défait les Soldats de la Byzacéne & de la Numidie, & qu'ils ravageoient tout le païs. Mais l'avantage qu'ils avoient remporté sur Aigan & sur Rufin, lui donnoit encore plus de douleur, & à tous les habitans de Carthage. Aigan & Rufin étoient deux Officiers tres-considérables, & tres-estimez dans l'armée; le premier étoit Garde de Bélisaire, & le second étoit Enseigne. Ils étoient alors Capitaines de Cavalerie dans la Byzacéne. Comme ils virent que les Barbares ruinoient le païs, & qu'ils emmenoient les habitans prisonniers, ils épiérent ceux qui conduisoient le butin, les tuérent dans un défilé, & remirent les prisonniers en liberté. Cusinas, Isdilasas, Juphruses & Médisinisas Capitaines des Maures, furieusement irritez de cette perte, menérent sur le soir du même jour toutes leurs forces de ce côté-là. Les Romains, qui n'étoient qu'un petit nombre, ne pouvoient résister à une si grande multitude. Ils furent aisément entourez, & percez de toutes parts. Aigan & Rufin gagnérent une hauteur avec une poignée de leurs gens, où tandis qu'ils pûrent tirer de l'arc, ils se défendirent vaillam-

ment, & durant ce tems-là les ennemis se contentérent de les combattre à coups de traits; mais lorsque les fléches leur manquérent, & que l'on se batit de prés, Aigan fut accablé par le nombre, & percé de coups, Rufin fut pris vif par Médisinisas, qui lui fit couper la tête, de peur qu'il ne s'échapât, & qu'il ne l'incommodât encore une autrefois. Ce Babare emporta cette tête, qui étoit remarquable par sa grosseur, & par la longueur de sa chevelûre, & il la fit voir à ses concubines.

2. Puisque la suite de l'Histoire m'a engagé à parler des Maures, il est à propos que je remonte à leur origine, & que j'explique comment ils sont venus s'établir dans l'Afrique.

Quand les Hébreux se retirérent d'Egypte, ils perdirent sur les frontiéres de la Palestine Moyse, ce sage conducteur, qui les avoit menez durant ce pénible voiage. Jesus fils de Navé succéda à son emploi, & introduisit ce peuple dans la Palestine, dont il se rendit le maître, par des exploits qui semblent surpasser la force des hommes. Il réduisit a son obéissance les habitans, força les Villes, & s'aquit la réputation d'invincible. Alors toute la région maritime, depuis Sidon jusqu'aux confins de l'Egypte, s'appeloit Phénicie, & étoit soûs la domination d'un seul Prince, comme le reconnoissent tous ceux qui ont écrit l'ancienne Histoire des Phéniciens. Ce païs-là étoit habité par plusieurs Nations fort nombreuses, par les Gergeséens, les Jebuséens, & autres, dont les noms se lisent dans les livres des Hébreux. Tous ces peuples ne pouvant résister à la puissance de ce Capitaine Etranger, se retirérent dans l'Egypte; mais comme ils n'y trouvérent point de terres vacantes, ils furent obligez de se retirer dans l'Afrique, où ils étendirent leurs demeures, jusqu'aux Colonnes d'Hercule. On y parle encore la langue des Phéniciens. Ils bâtirent un Fort dans la Numidie, au même lieu où est maintenant la Ville de Tigise. On voit encore proche d'une fon-

fontaine deux Colonnes de pierre blanche, où cette inscription est gravée en langue Phéniciéne. *Nous sommes ceux qui avons été chassez de nôtre païs, par Jesus, le voleur, fils de Navé.* Il y avoit dés auparavant des peuples qui habitoient dans l'Afrique, & qui pour cette raison étoient appelez Enfans du païs. C'est pour ce sujet que l'on a dit que leur Roi Antée, qui lutta contre Hercule dans Clipée, étoit fils de la terre. Depuis ce tems-là Didon amena de la Phénicie une Colonie dans l'Afrique, où elle fut reçuë comme une alliée, & elle eut permission de bâtir Carthage. Les Citoiens de cette Ville étant devenus, par la suite du tems, puissans en hommes & en richesses, firent la guerre à leurs voisins, qui, comme nous venons de dire, étoient les anciens habitans de la Palestine, & qui sont ceux que maintenant on appele Maures; & les aiant vaincus, ils les contraignirent d'aller demeurer plus loin. Les Romains subjuguérent depuis toutes ces Nations par la force de leurs armes; ils assignérent aux Maures les parties les plus éloignées de l'Afrique, & imposérent un tribut aux Carthaginois, & à leurs voisins. Enfin les Maures aiant défait les Vandales en plusieurs batailles, s'emparérent tant de la Mauritanie, qui s'étend depuis le Détroit, jusqu'à la Ville de Césarée, que de quelques autres païs. Voilà l'Histoire de l'établissement des Maures en Afrique.

CHAPITRE XI.

1. Lettre de Salomon aux Maures, avec la réponse. 2. Disposition des deux armées. 3. Harangue de Salomon. 4. Harangue des Commandans des Maures. 5. Victoire des Romains.

1. QUAND Salomon eut appris la défaite d'Aigan & de Rufin, il se prépara pour la guerre, & écrivit en ces termes aux Capitaines des Maures. *Il y a toûjours eu assez d'extravangans dans le monde, qui se sont perdus, sans qu'il leur ait été possible de prévoir quelle seroit la suite de leurs folles entreprises. Mais vous, qui avez devant les yeux l'exemple de vos voisins, comment avez-vous été si insensez, que de prendre les armes contre l'Empereur, à qui vous avez juré fidélité par écrit, & donné en ôtages vos enfans? Est-ce que vous voulez faire connaître à toute la terre, que vous ne vous souciez ni de Dieu, ni de vôtre serment, ni de vos enfans, ni de vous-mêmes? Que si vous méprisez Dieu, de qui attendez-vous de la protection dans la guerre que vous entreprenez? Si vous ne la sauriez entreprendre, sans perdre vos enfans, pour la conservation de qui prendrez-vous les armes? Si vous avez quelque regret du passé, témoignez-le moi par une Lettre. Mais si vous persistez dans vos excés, attendez-vous à nous voir bien-tôt armez du serment que vous avez violé, & de l'injustice que vous faites à vos ôtages.* Voici la réponse que les Maures firent à cette lettre. *Bélisaire nous a persuadé par ses promesses, de nous soûmettre à Justinien. Depuis ce tems-là les Romains veulent que nous demeurions leurs amis & leurs alliez, quoi qu'ils ne nous fassent nulle faveur, & qu'ils nous aient fait souffrir diverses incommoditez: De sorte qu'ils peuvent être accusez avec plus de raison que nous, de violer les traitez. Ceux qui faisant pro-*

profession d'être amis, ne laissent pas de commettre des violences, sont les infracteurs des traitez, & non pas ceux qui rompent ouvertement avec ceux qui leur font des injustices. Ce ne sont pas ceux qui ne font que reprendre le bien qu'on leur avoit pris, qui se rendent Dieu ennemi; mais ce sont ceux qui le ravissent, & qui donnent sujet à la guerre. C'est à vous, qui ne pouvez avoir plus d'une femme, à être touchez du soin des enfans; mais nous, qui en pouvons avoir cinquante, si nous voulons, nous n'apréhendons pas de manquer de postérité.

2. Quand Salomon eût lû cette réponse, il se résolut de marcher contre les Maures. Aiant donc donné les ordres nécessaires dans Carthage, il mena son armée vers la Byzacéne. Lorsqu'il fut arrivé au champ de Mammée, où les quatre Capitaines des Maures, dont j'ai parlé, s'étoient campez, il y fit un retranchement. Il y a en cét endroit de hautes Montagnes, au bas desquelles sont des plaines, où les Barbares se rangeoient en bataille, de la maniére que je vais dire. Ils disposoient leurs chameaux en rond, de la même façon que j'ai dit dans le livre précédent, que Gabaon les disposoit. Ils ont accoûtumé de ranger une partie des femmes & des enfans avec les Soldats; pour le plus grand nombre, ils le mettent dans le milieu. Les femmes ne leur sont pas inutiles; elles remüent la terre, dressent les toits, pensent les chevaux & les chameaux, aiguisent les armes. Toute l'Infanterie étoit debout entre les piés des chameaux, armée d'épées, de lances, & de boucliers. Il y avoit sur les hauteurs quelques Compagnies de Cavalerie. Salomon n'opposa aucune partie de ses Troupes aux Maures, qui étoient du côté de l'éminence, de peur qu'elles ne fussent envelopées; mais il les opposa toutes à l'autre partie des Maures, qui étoient de l'autre côté; & comme il vit que plusieurs de ses Soldats étoient émûs de crainte, à cause de la défaite d'Aigan & de Rufin, il leur parla en ces termes, pour relever leur courage.

3. *Mes Compagnons, qui avez eu l'honneur de combattre sous les auspices de Bélisaire, ne redoutez pas les ennemis, & ne vous figurez pas que l'avantage que cinq mille Maures ont remporté sur cinq cens Romains, soit un exemple qui doive servir de régle à tous les combats. Souvenez-vous de vôtre valeur, & faites réfléxion que les Vandales ont vaincu les Maures, & que vous avez vaincu les Vandales. Quelle apparence de craindre de foibles ennemis, aprés avoir défait de vaillans hommes? Tout le monde demeure d'accord que les Maures sont les plus méprisables de tous les Soldats. Ils sont presque nuds. Ils n'ont point de boucliers, ou ils n'en ont que de fort courts, & qui ne sont pas à l'épreuve du trait. Ils n'ont que deux dards. Si en les jettant ils manquent leur coup, il faut qu'ils prennent aussi-tôt la fuïte. Ainsi, il ne faut qu'éluder leur premier effort, pour étre assurez de la victoire. Vous voiez assez quel avantage vos armes vous donnent sur eux. De plus, la force du corps & de l'esprit, la longue expérience dans les armes, le souvenir des heureux succés de tant d'expéditions militaires, doivent augmenter vôtre confiance. Les Maures, qui n'ont aucun de ces avantages, ne peuvent se fier qu'en leur nombre. Un petit nombre de vaillans hommes défont aisément une grande multitude de lâches. Un bon soldat met sa principale espérance dans son courage. Celui qui ne met la sienne que dans le nombre de ses compagnons, se trompe le plus souvent. Il faut vous môquer de ces Chameaux, qui ne sauroient couvrir l'ennemi, & qui, quand ils seront une fois effarouchez, ne feront que l'embarrasser. L'ardeur même que le dernier succés de leurs armes leur inspire, ne vous sera pas inutile; parce que comme la hardiesse qui vient de la force peut servir, aussi celle que l'on prend au dessus de ses forces, n'est propre qu'à jetter inconsidérément dans le danger. Si vous vous souvenez de ce que je vous dis, que vous méprisiez l'ennemi, & que vous l'attaquiez sans desordre, vous gagnerez la bataille.* Voilà ce que dit Salomon.

4. Les Capitaines des Maures aiant apperçû que leurs Soldats étoient étonnez du bel ordre où étoient les Romains, leur parlérent en ces termes.

Mes Compagnons, nous avons reconnu depuis peu, que les Romains

Romains ne sont pas invulnérables, puisque nous les avons percez de nos dards, & que nous les avons faits nos esclaves. Nous avons plus de forces que nous n'en avions alors, & nous combattons pour une plus noble récompense, qui est la possession de toute l'Afrique, & nôtre propre liberté. Il faut donc emploier en cette importante occasion, nos efforts & nôtre courage. Quand il s'agit de tout, on perd tout, si l'on ne se sauve par une valeur extraordinaire. Il n'y a rien dans les ennemis qui ne soit digne de vôtre mépris. S'ils nous attaquent à pié, la pesanteur de leurs armes les fera surmonter par la vîtesse des Maures. S'ils nous attaquent à cheval, leur Cavalerie sera mise en desordre, par l'aspect & par le cri de nos Chameaux. Ce seroit se tromper que les croire invincibles, a-cause qu'ils ont vaincu les Vandales. C'est le mérite du Général qui fait le plus souvent la décision des batailles. Or la fortune a éloigné Bélisaire, à qui la gloire de la derniére victoire étoit deuë. Si ce n'est qu'elle ne nous soit encore plûtôt deuë à nous-mêmes, parce qu'en affoiblissant les Vandales, par les fréquentes pertes que nous leur avions fait souffrir, nous les avions réduits en état d'être tres-aisément défaits. Ainsi Il n'y a nul doute que nous ne battions les Romains, si nous voulons nous porter en gens de cœur.

5. Les Capitaines des Maures aiant ainsi exhorté leurs Soldats, commencérent le combat, & rompirent d'abord les rangs des Romains. Sur tout, les Chevaux furent tellement effarouchez par les Chameaux, qu'ils jettérent à bas les Cavaliers, & firent beaucoup de desordre. Cependant les Maures foudirent à coups de dards, tuérent un grand nombre de Romains, & mirent les autres en fuite. Quand Salomon vit ses gens en déroute, il mit pié à terre, & excita les Soldats à faire de même, & à serrer leurs boucliers, afin de repousser les traits de l'ennemi. Il se mit ensuite à la tête de cinq cens hommes, & donna avec furie sur les Chameaux. Tous les Maures qui étoient de ce côté-là s'enfuïrent. Salomon, & ceux qui le suivoient, tuérent environ deux cens Chameaux, se firent jour dans l'armée ennemie, & coururent au

milieu où étoient les femmes, & les enfans. Les Barbares se retirérent vers les Montagnes, où les Romains les poursuivirent, & en firent passer une grande quantité par le trenchant de l'épée. On dit qu'il y en eût dix-mille qui demeurérent sur la place. Toutes les femmes furent prises, & emmenées. Les Chameaux, qui n'avoient pas été tués, tombérent entre les mains des Soldats. Les Romains s'en retournérent à Carthage, comme en triomphe, pour y célébrer les réjouïssances de leurs victoires.

CHAPITRE XII.

1. Les Maures recommencent la guerre. 2. Description de la Montagne de Burgaon. 3. Harangue de Salomon. 4. Grande défaite des Maures.

1. LES Barbares irritez de leur défaite, marchérent une seconde-fois avec toutes leurs forces contre les Romains. Ils coururent toute la Byzacéne; & sans faire de distinction d'âge, ils passérent tout au fil de l'épée. A peine Salomon étoit-il rentré dans Carthage, qu'il reçût la nouvelle que les ennemis mettoient tout à feu, & à sang; ce qui le fit partir à l'instant.

2. Quand il fut arrivé proche la Montagne de Burgaon, où les ennemis s'étoient campez, il s'y arrêta quelque-tems, afin de tâcher à les attirer dans la plaine. Mais comme ils ne décendoient point, il ne laissa pas de ranger ses gens en bataille. Pour eux ils étoient bien résolus de ne point décendre dans la campagne, parce qu'ils n'avoient rien qui les fortifiât tant contre leur crainte, que l'assiette de la Montagne, qui du côté d'Orient étoit tout-à-fait inaccessible. Elle avoit une pente assez aisée du côté d'Occident. Il s'y élevoit deux rochers à une prodigieuse hauteur, entre les-

lesquels il y avoit un chemin bas & étroit. Les Barbares qui ne craignoient rien de la cime de la Montagne, n'y avoient point mis de Troupes. Ils n'en avoient point mis non plus à l'endroit par où il étoit aisé de monter; mais ils s'étoient placez entre ces deux endroits, afin d'avoir l'avantage de combattre de haut en bas. Ils tenoient aussi des chevaux tout prêts, afin, ou de s'enfuïr, ou de poursuivre l'ennemi, selon la diversité des rencontres.

3. Salomon voiant qu'il étoit impossible d'attirer les Maures dans la plaine, & que ses Soldats s'ennuioient de se consumer dans un lieu desert, se résolut d'attaquer la Montagne. Mais avant que de rien entreprendre, il jugea à propos de fortifier ses Soldats par ces paroles. *Il n'est pas besoin de chercher des preuves de la crainte dont les ennemis sont saisis; elle se découvre assez d'elle-même. Ces millions d'hommes n'oseroient en venir aux mains avec vous en rase campagne; & comme ils ne se fient pas en leur valeur, ils ont recours à la hauteur de leur Montagne. Je n'ai pas besoin de paroles pour vous rassurer; l'état des affaires, & la foiblesse des ennemis, vous doivent donner assez d'assurance. Je vous prie seulement de vous souvenir, que si le succés de cette bataille nous est heureux, nous jouirons seuls des biens & des richesses de toute l'Afrique, puisque nous en aurons exterminé les Maures, comme nous en avons déja chassé les Vandales. Au reste, j'aurai soin que les ennemis ne puissent, en aucune façon, vous endommager du haut de leur Montagne.*

4. Aprés que Salomon eut ainsi exhorté ses Soldats, il donna ordre à Théodore, Capitaine des Gardes, de prendre, sur le soir, mille Fantassins, & de tâcher de grimper sur la Montagne, du côté d'Orient; & quand ils seroient arrivez au sommet, de s'y tenir en repos durant toute la nuit, & d'attendre le point du jour pour se montrer, déplier leurs Enseignes, & tirer sur les Barbares. Suivant cét ordre, ils montérent à la Montagne, pendant l'obscurité de la nuit, & ne furent pas même apperçûs par les Romains, parce

ce qu'ils avoient été envoiez, en apparence, pour battre la campagne, & pour découvrir ce qui s'y passoit. Dés que le jour commença à paroître, Salomon marcha à la tête de son armée, qui voiant des Aigles Romaines au haut de la Montagne, ne pouvoient deviner ce que c'étoit; mais ils reconnûrent bien-tôt que c'étoient leurs compagnons, quand ils les virent tirer sur les Maures, qui se trouvérent en même-tems enveloppez, & accablez de tous côtez: De sorte qu'au lieu de se préparer à se défendre, ils ne songérent qu'à se sauver. Il leur étoit impossible de gagner le sommet, parce que les ennemis s'en étoient emparez; il ne leur étoit pas moins impossible de dêcendre dans la plaine, parce que toute l'armée de Salomon bouchoit l'unique avenuë qui y conduisoit. Il ne leur restoit donc plus que de courre les uns à pié, les autres à cheval vers les rochers, où, comme la foulle étoit égale à l'épouvante, ils se précipitérent misérablement, sans que ceux qui y arrivérent les derniers, pûssent s'appercevoir de la chûte de ceux qui étoient tombez avant eux. Quand le creux fut comblé de chevaux & de corps morts, ce triste amas servit comme d'un Pont pour passer de la Montagne de Burgaon à une autre Montagne opposée, & pour sauver le reste des Maures. Si nous croions ceux qui en revinrent, il en périt cinquante-mille en cette occasion. Aucun Romain ne fut ni tué, ni blessé, soit par les armes des ennemis, ou par accident; mais tous prirent part à la joie de la victoire. Tous les Chefs des Barbares se sauvérent, excepté Isdilasas, qui se rendit aux Romains sur leur parole. Les vainqueurs emmenérent une si grande quantité de femmes & d'enfans, qu'ils donnoient un petit Maure pour le même prix qu'un mouton. Ils eurent alors l'explication de la prédiction, qui portoit, qu'ils seroient vaincus par un Capitaine qui n'auroit point de barbe. Les Romains retournérent à Carthage avec Isdilasas, & tout le butin. Les Barbares qui restérent de cette grande dé-

défaite, ne croiant pas pouvoir trouver de fureté dans la Byzacéne, se retirérent dans la Numidie, soûs la conduite de leurs Chefs, & allérent implorer la protection de Jabdas, qui commandoit aux Maures du mont Aurase. Il ne demeura dans la Byzacéne que ceux qui obéïssoient à Antalas, lesquels ne s'étant point séparez, non plus que lui, de l'alliance des Romains, n'avoient point souffert de dommage.

CHAPITRE XIII.

1. *Combat singulier entre Altias & Jabdas.* 2. *Description du mont Aurase.* 3. *Efforts inutiles de Salomon contre les Maures.* 4. *Préparatifs pour une nouvelle expédition.*

1. PENDANT que ce que je viens de raconter se passoit dans la Byzacéne, Jabdas Prince des Maures du mont Aurase, suivi de trente-mille combattans, ravageoit la Numidie, & emmenoit une infinité d'Afriquains prisonniers. Altias, qui étoit Gouverneur d'un Fort du païs, brûloit d'envie de lui en enlever une partie, & sortit dans ce dessein avec soixante & dix Huns, pour l'aller attendre à un défilé; mais comme il n'en trouva point dans une campagne toute rase, & d'une vaste étenduë, il s'avisa de se rendre maître d'une fontaine, où il prévoioit que l'ennemi seroit obligé de venir. Il n'y a personne, qui considérant l'inégalité des forces, n'eût blâmé la témérité de son dessein. Cependant les Maures fatiguez par le travail, consumez par la chaleur, & pressez par la soif accoururent à la fontaine, qu'ils trouvérent assiégée par les Huns; tellement qu'ils tombérent las & abbatus, & ne sachant plus que faire. Les deux Chefs étant entrez en conférence, Jabdas offrit le tiers du butin, pour avoir la permission de puiser l'eau dont

ses gens avoient besoin. Altias refusa la condition, & proposa un combat singulier entre lui & Jabdas; qui accepta le défi, à la charge que s'il étoit victorieux son armée auroit la liberté de la fontaine. Tous ses Soldats témoignérent beaucoup de joie & d'espérance, parce que Altias étoit grêle & faible; au lieu que Jabdas étoit un des mieux-faits, & des plus braves de tous le Maures. Ils s'avancérent donc tous deux à cheval. Jabdas jetta le premier sa lance, laquelle Altias eût la force & l'adresse de prendre de la main droite, & en même-tems il banda son arc avec la gauche, dont il se servoit aussi aisément que de la droite, & tua le cheval de Jabdas. Les Maures lui en amenérent aussitôt un autre, qu'il monta, & s'enfuit avec toutes ses Troupes. Altias se rendit maître, par cet exploit mémorable, des prisonniers, & du butin, & aquit une grande réputation dans toute l'Afrique.

2. Aprés que Salomon se fut un peu arrêté à Carthage, il marcha vers le mont Aurase contre Jabdas, qu'il accusoit d'avoir pillé divers endroits de la Numidie, pendant que les Romains étoient occupez dans la Byzacéne. Cette plainte n'étoit que trop véritable. Mais de plus, il étoit porté à cette guerre par deux Capitaines Maures, Massonas & Orthaias, qui avoient des sujets particuliers d'inimitié, contre Jabdas. Massonas étoit son ennemi déclaré, parce qu'il avoit tué en trahison son pere, nommé Méphanias, dont il avoit épousé une fille: Et Orthaias, à cause qu'il l'avoit voulu chasser d'un Canton qu'il habitoit. L'armée Romaine conduite par Salomon, & fortifiée de quelques Maures qui étoient ses alliez, s'alla camper proche du fleuve Amigas, qui arrose le pié du mont Aurase. Jabdas ne croiant pas trouver son avantage en une rase campagne, tâcha de rendre les avenuës de la Montagne encore plus difficiles, que la nature ne les avoit faites. Nous n'en savons point de plus haute dans le monde. Elle est à treize journées de Carthage, & l'on n'en peut faire le

tour

tour qu'en trois jours. Elle est fort roide ; mais quand on est à la cime, l'on y trouve une campagne de grande étenduë, qui est arrosée de belles fontaines, & ornée de jardins tres-agréables. Les blez & les fruits qui y croissent, sont une-fois aussi gros que du reste de l'Afrique. Les habitans n'y ont point bâti de Forts, parce qu'ils ne les ont pas jugé nécessaires, sur tout, depuis la ruine entiére des Vandales. Ils avoient même rasé la Ville de Tamugadis, & transféré les habitans ailleurs, afin que les ennemis n'eussent point d'occasion de s'y camper. Les mêmes Maures s'étoient aussi rendu maîtres d'un païs fort étendu, & fort fertile au bas de la Montagne, du côté d'Occident, & proche de celui où commandoit Orthaias, qui, comme nous l'avons vû, étoit allié des Romains. Cét Orthaias m'a dit, qu'au de-là des terres de son obéïssance, il y avoit une vaste solitude, & aprés la solitude il y avoit des hommes qui n'étoient pas noirs comme les Maures, mais qui étoient blancs de visage, & qui avoient la chevelûre blonde.

3. Salomon aiant distribué une grande somme d'argent aux Maures ses alliez, & les aiant exhortez de bien faire leur devoir, mena ses Troupes vers le mont Aurase, où il croioit donner bataille le même jour. Et ce fut pour cela que les Soldats ne portérent point de vivres ni pour eux, ni pour des chevaux. Aprés avoir monté par des endroits fort difficiles, & avoir fait environ cinquante stades, ils s'arrêtérent, pour se reposer durant la nuit. Il firent autant de chemin les jours suivans, & arrivérent le septiéme jour à un endroit, que les Romains appelent en leur langue, la Montagne de l'Aspic, où il y a un vieu Château, & une fontaine, & où on leur avoit dit qu'étoit l'ennemi. Cela fut cause qu'ils s'y campérent, & qu'ils se préparérent comme s'il eût falu combattre. Mais aprés y avoir passé trois jours, sans que l'ennemi parût, & aprés y avoir consumé leurs vivres, ils commen-

mencérent à se défier des Maures Confédérez. Ces Maures faisoient semblant de chercher les chemins, & de servir de guides à l'armée ; mais il y a apparence, qu'ils s'entendoient avec l'ennemi, avec qui l'on disoit qu'ils conféroient tous les jours. Quand on les envoia pour découvrir ce qui se passoit, ils ne rapportoient rien de vrai, de peur que les Romains, étant bien informez de toutes choses, ne fissent les provisions nécessaires, & ne se rendissent maîtres de la Montagne. Cela faisoit appréhender quelque piége, & cette appréhension étoit augmentée par la connoissance que l'on avoit, que les Maures étoient traîtres de leur naturel, sur tout, quand ils portoient les armes pour les Romains, ou pour d'autres peuples, contre ceux de leur Nation. Deplus, le manque de vivres fit prendre la résolution de retourner dans la campagne, où l'on fit un fort-bon retanchement.

4. Ensuite de cela, Salomon mit des Garnisons dans les Places de la Numidie, & s'en retourna à Carthage, où il prépara tout ce qu'il croiot nécessaire, pour faire une seconde entreprise sur le mont Aurase au commencement du Printems, & pour la faire sans le secoûrs des Confédérez. Il équippa en même tems des vaisseaux, & choisit des Capitaines pour envoier en Sardaigne. Cette Isle est fort riche, & d'une telle étenduë, qu'elle n'est que d'un tiers plus petite que la Sicile. Un homme de pié n'en peut faire le tour en moins de vingt jours. Elle est assise entre Rome & Carthage, & a été extrémement ruinée par les Maures qui la possédent maintenant. Ces Maures y furent autrefois reléguez avec leurs femmes & leurs enfans par les Vandales. Ils s'emparérent dans la suite du tems des Montagnes qui sont proche de Carali, & commencérent à voler ; mais s'étant accrûs jusqu'au nombre de trois-mille, ils exercérent publiquement divers brigandages. Ceux du païs les appelent Barbaricins. C'étoit contre ces Mau-

res

tes que Salomon préparoit échauférent tellement les
se passoit alors dans l'Afrique à la revolte, qu'il

CHAPITRE XIV.

1. Bélisaire prend la Sicile. 2. Le Soleil paroit comme éclipsé pendant un an. 3. Sédition furieuse des Gens de guerre en Afrique.

1. BELISAIRE fut envoié dans le même tems par Justinien contre Théodat, & contre les Goths; sur qui il reprit assez aisément la Sicile. J'en remarquerai les circonstances particuliéres dans les livres suivans', lorsque l'ordre du tems m'aura conduit aux affaires d'Italie; mais j'achéverai de raconter ici celles d'Afrique. Bélisaire passa l'hiver à Syracuse, & Salomon à Carthage.

2. On remarqua cette année un prodige extraordinaire. Le Soleil parut sans rayons, de même que la Lune, & il ne jetta qu'une lumiére languissante, comme s'il eût été en défaillance. Les Romains ont toûjours été affligez depuis, par la guerre, par la famine, & par les calamitez les plus funestes. Cela arriva dans la dixiéme année du régne de Justinien.

3. Au commencement du Printems, tandis que les Chrétiens célébroient la Fête de Pâques, les Soldats firent dans l'Afrique une revolte, dont je remarquerai en ce lieu l'origine, & le progrez. Les Romains aiant épousé les femmes, & les filles des Vandales, qu'ils avoient vaincus, chacune persuada à son mari de se mettre en possession des terres, dont elle étoit maîtresse avant la victoire, ne croiant pas juste qu'elles fussent privées, depuis qu'elles étoient devenuës les femmes des vainqueurs, du bien dont elles joüissoient pendant qu'elles n'étoient que les femmes des vain-

çus,

mencérent à se défier de[illegible] de suivre ce conseil de Maures faisoient semblant [illegible] pas souffrir que Salomon & [illegible] de guides à l'aine, quoi qu'il leur repré- [illegible] ls s'entendoient [illegible] au Domaine, les Esclaves, & les dépoüilles pour [illegible] qu'ils conf[illegible] les Esclaves [illegible] leur part; mais que pour les terres, elles apparte- noient à l'Empereur, qui les avoit admis dans ses ar- mées, & les y avoit élevez, & qu'il en destinoit les revenus à l'agrandissement de son Etat, & à l'entre- tenement de ses Sujets. Voilà une des causes de la sé- dition. Il y en eut encore une autre, qui produisit plus de desordre. Il y avoit dans l'armée Romaine, en- viron mille Soldats Ariens, tous étrangers, & pour la plûpart Eruliens, qui étoient furieusement animez à la rebellion, par des Prêtres Vandales, qui enra- geoient de n'avoir plus le libre exercice de leur Reli- gion. Il est vrai que Justinien avoit interdit le Baptê- me, & les autres Mystéres, à tous les Chrétiens, qui n'étoient pas dans des sentimens Orthodoxes. Ce qui les fâchoit le plus, étoit de ne pouvoir célébrer la Fête de Pâques, & de ne pouvoir Baptiser les en- fans en un jour si solennel. Ces deux malheurs ne suffisoient pas pour satisfaire la rage du Démon, qui machinoit la ruine de l'Empire, il en falloit un troi- siéme, qui fut fort favorable au dessein des séditieux. Les Vandales, que Bélisaire avoit envoiez à Constan- tinople, furent distribuez par l'Empereur, en cinq Compagnies de Cavalerie, pour être mis en Garni- son en diverses Places de l'Orient, où il ordonna que l'on les transporteroit, & que l'on les apelleroit les Vandales de Justinien. La plûpart arrivérent aux Villes où on les avoit destinez, & entrérent dans les Com- pagnies; & ceux-là servent encore aujourd'hui contre les Perses. Mais il y en eût quatre-cens, qui étant proche de l'Isle de Lesbos, changérent les voiles, contre le gré des Matelots, abordérent au Pélopo- nése, & du Péloponése à une côte deserte d'Afrique, où aiant abandonné les vaisseaux, & pris le bagage, ils s'en allérent jusqu'au mont Aurase, & à la Mauri- tanie.

tanie. Ces derniers venus échauférent tellement les Soldats, qui étoient déja disposez à la revolte, qu'ils s'assembloient plus souvent que de coûtume & ne tenoient que des discours séditieux, s'engageant mutuellement par des sermens exécrables, à conspirer contre l'Etat. Quand la Fête approcha, les Ariens pressérent avec un horrible emportement, que l'on se hâtât d'exécuter la conspiration qui avoit été projettée. Les Chefs étoient d'avis de tuer Salomon dans l'Eglise, au milieu des Saints Mystéres. Bien que plusieurs fussent participans de ce détestable dessein, il demeura pourtant fort secret, & ne fut découvert de qui que ce soit. Il y avoit même des Gardes, & d'autres Officiers de Salomon, qui s'y étoient engagez, par le desir qu'ils avoient de se maintenir dans la possession des terres dont ils joüissoient. Quand le jour de la Fête fut arrivé, Salomon alla à l'Eglise, sans craindre le danger qui le ménaçoit, & ceux qui avoient résolu de le massacrer, y allérent pareillement. Ils s'exhortérent par signes à exécuter ce qu'ils avoient résolu, & ils portérent souvent la main à leurs armes; mais ils n'en firent rien, & furent retenus, ou par le respect du lieu, ou par considération de la personne, ou par quelque secret de la toute-puissance divine. Quand le Saint Office fut achevé, ils s'en retournérent en leurs maisons, se reprochérent tous d'avoir manqué de cœur, & remirent l'exécution au lendemain. Mais ce jour-là ils sortirent de l'Eglise comme le jour précédent, & quand ils furent dans la Place publique, ils commencérent à se quéreller, à se dire des injures, & à s'appeler lâches, & traîtres. Aiant ainsi découvert eux-mêmes leur conjuration, quelques-uns, qui ne croioient pas être en seureté dans Carthage, en sortirent, & allérent exercer toutes sortes d'hostilitez dans la campagne. D'autres y demeurérent, & firent semblant de ne rien savoir de la conspiration.

Sa-

Salomon inquiété des dégâts qui se faisoient sur nos terres, ne cessoit d'exhorter les Soldats qui étoient dans la Ville, à garder à l'Empereur la fidélité qu'ils lui avoient promise. Ils l'écoutoient d'abord, avec patience; mais le cinquiéme jour, aiant appris que leurs compagnons ravagoient impunément la campagne, ils s'assemblérent dans le Cirque, où ils tinrent des discours tres-injurieux à leurs Chefs. Théodore Cappadocien fit ce qu'il pût pour les appaiser, mais ils ne lui donnérent point d'audience. Ce Théodore étoit ennemi de Salomon, & étoit soupçonné d'avoir voulu entreprendre sur sa vie. Cela fut cause que les Soldats le choisirent pour leur Chef, & le menérent au Palais, avec un tumulte étrange, dans lequel ils tuérent un autre Théodore, qui étoit Capitaine des Gardes, & excellent homme de guerre. Aprés avoir une fois répandu du sang, ils tailllérent en piéces tout ce qui se présenta devant eux, les Afriquains, les Romains, les amis de Salomon, & les plus riches des habitans, bien qu'ils offrissent leur argent, pour rachêter leur vie. Ils se mirent ensuite à piller; ils entrérent dans les maisons, en enlevérent tout ce qu'il y avoit de plus précieux, & ne mirent point de bornes à leur fureur, jusqu'à ce que la nuit & le vin les ensevelirent dans le sommeil. Durant ce desordre horrible, Salomon étoit caché dans la Chappelle du Palais, où Martin l'alla trouver sur le soir, & d'où ils sortirent ensemble, lorsque les séditieux furent endormis, pour aller chez Théodore Cappadocien, qui leur donna à souper malgré eux, & les conduisit au Port, où il y avoit une barque toute prête à les recevoir. Procope, qui écrit cette Histoire, se joignit à ces deux Chefs, avec cinq domestiques de Salomon. Quand ils eurent fait trois cens stades, ils arrivérent à Messua, qui est le lieu où s'arrêtent d'ordinaire les vaisseaux des Carthaginois. Alors Salomon se voiant en sureté, dépêcha Martin vers Valérien, & vers les autres Chefs de la Numidie, & leur manda

qu'ils

qu'ils tâchassent, soit par argent, où par d'autres moiens, à retenir les Soldats dans l'obéïssance. Il pria aussi Théodore de veiller à la sureté de Carthage, & d'y mettre le meilleur ordre qu'il pourroit. Ensuite il passa avec Procope en Sicile, & alla à Syracuse, exposer à Bélisaire toutes les insolences que les Soldats avoient commises en l'Afrique, le conjurant de les réprimer. Voilà ce que fit Salomon.

CHAPITRE XV.

1. Siége de Carthage. 2. Fuite des séditieux. 3. Harangue de Bélisaire. 4. Harangue de Stoza. 5. Bélisaire donne la chasse aux Barbares, & retourne en Sicile. 6. Stoza corrompt les Soldats, & trompe les Chefs.

1. APRE'S que les séditieux eurent pillé Carthage, ils se retirérent dans le champ de Bulle, ou, pour se défaire des Officiers qui avoient été établis par l'Empereur, & pour s'assurer la possession de l'Afrique, ils choisirent Stoza pour leur Chef, qui étoit un des Gardes de Martin, hardi, & fort courageux. Ce nouveau Chef assembla huit-mille Soldats, leur donna des armes & les mena vers Carthage, dont il espéroit de se rendre maître sans peine. Il envoia aussi ramasser les Vandales, tant ceux qui s'étoient sauvez de Constantinople, que ceux qui n'y avoient point été emmenez par Bélisaire; soit qu'ils se fussent cachez lors qu'on les cherchoit, ou qu'ils eussent été négligez par ceux qui avoient ordre de les conduire. Ils se trouvérent environ mille, qui suivirent volontairement le parti de Stoza. Il y eut aussi plusieurs Esclaves qui s'y joignirent. Quand ils furent arrivez aux portes de la Ville, ils envoiérent sommer

mer les habitans de se rendre, s'ils vouloient exemter leurs maisons du pillage. Théodore fit réponse, qu'il ne pouvoit ouvrir les portes, & qu'il étoit obligé de conserver la Place à l'Empereur. Les habitans députérent vers Stoza un Secretaire des Gardes du Palais, & domestique de Bélisaire, nommé Iosephius, qui étoit venu alors à Carthage pour quelque affaire, afin de le prier de ne point user de violence. Mais Stoza tua ce Iosephius, & commença à l'instant-même le siége. Les habitans épouvantez de la grandeur du péril, avoient envie de capituler.

2. Bélisaire aiant choisi mille Soldats de sa Garde, monta avec Salomon sur un vaisseau, & arriva à Carthage au commencement du jour-même que les assiégeans s'attendoient de la réduire; mais au seul bruit de l'arrivée de ce Général, ils décampérent, & prirent honteusement la fuite. Ce grand homme aiant amassé deux-mille Soldats, les exhorta à la fidélité qu'ils devoient à l'Empereur, leur fit quelque largesses, & se mit à la poursuite des fuiars; qu'il atteignit proche de la Ville de Membrése, environ à trois cens cinquante stades de Carthage. Les deux partis se campérent en cet endroit, & se préparérent au combat. Bélisaire fit son retranchement proche du fleuve Bragade, & les autres sur une hauteur fort élevée, & fort roide; ni les uns ni les autres n'aiant voulu s'enfermer dans une Place, où il n'y avoit point de murailles. Le lendemain ils s'apprêtérent tous à combatre. Les séditieux se fioient en leur nombre; les gens de Bélisaire méprisoient leurs ennemis, comme une multitude sans Chef, & sans conduite. Bélisaire, qui vouloit imprimer encore plus profondément, s'il étoit possible, ce mépris & cette fierté dans l'esprit de ses Soldats les assembla, & leur dit.

3. *Mes Compagnons, l'état présent de nos affaires ne répond pas à nos espérances & à nos desirs: Nous allons donner une bataille, dont le succés le plus heureux ne nous peut être*

que

que triste, puisque ceux qui nous font la guerre sont nos parens & nos alliez. Il est vrai que nous avons la consolation de n'être pas les auteurs de ce désordre; car nous ne faisons que repousser la violence, qui nous est faite. Si celui qui tend un piége à ses proches, & qui romt par sa perfidie les liens les plus sacrez, vient à périr, lors qu'il pensoit exécuter ses entreprises criminelles; on ne doit pas imputer sa mort aux personnes amies qu'il a outragées; mais elle doit être considérée comme une peine qui lui étoit justement deuë. L'Afrique mise à feu & à sang; les habitans passez au fil de l'épée; les Soldats massacrez, à-cause de la fidélité qui les attachoit aux interêts de l'Empereur, ne font que trop voir que ceux contre qui nous prenons les armes, sont des ennemis & des Barbares. Nous allons pour venger tous ces outrages, maintenant que d'amis que nous étions, nous sommes devenus ennemis. Ce n'est pas la Nature qui met l'affection ou la haine parmi les hommes, ce sont leurs actions, qui forment entre eux, ou la bien-veillance, par la conformité des inclinations, ou l'aversion, par la diversité des sentimens. Il est donc assez évident qu'ils sont nos ennemis, & il ne me reste qu'à vous faire voir, que nous ne les devons pas redouter. Ce n'est qu'une multitude de gens ramassez ensemble, par le dessein d'une conspiration criminelle, qui ne sera capable d'aucune action généreuse, puisqu'il est certain que le crime n'a pas accoûtumé d'être soûtenu par la valeur. Ils ne savent ni garder leurs rangs, ni obéir aux ordres d'un Commandant. Une puissance mal établie, & qui ne se sait pas encore faire respecter, est méprisée par ses Sujets. La tirannie ne gouverne pas ses Soldats par amour, parce qu'elle est odieuse: Elle ne les gouverne pas aussi par la crainte qu'elle leur donne, parce que celle qu'elle ressent elle-même, lui en ôte la liberté. Il est bien aisé de vaincre ceux à qui la valeur & la discipline manquent également. Marchez donc fiérement contre des ennemis, tels que je viens de vous les représenter; & vous souvenez que ce n'est pas le nombre des combattans, mais le courage, qui décide les batailles. Voilà ce que dit Bélisaire. Stoza harangua aussi ses gens de cette sorte.

4. *Mes*

4. *Mes Compagnons, qui avez eu le courage de vous délivrer de la tirannie des Romains; je vous prie de ne point feindre de vous exposer à la mort, pour conserver la liberté que vous avez aquise par vôtre valeur. Il est moins fâcheux de vieillir, & de mourir dans la misére, que d'y retomber, aprés que l'on en est une fois sorti; parce qu'une si courte joüissance que l'on a du bien, dans un entre-tems de prospérité, ne sert qu'à rendre les maux plus sensibles. Cela étant ainsi, souvenez-vous, je vous prie, qu'aprés que vous avez défait les Vandales & les Maures, d'autres prennent le butin, & ne vous laissent que les fatigues en partage. Vôtre condition de Soldats vous oblige à passer toute vôtre vie dans les hazars, ou pour l'Empereur, si vous continuez à le servir, ou pour vous-mêmes, si vous maintenez vôtre liberté. Le choix dépend de vous, & vous ferez voir, ou par vôtre vigueur, ou par vôtre lâcheté, lequel vous aurez choisi. Faites aussi réfléxion, que si aprés avoir pris les armes contre les Romains, vous tombez sous leur puissance, vous trouverez en leurs personnes des maîtres impitoiables, qui vous feront toutes sortes de maux, & que, pour comble de malheurs, l'on croira que vous les aurez méritez. Si vous mourez dans la bataille, la mort vous sera glorieuse. Si vous échappez, & que vous remportiez la victoire, vous menerez une vie heureuse, & indépendante: Mais si vous étes vaincus; vôtre sort sera déplorable, & il ne vous restera d'espérance, qu'en la compassion du vainqueur. Au reste, les forces ne sont pas égales: Nous avons l'avantage du nombre, & je pense que les ennemis n'auront pas celui de la vigueur, parce qu'ils sont privez de la liberté, dont nous jouïssons.* Stoza n'en dit pas davantage.

5. Comme les deux Armées commençoient à marcher, il s'éleva soudain un grand vent. Les Séditieux, qui craignoient qu'il ne diminuât la force de leurs traits, & qu'il n'augmentât celle des traits des ennemis, se tournérent de côté, afin que les Romains s'y tournassent pareillement, & qu'ils eussent le vent contraire. Quand Bélisaire s'apperçût qu'ils quittoient leurs rangs, il commanda de tirer; mais les Barbares

s'en-

s'enfuïrent dans la Numidie, où s'étant rejoints, ils trouvérent qu'ils n'avoient perdu qu'un petit nombre de Vandales. Bélisaire ne voulut pas les poursuivre; il se contenta de les avoir chassez. Il abandonna toutefois leur Camp au pillage, où les Soldats ne trouvérent point d'hommes, mais beaucoup d'argent, & quelques-unes des femmes, qui avoient donné le premier sujet de la guerre. Aprés cette expédition, il retourna à Carthage, où il reçût nouvelles de Sicile, qu'il s'y étoit élevé une sédition dans le Camp, laquelle ne pourroit être appaisée que par sa présence. Aiant donc donné aux affaires de l'Afrique le meilleur ordre qu'il lui fut possible, & aiant confié le Gouvernement de Carthage à Ildiger, & à Théodore, il repassa en Sicile.

Les Capitaines des troupes Romaines, qui étoient dans la Numidie, se préparérent à se bien défendre, du moment qu'ils apprirent que Stoza y étoit, & qu'il y amassoit ses gens. Marcelle & Cyrille commandoient les Confédérez; Barbatus commandoit la Cavalerie; Térence, & Sérapis l'Infanterie. Néanmoins Marcelle avoit le Commandement général, en qualité de Gouverneur de la Numidie. Quand il seut que Stoza étoit à Gazophile, qui n'est qu'à deux journées de Constantine, il se hâta de l'aller joindre, afin d'en venir aux mains, avant qu'il eût reçû du secours.

6. Comme les partis étoient en présence, & tout prêts à commencer le combat, Stoza s'avança vers les Romains, & leur dit.

Mes Compagnons, vous avez tort de faire la guerre à vos proches, & à vos amis, qui n'ont pris les armes que pour vous venger des injustices, & des violences dont l'Empereur vous accable. Avez-vous oublié que l'on vous refuse vos Montres, & que l'on vous enléve les dépouilles qui vous appartiennent par le droit de la victoire? D'autres joüissent des fruits de la paix, & de l'honneur du Triomphe, tandis que vous suivez leur Char, comme des Esclaves. Que si vous me regardez comme vôtre ennemi, exercez vôtre colé-

commencérent à se défier de [illegible] soin de suivre ce conseil de [illegible] faisoient [illegible] pas souffrir que Salomon réünît [illegible] au Domaine, quoi qu'il leur représentât qu'ils avoient les Esclaves, & les dépoüilles pour leur part ; mais que pour les terres, elles appartenoient à l'Empereur, qui les avoit admis dans ses armées, & les y avoit élevez, & qu'il en destinoit les revenus à l'agrandissement de son Etat, & à l'entretenement de ses Sujets. Voilà une des causes de la sédition. Il y en eut encore une autre, qui produisit plus de desordre. Il y avoit dans l'armée Romaine, environ mille Soldats Ariens, tous étrangers, & pour la plûpart Erules, qui étoient furieusement animez à la rebellion, par des Prêtres Vandales, qui enrageoient de n'avoir plus le libre exercice de leur Religion. Il est vrai que Justinien avoit interdit le Baptême, & les autres Mystéres, à tous les Chrétiens, qui n'étoient pas dans des sentimens Orthodoxes. Ce qui les fâchoit le plus, étoit de ne pouvoir célébrer la Fête de Pâques, & de ne poûvoir Baptiser les enfans en un jour si solennel. Ces deux malheurs ne suffisoient pas pour satisfaire la rage du Démon, qui machinoit la ruïne de l'Empire, il en falloit un troisiéme, qui fut fort favorable au dessein des séditieux. Les Vandales, que Bélisaire avoit envoiez à Constantinople, furent distribuez par l'Empereur, en cinq Compagnies de Cavalerie, pour être mis en Garnison en diverses Places de l'Orient, où il ordonna que l'on les transporteroit, & que l'on les apelleroit les Vandales de Justinien. La plûpart arrivérent aux Villes où on les avoit destinez, & entrérent dans les Compagnies ; & ceux-là servent encore aujourd'hui contre les Perses. Mais il y en eût quatre-cens, qui étant proche de l'Isle de Lesbos, changérent les voiles, contre les gré des Matelots, abordérent au Péloponése, & du Péloponése à une côte deserte d'Afrique, où aiant abandonné les vaisseaux, & pris le bagage, ils s'en allérent jusqu'au mont Aurase, & à la Mauritanie.

tanie. Ces derniers venus échauférent tellement les Soldats, qui étoient déja disposez à la revolte, qu'ils s'assembloient plus souvent que de coûtume & ne tenoient que des discours séditieux, s'engageant mutuellement par des sermons exécrables, à conspirer contre l'Etat. Quand la Fête approcha, les Ariens pressérent avec un horrible emportement, que l'on se hâtât d'exécuter la conspiration qui avoit été projettée. Les Chefs étoient d'avis de tuer Salomon dans l'Eglise, au milieu des Saints Mystéres. Bien que plusieurs fussent participans de ce détestable dessein, il demeura pourtant fort secret, & ne fut découvert de qui que ce soit. Il y avoit même des Gardes, & d'autres Officiers de Salomon, qui s'y étoient engagez, par le desir qu'ils avoient de se maintenir dans la possession des terres dont ils joüissoient. Quand le jour de la Fête fut arrivé, Salomon alla à l'Eglise, sans craindre le danger qui le ménaçoit, & ceux qui avoient résolu de le massacrer, y allérent pareillement. Ils s'exhortérent par signes à exécuter ce qu'ils avoient résolu, & ils portérent souvent la main à leurs armes; mais ils n'en firent rien, & furent retenus, ou par le respect du lieu, ou par considération de la personne, ou par quelque secret de la toute-puissance divine. Quand le Saint Office fut achevé, ils s'en retournérent en leurs maisons, se reprochérent tous d'avoir manqué de cœur, & remirent l'exécution au lendemain. Mais ce jour-là ils sortirent de l'Eglise comme le jour précédent, & quand ils furent dans la Place publique, ils commencérent à se quéreller, à se dire des injures, & à s'appeler lâches, & traîtres. Aiant ainsi découvert eux-mêmes leur conjuration, quelques-uns, qui ne croioient pas être en seureté dans Carthage, en sortirent, & allérent exercer toutes sortes d'hostilitez dans la campagne. D'autres y demeurérent, & firent semblant de ne rien savoir de la conspiration.

Sa-

re sur ma personne, & ne l'étendez pas sur les autres. Que si vous n'avez point d'inimitié contre moi, joingnons nos armes pour nos interêts communs. Les Soldats approuvérent ce discours, & saluérent Stoza. Les Chefs abandonnez par leurs troupes, se refugiérent dans l'Eglise de Gazophile. Stoza réünit les deux armées, & alla prendre les Chefs dans l'Eglise, où il leur donna parole de leur sauver la vie, & la leur fit pourtant perdre à l'instant.

CHAPITRE XVI.

1. *Germain gagne l'affection des Soldats.* 2. *Stoza se prépare au combat.* 3. *Harangue de Germain.*

1. QUAND l'Empereur apprit toutes ces choses, qui étoient arrivées en Afrique, il y envoia Germain son neveu, qui étoit élevé à la dignité de Patrice, & deux Sénateurs, Symmaque & Dominique. L'un étoit Trésorier de l'armée l'autre étoit Colonel de l'Infanterie, & avoit succédé en cette Charge à Jean, qui étoit décédé de maladie. Incontinent aprés qu'ils furent arrivez à Carthage, Germain fit la reveuë de ses troupes, & lût les rôlles où étoient les noms de tous les Soldats; il y reconnut qu'il n'en restoit plus que le tiers, & que les deux autres tiers avoient pris parti avec l'ennemi. Cela fut cause qu'il ne voulut pas donner si-tôt la bataille, mais qu'il desira d'emploier un peu de tems à rétablir les Compagnies. Quand il seut que dans la garnison de Carthage il y avoit plusieurs parens, & plusieurs amis de quelques-uns des ennemis, il leur dit les paroles les plus obligeantes du monde, & les assura qu'il n'étoit venu que pour les délivrer de l'oppression qu'ils souffroient, & pour en punir les auteurs. Les fa-

factieux en aiant été avertis, commencérent à se détacher peu à peu du parti, & à se remettre soûs leurs Enseignes. Germain leur fit un accueüil tres-favorable, & leur paia les Montres de tout le tems qu'ils avoient porté les armes pour l'Empereur. Quand la renommée eut répandu par tout, le bruit d'un si agréable traitement, les Soldats se rendirent en foule à Carthage. Alors Germain croiant avoir autant de forces que l'ennemi, se prépara à le combattre.

2. Stoza qui voioit que ses troupes diminuoient, & qui craignoit qu'elles ne diminuassent encore davantage à l'avenir, se hâta aussi, de peur de perdre l'occasion de la bataille. Il s'imaginoit que sa présence auroit assez de pouvoir, pour attirer à son parti une partie de la Garnison de Carthage, & il déclara à ses Soldats, qu'il se le promettoit, afin de fortifier leur courage par ce moien. Dans ce dessein il s'avança jusqu'à un lieu, qui n'en est qu'à trente-cinq stades; & s'y campa. Germain fit avancer en même-tems son armée, la rangea en bataille, & lui parla de cette sorte sur le sujet de l'espérance, dont il avoit oui dire que Stoza se flatoit.

3. *Je croi que tout le monde demeurera d'accord, que vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de l'Empereur. Il vous a tirez de la campagne, où vous n'aviez qu'un habit de toile & une besace, pour vous confier la défense de l'Empire. Vous ne lui avez rendu pour tant de bien-faits, que des injures & des outrages, dont il ne vous veut faire conserver la mémoire, que par le pardon qu'il vous en accorde. Il n'exige de vous qu'un peu de honte du passé, pour effacer vôtre ingratitude, & pour vous remettre dans vôtre devoir. Le regret reconcilie les personnes offensées avec les coûpables, & un service rendu à propos fait un ami d'un ennemi. Ne doutez nullement que l'Empereur n'oublie toutes vos fautes passées, si vous le servez fidélement en cette rencontre. La pluspart des actions prennent leur nom de la derniére catastrophe qui les termine. Il n'est pas possible qu'un crime qui a été une-fois commis, ne l'ait pas été,*

mais des exploits tout-à-fait contraires le reparent, le couvrent, l'ensevelissent dans le silence, & quelquefois dans l'oubli. Si vous agissez lâchement contre cette troupe détestable, & que vous y fassiez moins courageusement vôtre devoir, qu'en d'autres occasions, on croira que c'est que vous aurez manqué d'affection pour l'Empereur. Il n'y a point de si forte Apologie, que de bien faire en cela-même, en quoi l'on avoit mal fait auparavant. Voilà ce qui regarde l'Empereur; sur quoi je vous prie de faire une sérieuse réflexion. Pour moi, de qui vous n'avez point reçû de mauvais traitement, mais de qui vous avez plûtôt reçû quelques marques de bien-veillance; je n'ai qu'une chose à vous demander, qui est que pas un ne se batte contre son inclination, & que ceux qui auront envie de passer dans le parti ennemi, le fassent publiquement. J'aime-mieux des ennemis déclarez, que des ennemis couverts. J'ai voulu vous faire ce discours au milieu de la campagne, plûtôt que dans l'enceinte d'une Ville, afin que chacun puisse se retirer librement, s'il en a envie, & que personne ne soit empêché de faire paroître ouvertement en quelle disposition il est, pour le service de l'Empire. Ce discours fut suivi du murmure des Soldats, qui faisoient les plus saints de tous les sermens, pour témoigner le zéle qu'ils avoient de signaler leur fidélité & leur courage.

CHAPITRE XVII.

1. *Germain poursuit Stoza en Numidie.* 2. *Il le combat, & le défait.*

1. Les deux armées furent quelque tems en présence; mais comme les séditieux virent qu'il n'arrivoit rien de ce que Stoza s'étoit promis, leur espérance se changea en crainte, & ils se retirérent dans la Numidie, où ils avoient laissé leurs femmes & leur bagage. Germain y alla aussi incontinent, suivi de toutes ses troupes, & d'une grande quantité de chariots.

riots. Il rencontra l'ennemi proche des vieilles Echelles, & rangea ainsi son armée. Il opposa aux ennemis le devant de ses chariots, & plaça derriére son Infanterie, à couvert. Il se mit à la gauche de l'Infanterie, avec l'élite de la Cavalerie. Il partagea le reste en trois bandes, dont Ildiger conduisoit la premiére, Théodore Cappadocien la seconde, & Jean frere de Pappus, la troisiéme. Les factieux étoient opposez aux Romains, non pas en ordre de bataille, mais dispersez de côté & d'autre. Il y avoit assez proche d'eux, une grande multitude de Maures, commandez par Jabdas, & par Orthaias, pour ne rien dire des autres Chefs. Plusieurs d'entre eux ne gardoient pas la fidélité qu'ils avoient jurée à Stoza, aiant envoié assurer Germain, qu'ils se déclareroient pour lui, lorsque le combat seroit commencé. La réputation où sont les Maures, d'étre traîtres & perfides envers tous les Peuples, empêcha Germain d'ajoûter foi à leurs paroles. Ce fut aussi cette perfidie, si naturelle à leur Nation, qui fut cause qu'ils se rangérent derriére les factieux, afin d'attendre l'évenement du combat, & de se joindre aux victorieux contre les vaincus. Il est certain que les Maures étoient convenus ensemble, de laisser aller les séditieux au péril. Quand Stoza vit l'Etendard de Germain, il exhorta les siens à l'attaquer; mais les Eruliens refusérent de le suivre, bien qu'ils fussent de la faction; & ils l'avertirent, qu'il ne connoissoit pas assez les forces de Germain; mais que s'il avoit agréable d'aller fondre sur l'aîle-droite, elle étoit trop foible pour soûtenir le choc, & que quand elle auroit une fois plié, le desordre se mettroit aisément parmi le reste; au lieu que si Germain avoit l'avantage, leurs affaires seroient en un moment perduës, sans ressource.

2. Stoza convaincu de ces raisons, alla avec la fleur de ses troupes attaquer Jean, qui prit aussi-tôt la fuite. Les factieux poursuivirent vivement les fuiars, & enlevérent toutes leurs Enseignes. Quelques-uns étoient

déja venu fondre sur l'Infanterie, & l'avoient rompuë, lorsque Germain, aiant l'épée à la main, anima tellement les siens à charger l'ennemi, qu'il renversa le parti qui lui étoit opposé, & courut ensuite du côté où Stoza étoit. Ildiger & Théodore, étant venus pour seconder Germain, la mêlée fut si furieuse, que plusieurs des séditieux, qui donnoient la chasse aux Romains, furent pris eux-mêmes. Germain redoublant ses efforts, ils commençoient à branler, & à lâcher le pié. Il n'étoit aisé à l'un ni à l'autre des partis de reconnoître ses ennemis, parce qu'ils parloient tous la même langue, qu'ils portoient les mêmes habits, & les mêmes armes, & qu'ils étoient d'une taille semblable. C'est pourquoi Germain commanda à ses gens de demander à tous ceux qu'ils prendroient, de quel parti ils étoient, & s'ils ne disoient le mot du guet, de les tuer à l'instant. Il y eut un Soldat, qui, sans étre vû de qui que ce soit, persa, dans le fort de la mêlée, le cheval de Germain, qui couroit risque d'étre accablé, si ses Gardes ne l'eussent couvert de leurs boucliers, & ne l'eussent mis promptement sur un autre cheval. Dans cette confusion, Stoza eut le loisir de s'enfuïr avec un petit nombre des siens. Comme Germain exhortoit ses Soldats à aller vers le Camp des ennemis, ceux qui le gardoient vinrent au devant, & le combat fut si fort opiniâtré, que peu s'en falut que les assaillans ne fussent repoussez: Mais pendant que Germain leur résistoit, il s'avisa d'envoier une troupe d'autres Soldats les surprendre par derriére. Ceux-ci y étant allez, & n'aiant point trouvé de résistance, entrérent dans le Camp, & toute l'armée ensuite. Les Soldats occupez à ramasser du butin, n'avoient plus de crainte de l'ennemi, ni de respect pour leur Général, qui appréhendant que les séditieux ne se ralliassent, se mit à l'entrée du Camp, criant de toute sa force, & conjurant ses gens, qui n'avoient point d'oreilles pour l'entendre. Quand les Maures virent que les Romains étoient victorieux, ils chargérent les vaincus, & pillérent

rent le Camp. Stoza étoit venu d'abord vers eux, dans l'espérance de les mener à la charge; mais quand il vit comment ils s'y prenoient, tout ce qu'il pût faire fut de se sauver avec cent hommes. Plusieurs, qui s'étoient rassemblez autour de lui, essaiérent de faire un dernier effort; mais aiant été repoussez avec autant, ou même avec plus de vigueur que les autresfois, ils se rendirent à Germain, qui les assura de la vie. Ainsi Stoza abandonné de tous les Soldats Romains, se retira en Mauritanie, chez les Vandales, où il épousa la fille d'un Prince du païs, & y établit sa fortune. Tel fut le succés de cette sédition.

CHAPITRE XVIII.

1. Maximin forme une conjuration. 2. Germain la dissipe, & en fait mourir les Chefs.

1. Il y avoit parmi les Gardes de Théodore Cappadocien, un méchant homme, nommé Maximin; qui voulant usurper la tirannie, débaucha plusieurs Soldats, & qui, pour attirer plus de monde dans son parti, découvrit son dessein à Asclépiade, qui étoit d'une des plus illustres familles de la Palestine, & le plus intime ami de Théodore, à qui il donna d'abord avis de la conspiration, & incontinent aprés à Germain.

2. Ce Général faisant réflexion que les mouvemens dont l'Afrique avoit été ébranlée, n'étoient pas encore tout-à-fait calmez, aima mieux user de caresse, pour retenir ce séditieux dans son devoir, & prendre de lui un nouveau serment, que d'emploier la force des armes. C'est une coûtume établie depuis long-tems parmi les Romains, que nul n'est reçû Garde d'un Gouverneur de Province, qu'il ne prête serment de fidélité, & au Gouverneur, & à l'Empereur. Germain

envoia donc quérir Maximin, & aprés l'avoir loüé de son courage, lui témoigna souhaiter de l'avoir entre ses Gardes. Maximin fut ravi de recevoir cét honneur, & crût que ce lui seroit un nouveau moien d'exécuter la conspiration qu'il avoit formée. Il ne feignit point de promettre de servir fidélement, & de s'y obliger par les plus saints de tous les sermens; mais il les viola incontinent, & travailla avec plus d'ardeur qu'auparavant à établir sa tirannie. Un jour que la Ville célébroit une fête solennelle, les conjurez s'assemblérent à l'entour du Palais, où Germain faisoit un festin à ses amis, & où Maximin étoit présent, en qualité d'un de ses Gardes. On vint avertir Germain au milieu du repas, qu'il y avoit à la porte une troupe de séditieux, qui se plaignoiént que l'on leur devoit les Montres de plusieurs années. Il commanda à l'instant aux Gardes, dont la fidélité lui étoit connue, de veiller sur la contenance, & sur les actions de Maximin, sans néanmoins faire semblant de rien, & sans qu'il s'en apperçût. Cependant les factieux couroient dans le Cirque avec des cris & des menaces. Je croi que s'ils eussent eû le loisir d'assembler tous ceux de leur parti, il n'eût pas été possible de resister à leur violence. Mais Germain les prévint par sa diligence, & avant que leur nombre fût grossi, il dépêcha contre eux tous ceux qui étoient demeurez dans la fidélité. Ceux-ci attaquérent à l'improviste les conjurez, qui se voiant abandonnez de leur Chef, perdirent courage, & se laissérent mettre en déroute. Plusieurs demeurérent sur la place, & plusieurs furent pris, & conduits devant Germain. On ne rechercha pas ceux qui ne s'étoient point assemblez dans le Cirque, & qui n'avoient participé à la conjuration, qu'en secret. On examina si Maximin avoit continué dans ce malheureux dessein depuis son serment; & aprés qu'il eût été convaincu d'y avoir persisté, depuis ce tems-là, & même avec plus de chaleur qu'auparavant, il fut pendu proche de Carthage. Ainsi sa trame fut dissipée.

CHA-

CHAPITRE XIX.

1. Salomon retourne en Afrique avec plusieurs Chefs. 2. Il envoie Gontharis contre les Maures du mont Aurase, & vient ensuite lui même le venger de sa défaite. 3. Il prend le Fort de Zerbulon.

1. L'EMPEREUR rappela Germain, Symmaque & Dominique à Constantinople en la treiziéme année de son régne, & renvoia Salomon en Afrique une seconde fois avec une armée & des Chefs. Ces Chefs étoient Rufin & Léonce, fils de Sanna & petit-fils de Pharesmane, & Jean fils de Sisinniole. Martin & Valérien étoient retournez dés-auparavant à Constantinople. Quand Salomon fut arrivé à Carthage, où il trouva qu'il ne restoit plus rien de la conspiration de Stoza, il s'y conduisit avec une grande modération, & donna néanmoins tous les ordres qu'il crût nécessaires pour la sureté de l'Afrique. Il fit une reveuë des troupes, & renvoia à Justinien tous les Soldats dont la fidélité lui étoit suspecte, & il mit des recreuës en leur place. Pour ce qui est des Vandales, il les chassa tous, avec leurs femmes & leurs enfans. Il releva les murailles des Villes, & y établit de bonnes Loix, & rendit toute l'Afrique riche & heureuse, par la sagesse de son gouvernement.

2. Aprés avoir mis par tout un bon ordre, il se prépara à la guerre contre Jabdas, & contre les Maures du mont Aurase. Il envoia premiérement contre eux un de ses Gardes, nommé Gontharis, avec une partie des troupes. Quand ce Gontharis fut arrivé au fleuve Abigas, il se campa proche d'une petite Ville abandonnée, qu'on appele Bagaïs, & en étant venu aux mains, il fut vaincu, & contraint de se retirer dans son Camp, où les Maures le tenoient investi, lorsque

que Salomon arriva avec toutes ses forces, à un endroit qui n'étoit éloigné que de l'espace de quarante stades. Quand ce Général eût appris la perte que Gontharis avoit soufferte, il lui envoia un renfort, & ordre de se battre courageusement. Les Maures, qui avoient déja eu de l'avantage, s'avisérent d'un stratagéme, pour incommoder les Romains. Le fleuve Abigas a sa source dans le mont Aurase, d'où il décend dans la plaine qu'il arrose, comme il plaît aux habitans, parce qu'il est partagé en divers canaux que l'on ouvre, & que l'on ferme quand on veut. Les Maures bouchérent donc alors tous les canaux, & firent tomber toute l'eau au-tour du Camp des Romains; desorte qu'il s'y forma comme un lac, qui les jetta dans un péril & dans une appréhension extréme. Salomon accourut au premier bruit de cette nouvelle, & les Barbares épouvantez de sa présence, se retirérent au pié de la Montagne, à un endroit que l'on appele Babolis. Salomon y fit marcher toute son armée, donna bataille, & la gagna. Depuis ce tems-là les Maures jugérent, qu'il ne leur étoit pas avantageux de combattre à Enseignes déploiées, & qu'il valoit mieux se retirer dans des rochers inaccessibles, où les Romains seroient contraints de les abandonner, par la crainte de la fatigue qu'ils auroient à les poursuivre. Plusieurs se refugiérent dans la Mauritanie, & chez des peuples Barbares, qui habitent vers le Midi. Jabdas demeura ferme à la tête de vingt-mille hommes, & entra dans le fort de Zerbulon, qu'il avoit construit sur le mont Aurase. Salomon ne voulut point perdre de tems à faire un siége; mais aiant appris qu'il y avoit une maison toute neuve dans une campagne voisine, proche d'une petite Ville nommée Tamugade, il y mena son armée, & s'y arrêta pour fourager. Quand il eût tout pillé, & tout gâté, il s'en retourna vers le fort de Zerbulon.

3. Tandis que les Romains faisoient le dégât dans la campagne, Jabdas laissa dans le Fort ceux qu'il jugea les

les plus propres à le défendre, & gagna le sommet du mont Aurasé; avec la plus grande partie de ses troupes, à qui il craignoit que les vivres ne manquassent, si elles étoient demeurées dans le Fort. Quand il fut arrivé à Tumar, qui est un endroit plein de rochers, & bordé de précipices, il s'y arrêta. Les Romains tinrent le fort de Zerbulon assiégé durant trois jours; & comme la muraille en étoit basse, ils tirérent sur les Barbares avec tant de bonheur, qu'ils tuérent tous les Commandans. Mais comme ils n'en savoient rien, ils se résolurent de lever le siége la nuit qui suivoit le troisiéme jour, afin d'aller combattre Jabdas, & de revenir aprés vers le Fort, qu'ils espéroient de réduire alors avec moins de peine. Les Barbares qui se trouvoient trop foibles pour soûtenir le siége, depuis qu'ils n'avoient plus de Chefs, s'enfuïrent secrétement, & sans bruit. Quand le jour parut, les Romains pliérent leur bagage, & se préparérent à se retirer: Mais quand ils virent qu'il ne paroissoit point de Soldats sur les murailles, dans le tems qu'ils levoient le siége, ils s'en étonnérent, & s'arrêtérent un peu de tems, afin de reconnoître d'où cela venoit. Comme dans ce doute ils faisoient le tour du Fort, ils trouvérent que la porte, par-où les Barbares étoient sortis, avoit été laissée toute ouverte. Ils y entrérent donc par-là, & pillérent ce qui y étoit demeuré. Ils n'entreprirent pas de poursuivre les fuïars, parce qu'ils n'étoient armez qu'à la légére, & qu'ils ne savoient pas trop bien les chemins. Quand ils eûrent pris tout ce qui étoit dans ce Fort, ils y mirent garnison, & se retirérent.

CHAPITRE XX.

1. Salomon assiége Tumar. 2. Il anime ses Soldats. 3. Il prend la Montagne par l'adresse & par la valeur d'un Soldat, nommé Gizon. 4 Il prend la roche de Géminien. 5. Il établit un impôt dans la premiére Mauritanie.

1. QUAND ils furent arrivez à Tumar, où les ennemis s'étoient enfermez, & demeuroient en repos, ils s'y campérent en un lieu fort incommode, & où ils avoient beaucoup à souffrir par la disette de l'eau & des vivres. Ils consumérent là beaucoup de tems, durant lequel les Barbares ne firent point de sorties; tellement qu'ils y endurérent d'aussi grandes fatigues que celles qu'ils avoient endurées durant le siége. Rien ne leur faisoit tant de peine, que le manque d'eau, laquelle Salomon distribuoit lui-même, & dont il ne donnoit qu'un verre par jour à chaque personne. Quand ce Général vit que les plaintes des Soldats éclatoient publiquement, & qu'ils ne pouvoient plus supporter une si grande misére, il se résolut d'attaquer les ennemis, bien qu'ils fussent dans un poste avantageux, & dont l'accés étoit difficile, & il exhorta ses gens à cette entreprise, en ces termes.

2. *Aprés que le Ciel nous a tant favorisez, que de nous donner un heureux succés du siége du mont Aurase, dont l'entreprise surpassoit nos espérances, & qui ne pourra étre crû que par ceux qui en ont été témoins; il ne faut pas que nous méprisions une faveur si signalée, en manquant au secours qui nous est offert. Mais il faut que nous recherchions au milieu des dangers le bonheur, qui est le prix des belles actions. Les plus importantes affaires ne dépendent que d'une occasion d'un moment. Ceux qui trahissent leur fortune par*

leur

pur lâcheté, ne la doivent pas accuser des fautes dont ils sont coupables. Vous voiez la foiblesse des Maures; vous voiez où ils se sont renfermez eux-mêmes. Vous êtes obligez maintenant, ou d'attendre qu'ils se rendent, ou d'aller chercher la victoire dans le danger. Mais je me persuade que ce danger ne sera pas grand, parce que ces Barbares sont affoiblis par la faim qu'ils ont soufferte. Aiez, je vous prie, cette pensée présente à l'esprit, & faites bien vôtre devoir.

3. Aprés que Salomon eut ainsi exhorté ses gens, il considéra de quel côté il seroit plus à propos de faire l'attaque. Comme il étoit dans le doute & dans l'incertitude, à-cause que le lieu lui paroissoit de toutes parts également imprenable, la fortune lui découvrit un endroit par-où il pourroit entrer. Un certain Soldat, nommé Gizon, qui avoit charge de paier sa Compagnie, soit par divertissement, ou par hardiesse, ou par quelque sorte d'inspiration, s'avança, & grimpa sur le rocher. Quelques-uns de ses compagnons étonnez de la hardiesse de son entreprise, le suivoient de loin. Trois Maures qui gardoient les avenuës, & qui crûrent qu'il venoit à eux, coururent au-devant, mais tous trois par des chemins séparez, à-cause de la difficulté des passages. Gizon tua le premier qui arriva, & ensuite les deux autres. Ce que ceux qui étoient derriére aiant vû, ils jettérent de grands cris de joie. En même-tems toute l'armée y accourut, sans être conduite par son Chef, sans être excitée par le son des trompettes, & sans garder aucun ordre. Léonce & Rufin se signalérent en cette occasion par des exploits qui jettérent la terreur dans l'esprit des Maures, & qui les mirent en déroute. Quelques-uns furent pris, & tuez dans les détours de la Montagne. Jabdas blessé à la cuisse, se sauva dans la Mauritanie. Les Romains pillérent le Camp, & résolurent de n'abandonner jamais cette Montagne. Ils y ont depuis bâti des Forts, afin de s'y défendre contre les Maures.

4. Au milieu des précipices de cette Montagne, il s'éléve une roche, que les Anciens ont appelée la roche de Géminien, & où l'on avoit autre-fois bâti une petite Tour, afin que l'assiette du lieu y fit trouver une retraite assurée. Jabdas, qui ne s'imaginoit pas que les Romains en dûssent jamais approcher, & bien moins la prendre de force, y avoit enfermé quelques jours auparavant, ses femmes & ses richesses, & en avoit confié la garde à un vieux Capitaine de sa Nation. Cependant les Soldats victorieux, qui cherchoient les détours les plus reculez, & les endroits les plus inaccessibles, y arrivérent, & un d'eux commença à essaier, comme en se joüant, de monter à la Tour. Les femmes qui étoient dedans se mocquoient de la vanité de son entreprise. Le vieillard qui le regardoit d'en-haut, s'en railloit aussi. Cependant le Soldat s'attacha si bien avec ses piés & ses mains, qu'il gagna le haut, tira son épée, tua le Capitaine, lui coupa la tête, & la jetta en bas. Les Soldats animez par un exemple si extraordinaire, s'entre-aidérent à monter, & grimpérent à la Tour, prirent les femmes, & enlevérent toutes les richesses, que Salomon emploia à relever les murailles de plusieurs Villes.

5. Les Maures aiant ainsi été défaits, & s'étant ensuite retirez dans la Numidie, Salomon imposa un tribut à la Province de Sabé, qui est au de-là du mont Aurase. On l'appele la premiére Mauritanie, & elle a la Ville de Sitiple pour sa Métropole. Césarée est la Capitale de la Mauritanie seconde. Cette Ville a été réünie à l'Empire par Bélisaire. Les Romains n'y vont que par mer, à-cause que les Maures Sujets de Mastigas, tiennent tout le reste de la Mauritanie seconde. Depuis ce tems-là les Afriquains qui ont été soûmis à l'obéïssance de l'Empire, ont joüi d'une paix stable & durable, soûs le sage gouvernement de Salomon, & ont été les plus heureux peuples de la terre.

CHAPI-

CHAPITRE XXI.

1. *Justinien donne le Gouvernement de Pentapolis à Cyrus, & celui de Tripoli à Sergius.* 2. *Les Maures tuez dans un festin chez Sergius, sont l'occasion d'une guerre desavantageuse aux Romains.* 3. *Salomon y est tué.*

1. CETTE grande prospérité des Romains dans l'Afrique ne dura pas plus de quatre ans, & se changea en disgrace. Justinien donna, en la dix-septiéme année de son régne, le gouvernement de Pentapolis à Cyrus, & celui de Tripoli à Sergius, qui étoient tous deux fils de Bacchus, & neveux de Salomon.

2. Les Maures, surnommez Lévathes, vinrent avec une grande armée à la ville de Leptimagne, où étoit alors Sergius, publiant qu'ils venoient pour recevoir de lui les présens accoûtumez, & pour confirmer l'alliance. Sergius reçût dans la Ville, par l'avis de Pudentius, dont nous avons déja parlé, quatre-vingt des plus considérables de ces Barbares, leur accorda toutes leurs demandes, & laissa les autres dans un Fauxbourg. Pour ce qui est des quatre-vingt, il leur donna parole d'entretenir fidélement la paix, & leur fit un festin magnifique. On dit qu'ils étoient venus pour lui dresser un piége, & pour le tuer. Parmi les sujets de mécontentement qu'ils alléguérent dans la conférence, ils se plaignirent des dégâts faits par les Romains sur leurs terres, dont Sergius ne faisant aucun compte, se leva, comme s'il eût voulu s'en aller. Un Barbare lui porta la main sur l'épaule pour l'arrêter, & à l'instant les autres l'environnérent. Ce Barbare fut percé par un des Gardes de Sergius, & tous

tous les autres Barbares par les autres Gardes, excepté un seul qui se sauva d'abord, & alla porter à ses Compagnons la nouvelle de ce tumulte. Au même moment ils coururent tous à leur Camp, prirent leurs armes, & allérent fondre sur les Romains. Pudentius & Sergius menerent toutes leurs troupes audevant d'eux, les combattirent, les taillérent en piéces, pillérent le Camp, en enlevérent le bagage, & emmenérent les femmes & les enfans. Pudentius périt peu de tems aprés, par une hardiesse inconsidérée. Sergius remena sur le soir ses troupes victorieuses.

Les Barbares attaquérent bien-tôt aprés les Romains, avec plus d'appareil qu'auparavant. Sergius étoit alors auprés de son oncle Salomon, à qui il demandoit des troupes plus nombreuses & plus puissantes que les premiéres, & rencontra chez lui son frere Cyrus. Les Barbares étoient dans la Byzacéne, où ils faisoient beaucoup de dégât. Antalas, dont nous avons parlé en plusieurs occasions, y commandoit seul, a-cause de la fidélité avec laquelle il étoit demeuré attaché aux intérêts des Romains. Il s'étoit néanmoins passé deux affaires qui l'avoient mis en mauvaise intelligence avec Salomon. L'une, que ce Général l'avoit frustré de quelques provisions de bouche qui lui étoient destinées; l'autre, qu'il avoit fait mourir son frere, qui étoit accusé d'avoir excité une sédition. Ces deux raisons furent cause qu'Antalas se joignit aux Barbares, & qu'il marcha avec eux vers Carthage. Quand Salomon apprit cette nouvelle, il partit avec toutes ses troupes, pour aller au-devant de l'ennemi, qu'il rencontra à Tebeste, qui est à six journées de Carthage, où il se campa avec Cyrus, fils de son frere Bacchus, & avec son fils, qui se nommoit aussi Salomon. Mais comme il fut étonné du grand nombre des Barbares, il écrivit aux Capitaines des Lébanthares, qu'il avoit sujet de se plaindre, de ce qu'au préjudice de l'alliance, ils prenoient les armes

contre

contre les Romains ; qu'il étoit plus à propos de renouveler la paix, & qu'il les assuroit par les plus saints de tous les sermens, de leur faire obtenir une ample amnistie du passé. Les Barbares lui firent réponse, en raillant, qu'ils croioient bien qu'il étoit prêt de jurer sur les saints Livres des Chrétiens, que l'on appele les Evangiles, pour confirmer les promesses qu'il leur faisoit ; mais que puisque Sergius avoit aussi juré sur les Evangiles, & qu'il avoit depuis massacré ceux qui s'étoient fiez à son serment, ils étoient résolus de coure le hazard de la bataille, & d'éprouver de quelle force sont ces Livres sacrez contre les parjures, afin d'y pouvoir ajoûter foi à l'avenir, & de contracter une alliance plus assurée. Aprés que Salomon eût reçû cette réponse, il se prépara au combat.

Le lendemain il rencontra un parti des ennemis, qui emmenoient du butin ; il les batit, & prit le butin, dont les Soldats se plaignant qu'il ne leur faisoit point de part, il leur répondit, pour les appaiser, qu'ils attendissent la fin de la guerre, & qu'alors chacun recevroit des récompenses selon son mérite. Les Barbares étant venus depuis avec toutes leurs forces livrer la bataille, une partie des Soldats Romains ne s'y trouvérent pas, & ceux qui s'y trouvérent y firent mal leur devoir. Le succés paroissoit douteux d'abord ; mais dans la suite, les Barbares, qui avoient l'avantage du nombre, mirent leurs ennemis en fuite.

3. Salomon soûtint quelque-tems avec une poignée de ses gens, la grêle des traits des ennemis ; mais enfin, aiant été contraint de céder, son cheval tomba proche d'un ruisseau, ses Gardes le relevérent ; mais comme la douleur qu'il ressentoit de la chûte, l'empêchoit de pousser son cheval, il fut pris, & tué par les Barbares. Telle fut la fin de ce grand homme.

CHAPITRE XXII.

1. *Sergius succéde à Salomon, & se rend odieux.* 2. *Lettre d'Antalas à l'Empereur.* 3. *Salomon frere de Sergius prisonnier chez les Maures se délivre par adresse.* 4. *Il est cause par son imprudence de la prise de la Ville de l'Aribe.*

1. APRÉS la mort de Salomon, son neveu Sergius fut nommé par l'Empereur au gouvernement de l'Afrique. Il fut l'auteur de tous les malheurs qui y arrivérent, & il y rendit son administration odieuse à tout le monde. Les gens de Commandement le haïssoient, parce qu'encore qu'il fût jeune, & qu'il n'eût ni capacité, ni expérience, il ne laissoit pas d'avoir un orgueil insupportable, de traiter ceux qui l'approchoient, avec un mépris injurieux, & d'user insolemment de ses richesses, de son pouvoir, & de l'authorité de sa Charge. Il déplaisoit aux Soldats, à-cause qu'il étoit mol & efféminé, & aux Afriquains, pour toutes les raisons que je viens de dire; & de plus, parce qu'il avoit une passion furieuse de joüir de leurs biens, & de leurs femmes. Mais personne n'étoit si animé contre lui, que Jean, fils de Sisinniole, qui, bien que d'une naissance illustre, & d'une valeur éprouvée, n'avoit pourtant jamais pû gagner les bonnes graces de ce Gouverneur. Aussi ni lui, ni aucun autre, ne vouloit prendre les armes, ni s'opposer aux progrés des ennemis. Tous les Maures suivoient le parti d'Antalas. Stoza étoit revenu de Mauritanie, & comme il ne paroissoit point d'ennemis devant eux, ils ravageoient impunément le païs.

2. Antalas écrivit alors à Justinien en ces termes.

Je n'ai garde de nier que je sois vôtre sujet; mais les Maures

Maures aiant souffert de la part de Salomon toutes sortes d'inhumanitez depuis les Traitez d'alliance, ils ont été contraints de prendre les armes, non pas contre vous, mais contre un cruel ennemi, dont ils avoient de grandes raisons de se venger, & moi encore de plus grandes que tous les autres. Il ne s'est pas contenté de me frustrer des provisions que Bélisaire m'avoit taxées, & que vous aviez, la bonté de m'accorder, il a fait mourir ignominieusement mon frere, sans l'avoir pû accuser du moindre crime. Nous avons tiré quelque sorte de reparation des injures qu'il nous avoit faites. Si vous voulez retenir les Maures dans vôtre obéïssance, & recevoir d'eux les mêmes services qu'ils vous ont rendus par le passé, vous n'avez qu'à rappeler Sergius à Constantinople, & à envoier un autre Gouverneur en Afrique. Vous ne manquez pas de personnes plus sages que lui, & plus capables de cét Emploi. N'espérez pas que pendant qu'il aura ici le Commandement de vos troupes; il puisse y avoir de paix entre les Romains & les Maures. Justinien lût cette lettre, & apprit encore par d'autres voies, l'aversion générale que les Afriquains avoient contre Sergius, mais il ne voulut pas néanmoins lui ôter son Gouvernement, par quelque sorte de respect, pour la mémoire de Salomon, & en considération de ce qu'il y étoit mort pour le service de l'Empire. Voilà comment alloient alors les affaires.

3. Comme tout le monde croioit que Salomon, frere de Sergius, avoit été tué avec Salomon son oncle, personne ne songeoit plus à lui. Cependant il avoit seulement été pris par les Maures, qui lui avoient conservé la vie. Comme les Maures lui demandérent qui il étoit, il répondit qu'il étoit Vandale, & Esclave de Salomon; mais qu'il avoit un ami dans la ville de Laribe, qui étoit un Médecin, nommé Pégase, qui seroit bien-aise de l'achêter. Les Maures étant allez proche des murailles de la Ville, firent apeler Pégase, lui montrérent Salomon, & lui demandérent s'il le vouloit achêter? Aiant répondu qu'il le vouloit bien, ils s'accordérent du prix, à cinquante écus.

4. Quand

4. Quand Salomon fut dans la Ville, il commença à se moquer des Maures, de ce qu'ils s'étoient laissé tromper par lui, qui n'étoit encore qu'un enfant, & qu'il étoit fils de Bacchus, & neveu de Salomon. Les Barbares fâchez de s'étre ainsi laissé surprendre, & d'avoir perdu un gage qui étoit si cher à Sergius, & aux Romains, vinrent investir la Ville. Les habitans qui manquoient de vivres, & qui appréhendoient un siége, demandérent à capituler, & offrirent de l'argent. Les Maures, qui ne savoient pas à quelle disette la Place étoit réduite, qui n'osoient espérer de la prendre d'assaut, & qui ne savoient pas faire des siéges réguliers, composérent à trois mille écus, qu'ils touchérent, & s'en retournérent en leurs maisons.

CHAPITRE XXIII.

1. Imérius est pris par les Maures, & forcé de les aider à surprendre la Ville d'Adrumet. 2. Elle est reprise par l'adresse d'un Prêtre, nommé Paul. 3. Déplorable état de l'Afrique.

1. ANTALAS amassa encore quelques Maures dans la Byzacéne, ausquels se joignirent Stoza & les Vandales. Jean fils de Sisinniole, fléchi par les priéres des Afriquains, fit des levées pour s'opposer à leurs brigandages, & manda à Imérius, Thracien, qui commandoit les garnisons du païs, de le venir trouver à Ménéfese, avec le plus de Soldats qu'il lui seroit possible; mais aiant appris depuis que les ennemis s'étoient campez en ce lieu-là-même, il lui écrivit qu'il vint à un autre endroit, afin de les aller attaquer conjointement. Il arriva par mal-heur, que ceux qui portoient les lettres de Jean, s'égarérent dans le chemin, & ne rencontrérent point Imérius; de-

sorte

sorte qu'il alla droit au Camp des Maures, & tomba entre leurs mains. Il y avoit avec lui un jeune homme, nommé Sévérien, fils d'Asiatique, Emesien de nation, & Capitaine d'une Compagnie de cinquante chevaux, qui fut le seul qui se mit en défense; mais comme il fut contraint de céder au nombre, il gagna une colline, où ne pouvant résister non plus, il se rendit à composition. Les Maures ne tuérent personne; ils gardérent Imérius en prison, & donnérent à Stoza les Soldats, qui lui promirent volontiers de porter les armes contre les Romains. Pour ce qui est d'Imérius, ils le menacérent de le faire mourir, s'il ne faisoit ce qu'ils desiroient; & ils desiroient qu'il les rendît maîtres de la Ville d'Adrumet. Quand il en fut demeuré d'accord, ils allérent avec lui. Lorsqu'ils furent proche des murailles, ils l'envoiérent devant eux, accompagné de quelques Soldats de Stoza, & de quelques Maures qu'il traînoit enchaînez comme des Esclaves. Ils lui commandérent de dire aux Soldats qui gardoient la Porte, que les Romains avoient gagné la bataille, & que Jean arriveroit bien-tôt avec un nómbre incroiable de prisonniers, & d'entrer ensuite dans la Ville avec sa troupe. Il exécuta ce qui lui avoit été ordonné, & trompa de cette maniére les Habitans d'Adrumet, qui n'avoient aucune raison de se défier de lui, parce qu'ils le connoissoient pour le Commandant de toutes les garnisons de la Byzacéne. Ceux qui entrérent avec Imérius tirérent leurs épées, empêchérent les Gardes de fermer la porte, & firent entrer l'armée des Maures, qui pillérent la Ville, & y mirent une petite garnison. Ceux qui se sauvérent, ce qui n'étoit pas mal-aisé, allérent à Carthage. Imérius & Sévérien furent de ce nombre. Il y en eut plusieurs qui aimérent-mieux prendre le parti de Stoza.

2. Peu de jours aprés, un Prêtre, nommé Paul, qui avoit l'administration d'un Hospital, proposa aux plus notables des habitans, le dessein qu'il avoit d'aller à

à Carthage, dans l'espérance d'en amener bien-tôt une armée, pourvû que lorsqu'il arriveroit, ils eussent le soin de lui ouvrir une des portes. La proposition aiant été agréée, on le dêcendit du haut des murailles. Etant arrivé à la mer, il entra dans üne barque de Pêcheur, qui le conduisit à Carthage, où étant devant Sergius, il lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé, & lui demanda des troupes pour reprendre Adrumet. Sergius aiant refusé de lui en donner, parce qu'il ne vouloit pas affoiblir la garnison de Carthage, il le pria de lui donner au moins quelques Soldats, pour lui servir comme d'escorte. Aiant donc reçû environ quatre-vingt hommes, il s'avisa de ce stratagême. Il amassa quantité de barques, & d'autres petis vaisseaux, qu'il remplit de Matelots & de Païsans déguisez en Soldats. Quand il fut proche d'Adrumet, il envoia dire aux plus considérables des habitans, que Germain, neveu de l'Empereur, étoit arrivé avec une puissante Flôte, & qu'ils ne manquassent pas de tenir la nuit suivante une de leurs portes ouverte, pour le recevoir. Ainsi Paul entra dans la Ville, tua tous les Maures qui y étoient, & la remit en l'obéïssance de l'Empereur. Le bruit de l'arrivée de Germain s'étant répandu jusques dans Carthage, les Maures en conçûrent une telle épouvante, qu'ils s'enfuïrent aux extrémitez de l'Afrique. Mais depuis, mieux informez de la verité de ce qui s'étoit passé, ils se repentirent d'avoir donné la vie aux Adrumétins, de qui ils recevoient un si mauvais traitement.

3. Ils exercérent d'horribles cruautez dans la campagne; & n'épargnérent personne, de quelque condition que ce fût. C'étoit une effroiable solitude dans tout le païs, parce que ceux qui avoient pû se sauver de la fureur du Soldat, s'étoient refugiez dans les plus fortes Villes, ou dans la Sicile, & dans les autres Isles voisines. Les gens de qualité se retirérent tous à Constantinople, & entre autres, ce Paul, qui avoit repris Adrumet. Cependant les Maures faisoient tous-

le

le dégât qu'il est possible de s'imaginer, sans trouver de résistance, & sur tout Stoza, dont la puissance s'étoit beaucoup augmentée, & qui se voioit fortifié par un grand nombre de Soldats Romains, dont les uns s'étoient d'eux-mêmes donnez à lui, & les autres, aprés avoir été pris, lui avoient prêté serment de fidélité. Jean, qui étoit en grande considération parmi les Maures, ne voulut rendre aucun service, pour l'aversion qu'il avoit de Sergius.

CHAPITRE XXIV.

1. Aréobinde est envoié en Afrique avec des troupes. 2. Il en partage le gouvernement avec Sergius. 3. Jean, fils de Sisinniole tue Stoza dans un combat, & est tué incontinent aprés.

1. L'EMPEREUR envoia alors Aréobinde en Afrique, pour en étre Gouverneur. Il étoit d'une des plus illustres familles du Sénat; mais il n'entendoit rien à la guerre. Il envoia aussi avec lui le Préfet Anastase, qui étoit revenu depuis peu d'Italie, & quelques Compagnies d'Arméniens, commandez par Artabane & Jean, qui étoient fils de Jean, & de la race des Arsacides. Ils avoient nouvellement quitté, avec d'autres Arméniens, le parti des Perses, & embrassé celui des Romains. Aréobinde avoit avec lui sa sœur, & sa femme Préjecta, qui étoit fille de Vigilantia, sœur de Justinien.

2. Sergius ne fut pas revoqué, mais il demeura pour commander conjointement avec Aréobinde, & ils partagérent ensemble & les troupes & le païs. Sergius eut ordre de faire la guerre aux Barbares qui étoient en Numidie, & Aréobinde à ceux de la Byzacéne. Quand la Flôte fut arrivée à Carthage, Sergius alla avec ses troupes en Numidie.

3. Aréo-

3. Aréobinde aiant appris qu'Antalas & Stoza étoient proche de Sica-Venéria, qui est une Ville à trois journées de Carthage, il y envoia Jean, fils de Sisinniole, avec la fleur des troupes, & ordonna à Sergius de se joindre à lui, & de combattre ensemble l'ennemi. Mais Sergius ne tint conte de cét ordre: desorte que Jean se vit obligé d'en venir aux mains avec une armée, quoi qu'il n'eût qu'une poignée de gens. Il y avoit long-tems que Jean & Stoza étoient animez l'un contre l'autre, d'une haine furieuse; si bien que chacun ne souhaitoit rien tant, que de tuer son ennemi, de sa propre main, & il ne se fût pas soucié de mourir à l'instant-même. Avant que le combat commençât, ils se séparérent tous deux de leurs troupes, & poussérent leurs chevaux. Jean tira le premier, & blessa Stoza à la cuisse; il tomba à terre de ce coup, & mourut bien-tôt aprés. Les Maures l'appuiérent contre un arbre, tout épuisé de sang & de forces, & attaquérent vigoureusement l'ennemi, qu'ils surpassoient en nombre, & qu'ils mirent aisément en déroute. On dit que Jean assura alors, que la mort ne lui seroit qu'agréable, puisqu'il avoit été si heureux que de vaincre Stoza, comme il souhaitoit. Son cheval s'abatit dans une décente un peu roide, & le fit tomber. Au moment-même qu'il tâchoit de remonter dessus, les ennemis le saisirent, & le percérent de plusieurs coups. C'étoit un homme de grande réputation, & de grand mérite. Stoza qui respiroit encore, apprit la nouvelle de sa mort, & dit, pour derniéres paroles, qu'il n'avoit plus de regret de mourir. Jean, frere d'Artabane mourut aussi dans ce combat, où il se signala par de glorieux exploits contre l'ennemi. La nouvelle de cette défaite apporta beaucoup de déplaisir à l'Empereur, à-cause de la haute opinion qu'il avoit de la vertu de Jean. Au reste, comme il jugea qu'il y avoit de l'inconvénient à partager le gouvervement d'Afrique, il y laissa Aréobinde seul, & rappela Sergius, à qui il donna un autre emploi dans l'Italie.

CHAPI-

CHAPITRE XXV.

1. *Gontharis excite les Maures contre les Romains, & traite secrétement avec Antalas.* 2. *Aréobinde corromt Cutzinas.* 3. *Gontharis tend un piége à Aréobinde.*

1. DEUX mois aprés que Sergius fut sorti d'Afrique, Gontharis entreprit d'y établir sa tirannie, par les moiens que je dirai ici. Il demeuroit en Numidie, dont il commandoit les garnisons. Il négocia secrétement avec les Maures, pour les engager à lever des troupes; & ainsi dans le même-tems deux armées marchérent contre Carthage, dont l'une venoit de Numidie, & l'autre de la Byzacéne. Les Numides étoient commandez par Cutzinas & par Jabdas; les Byzacéniens par Antalas, & les autres troupes par Jean le Tiran, qu'elles avoient choisi pour leur Chef, depuis la mort de Stoza. Quand Aréobinde eut avis que tant de gens de guerre s'approchoient de Carthage, il y fit venir les Capitaines & les Soldats, & entre autres Gontharis, qui lui promit de bien servir. Et il prépara cependant la trahison que je vais dire. Il envoia son Cuisinier, qui étoit Maure, dans le Camp des ennemis, & lui donna ordre de faire semblant devant tout le monde de s'étre échapé de la maison de son maître, & de dire en particulier à Antalas, qu'il avoit intention de partager avec lui le roiaume d'Afrique: Antalas, aprés avoir écouté paisiblement la proposition, répondit seulement, que l'on n'avoit pas accoûtumé de traiter des affaires de cette importance, par l'entremise d'un Cuisinier. Cette réponse aiant été rapportée à Gontharis, il dépêcha vers Antalas un de ses Gardes, nommé Ulithée, de la fidélité duquel il étoit tres-assuré, & le chargea de l'engager à venir

en diligence à Carthage, & lui promettre, en cas qu'il y vint, de faire périr Aréobinde. Ulithée fit un traité secret avec Antalas, par lequel il fut accordé qu'Antalas auroit la Byzacène, la moitié des trésors d'Aréobinde, & quinze cens Soldats Romains; & que Gontharis posséderoit Carthage, & le reste de l'Afrique en qualité de Roi. Cét accord étant ainsi fait, Ulithée retourna à l'armée Romaine, qui s'étoit déja distribuée pour la garde des portes de Carthage. Les Barbares se hâtérent d'y aller. Ils arrivérent le premier jour à Décime; le lendemain en étant décampez, & aiant rencontré un parti de Romains, ils eûrent du desavantage. Gontharis rappela ces Romains-là dans le Camp, & leur reprocha de hazarder par imprudence les affaires de l'Empire.

2. Cependant Aréobinde sollicitoit Cutzinas de trahir les intérêts de son parti. Cutzinas lui promit de tourner les armes contre Antalas, lorsque l'on seroit dans la chaleur du combat. Les Maures n'ont point de fidélité ni entre eux, ni envers les autres. Gontharis, à qui Aréobinde communiqua cette affaire, desirant de la rompre, lui conseilla de ne se point fier à Cutzinas, qu'il ne lui eût donné ses enfans en ôtage. Pendant qu'Aréobinde & Cutzinas se faisoient faire divers messages, pour tendre un piége à Antalas, Gontharis lui envoia donner avis par Ulithée, de tout ce qui se brassoit contre lui. Antalas, bien loin de reprocher à Cutzinas sa perfidie, ne lui parla pas seulement de ce qu'il avoit tramé contre lui, non plus que de ce qu'il brassoit lui-même avec Gontharis. Ces deux hommes, bien que divisez d'affections & de sentimens, étoient unis par une conspiration criminelle, pour faire la guerre chacun à son ami. Voilà la disposition avec laquelle Cutzinas & Antalas menoient leurs troupes vers Carthage.

3. Pour ce qui est de Gontharis, il avoit dessein de tuer Aréobinde; mais il vouloit que ce fût dans la mêlée, afin de n'être pas soupçonné d'aspirer à la tiran-

fannie, & afin d'être prié, & comme forcé, aprés sa mort, de prendre le gouvernement d'Afrique. Il vint donc trouver Aréobinde, & lui persuada d'aller audevant de l'ennemi. Ils demeurérent d'accord de partir le lendemain à la pointe du jour. Le lendemain Aréobinde usa de remise, & consuma tout le tems à endosser sa cuirasse, & remit la sortie au jour suivant. Gontharis, qui crût que toutes ces remises étoient affectées, & qu'Aréobinde se défioit de quelque piége, se résolut d'exécuter son dessein à force ouverte.

CHAPITRE XXVI.

1. Gontharis épouvante Aréobinde, & anime les gens de guerre contre lui. 2. Aréobinde s'enfuit, & se sauve dans une Eglise. 3. Gontharis l'en fait sortir sur sa parole, & la viole à l'heure même.

1. VOICI donc ce qu'il fit le lendemain. Il ouvrit les portes dont il avoit la garde, & mit de grosses pierres au bas, afin que l'on ne les pût fermer. Il disposa des Soldats à l'entour des murailles, & se mit avec sa cuirasse dans le milieu d'une des portes. Il n'avoit pas dessein d'introduire les Maures dans la Ville; car comme les Maures n'ont point de fidélité, ils ne se fient aussi à personne. Et en cela, il y a de la justice, étant tres-raisonnable que ceux qui sont capables de trahir leurs propres amis, n'aient de la confiance en qui que ce soit, & que jugeant de tous les autres par eux-mêmes, ils soient continuellement dans les soupçons & les défiances. Gontharis n'espéroit donc pas que les Maures ajoûtassent foi à sa parole, & s'engageassent dans Carthage; mais il se figuroit

qu'Aréobinde prendroit l'épouvante, & s'enfuiroit à Constantinople. Cette conjecture n'étoit pas trop mal fondée, car il n'en fut empêché que par la tempête. Cependant il envoia quérir Athanase, & d'autres gens considérables. Artabane entre autres le vint trouver, qui l'exhorta à ne pas perdre courage, & à ne pas céder à l'impudence de Gontharis, & à s'aller opposer à ses desseins, avant qu'ils fussent plus avancez. Aréobinde envoia un de ses domestiques, nommé Phédre, pour voir en quelle disposition étoit Gontharis; mais quand ce Phédre eût rapporté qu'il usurpoit ouvertement la souveraine autorité, Aréobinde résolut de l'aller combattre.

Cependant Gontharis ne cessoit de parler desavantageusement d'Aréobinde parmi les Soldats, & de publier que c'étoit un lâche, qui avoit dessein de se sauver, d'emporter l'argent de l'Armée, & d'abandonner les Soldats à la misére de la famine, & à la fureur de leurs ennemis. Il s'avança même jusqu'à leur proposer de se saisir d'Aréobinde, & de lui-même, & de le mettre en prison. Il espéroit, ou qu'Aréobinde s'enfuiroit, ou qu'il seroit tué dans le desordre. Au reste, il promettoit aux Soldats de les paier de tout ce qui leur étoit dû, du passé.

2. Pendant que les gens de guerre s'amusoient à écouter ces paroles de Gontharis, Aréobinde survint avec Artabane. Le combat commença à la porte où étoit Gontharis. La victoire ne panchoit encore ni de côté ni d'autre; & les Soldats, qui étoient demeurez fidéles dans le service, s'assembloient pour aller charger les séditieux, lors qu'Aréobinde, qui n'étoit pas accoûtumé à voir répandre du sang, & qui ne pouvoit souffrir que l'on tuât des hommes en sa présence, se retira. Il y a une Eglise dans la Ville, proche du bord de la mer, qui est desservie par des personnes d'une piété exemplaire, que nous avons accoûtumé d'appeler Moines. Il n'y avoit pas long-tems que Salomon l'avoit bâtie, & qu'il l'avoit ceinte d'une double muraille,

raille, afin qu'elle pût servir de forteresse. Aréobinde s'y refugia, & y trouva sa femme & sa sœur, qu'il y avoit envoiez dés auparavant. Artabane & les autres se sauvérent où ils pûrent. Gontharis pleinement victorieux, s'empara du Palais, & mit des Gardes aux portes, & au port. D'abord il envoia quérir Anastase, qui le vint trouver incontinent, & qui lui témoigna, avec des termes pleins de flaterie, qu'il approuvoit extrémement tout ce qui avoit été fait.

3. Ensuite il fit dire par l'Evêque à Aréobinde, qu'il pouvoit venir au Palais sur sa parole; mais que s'il refusoit d'obéïr, il l'assiégeroit, & ne lui feroit aucune grace. L'Evêque, qui se nommoit Reparatus, jura à Aréobinde, de la part de Gontharis, qu'il ne lui seroit point fait de déplaisir; & en même-tems il ajoûta des menaces de ce qu'il auroit à craindre, s'il s'opiniâtroit à ne vouloir pas obéïr. Aréobinde tout saisi de fraieur, demeura d'accord de suivre l'Evêque, pourvû qu'il l'assurât de la vie, par un serment qu'il lui feroit, aprés avoir conferé le sacrement du Bâtême avec les cérémonies accoûtumées. L'Evêque l'en aiant assuré en la maniére qu'il desiroit, il le suivit incontinent, vêtu, non pas comme un Général d'Armée, ou un Gouverneur de Province, mais comme un particulier & un esclave. Les Romains appelent cette sorte de vêtement, une Casaque. Quand il fut arrivé proche du Palais, en présence de Gontharis, il se prosterna à ses piés, & lui présentant d'une main le livre des Evangiles, & de l'autre un enfant que l'Evêque avoit bâtisé, il demeura long-tems en cette posture de suppliant. Aprés que Gontharis l'ût relevé, il le conjura par tout ce qu'il y a de plus saint & de plus inviolable, de l'assurer de la vie. Gontharis le pria de prendre courage, & lui promit de le renvoier le lendemain à Carthage, avec sa femme, & ses richesses. Ensuite aiant renvoié l'Evêque, il le retint à souper, avec Athanase. Il lui donna la premiére place à table, & lui fit de

 grands

grands honneurs. Aprés le repas il l'envoia coucher seul dans une chambre, où Ulithée, & quelques autres le massacrérent, pendant qu'il pleuroit, & crioit d'une maniére tout-à-fait pitoiable. Ils donnérent la vie à Athanase; & je me persuade qu'ils ne daignérent pas le tuer, par le mépris qu'ils faisoient de sa vieillesse.

CHAPITRE XXVII.

1. Antalas se sépare de Gontharis. 2. Artabane conjure contre lui. 3. Discours de Grégoire. 4. Gontharis traite humainement la femme, & la sœur d'Aréobinde. 5. Il envoie Artabane contre les Maures.

1. Gontharis envoia, le jour suivant, la tête d'Aréobinde à Antalas; mais il le frustra de l'argent & des Soldats. Antalas étoit fort malcontent, de ce que Gontharis ne satisfaisoit pas aux conditions dont ils étoient convenus. Et quand il faisoit réfléxion sur les sermens par lesquels il avoit promis la vie à Aréobinde, & que depuis il les avoit violez, il ne croioit pas se pouvoir fier à lui en aucune façon. Il se persuadoit qu'un homme qui avoit manqué à des sermens si sacrez & si inviolables, par une infidélité toute sacrilége, ne pourroit jamais agir de bonne-foi avec personne. Aiant roulé plusieurs-fois toutes ces choses dans son esprit, il se résolut de se retirer, & de passer dans le parti de Justinien. Et comme il apprit que Marcense, Capitaine des garnisons de la Bizacéne, étoit dans une Isle voisine, il lui communiqua son dessein, par l'entremise d'un envoié, qu'il chargea d'un passe-port, pour le venir trouver;

trouver ; ce qu'il fit, & il demeura avec lui dans le Camp. Les Soldats de la Bizacéne demeuroient fermes dans la fidélité qu'ils devoient à l'Empereur, & gardoient la ville d'Adrumet. Les Soldats de Stoza aiant été informez de tout ce qui étoit arrivé, accoururent, sous la conduite de Jean leur Capitaine, à Gontharis, qui leur fit un accueüil favorable. Il y en avoit parmi eux cinq-cens qui étoient Romains, quatre-vingt qui étoient Huns, & les autres étoient Vandales.

2. Artabane alla au Palais, sous la foi publique, prêta le serment de fidélité au Tiran, & conjura incontinent aprés contre lui. Il communiqua son dessein à Grégoire son neveu, & à un Garde, nommé Artasire. Grégoire l'excita par ce discours à l'exécuter.

3. *Mon cher Artabane, vous avez maintenant l'occasion d'égaler, ou même de surpasser la gloire de Bélisaire. Il est venu ici avec une puissante armée, composée de braves Soldats, & de sages Chefs. Les Flôtes dont nous avons entendu parler par les Anciens, n'approchoient point de la sienne. Il ne manquoit ni d'argent, ni d'armes, ni d'hommes. Enfin, il avoit un équipage digne de la Majesté de l'Empire. Cependant il a eu peine, avec des forces si considérables, de remettre l'Afrique sous l'obéïssance de Justinien. Nous sommes maintenant aussi destituez de tous ces avantages, que si nous ne les avions jamais possédez. L'unique différence qui s'y trouve, est que les victoires de Bélisaire nous ont tellement épuisé d'hommes & de finances, que nous ne sommes plus capables de conserver nos conquêtes. L'espérance qui nous reste de les retenir, consiste dans vôtre bras & dans vôtre courage. Souvenez-vous que vous êtes issu du sang des Arsacides, & que ceux qui ont une origine aussi illustre que la vôtre, ont aussi un grand engagement à faire des actions heroïques. Vous-vous êtes signalé par de glorieux exploits, pour la défense de la liberté publique. Vous étiez encore jeune, quand vous tuâtes Acace, Gouverneur d'Arménie, & un Capitaine nommé Sittas. Vôtre mérite a été connu de Cosroez, lorsque vous avez com-*

combattu dans ses armées. Vous êtes trop généreux pour souffrir que l'Empire demeure assujetti à la fureur d'un brutal. Faites voir que tout ce que vous avez exécuté par le passé, procédoit de la grandeur de vôtre ame. Nous vous seconderons Artasire & moi, en tout ce que vous desirerez.

4. Gontharis tira la femme & la sœur d'Aréobinde de la prison, & leur donna un bel appartement. Il ne permit pas que l'on les offensât en quoi que ce fût. Il leur fournit tout ce qu'elles pouvoient souhaiter, & leur laissa la liberté de parler & d'agir comme il leur plaisoit. Il est vrai néanmoins, qu'il contraignit Prejecta d'écrire à Justinien son Oncle, qu'elle étoit traitée avec toute sorte d'honneur, & que Gontharis n'étoit pas l'auteur de la mort d'Aréobinde, Ulithée l'aiant tué sans sa participation. Gontharis suivoit en cela l'avis de Pasiphile, l'un des conjurez, & qui avoit le plus travaillé à l'établissement de la tirannie. Ce Pasiphile l'assuroit, que par ce moien l'Empereur la lui accorderoit en mariage, & que ses parens lui donneroient une grande dot.

5. Il commanda ensuite à Artabane de mener les troupes contre Antalas, & contre les Maures. Cutzinas s'étoit séparé ouvertement d'Antalas, pour se joindre à Gontharis, à qui il avoit donné sa femme & ses enfans en ôtage. Artabane, & Jean qui commandoit les troupes qui avoient été de la faction de Stoza, d'Ulithée & de Cutzinas, menérent conjointement l'armée contre l'ennemi, qu'ils rencontrérent un peu au delà de la Ville d'Adrumet, où ils s'arrêtérent, & passérent la nuit. Le lendemain Jean & Ulithée demeurérent au même endroit avec une partie des troupes. Artabane & Cutzinas attaquérent les Maures, qui prirent aussi-tôt la fuite. Mais Artabane faisant tout d'un coup tourner les Enseignes, se retira aussi, dont Ulithée fut si sensiblement touché, qu'il eut envie de le tuer dans le Camp. Artabane dit pour s'excuser, qu'il avoit appréhendé que Marcense ne sortît d'Adrumet, & ne le taillât en piéces, & qu'il

étoit nécessaire que Gontharis marchât lui-même avec toutes les forces. D'abord il avoit dessein d'aller à Adrumet, & de s'y joindre aux troupes de l'Empereur : mais depuis y aiant bien pensé, il trouva qu'il étoit bien plus à propos de délivrer, par la mort du Tiran, l'Afrique & l'Empire, des maux qu'il leur faisoit souffrir. Il alla ensuite à Carthage, pour dire à Gontharis qu'il faloit emploier toutes les troupes contre l'ennemi. Gontharis, aprés avoir pris conseil de Pasiphile, résolut de laisser une garnison suffisante dans la Ville, & de mettre tout le reste des Soldats sous les armes. Il emploia les jours suivans ceux de qui il avoit quelque soupçon, bien que sans fondement, & il donna ordre à Pasiphile, qui devoit demeurer Gouverneur, de tuer tous les Grécs, sans exception.

CHAPITRE XXVIII.

1. *Gontharis est tué dans un festin.* 2. *Artabane est fait Gouverneur d'Afrique.* 3. *Jean lui succéde, & fait divers exploits.*

1. QUAND il eut disposé des affaires comme il lui plût, il résolut de régaler ses amis le jour de devant son départ. Il fit le festin dans une sale, où il y avoit trois tables. Il étoit assis à la premiére avec Athanase, Artabane, Pierre de Thrace, qui avoit été Garde de Salomon, & quelques autres de ses amis. Les deux autres étoient remplies des principaux des Vandales. Pasiphile traitoit en particulier Jean, Capitaine des Soldats qui avoient suivi le parti de Stoza. Les autres amis de Gontharis avoient de même diverses tables, où ils avoient convié ceux qu'ils

 avoient

avoient voulu. Du moment qu'Artabane fut prié de ce festin, il crut que ce lui seroit une occasion favorable d'exécuter l'entreprise qu'il avoit formée de se défaire du Tiran. Il communiqua son dessein à Grégoire, à Artasire, & à trois Gardes, à qui il commanda d'entrer dans la sale, selon la coutume, avec leurs armes, & d'accomplir ce qu'ils avoient projetté, lorsqu'ils verroient le tems propre, & lorsqu'Artasire, qui devoit commencer, leur en donneroit l'exemple. Il donna aussi ordre à Grégoire d'assembler dans le Palais les plus hardis des Arméniens avec leurs épées: car il n'est pas permis de porter d'autres armes dans la Ville à la suite des Capitaines, de les laisser à l'entrée, d'entrer avec ses Gardes; de ne rien découvrir, & de témoigner seulement de craindre, que Gontharis n'eût invité Artabane, afin d'entreprendre sur sa vie, & de se mettre, à-cause de cela, à-l'entour des Gardes de Gontharis, comme s'ils les eussent gardez eux-mêmes. Il leur ordonna aussi de s'amuser, comme par divertissement, à manier leurs boucliers, & s'ils entendoient du bruit dans le Palais, d'y accourir. Voilà l'ordre que donna Artabane, qui fut suivi exactement par Grégoire. Artasire s'avisa de couper des flêches, & d'en attacher des morceaux à son bras gauche, par dessous sa chemise, depuis le poignet jusqu'au coude, afin de parer les coups que l'on lui porteroit. Cela fait, il parla à Artabane en ces termes. *J'espére exécuter généreusement mon entreprise, & enfoncer mon épée dans le corps de Gontharis. Mais je ne sai quel en sera le succés, & si Dieu, irrité contre ce Tiran, secondera mon bras; ou si étant offensé de mes pechez, il rendra mes efforts inutiles. Si le coup que je lui donnerai n'est pas mortel, tuez-moi à l'instant, de mon épée, depeur qu'étant appliqué à la question, je n'avoüasse, par la violence de la douleur, que c'est à vôtre sollicitation que j'ai entrepris cette action, que je mourusse d'un supplice infame, & que je ne fusse cause, bien que malgré-moi, que vous périssiez.* Artasire, aprés avoir dit ces paroles, entra avec Grégoire

goire dans la sale du festin, & se mit debout derriére Artabane. Les autres demeurérent dehors avec les Gardes, & y firent ce qui leur avoit été ordonné. Dés le commencement du souper, Artasire vouloit accomplir son dessein, & il avoit déja la main sur la garde de son épée, lorsque Grégoire le retint, & lui dit en langue Arménienne, que Gontharis n'avoit pas encore assez bû. Artasire lui repartit, en soûpirant; Que vous m'avez arrêté mal à propos, dans la belle disposition où j'étois. Le festin étant fort avancé, & Gontharis aiant beaucoup bû, il donna, par je ne sai quelle vanité, quelques plats à ses Gardes, qui sortirent pour aller manger, exceptés trois, qui demeurérent, dont Ulithée étoit un. Artasire sortit aussi, comme pour manger avec les autres. Comme il étoit dehors, il lui vint en la pensée qu'il pourroit avoir de la peine à tirer son poignard, & il jetta le fourreau, mit le fer tout nud soûs sa robe, & courut à Gontharis, comme pour lui dire quelque chose en secret. Artabane, qui s'en aperçut, étant enflâmé de colére, & agité d'inquiétudes, à-cause de l'incertitude du succés d'une entreprise si hazardeuse, fit paroître toutes sortes de couleurs sur son visage, desorte qu'il étoit aisé de connoître qu'il y avoit part. Pierre vit tout sans parler, parce que l'affection qu'il avoit pour l'Empereur, lui donnoit de la joie de ce qui se passoit. Comme Artasire étoit proche de Gontharis, un Officier le repoussa, & s'écria en voiant le poignard. Gontharis porta une de ses mains à sa tête, & regarda fixement Artasire, qui lui donna un coup, dont il lui coupa les doigts, & lui abatit une partie du têt. Alors Pierre exhorta Artasire à haute voix, de massacrer le plus scélérat de tous les hommes. Comme Gontharis faisoit effort pour se lever, Artabane, qui étoit proche de lui, tira son épée, qui étoit une épée à deux trenchans, & la lui enfonça dans le corps, jusqu'à la garde. Gontharis, quoi que blessé, ne laissa d'essaier de se relever, mais il retomba à l'instant.

Ulithée voulut porter un coup d'épée à Artasire ; mais il le para du bras gauche, & reçût un notable secours des morceaux de flêche qu'il s'étoit avisé d'y attacher, & il tua lui-même Ulithée. Pierre & Artabane s'étant saisis, l'un de l'épée de Gontharis, & l'autre de celle d'Ulithée, se défirent de tous les Gardes. Les Arméniens qui étoient dehors, accoururent au bruit qui se faisoit dans la sale du festin, où ils taillérent en piéces les Vandales & les amis du Tiran. Artabane conjura Athanase d'avoir soin de l'argent qui avoit appartenu à Aréobinde, & qui étoit dans le Palais. Quand les Gardes sûrent la mort de Gontharis, comme la plûpart avoient servi soûs Aréobinde, ils se joignirent aux Arméniens, & proclamérent Justinien victorieux. Ces voix, qui étoient poussées par un grand nombre de personnes, & qui se fortifioient toûjours, se répandirent par toute la Ville. Tous ceux qui étoient affectionnez au service de l'Empereur, entrérent de force dans les maisons des séditieux, & les tuérent. Les uns étoient ensevelis dans le sommeil, les autres mangeoient, & d'autres étoient saisis de fraieur, & n'attendoient que la mort. Pasiphile fut enveloppé dans ce desordre. Jean se réfugia dans l'Eglise avec des Vandales, qu'Artabane retira soûs la foi publique, & il les envoia à Constantinople. Pour ce qui est de la Ville de Carthage, il la maintint dans l'obéïssance de l'Empereur. Ce meurtre arriva en la dix-neuviéme année du régne de Justinien, trente jours aprés l'établissement de la tirannie.

2. Artabane aquit par cét exploit une haute réputation. Prejecta, femme d'Aréobinde, lui fit de grands présens. L'Empereur lui donna le gouvernement d'Afrique ; mais il demanda bien-tôt aprés la permission de retourner à Constantinople, & l'obtint.

3. On mit en sa place Jean, frere de Pappus, qui défit Antalas & les Maures, & qui reprit les Enseignes que ces Barbares avoient emportées lorsqu'ils tuérent

Salo-

Salomon. Il chassa tous les autres bien loin au delà des frontiéres de l'Empire. Les Lébantins étant venus peu de tems aprés des environs de Tripoli dans la Byzacéne, se joignirent aux troupes d'Antalas. Jean, qui alla audevant d'eux, en fut vaincu, il laissa un grand nombre de ses gens sur la place, & se sauva à Laribe. Alors les Barbares coururent tout le païs jusqu'à Carthage, & exercérent les derniéres cruautez sur ceux qui tombérent entre leurs mains. Jean ramassa bientôt aprés ce qui lui restoit de Soldats, & fit alliance avec les Maures que Cutzinas commandoit. Il donna bataille aux ennemis, & la gagna contre toutes les apparences. Les Romains firent un grand carnage des fuïars. Quelques-uns néanmoins s'enfuïrent aux extrémitez de l'Afrique. Ainsi les Afriquains réduits à un petit nombre, par les malheurs de la guerre, & à la derniére indigence, commencérent à joüir d'un peu de repos.



HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES GOTHS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

1. Zénon est Empereur d'Orient, & Augustule d'Occident. 2. Odoacer usurpe l'autorité souveraine en Italie. 3. Théodoric entreprend contre lui la guerre, à la persuasion de Zénon, & l'assiége dans Ravenne. 4. Assiette de cette Ville. 5. Traité de paix violé par Théodoric. 6. Son Eloge. 7. Sa mort.

1. VOILA le succés que les armes des Romains eurent dans l'Afrique. Je racontenterai maintenant les guerres qu'ils ont faites contre les Goths, aprés néanmoins que j'aurai remarqué ce qui étoit arrivé dés auparavant à ces peuples, dans l'Italie. Pendant que Zénon jouïssoit de l'Empire d'Orient, Auguste, que les Romains appeloient Augustule, à-cause

se de son bas âge, possédoit celui d'Occident, qui étoit gouverné avec une rare prudence par son pere Oreste. Les Romains avoient fait alliance un peu auparavant avec les Scirres, les Alains & d'autres Goths, depuis les pertes qu'ils avoient souffertes par les violences d'Alaric & d'Attila, desqu'elles j'ai parlé dans les livres précédens. Il est certain que plus la puissance de ces Barbares s'étoit accrue, plus aussi la dignité de l'Empire avoit été avilie, & plus la liberté des Romains avoit été opprimée, sous l'apparence de l'alliance de ces étrangers. Ils contraignirent les Romains à faire beaucoup de choses qui n'étoient guéres conformes à leur inclination, & ils montérent à un si grand excés d'impudence, que de demander le partage des terres de l'Italie, & de massacrer Oreste, parce qu'il leur en refusoit le tiers.

2. Ils avoient parmi eux un nommé Odoacer, qui avoit été Garde de l'Empereur, & qui les assura d'un heureux succés de tous leurs conseils, s'ils lui vouloient mettre en main le Commandement. Ainsi il s'empara de la souveraine autorité, sans toutefois faire d'autre mal à l'Empereur, que de le réduire à une condition privée. Il distribua ensuite aux Goths le tiers des terres, & affermit par ce moien les fondemens de sa tirannie, où il se maintint l'espace de dix ans.

3. Les Goths qui s'étoient établis dans la Thrace par la permission de l'Empereur, prirent dans le même-tems les armes contre les Romains, sous les auspices de Théodoric qui étoit Patrice, & qui avoit eu l'honneur de s'asseoir à Constantinople dans la chaire Consulaire. Zénon, pour user de quelque sorte d'accommodement, leur proposa de tourner ses armes contre Odoacer, & lui persuada que, comme il avoit l'honneur d'être du Sénat, il lui seroit plus glorieux de détruire la puissance d'un Tiran, & de s'assurer de la possession paisible de l'Italie, que de s'ex-

s'exposer aux hazars d'une guerre avec l'Empire. Théodoric fort aise de cette proposition, partit avec une multitude infinie de peuple, qui traînoit sur des chariots, des meubles, des femmes & des enfans. Quand ils furent arrivez au Golphe Ionique, ils ne le pûrent traverser, faute de vaisseaux, & furent contraints de faire le tour le long des bords, par le païs, tant de Taulentins, que de quelques autres Nations. Odoacer vint audevant d'eux, & en aiant été vaincu en plusieurs rencontres, il s'enferma dans Ravenne. Les Goths firent plusieurs siéges, & prirent plusieurs places, mais ils ne pûrent prendre ni le Fort de Césène, qui est à trente stades de Ravenne, ni Ravenne-même, soit de force, ou par composition.

4. La Ville est au milieu d'une rase campagne, à deux lieuës de la mer Ionique. Il n'est pas aisé de l'attaquer ni par mer, ni par terre. Les écueüils qui occupent l'espace de trente stades à l'entour, empêchent que l'on ne l'aborde par mer, & les eaux que le Pô, & d'autres riviéres répandent sur la terre, ne permettent pas à une armée d'en approcher. Il y arrive une chose merveilleuse. La mer inonde tous les matins un aussi grand espace de terre, qu'un homme de pié en peut faire en un jour, & elle se retire le soir. Ceux qui veulent porter des vivres & des marchandises dans la Ville, ou en emporter, les mettent dans des vaisseaux, & attendent le flux & le reflux de la mer. Cela n'arrive pas à Ravenne seulement, mais aussi dans tout le païs voisin, jusqu'à Aquilée, bien que ce ne soit pas toûjours de la même maniére. Lorsque la Lune ne répand qu'une foible lumiére sur la terre, le flux de la mer est fort petit, mais il est extrémement grand lorsque la Lune est pleine. Je ne dirai rien davantage sur ce sujet.

5. Aprés trois ans de siége, les assiégeans étant lassez par tant de fatigues, & par une si grande longueur, les assiégés étant pressez par la faim, & par la disette des vivres, ils en vinrent à une composition

tion par l'entremise de l'Evêque, & demeurérent d'accord, que Théodoric & Odoacer partageroient la Ville avec un pouvoir égal. Cét accord fut exécuté durant quelque-tems, mais depuis, Théodoric tendit un piége à Odoacer, & le massacra dans un festin. Aiant ensuite attiré dans son parti les Soldats qui avoient servi soûs Odoacer, il commanda seul sur les Italiens, & sur les Goths avec une puissance absolue. Il ne prit néanmoins ni le nom, ni l'habit d'Empereur des Romains; il se contenta de la qualité de Roi, qui est celle que portent les Capitaines des Barbares.

6. Il faut pourtant avouer, qu'il a gouverné ses Sujets avec toutes les vertus qui sont dignes d'un grand Empereur. Il a maintenu la Justice, il a établi de bonnes Loix, il a défendu son païs de l'invasion de ses voisins, & a donné toutes les preuves d'une prudence, & d'une valeur extraordinaire. Il n'a fait aucune injustice à ses Sujets; ni permis que l'on leur en fît, si ce n'est qu'il a souffert que les Goths aient partagé entre eux les terres, qui avoient été distribuées par Odoacer à ceux qui suivoient son parti. Enfin, quoi que Théodoric n'eût que le titre de Roi, il ne laissa pas d'arriver à la gloire des plus illustres Empereurs, qui aient jamais monté sur le trône des Césars. Il fut également cheri par les Goths, & par les Italiens; ce qui n'arrive pas d'ordinaire parmi les hommes, qui n'ont accoûtumé d'approuver dans le gouvernement de l'Etat, que ce qui est conforme à leurs interêts, & qui condamnent tout ce qui y est contraire. Aprés avoir régné trente-sept ans, & s'être rendu formidable à ses ennemis, il mourut de cette maniére.

7. Symmaque & son gendre Boëce étoient des plus illustres du Sénat, & avoient été Consuls. Ils s'étoient particuliérement adonnez à la Philosophie, & rendoient tres-exactement la justice. Leur libéralité soulageoit la misére des Citoiens & des étrangers. La gloi-

gloire qu'ils s'étoient aquise par tant de belles actions, excita la jalousie de certains calomniateurs, qui les rendirent tellement suspects à Théodoric par leurs faux rapports, qu'il les fit mourir, & qu'il confisqua leurs biens. Quelques jours aprés étant à table, & voiant la tête d'un poisson dans un plat, il s'imagina voir la tête de Symmaque, qui le ménaçoit terriblement. Etant étonné par ce prodige, il se retira dans sa chambre, fut saisi d'un frisson, & se mit au lit. Il raconta ensuite à son Médecin, nommé Elpidius, ce qui lui étoit arrivé, pleura le meurtre de Symmaque & de Boëce, & expira ainsi dans le regret, & dans les larmes. Ce fut l'unique injustice qu'il commit contre ses Sujets, que de condamner ces deux grands personnages, sans connoissance de cause, contre sa coûtume.

CHAPITRE II.

1. Sage conduite d'Amalasonte dans l'éducation de son fils Atalaric, & dans le gouvernement de son Etat. 2. Plainte des Goths. 3. Débauche du jeune Prince. 4. Fermeté de la Reine sa mere, & l'adresse qu'elle eut de dissiper les conjurations.

1. ATALARIC petit-fils de Théodoric, lui succéda, bien qu'il ne fût âgé que de huit ans, & qu'il fût sous la tutelle de la Reine Amalasonte sa mere, son pere étant déja décédé. Justinien parvint dans le même-tems à l'Empire de Constantinople. Cette Princesse fit paroître une sagesse & une justice merveilleuse dans l'éducation de son fils, & dans la régence de son Etat, & sur tout une générosité qui étoit au dessus de son séxe. Pendant qu'elle eut la puissance entre les mains, elle ne permit

pas qu'un Romain fût condamné à aucune peine corporelle, ni même à l'amende, & elle resista avec une fermeté invincible, à la passion que les Goths avoient de les opprimer. Elle restitua les biens de Symmaque & de Boëce à leurs enfans. Pour ce qui est de l'éducation de son fils, elle souhaitoit qu'il fût élevé à façon des Princes Romains, qu'il apprît la grammaire, & qu'il s'entretint souvent avec trois vieillars de sa Nation, qui excelloient en modération, & en prudence. Cela ne plaisoit nullement aux Goths, qui desiroient un Gouvernement moins policé, afin de commettre impunément des violences.

Un jour qu'il avoit fait quelque faute, elle lui donna un soufflet dans sa chambre, d'où il sortit en pleurant, & s'en alla dans l'appartement des hommes. Les Goths qui s'y trouvérent se mirent en colére, & s'emportérent à des paroles injurieuses contre la Reine, disant qu'elle avoit dessein de faire mourir ce jeune Prince, & de se remarier, afin de posséder avec un nouvel époux le Roiaume des Goths & des Italiens. Ils assemblérent ensuite les plus considérables d'entre eux, & allérent trouver Amalasonte, pour se plaindre de la maniére dont elle faisoit élever le Roi, & pour lui remontrer, que l'étude étoit contraire à la valeur. Que les préceptes des vieillars n'étoient propres qu'à abatre & à amollir un jeune courage. Qu'un Prince destiné à de grands exploits, devoit être nourri dans l'exercice des armes, & non pas sous la conduite d'un Précepteur. Que jamais Théodoric n'avoit voulu permettre que les Goths envoiassent leurs enfans aux écoles, & qu'il avoit accoûtumé de dire, que ceux qui avoient eû peur d'une férule, n'avoient jamais assez de hardiesse pour mépriser les épées nuës. Qu'ils la prioient de se souvenir, que ce Prince, qui avoit conquis un grand Roiaume où il n'avoit aucun droit, n'avoit jamais eû la moindre teinture des Lettres. Qu'il faloit donc renvoier les Pédagogues, & mettre auprés du Roi de jeunes

Seigneurs, qui lui inspirassent un air de régner, qui fût mâle, généreux, & conforme au génie de la Nation.

3. Amalasonte n'approuvoit nullement ce discours; mais comme elle apprehendoit que ces hommes violens ne formassent quelque parti, elle fit semblant de l'avoir fort agréable, & leur accorda ce qu'ils demandoient. On éloigna donc les vieillars d'auprés d'Atalaric, & l'on mit de jeunes gens en leur place, qui n'étoient guéres plus âgez que lui, qui l'engagérent dans la débauche du vin & des femmes, & qui lui inspirérent du mépris pour la Reine sa mere, dans le tems même que ses Sujets tramoient diverses intrigues pour la chasser de sa Cour.

4. Amalasonte ne s'étonnoit pas de ces factions, & ne perdit pas courage comme une femme, mais usant de son autorité, elle envoia trois des principaux Chefs de parti en trois différens endroits d'Italie, sous prétexte de garder les frontiéres, & de s'opposer aux courses des ennemis. Ces trois hommes, quoique divisez par la distance des lieux, s'unissoient par la conspiration de leurs parens, & de leurs amis, pour ruiner cette Princesse, qui ne pouvant plus souffrir les desseins qui se faisoient contre sa vie, envoia témoigner à Justinien l'impatience qu'elle avoit de quitter l'Italie, & d'aller à Constantinople. Justinien ravi de cette proposition, lui fit réponse qu'elle pourroit venir quand il lui plairoit, & commanda de lui préparer un Palais à Dyrrachium, pour y demeurer tant qu'elle l'auroit agréable, & pour venir ensuite à Constantinople. Elle choisit donc trois Goths, fort hardis, & qui lui étoient tres-affidez, pour assassiner les trois auteurs de la sédition. Ensuite elle fit monter sur un vaisseau quelques-uns des plus affectionnez des ses Sujets, y fit charger de grandes richesses, & principalement quatre mille marcs d'or, & leur commanda d'aller à Dyrrachium, avec défense néanmoins de rien débarquer jusqu'à nouvel

vel ordre. Son dessein étoit, d'attendre la mort des trois séditieux, afin de demeurer en Italie, & de faire revenir le vaisseau; ou, si quelqu'un d'eux échapoit, de faire voile dans le Levant, & d'y emporter ses trésors. Voilà le dessein qu'avoit Amalasonte, dont les ordres furent fidélement exécutez. Les trois Chefs de parti aiant été tuez comme elle le desiroit, elle fit rapporter ses richesses, & demeura à Ravenne, où elle maintint son autorité.

CHAPITRE III.

1. *Portrait de Théodat.* 2. *Jugement de Procope sur la Religion.* 3. *Amalasonte médite de livrer l'Italie à Justinien.* 4. *Lettre de Justinien à Amalasonte, & la réponse.*

1. Il y avoit parmi les Goths un neveu de Théodoric, fils de sa sœur Amalafride, nommé Théodat, qui étoit déja avancé en âge, & qui savoit la Langue Latine & la Philosophie de Platon. Il étoit d'un naturel timide & lâche, & avoit une forte aversion pour la guerre, & une extréme inclination pour l'argent. Il possédoit une grande partie des terres de Toscane, & vouloit contraindre les propriétaires de celles qu'il ne possédoit pas, de les lui abandonner; car il croioit que c'étoit un malheur que d'avoir des voisins. Amalasonte avoit fait tous les efforts possibles pour reprimer son avarice, & l'avoit tellement irrité, qu'il étoit comme résolu de livrer la Toscane à Justinien, d'en tirer de l'argent, & une dignité dans le Sénat pour récompense, & d'aller passer le reste de sa vie à Constantinople. Comme il rouloit ce dessein dans son esprit, Hypatius Evéque d'Ephése, & Démétrius Evéque de Philippes, qui est une Ville de la Macédoine, arrivérent de Constan-

stantinople pour conferer avec l'Evêque de Rome, sur une matiére de doctrine, qui partageoit alors les sentimens des Chrétiens.

4. Je ne dirai pas en quoi consistoit la question, quoi que j'en sois bien informé, parce que j'estime, que c'est un orgueil plein de folie, que d'entreprendre de pénétrer l'essence de Dieu. Comment l'homme, qui ne se connoit pas lui-même, pourroit-il comprendre la nature de la Divinité? Je suis d'avis de couvrir du voile d'un religieux silence des mystéres que l'on doit honorer par une croiance respectueuse, & de ne rien dire de Dieu, si ce n'est qu'il a une puissance & une bonté qui sont infinies. Mais que ceux qui sont élevez aux dignitez de l'Eglise, ou même les particuliers jugent de ces choses comme il leur plaira. Théodat parla en secret à ces deux Evêques, & les chargea d'exposer à Justinien son dessein, tel que je l'ai rapporté.

5. Cependant Atalaric, qui s'étoit abandonné à la débauche, en contracta une certaine langueur qui le consumoit. Amalasonte, qui ne pouvoit avoir de confiance en lui, en l'état où il s'étoit réduit, & qui ne se pouvoit promettre de sureté aprés sa mort, à-cause qu'elle avoit aigri les plus apparens du Roiaume, se trouvoit dans une étrange perpléxité, & méditoit de remettre entre les mains de Justinien la domination sur les Goths, & sur les Italiens. Il y avoit un certain Aléxandre, qui étoit venu par l'ordre de cét Empereur, avec Démétrius & Hypatius, pour s'informer des affaires d'Amalasonte, & pour apprendre les raisons qui l'avoient empêché de faire le voiage de Levant, quoi qu'elle eût envoié ses trésors à Dyrrachium. Il est vrai qu'il venoit en apparence pour se plaindre de l'injure que l'on avoit faite à Justinien dans la Sicile, & de ce qu'Uliaris Gouverneur de Naples avoit reçû dix Huns fugitifs d'Afrique, par le consentement de la Reine; & enfin de ce que les Goths, en faisant la guerre aux Gépides, avoient exercé des

des actes d'hostilité contre les habitans de la Ville de Gratiane en Illyrie. Quand il fut arrivé à Rome, il y laissa les Evêques, afin qu'ils fissent les affaires qui leur avoient fait entreprendre ce voiage, & il alla trouver la Reine à Ravenne, où il traita en particulier de celles dont il avoit les ordres secrétes, mais en public, il lui presenta une Lettre, dont voici les termes.

4. *Vous retenez le Château de Lilybée qui m'appartient, & que vous avez pris par force. Vous avez retiré des Barbares qui sont nos Esclaves, & jusques ici vous avez refusé de me les rendre. Enfin vous avez apporté de grands dommages à la Ville de Gratiane, où vous n'avez aucun droit. Faites-moi savoir par quelles voies vous voulez que nous terminions ces affaires.* Quand Amalasonte eût lû cette lettre, elle y fit cette réponse. *Il est bien plus honnête à un grand Empereur, de protéger un jeune Prince, qui ne sait encore rien de ce qui se fait dans ses Etats, que de lui déclarer la guerre sans un fondement légitime, & la victoire ne peut être glorieuse, si elle n'est le prix d'une bataille qui ait été donnée à forces égales. Vous reprochez à Atalaric la prise du Fort de Lilybée, la retraite de dix fugitifs, & un léger dégât fait par l'imprudence des Soldats, dans une Ville de vôtre obéissance. Je vous supplie d'être tres-persuadé que nous n'avons eu nulle intention de vous offenser, & de vous souvenir, que quand vous avez entrepris la guerre contre les Vandales, bien loin de nous opposer à vos desseins, nous avons, au contraire, ouvert les passages à vos armées; nous les avons assistées de vivres, & nous leur avons fourni une nombreuse Cavalerie, qui a fort contribué à leurs victoires. On aquiert le titre d'ami & d'allié, non seulement en joignant ouvertement ses armes avec celles d'un Prince, mais aussi en aidant ses Troupes de ce qui leur est nécessaire. Considérez que vos flôtes n'ont eu de retraites que dans nos Ports, & qu'elles n'ont aborde en Afrique qu'à la faveur des secours que nous leur avons donnez. Ainsi nous les avons renduës victorieuses, en levant les empêchemens qui pouvoient être l'occasion de leur défaite. Il*

n'y a rien de si agréable que de vaincre. Cependant aprés la perte que nous avons faite, au moins des dépoüilles que nous n'avons pas partagées avec vous, vous voulez nous priver du Lilybée, qui n'est qu'un rocher stérile, qui nous appartient depuis long-tems, & dont si vous y aviez eu quelque droit, vous auriez dû gratifier Atalaric, en recompense de ses bons offices. Voilà ce qu'Amalasonte écrivit publiquement à Justinien, mais elle lui promit en particulier, de lui mettre l'Italie entre les mains. Quand les Envoiez furent retournez à Constantinople, Aléxandre rapporta à l'Empereur tout ce qu'Amalosonte l'avoit chargé de lui dire; & les deux Evêques lui firent savoir les propositions que Théodat faisoit, de le rendre maître d'une partie de la Toscane. Justinien ravi de cette nouvelle, dépêcha en Italie un Avocat de Constantinople, nommé Pierre, qui étoit de la Ville de Thessalonique en Illyrie, & qui avoit une particuliére éloquence, pour persuader tout ce qu'il vouloit.

CHAPITRE IV.

1. Amalasonte réprime les brigandages de Théodat. 2. Elle l'éleve sur le trône. 3. Il la met en prison. 4. L'Ambassadeur de l'Empereur étonnée de la nouvelle face des affaires. 5. Il déclare la guerre à Theodat.

1. SUR ces entrefaites, les habitans de Toscane accusérent Théodat devant Amalasonte, d'avoir commis de grandes violences, d'avoir chassé plusieurs Propriétaires de leurs terres, & de s'être même emparé de celles du Domaine. La Reine prit connoissance de ces accusations, & aprés avoir oui Théodat, qui fut convaincu, elle le condamna à resti-

restituer ce qu'il avoit pris, & ne le laissa point en liberté, qu'il n'eût satisfait. La haine qu'il avoit conceue contre elle s'augmenta toûjours depuis ce tems-là, par le déplaisir qu'il ressentoit de ne pouvoir plus ni exercer de brigandages, ni rassasier son avarice.

2. Dans le même-tems Atalaric mourut de maladie, aprés avoir régné huit ans. Amalasonte, qui étoit destinée à une fin déplorable, oublia le mauvais naturel de Théodat, & le fâcheux traitement qu'elle lui avoit fait, & s'imagina qu'un bien-fait signalé auroit assez de force, pour en abolir entiérement le souvenir & le ressentiment. Elle le manda donc; & quand il fut arrivé, elle lui dit, de l'air le plus obligeant du monde, qu'il y avoit déja longtems qu'Atalaric approchoit de la mort, & qu'elle avoit appris des Médecins, que le mal étoit sans reméde. Qu'elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pû, pour empêcher que la mauvaise réputation qu'il avoit aquise parmi les Italiens, & parmi les Goths, ne lui fût un obstacle à parvenir au Roiaume de Théodoric, où il avoit droit par sa naissance. Que l'amour de la justice lui avoit fait appréhender d'être accablée des plaintes des peuples, à qui il avoit fait des violences, qui n'auroient pas manqué de dire, que le Roi étant l'auteur de l'oppression qu'ils souffroient, ils ne pouvoient plus avoir recours à personne, & que pour ce sujet elle avoit voulu rétablir son estime, avant que de l'élever à la dignité Roiale. Mais qu'elle desiroit qu'il lui promît avec serment, de lui laisser un pouvoir absolu comme auparavant, bien que ce fût lui qui eût le titre de Roi. Théodat jura tout ce qu'elle voulut, mais il le jura avec intention de se parjurer, & de venger les injures qu'il avoit receues. Amalasonte jura tres-sincérement, donna la Couronne à Théodat, & envoia des Goths en Ambassade à Justinien, pour lui en porter la nouvelle.

3. Quand Théodat se vit maître du Roiaume, il

fit tout le contraire de ce qu'il avoit promis, & de ce qu'Amalasonte avoit espéré. Il traita favorablement les enfans de ceux qu'elle avoit fait mourir, & il fit mourir ceux pour qui elle avoit le plus d'affection. Il la mit elle-même en prison, avant que ses Ambassadeurs fussent arrivez à Constantinople. Il y a en Toscane un lac, qu'on appele le lac de Vulsine, au milieu duquel il y a une petite Isle, & dans l'Isle un petit Fort, où Théodat renferma Amalasonte. Comme il apréhendoit que l'Empereur n'en fût en colére, il lui envoia Libérius & Opilion, qui étoient Sénateurs Romains, & quelques autres personnes de qualité, pour l'assurer qu'il ne faisoit aucun mauvais traitement à Amalasonte, bien qu'il en eût reçû de tres-sensibles injures. Il lui écrivit la même chose, & contraignit Amalasonte de lui écrire dans le même sens. Voilà ce qui arriva alors sur ce sujet.

4. Pierre avoit eu ordre de l'Empereur de traiter secrétement de la Toscane avec Théodat, & de le faire jurer qu'il ne révéleroit rien du Traité. Il avoit aussi eu ordre de conférer en particulier avec Amalasonte, & de passer un contract pour la Souveraineté d'Italie, aux conditions qu'il jugeroit les plus avantageuses pour les deux partis. Il ne paroissoit dans le public envoié que pour le Fort de Lilybée, & pour les autres sujets de plainte dont j'ai parlé, l'Empereur ne sachant pas encore alors, qu'Atalaric fût mort, que Théodat lui eût succédé, qu'Amalasonte fût prisonniére. Pierre aiant rencontré en chemin les Ambassadeur d'Amalasonte, apprit d'eux que Théodat étoit Roi; mais il n'apprit le reste que de Libérius & d'Opilion dans Aulone, qui est une Ville du Golphe Ionique, où il s'arrêta quelque tems, & d'où il donna avis de tout à l'Empereur.

5. Lorsque Justinien fut informé de la vérité de tout ce qui s'étoit passé, il eut envie de jetter des semences de division entre Théodat & les Goths. Il écri-

écrivit pour ce sujet à Amalasonte, qu'il entreprenoit sa protection, & manda à Pierre qu'il dît la même chose devant tout le peuple. Quand les Ambassadeurs de Théodat furent arrivez à Constantinople, ils avoüérent ingénument à Justinien la vérité, & entre autres, Libérius, qui avoit beaucoup de sincérité & d'hônneur. Il n'y eut qu'Opilion, qui s'opiniâtra à soûtenir que Théodat n'avoit point fait d'outrage à Amalasonte. Pierre n'arriva en Italie qu'aprés la mort de cette Princesse. Les parens de ceux qu'elle avoit fait mourir étoient continuellement au-tour de Théodat, & ne cessoient de lui dire, que s'il ne la faisoit mourir, jamais ni lui, ni eux ne seroient en sureté. Du moment qu'ils eûrent tiré son consentement, ils allérent dans l'Isle, & la tuérent. Cette morte causa une extrême douleur aux Goths & aux Italiens, qui regrétoient cette Princesse pour les excellentes qualitez, que nous avons dit qu'elle possédoit. Pierre protesta à Théodat, que Justinien prendroit les armes pour se venger d'un crime si atroce. Théodat vouloit faire acroire à l'Empereur qu'il n'y avoit point de part, & que c'étoit les Goths qui l'avoient commis, malgré lui; mais dans le tems-même qu'il se couvroit de cette excuse, il faisoit de grands honneurs aux coupables.

CHAPITRE V.

1. *Justinien envoie deux armées contre Théodat.* 2. *Il écrit aux François.* 3. *Exploits de Mundus, & de Bélisaire.*

1. LE nom de Bélisaire étoit alors fort célébre, à-cause de la fameuse victoire qu'il venoit de remporter sur Gélimer, & sur les Vandales. Aussitôt

tôt que l'Empereur reçut la nouvelle du meurtre commis en la personne d'Amalasonte, il se resolut d'en tirer vengeance par les armes. Il étoit alors dans la neuviéme année de son régne. Il commanda donc à Mundus, Chef des troupes de l'Illyrie, d'aller dans la partie de la Dalmatie qui relevoit des Goths, & d'y surprendre la Ville de Salone. Ce Mundus étoit Barbare de naissance, mais néanmoins inviolablement attaché aux intérêts de l'Empereur, & excellent homme de guerre. Justinien envoia Bélisaire avec une armée navale, qui étoit composée de quatre-mille Confédérez, & de trois-mille Isauriens. Les plus considérables gens de Commandement étoient Constantin & Bessas, tous deux de Thrace, Péranius qui étoit d'Ibérie, & parent du Roi des Ibériens, & qui s'étoit retiré chez les Romains, à-cause de l'aversion qu'il avoit des mœurs des Perses. Valentin, Magnus & Innocent commandoient la Cavalerie. Hérodien, Paul, Démétrius & Vesicinus commandoient l'Infanterie. Emez commandoit les Isauriens, qui étoient suivis de cent cinquante Huns, & de trois cens Maures. Le Commandement général appartenoit à Bélisaire, qui avoit une Compagnie de Gardes, composée de fort vaillans hommes armez de lances, & couverts de boucliers. Il mènoit à cette guerre un fils, que sa femme avoit eu d'un premier mariage, nommé Photius, qui dans la premiére fleur de sa jeunesse, faisoit paroître une prudence & une valeur au dessus de son âge. L'Empereur lui avoit donné ordre de dire qu'il alloit en Afrique, & lors qu'il seroit aux côtes de Sicile, de s'y arrêter sous quelque prétexte, & de tâcher de s'en rendre maître; mais que si cela ne pouvoit réüssir, il fît voile en Afrique, sans témoigner d'autre dessein.

2. Il écrivit aussi aux Capitaines des François, en ces termes. *Les Goths s'étant emparez par force de l'Italie, & m'aiant fait d'autres injures tout-à-fait insupportables, j'ai été obligé de leur déclarer la guerre, où il est*

juste

juste que vous m'assistiez de vos forces, & pour l'intérêt de nôtre commune Religion, qui condamne les erreurs des Ariens, & pour la haine que nous portons à cette Nation. Il joignit à cette lettre des présens considérables, & fit espérer d'en envoier encore de plus grands, lors qu'ils lui auroient donné du secours ; ce qu'ils promirent volontiers.

3. Mundus entra dans la Dalmatie, il combattit les Goths qu'il y rencontra, remporta la victoire, & prit la Ville de Salone. Bélisaire étant arrivé en Sicile, s'empara de la ville de Catane ; il alla ensuite vers Syracuse, & vers d'autres Villes, dont il se rendit maître par composition. Les Soldats de la garnison de Panorme se fiant à leurs fortifications, osérent bien lui resister, & lui mander qu'il fit retirer ses troûpes. Comme il n'espéroit pas la prendre par terre, il fit entrer ses vaisseaux dans le Port, qui pour lors étoit vuide, & qui touchoit aux murailles ; desorte que les Soldats étant montez dessus, tirérent de-là une telle quantité de traits dans la Ville, que les habitans se rendirent. Depuis ce tems-là toute la Sicile fut tributaire de Justinien. Ce fut un rare bonheur à Bélisaire, de ce qu'aiant été élevé à la dignité de Consul, aprés la conquéte de l'Afrique, il avoit encore réduit durant le même Consulat la Sicile à l'obéïssance de l'Empire, & étoit entré le dernier jour, comme en triomphe, dans Syracuse, environné de son armée victorieuse, & d'une foule incroiable de peuple, à qui il jettoit des médailles d'or. Ce fut sans dessein, & par un pur bonheur, que la réduction de la Sicile, & la prise de Syracuse se rencontrérent dans le même jour, auquel Bélisaire eût dû sortir de sa Charge, s'il eût été dans Constantinople. Voilà quel fut le succés de ses armes.

CHAPITRE VI.

1. Traité entre l'Empereur & l'Ambassadeur de Théodat. 2. Leur Conférence. 3. Lettre de Théodat à Justinien, & la réponse.

1. LORSQUE Pierre apprit ces nouvelles si avantageuses, il en poursuivit encore plus vivement Théodat, & lui donna plus de terreur. Ce Prince déja aussi épouvanté, que s'il eût été pris, & que l'on l'eût mené comme Gélimer à Constantinople, fit un traité avec Pierre, dont les conditions furent qu'il abandonneroit la Sicile, qu'il envoieroit chaque année à l'Empereur une Couronne de trois cens marcs d'or; qu'il lui fourniroit trois mille Soldats quand il en auroit besoin; qu'il ne pourroit sans son consentement punir de mort, ou d'exil un Prêtre, ou un Sénateur; que quand il voudroit donner à quelqu'un une place dans le Sénat, ou la dignité de Patrice, il ne le feroit pas de lui-même, mais qu'il seroit tenu de le demander à Justinien, comme une grace; que dans les acclammations populaires, l'Empereur seroit toûjours nommé avant lui; que jamais on ne lui érigeroit de statue, soit de bronze, ou d'autre matiére, que l'on n'en érigeât aussi une à Justinien, laquelle seroit à la main droite. Théodat signa ce traité, & renvoia l'Ambassadeur. Mais cela n'assoupit pas ses craintes, au contraire elles se réveillérent, & montérent à un tel excés, qu'elles lui ôtérent le jugement; desorte qu'il trembloit au seul nom de la guerre.

2. Comme Pierre étoit déja dans l'Albanie, il le rappela, pour lui demander, s'il croioit que Justinien ratifieroit leur traité. Pierre répondit que c'étoit son opinion; mais s'il n'avoit pas agréable de le ratifier, repartit Théodat, que faudroit-il faire? Il faudroit faire

re la guerre, repliqua l'Ambassadeur. Cela seroit-il juste, dit Theodat? Pierre repartit: Pourquoi ne seroit-il pas juste? Chacun n'a-t-il pas la liberté de suivre son inclination? Que veut dire cela, dit Theodat? Cela veut dire, repartit Pierre, que vous auez la liberté de vaquer à l'étude de la sagesse, & qu'il appartient à Justinien de s'aquiter des devoirs d'un grand Empereur. Il ne sied pas bien, même selon le sentiment de Platon, à ceux qui s'adonnent à la Philosophie, de répandre le sang, & de prendre la moindre part à la mort des hommes. C'est pourquoi vous étes obligé de vous abstenir des meurtres; au lieu que Justinien étant maître d'un puissant Empire, il est tenu de le conserver par les armes. Théodat convaincu par ces raisons, promit de remettre son Roiaume à Justinien, & confirma sa promesse par un serment, que sa femme fit aussi. Il obligea Pierre de jurer de ne parler à l'Empereur de la démission qu'il avoit faite, qu'au cas qu'il refusât de ratifier le premier traité. Il envoia Rustique, qui étoit un Prêtre, de ses plus intimes amis, & un autre nommé Romain, pour négotier cette affaire conjoïntement avec Pierre, & il leur donna à tous deux des lettres. D'abord que Pierre & Rustique furent arrivez à Constantinople, ils proposérent, selon l'intention de Théodat, le premier traité, dont Justinien aiant refusé les conditions, ils lui donnérent la lettre qui étoit conceuë en ces termes.

3. *César, je ne suis pas étranger dans la Cour, je suis né dans le Palais de mon Oncle, & j'y ai reçû une éducation conforme à la grandeur de ma naissance; mais je n'ai pas beaucoup d'expérience dans la guerre, à-cause qu'aiant eu dés mon enfance une passion extréme pour les belles Lettres, je leur ai consacré la plus grande partie de ma vie, & me suis toûjours éloigné du bruit des armes. Ainsi il n'est pas à propos que l'ambition de régner m'engage dans les hazars, puisqu'il m'est aisé de me délivrer du poids de la guerre, & de celui du Roiaume. Ni l'un ni l'autre ne m'est agréable. Celui-ci, parce que la jouïssance, qui produit naturel-*

 lement

lement le dégoût, m'en a lassé: Et celle-là, parce que le peu de soin que j'ai pris de m'y appliquer, m'en rend tous les exercices incommodes. Pourvu que j'aie une terre de douze cens marcs d'or de revenu, je suis content de me démettre en vôtre faveur du Roiaume des Goths, & de l'Italie. J'aime-mieux me divertir à cultiver la terre, que de m'embarasser dans toutes les inquiétudes d'un Etat, qui produisent une infinité de dangers. Envoiez donc, s'il vous plaît, quelqu'un, entre les mains de qui je me décharge du Gouvernement de l'Italie. L'Empereur comblé de joie, en lisant cette lettre, y fit cette réponse. *Il y a longtems que j'ai appris par la bouche de la renommée, que vous êtes doüé d'une profonde sagesse; mais je le reconnois maintenant par expérience, puisque vous ne voulez pas attendre l'évenement de la guerre, dont l'incertitude a trompé tant de personnes, & ruiné tant de fortunes. Vous n'aurez pas regret d'avoir recherché mon amitié. Vous jouirez non seulement de tout ce que vous demandez, mais de plus, vous posséderez une des premiéres dignitez de l'Empire. Je dépêche maintenant Athanase & Pierre pour conclure l'affaire, Bélisaire qui ira aprés eux, y mettra la derniére main.* Justinien envoia donc Athanase, frere d'Alexandre, qui avoit été Ambassadeur vers Atalaric, & Pierre, cét Avocat dont nous avons déja parlé; avec ordre de donner à Théodat les terres, que l'on appeloit les terres du Patrimoine, & dont les revenus étoient destinez à la dépense de la Maison Roiale. Il leur commanda aussi, de mander à Bélisaire qu'il se hâtât de venir, dés que les Articles auroient été signez, & jurez avec serment. Il écrivit encore à Bélisaire, qu'il fît la plus grande diligence qu'il pourroit, pour aller prendre possession de l'Italie, & du Palais, quand on lui auroit fait savoir qu'il seroit tems de partir.

CHAPI-

CHAPITRE VII.

1. Combat en Dalmatie. 2. Explication d'un Oracle de la Sibylle. 3. Perfidie de Théodat. 4. Son discours aux Ambassadeurs, avec la réponse. 5. Lettre de l'Empereur aux Goths. 6. Réduction de la Dalmatie.

1. TANDIS que l'Empereur traitoit cette importante affaire, & que ses Ambassadeurs se disposoient de retourner en Italie, les Goths entrérent dans la Dalmatie soûs la conduite d'Asinarius, de Grippa, & d'autres Chefs. Ils y rencontrérent Maurice, fils de Mundus, qui y étoit allé avec un petit parti, plûtôt pour découvrir ce qui s'y passoit, qu'en intention de combattre. Il y fut néanmoins obligé, & le choc fut si rude, que les plus braves des Goths y demeurérent sur la place, & tous les Romains, sans en excepter un seul. Mundus au desespoir de cét accident, & de la perte de son fils Maurice, y courut tout furieux. Le combat fut sanglant; les Romains remportérent la victoire, mais ce fut une victoire de Cadmée. Plusieurs des Goths aiant été taillez en piéces, les autres prenoient la fuite. Mundus ne respirant que la vengeance, & étant acharné à la tuërie, fut tué lui-même par un des fuïars. Sa mort arrêta la poursuite, & sépara les deux partis.

2. Les Romains rappelérent alors dans leur mémoire un ancien Oracle de la Sibylle, qui leur avoit paru prodigieux, quand ils l'avoient autrefois entendu chanter. L'Oracle portoit, qu'aprés la prise de l'Afrique, Mundus périroit avec son fils. Le sens étoit, *qu'aprés que l'Afrique auroit été réduite soûs l'obéissance des Romains, ce Capitaine seroit tué, de même que son fils Maurice*; mais parce que Mundus signifie le monde, en la

langue des Romains, au lieu d'entendre l'Oracle, d'un homme, ils l'entendoient du monde visible. Personne ne se retira dans Salone. Les Romains dépourvûs de Chef, s'en retournérent dans leurs maisons. Les Goths, qui avoient perdu les plus vaillans de leurs Soldats, s'enfermérent dans les Forts, & ne voulurent se fier ni aux murailles de la Place, ni à la parole des habitans, qui ne leur étoient pas favorables.

3. Cela étant ainsi arrivé, Théodat commença à ne plus considérer les Ambassadeurs, qui l'étoient venu trouver. Il étoit inconstant & infidéle, de son naturel, & changeoit selon les changemens différens de la fortune; se laissant abattre dans les disgraces par une crainte basse, & tout-à-fait indigne de l'éminence de sa dignité, & s'enflant dans la prospérité, d'un orgueil, que l'on ne sauroit assez naïvement exprimer. Quand il eût appris la mort de Mundus & de Maurice, il s'éleva avec une insolence, qui n'avoit aucun rapport avec la médiocrité de l'avantage, qui avoit été remporté sur les Romains, & il se railla, & se moqua des Ambassadeurs. Pierre lui aiant reproché qu'il manquoit de fidélité pour l'exécution des traitez, dont il étoit demeuré d'accord, il le manda avec son Collégue, & leur fit publiquement ce discours.

4. *La fonction des Ambassadeurs est une fonction auguste, & leurs personnes ont toûjours reçû de grands honneurs de tous les peuples de la terre; mais ils ne sont dignes de recevoir ces honneurs, que quand ils se conduisent avec la modération, qui est convenable à leur qualité. Si un Ambassadeur fait une injure à un Roi, ou s'il commet un adultére, il peut être puni du dernier supplice.* Lorsque Théodat avança ces paroles contre Pierre, ce n'étoit pas qu'il le crût coupable d'adultére; c'étoit seulement, qu'il lui vouloit faire entendre, qu'un Ambassadeur peut quelque-fois être condamné à la mort pour ses crimes. Les Ambassadeurs répondirent en ces termes. *Nous ne demeurons point-du-tout d'accord de ce que vous dites, & il ne vous est pas possible de rendre des Ambassadeurs*

deurs coupables des plus grands crimes, sous de vains prétextes. Comment un Ambassadeur pourroit-il commettre un adultére, puisqu'il ne sauroit avoir de l'eau, sans la permission de ceux qui le gardent? Pour ce qui est des paroles qu'il porte de la part de son maître, quand elles seroient injurieuses, ce ne seroit pas lui qui en seroit responsable, mais celui qui les lui met dans la bouche, & dont il n'est que le Ministre. C'est pourquoi nous vous dirons avec liberté, ce que l'Empereur nous donnera charge de vous dire. C'est à vous à l'écouter avec patience, & à ne pas commettre des violences contre des Ambassadeurs, dont les personnes sont sacrées & inviolabes. Au reste il est tems que vous satisfassiez à ce que vous avez promis à Justinien. C'est le sujet pour lequel il nous a envoiez; nous vous avons mis la lettre entre les mains. Pour ce qui est de celle qu'il adresse aux Goths, nous ne la rendrons qu'à eux-mêmes. Quand les premiers, & les plus considérables d'entre les Goths eurent entendu ces paroles, ils priérent les Ambassadeurs de donner à Théodat la lettre qui leur étoit écrite. Voici ce qu'elle contenoit.

5. *Mon intention est de vous rendre membres du corps de l'Empire; ce qui vous doit être tres-agréable, puisque ce sera une augmentation, & non pas une diminution de vôtre état. C'est une union qui ne se fera pas entre des étrangers & des inconnus, parce que nous avons eu par le passé une habitude fort étroite, bien qu'elle ait été un peu interrompue par la suite du tems. Nous avons envoié Pierre & Athanase pour l'exécution de ce dessein, & il est juste que vous secondiez leur zéle.* Quand Théodat eut lû cette lettre, bien loin d'exécuter ce qu'il avoit promis, il fit mettre les Ambassadeurs dans une étroite prison.

6. Justinien aiant appris cette infidélité de Théodat, & les autres petites disgraces arrivées dans la Damatie, il y envoia Constantien, Connétable, pour y amasser des troupes, & pour tenter le siége de la Ville de Salone. Il manda aussi à Bélisaire, de se hâter d'aller en Italie, & de traiter les Goths en ennemis. Quand

Conſtantien fut arrivé à Dyrrachium, il y aſſembla quelques Soldats. Cependant les Góths entrérent dans la Dalmatie, & ſe rendirent maîtres de la Ville de Salone. Conſtantien aiant apprêté tout ce qui lui étoit néceſſaire pour ſon armée, il ſe mit en mer, & aborda à Epidaure, qui eſt à la droite de ceux qui navigent ſur la mer Jonique. Les eſpions de Grippa y étoient alors, qui aiant vû la Flôte des Romains, lui vinrent rapporter, que la terre & la mer étoient couvertes d'ennemis. Grippa ſaiſi de fraieur, & n'oſant ni aller audevant d'une armée qu'il croioit étre ſi puiſſante, ni l'attendre dans une Ville, & s'y laiſſer aſſiéger, & deplus, conſidérant que les murailles de Salone étoient ruinées en divers endroits, & que les habitans lui étoient ſuſpects, il en partit en diligence, & s'alla camper entre Salone & Scardone. Pour ce qui eſt de Conſtantien, il fit voile d'Epidaure à Liſle, où étant arrivé, il envoia ſes eſpions pour ſavoir où étoit Grippa. Aiant appris qu'il étoit à Salone, il y aborda, & y débarqua ſes troupes. Enſuite, il dépêcha un de ſes Gardes nommé Siphylle, avec cinq cens hommes, pour s'emparer des avenuës des Fauxbourgs; ce qui aiant été fidélement exécuté, Conſtantien y fit entrer le lendemain ſon armée, & par mer, & par terre, & il commanda incontinent de travailler à la reparation des murailles. Les Goths décampérent neuf jours aprés, & ſe retirérent à Ravenne. Ainſi Conſtantien réduiſit la Dalmatie & la Liburnie, & gagna l'affection des habitans. Telles étoient alors les affaires de la Dalmatie. Aprés cette expédition l'hiver finit, & avec l'hiver la premiére année de la guerre que Procope écrit.

CHAPITRE VIII.

1. Bélisaire entre en Italie, reçoit la parole d'Ebrimut, gendre de Théodat, & assiége Naples. 2. Harangue d'Etienne Député de la Ville, avec la réponse de Bélisaire. 3. Etienne conseille aux habitans de se rendre. 4. Paster & Asclépiodote les en détournent.

1. BÉLISAIRE aiant laissé des garnisons à Syracuse, & à Panorme, traversa avec son armée, de Messine à Rége, où les Poëtes ont feint qu'étoient ces écueüils si fameux, de Scylle & de Charybde. Les habitans du païs venoient en foule se soûmettre à sa puissance, tant à-cause de l'impuissance où ils étoient, de garder des places dont les fortifications étoient en ruïne, qu'à-cause de l'aversion qu'ils avoient de la domination des Goths. Ebrimut gendre de Théodat, s'y rendit avec une suite fort nombreuse, & peu de tems aprés il alla trouver l'Empereur, qui lui fit de grands honneurs, & lui accorda la dignité de Patrice. L'Armée partit de Rége, & alla le long des bords de la Béotie & de la Lucanie, pendant que les vaisseaux la suivoient à la rade. Quand elle fut dans la Campanie, elle alla à Naples, qui est une Ville maritime, bien fortifiée, & défendue par une puissante garnison. Bélisaire fit mettre sa Flôte dans le Port, hors de la portée du trait, puis se campa proche des Fauxbourgs, où il prit un Fort, par composition. Ensuite il accorda aux habitans la permission qu'ils lui avoient demandée, d'envoier quelques personnes dans le Camp, pour faire des propositions de Paix, & pour en recevoir la réponse. Celui que les Napolitains députérent se nommoit Etienne, qui étant venu devant Bélisaire, lui dit.

2. *Vous avez tort de faire la guerre à des Romains, qui*

ne vous ont point offensé, & qui ne possédent qu'une petite Ville ; où il y a une garnison de Barbares qui en sont les maîtres, & à qui ils ne pourroient resister quand ils le voudroient. Ceux qui composent cette garnison ont laissé leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils ont de plus cher, entre les mains de Théodat ; desorte que s'ils étoient en disposition de faire quelque chose en nôtre faveur, au lieu de livrer la Ville, ils livreroient les gages qu'ils ont laissez, & ils se trahiroient eux-mêmes. Souffrez que nous vous disions la vérité sans déguisement ; le dessein que vous avez pris de nous assiéger, est contraire à vos intérêts. Si vous aviez pris Rome, vous seriez aisément maître de Naples ; mais quand vous auriez pris Naples, vous ne pourriez la garder, n'étant pas maître de Rome. Ne perdez donc point de tems à un siége si inutile.
Voilà ce que dit Etienne, à qui Bélisaire répondit. *Nous ne nous en rapporterons pas au jugement des Napolitains, pour décider si nous avons eu raison d'entreprendre ce siége. Mais nous sommes bien-aises que vous délibériez avec nous, pour prendre une sage résolution, & pour considérer sérieusement ce qui est le plus conforme à vos intérêts dans la conjoncture présente. Recevez l'armée de l'Empereur, qui ne vient que pour assurer vôtre liberté, & celle de l'Italie ; & n'attirez pas sur vous par vôtre opiniâtreté les plus funestes de tous les malheurs. Ceux qui s'engagent dans la guerre pour éviter la servitude, & le des-honneur, trouvent un double avantage dans l'heureux succés de leurs armes, je veux dire la victoire & la liberté. Et dans leur défaite, ils jouissent au moins de cette légére consolation, de n'être pas les auteurs de leurs disgraces. Voilà ce que nous avions à dire concernant les Napolitains. Pour ce qui est des Goths, nous remettons à leur choix, ou de vivre comme nous sous l'obéissance de l'Empereur, ou de se retirer en sureté. Si vous refusez ces conditions, & que vous preniez la voie des armes, nous ne pourrons nous empêcher d'exercer contre vous des actes d'hostilité. Si les Napolitains veulent embrasser le parti de l'Empereur, & se délivrer d'une servitude aussi fâcheuse que celle qu'ils souffrent, je les assure avec serment, qu'ils recevront de nous le même traitement que celui que nous avons promis aux Siciliens,*

liens, qui en ce point n'ont eu aucun sujet de nous accuser de parjure.

3. Voilà la réponse que Bélisaire donna en public à Etienne, pour porter à Naples; mais en particulier, il lui fit de grandes promesses, s'il pouvoit disposer ses Citoiens à se soûmettre à l'obéissance de Justinien. Etienne rapporta fidélement la réponse qu'il avoit receue, & ajoûta qu'il estimoit, qu'il étoit tres-dangereux d'entrer en guerre avec l'Empereur. Il y avoit un Syrien nommé Antiochus, qui s'étoit établi à Naples depuis plusieurs années, & qui y faisoit commerce par mer, avec une grande réputation de prudence & de probité. Ce Marchand conspira avec Etienne dans le même dessein; mais il y avoit d'autre part, deux Avocats fort célébres, dont l'un se nommoit Pastor, & l'autre Asclépiodote, qui étoient de zélez Partisans des Goths, & qui ne souhaitant point de changement dans le gouvernement, faisoient des instances fort pressantes auprés du peuple, pour l'exciter à faire plusieurs demandes à Bélisaire, & pour le prier d'en promettre l'exécution avec serment. Ils dressérent même une liste de ces demandes, laquelle Etienne porta à Bélisaire, qui les eut toutes agréables, & jura d'en accorder l'exécution. Quand les Napolitains eurent cette derniére réponse confirmée par un serment, ils dirent hautement qu'il faloit recevoir l'armée de Justinien, & qu'il ne leur en arriveroit pas plus de mal, qu'il en étoit arrivé aux Siciliens, qui commençoient à vivre en repos soûs la domination des Romains, depuis qu'ils s'étoient délivrez du joug des Barbares. En même-tems ils coururent tumultuairement aux portes pour les ouvrir. Cela ne plaisoit pas aux Goths; mais, comme ils n'étoient pas assez forts pour l'empêcher, ils furent obligez de le souffrir, & de se retirer. Pastor & Asclépiodote aiant assemblé le peuple, & une grande multitude de Goths, ils leur firent cette Harangue.

4. *Ce n'est pas une chose extraordinaire, que le peuple trahisse*

trahiſſe les interêts de ſa propre conſervation, quand il entreprend de former ſes réſolutions dans les affaires les plus importantes, ſans le conſeil de quelques perſonnes d'une prudence conſommée. Pour nous, dans l'extrémité du péril commun où nous ſommes, nous ne pouvons nous diſpenſer de rendre au moins ce dernier office à nôtre païs, de vous faire cette remontrance. Vous voulez livrer la Ville, & vous livrer vous-mêmes à Béliſaire, qui vous fait des promeſſes magnifiques, & qui offre de les confirmer par les ſermens les plus ſaints, & les plus ſacrez. On ne ſauroit nier que cela ne vous fût fort utile, s'il pouvoit auſſi vous aſſurer, qu'il remportera l'avantage: car ce ſeroit une folie, de ne pas faire tout ce que l'on peut, pour gagner les bonnes graces de celui qui eſt le maître. Mais ſi cela eſt douteux, & ſi nul ne peut répondre de la fortune; conſidérez en quel abîme de mal-heur vous-vous précipitez. Si les Goths ont la victoire, ils vous traiteront comme des perfides, qui vous ſerez rendus de vous-mêmes. Que ſi Béliſaire a l'avantage, peut-être qu'il ne laiſſera pas de vous regarder comme des Sujets infidéles à vôtre Prince, & qu'il vous impoſera une garniſon, pour vous tenir dans la dépendance. Quiconque rencontre un traître, eſt bien-aiſe de s'en ſervir pour ſon avantage; mais quand il en connoît la malice, il s'en défie, & le hait. Demeurons fidéles aux Goths, & nous défendons vaillamment. S'ils ſont victorieux, ils nous donneront des récompenſes; & s'ils ſont vaincus, Béliſaire ne nous refuſera pas le pardon. Il n'eſt pas ſi cruel, que de vouloir punir une fidélité infortunée. Mais quelle raiſon avez-vous d'appréhender ſi fort un ſiége, puiſque vous ne manquez pas de vivres, que les chemins ſont ouverts, & que vôtre garniſon eſt puiſſante? Si Béliſaire vous pouvoit réduire de force, il ne vous accorderoit pas des conditions auſſi avantageuſes, que ſont celles qu'il vous offre. S'il ne cherchoit que la juſtice, & s'il n'avoit pour but que de procurer vos interêts, il ne s'efforceroit pas de nous donner de la terreur, & d'établir les fondemens de ſa puiſſance ſur nôtre rebellion. Il iroit donner bataille à Théodat, & nous appartiendrions au victorieux, ſans avoir commis de trahiſon, & ſans avoir couru de hazard.

Aprés que Paſtor & Aſclépiodote eurent parlé de la

ſorte, ils produiſirent des Juifs, qui aſſuroient que la Ville ne manqueroit point de proviſions. Les Goths promettoient de leur part de défendre généreuſement les murailles. Les habitans gagnez par ces promeſſes, mandérent à Béliſaire qu'il ſe retirât; mais au lieu de le faire, il s'appliqua au ſiége avec plus d'ardeur qu'auparavant, & attaqua vigoureuſement les murailles, d'où il fut repouſſé avec perte des plus braves de ſes Soldats. Il étoit preſque impoſſible d'approcher des fortifications, parce que la mer en empêchoit d'un côté, & les précipices de l'autre. Il s'aviſa de couper les canaux des fontaines; mais les habitans n'en furent preſque pas incommodez, l'eau des puits étant ſuffiſante pour tous leurs beſoins.

CHAPÎTRE IX.

1. Un Hebreu donne à Théodat un préſage du ſuccés de la guerre. 2. Un Soldat découvre un moien d'entrer dans la Ville aſſiégée. 3. Béliſaire repreſente à Etienne les malheurs des Villes priſes de force.

1. LES aſſiégez envoiérent de mander du ſecours à Théodat; mais comme il étoit d'un naturel lâche & timide, tel que je l'ai repreſenté, il n'avoit point de troupes prêtes. Quelques-uns en rapportent une autre raiſon, & aſſurent qu'il en fut détourné par un prodige. Quoi que cela me ſemble incroiable, je ne laiſſerai pas de le raconter. Comme il avoit accoûtumé de conſulter les devins, & d'ajoûter foi à leurs réponſes, il demanda un jour à un Hebreu, qui étoit eſtimé ſavant dans cét art, quel ſeroit l'évenement de la guerre? L'Hebreu répondit, que pour le connoître, il faloit enfermer trois dizaines de porcs dans trois étables, & impoſer le nom des Goths à la pre-

premiére dizaine, le nom des Romains à la seconde, & le nom des Soldats de l'Empereur à la troisiéme, & entrer un certain jour dans les étables. Cela aiant été fait, & Théodat étant entré dans les étables le jour dont ils étoient convenus, ils touvérent que les porcs qu'ils avoient nommez les Goths étoient morts, à la réserve de deux; que ceux qu'ils avoient nommez Soldats de l'Empereur vivoient presque tous, & que cinq de ceux qu'ils avoient nommez Romains étoient morts, & les cinq autres avoient perdu toute leur soie. Théodat jugeant par ce présage du succés de la guerre, crut que la fortune des Romains seroit détruite, & qu'ils perdroient la moitié de leur armée, & de leurs richesses, que les Goths seroient réduits à un petit nombre, & que l'Empereur remporteroit une victoire tres-aisée. Cette imagination lui abatit de telle sorte le courage, qu'il n'osa donner bataille. Je laisse à chacun la liberté d'en croire ce qui lui plaira.

2. Il déplaisoit extrémement à Bélisaire d'assiéger, & par terre, & par mer les Napolitains, sans avoir espérance de les prendre, ni par composition, ni par assaut. Il voioit, qu'aprés avoir inutilement consumé le tems devant une place qui étoit imprenable par son assiette, il seroit ensuite obligé d'aller attaquer Théodat dans Rome, durant les rigueurs de l'hiver. Il avoit donc résolu de lever le siége, & commandé à ses Soldats de se tenir prêts pour partir; mais dans ce tems-là-même, il lui arriva un grand bonheur au milieu de ses plus grandes inquiétudes. Un certain Isaurien eut la curiosité de considérer la structure de l'Aquéduc, qui portoit l'eau dans la Ville. Y étant entré à l'endroit par-où Bélisaire l'avoit fait couper, qui étoit un endroit assez éloigné des murailles, il alla sans peine fort avant, à-cause qu'il n'y avoit plus d'eau. Quand il fut arrivé proche de la muraille, il trouva une grosse pierre, qui y avoit été mise par les mains de la nature, mais qui avoit été percée par celles des hommes, de telle sorte néanmoins que l'eau y couloit aisément,
mais

mais qu'un Soldat n'y pouvoit passer. Ainsi l'Aquéduc n'avoit pas par tout la même largeur, mais il étoit plus étroit à l'endroit de la pierre, qu'aux autres. Cet Isaurien aiant tout exactement consideré, jugea que l'on pourroit introduire des Soldats dans la Ville, en élargissant un peu le canal. Mais comme il n'étoit connu de personne, & qu'il n'avoit jamais parlé à pas un des Commandans, il communiqua sa pensée à un autre Isaurien nommé Pancaris, qui étoit des Gardes de Bélisaire, & qui alla à l'instant lui en donner avis. Cette nouvelle le fit un peu respirer. Il commanda donc à Pancaris de travailler à élargir le passage, mais de le faire si secrétement, que qui que ce soit n'en eût connoissance. Pancaris entra dans l'Aquéduc avec quelques-uns des Isauriens, qu'il avoit jugé propres pour cette entreprise, & ils travaillérent à rompre la pierre, non pas avec des marteaux, ni avec des scies, mais avec de certains instrumens qui la tailloient sans faire de bruit. L'ouvrage fut tellement avancé en fort peu de tems, qu'un homme pouvoit passer par le trou de la pierre, sans ôter ses armes.

3. Lorsque tout fut prêt, Bélisaire fit réflexion, que si l'armée entroit de force dans la Ville, elle passeroit les habitans au fil de l'épée, & qu'elle commettroit toutes les violences qui arrivent d'ordinaire dans les places surprises. Il envoia donc quérir Etienne, & lui parla de cette sorte. *J'ai souvent vû des Villes prises de force, & je sai les malheurs qui arrivent en ces funestes occasions. Le Soldat victorieux sacrifie tous les hommes à sa fureur; & s'il épargne les femmes qui se presentent à la mort, ce n'est que pour les reserver à un outrage plus insupportable que la mort-même, & tout-à-fait digne de pitié. Il entraine en servitude de jeunes enfans, qui étant nez libres, n'avoient pas été élevez pour obéir, & il les contraint de vivre sous la puissance d'un maître, dont ils ont vû les mains teintes du sang de leur pere. Que dirai-je du feu qui consume tout, & qui réduit en cendres ce que les grandes Villes ont de plus magnifique, & de plus superbe? Quand je considere*

dans

dans les Places qui ont été réduites à ce triste état, comme dans un miroir tres-fidéle, l'image des maux où Naples sera bien-tôt plongée, j'en ai la derniére compassion. Je souhaiterois extrémement qu'une Ville si célébre par son antiquité, & si peuplée de Chrétiens, & de Romains, ne fût pas détruite en ma présence, & par mon autorité: car je ne pourrai retenir les Soldats irritez de la mort de leurs freres, & de leurs parens, s'ils y entrent une-fois de force. Prenez donc une bonne résolution d'éviter toutes ces disgraces, pendant que vous en avez la liberté. Si vous les souffrez, vôtre opiniâtreté en aura été la cause, & vous ne pourrez en accuser la fortune. Voilà ce que dit Bélisaire, dont Etienne alla faire un récit fidéle aux habitans; & tandis qu'il le faisoit, ses soûpirs entrecoupoient ses paroles. Mais ils n'en eurent point de peur, & ils refusérent de se rendre. Dieu vouloit qu'avant que de subir le joug de la domination de Justinien, ils souffrissent de grandes peines.

CHAPITRE X.

1. Bélisaire envoie des Soldats par un Aquéduc. 2. La Ville est pillée. 3. Bélisaire arrête le pillage. 4. Pastor meurt subitement. 5. Etienne & Asclépiodote se font mutuellement des reproches. 6. Asclépiodote est mis en piéces par le peuple.

1. ALORS Bélisaire se prépara à donner l'assaut, de la maniére que je vais dire. Il choisit sur le soir quatre cens hommes, dont il donna le commandement à Magnus, Capitaine de Cavalerie, & à Ermez Capitaine des Isauriens; & il leur commanda à tous d'endosser leurs cuirasses, de prendre leurs épées & leurs boucliers, & d'attendre ses ordres. Ensuite il envoia quérir Bessas, & le retint, pour délibérer avec lui sur le sujet de la guerre. La nuit étant bien avan-

avancée, il découvrit à Magnus & à Ermez le projet de l'entreprise; il leur montra l'endroit de l'Aquéduc qui avoit été coupé, & leur commanda de prendre des flambeaux, & de mener par dedans les quatre cens hommes jusques dans la Ville. Il y envoia aussi deux trompettes, qui devoient sonner quand ils seroient arrivez, tant pour lui donner le signal, que pour jetter la terreur dans l'esprit des habitans. Pour ce qui est de lui, il prépara un fort grand nombre d'échelles: Et pendant que Magnus & Ermez conduisoient leurs gens par ce canal, il demeura avec Bessas & Photius pour donner les ordres qui étoient nécessaires, & envoia commander dans le Camp de veiller, & de tenir les armes prêtes. Il fit aussi tenir à l'entour de sa personne ceux qu'il connoissoit pour les plus hardis, & les plus braves. La moitié de ceux qui étoient entrez dans l'Aquéduc, en sortirent, par la crainte qu'ils eûrent du danger. Magnus fit tous ses efforts pour leur persuader de le suivre; mais n'en aiant pû venir about, il vint avec eux trouver Bélisaire, qui les maltraita de paroles, & qui aiant choisi deux cens de ceux qui étoient proche de lui, leur commanda d'aller par tout où Magnus voudroit les mener. Photius, qui vouloit aussi avoir part à la gloire de les commander, se jetta dans l'Aquéduc, mais il fut aussi-tôt rappelé par Bélisaire. Tous ceux qui étoient sortis du canal par l'appréhension du péril, eurent aprés le courage d'y rentrer, & de se rejoindre à leurs compagnons, par la honte des reproches que Photius & leur Général leur en firent. Bélisaire craignant que les Goths qui gardoient le quartier le plus proche de l'Aquéduc, ne s'apercûssent de quelque chose, alla de leur côté, & commanda à Bessas de leur parler en leur langue, & de les amuser, afin qu'ils n'entendissent pas le bruit des armes. Bessas les exhortoit à haute voix de se rendre, dont ils se moquoient, avec des paroles piquantes & injurieuses à l'Empereur & à Bélisaire. Voilà ce que Bessas fit en cette rencontre. L'Aquéduc étoit couvert d'une

d'une voute de brique, non seulement aux endroits qui étoient sous terre dans la campagne, mais aussi à ceux qui étoient sous la Ville; de sorte que ceux qui étoient dedans, ne pûrent savoir où ils alloient, ni par où ils sortiroient, jusqu'à ce que les premiers arrivérent à l'endroit où il étoit découvert. Cét endroit répondoit à une maison abandonnée, & qui n'étoit habitée que par une pauvre femme. Quand ils virent le jour, & qu'ils reconûrent qu'ils étoient dans la Ville, ils eûtent envie de monter à la maison; mais cela leur étoit impossible, étant chargez de leur armes, il n'y avoit point de degrez, & les côtez de l'Aquéduc étoient fort hauts. Comme ils étoient dans une grande perpléxité, & qu'ils s'incommodoient par leurs nombre, il y en eut un qui mit ses armes bas, & qui s'efforça de grimper avec les mains, & avec les piés. Il entra dans la maison, & ménaça la femme de la tuër, si elle faisoit le moindre bruit. Il attacha ensuite une corde au pié d'un olivier, qui étoit dans la maison, & en jetta le bout à ses compagnons, qui montérent tous. Il restoit encore alors la quatriéme partie de la nuit à passer. Ils s'approchérent des murailles, & tuérent deux sentinelles du côté de Septentrion, qui étoit le côté où Bessas & Bélisaire les attendoient. Ceux-ci dressérent les échelles, qui se trouvérent trop courtes, à cause que l'on n'avoit pû prendre la mesure juste pour les faire; desorte qu'il en falut lier deux ensemble. Il ne fut pas possible d'escalader la Ville du côté de la mer, parce qu'il n'étoit pas gardé par des Goths, mais par des Juifs, qui n'attendant point de quartier des Romains qu'ils avoient irritez, & qu'ils avoient empêchez de se rendre maîtres de la Place, sans s'exposer à aucun danger, se deffendoient courageusement. Néanmoins, quand le jour fut venu, & qu'ils furent chargez par les Romains qui étoient entrez dans la Ville, ils prirent la fuite. Ainsi Naples fut prise de force, & les portes en furent ouvertes à l'armée victorieuse.

2. Les assiégeans qui attaquoient du côté d'Orient, n'aiant point d'échelles pour monter aux murailles, brûlérent les portes qui avoient été abandonnées par la garnison. Il se fit alors une furieuse boucherie; ceux qui avoient perdu de leurs parens durant le siége, ne respirant que la vengeance, & passant tout au fil de l'épée, sans épargner ni sexe, ni âge. Ils entroient dans les maisons, en emmenoient les femmes & les enfans, pilloient les meubles, & tout ce qu'il y avoit de précieux. Sur tout les Massagétes ne respectant point la sainteté des Eglises, arrachoient des Autels ceux qui s'y étoient réfugiez, pour y trouver leur sureté. Ces desordres continuérent jusqu'à ce que Bélisaire, qui couroit de tous côtez pour les arrêter, assembla les Soldats, & leur parla de cette sorte.

3. *Puisque Dieu nous a accordé une victoire si glorieuse, & qu'il nous a rendus les maîtres d'une Ville que l'on croioit imprenable, nous ne devons pas paroitre indignes de cette faveur; mais nous devons plûtôt faire voir par la douceur dont nous userons envers les vaincus, que nous méritions de les vaincre. Mettez des bornes à vôtre haine, & ne l'étendez pas plus loin que la guerre. Le vainqueur ne doit point faire de mal aux vaincus, parce qu'en les tuant, au lieu de se défaire de ses ennemis, il perd de ses sujets. Modérez donc vôtre colére, & n'exercez plus d'hostilitez contre les Habitans. Il est honteux à ceux qui ont surmonté leurs ennemis, de se laisser surmonter par la fureur de la vengeance. Gardez l'or, & les richesses comme la récompense de vôtre valeur; mais rendez les enfans aux peres, & les femmes aux maris, & leur faites connoître par une action si généreuse, de quels amis ils se sont privez par leur imprudence.* Aprés que Bélisaire eut dit ces paroles, il fit rendre aux Napolitains les femmes, les enfans, & les esclaves. Il arrêta tous les actes d'hostilité, & fit leur paix avec les Soldats. Ainsi, ils perdirent & recouvrérent leur liberté en un même jour. En rentrant en possession de leurs maisons, ils y trouvérent l'argent qu'ils avoient caché, & qui n'avoit pû étre découvert par le vainqueur. Voilà quel

fut

fut l'évenement de ce siége, qui avoit duré vingt jours. Bélisaire garda huit cens Goths, qui furent pris en cette occasion, & ne les considéra pas moins que le reste de ses Soldats.

4. Quand Pastor, qui, comme j'ai dit, avoit inspiré aux Habitans la folle résolution de ne se point rendre, vit la Ville prise, il tomba en apopléxie, & mourut subitement, sans que l'on lui eût fait aucun déplaisir.

5. Asclépiodote, qui avoit été le compagnon de ses cabales, étant allé trouver Bélisaire avec les plus considérables de la Ville, Etienne luy fit ces reproches. *Tu vois maintenant, méchant homme, combien tu as causé de maux à ton païs, en voulant sacrifier le salut de tes Citoiens à l'affection que tu avois pour les Goths. Si ces Barbares eussent eû de l'avantage, tu n'eusses pas manqué de leur demander récompense, & de nous déférer devant eux, nous qui étions du bon parti, comme des coûpables d'une conspiration tramée avec les Romains. Maintenant que Justinien est maître de Naples, & que nos vies sont en sureté, par la valeur & par la clémence de Bélisaire, oses-tu bien te presenter devant lui, comme si tu n'avois rien fait contre les interêts des Habitans, & contre le service de l'Empereur?* Voilà ce que le ressentiment des calamitez publiques tira de la bouche d'Etienne. Asclépiodote lui répondit: *Vous ne prenez pas garde que vous faites nôtre éloge, quand vous nous accusez de l'affection que nous avons eue pour les Goths; car il est certain que l'amour que des sujets conservent pour leurs maîtres qui sont dans le danger, ne peut procéder que d'une inviolable fidélité. Les vainqueurs trouveront en ma personne un défenseur aussi zélé pour leurs interêts, qu'ils y ont trouvé un redoutable ennemi, puisqu'il est sans doute que celui qui est fidéle de son naturel, ne change pas avec la fortune. Pour vous, s'il arrivoit une révolution dans l'Etat, vous accépteriez toutes les conditions qu'il plairoit au plus fort de vous imposer; car ceux qui ont un esprit léger & inconstant, renoncent à leurs amis dés qu'ils ont la moindre peur.*

6. Comme Asclépiodote s'en retournoit, aprés avoir

avoir fait cette réponse, le Peuple le suivit en foule, & le déchira en piéces. Ils allérent ensuite à la maison de Pastor, dont ils ne vouloient pas croire la mort; mais y aiant trouvé le corps mort, ils l'emportérent, & le pendirent hors de la Ville. Cela fait, ils demandérent pardon à Bélisaire de ces violences, qu'ils n'avoient commises que par le transport d'une juste indignation. Et aprés l'avoir obtenu, ils se retirérent. Ainsi les habitans de Naples furent délivrez de leurs miséres.

CHAPITRE XI.

1. *Vitigis est éleu Roi des Goths, & il fait tuer Théodat.* 2 *Il propose aux Goths de temporiser.* 3. *Il épouse Matasonte.*

1. IL y avoit long-tems que les Goths qui étoient à Rome, & aux environs, s'étonnoient de l'assoupissement de Théodat, qui se tenoit en repos, au lieu de s'opposer aux progrés des ennemis, & qu'ils le soupçonnoient d'être d'intelligence avec l'Empereur. Mais quand ils reçûrent la nouvelle de la prise de Naples, ils publiérent hautement qu'il étoit l'auteur de toutes les calamitez publiques; & ils s'assemblérent à Regéte, qui est un lieu éloigné de deux cens quatre-vingts stades de Rome. Ce lieu leur parût fort propre pour un campement, parce qu'il est abondant en pâturages, & qu'il est arrosé d'un ruisseau, que ceux du Païs appelent Décennovius, à cause qu'aprés avoir coulé l'espace de dix-neuf milles, qui font cent treize stades, il se perd dans la mer, proche de la ville de Terracine, & proche aussi de la Montagne Circée, où l'on dit qu'Ulisse demeura avec Circé; en quoi je croi que l'on se trompe, si ce n'est qu'Homére se soit

trompé lui-même dans la description qu'il a faite de la demeure de Circé. J'avouë néanmoins, que cette Montagne s'étend de telle façon dans la mer, qu'elle a la forme d'une Isle, & qu'elle paroît comme une Isle, non seulement à ceux qui navigent, mais aussi à ceux qui se proménent sur le rivage. Mais quiconque y entre, reconnoit bien qu'il s'étoit trompé. Peut-étre que c'est pour cette raison qu'Homére en a parlé comme d'une Isle. Mais je retourne à mon sujet.

Les Goths étant assemblez à Regéte, y élûrent pour Roi Vitigis, qui n'étoit pas d'une famille fort illustre, mais qui avoit aquis une grande réputation à Sirmium, dans les guerres de Théodoric contre les Gépides. Quand Théodat eut appris cette élection, il s'enfuit vers Ravenne. Vitigis donna ordre à Optaris de le suivre, & de l'amener mort ou vif. Optaris étoit ennemi de Théodat, à-cause que gagné par argent, il lui avoit ôté une fille fort belle & fort riche, qui lui avoit été promise en mariage, & l'avoit fait épouser à un autre. Si bien qu'étant animé autant par la passion de se venger de cette injure, que par le desir d'obéir aux ordres de Vitigis, il le poursuivit nuit & jour avec une ardeur extrême. L'aiant enfin trouvé dans un chemin, il le jetta à la renverse contre terre, & le massacra comme une victime. Ce fut ainsi que Théodat finit sa vie, & en même tems son régne, qui ne dura que trois ans.

2. Vitigis entra dans Rome avec les Goths qui se trouvérent alors à sa suite, & y apprit la mort de Théodat, dont il ressentit beaucoup de joie. Il mit en prison son fils Théodégiscle; & comme ses affaires n'étoient pas encore bien disposées, il alla à Ravenne, pour y donner ordre. Puis il assembla ses Soldats, & leur dit. *Mes Compagnons, l'exécution des grandes entreprises dépend plûtôt de la sagesse des conseils, que d'une occasion d'un moment. Une remise faite à propos sauve quelquefois un Etat; au lieu qu'une précipitation téméraire les ruine. Une multitude*

tude mal préparée au combat, sera plus aisément défaite qu'une poignée de gens de cœur, qui ont pourvû à tout ce que leur étoit nécessaire. Ne nous jettons pas par un désir impétueux de la gloire, dans des maux où il n'y auroit point de reméde. Il vaut mieux souffrir une honte d'un moment, pour aquerir une réputation immortelle, que de nous charger d'une infamie éternelle, pour éviter une confusion passagére. Vous savez que nos principales forces, nos magazins & nos provisions sont dans les Gaules, dans le territoire de Venise, & dans les lieux circonvoisins. Nous avons une guerre contre les François, qui est bien plus fâcheuse que celle-ci, & ce seroit une folie de ne la terminer pas avant que d'en entreprendre une autre. Il y a grande apparence que nous serions défaits, si nous attaquions en même tems plusieurs ennemis. Je suis donc d'avis d'aller droit à Ravenne, de faire la paix avec les François; & lorsque nous aurons mis nos affaires en bon état, de retourner avec toutes nos forces contre Belisaire. Que personne n'ait de répugnance à se retirer, & qu'il appele, s'il veut, cette retraite une fuite. Il y en a qui ont remporté l'avantage pour avoir été accusez de lâcheté; & d'autres qui ont été honteusement taillez en piéces, pour avoir affecté, hors de saison, les titres de courageux & de braves. Ce n'est pas à ces noms-là qu'il faut s'arrêter; il faut aller au fond des choses. C'est la fin, & non pas le commencement des entreprises importantes qui fait paroître la valeur des hommes. Ceux-là ne peuvent être accusez de fuir, qui vont attaquer l'ennemi dés le moment qu'ils sont en état de le faire; mais ce sont ceux, qui pour sauver leur vie, se retirent du danger. Ne craignez point que les ennemis prennent Rome. Les Romains étant aussi affectionnez qu'ils le sont pour nôtre domination, ils n'ont garde de manquer à la bien garder; & en cela ils n'auront pas beaucoup de peine, parce que nous reviendrons dans peu de tems. Mais quand ils trameroient quelque trahison contre nous, & qu'ils recevroient l'ennemi dans leur Ville, en cela même ils ne nous feroient pas grand préjudice, parce qu'il vaut mieux avoir des ennemis déclarez, que des ennemis couverts. Mais j'aurai soin que ce mal-heur n'arrive pas, en y laissant une puissante garnison, & un excellent

Gouverneur. Ainsi nous serons en assurance, & nous n'aurons point de mal à apprêhender de nôtre retraite.

3. Les Goths aiant approuvé ce discours de Vitigis, ils s'apprêtérent à se retirer. Ensuite Vitigis exhorta Sylvére, Evêque de Rome, & les principaux, tant du Sénat que du peuple, à demeurer fidéles dans l'obeïssance, leur representant les avantages dont ils avoient joüi soûs le gouvernement de Théodoric. Il choisit quatre mille hommes, qu'il laissa en garnison. Il établit Gouverneur Leudéris, qui étoit un vieillard d'une prudence consommée, & emmena des Sénateurs pour lui servir d'ôtages. Quand il fut arrivé à Ravenne avec toutes ses troupes, il épousa Matasonte, fille d'Amalasonte; bien que ce fût contre le consentement de cette Princesse. Il espéroit d'affermir tres-solidement les fondemens de sa puissance, par cette alliance avec la Maison de Théodoric. Il assembla ensuite tous les Goths, il en fit le dénombrement; & leur donna des armes & des chevaux, selon leur rang & leur mérite. Il n'y eut que ceux qui étoient en garnison dans les Gaules, qu'il n'osa rappeler, pour la crainte que la valeur des François lui donnoit. On les appeloit autrefois Germains. Je dirai ici quelles ont été leurs premiéres demeures, comment ils se sont établis dans les Gaules, & comment ils sont entrez en guerre avec les Goths.

CHAPI-

CHAPITRE XII.

1. Description de quelques Païs. 2. Anciennes demeures des François. 3. Ils font alliance avec les Goths, & vainquent les Bourguignons, & les Visigots. 4. Gizélic, fils naturel d'Alaric, est élû Roi par les Visigoths, & tué par Théodoric. 5. Theudis usurpe le Commandement en Espagne.

1. CEUX qui passent le Détroit, & qui entrent de l'Océan dans la Méditerranée, ont l'Europe à la gauche, & l'Afrique à la main droite. Quand ils sont plus avant, ils ne l'appelent plus l'Afrique, mais l'Asie. Je ne puis écrire exactement les parties les plus éloignées de l'Afrique, parce qu'elles ne sont pas habitées. C'est pour cela même que nous ne connoissons pas l'origine du Nil, qui sortant de ce païs, va se répandre dans l'Egypte. L'Europe dans son commencement est d'une figure toute semblable à celle du Peloponnése, & elle est toute environnée de la mer. La premiére terre qui se présente du côté d'Occident & de l'Océan, c'est l'Espagne jusqu'aux Alpes, qui sont dans les Monts Pyrénées. Ceux du Païs donnent le nom d'Alpes aux passages des Montagnes. Tout le païs qui s'étend depuis cét endroit-là jusqu'aux frontiéres de la Ligurie, s'appele la Gaule. Il y a encore là d'autres Alpes, qui séparent les Gaulois d'avec les Liguriens. La Gaule a plus de largeur que l'Espagne, parce que l'Europe, qui dans son commencement est étroite, s'élargit ensuite. La Gaule est entre la mer Océane & la Méditerranée. Parmi les fleuves qui l'arrosent, deux des principaux sont le Rhône & le Rhin, dont le

cours eſt fort différent, l'un s'allant décharger dans la mer Tyrréne, & l'autre dans l'Océan.

2. Il y a auſſi pluſieurs Lacs, au-tour deſquels les Germains avoient autrefois leurs demeures. Ce n'étoit alors qu'un peuple barbare, dont le nom n'avoit rien d'illuſtre. Mais maintenant on les appele François. Les Aboruſques demeuroient proche d'eux, & relevoient des Romains, de même que tous les peuples de la Gaule, & de l'Eſpagne. Les Thoringiens habitoient un Païs du côté de l'Orient, qui leur avoit été accordé par Auguſte, le premier des Empereurs. Les Bourguignons étoient voiſins de ceux-ci, en tirant vers le Midi. Au delà des Thoringiens étoient les Allemans, & les Suédois, peuples courageux, & acoûtumez à la guerre. Voilà le dénombrement des Nations libres, par qui ces Païs-là étoient autrefois occupez. Les Viſigots s'étant répandus, dans la ſuite du tems, ſur les terres de l'Empire, ſoûmirent à leur puiſſance toute l'Eſpagne, & la partie de la Gaule qui eſt au delà du Rhône. Les Aboruſques, qui étoient alors à la ſolde des Romains, furent attaquez par les Germains; au commencement par des courſes ſubites, & aprés à guerre ouverte. Les Aboruſques ſe portérent vaillamment dans toutes les occaſions, & y donnérent de grandes preuves de leur fidélité, & de leur courage. Les Germains n'aiant pû les réduire par les armes, leur propoſérent une alliance, qu'ils accéptérent volontiers, parce qu'ils étoient déja unis enſemble par la profeſſion de la Religion Chrétienne. L'union de ces deux Nations rendit leur puiſſance tres-conſidérable. Les Soldats Romains, qui étoient en garniſon dans les Provinces les plus éloignées de la Gaule, ne pouvant retourner en leurs païs, & ne voulant pas prendre parti dans les Troupes de leurs ennemis, à-cauſe qu'ils étoient Ariens, ils ſe donnérent aux Aboruſques & aux Germains, avec leurs Enſeignes, & toutes leurs Places. Ils retinrent néanmoins les mœurs de leur païs, & ils les tranſmi-

rent

rent à leurs enfans, qui les conservent encore aujourd'hui. Ils ont les mêmes noms soûs lesquels ils ont été autrefois rangez. Ils combattent soûs un étendard qui leur est particulier. Ils gardent les coûtumes de leur Nation, portent l'habit des Romains, & sur tout l'habillement de tête.

3. Pendant que les Romains ont conservé leur Empire, ils ont commandé dans la Gaule au deçà du Rhône. Mais quand Odoacer établit sa tyrannie, il abandonna aux Visigoths, toutes les Gaules, jusqu'aux Alpes, qui séparent les François & les Liguriens. Aprés la mort d'Odoacer, les Thoringiens apprêhendant l'agrandissement de la puissance des Germains, qui se rendoient formidables à tous leurs voisins, recherchérent l'alliance des Goths, laquelle Théodoric fut fort aise de contracter par un double mariage, l'un de sa fille Theudichuse, qu'il donna au jeune Alaric Roi des Visigots; l'autre de sa niéce Ameloberge, fille d'Amalafride, qu'il donna à Herménéfride, Roi des Thoringiens. La protection d'un allié aussi puissant qu'étoit Théodoric, garantit ces Peuples de l'invasion des Germains, qui tournérent leurs armes contre les Bourguignons. Les François & les Goths firent, peu de tems aprés, une ligue ensemble, pour exterminer les Bourguignons, & pour envahir leur païs. Les conditions de la ligue étoient, que les terres conquises seroient également partagées entre les deux Peuples, & que, si l'un des deux remportoit seul la victoire, l'autre lui paieroit une certaine quantité d'or. Suivant cét accord les François mirent sur pié une puissante armée. Théodoric faisoit aussi semblant de vouloir marcher, mais il différoit de jour en jour. Enfin, étant obligé d'envoier ses Troupes, il donna ordre à ceux qui les commandoient d'attendre le succés de la bataille, & si les François la perdoient, de ne pas avancer; au contraire, s'ils la gagnoient, de se joindre promptement à eux. Cét ordre fut suivi trés-exactement. Les François en vinrent seuls aux mains

avec les Bourguignons. Le combat fut opiniâtré & sanglant, & la victoire demeura long-tems douteuse. Enfin les François mirent leurs ennemis en fuite, & les aiant poursuivis jusqu'aux extrémitez de leur Païs, où ils avoient quelques Forts, ils se rendirent maîtres de tout le reste. Au premier bruit de cette victoire, les Goths accoururent, & alléguérent, pour excuse aux reproches de leurs alliez, qu'ils n'avoient pû surmonter les difficultez des passages; puis ils paiérent la somme portée par le traité, pour la peine de leur demeure, & ils partagérent les terres des vaincus. En quoi il est sans doute, que Théodoric fit paroître une prudence toute extraordinaire, puis qu'il âquit, pour une somme médiocre, la moitié d'un grand Païs, sans hazarder la vie de ses sujets. Voilà comment les Goths & les François entrérent en possession d'une portion des Gaules.

Les Germains étant devenus plus puissans, déclarérent la guerre à Alaric, Roi des Visigoths, sans craindre d'irriter Théodoric. Tandis que ce Prince levoit une armée pour secourir ses alliez, les Germains mirent le siége devant Carcassone. Les Visigoths se vinrent camper assez proche, & demeurérent en repos. Mais aprés y avoir perdu du tems, ils commencérent à se fâcher de voir leurs terres ravagées par l'ennemi, à murmurer contre Alaric, & à l'accuser d'éviter, par pure lâcheté, d'en venir aux mains. Ainsi ce Prince fut contraint de céder à l'impatience de ses Soldats, & de livrer seul la bataille, sans attendre le secours de Théodoric. Les Germains remportérent la victoire, tuérent ce Prince, taillérent en piéces un grand nombre de Visigoths, & s'emparérent d'une grande partie des Gaules. Ils n'en pressérent pas moins vivement le siége de Carcassone, où ils avoient oüi dire que l'on avoit enfermé les trésors, que le vieux Alaric avoit autrefois apportez de Rome. Parmi ces trésors étoient les plus riches meubles du Roi Salomon, & une émeraude de grand prix, qui

avoit

avoit aussi été prise dans Jérusalem par les anciens Romains.

4. Les Visigoths qui se sauvérent de la bataille élûrent pour leur Roi, Gizélic, fils naturel d'Alaric, à-cause qu'Amalaric, son petit-fils légitime, étoit encore enfant. Le bruit de la marche de Théodoric, que l'on disoit être à la tête d'une formidable armée, fit lever le siége de Carcassone aux Germains, qui se retirérent entre le Rhône & l'Océan. Théodoric les y laissa, parce qu'il ne les en pouvoit chasser, & se contenta de reprendre le reste des Gaules. Il fit mourir Gizélic, & donna le Roiaume à Amalaric son pupille, & transporta tous les trésors de Carcassone à Ravenne. Il avoit grand soin d'envoier des Gouverneurs, & des garnisons en Espagne, & dans les Gaules, afin de tenir les Peuples dans l'obéïssance. Ces Gouverneurs lui paioient un tribut; mais pour faire voir que ce n'étoit point par avarice qu'il le levoit, il en faisoit present à l'armée, tant des Goths que des Visigoths. Ces deux Nations se joignirent depuis par diverses alliances, soûs le service du même Prince.

5. Theudis, qui étoit un Goth, que Théodoric avoit envoié en Espagne pour y commander des Troupes, y épousa la fille d'un des plus riches du Païs, & qui y possédoit de grandes terres. Aiant ensuite amassé deux mille Soldats, il prit des Gardes; & bien qu'il ne s'attribuât que la qualité de Capitaine de Théodoric, il est vrai néanmoins qu'il jouissoit d'une puissance absoluë. Théodoric agissant en cette rencontre, selon sa rare prudence, & selon la profonde connoissance qu'il avoit des affaires du monde, ne voulut pas emploier ses armes pour punir ce sujet rebelle, de peur, ou de rencontrer les François dans son passage, ou de donner sujet aux Visigoths de former quelque parti; mais il l'attacha par intérêt à son service, en lui assurant pour toûjours le Commandement de ses Troupes. Il le fit néanmoins avertir en particulier par les plus considérables des Goths, que la bien-séance & le de-

voir l'obligeoient à aller remercier le Roi dans Ravenne: Mais il ne voulut jamais y aller, ni promettre de le faire. Pour le reste il obéit exactement à tous les ordres qu'il reçût, & jamais il ne détourna les deniers publics.

CHAPITRE XIII.

1. Les François défont les Thoringiens, & les Bourguignons. 2. Amalaric, Roi des Visigoths, épouse la fille de Théodébert. 3. Traite mal sa femme, en haine de la Religion Catholique, & excite la colére de Théodébert, son beau-frere, par qui il est défait, & tué. 4. Théodat traite avec les François. 5. Harangue de Vitigès, suivie d'un traité.

1. APRES la mort de Théodoric, les François ne voiant plus de resistance, prirent les armes contre les Thoringiens, les subjuguérent, & tuérent le Roi Herménéfride, dont la femme se sauva, & se réfugia avec ses enfans chez son frere Théodat, Roi des Goths. Les Germains en étant venus une seconde fois aux mains avec le reste des Bourguignons, & aiant remporté sur eux l'avantage, enfermérent leur Roi dans un Château, contraignirent les Soldats de servir dans leurs armées, & mirent un impôt sur les terres.

2. Quand Amalaric, Roi des Visigoths, fut en âge, il commença à apprehender la puissance des Germains, & pour ce sujet il épousa la sœur de leur Roi Théodébert, & partagea les Gaules avec son cousin Atalaric Roi des Goths. Tout ce qui est au deçà du Rhône fut cédé aux Goths; & ce qui est au delà demeura aux Visigoths. Il fut accordé de part & d'autre, que l'impôt qui avoit été établi par Théodoric, ne seroit plus levé

séré à l'avenir. Atalaric restitua de bonne foi à Amalaric toutes les richesses qui avoient été transportées de Carcassone à Ravenne. Comme les deux Nations s'alliérent ensemble par divers mariages, que les particuliers contractérent, on laissa le choix aux hommes, ou d'emmener leurs femmes, ou d'établir leurs demeures avec elles. Les uns emmenérent leurs femmes, & les autres passérent dans leur parti.

3. Peu de tems aprés Amalaric excita la colére de son beau-frere, de laquelle les effets lui furent funestes. Comme il étoit prévenu de l'erreur des Ariens, il ne pouvoit souffrir que sa femme demeurât dans la Religion de ses Peres, & qu'elle se conservât dans la liberté des exercices de l'Eglise Catholique. Et à-cause qu'elle refusoit d'entrer dans la Communion de ceux de sa secte, il lui faisoit toutes sortes de traitemens injurieux; dont aiant été contrainte de se plaindre à son frere, il s'éleva une guerre furieuse entre les Germains & les Visigoths, dans laquelle Amalaric fut défait, & tué. Théodébert reprit sa sœur, & reprit avec elle non seulement toutes les richesses qu'elle avoit portées en mariage, mais aussi toutes les terres que les Visigoths avoient dans la Gaule. Ceux qui se sauvérent de la bataille passérent en Espagne avec leurs femmes & leurs enfans, & allérent vivre soûs la domination de Theudis, qui s'étoit érigé publiquement en Tiran. Ce fut ainsi que la Gaule fut réduite soûs la puissance des Goths & des Germains.

4. Théodat aiant été averti du voiage de Bélisaire en Sicile, fit un traité avec les Germains, par lequel ils s'obligeoient de le secourir lors qu'ils auroient touché deux mille marcs d'or, & qu'ils auroient été mis en possession de tout ce dont les Goths avoient joüi dans les Gaules. Mais Théodat mourut sans que le traité fût exécuté; & c'est pour cette raison que les meilleurs Soldats qu'il y eut parmi les Goths, étoient alors dans les Places de la Gaule, soûs la conduite de Marcias.

Vitigis ne crût pas les pouvoir rappeler, de peur qu'en les rappelant le Païs ne demeurât exposé aux incursions des François. Aiant donc assemblé la fleur des plus braves hommes qu'il y eût parmi les Goths, il leur fit cette harangue.

5. *Je vous ai assemblez pour vous donner un avis qui ne vous sera peut-être pas agréable, bien qu'il vous soit absolument nécessaire. Il faut que vous l'écoutiez, s'il vous plaît, avec patience, & que vous preniez ensuite une résolution conforme à l'état present des affaires. Ceux qui voient que les succés ne répondent pas à leurs espérances, doivent s'accommoder au tems & à la fortune. Nous avons tout ce qui est nécessaire pour entreprendre une guerre. Il n'y a que de la part des François, qui sont nos anciens ennemis, que nous puissions appréhender de l'obstacle. Nous avons resisté jusqu'ici à leur puissance, bien qu'avec une perte notable, & d'argent & de Soldats, parce qu'ils étoient alors les seuls que nous eussions à combatre: Mais maintenant il est à propos de faire la paix avec eux, puisque nous sommes obligez d'entrer en guerre avec d'autres ennemis. Si nous ne nous réconcilions avec eux, ils ne manqueront pas de joindre leurs forces à celles de Bélisaire, parce qu'il n'y a rien de si conforme à l'ordre de la Nature, & à l'usage de ce qui se fait chaque jour parmi les hommes, que de voir ceux qui ont un ennemi commun, contracter ensembe alliance. De plus, si nous en venons aux mains avec les François & avec les Romains séparément, il y a grand sujet de craindre, que nous ne soions défaits par les uns & par les autres. Il vaut donc bien mieux se résoudre à perdre une petite partie de l'Etat, pour conserver le reste, que de le perdre entier, & de perdre aussi la vie, pour avoir voulu conserver tout. Je suis persuadé que si nous abandonnons aux Germains la partie de la Gaule, qui est voisine de leurs frontiéres, & que nous leur contions l'argent que Théodat leur avoit promis, non seulement ils se dépouilleront de l'ancienne haine qu'ils avoient contre nous, mais aussi ils nous donneront du secours. Que pas un de vous ne se mette en*

peine des moiens de rentrer en possession de la Gaule, lors que nos affaires seront en meilleur état. Pour moi, je me contente d'avoir dans l'esprit cét ancien mot, qui ordonne de bien établir le present. Cét avis fut approuvé par les plus considérables des Goths; & ensuite l'on envoia des Ambassadeurs vers les Germains, qui les mirent en possession des Villes de la Gaule, leur payérent l'argent, & contractérent l'alliance. Childébert, Théodébert, & Clotaire, qui étoient alors Rois des François, partagérent entre eux l'argent, & les terres, & promirent d'être amis des Goths, & de leur envoier secrétement du secours, non pas de leur Nation, mais des Nations qui relevoient de leur puissance. En effet, ils ne pouvoient prendre ouvertement les armes contre les Romains, à qui ils venoient de jurer une alliance pour la même guerre. Les Ambassadeurs aiant heureusement achevé l'affaire pour laquelle ils avoient été envoiez, s'en retournérent à Ravenne, & Vitigis rappela Marcias, & ses Troupes.

CHAPITRE XIV.

1. Bélisaire met garnison à Naples, & à Cumes, & va à Rome, qui se rend à lui. 2. Description de la voie Appienne. 3. Entrée de Bélisaire à Rome.

1. PENDANT que Vitigis faisoit ce que je viens de dire, Bélisaire s'apprêtoit à partir pour Rome. Il confia la garde de Naples à Hérodien, & à trois cens hommes choisis dans l'Infanterie. Il laissa aussi dans le Fort de Cumes, autant de Soldats qu'il crût qu'il en faloit pour le défendre. Il n'y avoit dans la Campanie que ces deux Places qui fussent fortifiées. On

On montre à Cumes un antre, où l'on dit que la Sybille a autrefois rendu ses oracles. La mer l'arrose, & il est éloigné de cent vingt-huit stades de Naples. Comme Bélisaire préparoit ses Troupes, les Romains craignant de tomber dans un malheur semblable à celui dont les Napolitains avoient été accablez, résolurent d'ouvrir les portes à l'Armée de l'Empereur ; à quoi ils furent puissamment excitez par leur Evéque, Silvérius. Ils dépêchérent donc à l'instant vers Bélisaire un nommé Fidélius, qui étoit de Milan, Ville de la Ligurie, & qui avoit été Assesseur, ou, comme les Romains l'appelent, Questeur d'Atalaric, pour le convier de venir, & pour lui promettre de se rendre.

2. Ce Général mena son armée par la voie Latine, & laissa à sa gauche la voie que le Consul Appius fit, il y a neuf cens ans, & qu'il nomma de son nom. Elle contient le chemin de cinq journées, & s'étend depuis Rome jusqu'à Capouë. Elle est assez large pour passer deux chariots de front, & est d'une merveilleuse structure. Elle est toute de grandes pierres extrémement dures, qu'Appius fit apporter de loin, parce que la Nature n'en produit point de semblables dans le païs. Il les fit polir, & tailler de telle sorte, qu'elles tiennent toutes ensemble, sans y être attachées avec du fer, ni avec aucune autre matiére étrangére. Mais la liaison en est si étroite & si ferme, qu'à les voir on ne diroit pas qu'elles soient jointes ; on croiroit plûtôt que ce ne seroit qu'une seule pierre. Depuis tant de tems que les chariots & les chevaux y passent incessamment, rien ne s'est démenti de tout l'ouvrage, & pas une seule pierre n'a été rompuë, ni n'a rien perdu de sa beauté. Voilà quelle est la voie Appienne.

3. Les Goths qui étoient en garnison à Rome voiant la venuë de Bélisaire, & la résolution des Habitans, desespérérent de garder la Place, & en sortirent pour aller à Ravenne. Il n'y eut que Leudaris, qui en étoit Gouverneur, qui y demeura, & je croi que

que ce fut par quelque sorte de honte. Tandis que les Goths sortoient par la porte Flaminia, les Soldats de Bélisaire entroient par la porte Asinaria. Ce fut le neuviéme jour de Décembre, de l'onziéme année du régne de Justinien, & soixante ans aprés qu'elle avoit été prise. Bélisaire envoia à l'Empereur les clefs de la Ville; il lui envoia aussi Leudaris, qui y avoit été établi Gouverneur par les Goths. Il emploia ensuite ses soins aux réparations des murailles, & refit les créneaux comme en pointe, & y ajoûta comme une seconde muraille à main gauche, afin que les Soldats ne fussent pas exposez de flanc aux traits des assiégeans. Il creusa un large fossé alentour. Les Romains admiroient la sage conduite de Bélisaire, dans l'application continuelle avec laquelle il faisoit travailler aux fortifications de leur Ville; mais ils étoient fâchez de la résolution qu'il prenoit, de s'y enfermer, au cas que les ennemis en entreprissent le siége, ne se trouvant pas en état de resister, à-cause de la disette des vivres, de la vaste étenduë des murailles; & enfin, à-cause de l'assiéte qui est dans une rase campagne, qui en rend toutes les avenuës aisées. Bien que Bélisaire fût averti de cette inquiétude où les Romains témoignoient d'être, il ne laissoit pas de pourvoir incessamment à tout ce qui est nécessaire pour soûtenir un siége. Il mettoit dans les magazins le blé qu'il avoit apporté de Sicile, & il obligeoit les Habitans à transporter dans la Ville les provisions qu'ils avoient à la campagne.

CHAP.

CHAPITRE XV.

1. Plusieurs Peuples d'Italie se rendent à Bélisaire. 2. Origine du nom de Bénévent, Ville fondée par Dioméde, qui y laissa les dens du Sanglier Calydoine, & qui y donna l'Image de Pallas à Enée. 3. Description du Golphe Ionique, & de quelques autres parties d'Italie.

1. ALORS Pitzas vint se rendre à Bélisaire avec les Goths qu'il commandoit, & lui livra la moitié du Samnium, jusqu'au fleuve qui arrose le païs. Les Goths qui habitoient au delà du fleuve ne vouloient pas suivre cet exemple. Bélisaire donna des Troupes à ce Pitzas pour défendre son païs. Il y avoit eû d'autres Peuples d'Italie qui s'étoient rendus volontairement, savoir les Calabrois, & les Apuliens, tant ceux qui habitent sur le bord de la mer, que ceux qui sont plus avancez dans le païs, & qui possédent une Ville que l'on appeloit autrefois Malévent, & que l'on appele maintenant Bénévent, afin d'éviter les mauvais présages.

2. Il y a un vent violent & dangereux, qui domine dans la Dalmatie, & qui ne s'éléve jamais, qu'à l'instant-même tous les habitans ne se retirent dans leurs maisons. L'impétuosité en est quelquefois si furieuse, qu'il enléve en l'air un cheval & un Cavalier, & aprés les avoir agitez long-tems, il les jette par terre. Bénévent étant bâti sur une hauteur vis-à-vis de la Dalmatie, il n'est pas exemt des incommoditez que ce vent apporte. Cette Ville reconnoît pour son fondateur Dioméde, fils de Tydée, qui avoit été chassé par les Grecs aprés la prise de Troje. Il y laissa comme un monument éternel, les dens du Sanglier Calydoine, lesquelles son oncle Méléagre avoit rem-

remportées comme un prix de la chasse. On les y voit encore avec admiration. Elles ont trois fois la largeur de la main d'un homme. On dit que Dioméde y conféra avec Enée fils d'Anchise, & qu'il lui donna, par l'ordre de l'Oracle, l'Image de Pallas, qu'il avoit enlevée avec Ulisse du milieu de Troje durant le siége. On raconte qu'étant malade, & aiant consulté l'Oracle sur sa maladie, l'Oracle répondit, qu'il ne guériroit point qu'il n'eût rendu l'Image de Pallas à un Trojen. Les Romains ne savent présentement où elle est. Ils en montrent seulement une copie gravée dans une pierre, qui est à découvert dans le temple de la Fortune, vis-à-vis de la statuë de bronze de Minerve, du côté d'Orient. Cette copie represente Pallas en posture de combatante, & qui a la lance à la main. Elle ne paroît point de la façon des Grecs, mais plûtôt de celle des Egyptiens. Si nous voulons ajoûter foi à ce que disent les habitans de Constantinople, l'image de Pallas à été enterrée par Constantin dans la place publique, qui porte son nom. En voilà assez sur ce sujet.

3. Ainsi Bélisaire réduisit tout ce qu'il y a dans l'Italie depuis le Golphe Ionique jusqu'à Rome, & à Samnium. Constantien tenoit déja, comme j'ai dit, tout ce qui est au delà du Golphe jusqu'à la Liburnie. Je décrirai maintenant les demeures des peuples qui habitent l'Italie. La mer Adriatique se répandant bien avant entre deux terres, y fait le Golphe Ionique, non pas toutefois de la même façon que les autres Golphes, qui se terminent presque tous à un Isthme. Le Golphe de Crisée finit à Léchée proche de Corinthe, & y laisse un Isthme de quarante stades. Le Golphe Mélas, c'est à dire Noir, qui reçoit l'Hellespont, fait aussi dans la Chersonnése un Isthme de même largeur. Mais au contraire le Golphe Ionique finit à la Ville de Ravenne, d'où il y a pour huit journées de chemin jusqu'à l'autre mer, qui est la mer Tyrréne; ce qui procéde de ce que la mer, qui entre dans la terre, se

répand

répand du côté droit. La premiére Ville qui soit au deçà du Golphe, est Drius, que l'on appeloit autrefois Hydrus. A la droite sont les Calabrois, les Apuliens, & les Samnites; ensuite les Picentins, qui s'étendent jusqu'à Ravenne. A la gauche est une portion de la Calabre, les Brutiens, les Lucaniens, & ceux de la Campanie, jusqu'à Terracine, où commencent les terres des Romains. Ces Peuples-là occupent les bords des deux mers, & toutes les terres du milieu, & c'est ce que l'on appeloit autrefois la grande Gréce. Dans le champ Brutien sont les Locrois, les Epizéphiriens, les Crotoniates, & les Thuriens. Les premiers qui se rencontrent au delà du Golphe sont les Grecs, surnommez Epirotes, qui s'étendent jusqu'à Epidamne, qui est une Ville maritime. On entre de là dans une contrée, que l'on appele Prébale. Ensuite est la Dalmatie, la Liburnie, l'Istrie, & les terres des Venitiens, qui ne finissent qu'à Ravenne. Tous ces Peuples habitent proche de la mer. Plus loin sont les Scisciens, les Suéves, non pas ceux qui relévent des François, mais d'autres qui occupent les terres les plus éloignées du Païs. Par delà sont les Carniens & les Noriques, qui ont à leur droite les Habitans de la Dace & de la Pannonie, lesquels se répandent jusques sur le bord de l'Istre, & content au nombre de leurs Villes celles de Singidone, & de Sirmium. Au commencement de la guerre tous ces Peuples, qui sont hors du Golphe Ionique, relevoient des Goths. Par delà Ravenne, à la gauche du Pô, sont les Liguriens; & proche d'eux, du côté du Septentrion, les Albains, dans un bon païs, que l'on appele Langeville. Les Gaulois & les Espagnols sont du côté d'Occident. L'Emilie & la Toscane sont à la droite du Pô, & s'étendent jusqu'au territoire de Rome. Voilà tout ce qui regarde tous ces Peuples.

CHAPITRE XVI.

1. *Bélisaire envoie en Toscane des Troupes, ausquelles se rendent les Villes de Narni, de Spoléte, & de Pérouse.* 2. *Défaite des Goths.* 3. *Vitigis envoie assiéger Salone, & va à Rome.*

1. BELISAIRE, aprés avoir fortifié toutes les avenuës de Rome par une tranchée qu'il tira jusqu'au Tybre, & aprés avoir laissé les ordres qu'il avoit jugé nécessaires, donna à Constantin une Compagnie de ses Gardes, entre lesquels étoient Zanter, Chorsomane & Æschmane, qui tous trois étoient Massagétes, & fort vaillans hommes; il lui donna aussi d'autres Troupes, pour réduire la Toscane à l'obéïssance de l'Empereur. Il commanda pareillement à Bessas d'aller soûmettre Narni, qui est la Ville la mieux fortifiée de la Province. Ce Bessas étoit un Goth, descendu des anciens Goths qui habitoient autrefois dans la Thrace, & qui n'avoient pas voulu suivre Théodoric, lorsqu'il emmena une si grande multitude de peuple en Italie. C'étoit un homme plein de feu, & extrémement propre à la guerre, qui s'aquitoit également bien des devoirs de Capitaine, & de Soldat. Il se rendit maître de Narni, du consentement des habitans. Constantin se mit, aussi sans peine en possession de Spoléte, de Pérouse, & de quelques autres petites Villes, dont on lui ouvrit les portes. Il établit garnison dans Spoléte, & se mit lui-même avec toute son armée dans Pérouse, qui est la Capitale de Toscane.

2. Quand Vitigis apprit cette nouvelle, il envoia de ce côté-là la plus grande partie de ses Troupes, soûs la conduite d'Unilas & de Pissas. Constantin vint au-devant dans un Fauxbourg de Pérouse, qui fut le lieu de la bataille. Le grand nombre des Barbares en ren-

dit

dit le commencement douteux ; mais l'extraordinaire valeur des Romains leur en assûra enfin la victoire. Ils mirent leurs ennemis en fuïte, taillérent en piéces les fuïars, prirent les deux Chefs, & les envoiérent à Bélisaire.

3. Aprés un accident si fâcheux, Vitigis ne vouloit plus demeurer dans Ravenne, où il ne s'étoit arrêté que pour attendre Marcias, qui n'étoit pas revenu des Gaules. Il dépêcha donc Asinarius & Uligisase dans la Dalmatie, pour la réduire à l'obéïssance des Goths, & leur commanda d'assiéger Salone, lorsqu'ils auroient tiré de la Suéve les Troupes qui y étoient. Et il y envoia quantité de longs vaisseaux, afin que l'on la pût assiéger en même tems par mer & par terre. Pour lui, il marcha à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes, qui presque tous avoient des cuirasses.

Tandis qu'Asinarius levoit des Soldats dans la Suéve, Uligisase mena seul les Troupes dans la Liburnie, où aiant donné bataille, il fut défait, & se retira à Burne, & y attendit son Collégue. Quand Constantin apprit les préparatifs que faisoit Asinarius, il craignit pour la Ville de Salone, il fit un fossé alentour, y manda les Soldats qui étoient dans tous les Forts des environs, & fit tout ce qu'il jugea nécessaire pour sa défense. Asinarius aiant amassé des Troupes fort nombreuses, alla à Burne se joindre avec Uligisase, & ils marchérent ensuite conjointement vers Salone. Ils entourérent d'abord les murailles d'une trenchée, & approchérent leurs vaisseaux de la partie de la Ville qui répond à la mer. Les Romains en coulérent plusieurs à fond, & en prirent quelques-uns qui étoient vuides. Ce mauvais succés n'abbatit pas le courage des Barbares ; au contraire il ne servit qu'à leur donner plus de vigueur, pour continuer le siége. Voilà ce qui se passoit entre les Romains & les Goths, dans la Dalmatie. Cependant Vitigis apprenant de ceux qui venoient de Rome, que l'armée de Bélisaire incommodoit extrémement le païs, se repentoit d'en être parti, & y retour-

tournoit tout plein de colére. On dit qu'aiant rencontré un Prêtre dans le chemin, il lui demanda si Bélisaire étoit encore à Rome? Le Prêtre lui répondit qu'il y étoit, & qu'il ne faloit pas craindre qu'il en sortît, parce qu'il n'avoit pas accoûtumé de s'enfuïr, lorsque ses ennemis le cherchoient. Cette réponse fit hâter encore plus Vitigis.

CHAPITRE XVII.

1. *Bélisaire rappelle Constantin & Bessas.* 2. *Assiette de Narni.* 3. *Vitigis va vers Rome, trouve un Pont qui avoit été fortifié par Bélisaire, & donne la chasse à ceux qui le gardoient.*

1. Le bruit de la venuë des Goths jetta Bélisaire dans une étrange inquiétude. Le peu qu'il avoit de Troupes, lui faisoit soûhaiter de recevoir du secours de Constantin, & de Bessas. Mais il jugeoit d'ailleurs combien il étoit dangereux de tirer les garnisons des places, & de donner moien aux Goths de s'en emparer, & de s'en servir ensuite contre les Romains. Quand il y eut bien pensé, il manda à Constantin, & à Bessas, de mettre dans les Villes, & dans les Châteaux d'importance, des garnisons capables de les défendre, & de venir en diligence à Rome avec toutes les Troupes. Constantin obeït à cét ordre, laissa à Spoléte & à Pérouse un bon nombre de Soldats, & marcha vers Rome à grandes journées. Mais tandis que Bessas disposoit les affaires un peu plus lentement à Narni, les Goths s'en approchérent, & couvrirent un champ d'une fort grande étenduë. Ceux-ci n'étoient que les avant-coureurs d'une plus nombreuse armée qui venoit derriére. Bessas les chargea fort brusquement, les mit en déroute, contre toute sorte d'apparence, & se retira à Narni, qui n'étant qu'à trois cens cinquante stades de Rome, il y laissa garni-

garnison, & courut, pour avertir Bélisaire que l'ennemi étoit proche. Vitigis ne s'amusa pas à attaquer Pérouse & Spoléte, de peur de manquer à trouver Bélisaire à Rome. Quand il vit que la Ville de Narni étoit occupée par les ennemis, il n'en entreprit pas le siége, parce qu'il savoit que l'assiette en étoit forte, & les avenuës difficiles.

2. Elle est bâtie sur une hauteur fort élevée, au pié de laquelle passe le fleuve du Nar, qui lui a donné son nom. On y monte par deux chemins, l'un desquels est du côté d'Orient, & l'autre du côté d'Occident, l'un est étroit, & embarrassé de rochers; l'autre a un pont d'une admirable structure, que l'Empereur Auguste bâtit autrefois, & qui surpasse en hauteur, toutes les arches que l'on ait jamais veuës.

3. Vitigis en partit sans s'y arrêter, & alla vers Rome, par le champ des Sabbins. Il trouva à quatorze stades de la Ville un pont du Tybre, qui avoit été fortifié d'une tour par les soins de Bélisaire, & qui étoit défendu d'un corps de garde. Ce n'est pas qu'il n'y eût beaucoup d'autres endroits par où les ennemis pouvoient traverser la riviére, mais c'est que comme ce sage Général attendoit du secours de la part de Justinien, il estimoit qu'il étoit à propos de retarder le plus qu'il feroit possible, la marche de Vitigis. Il espéroit aussi que ce lui feroit un moien de faire entrer plus facilement des vivres, & de plus, il se persuadoit que s'il étoit assez heureux pour fermer ce passage aux Goths, ils consumeroient au moins vingt jours pour en trouver un autre; sur tout, s'il faloit qu'ils menassent autant de vaisseaux qu'ils en auroient besoin. Voilà les raisons qui excitérent Bélisaire à mettre un corps de garde dans la tour, proche de laquelle les Goths se campérent, & passérent toute la nuit avec beaucoup d'inquiétude, & dans l'intention de l'attaquer le lendemain. Vingt-deux Soldats Barbares, d'une compagnie de Cavalerie de l'armée Romaine, commandée par Innocent, s'allérent rendre

aux Goths. Bélisaire s'avisa de se camper sur le bord du Tybre, afin d'en défendre plus aisément le passage, & de témoigner davantage sa confiance. Les Soldats qui gardoient la tour étant épouvantez de la multitude des ennemis, & de la grandeur du danger, s'enfuïrent dans la Campanie, n'aiant osé se montrer à Rome, soit par la crainte du châtiment, ou par la honte de leur lâcheté.

CHAPITRE XVIII.

1. *Mémorable bataille, où Bélisaire se signala.* 2. *Etrange fortune d'un Goth, nommé Visandus.* 3. *Soins de Bélisaire pour conserver Rome.* 4. *Vitigis fait soliciter les Romains de se rendre.*

1. Le lendemain, les Goths rompirent les portes de la tour, & traversérent le Tybre sans resistance. Bélisaire n'en sachant encore rien, alla avec mille chevaux proche de la riviére, pour choisir un lieu propre à se camper. Il y rencontra les ennemis, & fut contraint d'en venir aux mains avec eux. On combatit à cheval. Bien que Bélisaire n'eût pas accoûtumé de s'exposer légérement aux hazars, il ne se contenta pas, en cette rencontre, de faire tous les devoirs de Capitaine, il s'acquitta aussi de ceux de Soldat, & mit l'Etat sur le penchant de sa ruïne, étant certain que l'événement de cette guerre si importante dépendoit uniquement de la conservation de sa personne. Il étoit monté sur un cheval de bataille, fort bien dressé aux exercices, & capable de sauver son maître d'un danger. Il étoit Bai de tout le corps, & avoit la tête blanche. Les Grecs l'auroient appelé Phalius, & les Barbares, Balan. Les Goths tirérent principalement sur Bélisaire, & sur son cheval, parce que les transfuges qui étoient venus le jour précédent dans leur armée,

mée, jugeant bien que la mort du Général seroit la ruïne des affaires de l'Empire, criérent que l'on tirât sur le cheval Balan. Ce cri se répandit parmi les Troupes; sans que plusieurs en pûssent apprendre au vrai la raison, & sans qu'ils sûssent que c'étoit Bélisaire. Comme ils jugeoient bien néanmoins que cela ne se disoit pas sans sujet, la plûpart tiroient sur lui. Les plus courageux, animez d'un violent desir de la gloire, s'avançoient pour le prendre, & le frapoient de la lance & de l'épée. Bélisaire tuoit tout ce qui se presentoit devant lui. La fidélité & l'affection de ses Gardes éclatérent en cette importante occasion. Ils s'assemblérent au-tour de lui, & y signalérent leur courage. Ils reçûrent sur leurs boucliers tous les coups que l'on lui portoit, & repoussérent vigoureusement les assaillans, dont la fureur se déchargeoit sur un seul homme. Les Goths perdirent en cette rencontre, pour le moins mille de leur meilleurs Soldats. Les plus braves de la garde de Bélisaire y furent aussi tuez, & entre-autres, Maxence, qui avoit signalé son courage par des exploits héroïques. La fortune fut si favorable à Bélisaire, que bien que tous les traits fussent tirez contre lui, il ne reçût pas une seule blessure.

Enfin, les Romains firent lâcher le pié aux Barbares, & les poursuivirent jusqu'à leur Camp, où ils furent repoussez eux-mêmes, par une Infanterie toute fraîche, & qui n'avoit point encore combatu. Elle les chassa jusqu'à une éminence où ils s'arrêtérent, & où les Barbares, soûtenus de leur Cavalerie, les aiant atteints, le combat recommença; & Valentin, qui étoit fils d'Antonine, & Ecuier de Photius, y donna d'illustres preuves de sa valeur: Car s'étant jetté seul au milieu des ennemis, il arrêta leur impétuosité, & donna le tems aux siens de se retirer. Ainsi les Romains, quoi que toûjours pressez par les Goths, rentrérent dans Rome, par la porte que l'on appele maintenant du nom de Bélisaire. Les habitans ne la vouloient

loient pas ouvrir, quelque ordre & quelques ménaces qu'emploiât le Général pour les y obliger, parce qu'ils appréhendoient que les ennemis n'entraſſent avec les fuïars. Il eſt vrai que ceux qui le regardoient du haut des tours, à travers l'obſcurité que le Soleil répand dans l'air quand il ſe couche, ne pouvoient reconnoître ſon viſage, qui étoit tout couvert de ſueur, & de pouſſiére. D'ailleurs, ils croioient qu'il fût demeuré dans le combat, parce que ceux qui avoient fuï les premiers avoient fait coure le bruit de ſa mort. Les Barbares tranſportez de colére & de vengeance, vouloient ſauter les foſſez. Ceux qui étoient au haut des murailles étoient extrémement ſerrez pour ſe mieux défendre. Les autres troublez de l'extrémité du péril, deſtituez de Chef, privez de vivres & d'armes, ne ſavoient que faire.

Béliſaire prit, dans cette preſſante conjoncture, une réſolution merveilleuſement hardie, mais cette réſolution ſauva Rome. Il anima de ſa voix & de ſon exemple le peu de gens qu'il avoit au-tour de lui, & fondit ſur les Goths, qui étourdis par la violence de leur courſe, & par le deſordre où ils s'étoient mis eux-mêmes en rompant leurs rangs, pour ſuivre, avec plus de vîteſſe, les fuïars, effraiez de l'obſcurité de la nuit, & ſe ſentant chargez ſi bruſquement, s'imaginérent que c'étoit un nouveau ſecours qui étoit ſorti de la Ville, & s'enfuïrent. Béliſaire s'arrêta tout court, & au lieu de les pourſuivre, il retourna à Rome, où il fut reçû des habitans, dont le courage, qui étoit tout abatu, fut un peu relevé par une action ſi généreuſe. Voilà le danger que courut la fortune de l'Empire.

2. Le même jour vit le commencement & la fin de cette bataille, où Béliſaire fit le mieux de tous les Romains, & Viſandus Bandalarius fit le mieux de tous les Goths. Celui-ci fut toûjours le premier à attaquer Béliſaire, & il ne ceſſa de le pourſuivre, que lors qu'il tomba à terre, percé de treize coups. Ses compagnons, bien que victorieux, croiant qu'il eût rendu l'ame, le

laissérent parmi les morts. Trois jours aprés, comme ils s'étoient campez proche des murailles, ils envoiérent enterrer les corps de ceux qu'ils avoient perdus dans cette bataille, parmi lesquels on trouva Bandalarius qui respiroit encore, mais qui étoit tellement affoibli de ses blessures, de la faim, & de la fatigue, qu'il ne fut pas possible de tirer une parole de sa bouche. Enfin, aprés que l'on lui eût donné de l'eau, & que l'on l'eût soulagé, on le reporta dans le Camp. Il vécut long-tems depuis, en une grande réputation parmi ceux de son païs.

3. Bélisaire étant en sureté, assembla les Soldats, & plusieurs des Citoiens alentour des murailles, & leur commanda de tenir des feux allumez, & de veiller toute la nuit. Ensuite il visita toutes les postes, & y posa des Capitaines. Sur ces entrefaites, Bessas, qui gardoit la porte Prénéstine, lui envoia dire que les ennemis étoient entrez par la porte de Saint Pancrace. Ceux qui étoient auprés du Général lui conseillérent de se sauver par une autre porte; mais sans s'étonner, il les assura que c'étoit une fausse alarme, & il envoia un parti de Cavalerie pour en apprendre la vérité. On reconnût que l'ennemi n'étoit entré par aucun endroit: C'est pourquoi il envoia un ordre à tous les Capitaines des Portes de ne les pas quitter, pour quelque bruit qui pût coure que l'ennemi seroit entré par un autre côté, & de bien faire leur devoir; il les fit assurer qu'il auroit le soin du reste. Cét ordre tendoit à empécher les fausses alarmes.

4. Au milieu de cette horrible confusion où étoient les ennemis, Vitigis envoia à la porte Salaria un certain Vacis, homme de considération parmi les Goths, lequel y étant arrivé, vomit quantité d'injures contre les Romains, les accusant de lâcheté, & de perfidie, & leur reprochant de trahir leurs propres intérêts, lors qu'ils méprisoient la puissance des Goths, pour se mettre sous la protection des Grecs, qui n'avoient jamais fourni à l'Italie que des Acteurs, des

des Bouffons, & des Pirates. Apres qu'il se fut déchargé de tous ces outrages, & d'autres semblables, sans en recevoir de réponse; il se retira. Alors Bélisaire parût fort ridicule aux Romains, de ce que s'étant à peine échapé des mains des Ennemis, il espéroit, & promettoit encore de les défaire. Nous expliquerons dans la suite par quels moiens il croioit en pouvoir venir à bout. Comme il étoit déja nuit, & qu'il n'avoit rien mangé de tout le jour, sa femme, & ses amis lui firent prendre un peu de pain.

CHAPITRE XIX.

1. Les Goths font sept retranchemens. 2. Ils coupent les Aqueducs. 3. Bélisaire assigne aux Commandans les endroits qu'ils doivent garder. 4. Bélisaire fait des moulins sur le Tybre.

1. LE lendemain les Goths, qui espéroient de prendre Rome à-cause de son étenduë, & les habitans qui étoient bien résolus de la défendre, se rangérent en l'ordre que je vais dire. Comme il y a quatorze Portes à Rome, & quelques Poternes, & que les Goths n'étoient pas en assez grand nombre pour entourner un si vaste espace; ils se contentérent d'en assiéger cinq, & de faire pour cét effet six retranchemens au deçà du Tybre; dans lesquels ils se campérent. Et parce qu'ils craignoient que les habitans, en rompant le pont Milvius, ne leur ôtassent le passage pour aller au païs qui'est entre la riviére, & la mer, & ne souffrissent ensuite aucune incommodité d'être assiégez, ils firent un septiéme retranchement dans le champ de Neron, & par ce moien ils renfermérent le pont comme au milieu de leurs troupes. Ils assiégérent encore deux autres Portes,

la Porte d'Aurelius, appellée maintenant la Porte de Saint Pierre le Prince des Apôtres, qui est enterré tout proche; & la Porte Transtybérine. Ainsi ils tenoient la moitié des dehors des murailles; ils alloient à la riviére comme il leur plaisoit, & avoient la liberté d'attaquer la Ville de tous les côtez. Je diray maintenant ce que les Romains firent pour enfermer le Tybre dans leurs murailles. Le Tybre ne passoit pas au commencement dans Rome. L'endroit où la muraille a été bâtie est fort bas. Il est vis-à-vis d'une colline qui est sur l'autre bord, où les moulins ont été bâtis autrefois, à cause que l'eau y tombe avec violence du haut où elle étoit montée par un canal fait exprés. Les anciens Romains résolurent d'enfermer cette colline dans leurs murailles, afin que les ennemis ne pussent ruiner les moulins, ni traverser le Tybre. C'est pourquoi ils y bâtirent un pont, firent les murailles de la Ville au delà, & élevérent au dedans plusieurs maisons. Les Goths creusérent un fossé fort profond autour de leur camp, élevérent au dehors toute la terre qu'ils en tirérent, & fichérent des pieux au dessus; de sorte que ce camp étoit aussi bien fortifié qu'un Château. Marcias, qui étoit revenu des Gaules, commandoit le camp qui étoit dans le champ de Neron; Vitigis, & cinq autres Chefs commandoient chacun l'un de cinq autres camps.

2. Ils coupérent ensuite tous les Aquéducs, pour empêcher l'eau de couler dans la Ville. Il y a dans Rome quatorze Aquéducs bâtis de brique, dont les voutes sont si élevées, qu'un homme à cheval y peut aller fort aisément.

3. Pour ce qui est de Bélisaire, voici l'ordre qu'il établit pour la garde de la Ville. Il se chargea de garder la Poterne Pinciana, la grande Porte qui est à la droite, & la Porte Salaria, parce que c'étoit l'endroit le plus foible, & le plus exposé aux attaques des ennemis; & parce aussi que c'étoit celui par où il étoit le plus aisé de faire sur eux des sorties. Il donna

à

à Bessas la garde de la Porte Prénestine, & à Constantin celle de la Porte Flaminia, aprés les avoir murées toutes deux auparavant; à-cause qu'étant proche d'un des camps des ennemis, il appréhendoit plûtôt les surprises de ce côté-là, que d'un autre. Il confia la garde des autres Portes à divers Capitaines d'Infanterie, & il boucha les Aquéducs avec de bons murs, afin que l'on ne pût entrer par dedans.

4. Comme les Aquéducs étant coupez, les moulins ne tournoient plus, & que l'on ne les pouvoit faire tourner avec des chevaux, Bélisaire usa de cette adresse, pour suppléer à la disette des farines, qui étoit déja fort grande. C'est qu'il fit attacher deux cables aux deux bords du Tybre au dessous du pont; & il retint avec les cables deux grands bateaux, à deux pieds de distance l'un de l'autre, à l'endroit où l'eau sort avec le plus de violence de dessous la grande arche, puis il posa les meules sur les bords des deux bateaux, & mit les machines qui les font tourner dans le milieu. Il disposa plusieurs bateaux & plusieurs machines de la même façon, lesquelles l'eau faisoit tourner, de sorte qu'elles fournissoient assez de farine pour la subsistance de Rome. Les Goths aiant été avertis de cette invention de Bélisaire par les deserteurs, ils jettérent sur la riviére quantité d'arbres, & de corps morts, qui suivant le fil de l'eau, & tombant sur les moulins en arrêtérent le travail. Mais ce Général, pour y remédier, attacha de grandes chaînes au dessus, qui retenoient les corps morts & les arbres, lesquels on faisoit mettre au bord par des hommes. Ces chaînes ne servirent pas seulement à conserver les moulins, elles fermérent aussi le Tybre aux ennemis, & les empêchérent de pouvoir entrer dans Rome sur des bateaux. Les Barbares voiant qu'il leur étoit inutile de jetter du bois & des cadavres sur la riviére, cessérent d'en jetter, & les Romains joüirent de la commodité des moulins. Ils furent privez de celle du bain par la disette de l'eau. Cette disette ne

ce païs. Quand nous tenons Rome, nous tenons une Ville qui nous appartient. Vous l'aviez autrefois usurpée, & ce n'est que malgré vous que vous l'avez rendue à ses véritables maîtres. Vous vous trompez, quand vous vous persuadez qu'il vous sera aisé de la reprendre. Jamais Bélisaire ne vous la rendra, tant qu'il lui restera un souffle de vie. Voilà ce que répondit ce Général. Tous les Romains saisis de crainte demeurérent dans le silence, & n'osérent repousser le reproche que les Ambassadeurs leur avoient fait, d'avoir usé de trahison envers les Goths. Il n'y eut qu'un vieillard, nommé Fidélius, que Bélisaire avoit fait Préfet du Prétoire, lequel prit la parole, & harangua fort avantageusement pour les intérêts de l'Empereur.

CHAPITRE XXI.

1. *Préparatifs de Vitigis.* 2. *Description d'un Bélier.* 3. *Description d'une Baliste, d'un Loup, & d'autres Machines.*

1. QUAND les Ambassadeurs furent retournez dans le camp, & que Vitigis leur eut demandé quel jugement ils faisoient de Bélisaire, & s'ils croioient qu'il eût dessein de se rendre, ils lui répondirent que c'étoit un homme à qui il ne faloit pas espérer de faire peur. Vitigis, aprés avoir entendu cette réponse, fit apprêter toutes les machines nécessaires pour l'attaque. Il bâtit des Tours de bois, de la hauteur des murailles, au bas desquelles il fit attacher des roues, afin que l'on les pût trainer avec des bœufs par tout où l'on voudroit. Il fit préparer des échelles d'une hauteur égale à celle des murailles, & quatre machines que l'on appele des Béliers.

2. Voici comme ces machines sont composées

On

On éléve quatre piliers opposez les uns aux autres à angles égaux ; on les attache ensemble avec huit poûtres, dont il y en a quatre en haut, & quatre en bas ; ensuite on couvre de peaux les côtez, & l'on fait comme une chambre quarrée, où ceux qui entrent sont à couvert des ennemis. On met aussi une autre poûtre de travers, qui est suspenduë avec des chaînes, & qui a la tête garnie de fer, en forme d'enclume. Cinquante hommes remuënt la machine avec des rouës qui sont au pié de chaque pilier, & quand il l'ont approchée de la muraille, ils la battent avec la poûtre qui est suspenduë, & dont l'effort est si violent, qu'il brise, & met en piéces tous les endroits où il touche. On a imposé le nom à cette machine, par la comparaison que l'on en a faite avec les Béliers, parce que la poûtre qui est suspenduë, pousse & renverse tout ce qu'elle rencontre, de même que ces animaux tâchent de faire avec leur téte.

3. Les Goths apprêtérent aussi une grande quantité de fâcines, afin de combler les fossez, & d'approcher les machines des murailles. Cela fait, ils brûloient d'envie, de commencer l'attaque. Bélisaire préparoit de son côté des machines, que l'on nomme des Balistes. Elles sont de la même figure qu'un arc, au dessous duquel est une corne creuse, suspenduë avec une chaîne de fer, & appuiée sur une barre. Quand on s'en veut servir, on approche les deux extrémitez de l'arc, par le moyen d'un nœud que l'on y fait, & on met dans le creux de la corne une fléche, qui est plus courte que les fléches ordinaires, mais qui est quatre-fois plus grosse, & qui au lieu de plumes, a de petits morceaux de bois, qui ont presque la même forme. Enfin, aprés que l'on y a mis une pointe de fer, proportionnée à la grosseur du bois, plusieurs hommes bandent des deux côtez, des cordes avec des machines qui font partir de la corne la fléche qui est dedans, avec une telle impétuosité, qu'elle surpasse du double l'effet des fléches ordinaires, & qu'il n'y a

 point

point d'arbre, ni de pierre qu'elle ne mette en piéces. On lui a donné le nom de Balliste, à-cause qu'elle a la force de lancer des fléches, à une distance fort éloignée. Les assiégez mirent aussi sur les murailles des instrumens propres à jetter des pierres, lesquels on appelle des Onagres, & qui sont semblables à des frondes. Ils posérent encore hors des murailles des machines, que l'on nomme des Loups; & qui sont faites de cette maniére. On dresse deux poûtres qui touchent d'un bout le rez de chaussée de la muraille, & de l'autre les créneaux. On enchasse dans ces poûtres diverses piéces de bois, dont les unes sont droites, & les autres sont de travers, mais elles ont toutes des trous, d'où sortent des pointes de fer. On attache à une autre poûtre ces piéces qui sont en travers, & on renverse toutes les poûtres contre la porte. Quand l'ennemi approche, ceux qui sont en haut poussent les poûtres, & ceux qui se trouvent dessous sont tuez à l'instant par les pointes de fer.

CHAPITRE XXII.

1. Bélisaire se moque des machines des Goths, & les rend inutiles. 2. Tombeau d'Adrien. 3. Attaque vigoureusement repoussée.

1. LE dixhuitiéme jour du siége, au lever du Soleil, les Goths conduits par Vitigis s'approchérent de la muraille, pour donner l'assaut. Les Romains étoient épouvantez par les Tours & par les Béliers, qu'ils n'avoient pas accoûtumé de voir. Mais Bélisaire ne fit que se moquer de l'appareil de ces machines, & il commanda à ses soldats de se tenir en repos, & de ne pas commencer le combat, qu'il n'en eût

eût donné le signal. Il ne dit pas alors le sujet qu'il avoit de rire, & de se railler, mais il parut assez dans la suite. Les Romains le prenant pour un impertinent railleur, l'accusoient d'une impudence extravagante, qui le faisoit rire, au lieu de s'opposer aux ennemis. Quand ils furent arrivez proche du fossé, Bélisaire tira une fléche sur un Commandant, qui étoit couvert d'une cuirasse, à qui il perça le cou, de sorte qu'il tomba à la renverse. Le peuple de Rome tirant un bon présage de cette action, poussa un grand cri de joie. A l'instant Bélisaire tira un second coup avec un pareil succés, & le peuple éleva un cri encore plus grand que le premier, & se tint assuré de la victoire. Alors, Bélisaire donna le signal de tirer, & sur tout de viser aux bœufs, qui furent en un moment tout couverts de traits, tellement que les machines devinrent immobiles, & que les assiégeans ne seurent que faire. On reconnût alors la sagesse de la conduite de Bélisaire, qui n'avoit pas voulu repousser d'abord les Barbares, & qui s'étoit moqué de ce qu'ils étoient si grossiers, que de s'imaginer pouvoir conduire une machine avec des bœufs, jusques au pié des murailles d'une ville assiégée. Voilà ce qui se passa du côté de la porte dont Bélisaire avoit pris la garde. Vitigis se voyant repoussé de ce côté-là, il y laissa un nombre suffisant de soldats, à qui il commanda de ne point donner d'assaut, mais de tirer incessamment, afin d'occuper Bélisaire, & de ne lui pas laisser le loisir de secourir un autre côté de la Ville, qu'il alloit attaquer avec des forces plus considérables. Il s'attacha donc à l'endroit qui étoit le plus foible, & que l'on appeloit Vivarium, qui est proche de la porte Prénestine, & où il y avoit plusieurs machines toutes prêtes.

2. Dans le même tems, les Goths attaquérent la porte Amelia, d'où le tombeau de l'Empereur Adrien n'est éloigné que d'un jet de pierre. C'est un ouvrage magnifique, tout bâti de marbre blanc, & dont les

piéces sont parfaitement bien enchassées, quoi qu'il n'y ait rien au dedans qui les lie ensemble. Les quatre côtez sont égaux. La longueur de chacun est d'un jet de pierre, la hauteur surpasse celle des murailles. Il y a audessus des figures d'hommes & de chevaux, qui ont esté faites du même marbre, avec un art admirable. Ce bâtiment sert comme de défense à la ville, & pour ce sujet l'on l'a joint aux murailles avec deux murs, & il est comme une Tour qui couvre la porte voisine. Bélisaire en avoit confié la garde à Constantin, & lui avoit aussi donné charge de veiller à la sureté de la muraille d'auprés, où il n'y avoit qu'une tres-foible garnison. Comme c'est en cét endroit que le Tybre passe, & que pour cette raison il est plus malaisé d'en approcher que d'un autre, le Général n'y avoit presque point laissé de soldats, vû que n'en aiant que cinq mille pour la défense d'une place d'une aussi vaste étenduë qu'est Rome, il avoit été obligé de les distribuer aux autres quartiers.

3. Constantin aiant appris que l'ennemi essaioit de passer le Tybre, il y accourut, & laissa seulement un petit nombre de soldats au tombeau d'Adrien, & à la porte qui en est proche. Cependant les Barbares, sans emploier d'autres machines que des échelles, & des fléches, s'approchérent de la porte Aurelia, & du monument d'Adrien, espérant de défaire sans peine une garnison aussi foible que celle qui y étoit. Ils marchoient couverts de boucliers aussi larges que ceux des Perses, & bien qu'ils fussent tout proche, ils n'étoient point aperçûs par les Romains, & ils étoient mêmes couverts par un portique de l'Eglise de Sainct Pierre. Aiant soudain fait donner l'assaut, les assiégez ne pouvoient se servir de Ballistes, parce que ces sortes de machines ne nuisent à l'ennemi que quand il est éloigné; ils ne pouvoient aussi incommoder les assiégeans avec leurs fléches, parce qu'elles tomboient sur les boucliers. Les Goths lançoient une grande quantité de traits sur les créneaux, &

étoient

étoient prêts d'appliquer les échelles aux murailles, & d'investir ceux qui défendoient le tombeau d'Adrien. Les Romains furent quelque-tems comme interdits par la crainte, & privez de toute espérance de se défendre. Mais aiant ensuite rompu des statuës, ils en jettérent les piéces sur les ennemis, & les obligérent à reculer. En même-tems les assiégez reprirent courage, remplirent l'air de cris, & jettérent une multitude innombrable de traits, & de pierres sur les Barbares, qu'ils repoussérent entiérement, lorsqu'ils pûrent se servir de leurs machines. Constantin survint sur ces entrefaites, & donna la chasse à ceux qui avoient passé le Tybre, & qui n'avoient pas trouvé la muraille tout-à-fait dépourveuë de garnison, comme ils l'avoient espéré. C'est ainsi que fut défenduë la porte Aurélia.

CHAPITRE XXIII.

1. *Partie de la muraille de Rome sous la protection de Saint Pierre.* 2. *Merveilleux effet d'une machine.* 3. *Défaite signalée des Goths.*

1. Les ennemis attaquérent la porte Transtybérine, que l'on appele Pancratienne, mais sans y faire aucun exploit considérable, parce que l'assiéte du lieu est tres-forte, & que de ce côté-là le mur est fort élevé, & tout-à-fait inaccessible. Deplus, il étoit gardé par Paul avec une cohorte d'Infanterie. Les Goths ne tentérent pas l'attaque de la porte Flaminia, parce qu'elle est dans des rochers, & que l'accés en est tres-difficile; elle étoit gardée par une cohorte d'Infanterie, commandée par Ursicin. Entre cette porte, & une autre petite porte appelée Pinciana, il y avoit une partie de la muraille qui étoit fenduë, non pas depuis le pié, mais depuis le milieu jusques au haut,

haut, & elle brûloit de tous côtez. Les Romains l'appeloient la Muraille rompuë. Ils ne voulurent pas néanmoins permettre à Bélisaire de la réparer, & ils disoient que Saint Pierre leur avoit promis de la défendre. On sait que les Romains ont une devotion particuliére pour cét Apôtre. L'évenement ne démentit point leur espérance. Car cét endroit demeura exempt d'assaut, & même du bruit dès armes, durant tout le siége. Pour moi je me suis étonné, que les Goths n'aient pas eû la pensée, durant tant de tems, de faire le moindre effort de ce côté-là. La muraille demeure toûjours rompuë, sans que l'on ose la réparer.

2. Il y avoit vers la porte Salaria un fort brave homme, & fort célébre parmi les Goths, qui au lieu de se tenir dans le rang des autres, étoit debout proche d'un arbre, armé d'un casque, & d'une cuirasse, d'où il tiroit incessament sur les murailles. Il fut par hazard atteint d'un trait, poussé par une machine qui étoit du côté gauche au haut d'une Tour, percé de part en part avec sa cuirasse, & attaché à l'arbre. Les Goths épouvantez d'un accident si extraordinaire, se mirent hors de la portée du trait; & cessérent d'incommoder les assiégez.

3. Sur ces entrefaites, Bessas & Péranius, qui étoient fort pressez par Vitigis, envoiérent demander du secours à Bélisaire, qui sachant bien que l'endroit qu'ils défendoient étoit foible, y accourut aussi-tôt. Comme il y trouva les soldats étonnez de la vigueur avec laquelle les ennemis les attaquoient, il les exhorta à se défendre avec une vigueur pareille. Le lieu étoit bas de son assiette, & partant plus exposé aux efforts des assaillans. Une partie de la muraille tomboit en ruine, & les pierres s'en détachoient d'elles-mêmes. On avoit élevé un second mur au delà de cét endroit de la muraille, non pas pour fortifier la Ville, car il n'y avoit à ce second mur ni Tours, ni créneaux, ni autre défense, mais pour prendre un divertissement, qui

n'est

n'est pas tout-à-fait conforme aux sentimens de la nature, qui est d'enfermer des lions & d'autres bétes farouches, & cruelles. Ce lieu-là étoit appelé Vivarium, qui est un terme dont se servent les Romains, pour exprimer l'endroit où l'on nourrit les animaux qui ne sont pas apprivoisez. Vitigis commanda à ses gens d'abatre ce mur de dehors, s'assurant ensuite la muraille dont il savoit le défaut. Quand Bélisaire vit que les ennemis perçoient le mur du Vivarium, il défendit de tirer sur eux ; il fit même retirer les soldats du haut des murailles, bien que la fleur de ses troupes y fût, & il les rangea en bas, proche de la porte avec leurs cuirasses, & leurs épées. Quand les Goths eûrent percé le mur, & qu'ils furent entrez dans le Parc où l'on nourrissoit les bestes, il envoia contre eux Cyprien pour engager le combat. Ce Capitaine les chargea si brusquement, qu'ils n'eûrent pas le courage de se défendre, & qu'ils se laissérent assommer dans ce desordre, où ils se nuisoient les uns aux autres. Bélisaire lacha toutes ses troupes, qui les poursuivirent vivement, & en taillérent un grand nombre en piéces. Le carnage dura fort long-tems, à-cause que ces Barbares étoient éloignez de leur camp. Bélisaire fit mettre le feu aux machines qu'ils avoient abandonnées ; ce qui redoubla l'épouvante, & la consternation des fuïars.

Il arriva dans le même-tems un pareil évenement à la porte Salaria. Les Romains étant sortis à l'improviste, mirent les assiégeans en déroute, sans qu'ils osassent résister, & brulérent leurs machines. Il s'éleva un horrible bruit, qui étoit formé tant par les voix confuses des Habitans qui animoient les soldats, que par les gémissemens des Goths, qui déploroient leur défaite. Ils perdirent en cette journée trente mille hommes, selon le témoignage de leurs Chefs, & le nombre des blessez fut trouvé égal à celui des morts. Comme ils se pressoient en foule autour des murailles, on n'en tiroit presque point de coup qui fût inutile.

Ceux

Ceux qui battoient la campagne fondirent encore sur les fuïars, & en tuérent un grand nombre. L'attaque commença le matin, & finit le soir. Les Romains passérent la nuit à dépoüiller les morts, & à chanter des chansons en l'honneur de Bélisaire ; les Goths la passérent à penser les blessez, & à régreter leurs pertes.

CHAPITRE XXIV.

1. Rélation envoiée à l'Empereur. 2. Présage tiré de la chûte d'une statuë de Théodoric. 3. Oracle de la Sibylle. 4. Jugement de Procope sur l'Oracle.

1. BELISAIRE en envoia une rélation à l'Empereur, dont voici les termes. *Nous sommes entrez en Italie suivant vos ordres ; & nous en avons repris une bonne partie, & principalement la Capitale, d'où nous avons chassé les Barbares, & nous vous avons envoié Leudaris, lequel ils y avoient établi en qualité de Gouverneur. Aprés avoir mis les Garnisons nécessaires dans quantité de Places fortes de la Sicile & de l'Italie, que nous avions réduites à vôtre obéïssance, il ne nous est plus resté que cinq mille hommes. Nous avons été assiégez en même-tems par une armée de cent cinquante mille. Comme nous avions traversé le Tybre, pour découvrir ce qui se passoit à la Campagne, nous avons été contraints d'en venir aux mains, & peu s'en est fallu que nous n'ayons été accablez des traits de nos ennemis. Nous avons ensuite été assiegez avec toutes sortes de machines, dont nous n'eussions jamais pû soûtenir l'effort, sans un bonheur extraordinaire. Il est bien juste de ne pas attribuer à la vertu des hommes, mais à une cause supérieure, les effets qui surpassent les forces de la nature. Nôtre courage secondé de nôtre bonne fortune a mis les affaires en bon état. Je souhaite*

que la suite en soit heureuse. Je ne vous dissimulerai rien de ce que je croirai vous devoir dire, & que vous devrez faire. Car bien que les évenemens soient entre les mains de Dieu, cela n'empêche pas néanmoins, que les Chefs des grandes entreprises ne reçoivent, ou la gloire, ou le blame de la conduite. Faites-nous donc la grace de nous envoyer un secours d'hommes & d'armes assez puissant, pour nous faire continuer la guerre à forces égales. Il ne faut pas se fier tout-à-fait à la fortune; elle est trop changeante, & trop perfide; mais il faut, s'il vous plaît considérer que si nous sommes défaits, nous perdrons l'Italie, & nôtre armée, & il ne nous restera de tous nos travaux que de la honte. Je passe sous silence que l'on nous pourra accuser d'avoir trahi l'intérêt des Romains, qui ont sacrifié leur vie & leur repos à la fidélité qu'ils nous ont voüée. Les heureux succès que nos armes ont eûs jusques ici, ne serviront qu'à rendre nos disgraces plus sensibles; car il nous auroit été moins fâcheux d'avoir été exclus de Rome, de la Campanie & de la Sicile, parce que si cela étoit arrivé, nous n'aurions rien fait que manquer de gagner, & de conquérir. Il est juste aussi que vous fassiez réflexion que jamais Rome n'a pû étre défenduë plus long-tems que nous avons fait, tant à cause de sa vaste étenduë, que parce que n'étant pas sur la mer, elle est privée des commoditez que l'on en tire. Les Romains sont présentement fort affectionnez à vôtre service, mais il y a apparence que si leurs maux augmentent, ils prendront les moiens qu'ils trouveront les plus propres pour s'en délivrer. De nouveaux alliez ont coûtume de demeurer fidéles, quand ils y sont engagez par des bienfaits, & non pas quand ils en sont empêchez par des mauvais traittemens. Sur tout, la faim les obligera de faire ce qu'ils ne voudroient pas. Pour moy, qui ai consacré ma vie à vôtre service, je la perdray plûtôt que de me rendre; mais jugez s'il vous seroit avantageux que je la perdisse de cette maniére. L'Empereur ayant été rempli de chagrin, & d'inquiétude par tout ce que contenoit cette lettre, fit préparer des hommes, & des vaisseaux, & commanda à Valérien, & à Martin de partir en diligence. Ils s'étoient déja embarquez vers le tems du Solstice d'hiver pour aller en Italie, mais

le

le mauvais tems les aiant obligez de prendre terre en Gréce, ils avoient passé l'hiver dans l'Etolie, & l'Acarnanie. Cette nouvelle aiant été mandée par Justinien, elle donna de la joye à Bélisaire, & du courage aux Romains.

2. Voici ce qui arriva cependant à Naples. Il y avoit dans la place publique une statuë de Théodoric, qui étoit faite de plusieurs petites pierres rapportées, de couleurs différentes. Du vivant de ce Prince les pierres qui composoient la tête se détachérent d'elles-mémes, & il ne vêcut plus guéres depuis. Huit ans aprés, les pierres du ventre tombérent tout-à-coup, & la mort d'Atalaric petit-fils de Théodoric arriva. Au bout de quelque-tems, les pierres qui representoient les parties qui sont au bas du ventre, se brisérent, & Amalasonte, fille de Théodoric, mourut de maladie. Pendant que les Goths assiégeoient Rome, tout le reste de la statuë tomba en piéces, & les Romains en tirérent un présage de la défaite des Barbares, qu'ils croyoient étre représentez par les piés de l'image de Théodoric.

3. Il y avoit aussi quelques Sénateurs, qui rapportoient un Oracle de la Sibylle, par lequel il étoit prédit, que le danger de Rome finiroit au mois de Juillet, & qu'elle auroit alors un Empereur qui la délivreroit de la crainte des Gétes. Les Gétes sont les mémes que les Goths. Les termes de l'Oracle portent, qu'au cinquiéme mois Rome ne craindra rien de la part des Gétes. Ils assuroient que le cinquiéme mois étoit le mois de Juillet; les uns à-cause que depuis le mois de Mars, auquel le siége avoit commencé, jusques au mois de Juillet, il y avoit cinq mois; les autres, parce que l'année n'étant que de dix mois au tems de Numa, elle commençoit par celuy de Mars, & celuy de Juillet étoit le cinquiéme.

4. Toutes ces remarques ne contenoient rien de solide; car il est certain que les Romains ne changérent point d'Empereur au mois de Juillet, que méme le

le siége dura un an, & que Rome fut encore réduite depuis, à un pareil danger par Totila, comme nous le verrons dans la suite. J'estime donc que cette prédiction ne regardoit nullement ce siége, mais quelque autre irruption des Barbares, ou qui est déja arrivée, ou qui arrivera. Je ne croi pas méme qu'il soit possible de connoître le sens des Oracles de la Sibylle, avant l'évenement des choses. La raison que j'en ay, est tirée de ce que j'ay lû de mes propres yeux. La Sibylle n'observe point dans ses vers l'ordre naturel des tems, ni des lieux. Aprés avoir parlé des calamitez de l'Afrique, elle parle des mœurs des Perses. Elle saute des Romains aux Assyriens. Elle retourne aux Romains, puis elle chante les malheurs dont les Anglois sont menacez. Toute la lumiére des hommes ne peut pénétrer l'obscurité de ces prédictions. Elles ne s'éclaircissent que par le succés. Le tems en est l'unique interpréte; il faut que ce soit luy qui les explique. Chacun en fera néanmoins le jugement qu'il luy plaira; pour moy je retourne à mon sujet.

CHAPITRE XXV.

1. Bélisaire fait sortir les bouches inutiles de Rome, & pourvoit à sa défense. 2. Il relégue le Pape Sylvére, & quelques Sénateurs. 3. Description du Temple de Janus.

1. Les Goths aiant été repoussez, les Romains & eux passérent la nuit de la maniére que je l'ay representé. Le lendemain, Bélisaire, pour éviter la famine, donna ordre d'envoyer à Naples les femmes, les enfans, les esclaves, & les autres personnes inutiles. Il commanda la méme chose aux Soldats qui avoient des valets, & des servantes, & il leur déclara qu'il ne leur pouvoit plus donner chaque jour, que

que la moitié des vivres qu'il leur donnoit auparavant, & pour ce qui est de l'autre moitié, il la leur promit en argent. Suivant cét ordre, une prodigieuse multitude sortit de la ville, & l'on en mit une partie sur des vaisseaux, & les autres allérent à pié par la voie Appienne. Ils passérent tous sans que les assiégeans leur fissent de mal, ni de peur. Ils n'étoient plus en assés grand nombre, pour investir toutes les murailles, & ils ne s'osoient détacher du corps de leur armée, de peur détre surpris par les partis qui faisoient des sorties. Cette crainte des Barbares donna aux habitans la liberté de faire entrer des provisions. Sur tout, ils apprébendoient extrémement durant la nuit, & ils faisoient fort bonne garde dans leur camp. Il sortoit continuellement des Maures, & d'autres Soldats de la garnison, qui tuoient des Goths quand ils les surprenoient dormans, ou étant en petit nombre, ou menant paître des chevaux, des mulets, ou des bœufs. Que si les Goths étoient les plus forts, il étoit aisé aux Maures de se sauver, parce qu'ils sont fort vîtes de leur naturel, & qu'ils ne sont point chargez du poids de leurs armes. Plusieurs Citoiens sortirent de Rome pour se retirer dans la Campanie, dans la Sicile, & dans d'autres païs, qui leur étoient les plus commodes. Bélisaire considérant qu'il n'y avoit nulle proportion entre le petit nombre de ses Soldats, & la vaste étenduë des murailles, & qu'il faloit nécessairement que les uns prissent du repos, tandis que les autres faisoient garde; voyant d'ailleurs qu'une partie du peuple étoit dans la disette, à-cause que les artisans ne gagnoient plus de-quoi vivre, il choisit quelques-uns des habitans pour faire garde avec les Soldats, moyennant certaine somme d'argent qu'il leur donneroit, & il les distribua en plusieurs compagnies, qui suffirent pour garder la ville, chacune d'elles montant la garde, & se reposant à son tour. Ainsi ce sage Général pourvût également, & à la sureté de Rome, & à la nécessité du peuple.

2. L'Evê-

2. L'Evêque Sylvére s'étant rendu suspect d'intelligence avec les Goths, fut envoyé en Gréce par Bélisaire, & Vigile fut établi en sa place. Quelques-uns des Sénateurs furent aussi chassez pour le même sujet, mais ils furent rappelez quand les Goths eûrent levé le siége. Maxime étoit de ce nombre. Il étoit fils d'un autre Maxime, qui avoit été cause de la mort de l'Empereur Valentinien. Comme Bélisaire craignoit qu'il ne se tramât quelque trahison aux Portes, & que les Gardes ne se laissassent corrompre par argent, il changeoit les clefs & les Capitaines deux-fois le mois. La fonction de ces Capitaines étoit de faire toutes les nuits la ronde des murailles, de marquer les Soldats qui étoient absens, de porter leurs noms au Gouverneur, afin qu'il les châtiât, & d'en mettre d'autres en leur place. Il commanda même aux artisans de jouër avec des instrumens, la nuit, proche des murailles, & enfin il posa dehors des corps-de-garde, avec des chiens, afin que personne ne pût approcher, sans étre découvert.

3. En ce tems-là, quelques Romains tâchérent d'ouvrir de force les portes du Temple de Janus. C'est le premier de ces anciens Dieux, que les Romains appeloient en leur langue, les Dieux Pénates. Son Temple est dans la place publique vis-à-vis du Sénat, un peu audessus de celuy des Destinées; c'est ainsi que les Romains ont accoûtumé de nommer les Parques. Ce Temple est de bronze, d'une figure quarrée, & n'a que la hauteur qui est nécessaire pour contenir la statuë de ce Dieu, laquelle est haute de cinq coudées, & est toute semblable à celle d'un homme ordinaire, excepté qu'elle a deux visages, dont l'un est tourné du côté d'Orient, & l'autre du côté d'Occident. Il y a à ses deux côtez deux portes de bronze, lesquelles les Anciens fermoient durant la Paix, & ouvroient durant la Guerre: mais depuis qu'ils eûrent embrassé la Religion Chrétienne, pour laquelle ils ont autant de zéle que pas un autre peuple du monde, ils n'ouvroient plus

ce

ce Temple quand ils déclaroient la Guerre. Ce ne fut que dans le desordre du siége, que quelques personnes infectées, comme je me le persuade, des vieilles erreurs, firent un effort, mais un effort inutile, pour l'ouvrir. Les Auteurs de cette action demeurérent inconnûs, les Magistrats n'en ayant point fait de recherche au milieu de tant de troubles, & le bruit méme n'en aiant pas été répandu parmi tout le peuple.

CHAPITRE XXVI.

1. Vitigis fait mourir les Sénateurs qu'il avoit en ôtage, & prend le Port. 2. Description des deux canaux du Tybre. 3. Disette des assiégez.

1. VITIGIS plein de colére & de dépit, envoia à Ravenne, pour faire mourir les Sénateurs qu'il y avoit emmenez au commencement de la Guerre. Quelques-uns, & entre autres, Cerventin & Réparat frere de Vigile, Evéque de Rome, ayant eû avis de cét ordre, s'enfuirent dans la Ligurie, où ils demeurérent en sureté; les autres furent exécutez. Vitigis voyant que les habitans sortoient hardiment de Rome, & y faisoient entrer des vivres par mer, & par terre, se résolut d'assiéger le Port, qui en est éloigné de l'espace de cent-vingt-six stades, & qui est à l'embouchûre du Tybre.

2. Ce fleuve se sépare en deux canaux, à seize stades de la mer, & fait une Isle que l'on appelle l'Isle Sainte, & & qui est plus large du côté qui regarde la mer, que du côté qui regarde Rome; de sorte qu'à l'extrémité, les deux canaux du Tybre sont éloignez de quinze stades, & sont tous deux capables de porter de grands vaisseaux. Celuy qui est à la droite se décharge dans le Port, où les Romains ont autrefois bâti une ville, à laquelle ils ont donné

donné le méme nom. L'autre canal se décharge à la gauche, proche d'Ostie, qui étoit une ville considérable, mais qui maintenant n'a plus de murailles. Il y a du Port à Rome un chemin tres-commode, qui a été fait par les habitans de cette derniére ville. Il y a dans le Port une grande quantité de bâteaux, & de bœufs. Quand les Marchands ont tiré leurs balots des navires, & qu'ils les ont mis sur les bâteaux, ils remontent à Rome, non pas à voiles, parce qu'il n'y a pas de vent, ni à force de rames, parce que le cours de l'eau est trop violent; mais par le moien des bœufs, qui tirent les bâteaux, de la méme maniére qu'ils tireroient des chariots. Le chemin qui conduit par terre d'Ostie à Rome, est inculte, & éloigné du canal, par lequel les bâteaux ne remontent point. Les Goths aiant trouvé la ville du Port destituée de garnison, ils la prirent de force, massacrérent les habitans, & s'emparérent du Port-méme. Puis y aiant laissé mille hommes pour le garder, les autres s'en retournérent à leur camp.

3. Ainsi Rome fut privée des vivres qui avoient accoûtumé d'arriver par le Port, & il ne lui resta que la commodité d'Ostie, qui est accompagnée de travail & de danger. Les vaisseaux des Romains n'abordoient pas à Ostie, mais à Antium, qui en est éloigné d'une journée. Il y avoit beaucoup de fatigue à transporter les marchandises dans une si grande disette d'hommes. Bélisaire, qui étoit entiérement occupé à défendre les murailles, n'avoit pû prendre aucun soin du Port. Pour moy, je me persuade qu'étant aussi bien fortifié qu'il étoit, jamais les Barbares ne l'eussent attaqué, s'il y eût eû seulement trois cens hommes.

CHAPITRE XXVII.

1. Sortie des Romains sur les Goths. 2. Vitigis imite inutilement la conduite de Bélisaire. 3. Différence des Soldats des deux partis.

1. LES Goths remportérent cét avantage, trois jours aprés qu'ils eûrent été repoussez des murailles de Rome. Comme il y avoit déja vingt jours qu'ils étoient les maîtres du Port, Martin & Valérien arrivérent, & amenérent seize-cens hommes de Cavalerie, qui pour la plusparte étoient Huns, Sclavons & Antes, qui sont des peuples qui habitent au delà du Danube. Bélisaire fort joyeux de leur arrivée, crût qu'il étoit tems de harceler l'ennemi. Il envoia donc un de ses Gardes nommé Trajan, homme courageux & actif, avec deux cens Cavaliers, & luy commanda de s'emparer d'une hauteur voisine du camp des Goths, de s'y ranger en bataille, & de ne point attaquer l'ennemi, mais s'ils étoient attaquez, de tirer leurs fléches, & de n'avoir point de honte de fuïr vers la ville. Aprés avoir donné cét ordre, il prépara les machines qui servent à tirer de loin, sur des assiégeans. Trajan sortit par la porte Salaria, à la tête de ces deux cens hommes, & marcha vers le camp des Goths, qui surpris d'une sortie si imprévuë, prirent promptement leurs armes, & coururent au devant. Le parti conduit par Trajan s'empara de l'éminence, tira sur les Barbares, blessa plusieurs des hommes & des chevaux, & quand les fléches luy manquérent, il s'enfuït à toute bride. Les Goths ne manquérent pas de les poursuivre, & de les presser. Alors les machines joüérent du haut des murailles, dont les Barbares étant épouvantez, ils s'arrêtérent. On dit qu'ils perdirent environ mille hommes en cette rencontre. Peu de tems aprés, Bélisaire

lisaire envoia encore Mundila, qui étoit un de ses plus intimes amis, & Diogéne, tous deux fort braves hommes, avec trois cens chevaux, pour faire un pareil exploit; ce qu'ils exécutérent avec un succés encore plus heureux que le premier, les ennemis aiant perdu plus de monde en cette derniére occasion. Enfin il envoia Cilas pour faire une troisiéme entreprise, qui fut aussi suivie d'un semblable évenement. Les Goths perdirent quatre-mille hommes par ces trois sorties.

2. Vitigis, qui ne considéroit pas qu'il y a bien de la différence entre manier tumultuairement les armes, & faire la guerre dans les régles, s'imagina qu'il luy seroit aisé d'incommoder les Romains, s'il les envoioit attaquer par des partis séparez, & commanda cinq cens chevaux, pour aller faire souffrir aux assiégez des pertes pareilles à celles qu'ils avoient receuës d'eux. Quand ils furent arrivez à une petite colline, qui est voisine de la ville, mais toutefois hors de la portée du trait, Bélisaire choisit mille hommes, à la téte desquels il mit Bessas, pour les aller charger. Ceux-ci entourérent les Barbares, les chargérent par derriére, en tuérent un grand nombre, & contraignirent le reste d'abandonner la colline. Le combat aiant été continué dans la campagne, la pluspart des Goths furent taillez en piéces, & peu se retirérent dans le camp. Vitigis attribua leur défaite à leur lâcheté, & ménaça de réparer bien-tôt cette perte, par la valeur de ceux qu'il envoieroit en leur place; mais il ne fit rien sur l'heure. Trois jours aprés il choisit cinq-cens des plus braves qu'il y eût dans tous ses camps, & il les exhorta à se signaler par quelque exploit remarquable. Bélisaire dépêcha contre eux quinze-cens hommes à cheval, sous la conduite de Martin & de Valérien. Comme ceux-ci surpassoient les Goths en nombre, il leur fut aisé de les vaincre, de sorte qu'il y en eût tres-peu qui se sauvérent. Ces Barbares se plaignoient, que c'étoit un étrange effet de leur mauvaise fortune d'étre

défaits, & lors qu'étant en petit nombre ils attaquoient une troupe plus nombreuse, & lors qu'étant en plus grand nombre ils en venoient aux mains avec une poignée de gens.

3. Les Romains avoient de l'admiration pour la sage conduite de Bélisaire, & la relevoient avec des loüanges extraordinaires. Ses plus familiers amis lui aïant demandé, dans la conversation, sur quoy il avoit fondé l'espérance qu'il témoigna avoir de remporter la victoire, le jour que les ennemis furent mis en déroute, il répondit qu'en la premiére rencontre où les Romains n'étoient qu'en tres-petit nombre, il avoit renconnû la différence des Soldats, & avoit bien jugé que la multitude des ennemis ne lui apporteroit aucun dommage. La différence étoit, en ce que les Romains & les Huns tiroient bien de l'arc, au lieu que les Goths ne s'y étoient point exercez; que les Cavaliers ne combatoient que de l'épée, & de la lance, & les Archers à pié, mais à couvert, derriére ceux qui sont armez de pié-en-cap. C'est pourquoi quand on se bat de loin, la Cavalerie n'est jamais à l'épreuve des traits, & l'Infanterie ne peut jamais fondre sur la Cavalerie. Voila la raison que Bélisaire rendit de la défaite des Barbares. Quand ils firent réfléxion sur tant de disgraces si inopinées qu'ils avoient souffertes, ils n'envoiérent plus de partis pour attaquer les murailles, & ils n'en vinrent plus aux mains, excepté lorsqu'ils y furent obligez par la nécessité de défendre leur camp.

CHAPI-

CHAPITRE XXVIII.

1. Ardeur des Romains. 2. Harangue de Bélisaire. 3. Disposition de son armée. 4. Discours en faveur de l'Infanterie.

1. LES Romains, enflez de leurs prospéritez, brûloient d'envie de livrer une bataille générale. Mais Bélisaire, qui savoit combien il y avoit encore d'inégalité entre les forces des deux partis, ne vouloit pas hasarder ses troupes. Il permit seulement de faire de légéres escarmouches. Vaincu, néanmoins, par les clameurs des habitans & des Soldats, il leur accorda de faire des sorties sur les Barbares; mais comme ils avoient été avertis par les déserteurs, il les trouva toûjours bien préparez à le recevoir; de sorte qu'il fut toûjours repoussé. Cela le fit resoudre au combat, auquel les Goths se disposoient aussi tres-volontiers de leur part. Quand toutes choses furent préparées de côté & d'autre, Bélisaire fit cette harangue à ses soldats.

2. *Mes Compagnons, quand je faisois difficulté de consentir à la bataille, ce n'étoit pas que je doutasse de vôtre valeur, ni que je craignisse les forces des ennemis. Mais c'est que les escarmouches nous ayant jusques à présent heureusement réüssi, je ne croiois pas devoir quitter une maniére de combattre qui avoit été la cause de nos Victoires; étant tres-vrai, que quand les affaires sont en bon état, les changemens que l'on y apporte, nuisent. Mais puisque je vous vois si résolus de vous bien battre, j'en conçois une bonne espérance, & je ne veux plus retenir cette généreuse ardeur qui vous anime. Je say de quelle importance est la disposition du courage dans les combats, & combien elle peut contribuer à la Victoire. Il n'y a personne parmi vous qui n'ait appris, non pas par le rapport d'autrui,*

 mais

mais par sa propre expérience, que de vaillans hommes, quoi qu'en petit nombre, sont capables de défaire des Armées nombreuses. Il dépend de vous de conserver la gloire que j'ay aquise par mes stratagêmes, & la confiance que j'ay mise en vôtre vertu. On jugera de tout ce que nous avons fait dans la suite de cette guerre, par les évènemens de cette journée. Le tems nous est favorable, parceque l'ennemi étant abatu par ses disgraces, il sera plus aisé à vaincre. Il est rare que des ames qui sont accablées par le poids de l'adversité se relévent, & fassent des actions héroïques. Au reste, servez-vous de toutes vos armes, de l'arc, de la lance, & de l'épée. J'aurai soin de vous récompenser amplement de celles que vous y aurez perduës.

3. Aprés cette harangue, Bélisaire fit sortir son armée par la porte Pinciana, & par la porte Salaria. Il en fit aussi sortir une partie par la porte Aurélia, dans le champ de Néron, soûs la conduite de Valentin, Capitaine de Cavalerie, à qui il défendit de s'approcher du camp de l'ennemi, ni de commencer le combat, mais de se tenir seulement en posture de combatant, & de prendre garde que l'ennemi ne passât le Pont. Comme le champ de Néron étoit couvert d'une prodigieuse multitude de Barbares, Bélisaire croioit que ce lui seroit un extréme avantage, que de la rendre inutile, & de l'empêcher de se trouver au combat avec le reste des troupes. Il y avoit un assez bon nombre d'habitans qui s'étoient mis volontaires dans l'armée Romaine, bien qu'ils n'eussent jamais manié les armes auparavant. Il appréhendoit que se trouvant effraiez dans l'occasion par la grandeur du danger, ils n'apportassent du desordre. Il leur commanda, pour cette raison, de se tenir debout, proche de la porte de saint Pancrace, jusqu'à ce qu'il leur donnât un ordre contraire; car il jugeoit, comme il arriva en effet, que quand les ennemis qui étoient dans le champ de Néron les verroient, & qu'ils verroient aussi d'un autre côté ceux que Valentin commandoit, ils n'oseroient jamais s'avancer, ni se séparer de leurs compagnons pour faire l'attaque.

L'in-

L'intention de Bélisaire étoit de combatre à cheval, & plusieurs fantassins avoient quitté leur condition, & étoient montez sur des chevaux pris sur les ennemis, lesquels ils manioient avec assez d'adresse. Pour ce qui est du reste de l'Infanterie, comme ils ne pouvoient composer un bataillon considérable, & que c'étoient des gens qui ne pouvoient soûtenir le choc de l'ennemi, & qui avoient fort souvent tourné le dos, il crût qu'il ne seroit pas seur de les ranger en pleine campagne, mais il les plaça derriére les autres proche du fossé, afin que si la Cavalerie venoit à lâcher le pié, ils pûssent la soûtenir, & s'opposer conjointement avec elle à l'ennemi.

4. Principius, Pilidien de nation, & Tarmotus Isaurien, frere d'Emas, Capitaine des Isauriens, se présentérent devant luy, & luy dirent; *Nous vous supplions de ne pas affoiblir vôtre armée qui est déja foible si l'on l'a compare avec cette multitude effroiable de Barbares, qui l'a vont combatre, & de n'en pas retrancher la Phalange des gens de pié, & de ne pas charger de cét opprobre l'Infanterie, qui dans le tems de nos peres a élevé le nom Romain au point de grandeur où nous l'avons vû. Que si l'Infanterie n'a rien fait de remarquable dans cette derniére guerre, ce n'est pas la faute des Soldats; c'est aux Capitaines qu'il s'en faut prendre, qui étant seuls à cheval, prenoient la fuite au premier choc, & se retiroient des occasions où ils voioient du péril. Vous voiez que les Capitaines des gens de pié sont à cheval, & refusent de combatre comme leurs Soldats; rangez-les donc, s'il vous plaît, dans la Cavalerie, & nous permettez de conduire l'Infanterie. Nous soûtiendrons à pié avec eux l'effort des Barbares, & nous les incommoderons notablement, pourvû que le Ciel seconde nos généreuses intentions.* D'abord Bélisaire rejetta leur demande, parce qu'estimant leur valeur, il ne vouloit pas les exposer avec l'Infanterie à un péril si évident; mais enfin, vaincu par leurs pressantes priéres, il consentit que quelques-uns demeurassent aux portes pour les garder, & sur les murailles avec les habitans, & il rangea les autres à

 l'ar-

l'arriére-garde, soûs la couduite de Principius, & de Tarmutus, de peur qu'épouvantez de la premiére veuë du hasard, ils ne jettassent la terreur dans l'esprit des autres; & afin aussi, comme nous l'avons dit, qu'ils soûtinssent la Cavalerie, si elle lâchoit le pié, & qu'ils chargeassent avec elle l'ennemi.

CHAPITRE XXIX.

1. *Harangue de Vitigis.* 2. *Disposition de son armée.* 3. *Combat dont le commencement est avantageux aux Romains, & la fin contraire.*

1. Les Romains s'étant préparez de cette maniére au combat, Vitigis fit prendre les armes à ses gens, & ne laissa dans le camp que ceux qui avoient des excuses valables pour y demeurer. A l'égard de Marcias, il luy commanda de garder le Pont, afin que l'ennemi ne le vint pas attaquer. Ensuite il assembla toutes les troupes, & leur parla de cette sorte. *Peut-être que quelques-uns s'imagineront, que n'étant pas dans une possession bien affermie de mon Roiaume, j'use de caresses pour gagner vos affections, & pour vous obliger à combattre généreusement pour mes intérêts, & qu'en cela je ne fais que suivre le train ordinaire des hommes, dont les plus grossiers mêmes ont accoûtumé de s'abaisser devant les personnes les plus viles, & de la condition la plus méprisable, lors qu'ils ont besoin de leur secours, au lieu qu'ils s'élévent envers les autres, dont ils n'attendent rien. Je ne crains de perdre ni la couronne, ni la vie; je serois prêt de me dépouiller aujourd'hui de cette pourpre Roiale, pourvû que ce fût pour en revêtir quelque autre de la nation. Je n'estime pas que la fin de Théodat ait été malheureuse, bien qu'il ait perdu la vie par les mains de ceux mêmes de son païs. Il est aisé aux hommes d'esprit de se consoler des disgraces particuliéres, lorsqu'el-*

qu'elles n'entraînent pas avec elles les calamitez publiques. Mais quand je considére la ruïne entiére des Vandales, & la fin déplorable de Gélimer, je n'y trouve que des sujets de douleur, & je les envisage comme de tristes images qui me representent la captivité des Goths, & leurs femmes, leurs enfans, & leur Prince-même réduit soûs l'Empire d'un fier ennemi. Je souhaite que l'appréhension de ces funestes malheurs anime vôtre courage en cette journée, & qu'elle vous fasse prendre la resolution de trouver plûtôt une mort honorable dans le combat, que de survivre vôtre réputation, puisqu'il n'y a point d'affliction si sensible à un vaillant homme, que d'être obligé de vivre soûs la domination du vainqueur. Une mort prompte est toûjours favorable à ceux à qui la fortune ne l'a pas été. Que si vous êtes bien persuadez de ces sentimens quand vous combatrez, il vous sera aisé de défaire des Grécs, & d'autres nations également méprisables, & de venger les injures qu'ils vous ont faites. Ce n'est pas sans un juste fondement que nous nous vantons de les surpasser en valeur, en nombre, & en toutes sortes d'autres avantages, quoy qu'ils ayent l'insolence de nous mépriser par une vanité ridicule que leur donnent nos disgraces, & les prospéritez qu'ils ont eûs sans les avoir méritées.

2. Aprés que Vitigis eût parlé ainsi, il rangea son Armée en bataille. Il mit l'Infanterie de front, & la Cavalerie aux aîles, & proche de son camp, afin d'avoir un grand espace libre pour poursuivre l'ennemi; & pour le tailler en piéces durant qu'il s'enfuïroit; car il espéroit que la bataille se donnant dans une raze campagne, les Romains ne résisteroient pas un moment, à-cause de la grande inégalité des forces.

3. Dés le matin les deux partis commencérent le combat, animez par leurs Chefs; l'un par Bélisaire, & l'autre par Vitigis, qui étoient chacun derriére leurs troupes. Les Romains eûrent d'abord un peu d'avantage; les Barbares ne pliérent pas toutefois, quoy qu'ils perdissent de leurs gens. Leur grand nombre faisoit qu'ils substituoient de nouveaux Soldats en la

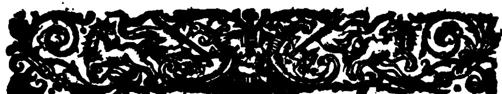
place des morts, & que leur perte n'étoit presque pas perceptible. Les Romains, qui n'avoient pas l'avantage du nombre, étant assez satisfaits d'avoir combatu la moitié de la journée, & d'avoir notablement incommodé l'ennemi, souhaitoient de se retirer. Il y en eut trois de l'armée Romaine, qui dans cette occasion firent fort bien leur devoir. Athénodore, Isaurien de nation, qui étoit célébre parmi les Gardes de Bélisaire, Théodoret & Georges, Gardes de Martin, & natifs de Cappadoce. Ils étoient toûjours à la tête, & tuoient avec leurs lances un grand nombre des ennemis. Les deux armées qui étoient dans le champ de Néron, furent long-tems à se regarder. Néanmoins les Maures harceloient les Goths, qui craignant la multitude du peuple qu'ils voyoient de loin, & qu'ils prenoient pour des soldats, & aiant peur d'en être envelopez, ne quittoient point leurs rangs, & se tenoient en repos. Sur le midi les Romains fondirent tout d'un coup sur les Barbares, qui prirent la fuite, & qui ne pouvant se sauver dans leur camp, gagnérent les collines où ils s'arrêtérent. Les Romains étoient en grand nombre, mais ils n'étoient pas tous Soldats; ce n'étoit qu'un peuple sans armes, des Matelots & des Esclaves, qui voulant avoir part à la guerre, s'étoient mêlez parmi les troupes en l'absence du Général. Ce furent eux cependant qui épouvantérent les Barbares, & qui les mirent en fuite; mais ce furent eux aussi qui jettérent la confusion dans l'armée Romaine. Les Soldats mêlez tumultuairement avec eux, ne pûrent entendre les ordres que leur donnoit Valentin, & ne tuérent pas un seul des fuïars qui se retirérent sur les éminences, & regardérent paisiblement ce qui se passoit. Ils ne songérent pas aussi à rompre le Pont, afin que les Barbares ne pouvant plus passer le Tybre, ne pûssent plus aussi assiéger Rome de deux côtez. Les troupes qui environnoient Bélisaire n'eûrent pas aussi la pensée de passer le Pont, & de fondre sur les Goths qui fuïoient, & qui, comme je me le persuade, n'eussent

sent

ſent pas eû le courage de reſiſter. Mais elles s'amu-rent à piller le camp, & à remporter de l'argent & des meubles. Les Barbares les regardérent faire durant quelque-tems, puis ils fondirent courageuſement ſur eux, en taillérent pluſieurs en piéces, & mirent les autres en déroute; tous ceux qui ne furent pas ſurpris aiant jetté leur butin pour ſauver leur vie. Pendant que cela ſe paſſoit dans le champ de Néron, une autre armée de Goths rangée en bon ordre proche de leur camp & couverte de boucliers, repouſſoit vigoureuſement les Romains, en tuoit un grand nombre, & un nombre encore plus grand de leurs chevaux. Quand leurs pertes les obligérent de quitter leurs rangs, ils firent voir combien ils étoient peu de monde. Ce que les Barbares aiant reconnu, ils pouſſérent ſur eux leur Cavalerie qui étoit à l'aîle-droite, les renverſérent, & les contraignirent de fuïr vers l'Infanterie, qui fut pareillement renverſée par le même choc. Enſuite toute l'armée Romaine lâcha le pié, & la déroute en fut fort grande. Principius & Tarmutus, ſuivis d'un petit nombre, donnérent des preuves illuſtres de leur valeur. Les Barbares s'arrêtérent, ſurpris d'admiration de la fermeté qui les faiſoit demeurer debout, & combatre dans la déconfiture de leur armée; ils donnérent aux autres le loiſir de ſe ſauver. Principius tomba haché en piéces, & quarante deux Soldats autour de luy. Tarmutus aiant deux dards dans les deux mains, bleſſoit ſans ceſſe quelqu'un de ceux qui l'approchoient. Comme les forces lui manquoient, il fut un peu ſoulagé par ſon frere Ennez, & par quelques autres Cavaliers, puis il courut tout d'un coup vers Rome, quoi que couvert de ſang & de bleſſures, & il ſe ſauva, ſans avoir quitté ſes deux dards. Quand il fut proche de la porte Pincienne, il tomba; ſes compagnons croiant qu'il fût mort, l'emportérent ſur un bouclier. Il ne mourut néanmoins que deux jours aprés, laiſſant une haute eſtime de ſon courage dans l'eſprit des Iſauriens, & dans celuy des autres troupes.

Les Citoiens saisis de crainte, gardoient soigneusement leurs murailles, & fermoient les portes avec une telle confusion, qu'ils en repoussoient les fuïars, de peur d'y recevoir les ennemis. Ceux qui demeurérent dehors traversérent le fossé, & s'appuiérent contre la muraille, sans avoir le courage de se défendre, & de repousser les Barbares dont ils étoient poursuivis. La pluspart avoient perdu leurs lances dans la fuite, ou ils les avoient rompuës dans le combat. De plus, ils étoient tellement pressez, qu'ils ne se pouvoient servir de l'arc.

Tandis qu'il parut peu de gens au haut des murailles, les Goths continuérent à poursuivre les fuïars, & espérérent toûjours de les défaire; mais ils perdirent cette espérance, quand ils virent les murailles bordées de soldats, & d'habitans, & ils se retirérent, n'attaquant plus leurs ennemis que par des injures. Ainsi le combat qui avoit commencé proche du camp des Barbares, finit au pié des murailles de Rome.



HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES GOTHS,

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

1. Belles actions de Bessas, & de Constantin. 2. Agréable avanture d'un Goth, & d'un Romain tombez dans une même fosse. 3. Témérité de Chorsamante.

1. LES Romains n'osoient plus depuis cette journée donner de batailles; ils se contentoient de faire de légéres escarmouches, où ils remportérent quelques petits avantages. Divers partis de gens de pié, non pas rangez en bataille, mais dispersez deçà & delà, suivoient la Cavalerie. A la premiére occasion, Bessas se jetta, le dard à la main, au milieu des ennemis, & tua

trois des plus braves hommes de leur Cavalerie, & mit les autres en fuïte. Constantin aiant mené les Huns sur le soir dans le champ de Néron, & se trouvant accablé par la multitude des ennemis, il s'avisa d'une invention qui mérite d'être décrite. Il y a un Cirque où les Gladiateurs combatoient autrefois, & où l'on a depuis bâti des maisons. Les ruës qui y aboutissent sont fort étroites. Constantin n'espérant pas de résister à un nombre aussi considérable qu'étoit celui des ennemis, & ne pouvant s'enfuïr sans se mettre dans un extréme péril, il dêcendit de cheval, & commanda aux Huns d'en dêcendre pareillement, & de se tenir debout à l'entrée des ruës, d'où ils tirérent sur les ennemis, qui tinrent ferme quelque tems, dans l'espérance de les enveloper, lorsque leurs fléches seroient épuisées, de les charger de chaînes, & les emmener dans leur camp. Mais quand ils virent que les Massagétes, qui ont une adresse singuliére pour tirer, tuoient un homme de chaque coup, & qu'ils avoient déja défait la moitié de leurs gens, ils prirent ouvertement la fuïte. Alors ils perdirent encore plus de monde que devant, parce que les Massagétes leur tiroient dans le dos. Constantin remena les Huns à Rome au commencement de la nuit.

2. Péranius aiant fait, quelques jours aprés, une sortie par la porte Salaria, & aiant mis les Goths en fuïte, ils revinrent à la charge le jour même, & donnérent la chasse aux Romains, entre lesquels il y en eut un qui tomba dans une fosse profonde, qui, à mon avis, avoit été faite autrefois pour serrer des grains. Comme il n'osoit crier, parce que le camp des Goths étoit proche, & qu'il n'en pouvoit sortir, parce qu'il n'y avoit point de degrez pour remonter, il y passa toute la nuit. Le lendemain, les Barbares aiant encore eû du desavantage dans une sortie, l'un d'eux tomba dans la même fosse. Leur disgrace com-

mune

mune les lia d'affection, & leur fit se promettre réciproquement qu'ils feroient leur possible pour se sauver la vie. En même-tems ils commencérent à crier tous deux de toute leur force. Les Goths accoururent au bruit, & aprés avoir regardé dans la fosse, ils demandérent à ceux qui étoient dedans, de quel parti ils étoient ? Le Goth répondit seul, ainsi qu'ils en étoient auparavant demeurez d'accord; qu'il étoit tombé par malheur, & qu'il prioit que l'on lui jettât une corde pour remonter. Ils lui jettérent donc une corde, dont le Romain prit à l'instant le bout, alléguant pour sa raison, que les Goths n'avoient garde de laisser un Goth dans cette fosse, au lieu qu'ils y laisseroient un Romain, s'il y demeuroit le dernier. En disant cela, il monta. Les Goths furent étonnez d'abord de le voir; mais quand ils eurent tout appris de sa bouche, ils retirérent son compagnon, qui aiant exposé l'accord qu'ils avoient fait ensemble, s'en retourna dans le camp, & le Romain fut laissé en liberté. Il y eut depuis diverses sorties à cheval de côté & d'autre, lesquelles se terminérent à des combats singuliers, où les Romains eurent toûjours de l'avantage.

3. Il se fit peu de tems aprés un petit combat dans le champ de Néron, où la Cavalerie Romaine aiant donné la chasse aux Barbares, il y eut un Garde de Bélisaire, nommé Chorsamante, qui étoit Massagéte de nation, lequel suivi de quelques autres, poursuivit vigoureusement soixante & dix Goths; mais aiant poussé trop loin les fuïars, il fut abandonné de ses gens; & quoy que seul, il ne laissa pas de continuer à les poursuivre. Les Goths qui le virent seul, retournérent sur lui. Il tua d'abord le plus hardi, & mit les autres en fuïte. Quand ils furent proche de leur camp, ils eurent honte que l'on les vît fuïr devant un seul homme, & retournérent au combat; mais aiant perdu encore un des leurs, ils s'enfuïrent comme auparavant. Chor-

famante leur donna la chasse jusques dans leur camp, & s'en retourna seul à Rome. Il reçût bien-tôt aprés un coup de fléche, qui lui perça la jambe gauche jusqu'à l'os. Cette blessure l'aiant mis hors de combat pour quelques jours, il la supportoit avec l'impatience qui est ordinaire aux Barbares, & il ménaçoit d'en tirer vengeance. Un jour, aprés avoir bû extraordinairement dans un festin, il promit d'aller se venger seul, du coup que les Goths lui avoient donné; & étant allé à la Porte Pinciana, il dit à ceux qui la gardoient, que Bélisaire l'envoioit au camp des ennemis. Les Soldats qui gardoient la porte ne pouvant s'imaginer qu'il leur imposât, la lui ouvrirent, & le laissérent aller où il voulut. D'abord, les Goths crûrent qu'il se venoit rendre à eux volontairement; mais quand il fut proche, & qu'il commença à tirer, ils accourûrent environ vingt contre lui, lesquels il repoussa vigoureusement. Ils vinrent en plus grand nombre; mais au lieu de s'enfuïr, il soûtint seul, avec des efforts extraordinaires, le choc d'une si effroiable multitude. Les Romains qui le regardoient du haut des murailles, sans savoir que ce fut lui, croioient que ce fut un furieux. Il fit d'admirables exploits, & dignes d'une loüange immortelle; mais enfin aiant été enveloppé par toute l'armée, il porta la peine de sa témérité. Bélisaire & toute l'armée ressentirent une extrême douleur de sa mort, & regrettérent sa perte, comme la perte de l'espérance publique.

CHAPI-

CHAPITRE II.

Bélisaire donne escorte à Euthalius, qui apportoit de l'argent de Constantinople. 2. Les Romains vainquent auprès de la Porte Pincienne, & sont vaincus dans le champ de Néron. 3. Arsez est guéri de sa blessûre par un Médecin, nommé Théoctiste; Cutilas, & Bucas meurent des leurs.

1. ENVIRON le Solstice d'été, un certain Euthalius arriva de Constantinople à Terracine, avec l'argent destiné au paiement des soldats; mais comme il appréhendoit d'être rencontré par les ennemis, & de perdre l'argent, & la vie, il demanda escorte à Bélisaire, qui lui envoia cent hommes couverts de boucliers, soûs la conduite de deux Gardes. Cependant ce Général faisoit toûjours semblant de vouloir donner bataille, afin d'empêcher les ennemis d'aller au fourage, ou pour quelque autre raison.

2. Quand il fût le jour auquel Euthalius devoit arriver, il rangea le jour précédent son armée, la mit aux portes de Rome dés le matin, & la fit dîner à Midi. Les Goths se rangérent pareillement en bataille, dînérent, & crûrent qu'il ne vouloit combatre que le lendemain. Incontinent aprés il envoia Martin & Valérien dans le champ de Néron, pour harceler les Barbares; & en même-tems envoia attaquer le camp par six-cens Cavaliers, qui sortirent par la petite porte Pincienne, & qui étoient commandez par Artasine, Perse, par Bucas, Massagéte, & par Cutilas, Thracien. Les ennemis accoururent au devant d'eux. Les uns & les autres furent long-tems sans en venir aux mains, combatant par des irruptions, & par des retraites réciproques, comme s'ils eussent eû dessein de passer toute la journée en cette sorte d'escarmouches.

ches. Mais dans la suite, les uns & les autres étant échaufez par la colére, & aiant reçû du secours tant du camp que de la Ville, la mêlée devint furieuse, & plusieurs braves hommes demeurérent sur la place. Enfin, la vertu des Romains l'emporta sur les Barbares, lesquels Cutilas poursuivit, bien qu'il eût la tête percée d'un dard, qui y étoit demeuré suspendu; & il revint dans Rome en cét état, avec l'admiration de tout le monde. Arsez, qui étoit un des Ecuïers de Bélisaire, reçût un coup au visage, entre le nez & l'œil droit; la pointe du dard étoit enfoncée bien avant, & le reste lui pendoit sur le visage. Les Romains admirérent la constance avec laquelle cét Arsez & ce Cutilas méprisérent les blessûres & la douleur. Voilà ce qui se passa en cette occasion.

Les Barbares avoient l'avantage dans le champ de Néron. Martin & Valérien soûtenoient l'effort d'une effroiable multitude, avec un courage invincible, mais avec une perte notable, & un péril extrême. Bélisaire dépêcha Bucas à leur secours, avec ceux qui n'avoient point été blessez dans le combat. Le renfort assûra les Romains, & leur fit donner la chasse aux Barbares. Bucas les aiant poursuivis fort loin, il se trouva envelopé de douze, qui tous lui portérent des coups de lance. Sa cuirasse étant à l'épreuve, il y eut un Goth qui en trouva le défaut au dessus de l'épaule droite, & qui lui fit une blessûre, qui ne fut toutefois ni mortelle, ni dangereuse. Un autre lui donna un coup dans la cuisse gauche, dont il eut le muscle percé en travers. Martin & Valérien accoururent à son secours, & le dégagérent, & tenant chacun d'une main la bride de son cheval, le remenérent à Rome, où Euthalius arriva avec l'argent, au commencement de la nuit.

3. Quand ils furent tous dans la Ville, ils prirent le soin de leurs blessûres. Les Médecins, qui vouloient retirer le dard du visage d'Arsez, furent longtems dans une grande perpléxité, non seulement à-cau-

se

se de son œil qu'ils n'espéroient pas conserver, mais aussi à-cause des nerfs & des membranes, qu'ils craignoient de rompre, & de faire périr en les rompant, un des plus vaillans hommes qui fût dans l'armée de Bélisaire. L'un d'eux, nommé Théoctiste, s'étant appuié sur la téte d'Arsez, lui demanda s'il sentoit beaucoup de douleur; & comme il lui eût répondu, qu'oüi; il repartit, vous guérirez donc, & vous ne perdrez pas l'œil; ce qu'il assûroit, parce qu'il jugeoit que le trait n'étoit pas enfoncé bien avant. Ensuite il coupa le bois qui étoit au dehors, & le jetta; puis aiant fait une incision, qui fut accompagnée d'une douleur tres-sensible, à-cause des nerfs qui se rencontrent en cette partie, il en tira un fer à trois pointes. Ainsi Arsez fut guéri sans qu'il restât de cicatrice sur son visage. Comme ce même Théoctiste arracha avec violence la fléche qui avoit pénétré bien avant dans la tête de Cutilas, ce Capitaine en tomba en défaillance, les tuniques de son cerveau s'étant ensuite enflammées, il en tomba en phrénésie, dont il mourut. Pour ce qui est de Bucas, il perdit une prodigieuse quantité de sang, & l'on crût qu'il en mourroit sur le champ. Les Médecins assûroient que cela provenoit, de ce que le muscle étoit percé de travers, & non pas en droite ligne. Il ne survêquit que trois jours. Les Romains passérent la nuit à déplorer leur malheur, & ils entendoient en méme-tems les gémissemens dont le camp des ennemis retentissoit; ce qui leur paroissoit d'autant plus étrange, qu'ils n'avoient pas remarqué que les Goths eussent fait de perte considérable le jour précédent, & qu'ils leurs en avoient souvent vû faire de plus grandes, sans en témoigner tant de regret, parce qu'ils ne manquoient pas d'hommes; mais ils apprirent le lendemain, qu'ils pleuroient les plus vaillans hommes de leur nation, que Bucas avoit tuez dans le champ de Néron, à la premiére rencontre. Il se livra d'autres petis combats, que je n'ai pas jugé nécessaire de rapporter. Il y eut sept rencontres pen-

dant

dant le siége, & deux autres depuis, dont je parlerai dans la suite. En cét endroit finit l'hiver, & la seconde année de la guerre qu'écrit Procope.

CHAPITRE III.

1. *Rome affligée par la peste, & par la famine.* 2. *Plainte des Citoyens.* 3. *Réponse de Bélisaire.*

1. AU commencement du prin-tems, Rome fut affligée de la famine, & de la peste. Les soldats n'avoient pour toute nourriture que du pain. Les habitans, à qui le pain avoit manqué, souffroient en même-tems l'incommodité de la disette, & celle de la maladie contagieuse. Les Goths, bien informez de l'état de la ville, n'en vouloient pas venir aux mains, ils se contentoient d'arrêter les vivres. Il y a encore maintenant entre la voie Latine & la voie Appienne deux grands Aquéducs, qui se joignent à cinquante stades de Rome, puis ils se croisent de sorte, que celui qui étoit à la droite devient à la gauche & celui qui étoit à la gauche devient à la droite. Enfin ils se rejoignent pour se séparer l'un de l'autre, de la même maniére que devant. Cela fait, qu'ils entourent un espace considérable, où les Barbares se fortifiérent, & se mirent jusqu'au nombre de sept mille, pour boucher le passage aux provisions. Alors les Romains se virent privez de toutes sortes de biens, & affligez de toutes sortes de maux. Pendant qu'il resta des grains à la campagne, les plus hardis des soldats, animez par l'avidité du gain, allérent l'enlever sur des chevaux, sans être découvers par les ennemis, & le vendirent chérement aux plus riches des Citoiens, tandis que les autres ne vivoient que de légumes, dont il y eût toûjours abondance, parce qu'il en croît en toutes les saisons, & même en hiver

hiver. Ce qui fut cause que les chevaux ne manquérent point de fourages. Quelques-uns vendoient sécrétement des boudins, faits de la chair des mulets, qui mouroient à Rome. Tous les grains de la campagne étant consumez, & les habitans étant réduits à une extréme disette, ils vinrent tous à l'entour de Bélisaire, pour le prier de donner une bataille générale, & pour s'offrir à en coure le hazard. Comme il étoit en doute de la résolution qu'il prendroit dans une conjoncture si fâcheuse, plusieurs des plus considérables lui parlérent de cette sorte.

2. *Nous ne nous attendions guéres aux miséres que nous souffrons, & nôtre condition présente est bien contraire à nos espérances. Aprés avoir obtenu ce que nous avions souhaité, nous sommes tombez dans la disgrace, par la confiance que nous avons euë aux soins de César; mais nous ne pouvons plus la conserver maintenant sans une espéce de folie. La nécessité extrême où nous sommes, nous donne la hardiesse de nous exposer au péril d'une bataille. Pardonnez-nous, s'il vous plaît, nôtre liberté. Le ventre n'a point de honte, quand il est privé de ce qui luy est nécessaire. Nous trouvons nôtre excuse dans nôtre malheur. On ne sauroit faire un plus grand mal à des misérables, que de prolonger leur vie. Vous voyez de quelles calamitez nous sommes accablez. Nos terres sont en la possession de nos ennemis; Rome est assiégée, & affamée depuis si long-tems, qu'il ne nous est pas aisé de le marquer précisement. La plupart des Citoiens sont morts, sans avoir reçû la sépulture, & nôtre misére est si insupportable, qu'elle nous fait envier la condition des morts-mêmes. La famine adoucit tous les autres maux, & elle rend toutes les maniéres de mourir, fort agréables, excepté celle qu'elle présente. Permettez-nous de combatre, devant qu'elle nous fasse périr, afin que nous trouvions, ou la victoire, ou au moins la fin de nos peines. C'est une extravagance de se hâter de coure le hazard, quand il y a quelque espérance de salut dans le retardement; mais lorsque ce retardement ne fait qu'augmenter la difficulté & le péril, il est plus blâmable que l'impatience.*

3. Aprés que Bélisaire eût entendu ce discours, il y répondit en ces termes. *Je m'attendois bien à tout ce que vous avez fait, & rien n'est arrivé contre ma pensée. Il y a long-tems que je connois l'impertinence du peuple, & que je sai qu'il n'est pas capable de supporter le présent, ni de prévoir l'avenir; qu'il veut faire ce qui est impossible, & qu'il se précipite aveuglément dans sa ruïne. Pour moi, je ne suis pas résolu de perdre les affaires de l'Empereur, pour satisfaire vôtre légéreté, ni de vous laisser périr vous-mêmes. La guerre ne se fait pas avec une vîtesse inconsidérée; il y faut de la prudence & du conseil pour péser les occasions & les momens. Vous voulez risquer en un seul coup tout le salut de l'Etat, de même que si vous jouiez aux dez. Je n'ai pas accoûtumé de ruïner les affaires, en voulant les abréger. Vous me promettez de coure avec moi le hazard d'une bataille. Depuis quand vous étes-vous adonnez à l'exercice des armes? Ceux qui les ont maniées toute leur vie, savent bien que c'est un mêtir qui ne s'apprend pas en un jour, & que l'on ne devient pas soldat à l'ombre. J'admire l'ardeur de vôtre courage, & l'émotion où elle vous jette; mais je vous ferai voir aisément que ce que vous voulez faire, n'est pas à propos, & que j'ay raison de différer. L'Empereur nous envoie une armée composée de toutes les forces de l'Orient, & une flôte qui est la plus puissante que les Romains aient jamais équipées, & qui couvre déja tout le Golphe Ionique, & les côtes de la Campanie. Elle nous fournira bien-tôt assez de vivres pour rassasier nôtre faim, & assez de soldats pour accabler nos ennemis. Je trouve qu'il est bien plus raisonnable de remettre le combat, jusqu'à ce que nous ayions reçû un secours si considérable, afin de nous assurer de la victoire, que de perdre l'Etat par une précipitation indiscréte. Au reste, je donnerai les ordres nécessaires, pour faire en sorte que ce secours arrive bien-tôt, & qu'il ne se perde pas un moment à le faire venir.*

CHAPITRE IV.

1. Bélisaire envoye Procope à Naples. 2. Il met des garnisons dans plusieurs Forts. 3. Respect des Goths pour les Eglises. 4. Soins d'Antonine & de Procope. 5. Description du Mont-Vésuve.

1. APRE'S que Bélisaire eût un peu rassuré les esprits des Romains, par cette réponse, il envoia Procope, l'Auteur de cette histoire, à Naples, où le bruit couroit qu'il étoit arrivé des troupes, afin d'y charger du blé sur des bâteaux, & d'y amasser tous les soldats qu'il y trouveroit, soit ceux qui y étoient arrivez depuis peu de Constantinople, ou ceux qui y demeuroient, pour y nourrir des chevaux, ou même ceux qu'il tireroit des garnisons, & de les amener tous en diligence à Ostie, qui est le lieu où s'arrêtent les vaisseaux des Romains. Il sortit durant la nuit avec Mundila, qui étoit de la Compagnie des Gardes, & avec quelques autres Cavaliers, par la porte de saint Paul, & passa sans être aperçû d'un corps-de-garde, que les ennemis avoient posé proche de la voie Appienne. Mundila retourna à Rome, où il assura que Procope étoit passé au travers des ennemis, dont Bélisaire eût beaucoup de joie. Ce Général fit ensuite ce que je vais dire.

2. Il envoia la plus grande partie de sa Cavalerie dans les Forts qui sont proche de Rome, afin d'empêcher que les ennemis n'emmenassent des provisions dans leur camp, & afin de soulager un peu la ville de sa disette, & d'assiéger en quelque sorte les assiégeans-mêmes. Il envoia à Terracine Martin & Valérien avec mille hommes, qui servirent jusques-là d'escorte à Antonine, qui alloit à Naples, pour y attendre l'événement qu'il plairoit à la fortune de donner

ner à cette guerre. Il dépêcha au Château de Tibur, qui est éloigné de cent quarante stades de Rome, cinq cens hommes, soûs la conduite de Magnus & de Sinthuez. Il avoit déja envoié une troupe d'Eruliens, commandez par Gontharis, à la ville d'Albe, qui est dans la même distance de cent quarante stades; mais ils en avoient été chassez incontinent aprés, par les Goths.

3. Il y a à quatorze stades de Rome, un Temple, dédié en l'honneur de saint Paul, qui est arrosé du Tybre, & qui est sans défense, bien qu'une longue galerie, & quelques autres bâtimens qui le joignent aux murailles de la ville, en rendent l'accés un peu difficile. Les Goths ont du respect pour cette sorte d'édifices. Dans tout le tems de la guerre, ils ne violérent ni cette Eglise de saint Paul, ni celle de saint Pierre; si bien que les Prêtres eûrent toûjours une entiére liberté d'y célébrer le saint Office. Il envoia Valérien se camper avec les Huns sur le bord du Tybre, afin de faire paître leurs chevaux, & d'arrêter un peu les courses des Barbares. Quand Valérien y eût placé les Huns, il retourna incontinent à Rome. Bélisaire se tenoit en repos; & n'aiant pas dessein de commencer le combat, il se vouloit seulement mettre en état de repousser les ennemis, au cas qu'ils attaquassent les murailles. Il distribua un peu de blé parmi le peuple. Martin & Trajan étant arrivez à Terracine, quittérent Antonine, qui alloit à Naples, & se fortifiérent tellement dans les lieux des environs, qu'ils faisoient sur les Goths de fréquentes irruptions. Magnus & Sinthuez réparérent en peu de tems les fortifications de Tybur; tellement qu'y étant en sureté, ils en incommodoient extrémement les Barbares, & fondoient sur eux, quand ils alloient chercher des vivres. Les Huns ne les harceloient pas moins, & ainsi n'aiant plus la même facilité de trouver des vivres qu'auparavant, ils commençoient à souffrir eux-mêmes les incommoditez de la disette.

4. Pour

4. Pour ce qui est de Procope, quand il fut arrivé dans la Campanie, il y amassa au moins cinq cens soldats, & y prépara plusieurs vaisseaux chargez de grains. Peu aprés Antonine y arriva, qui partagea avec luy les soins de l'armée navale.

5. Dans le même-tems, on entendit gronder le Mont-Vésuve, mais il ne vomit point les carreaux dont il sembloit ménacer par ce bruit, tout le païs, qui en étoit fort épouvanté. Cette montagne est à soixante & dix stades de Naples, du côté du Septentrion. Elle est extrémement escarpée. Au bas s'étendent de grandes plaines, qui sont plantées de beaux arbres. Le haut est tout-à-fait pierreux & inculte. Dans le milieu est une ouverture d'une telle profondeur, qu'il semble qu'elle dêcende jusqu'à la racine de la montagne. Ceux qui sont assez hardis pour y regarder, voient du feu dans le fond. Tandis que la flâme tournoie, & se roule, pour ainsi dire, dans elle-même, elle ne fait mal à personne; mais quand on entend un bruit semblable à un mugissement, il sort incontinent aprés, une prodigieuse quantité de cendres des entrailles de cette montagne, dont ceux qui sont touchez ne manquent jamais de mourir. Quand elles tombent sur les maisons, elles les accablent, & les ruïnent. La violence du vent les éléve quelquefois si haut, que l'on les perd de veuë, & qu'elles sont emportées en des païs fort éloignés. On dit qu'étant tombées autre-fois sur Constantinople, la consternation y fut telle, que l'on y établit des priéres publiques qui durent encore. Une autre-fois, Tripoli qui est en Afrique, fut affligée de ce malheur. Il y a, comme l'on croit, un siécle, que ce mugissement fut entendu la premiére fois; la mémoire du second est plus récente. Au reste l'on assure qu'il est impossible que le païs, où le Vésuve répand les cendres qu'il vomit, ne soit extrémement fertile. L'air qui environne cette montagne est extrémement subtil, & propre à la santé; ce qui est cause que les

les Médecins y envoient ceux qui sont malades de la Phtisie. C'est ce que j'avois à dire du Mont-Vésuve.

CHAPITRE V.

1. Secours arrivé de Constantinople. 2. Stratagême de Bélisaire. 3. Action hardie d'Aquilin. 4. Blessure merveilleuse de Trajan.

1. IL arriva vers le même-tems, une nouvelle armée de Constantinople, savoir, à Naples trois-mille Isauriens, qui étoient commandez par Paul & par Conon; & à Otrante huit-cens Cavaliers, Thraciens de nation; lesquels étoient commandez par Jean, neveu de Vitalien le tyran; & mille autres Cavaliers qui étoient commandez par Aléxandre, par Marcenze, & par quelques autres Chefs. Zénon avoit amené dés-auparavant à Rome trois-cens hommes de cheval, par le païs des Samnites, & par la voie Latine. Lorsque Jean fut dans la Campanie, il se joignit à cinq-cens hommes, qui y avoient été levez, & ils marchérent tous ensemble sur le rivage de la mer, traînant aprés eux des chariots qu'ils avoient tirez de la Calabre, & dont ils avoient envie de se servir pour se retrancher, au cas qu'ils fussent attaquez par les ennemis. Ils avoient mandé à Paul & à Conon, d'aller promtement par mer à Ostie, afin de joindre toutes leurs forces. Ils avoient mis grande quantité de blé, de vin, & d'autres provisions, sur les navires & sur les chariots. Ils espéroient de trouver Martin & Trajan à Terracine; mais quand ils y furent arrivez, ils apprirent qu'ils avoient été rappelez depuis peu, à Rome.

2. Bélisaire aiant été averti de la marche des trou-

pes

pes de Jean, & craignant que les ennemis n'allassent au devant, & ne les taillaissent en piéces, s'avisa de ce stratagême. J'ai remarqué dans le premier livre, qu'au commencement de la guerre, il avoit fait murer la porte Flaminia, proche de laquelle les ennemis étoient campez afin qu'ils ne la pussent forcer, & entrer dans la ville. Il fit ôter durant une nuit les pierres, dont cette porte étoit bouchée, & il rengea son armée tout proche, dés le point du jour. Il envoia ensuite par la porte Pincienne Trajan & Diogéne, à la tête de mille hommes, pour attaquer le camp des ennemis, avec ordre de s'enfuïr, dés qu'ils les verroient paroître. Ces deux Capitaines, suivant l'ordre de Bélisaire, attaquérent les Goths, qui fondirent à l'instant sur eux en foule, pour les repousser. Les uns & les autres couroient tous pesle-mesle vers Rome; les uns faisant semblant de fuïr, & les autres poursuivant de bonne foi les fuïars. Quand Bélisaire vit courir les Barbares à toute bride, il ouvrit la porte Flaminia & fit sortir son armée. Le chemin étoit commandé par un des camps des Goths, duquel les avenuës étoient étroites & incommodes. D'abord, un certain Barbare, qui étoit d'une taille fort avantageuse, & qui étoit couvert d'une cuirasse, courut au passage, & exhorta ses compagnons de venir s'en emparer, & le défendre. Mais Mundilas le prévint, & l'aiant tué, empêcha qu'aucun autre se rendît maître du passage. Il fut aisé aux Romains d'aller jusqu'au camp; mais ce fut en vain qu'ils l'attaquérent, quoi qu'il ne fut défendu que par une poignée de gens. Il étoit ceint d'un fossé fort profond, & revêtu d'un rempart fort élevé, & fortifié avec des pieux mis prés à prés. C'est ce qui donnoit aux Barbares le courage de se bien défendre.

3. Un Ecuïer de Bélisaire, nommé Aquilin, poussa son cheval jusques dans le milieu du camp, & tua plusieurs Goths. Aiant été à l'instant-même envelopé de tous les autres, il perdit son cheval, qui fut tout

 percé

percé de traits, & s'enfuit à pié, contre toute sorte d'apparence, jusqu'à la porte Pincienne, où aiant trouvé des Barbares qui donnoient la chasse aux nôtres, il commença à les charger, & à leur tirer dans le dos. Ce que Trajan aiant aperçû, il se joignit à une troupe de Cavaliers qui étoient proche, & alla fondre sur les Goths, qui furent envelopez de toutes parts, & misérablement massacrez. Le carnage fut furieux, & il n'y en eut que tres-peu qui se sauvérent dans leur camp. Ils n'osoient plus sortir depuis, & s'imaginant toûjours que les Romains alloient venir les attaquer, ils veilloient incessamment à la garde de leurs retranchemens.

4. Trajan fut blessé en cette rencontre, au dessus de l'oeil droit, proche du nez. Le fer du trait pénétra si profondément, que l'on ne le pouvoit plus voir. Le bois, qui ne tenoit pas bien au fer, tomba à terre. Trajan ne se sentant que légérement incommodé de cette blessure, n'en poursuivit pas moins vivement l'ennemi. Cinq ans aprés, le fer du trait commença à paroître sur son visage, il y a déja trois ans qu'il sort, & il y a apparence qu'il tombera bien-tôt, sans lui faire de douleur.

CHAPITRE VI.

1. Les Goths envoient des Ambassadeurs à Bélisaire. 2. Harangue des Ambassadeurs. 3. Conférence. 4. Conclusion d'une Tréve.

1. INCONTINENT aprés, les Barbares, qui voyoient que leur armée, qui autrefois avoit été si nombreuse, étoit alors réduite, par la violence des maladies, & par la valeur de leurs ennemis, à un nombre tres-médiocre, qui se sentoient incommodez de

la

la disette des vivres ; & qui se trouvoient comme assiégez eux-mêmes, commencérent à desespérer du succés de leur entreprise, & à méditer le dessein d'une retraite. D'autre côté, aiant appris qu'il venoit des troupes de Constantinople, tant par terre que par mer, & se les figurant non pas telles qu'elles étoient en effet, mais telles qu'elles étoient représentées par la renommée, ils furent tellement effraiez, qu'ils se resolurent de précipiter leur retour. Ils envoiérent pour ce sujet trois Ambassadeurs à Rome ; un Romain tres-considérable parmi eux ; & deux autres, qui aiant été introduits devant Bélisaire, lui parlérent de cette sorte.

2. *Il n'y a persoñne, qui aiant éprouvé les effets de la guerre, ne sache qu'elle n'est utile à aucun des partis. Qui est-ce qui voudroit nier une chose, dont tout le monde est persuadé ? Il n'y a point d'homme sage, qui ne demeure d'accord, que c'est une folie, de ne vouloir pas par l'amour d'une fausse gloire, se délivrer des maux que l'on souffre. Que si cela est ainsi, il ne faut pas que les Chefs des deux nations sacrifient à leur ambition le salut des peuples. Il faut plûtôt qu'ils mettent fin aux calamitez publiques, en s'accordant à des conditions, où non seulement eux, mais leurs ennemis-mêmes trouvent de la satisfaction. On accommode les affaires les plus difficiles, quand on y veut apporter un sage tempérament ; au lieu que l'on ne décide rien quand on veut tout emporter, par un esprit de contention. Nous venons donc, dans le dessein de faire la paix, & nous apportons des propositions qui seront avantageuses aux deux partis, & où nous relâchons beaucoup de nos intérêts. Pour vous, prenez garde de ne pas refuser vôtre bonheur, & de n'être pas les auteurs de vôtre ruïne, en voulant contester fiérement sur tous les articles. Au reste, il semble qu'il n'est pas à propos de faire des discours continus, & qu'il faut plûtôt laisser la liberté d'interrompre, quand on le jugera à propos. Par ce moien, chacun expliquera plus clairement sa pensée.* Voici ce que Bélisaire répondit.

3. *J'estime que la conférence se peut faire en la maniére que vous l'avez proposée, pourvû que vous y veniez avec un*

esprit de paix & de justice. Les Ambassadeurs des Goths continuérent en ces termes. *Vous nous avez fait une injustice, quand vous avez pris les armes contre nous, qui étions vos amis, & vos alliez. Nous ne dirons que ce que pas un d'entre vous n'ignore. Les Goths n'ont pas pris de force l'Italie sur les Romains. Odoacer s'étant défait de l'Empereur, y avoit établi sa tyrannie, lorsque Zénon Empereur d'Orient, qui souhaitoit de venger l'injure faite à son Collégue, & qui n'étoit pas assez puissant pour détruire l'Usurpateur, persuada à Théodoric, qui étoit prêt de mettre le siége devant Constantinople, de faire la paix, en considération des honneurs, & des dignitez de Consul & de Patrice, qu'il avoit receuës, & d'emploier ses forces contre Odoacer, & à se rendre maître de l'Italie. Depuis que nous l'avons ainsi réduite soûs nôtre puissance, nous en avons conservé les loix aussi religieusement que pas un des Empereurs; de sorte que ni Théodoric, ni les Rois ses successeurs n'en ont point fait, ni d'écrite, ni de non écrite. Nous avons maintenu la religion des Romains, si bien que nul Italien n'a embrassé celle des Goths, & que plusieurs Goths ont embrassé celle des Romains avec toute sorte de liberté. Nous avons rendu le dernier respect à leurs Temples, & nous avons souffert que ceux qui s'y sont refugiez, y aient trouvé un azile inviolable. Ils ont possédé seuls toutes les Charges, sans que les Goths y aient été admis. Si je ne dis la verité, je veux bien que l'on m'interrompe. De plus, les Goths ont permis aux Italiens de recevoir tous les ans le Consulat des mains de l'Empereur de Constantinople. Vous qui n'avez pas délivré l'Italie du joug de la tyrannie, soûs lequel elle a gémi dix années entiéres, vous la voulez ravir à ses légitimes possesseurs. Retirez-vous-en donc, s'il vous plaît, avec tout vôtre bagage.* Bélisaire répondit. *Vous nous aviez promis de parler peu & avec modération, & vous nous avez fait un long discours tout rempli de vanité. Zénon envoia Théodoric pour faire la guerre à Odoacer, & non pas pour envahir l'Italie. Qu'auroit-il gagné d'avoir un Tyran pour un autre? Il l'envoia pour la remettre en liberté, & pour la reduire à l'obéissance de son Prince légitime. Mais lui, aprés en avoir chassé l'Usurpateur, il la retint par une ingratitude cri-*

criminelle. Je croi qu'il n'y a pas grande différence, entre celuy qui prend le bien de son voisin, & celuy qui refuse de le luy rendre. Pour moi je me garderai bien de donner les Terres qui appartiennent à l'Empereur. Que si vous avez quelque autre proposition à faire, je suis prêt de l'écouter. Les Barbares dirent : *Bien que vous sachiez que nous n'avons rien avancé que de véritable, néanmoins, pour éviter les contestations, nous vous abandonnerons la Sicile, cette Isle si grande & si riche, sans laquelle vous ne sauriez conserver l'Afrique.* Bélisaire dit : *Nous vous abandonnons l'Angleterre, qui est plus grande que la Sicile, & de l'ancien Domaine de l'Empire, étant tres-raisonnable de reconnoître les presens que l'on nous fait, par d'autres presens.* Les Barbares dirent : *Si nous faisons d'autres propositions touchant Naples, & la Campanie, n'y entendrez-vous pas volontiers ? Nullement,* répondit Bélisaire ; *car il ne nous est pas permis de disposer des intérêts de César, contre ses intentions.* Les Barbares dirent : *N'y entendriez-vous pas, quand même nous nous obligerions à en rendre un tribut par chacun an ?* Bélisaire répondit : *Non pas même à cette condition ; car nôtre pouvoir ne s'étend qu'à conserver à nôtre maître ce qui lui appartient.* Les Barbares dirent : *Permettez-nous d'envoier vers Justinien, pour traiter de tous nos différends ; & cependant accordez-nous une suspension d'armes.* Bélisaire dit : *Je l'accorde volontiers, & je n'ay garde d'apporter d'empêchement au dessein où vous êtes de faire la paix.* Ainsi se termina la conférence, & les Ambassadeurs des Goths s'en retournérent dans leur camp. Les jours suivans il se fit divers voyages de part & d'autre, pour la conclusion de la Tréve, pour la sureté de laquelle l'on donna réciproquement des ôtages.

CHAPITRE VII.

1. *Convois conduits à Rome.* 2. *Otages donnez de part & d'autre, pour la sureté de la Tréve.* 3. *Les Goths abandonnent des Places, dont les Romains s'emparent.* 4. *Plainte des Goths, & réponse de Bélisaire.* 5. *Bélisaire envoye des troupes dans le Picentin.* 6. *Et promet du secours à la ville de Milan.*

1. DURANT que l'on traitoit ainsi de la paix, la Flôte des Isauriens aborda au Port de Rome, & Jean arriva à Ostie, sans que les ennemis parussent, pour empêcher ni leur décente, ni leur campement. Les Isauriens ne laissérent pas de faire un grand fossé proche du Port, & de poser des sentinelles. Les troupes de Jean se retranchérent avec des chariots. Bélisaire les vint trouver la nuit, avec cent chevaux. Il leur apprit le dernier combat, & le traité fait depuis avec les Goths. Il les exhorta à témoigner leur courage, & à mener à Rome les vivres qu'ils avoient amenez par mer, & leur promit de leur assurer les chemins. Dés que l'aurore commença à paroître, il s'en retourna à Rome. Antonine tint conseil le matin avec les Chefs, sur les moiens de conduire les convois. Cela paroissoit extrémement difficile, tant parce que les bœufs étoient fatiguez, & couchez par terre comme demi-morts, que parce qu'il n'y avoit point de sureté à mener les chariots par des chemins si étroits. De plus il étoit impossible de tirer à l'ordinaire des bâteaux sur le Tybre en remontant, vû qu'il n'y a point de chemin au bord qui est à main-gauche, & que le chemin qui est à main-droite étoit assiégé par les ennemis. Ils s'avisérent donc de prendre les chalouppes des

des vaisseaux, & de les clorre avec des ais, afin que ceux qui seroient dedans fussent à couvert des traits des ennemis. Ensuite ils les chargérent de vivres, de Soldats, & de matelots, & s'efforcérent de les faire remonter sur le Tybre, tandis que l'armée étoit sur le bord pour favoriser leur passage, & que les Isauriens gardoient la Flôte. Lorsque le cours du fleuve étoit droit, ils navigeoient assez aisément, en tendant les voiles; mais dans les détours, ils étoient contraints de ramer; ce qu'ils ne pouvoient faire sans beaucoup de peine. Cependant les Barbares étoient dans leur camp, qui ne vouloient pas empêcher le passage des vivres, soit qu'ils appréhendassent le danger, ou qu'ils crûssent que l'entreprise des Romains étoit impossible, & qu'elle se détruiroit d'elle-même; ou bien qu'ils ne voulussent pas se nuire à eux-mêmes, en apportant de nouveaux obstacles à la conclusion de la Tréve, dont Bélisaire leur avoit donné de bonnes paroles. Les Goths qui étoient dans la ville du Port, admiroient l'adresse que les Romains avoient d'aller contre le fil de l'eau, au lieu de les en empêcher. Quand toutes les provisions eûrent été portées à Rome, les matelots se hâtérent de remener leurs vaisseaux, à cause que le Solstice d'hiver approchoit. Toutes les troupes entrérent dans Rome, excepté les Isauriens, que Paul commandoit.

2. Les Otages furent donnez réciproquement, sçavoir Zénon de la part des Romains, & Ulias, qui étoit d'une naissance tres-illustre, de la part des Goths. On accorda aussi une suspénsion d'armes pour trois mois, jusqu'à ce que les Ambassadeurs fussent revenus de Constantinople, & eussent rapporté la résolution de l'Empereur; & l'on arrêta que si dans ce tems-là si un des partis exerçoit quelque acte d'hostilité, l'on ne laisseroit pas de continuër par la voie des Ambassadeurs la négociation de la paix. Les Ambassadeurs des Goths furent conduits par les Romains à Constantinople. Ildiger gendre d'Antonine arriva d'Afrique à Rome, avec des troupes de Cavalerie.

3. Les Goths qui gardoient le Fort du Port, n'aiant plus de provisions, l'abandonnérent, & retournérent dans leur camp, du consentement de Vitigis. Incontinent aprés, Paul s'en saisit, & y mit des Isauriens, qu'il tira d'Ostie. La disette où s'étoient trouvez ces Barbares, étoit venuë de la vigilance avec laquelle les Romains tenoient la mer fermée, aprés s'en être rendu maîtres. Dans le même-tems le manque de vivres contraignit aussi les Goths d'abandonner Centcelles, ville de Toscane, bâtie sur la mer, qui est fort grande, fort riche, & fort peuplée, & qui est à deux cens quatre-vingts stades de Rome. La prise de cette ville fortifia beaucoup le parti des Romains; car ils s'emparérent encore en même-tems de celle d'Albe. Ainsi ils enveloppoient les Goths, qui pour ce sujet avoient envie de rompre la Tréve.

4. Ils envoiérent donc des Ambassadeurs à Bélisaire se plaindre, de ce que l'on violoit le traité; que Vitigis aiant rappelé dans le camp les Soldats qui étoient à la garde du Port, Paul s'en étoit emparé, bien qu'il n'y eût aucun droit. Que l'on en avoit fait autant de Centcelles & d'Albe; & que si l'on ne leur restituoit ces trois Places, ils chercheroient par les armes la vengeance de l'injure qu'ils souffroient. Bélisaire les renvoia en riant, & en disant, que leur plainte étoit sans aucun fondement raisonnable; & que le sujet qui avoit obligé les Goths d'abandonner ces trois villes, n'étoit ignoré de personne.

5. Depuis ce tems-là, les deux partis se défiérent l'un de l'autre. Ce qui fut cause que Bélisaire, qui avoit beaucoup de troupes dans Rome, en envoia une partie en divers endroits de l'Italie, & sur tout il envoia à Albe, ville assise dans le territoire des Picentins, huit cens Cavaliers commandez par Jean, fils de la sœur de Vitalien; quatre cens hommes tirez des troupes de Valérien, & commandez par Damien, neveu de Vitalien; & huit cens des plus braves de ses Cavaliers, commandez par deux de ses Gardes, Sutan &

Abigis,

Abigis. Il leur commanda à tous de suivre Jean, & d'obeïr à ses ordres. Or il luy avoit donné en particulier une instruction, qui portoit, qu'il demeurât en repos, tandis que les ennemis y demeureroient; mais que du moment qu'ils contreviendroient à la suspension d'armes, il ne manquât pas d'inonder le Picentin; de prévenir par sa diligence la vitesse de la renommée, d'enlever les richesses, & de faire les femmes & les enfans prisonniers, & de ne point faire de mal aux Romains. Que s'il rencontroit des Places fortifiées, il tâchât de les emporter; & s'il n'en pouvoit venir à bout, il allât plus loin, ou qu'il s'arrêtât, afin de n'avoir point d'ennemi derriére, par qui il pût être attaqué, & dépouillé du butin. Bélisaire, qui donnoit cette instruction, y ajoûta en riant ces paroles. *Il n'est pas juste que les uns travaillent à chasser les Bourdons; & que d'autres, qui n'ont point de part à ce travail, goûtent tout seuls le miel.* Voila l'ordre que Bélisaire donna à Jean.

6. Dans le même-tems, Datius Evêque de Milan, & quelques-uns des plus considérables des habitans, allérent prier Bélisaire de leur donner quelques Soldats pour la défense de leur ville, & luy promettre non seulement de la soustraire, mais de soustraire encore toute la Ligurie, de l'obeïssance des Goths; pour les soûmettre à celle des Romains. Cette ville a été bâtie dans une distance égale de Ravenne, & des Alpes, qui servent de frontiéres aux Gaules. Cette distance est de huit journées de chemin, tel que le peut faire un homme de pié. C'est la premiére ville d'Italie, aprés Rome, tant pour la grandeur de son étenduë, & la multitude de ses habitans, que pour la beauté de ses bâtimens, & l'abondance de ses richesses. Bélisaire leur accorda leur demande, & passa l'hiver à Rome.

CHAPITRE VIII.

1. Fâcheuse contestation entre Bélisaire & Constantin. 2. Celuy-ci est tué par les Gardes de Bélisaire.

1. LA fortune, envieuse de la prospérité des Romains, la voulut tempérer par quelque disgrace, en suscitant, pour un tres-léger sujet, une tres-furieuse contestation entre Bélisaire & Constantin. J'en rapporterai l'origine & les suites, avec une fidélité tres-exacte. Un certain Romain, nommé Présidius, qui étoit d'une famille tres-illustre, & qui demeuroit à Ravenne, aiant eû quelque occasion de mécontentement, de la part des Goths, sortit avec quelques uns de ses amis, comme pour aller à la chasse, & s'enfuït sans emporter autre chose que deux poignars, dont les fourreaux étoient enrichis d'or & de pierreries. Quand il fut proche de Spolète, il entra dans une Eglise qui étoit hors de la ville. Ce que Constantin, qui y étoit alors, aiant appris, il envoia son Ecuïer, nommé Maxence, lui ôter les deux poignars. A l'instant il s'en alla plaindre à Bélisaire qui étoit à Rome, où Constantin arriva peu de tems aprés, & dés qu'il eût reçû la nouvelle de la marche de l'armée des Goths. Présidius demeura dans le silence, pendant que les affaires des Romains furent dans le desordre & dans le danger; mais quand il vit qu'elles étoient en bon état, & que les Ambassadeurs des Goths conféroient des conditions de la paix, il renouvella ses plaintes, & demanda hautement justice. Bélisaire pressoit souvent Constantin, & par soi-même, & par d'autres, de se purger de l'accusation. Mais cet homme, à qui cette affaire devoit être funeste, éludoit toutes ces remontrances, par des railleries piquantes & injurieuses, qu'il ajoûtoit à la violence dont il avoit usé.

usé. Un jour que Bélisaire étoit à cheval dans la place publique, Présidius vint prendre la bride de son cheval, & luy demander à haute voix, s'il étoit permis par les Loix Romaines de ravir le bien aux étrangers, qui viennent implorer la protection de l'Empereur. Bien que les Gardes luy commandassent de quitter les rénes, il ne les quitta point, que Bélisaire ne luy eût promis de luy faire rendre ses deux poignars. Le lendemain, ce Général assembla plusieurs personnes de Commandement, dont Constantin étoit du nombre. Il l'exhorta de rendre ces deux poignars; mais il répondit insolemment, qu'il les jetteroit plûtôt dans le Tybre. Bélisaire en colére, luy demanda, s'il ne se reconnoissoit pas obligé de luy obéïr? Il répondit, qu'en toute autre chose il luy obéïroit, parce que c'étoit l'intention de l'Empereur; mais qu'en celle-là il ne luy obéïroit jamais. A cette parole, Bélisaire commanda aux Gardes d'entrer. Est-ce pour me massacrer, dit Constantin? Non, repartit Bélisaire; mais c'est pour contraindre Maxence vôtre Ecuïer de rendre à Présidius les poignars qu'il lui a pris par vôtre ordre. Constantin s'imaginant que l'on l'alloit tüer, se résolut de se signaler avant sa mort, par une action d'une extraordinaire hardiesse. Il tira son poignard, & le voulut porter dans le ventre de Bélisaire, qui se retira, & évita le coup, en embrassant Bessas qui étoit proche de luy. Comme Constantin se retiroit tout furieux, il fut saisi à droit par Valérien, & à gauche par Ildiger.

2. Sur ces entrefaites, les Gardes que Bélisaire avoit appelez entrérent, & luy arrachérent son poignard, sans luy faire d'autre mal, par le respect du Général, & des autres Chefs; mais l'ayant en suite mené dans une autre chambre, ils l'y tuérent par l'ordre de Bélisaire. C'est, peut-être, la seule violence qu'il ait jamais faite, & contre son inclination naturelle; car il usoit d'une grande douceur envers tout le monde; mais Constantin devoit périr misérablement de cette maniére.

CHAPITRE IX.

1. Les Goths méditent d'entrer dans Rome par un Aquéduc. 2. Ils y entretiennent intelligence avec des Traîtres, l'un desquels est châtié par Bélisaire.

1. LES Goths aiant résolu, bien-tôt aprés, de faire une entreprise sur les murailles de Rome, firent entrer quelques-uns de leur gens dans un Aquéduc, dont ils avoient détourné l'eau dés le commencement de la guerre. Comme ils tâchoient de pénétrer par cét Aquéduc jusques dans la ville, un soldat du corps-de-garde de la porte Pincienne apperçût les flambeaux qu'ils avoient pour se conduire, & en avertit ses compagnons, qui parce que l'Aquéduc n'étoit pas élevé hors de terre, dirent, que ce n'étoit qu'un Loup, dont les yeux étinceloient, qui avoit été vû. Quand ils eûrent marché jusqu'au bout du canal, ils en trouvérent la sortie, qui avoit été fermée par l'ordre de Bélisaire, dés le commencement de la guerre, comme je l'ay dit dans le premier livre. Ils se contentérent d'en arracher une petite pierre, de la porter à Vitigis, & de luy exposer l'état où ils avoient trouvé les choses. Alors ce Prince délibéra sur cette affaire, avec les personnes les plus considérables de son Conseil. Le lendemain, comme l'on s'entretenoit dans le corps-de-garde, du soupçon que l'on avoit eû le jour précédent, & du Loup que l'on avoit ou vû, ou crû voir, Bélisaire crût se devoir éclaircir de la vérité, & faire visiter l'Aquéduc par quelques-uns des plus braves de ses Soldats, à la tête desquels il mit Diogéne. Quand ceux-ci eûrent reconnu les marques des flambeaux, & l'endroit d'où la pierre avoit été arrachée, ils le rapportérent fidélement à Bélisaire, qui

qui fit garder soigneusement l'Aquéduc ; ce qui obligea es Barbares d'abandonner l'entreprise.

2. Ensuite ils donnérent un assaut avec des échelles, & avec des feux d'artifice du côté de la porte Pincienne. L'assurance qu'ils avoient qu'il étoit resté fort peu de Soldats dans la garnison, leur donnoit l'espérance d'un heureux succez. Ildiger, qui faisoit garde à son tour de ce côté-là, aiant apperçû les ennemis qui venoient attaquer les murailles, courut au devant d'eux, & les tailla en piéces. Les habitans y accoururent aussi en foule, & contraignirent les Barbares de se retirer dans leur camp. Vitigis fit une nouvelle entreprise contre la partie des murailles qui étoit du côté du Tybre, & qui étoit aisée à forcer, à-cause qu'elle étoit basse, qu'il n'y avoit point de Tours, & que la garnison en étoit foible. Il gagna par argent deux Romains, qui demeuroient proche de l'Eglise de Saint Pierre, & il leur persuada d'aller sur le soir trouver les Soldats de la garnison, avec un oudre de vin, de les inviter à boire, & de jetter dans leur verre d'une drogue propre à procurer le sommeil. Pour luy il tint des bâteaux tout prêts pour passer le Tybre, au premier signal qui luy seroit donné de venir escalader les murailles. D'ailleurs il prépara toutes ses troupes pour donner un assaut général ; mais parce que Dieu n'avoit pas agréable que Rome fût prise par les Goths, un des deux que Vitigis avoit corrompus, découvrit cette menée à Bélisaire, & dénonça son complice, qui reconnut tout à la question, & montra la drogue qu'il devoit mêler dans le vin, pour endormir les Soldats. Bélisaire luy aiant fait couper le nez & les oreilles, l'envoia sur un âne au camp des ennemis ; ce qui fit juger aux Barbares que Dieu étoit contraire à leurs desseins, & que jamais ils ne prendroient Rome.

CHAPITRE X.

1. Divers exploits de Jean. 2. Il traite avec Matasonte. 3. Les Goths lévent le Siége de Rome.

1. CEPENDANT Bélisaire manda à Jean d'exécuter les ordres qu'il luy avoit donnez. A l'instant il courut avec deux mille chevaux les terres des Picentins, pilla tous les meubles, emmena les femmes & les enfans, défit Ulithée, Oncle de Vitigis, qui luy voulut résister, & tailla en piéces toutes ses troupes. Depuis cela, il n'y eut plus d'ennemis qui osassent en venir aux mains avec luy. Quand il fut arrivé à la ville d'Auxime, il reconnut qu'elle étoit extrémement forte, bien que la garnison en fût foible ; & sans la vouloir assiéger il alla plus loin. Il fit la même chose à l'égard de la ville d'Urbin. Il alla ensuite à celle d'Arimini, qui n'est éloignée de Ravenne que d'une journée, & où il y eut quelques Romains qui luy servirent de Guides. Les Barbares qui se défioient des habitans, s'enfuïrent à Ravenne, au premier bruit qu'ils entendirent de la marche de leurs ennemis. Ainsi Jean, aprés avoir laissé garnison à Auxime & à Urbin, se rendit maître d'Arimini. Ce n'est pas qu'il n'eût toute sorte de déférence pour les ordres de Bélisaire, ni qu'il se laissât emporter par une témérité indiscréte, car il n'avoit pas moins de prudence que de valeur ; mais c'est qu'il étoit persuadé que les Goths abandonneroient le siége de Rome, pour secourir Ravenne, du moment qu'ils sauroient que les ennemis seroient à l'entour. En quoy il ne se trompa pas ; car aussi-tôt que Vitigis eut appris la prise d'Arimini, l'appréhension qu'il eût de la prise de Ravenne, le fit résoudre à un voyage, dont je parleray incontinent ; ce qui donna sans

ſans doute un nouveau luſtre à la gloire que Jean s'étoit acquiſe. C'étoit un homme d'un courage fort élevé, intrépide dans les dangers, & qui étoit capable d'exécuter les plus hautes entrepriſes. Il ſupportoit la diſette, & toutes les fatigues militaires, avec autant de patience qu'un ſimple Soldat.

2. Mataſonte, femme de Vitigis, qui n'aimoit pas ce Prince, parce qu'il l'avoit enlevée, fut ravie de ce que Jean étoit arrivé à Arimini, & elle traita avec luy par des perſonnes interpoſées, pour l'épouſer, aprés qu'ils ſe ſeroient défaits de ſon mari.

3. Pendant que ce traité ſe faiſoit par des Agens ſecrets, les Goths informez de ce qui étoit arrivé à Arimini, preſſez par la famine, & par l'échéance du terme qui avoit été accordé, pour conférer de la paix, levérent le ſiége, bien qu'ils n'euſſent reçû aucune nouvelle de leurs Ambaſſadeurs. Ce fut en la ſaiſon de l'équinoxe du prin-tems, un an, neuf mois, & quelques jours aprés que le ſiége eut été formé; & ils mirent le feu à leur camp. Les Romains ne ſavoient quelle réſolution prendre, à-cauſe que leur cavalerie avoit été diſperſée dés auparavant en divers endroits; & qu'il ne leur reſtoit pas des forces ſuffiſantes, pour combattre une ſi grande multitude d'ennemis. Néanmoins, Béliſaire leur commanda de prendre leurs armes, & il les fit ſortir par la porte Pincienne, dés qu'il vit que les Goths avoient paſſé le pont. On ſe battit en cette occaſion avec autant de vigueur, qu'en aucune autre des occaſions précédentes. Les Barbares aiant d'abord ſoûtenu courageuſement l'attaque, pluſieurs demeurérent ſur la place de côté & d'autre. Mais quand les Goths lâchérent le pié, ils ſe cauſérent à eux-mêmes une perte tres-fâcheuſe. Chacun s'efforçant de paſſer le premier le pont, ils ſe bleſſoient dans la preſſe avec leurs propres armes, ou ils étoient bleſſez de celles de leurs ennemis. Pluſieurs tombérent du haut du pont, & ſe noyérent. Ainſi il y en eut beaucoup qui périrent en cette rencontre. Ceux qui s'en

s'en sauvérent, se joignirent à ceux qui avoient les premiers passé le pont. Longin Isaurien & Mundilas, Gardes de Bélisaire, se signalérent en cette occasion. Ce dernier tua quatre Barbares en quatre combats particuliers, & s'en sauva. L'autre, à la valeur de qui l'on doit attribuer la déroute des ennemis, y demeura, & fut fort regrêté par l'armée.

CHAPITRE XI.

1. Vitigis met des garnisons dans plusieurs Places. 2. Bélisaire pourvoit à la garde d'Arimini. 3. Les Romains assiégent le Fort de Pétrée, & le prennent.

1. VITIGIS laissa des garnisons dans les Places fortes, en menant son armée à Ravenne. Il mit Gibimer avec mille hommes dans la ville de Clusium, qui est une ville de Toscane. Il en laissa un pareil nombre à Orviéte, soûs la conduite d'Albila. Il en mit six cens à Tudert, soûs la conduite d'Uligisale. Il en mit quatre cens dans Picéne. Il laissa dans le Fort de Pétrée, ceux qu'il y trouva, sans y apporter de changement. Il mit dans Auxime, qui est la plus grande Ville de tout le Païs, quatre mille Goths, c'est à dire, l'élite de toutes ses troupes, dont il donna le commandement à un tres-vaillant homme, nommé Visandre. Il mit deux mille hommes dans Urbin, soûs la conduite de Morra. Il mit encore cinq cens hommes dans le Fort de Céséne, & pareil nombre dans celui de Montferrat; puis, il marcha avec le reste de ses troupes vers Arimini, dans le dessein d'y mettre le siége.

2. Incontinent aprés que les Goths eurent levé celui de Rome, Bélisaire dépêcha Ildiger, & Martin, à Arimini, avec ordre d'en faire sortir Jean, & ses troupes, d'y mettre deux mille hommes, qu'il tireroit du Fort d'An-

d'Ancone, qui n'en est éloigné que de deux journées, & qui avoit été repris par la valeur de Conon, qui conduisoit quelques Isauriens, & quelques Thraces. Il se persuadoit que s'il n'y avoit dans Arimini que des gens de pié, commandez par des Capitaines d'une réputation médiocre, les Goths ne daigneroient pas s'y arrêter, & qu'ils marcheroient droit à Ravenne. Il espéroit néanmoins, qu'au cas qu'ils s'y voulussent arrêter, les vivres qui y avoient été portez, suffiroient pour nourrir la garnison, durant un tems considérable, & que les assiégeans seroient cependant notablement incommodez par la Cavalerie, qui battroit la campagne. Voilà les motifs de l'ordre que Bélisaire donna à Ildiger, & à Martin, qui s'en allérent par la voie Flaminia, & devancérent les ennemis. En effet, ceux-ci étoient retardez par leur multitude, par la nécessité, que la disette des vivres leur imposoit, de chercher les grandes routes, & par la crainte de s'approcher de trop prés des Places, où les Romains avoient de puissantes garnisons, comme Narni, Spoléte & Pérouse.

3. L'armée Romaine étant arrivée au Fort de Pétrée, s'efforça de le réduire. C'est un ouvrage de la nature, & non pas de la main des hommes. Il n'y a qu'un chemin, qui est fort roide, & qui est bordé d'un côté par une Riviére, qui est si rapide, qu'il est impossible de la traverser; & de l'autre d'une Roche fort escarpée, & si haute, que les hommes, qui sont dessus, ne paroissent d'en bas, que comme des moûches. Autrefois il n'y avoit point de passage; parce que l'extrémité de la Roche s'étendoit jusqu'à la Riviére. Les Anciens la creusérent, pour y faire une porte; & ayant bouché une autre avenuë qui y étoit, le Fort se trouva comme tout bâti par les mains de la nature, & fut appellé le Fort de Pétrée, qui est un nom fort convenable à son assiéte. D'abord Ildiger & Martin ayant attaqué la porte, tirérent en vain une grande quantité de traits sur les Barbares, qui ne faisoient aucune résistance. Ensuite ils grimpérent sur la Roche, & étant arrivez au haut, ils jetté-

jettérent des pierres sur les Goths, qui se retirérent dans leurs maisons. Alors les Romains s'avisérent de détacher de grandes piéces de la Roche, & de les rouler sur les bâtimens qui étoient au dessous. Ces pésantes masses écrasoient tout ce qu'elles touchoient, & épouvantoient tellement les Barbares, que tendant les mains à ceux qui étoient à la porte, ils se rendirent, à condition d'avoir la vie sauve, & de porter les armes soûs Bélisaire. Ildiger & Martin en emmenérent la plus grande partie, & les traitérent comme leurs autres Soldats. Ils n'en laissérent qu'un petit nombre dans le Fort, avec des femmes, & des enfans. Ils allérent ensuite à Ancone; d'où ayant tiré la plus grande partie de l'Infanterie, ils arrivérent en trois jours à Arimini, où ils firent voir les ordres de Bélisaire, ausquels Jean refusa de déférer, & de leur donner Damien avec les quatre cens hommes qu'ils demandoient; si bien qu'ils furent obligez d'y laisser l'Infanterie, & de s'en aller avec les Gardes de Bélisaire.

CHAPITRE XII.

1. Siége d'Arimini. 2. Harangue de Jean. 3. Les assiégeans sont repoussez avec perte. 4. Les Goths sont défaits par des troupes que Bélisaire avoit envoyées à Milan. 5. Théodébert envoye dix mille Bourguignons, qui se joignent aux Goths, & assiégent Milan.

1. VITIGES arriva bientôt aprés à Arimini, où il se campa, & forma le siége. Il fabriqua d'abord une Tour de bois, qui étoit plus haute que les murailles de la Ville, & il l'approcha avec quatre rouës, de l'endroit qui paroissoit le plus foible, & le plus aisé à attaquer. Et afin qu'il ne leur arrivât rien de semblable, à ce qui leur étoit arrivé devant Rome, ils firent pousser la Tour en dedans par des hommes, au lieu de

la faire traîner en dehors par des bœufs. Il y avoit une échelle fort large, où plusieurs soldats pouvoient monter en même-tems ; de sorte qu'ils espéroient sauter sur les créneaux aussitôt qu'ils auroient appliqué la Tour à la muraille. Quand la nuit fut arrivée, ils demeurérent en repos, ne prévoyant aucun obstacle qui pût retarder le lendemain leur entreprise; parce que le fossé n'étoit ni large, ni profond. Les Romains passérent la nuit avec de grandes inquiétudes : Mais Jean, sans se troubler, sortit pendant que les ennemis dormoient, & mena des Isauriens avec des bêches, & des pêles, & leur fit creuser le fossé, & jetter toute la terre qu'ils en tiroient du côté de la muraille. Comme la nuit étoit bien avancée, les Barbares s'apperçûrent du travail, & coururent sur les Pionniers; mais Jean se retira, & les remena dans la Ville. Vitigès ayant vû cét ouvrage au commencement du jour, fit mourir quelques-uns de ceux qui avoient été choisis pour garder la Tour; puis il commanda de combler le fossé avec des fascines. Les Goths exécutérent cét ordre, quoy que les assiégez tirassent incessamment; mais quand les fascines furent pressées par le poids de la Tour, elles s'abaissérent tellement, qu'il fut impossible de la pousser plus avant. Ainsi les Barbares ne pouvant la faire monter sur la terre, que les Pionniers avoient élevée au pié de la muraille, & appréhendant que les assiégez y missent le feu, ils la vouloient retirer. Ce que Jean voulant empêcher, il fit prendre les armes à ses soldats, & leur parla de cette sorte.

2. *Mes Compagnons, si vous souhaitez de conserver vos vies, & de revoir vos femmes, & vos enfans, vous en avez maintenant le pouvoir entre les mains. Quand Bélisaire nous envoia ici, nous fûmes animez à exécuter ses ordres, par l'espérance & par le desir de plusieurs avantages que nous croïons en retirer. Nous ne nous attendions pas à soutenir un siége dans une Ville maritime, au tems-même que les Romains étoient les maîtres de la mer. Et nous ne pensions pas que l'armée de l'Empereur nous dût mépriser jusques à ce point, que de ne nous*

donner

donner aucun secours. La passion de servir l'Etat, & d'aquérir de la gloire, excitoient nôtre courage. Nous avons maintenant à combattre pour nôtre propre conservation; & toute nôtre espérance est fondée sur nôtre valeur. Cela n'empéchera pas néanmoins, que ceux qui se signaleront dans cette occasion, n'en remportent une réputation immortelle. Car ce n'est pas en combattant des ennemis méprisables que l'on aquiert de la gloire, mais c'est en surpassant, par la grandeur du courage, des ennemis, par qui l'on est surpassé en nombre & en équipage. Il importe beaucoup à ceux qui aiment la vie, de faire paroître du cœur dans les occasions, où le salut dépend de la pointe de l'épée. On ne se peut sauver alors qu'en méprisant le danger.

3. Jean aiant dit ces paroles, laissa un tres-petit nombre de ses soldats pour garder la Ville, & mena tout le reste contre l'ennemi. Le combat fut opiniâtré, & la résistance des Barbares vigoureuse. Ils remenérent la Tour dans leur Camp, avec beaucoup de peine, & avec une perte considérable des plus braves de leurs gens; desorte qu'ils n'eurent plus d'envie d'attaquer la muraille, & qu'étant retenus par la crainte, ils n'eurent plus d'espérance de réduire la Ville par un autre moien que par la famine. Voilà quel étoit l'état de ce siége.

4. Bélisaire accorda alors mille soldats, tant Isauriens, que Thraciens, aux députez de Milan. Les Isauriens étoient commandez par Ennez, & les Thraciens, par Paul; & Mundilas, qui menoit quelques Gardes de Bélisaire, avoit le commandement général. Fidélius, Préfet du Prétoire, entreprit aussi le voiage, en considération de ce qu'il étoit de Milan, & de ce qu'il avoit du crédit dans la Province. Ils s'embarquérent tous au Port de Rome, & descendirent à Génes, qui est la derniére Ville de Toscane, & qui est un passage fort commode, pour aller dans la Gaule, & dans l'Espagne. Ils y laissérent leurs Navires, & chargérent les Chaloupes sur des chariots, afin de s'en servir à traverser le Pô, & ils continuérent par terre leur voiage. Quand ils furent proche de Pavie, les Goths vinrent au devant

d'eux

d'eux, & les chargérent vigoureusement ; mais aprés un rude combat, les Romains demeurérent victorieux, taillérent en piéces un grand nombre de leurs ennemis, & poursuivirent les autres jusques dans la Ville, dont ils ne pûrent, qu'à peine, fermer les Portes. Comme les Romains s'en retournoient, Fidélius s'étant arrêté à une Eglise pour prier Dieu, son cheval s'abatit, & le fit tomber, dont les Goths s'étant apperçûs, ils y accoururent, & le tuérent. Les Romains eurent un extréme regret de sa mort. Ils allérent ensuite à Milan, dont ils se rendirent aisément maîtres, & même de toute la Ligurie. Quand Vitigis apprit cette nouvelle, il envoia incontinent une puissante armée, commandée par son néveu Uraïas.

5. Il avoit obtenu de Théodébert Roy des François, un secours de dix mille Bourguignons ; ce Prince n'aiant pas voulu lui accorder des soldats François, afin de ne point donner de sujet de plainte à Justinien. Les Bourguignons ne disoient pas aussi qu'il les eût envoiez ; ils assuroient qu'ils venoient d'eux-mêmes ; & s'étant joints aux Goths, ils arrivérent à Milan, où les Romains ne les attendoient pas, & ils y mirent le siége. Les Habitans, qui n'avoient pas eû le loisir d'amasser des vivres, en ressentirent bientôt la disette. Il n'y avoit que peu de soldats pour la garde de la Ville ; parce que Mundilas avoit mis de fortes garnisons dans Bergame, dans Come, dans Novare, & dans quelques autres Places de la Ligurie, & qu'il étoit demeuré à Milan avec Ennez & Paul, & trois cens hommes pour le plus. Si bien que les Habitans étoient obligez de garder leurs murailles, chacun à leur tour. Voilà l'état où se trouvoient alors les affaires de la Ligurie. En cét endroit finit l'hiver, & la troisiéme année de la guerre, dont Procope écrit l'Histoire.

CHA-

CHAPITRE XIII.

1. Tudert & Clusium se rendent à Bélisaire. 2. Assiette d'Ancone. 3. Imprudence de Conon. 4. Arrivée de Narsez en Italie.

1. ENVIRON le tems du Solstice d'été, Bélisaire partit pour aller faire la guerre à Vitigis, & mena avec lui toutes ses troupes, excepté ce qu'il fut obligé d'en laisser pour garder Rome. Il envoia aussi quelques partis vers Tudert, & vers Clusium, pour préparer les retranchemens nécessaires au siége de ces deux Places. Mais du moment que les Barbares, qui étoient dedans, eurent appris sa venuë, ils lui envoiérent des Ambassadeurs, pour luy offrir de se rendre, pourvû que l'on leur sauvât la vie. Quand Bélisaire fut arrivé, ils satisfirent à leur promesse. Ce Général envoia à Naples, & dans la Sicile tous les Goths, qui sortirent de ces deux Places, où il laissa garnison; & passa outre.

2. Cependant Vitigis envoia à Auxime une autre armée, qui étoit commandée par Vacime, à qui il avoit donné ordre de se joindre aux Goths, qui étoient dans cette Ville, & d'aller ensuite assiéger le Fort d'Ancone. C'est une Roche de figure angulaire, & qui est semblable au coude, quand il est plié; & c'est aussi l'origine de son nom. Ancone est distante de quatre-vingts stades d'Auxime, & c'est où s'arrêtent les Navires de cette Ville. Le Château, qui est bâti sur le roc, est assez fort; mais les maisons qui sont à l'entour, n'ont point encore été enfermées de murailles, bien qu'elles soient en assez grand nombre.

3. Quand Conon, qui commandoit dans le Fort, apprit que l'armée ennemie étoit proche, il usa d'une tres-grande imprudence, s'imaginant que c'étoit peu de

de chose que de garder son Fort, & d'en conserver les Habitans, & les Soldats. Il en fit sortir toute la garnison, & la mena à cinq stades de-là, où il la rangea en bataille presqu'en rond, & en bordant le pié du roc. Mais du moment qu'elle d'écouvrit le grand nombre des ennemis, elle tourna le dos, & s'enfuït dans le Fort. Les Barbares les poursuivirent vivement, & taillérent en piéces ceux qui ne se retirérent pas assez vîte. Ils brûlérent les maisons de dehors, & dressérent des échelles contre le Fort. Les Habitans étonnez de la déroute de leur parti, ouvrirent d'abord la petite porte, pour recevoir les fuïars; mais quand ils virent que les Barbares les suivoient de prés, ils la fermérent, de peur qu'ils n'entrassent. Ils jettérent depuis des cordes du haut des murailles, avec lesquelles ils en sauvérent plusieurs, & entre autres, Conon leur Gouverneur. Peu s'en falut que les Barbares n'emportassent la Place de force; & ils l'eussent sans doute emportée, sans la resistance de deux hommes, qui soûtinrent seuls leur effort, & qui donnérent des preuves d'une valeur extraordinaire. L'un s'appelloit Ulimun, & étoit de Thrace; l'autre se nommoit Bulgudu, & étoit Massagéte. Celui-ci étoit Garde de Bélisaire, & celui-là l'étoit de Valérien. Tous deux étoient venus par hazard à Ancone, & tous deux repoussérent si vaillamment l'ennemi, qu'ils sauvérent la Place, & y rentrérent tout percez de coups.

4. Alors on manda à Bélisaire que Narsez étoit arrivé dans le Païs des Picentins, avec des forces considérables. Ce Narsez étoit Eunuque, & Intendant des Finances, mais il ne laissoit pas d'étre homme de cœur. Il menoit cinq mille hommes rangez en plusieurs bandes & soûs plusieurs Chefs, & entre autres, soûs Justin, Général des troupes de l'Illyrie, & soûs un autre Narsez Persarménien, qui depuis peu s'étoit declaré, avec son frére Aratius, pour le parti des Romains. Il y avoit aussi deux mille Eruliens, qui étoient commandez par Visandus, par Alphet, & par Phanothée.

CHA-

CHAPITRE XIV.

1. *Anciennes mœurs des Eruliens.* 2. *Ils font la guerre aux Lombars, & sont vaincus.* 3. *Ils courent divers Païs soûs le régne d'Anastase.* 4. *Ils embrassent la Religion Chrétienne soûs celui de Justinien, tuent leur Roy, & en demandent un autre.*

1. JE dirai en cét endroit quels peuples ce sont que les Eruliens, & comment ils ont fait alliance avec les Romains. Ils habitoient autrefois au de-là de l'Istre, & ils adoroient plusieurs Dieux, à qui ils sacrifioient des hommes. Ils se conduisoient par des Loix toutes contraires à celles des autres Nations. Il ne leur étoit pas permis d'être malades, ni de vieillir. Du moment que quelqu'un d'entre eux étoit attaqué par la maladie, ou par la vieillesse, il étoit obligé de prier ses parens de l'ôter du nombre des hommes. Les parens dressoient un bûcher, au haut duquel ils le mettoient, & lui envoioient un Erulien, qui n'étoit pas de ses parens, avec un poignard; car il n'étoit pas permis aux parens de le tuer. Quand celui qui l'avoit tué étoit décendu, ils mettoient le feu au bois, & aprés qu'il étoit éteint ils ramassoient les os, & les couvroient de terre. Aprés la mort d'un homme, sa femme étoit obligée, pour donner des preuves de sa vertu, & pour aquérir de la réputation, de s'étrangler à son tombeau. Que si elle manquoit à le faire, elle se couvroit d'une confusion éternelle, & elle s'attiroit la haine irréconciliable des parens de son mari. Voilà quelles étoient les anciennes mœurs des Eruliens. Aiant augmenté par la suite du tems, & leur nombre, & leur puissance, ils surmontérent leurs voisins, & s'emparérent de leurs biens. Les Lombars furent les derniers qu'ils subjuguérent, & à qui ils imposérent un tribut, par un orgueil

gueil tout-à-fait insupportable, & contraire à la coûtume des autres Barbares.

2. Quand Anastase parvint à l'Empire, les Eruliens n'aiant plus d'ennemis à attaquer, ils mirent bas les armes, & demeurérent en repos durant trois années. Ennuiez ensuite de ne rien faire, ils se soûlevérent contre leur Roy Rodolphe, lui réprochant sa lâcheté, l'appelant mol, & efféminé, & le chargeant d'autres pareilles injures. Rodolphe ne pouvant plus souffrir ces outrages, fit la guerre aux Lombars, sans sujet, sans prétexte, sans couleur, & par une pure violence. Les Lombars députérent vers Rodolphe, pour le prier de leur déclarer pour quelle raison il leur faisoit la guerre. Que s'ils avoient manqué à paier le tribut qu'ils lui devoient, ils étoient prêts d'y satisfaire; & que si le tribut étoit trop petit, ils étoient d'accord de s'obliger à en paier un plus grand. Ce Prince ne répondit à ces propositions que par des ménaces, & il continua sa marche. Les Lombars lui envoiérent une seconde Ambassade, qui fut méprisée comme la premiére. Enfin, ils lui en envoiérent une troisiéme, par laquelle ils protestérent que les Eruliens avoient tort de prendre les armes; que s'ils persistoient dans ce dessein, ils seroient contrains de se défendre; que Dieu, qui peut détruire par une foible vapeur toute la puissance des hommes, leur seroit témoin qu'ils ne se défendoient qu'à regret; & qu'ils espéroient que ce Dieu seroit l'arbitre d'une guerre, que les Eruliens entreprenoient par une injustice toute visible. Ils avoient espéré d'attendrir ces agresseurs par des considérations si puissantes: mais ceux-ci n'en firent nul état, & persistérent dans le dessein d'en venir aux mains. Lors que les deux armées furent en presence, une nuée obscure couvrit celle des Lombars, tandis que le Ciel paroissoit clair sur celle des Eruliens; ce qui passoit pour un signe de leur défaite, n'y aiant point de présage plus funeste que celui-là parmi les Barbares. Les Eruliens, qui méprisoient tout, ne laissérent pas d'attaquer fort fiérement leurs enne-

mis, & de se promettre un succés égal à l'avantage de leur nombre. Cependant ils furent vaincus, presque tous taillez en piéces, & entre autres leur Roy Rodolphe. Les autres oubliérent leur fierté, & prirent la fuite, dont quelques-uns se sauvérent, & les autres furent assommez.

3. Comme ils ne pouvoient plus demeurer dans leur Païs, aprés une défaite si honteuse, ils en sortirent, & coururent avec leurs femmes & leurs enfans les bords du Danube. Ils s'arrêtérent ensuite à une contrée, qui avoit été habitée autrefois par les Rugiens, lesquels étoient venus avec les Goths, s'établir en Italie; mais comme cette contrée étoit deserte, ils en furent bientôt chassez par la faim, & allérent dans le voisinage des Gépides, qui leur permirent au commencement d'y demeurer; mais qui ensuite prirent leurs troupeaux, enlevérent leurs femmes, & enfin leur firent la guerre. Ce que ne pouvant souffrir, ils passérent le Danube, & s'y établirent avec la permission de l'Empereur Anastase, qui leur fit un accueïl fort favorable. Mais depuis étant irrité des mauvais traittemens, que ces Barbares faisoient aux Romains, il envoia contre eux des troupes, par lesquelles ils furent défaits, & eussent été entiérement exterminez, si les Chefs n'eussent eû la bonté de leur accorder la vie, & de leur permettre de servir dans les armées de l'Empereur. Anastase aiant ratifié cette grace, ces restes misérables des Eruliens furent conservez. Ils n'eurent pas néanmoins l'honneur d'être alliez des Romains, & ils ne leur rendirent aucun service.

4. Justinien étant parvenu à l'Empire, leur donna un bon Païs, leur fit des présens considérables, les honora de son alliance, & les obligea tous de se faire Chrétiens. Voilà comme ils ont embrassé une maniére de vivre plus civile & plus polie. Ils ont depuis ce tems-là fait profession de nôtre sainte Religion, & ont combattu soûs nos enseignes. Nous ne trouvons pas néanmoins qu'ils soient tout-à-fait fidéles. Ils exer-

cent sans honte des brigandages contre leurs voisins. Ils se soüillent par les plus abominables de toutes les conjonctions, & même par celles des bêtes. Enfin ce sont des scélérats, dignes des plus cruels supplices. Il y en a peu parmi eux qui soient demeurez fermes dans l'amitié des Romains, tous les autres s'en sont séparez pour le sujet que je vais dire. Les Eruliens furent si bruтaux & si enragez contre leur Roi, qui se nommoit Ochon, qu'ils le massacrérent, sans autre prétexte, que de dire qu'ils ne vouloient plus avoir de Roi à l'avenir, bien que de son vivant, & auparavant même, ils n'eussent un Roi que de nom, & qui n'avoit presque pas plus de pouvoir, qu'un particulier. Chacun mangeoit & beuvoit avec lui, & disoit en sa presence tout ce qu'il avoit envie de dire; cette Nation étant la plus imprudente & la plus incivile du monde. Ils se repentirent cependant de leur crime, & dirent qu'ils ne pouvoient plus vivre sans Roi, & sans Chef. Aprés plusieurs déliberations, ils trouvérent qu'ils ne pourroient faire mieux, que d'envoier en l'Isle de Thulé, pour demander quelqu'un de la Maison Royale, pour être leur Roi. J'expliquerai ceci incontinent.

CHAPITRE XV.

1. *Description de l'Isle de Thulé.* 2. *Mœurs des Scritifines.* 3. *Les Eruliens envoient chercher un Roi dans cette Isle.*

1. QUAND les Eruliens, vaincus par les Lombars, abandonnérent leur Païs, une partie s'établit dans l'Illyrie; les autres ne voulant pas passer le Danube, allérent chercher des demeures jusqu'aux extrémitez de la Terre. Etant donc conduits par quelques-uns du sang Roial, ils traversérent tout le Païs des Schavons,

vons, & ensuite une vaste solitude qui est au delà. Ils entrérent dans le Païs des Varnes, & dans le Dannemarc, & arrivérent à l'Océan, où ils s'embarquérent, & arrivérent à l'Isle de Thulé. Cette Isle est dix-fois plus grande que l'Angleterre, & en est assez éloignée. Du côté du Septentrion, la plus grande partie est deserte. La partie qui est habitée contient treize Peuples, commandez par autant de Rois. Il y arrive une chose merveilleuse. Tous les ans vers le Solstice d'été, le Soleil paroît quarante jours continus sur leur Horison; six mois aprés ils ont quarante jours de nuit, qui sont pour eux des jours de douleur & de tristesse, parce qu'ils ne peuvent entretenir aucun commerce. Je n'ai jamais pû aller dans cette Isle, quoi que je l'aie fort desiré, afin d'y voir de mes propres yeux ce que j'en ai appris par le récit d'autrui. J'ai donc demandé à ceux qui y avoient été, comment le Soleil s'y léve, & s'y couche. Ils m'ont répondu, que le Soleil éclaire l'Isle durant quarante jours de suite, tantôt du côté d'Orient, & tantôt de celui d'Occident; & que quand le Soleil est retourné au même point de l'Horison où il a commencé à paroître, l'on conte un jour révolu. Dans la saison des quarante nuits, ils mesurent le tems par les Lunes. Quand il y en a trente-cinq d'écoulées, quelques-uns montent sur les montagnes les plus élevées, & ils avertissent ceux qui sont en bas, que dans cinq jours ils reverront le Soleil. Ils se réjoüissent de cette heureuse nouvelle, par la célébration d'une Fête, qu'ils solennisent dans les ténébres avec plus de cérémonies qu'aucune autre. Bien que cela arrive chaque année, il semble néanmoins que les Habitans de cette Isle appréhendent que le Soleil ne les abandonne tout-à-fait.

2. Parmi les Nations Barbares qui habitent l'Isle de Thulé, il n'y en a point de si sauvages que les Scritifines. Ils ne savent point l'usage des habits, ni des soûliers. Ils ne boivent point de vin, & ils ne mangent rien de ce que la terre produit. Ils ne prennent pas aussi la peine de la cultiver; mais les hommes & les fem-

femmes s'adonnent uniquement à la chasse. Les forêts & les montagnes leur fournissent du gibier en abondance. Ils vivent de la chair des bêtes, & ils se couvrent de leurs peaux, qu'ils attachent avec des nerfs, ne sachant pas l'art de coûdre. Ils n'élévent pas leurs enfans à la façon des autres Peuples. Ils les nourrissent de la moële des bêtes, au lieu de les nourrir du lait de leurs meres. Quand une femme est accouchée, elle enveloppe son enfant dans une peau, l'attache à une autre, lui met de la moële dans la bouche, & va aussitôt à la chasse, où les femmes ne s'exercent pas moins que les hommes. Voilà la maniére de vivre de ces Peuples. Ils adorent plusieurs Dieux, & plusieurs Génies, dont ils disent que les uns habitent dans le Ciel, les autres dans l'air, les autres sur la terre, & sur la mer, & quelques petis dans les fleuves & dans les fontaines Ils offrent souvent des sacrifices, & immolent toutes sortes de victimes. Mais ils croient que la plus excellente de toutes est le premier homme qu'ils prennent à la guerre, & qu'ils sacrifient à Mars, le plus grand de tous leurs Dieux. La forme de leur sacrifice n'est pas de le tuer simplement, mais c'est ou de le pendre à un arbre, ou de le rouler sur des épines, ou de le faire périr par quelque autre genre de mort cruële. Telles sont les mœurs des Habitans de l'Isle de Thulé, du nombre desquels sont les Gautes, Nation nombreuse, qui reçût les Eruliens lors qu'ils s'y allérent établir.

3. Les Eruliens, qui demeuroient parmi les Romains, & qui avoient tué leur Roi, envoiérent des plus considérables d'entre eux à l'Isle de Thulé, pour voir s'ils y trouveroient quelqu'un qui fût de la famille Roiale. Ces députez en trouvérent plusieurs, entre lesquels ils en choisirent un, qui leur plût davantage que les autres; mais comme il mourut de maladie dans le chemin, ils y retournérent, & en prirent un autre, qui se nommoit Todasius, & qui emmena son frere nommé Aordus, & deux cens jeunes hommes de l'Isle. Comme il se passa beaucoup de tems

dans le voiage de ces députez, les Eruliens, qui habitoient dans le voisinage de Singidone, s'avisérent que ce n'étoit pas faire prudemment leurs affaires, que de choisir un Roi sans le consentement de l'Empereur. Ils envoiérent donc une Ambassade à Constantinople, pour le prier de leur donner un Roi. Il leur envoia incontinent un Erulien qui étoit à sa Cour, & qui se nommoit Suartuas. Ce nouveau Souverain fut d'abord bien reçu par les Eruliens, salüé avec toutes sortes de respects, & obéi avec une fidelité tres-exacte. Peu de tems aprés on eut nouvelle de l'arrivée des députez de l'Isle de Thulé. A l'instant Suartuas commanda d'aller au devant d'eux, & de les tuer, en quoi il fut suivi de ses sujets: Mais lors qu'ils furent éloignez seulement d'une journée, il fut abandonné de tout son monde, & contraint de s'enfuïr seul à Constantinople. Comme l'Empereur souhaitoit avec passion de le rétablir sur le Trône, les Eruliens, qui redoutoient sa puissance, eûrent recours aux Gépides; & ce fut le sujet de leur division d'avec nous.

CHAPITRE XVI.

1. *On délibére sur le secours d'Arimini.* 2. *Lettre de Jean à Bélisaire.* 3. *Marche des troupes.*

1. BELISAIRE & Narsez joignirent leurs troupes, proche de la Ville de Ferme, assise sur le rivage du Golphe Ionique, à une journée d'Auxime, & ils y tinrent un conseil composé de tous les Chefs, dans lequel ils délibérérent par-où il seroit plus à propos d'attaquer l'ennemi. Ils appréhendoient que s'ils alloient vers Arimini, pour en faire lever le siége, les soldats de la garnison d'Auxime ne les vinssent charger par derriére, & ne les incommodassent beaucoup. Ils craignoient d'autre côté, que les assiégez ne fussent

dans

dans la disette, & ne tombassent en de fâcheuses extrémitez. La pluspart blâmoient la conduite de Jean, & l'accusoient de s'être précipité dans un si grand danger, par une témérité aveugle, & par une avarice insatiable contre les ordres de Bélisaire, & contre les régles de la guerre. Narsez qui étoit le meilleur de ses amis, & qui appréhendoit que Bélisaire, émû par les plaintes des Chefs, ne négligeât de secourir Arimini, parla en ces termes. *Permettez-moi de vous dire, que vous déliberés contre l'ordre, & que vous contestez sur un point, sur lequel il seroit aisé, même aux personnes les plus ignorantes en ce qui regarde la guerre, de prendre d'elles-mêmes le bon parti. S'il se presentoit de deux côtez differens, un péril égal, & une perte égale, il faudroit péser meurement toutes les raisons, afin de prendre une bonne résolution. Mais quand nous remettrons à un autre tems le siége d'Auxime, quel inconvénient y aura-t-il à craindre? Quel dommage en souffrirons-nous? Au lieu que si nous souffrons que les Goths entrent dans Arimini, nous ruïnons les affaires de l'Empire. Que si Jean a été si malheureux que de contrevenir à vos ordres, il est assez puni, puisqu'il dépend maintenant de vous, ou de l'abandonner aux ennemis, ou de le retirer de leurs mains. Mais prenez garde, s'il vous plaît, de ne nous pas faire porter, & même à l'Empereur, la peine d'une faute que Jean n'a commise que par imprudence. Si les Goths prennent Arimini, ils auront en leur puissance un excellent Capitaine, une forte garnison, & une importante Ville. Le mal ne se terminera pas là. Peut-être que le sort des armes en sera changé. Considerez, je vous prie, que les Ennemis nous passent encore en nombre, mais qu'ils ont le courage abatu par leurs disgraces. Ils se releveroient bientôt, s'ils avoient un peu de bonheur, & ils continueroient la guerre avec plus de fierté que nous ne ferions, puis qu'il n'y a point de doute que ceux qui sont délivrez des accidens incommodes & fâcheux, ont l'ame plus élevée, que ceux qui ne sont jamais tombez dans aucun malheur.* Voilà ce que dit Narsez.

2. A l'heure-même il arriva un soldat d'Arimini, qui apporta à Bélisaire une lettre de Jean, dont voici les

propres paroles. *Vous saurez, s'il vous plaît, que les vivres nous ont manqué, & que nous ne pouvons plus retenir le Peuple, ni résister à l'ennemi. Dans sept jours, nous serons contraints de nous rendre, & de céder à la nécessité, qui nous servira d'une assez juste défense, contre ceux qui voudroient nous accuser d'avoir fait une chose honteuse.*

3. Bélisaire étoit dans une grande inquiétude. Il craignoit, d'un côté, pour la Ville assiégée; mais de l'autre, il se défioit que les ennemis, qui étoient à Auxime, ne ravageassent impunément la campagne, & n'incommodassent ses troupes, par des courses, & par des escarmouches. Voici enfin l'ordre qu'il tint. Il laissa Aratius avec mille hommes, campez proche de la mer, à deux cens stades d'Auxime, & leur défendit de combatre, si ce n'est que l'ennemi vint attaquer leur camp. Il espéroit réprimer par ce moyen les irruptions des ennemis. Il envoia par mer quelques troupes, qui étoient commandées par Hérodien, par Uliaris, & par Narsez, frere d'Aratius. Ildiger avoit la conduite de la Flôte qui alloit à Arimini, où néanmoins il avoit ordre de ne pas décendre, si l'armée n'étoit proche du rivage, d'où elle ne se devoit pas éloigner. Une autre troupe suivoit le long du rivage, sous la conduite de Martin, & allumoit de grands feux, afin de faire accroire à l'ennemi, qu'ils étoient en tres-grand nombre. Bélisaire alla avec Narsez, & avec les autres Chefs par la Ville de Salvia, qui fut autresfois tellement ruinée par Alaric, qu'il ne reste plus de son ancienne beauté, qu'une porte & un chemin.

CHAPI-

CHAPITRE XVII.

1. Histoire d'un enfant nourri par une Chévre. 2. Levée du Siége d'Arimini.

1. JE vis en cét endroit une chose que je raconterai ici. Lors que l'armée de Jean entra dans le Picentin, elle jetta l'épouvante dans le Païs. Les femmes se sauvoient où elles pouvoient; quelques-unes étoient enlevées avec toutes sortes d'outrages. Il y en eut une qui étant accouchée, laissa son enfant dans le berceau, & ne retourna plus à sa maison, soit qu'elle se fût sauvée en quelque autre endroit, ou qu'elle eût été emmenée par la violence d'un Ravisseur. Enfin, ou elle mourut, ou elle quitta l'Italie. Les cris de l'enfant abandonné par sa mere, donnérent de la compassion à une Chévre, qui le nourrit de son lait, & le garda, pour empêcher qu'il ne fût blessé par des chiens, ou par d'autres bêtes. Comme le désordre de la guerre dura long-tems, l'enfant fut aussi nourri long-tems de cette maniére. Lors que les Picentins apprirent que l'armée de l'Empereur marchoit, pour les maintenir dans la possession de leurs biens, & pour en chasser les Goths, ils retournérent dans leurs maisons. Les Habitans de Salvia y étant rentrez de même que les autres, ils s'étonnérent de voir cét enfant en vie. Les femmes qui avoient du lait lui presentérent leurs mammelles, mais il refusoit de les prendre; & la Chévre sembloit se plaindre en bêlant, de ce que ces femmes importunoient l'enfant. Enfin elle le vouloit nourrir; ce qui fut cause que les femmes le lui permirent. Et pour cette raison ceux du Païs l'appelérent Aigiste. Comme j'étois sur le lieu, on me mena voir cét enfant, comme une chose extraordinaire, & on le tourmenta tout exprés pour le

faire crier. A l'instant la Chévre, qui n'étoit qu'à un jet de pierre, accourut en bêlant, & se mit sur l'enfant, afin que l'on ne lui fit plus de peine. Voilà l'histoire de l'enfant élevé par une Chévre.

2. Bélisaire marchoit par les montagnes, parce qu'il n'en vouloit pas venir aux mains avec les ennemis, qui le surpassoient en nombre, & parce aussi qu'il se persuadoit, que comme ils étoient accablez par la grandeur des pertes qu'ils avoient souffertes, ils n'auroient pas le courage de se résoudre à une bataille, quand ils sauroient qu'il arrivoit contre eux des troupes de toutes parts. En effet, ce ne fut pas une fausse conjecture; car quand il fut arrivé aux montagnes, qui ne sont éloignées que d'une journée de la Ville d'Arimini, il y rencontra un parti de Goths, qui étant ainsi tombez inopinément entre ses mains, ne pûrent s'échaper; & la plufpart furent taillez en piéces; quelques-uns néanmoins se sauvérent dans les détours des montagnes, où ils se cachérent, & d'où aiant découvert les troupes Romaines, qui tenoient tous les chemins, & les enseignes de Bélisaire, ils reconnûrent que c'étoit son armée. Les Romains passérent la nuit par le même endroit. Les Goths, bien que blessez de divers coups, se retirérent dans le Camp de Vitigis, où ils arrivérent le lendemain à midi, & où ils portérent la nouvelle que Bélisaire étoit proche, à la téte d'une formidable armée. A l'instant les Barbares se rangérent en bataille, du côté de la Ville d'Arimini, qui regarde le Septentrion, qui étoit celui par où ils croioient que les Romains devoient venir, & ils avoient les yeux toûjours ouverts pour les découvrir. Comme ils avoient mis bas les armes, pour prendre un peu de repos durant la nuit, ils virent les feux que les soldats de Martin faisoient, à soixante stades de-là, du côté d'Orient; ce qui leur donna une grande épouvante, & leur fit craindre d'être investis dés le point du jour. Ils furent inquiétez durant toute la nuit de cette crainte. Quand le matin ils virent la flôte, ils s'enfuïrent. Le désordre de

ces gens, qui plioient ainsi bagage, fut si horrible, qu'ils étoient incapables de toute raison, & qu'ils n'avoient point d'autre pensée, que de se sauver dans Ravenne. Si les assiégez eussent eû quelque reste, ou de cœur, ou de forces, & qu'ils eussent fait une sortie, ils eussent causé une grande perte à leurs ennemis, & eussent mis fin à la guerre; mais la terreur, dont ils étoient saisis, & la foiblesse qui procédoit des fatigues du siége, & de la disette des vivres, les en empéchérent. Ainsi les Barbares eurent le moien de se retirer à Ravenne, & ne perdirent qu'une partie de leur bagage.

CHAPITRE XVIII.

1. Ildiger prend le camp des Goths. 2. Contestation entre Bélisaire, & Narsez. 3. Harangue de Bélisaire. 4. Réponse de Narsez. 5. Lettre de l'Empereur.

1. ILDIGER fut le premier des Romains qui arriva aux camp des Goths, qui fit prisonniers les malades qui n'avoient pû suivre leurs Compagnons, & qui ramassa le bagage qui y avoit été laissé. Bélisaire arriva avec son armée sur le midy; & voyant que Jean & ses Compagnons avoient des visages pâles, & défaits, il dit à Jean, qu'il avoit grande obligation à Ildiger. A quoy Jean répondit, qu'il n'avoit aucune obligation à Ildiger, mais qu'il en avoit à Narsez, Intendant des Finances; voulant témoigner par ces paroles, que Bélisaire n'étoit pas venu de luy-méme le secourir; mais qu'il n'y étoit venu, qu'aprés avoir été persuadé par les raisons de Narsez.

2. Il y eut toûjours, de puis ce tems-là, des soupçons, & des défiances entre ces deux grands Personnages. Les amis de Narsez luy conseilloient de ne point recevoir les Ordres de Bélisaire. Ils luy representoient qu'il luy seroit honteux d'obéïr à un autre, aprés avoir eû l'hon-

neur d'être dépositaire des plus importans secrets de l'Empire : Que jamais Bélisaire ne consentiroit de partager avec luy le commandement de l'armée. Que s'il avoit agréable de se mettre à la tête d'un corps séparé, il se verroit aussitôt suivi par les meilleurs soldats, & les meilleurs Chefs. Qu'outre ses Gardes, il auroit les Eruliens, les troupes de Justin, de Jean, d'Aratius, & de Narsez frere d'Aratius, lesquelles composeroient au moins dix mille hommes, tous fort braves, & fort exercez au maniement des armes. Qu'ils seroient bien-aises que Bélisaire ne se pût pas attribuer à luy seul la conquête de l'Italie, & que Narsez eût part à cette gloire : Qu'il n'avoit pas quitté la conversation familiére de l'Empereur, pour venir affermir, au péril de sa vie, la réputation d'un autre Général, mais pour signaler sa sagesse, & sa valeur, & pour rendre son nom illustre parmi tous les Peuples de la Terre : Que sans luy Bélisaire ne pourroit rien faire de considérable, parce qu'il avoit mis ses soldats en garnison dans les Places qu'il avoit prises, dont ils faisoient le dénombrement, en contant depuis la Sicile, jusqu'au Picentin. Narsez fut si ravi de cette proposition, qu'il ne pouvoit plus modérer son ambition, ni se retenir dans les justes bornes de son devoir. Quand Bélisaire luy proposoit quelque entreprise, il trouvoit toûjours des prétextes d'éluder ses ordres, dont ce Général s'étant apperçû, il assembla les gens de commandement, & leur parla de cette sorte.

3. *Je n'ay pas le même sentiment de cette guerre, que celui que vous en avez. Je vois que vous méprisez les ennemis, comme s'ils étoient tout-à-fait vaincus; & j'estime que ce mépris est capable de vous jetter dans un péril évident. Je sai que ce n'est ni par foiblesse, ni par lâcheté que les Barbares ont pris la fuite. C'est par la finesse de nos conseils, & par l'adresse de nos ruses. J'appréhende que la fausse opinion où vous êtes, ne vous fasse périr, & ne ruine les affaires de l'Empire. Il est plus aisé de défaire ceux qui s'imaginent avoir remporté l'avantage, & qui sont enflez d'une vanité ridicule, que la persuasion qu'ils*

ont d'être victorieux leur donne, que ceux qui aprés avoir eû du malheur, se tiennent sur leurs gardes, & veillent à leur sureté. La négligence a souvent abatu la prospérité des vainqueurs, au lieu que la vigilance a relevé les vaincus, & que le travail a réparé toutes leurs pertes. Ceux qui s'abandonnent à la paresse ont acceûtumé de perdre leurs affaires. La puissance nè s'aquiert, & ne se conserve que par une application, & par un exercice continuel. Faites donc, s'il vous plaît, réfléxion, que Vitigis est à Ravenne avec une multitude innombrable de Goths. Qu'Uraïas a réduit la Ligurie, & qu'il assiége Milan; qu'il y a dans Auxime d'excellentes troupes; & que dans toutes les Places, jusqu'à Civita-vecchia, qui est voisine de Rome; il y a de fortes garnisons, qui sont tres-capables de nous résister. Nous sommes donc dans un plus grand danger que nous n'étions auparavant, puisque nous sommes environnez de toutes parts de nos ennemis. Je ne dis rien du bruit qui court, que les François se sont joints aux Goths dans la Ligurie; ce qui, sans doute, doit jetter de la terreur dans nos esprits. C'est pourquoy je suis d'avis d'envoyer une partie de nos troupes dans la Ligurie, & aux environs de Milan, & de laisser l'autre proche d'Auxime; pour y continuer, avec l'aide de Dieu, les entreprises qui seront jugées le plus à propos. Quand Bélisaire eût achevé ce discours, Narsez luy répondit en ces termes.

4. *Tout le monde demeurera aisément d'accord de la verité de ce que vous avez dit; mais vous me permettrez néanmoins de vous témoigner, que je n'estime pas qu'il soit à propos d'envoier toutes les troupes à Milan, & à Auxime. Vous y pouvez aller, & y mener celles qu'il vous plaira. Pour nous, nous réduirons l'Emilie, qui est la Province que l'on dit que les Goths ont le plus de passion de conserver; & nous incommoderons tellement Ravenne, que vous pourrez entreprendre tout ce que vous voudrez de vôtre côté, sans appréhender que les ennemis n'y reçoivent de secours. Que si nous allions avec vous assiéger Auxime, j'aurois peur que les ennemis sortant de Ravenne, ne fondissent sur nous, & que nous fussions attaquez de deux côtez, privez de toutes sortes de vivres, & réduits à la nécessité de périr misérablement.* Bélisaire, qui craignoit que la division de l'armée ne l'affoiblît, & ne la remplît de confusion,

 mon-

montra une lettre, que l'Empéreur écrivoit aux gens de commandement, de laquelle la teneur étoit.

5. *Nous n'avons pas envoié en Italie Narsez, Intendant de nos Finances, pour y commander nos troupes; nôtre intention est que ce soit Bélisaire qui les commande, comme il le jugera à propos, & que vous obéissiez tous aux ordres qu'il vous donnera, pour le bien de nôtre service.* Narsez s'attachoit aux derniéres paroles de cette lettre, & soûtenoit qu'il n'étoit pas obligé, dans cette rencontre particuliére, de suivre l'avis de Bélisaire, parce qu'il étoit contraire aux intérêts de l'Etat.

CHAPITRE XIX.

1. *Siége d'Urbin.* 2. *Retraite de Narsez.* 3. *Prise de la Ville.* 4. *Divers Exploits de Jean.*

1. APRE'S que Bélisaire eût entendu ce que dit Narsez, il envoya Péranius, avec des forces considérables, mettre le siége devant Civita-vecchia; & pour luy, il mena son armée vers Urbin, qui est une ville éloignée d'une journée de celle d'Arimini, & qui avoit alors une forte garnison de Goths. Narsez, Jean, & les autres Chefs, suivirent Bélisaire. Quand ils furent proche de la ville, ils se campérent au bas d'une colline, mais séparément; Bélisaire du côté d'Orient, & Narsez du côté d'Occident. La ville est située sur une colline, qui est presque ronde, & fort élevée, mais qui n'est pas bordée de précipices, & dont l'avenuë n'est incommode, que parce qu'elle est un peu roide au bas de la ville, où l'on ne peut aller, que par un chemin qui est du côté de Septentrion. Tandis que les Romains préparoient ce qui étoit nécessaire pour le siége, Bélisaire, qui espéroit de réduire les Barbares par l'appréhension du péril, envoya les exci-

exciter par des promesses avantageuses, à se soûmettre à l'obéïssance de l'Empereur. Les Ambassadeurs parlérent hors des portes, fort à propos pour persuader; mais leur éloquence fut inutile, & les Goths qui se fioient à l'assiette de la Place, & à l'abondance des provisions, les priérent de se retirer. Bélisaire commanda à ses soldats de faire une galerie d'osier, soûs laquelle ils pûssent aller à couvert jusqu'à la porte, par l'endroit où le chemin est le plus bas, & de sapper la muraille, à quoy ils ne manquérent pas d'obéir.

2. Quelques amis de Narsez luy dirent, que l'entreprise de Bélisaire étoit impossible; que Jean avoit trouvé la Place imprenable, quoy qu'il l'eût attaquée dans un tems où elle n'étoit défendue que par une garnison tout-à-fait foible; & qu'il valoit mieux aller réduire l'Emilie à l'obéïssance de l'Empire. Narsez aiant goûté cette proposition, leva le siége durant la nuit, quelque priére que Bélisaire luy pût faire de le continuer, & s'en alla à Arimini. Quand le jour parut, & que les Barbares virent que la moitié des assiégeans s'étoit retirée, ils se moquérent de ceux qui étoient demeurez.

3. Cependant Bélisaire, qui étoit résolu de continuer le siége, avec le peu de troupes qui luy restoient, fut secondé dans ce dessein par un merveilleux bonheur. Il n'y avoit dans Urbin, qu'une seule fontaine, où tous les Habitans puisoient de l'eau, dont la source tarit en trois jours, tellement qu'il n'en sortoit plus que de la bourbe, & que cét accident les fit resoudre de se rendre. Le Général qui n'en savoit rien, rangea les soldats au-tour de la colline, pour donner un assaut, & en envoya quelques-uns, qui étoient enfermez dans une machine d'osier faite en forme de portique. Les Barbares tendirent tout d'un coup les mains, & demandérent la paix. Les Romains qui ne se doutoient pas que la fontaine fût tarie, se persuadoient que les assiégez avoient été épouvantez par l'approche
de

de leur machine, & par les préparatifs de l'attaque. Il est certain que les uns & les autres furent fort aises de la capitulation. On donna la vie aux Goths, & ils s'obligérent de servir dans les armées de l'Empereur, avec les mêmes droits que le reste des soldats.

4. Narsez, qu'un évenement si extraordinaire avoit remply d'étonnement, & de dépit, demeura à Arimini, & envoia Jean pour assiéger le Fort de Césène. L'attaque fut vigoureuse, mais néanmoins les assiégez repoussérent les attaquans, avec une perte notable, & sur tout de Phanothée, qui étoit Capitaine des Eruliens. Jean n'eut plus d'envie de retourner à Césène, & il crût que ce ne seroit que peine perdue, aprés en avoir été une-fois chassé. Il alla donc plus avant avec Justin, & s'empara à l'improviste d'Imola, qui est une ville fort ancienne. De plus, comme les Barbares s'enfuïoient en presence de ses troupes, il réduisit aisément toute l'Emilie sous l'obéissance de Justinien.

CHAPITRE XX.

1. Bélisaire différe d'assiéger Auxime, afin de prendre Civita-vecchia. 2. Famine dans l'Emilie 3. Estrange histoire de deux femmes, qui mangérent dix-sept hommes.

1. BÉLISAIRE aiant pris Urbin, environ le Solstice d'hiver, il ne crût pas qu'il fût à propos d'attaquer alors Auxime, parce que les fortifications de la Place, & les munitions que les Goths y avoient portées de tout le Païs qu'ils avoient pillé, la rendoient capable de soûtenir un long siége. Il envoya Aratius à Fermo, afin d'y réprimer, autant qu'il pourroit, les courses des ennemis. Pour ce qui est de luy, il

il mena ses troupes à Civita-vecchia par le conseil de Péranius, qui assuroit avoir appris des transfuges, que les Habitans y manquoient de vivres, & qu'ils se rendroient à la veue de son armée, comme il arriva en effet. Quand ce Général fut proche de la Place, il se campa au lieu qu'il trouva le plus commode, & il fit le tour pour reconnoître s'il n'y avoit point d'endroit propre à donner l'assaut. Aprés l'avoir bien considérée il jugea qu'elle ne se pouvoit prendre par force, mais qu'elle se pouvoit prendre par ruse. Au milieu d'une rase compagne s'éléve une colline, dont le sommet est large & plat, le bas plein de rochers, & de précipices. La colline est ceinte de roches, qui sont éloignées les unes des autres de l'espace d'un jet de pierre. Les anciens bâtirent une ville sur cette colline, sans l'entourer de murailles, & sans la fortifier, parce qu'ils crûrent qu'elle étoit imprenable par son assiette. Il n'y a qu'un chemin par-où l'on y puisse entrer, où lorsque les Habitans ont mis bonne garde, ils n'appréhendent plus d'assaut de tous les autres côtez. Tout le reste de l'espace qui est entre la colline & les roches, sert de lit à une riviére fort large, & fort profonde. Les anciens Romains y bâtirent quelques ouvrages, & il y a encore maintenant une porte qui étoit gardée avec soin par les Goths. Voila une description de l'assiette de la ville, dont Bélisaire avoit entrepris le siége, & qu'il espéroit de réduire, ou en dressant un piége sur la riviére, ou en affamant les Habitans. Tandis qu'ils eurent des vivres, ils soûtinrent le siége avec une constance incroyable, n'en prenant chaque jour non pas autant que la nécessité le desiroit, mais autant seulement qu'il en faloit pour ne pas mourir. Quand ils eurent consumé toutes leurs provisions, ils vêcurent encore longtems de cuir, & de parchemin détrempé. Leur Gouverneur, nommé Albilas, qui étoit fort célébre parmy les Goths, les repaissoit cependant d'espérances.

2. Lors que le cours du Soleil eut ramené la saison

de l'Eté, le blé parut à la campagne, mais en moindre quantité que de coûtume : ce qui procédoit de ce que l'on ne l'avoit pas couvert de terre ; tellement qu'il tomba de lui-même, sans avoir été coupé. Cela arriva dans toute l'Emilie, dont les Habitans furent obligez d'aller chercher des vivres au Païs des Picentins, où ils se persuadoient qu'il n'y avoit pas une aussi grande disette que dans le leur, à-cause du voisinage de la mer. La Toscane ne fut pas moins affligée de la famine, les Habitans des montagnes aiant été réduits à ne vivre que de pain de gland. On dit qu'il y eut dans le Picentin plus de cinquante mille Laboureurs qui moururent de faim, & un nombre encore plus grand au de-là du Golphe Jonique. Je suis témoin de la misére qu'ils souffrirent, & du genre pitoiable de leur mort. Ils étoient devenus pâles & secs, leur corps s'étant consumé soi-même, depuis qu'il avoit été privé d'une nourriture étrangére. La bile, qui dominoit dans leur tempérament, avoit répandu sa couleur sur tous leurs membres. Le progrés du mal avoit emporté tout leur embonpoint, de sorte que leur peau toute desséchée, étoit comme colée à leurs os. Leur teint bazané tirant sur le noir, approchoit de la couleur d'un flambeau éteint. Ils avoient le visage si défiguré, & les yeux si égarez, qu'ils faisoient peur. Les uns mouroient de disette, & les autres d'avoir mangé avec trop d'avidité : Car comme la chaleur naturelle de leur estomach étoit éteinte, si l'on ne leur donnoit à manger peu à peu, & de même qu'à des enfans, l'abondance des alimens les étoufoit. Quelques-uns furent contrains par la rage de la faim, de manger de la chair humaine.

3. On dit que deux femmes, qui étoient demeurées seules dans un Village proche d'Arimini, y mangérent dix-sept hommes. Elles y recevoient les passans, & les tuoient lors qu'ils étoient endormis. Comme elles se préparoient à en tuer un dix-huitiéme, il s'éveilla, & aprés avoir tout appris de leur bouche,

il

il les tua elles-mêmes. Plusieurs se jettoient sur l'herbe, & faisoient quelque effort pour l'arracher; mais comme la faim leur avoit ôté les forces, ils expiroient sur le champ, & demeuroient sans sépulture; parce qu'il n'y avoit plus personne pour leur rendre ce dernier devoir. Toutefois les oiseaux qui se repaissent de corps morts ne les touchoient pas, à-cause que toutes leurs chairs avoient été dévorées par la famine. En voilà assez sur ce sujet.

CHAPITRE XXI.

1. *Négligence de Martin & d'Uliaris.* 2. *Sévère réprimande de Paul.* 3. *Lettre de Martin à Bélisaire.* 4. *Lettre de Bélisaire à Narsez.* 5. *Harangue de Mundilas.* 6. *Prise de Milan.*

1. QUAND Bélisaire sceut qu'Uraïas avoit mis le siége devant la ville de Milan, il envoia Martin & Uliaris avec des forces considérables pour la secourir. Ceux-ci étant arrivez sur le bord du Pô, ils perdirent beaucoup de tems à délibérer des moyens de le traverser. Mundilas aiant été averti de leur arrivée, leur dépêcha un certain Romain, nommé Paul, qui aiant passé proche des ennemis sans en avoir été reconnu, & aiant traversé le fleuve à la nage, entra dans le camp, où aiant été conduit devant Martin & Uliaris, il leur parla de cette sorte.

2. *Vôtre conduite est déraisonnable, & indigne de vôtre nom. Vous faites profession de servir l'Empereur, & vous avancez en effet les affaires de ses ennemis. Milan qui est la Ville la plus grande, la plus belle, la plus riche d'Italie, qui sert comme de digue à l'Empire, pour arrêter l'inondation des Germains, & des autres Peuples Barbares, est réduite à la dernière extrémité, & vous négligez cependant*

dant de la secourir. Il n'est pas besoin que j'exagére la grandeur de vôtre faute ; le tems ne me permet pas d'employer beaucoup de paroles. Je n'ai qu'à vous demander du secours, tandis qu'il reste encore un peu d'espérance. Hâtez-vous donc, s'il vous plait, de faire lever le siége ; car pour peu que vous tardiez, vous nous ferez périr de la maniére du monde la plus malheureuse, & vous trahirez les intérets de l'Empereur. On commet une trahison, non seulement en ouvrant les portes d'une Ville à une armée ennemie, mais aussi se tenant en repos par la peur du péril qu'il faudroit courre, pour la secourir. Voilà ce que dit Paul. Martin & Uliaris lui promirent de le suivre incontinent, & le renvoiérent. Il passa heureusement à la faveur de la nuit, sans être découvert par les assiégeans ; & étant rentré dans Milan, il fortifia le courage des Citoiens & des soldats, par l'assûrance qu'il leur donna d'un prompt secours, & il les exhorta à demeurer fermes dans la fidélité. Cependant Martin ne fit point avancer ses troupes ; & comme il vit que le tems se consumoit en remises, il écrivit à Bélisaire pour s'en excuser. Voici les termes de sa lettre.

3. *Vous nous aviez envoiez pour secourir Milan. Nous sommes venus avec toute la diligence possible jusques sur le bord du Pô, que les soldats refusent de traverser, à-cause des bruits qui coirent de la puissance des Goths, & de leur jonction avec les Bourguignons. La verité est que nous ne nous tenons pas capables de résister à des forces si considérables. Que si vous aviez agréable de commander à Jean & à Justin, qui sont dans l'Emilie, de coure le même hazard que nous, nous espérerions d'en sortir à nôtre honneur, & d'incommoder l'ennemi.* Quand Bélisaire eût lû cette lettre, il manda à Justin & à Jean de se joindre à Martin, pour aller secourir Milan: Mais ils refusérent de le faire, sans les ordres de Narsez ; ce qui obligea Bélisaire de lui écrire la lettre qui suit.

4. *Figurez-vous, s'il vous plaît, que toutes les troupes de l'Empereur ne sont qu'un corps, qui doit être conduit par un même esprit, & que si elles ne concourent avec une parfaite in-*

intelligence, leur division sera leur ruïne. Abandonnez donc presentement l'Emilie, où il n'y a ni Place considérable à prendre, ni affaire importante à décider, & envoiez Jean & Justin se joindre avec les troupes de Martin, qui n'est pas éloigné de Milan, afin d'en faire lever le siége. Je n'ai point de soldats que j'y puisse envoier. Quand j'en aurois, je ne jugerois pas à propos de le faire, parce qu'il y a tant de chemin à faire, qu'ils arriveroient trop tard; & quand ils y seroient arrivez, ils ne pourroient plus tirer de service de leurs chevaux, aprés la fatigue du voiage. Que si au contraire, vous commandez à Jean & à Justin de s'y aller joindre à Martin, & à Uliaris, ils en chasseront les ennemis, & reprendront l'Emilie.

Narsez, aprés avoir lû cette lettre, envoia Jean & Justin à Milan avec l'armée. Jean alla prendre des barques à la mer, afin de passer le Pô; mais une maladie qui lui survint rompit son dessein. Tandis que Martin différoit toûjours de passer le Pô, & que Jean attendoit les ordres de Narsez, il se passa beaucoup de tems, durant lequel les assiégez, réduits à la derniére extrémité de la faim, mangérent des chiens, des rats, & d'autres animaux, dont les hommes n'ont pas accoûtumé de se nourrir. Les Barbares envoiérent des Ambassadeurs à Mundilas, pour le solliciter de rendre la Place, & pour l'assûrer que l'on lui sauveroit la vie, & à tous les gens de guerre aussi. Il demeura d'accord de se rendre, pourvû que l'on la sauvât aussi aux Habitans: mais comme il reconnut que les ennemis, qui l'assûroient avec serment de donner la vie à lui & à ses soldats, paroissoient irritez contre le peuple de Milan, & contre ceux de toute la Ligurie, & qu'il appréhendoit qu'ils ne les fissent tous passer par le tranchant de l'épée, il assembla ses soldats, & leur parla en ces termes.

5. *Si jamais l'on a préféré une mort glorieuse à une vie infame, je souhaite de tout mon cœur que vous vous trouviez maintenant dans la disposition de le faire, & que vous ne commettiez point de lâcheté par le desir de conserver*

server vôtre vie. Tous ceux qui jouissent de la lumiére sont sujets à la nécessité de mourir; mais les maniéres de mourir sont différentes. Cette différence consiste en ce que les lâches, aprés avoir reçû les outrages, dont la rage de leurs ennemis les a chargez, ne laissent pas de sortir du monde au moment qui a été marqué par les ordres éternels de la Providence; au lieu que les gens de cœur conservent une gloire, qui est comme une vie immortelle, qui subsiste dans la mémoire des hommes. Si nous pouvions sauver nos Citoiens, en nous soûmettant à nos ennemis, peut-être que nous mériterions quelque excuse; mais puis qu'il faudroit les voir tailler en piéces par l'épée des vainqueurs, ne vaut-il pas mieux périr, que d'être les spectateurs d'un carnage si exécrable? Ne nous accuseroit-on pas nous-mêmes de cette horrible inhumanité? Tandis que nous sommes encore maîtres de nous-mêmes, faisons ensorte que nôtre vertu serve d'ornement à nôtre fortune. Surprenons l'ennemi par une sortie impréveue, dans laquelle ou nous aurons le bonheur de remporter l'avantage, ou au moins nous trouverons une fin honorable à nos disgraces.

6. Cette harangue de Mundilas ne fit point d'impression sur l'esprit des Soldats, pas un n'aiant voulu courre le hazard d'une sortie, mais tous aiant accepté les conditions qui étoient offertes par l'ennemi. Les Barbares mirent Mundilas & ses troupes soûs seure garde, raférent la Ville, firent passer les hommes jusqu'au nombre de trois cens, sans distinction d'âge, au fil de l'épée, prirent les femmes, & les donnérent aux Bourguignons, en récompense de leur alliance. Ils hachérent Réparat Préfet du Prétoire, & jettérent les piéces de son corps aux chiens. Cerventin se sauva dans le territoire de Venise, & alla par la Dalmatie porter la nouvelle à l'Empereur de cette sanglante perte. Les Goths réduisirent ensuite toutes les Places de la Ligurie, où il y avoit des garnisons Romaines. Martin & Uliaris retournérent à Rome avec leurs troupes.

CHAPI-

CHAPITRE XXII.

1. *Narsez est rappelé d'Italie.* 2. *Les Goths implorent en vain le secours des Lombars.* 3. *Vitigis envoye des Ambassadeurs à Cosroez.* 4. *Justinien se résout de faire la paix avec les Goths.*

1. BÉLISAIRE, qui ne savoit encore rien des disgraces arrivées dans la Ligurie, menoit son armée, sur la fin de l'hiver, dans le païs des Picentins. Ce fut dans ce voyage qu'il apprit la perte de Milan, dont il eut un extréme déplaisir. Il ne voulut plus depuis voir Uliaris, & manda tout à Justinien, qui n'ordonna rien de fâcheux contre qui que ce soit ; mais seulement rappela Narsez, & laissa le commandement général à Bélisaire. Narsez retourna à Constantinople, suivi de peu de soldats. Les Eruliens ne voulurent plus servir dans l'Italie, aprés son départ, de quelques promesses dont Bélisaire pût user pour les retenir. Ayant donc plié bagage, ils se retirérent d'abord dans la Ligurie, où ils rencontrérent les troupes d'Uraïas, à qui ils vendirent leurs troupeaux, & leurs Esclaves, & ils firent serment de ne jamais porter les armes contre les Goths. Ayant depuis conféré avec Vitalius dans les terres des Venitiens, où ils s'étoient retirez, ils se repentirent de la faute qu'ils avoient commise contre l'Empereur ; & abandonnant un de leurs Chefs nommé Visandus, ils allérent à Constantinople soûs la conduite d'Alphée, & de Philemuth, qui avoit succédé à Phanithée, mort un peu auparavant dans le camp.

2. Les Goths épouvantez de la nouvelle qui couroit, que Bélisaire marcheroit contre eux au commencement du printems, délibérérent sur ce qu'ils avoient à faire. Et comme ils virent qu'ils n'avoient pas des forces suffisan-

fisantes pour luy résister, ils se résolurent d'implorer le secours de quelque autre Peuple, aiant éprouvé par le passé la mauvaise foy des Germains, ils se contentérent de ne les avoir pas pour ennemis, & envoiérent des Ambassadeurs avec de grands presens à Vacis Roy des Lombars, pour lui demander son assistance; mais ces Ambassadeurs reconnûrent qu'il étoit ami & allié de l'Empereur, & ils revinrent sans avoir rien obtenu.

3. Vitigis ne sachant que faire, assembloit souvent les vieillards, pour prendre leurs avis dans ses doutes. Il se faisoit dans ces assemblées diverses propositions, dont les unes n'étoient pas à propos, & les autres pouvoient étre utiles. Entre plusieurs choses, il fut observé que jamais l'Empereur n'avoit pu faire la guerre dans l'Occident, qu'il n'eût fait auparavant la paix dans l'Orient. Que ce n'étoit que depuis ce tems-là, qu'il avoit subjugué les Vandales, & fait souffrir aux Goths tant de pertes si fâcheuses; que s'il y avoit moyen de rompre le traité, par lequel il étoit uni avec le Roy des Perses, & de les commettre ensemble, il n'incommoderoit plus d'autres ennemis. Cette ouverture aiant plû extrémement à Vitigis, & aux Goths, il fut résolu d'envoyer à Cosroez Roy des Perses deux Ambassadeurs, pour l'engager à faire la guerre à Justinien, & de choisir pour cela des Romains, & non pas des Goths, de peur qu'étant reconnus, ils ne gâtassent l'affaire. Ils chargérent donc de cét employ deux Prêtres de la Ligurie, dont l'un, pour se rendre plus considérable, prenoit la qualité d'Évêque, bien qu'elle ne luy appartint pas, & l'autre le suivoit comme un domestique. On leur donna beaucoup d'argent, pour les engager à ce voyage. Ils portérent les lettres de Vitigis à Cosroez, par lesquelles ce Prince s'étant laissé persuader, il exerça au milieu de la paix les hostilitez que j'ay racontées.

4. Dés que Justinien sût que le Roy des Perses violoit la Tréve, il se résolut de faire la paix avec les Goths,

Goths, & de rappeler Bélisaire, pour luy donner le commandement de l'armée d'Orient. Il donna aussitôt congé aux Ambassadeurs de Vitigis, qui étoient à Constantinople, & il leur promit d'en envoyer à Ravenne, pour traiter la paix à des conditions avantageuses aux deux Nations. Pour ce qui est de ces Ambassadeurs, Bélisaire ne les laissa point aller, que les Goths n'eussent rendu Pierre & Athanase, qui furent récompensez par des Charges honorables; Athanase par celle de Préfet du Prétoire en Italie; & Pierre par celle de Grand-Maître. En cét endroit finit l'hiver, & la quatriéme année de l'histoire que Procope écrit.

CHAPITRE XXIII.

1. Siége de Fésule. 2. Prise de Dertone. 3. Description & Siége d'Auxime. 4. Conseil de Procope suivi par Bélisaire.

1. L'Intention de Bélisaire étoit de se rendre maître d'Auxime, & de Fésule, avant que d'aller attaquer Vitigis dans Ravenne, afin de n'avoir plus d'ennemis à craindre. Il envoia pour ce sujet à Fésule Cyprien & Justin avec leurs troupes, une compagnie d'Isauriens, & cinq cens hommes tirez du corps de l'Infanterie, que Démétrius commandoit. Ceux-cy s'étant campez proche du Fort, assiégérent les Barbares qui étoient dedans.

2. Il envoia aussi sur le bord du Pô, Martin & Jean avec leurs troupes, & avec celles d'un autre Jean, surnommé le Mangeur, pour empêcher qu'Uraïas ne sortit de Milan, & ne l'incommodât par ses courses. Et il leur commanda de suivre au moins l'ennemi, s'ils ne le pouvoient arrêter. Ils s'emparérent de Dertone, Ville assise sur le Pô, & s'y campérent.

3. Bélisaire marcha avec onze mille hommes vers Auxime, qui est la Capitale ; ou, comme les Romains disent, la Métropole du Païs des Picentins. Elle est éloignée de quatre-vingts quatre stades du rivage du Golphe Ionique, & de quatre-vingts stades, ou de trois journées, de Ravenne. Elle est assise sur une haute colline, où il n'y a nulle avenue, par où les ennemis en puissent approcher. Vitigis y ayant renfermé les principales forces de sa Nation, jugeant bien que les Romains feroient leurs efforts pour s'en rendre maîtres, avant que d'aller à Ravenne. Bélisaire y mena donc son armée, & commanda de camper au-tour de la colline. Quand les Goths virent qu'ils avoient fait diverses huttes éloignées les unes des autres, dans un espace fort vaste, d'où il ne leur seroit pas aisé de s'entre-aider, ils firent une sortie le soir du côté d'Orient, à un endroit où Bélisaire se campoit encore avec ses Gardes, & avec les Officiers de sa suite, qui ayant pris promptement les armes, repoussérent vigoureusement les Barbares, & les poursuivirent jusqu'au milieu de leur colline. Mais s'y prévalant de l'avantage du lieu, ils s'arrêtérent ; & tirant de haut en bas sur les Romains, ils ne cessérent d'en tuer un tres-grand nombre, jusqu'à ce que la nuit les sépara. Un parti de Goths, qui étoit sorti de bon matin, le jour précédent, pour aller chercher des vivres, revint le soir, sans avoir rien appris de l'arrivée des ennemis ; mais quand il vit le feu du camp des Romains, il fut saisi d'étonnement, & de crainte. Quelques-uns des plus hardis hazardérent de passer, & furent si heureux que de le faire sans étre apperçûs, les autres se cachérent dans les bois, espérant se retirer à Ravenne ; mais ils furent découverts par les Romains, & taillez en piéces. Lorsque Bélisaire considéroit l'assiette & les fortifications d'Auxime, il desespéroit de l'emporter de force, mais il espéroit de s'en rendre maître par le tems, & en retranchant les vivres aux assiégez. Il y avoit un champ proche des murailles, qui produisoit chaque jour de

nou-

nouveaux sujets de combats entre les Romains & les Goths. Ceux-ci y venoient quérir sans cesse du fourage pour leurs chevaux; ceux-là faisoient tous leurs efforts pour les empêcher, & se signaloient souvent par des exploits considérables. Les Barbares vaincus par la valeur des Romains, eurent recours à l'artifice. Ils allérent au fourage comme de coûtume; & quand ils virent monter les Romains, ils roulérent sur eux des rouës qu'ils avoient préparées tout exprés, & qui ne tenoient qu'à leurs essieux. Mais elles tombérent par bonheur jusques dans la plaine, sans blesser personne. Les Barbares voyant leur coup manqué, se sauvérent dans la ville, & s'avisérent de cette autre ruse. Ils cachérent dans un vallon une troupe de gens d'élite, & ne firent paroître dans le champ qu'un petit nombre de Faûcheurs. Dés que l'on en fut aux mains, ceux qui s'étoient cachez fondirent sur les Romains; & comme ils les surprenoient au dépourvû, & qu'ils avoient l'avantage de la multitude, ils en taillérent une grande partie en piéces, & mirent le reste en fuïte. Les Romains, qui étoient dans leur Camp, virent bien sortir l'embuscade, & criérent pour en avertir leurs Compagnons; mais ils ne pûrent être entendus, tant à-cause de l'éloignement, qu'à-cause du bruit que les Goths faisoient à dessein avec leurs armes.

4. Comme Procope, Auteur de cette histoire, vit que Bélisaire se trouvoit fort embarassé dans cette fâcheuse rencontre, il l'alla trouver, & luy dit. *Il y avoit autrefois deux maniéres de sonner de la trompette parmi les Romains; l'une servoit à animer les soldats au combat; l'autre à les rappeler, quand le Capitaine le jugeoit à propos. Ainsi il étoit aisé aux Chefs de donner les ordres, & aux soldats de les entendre, & d'y obéir. Il n'est pas possible de faire comprendre distinctement aux soldats quelque ordre que ce puisse être, tandis que leurs oreilles sont remplies du bruit des armes, & que leurs esprits sont saisis de crainte; mais puisque ces deux maniéres de sonner de la trompette sont perdues, ser-*

vez-vous à l'avenir de la trompette de la Cavalerie pour sonner la bataille, & de la trompette de l'Infanterie pour sonner la rétraite. Les soldats discerneront aisément les deux sons; l'un étant formé par un instrument de bois, & de cuir, & l'autre par un instrument de cuivre, qui est une matiére bien plus solide. Bélisaire fort-aise de la proposition de Procope, appela ses soldats, & leur dit. *L'ardeur est bien-séante, & digne de loüanges, dans les gens de guerre; mais il faut que ce soit une ardeur réglée, & qui ne gâte pas les entreprises. Les meilleures qualitez se corrompent par l'excés. Ne vous perdez donc pas par une folle opiniâtreté. Il n'y a point de honte à reculer, pour éviter une fâcheuse rencontre. C'est une extravagance que de se jetter dans un péril évident, quand méme on seroit assez heureux pour n'y pas périr. La véritable vaillance consiste à faire de belles actions, quand la nécessité le requiert. Les Barbares n'osant plus nous combattre à force ouverte, tâchent de nous surprendre par finesse. Il y a plus de gloire à éviter leurs piéges, qu'à abatre leur puissance, parce qu'il n'y a rien de si honteux que d'étre surpris par l'adresse de ses ennemis. J'auray soin de prévoir leurs desseins, & de vous garentir de leurs embuscades. Tout ce que vous aurez à faire, sera de vous retirer lorsque vous entendrez le signal. On vous le donnera avec les trompettes de l'Infanterie.* Aprés cét avis de Bélisaire, les soldats aiant apperçû les ennemis qui coupoient de l'herbe, ils fondirent sur eux, & en tuérent plusieurs, & entre autres un certain, dont les armes & les habits éclatoient d'or. Un Maure s'étant mis à le dépoüiller, reçût un coup de fléche, qui luy perça les deux jambes, & les attacha ensemble. Le Maure ne laissoit pas de traîner le corps par les cheveux. Cependant les Barbares sortirent de leur embuscade, & Bélisaire commanda à l'instant aux Trompettes de l'Infanterie de sonner la retraite. Ainsi les Romains se retirérent, & remportérent le Maure qui avoit les jambes percées. Les Goths ne les osérent poursuivre.

CHAPITRE XXIV.

1. Lettre des Goths à Vitigis 2. Il leur promet du ſecours, ſans toutefois leur en donner. 3. Cyprien & Juſtin preſſent le fort de Féſule.

1. LES Barbares preſſez dans la ſuite du tems de la diſette des vivres, délibérérent des moyens d'en avertir Vitigis. Mais comme ils n'avoient perſonne qui voulût porter la lettre, à-cauſe de l'exactitude avec laquelle les Romains gardoient les paſſages, ils s'aviſérent de la ruſe que je vais dire. Ayant choiſi une nuit fort ſombre, ils commandérent à ceux qui devoient porter la lettre de ſe tenir prêts, & commencérent à faire un grand bruit au haut des murailles, comme s'il y eût eû un aſſaut. Les Romains qui ne pouvoient deviner d'où procédoit ce tumulte, demeurérent en repos, par l'ordre de Béliſaire, & croiant que c'étoit ou une ſortie que les aſſiégez vouloient faire, ou un ſecours qu'ils recevoient de Ravenne, ils aimérent-mieux, dans l'incertitude, & dans la crainte, ſe tenir dans leur Camp, que de s'expoſer inconſidérément au danger. Ainſi, les Couriers paſſérent ſans étre découverts, & ils arrivérent le troiſiéme jour à Ravenne, où ils preſentérent à Vitigis la lettre, dont voici la copie. *Seigneur, quand vous nous fites l'honneur de nous mettre en garniſon dans Auxime, vous nous dites que c'étoit la clef de Ravenne, & du Royaume, que vous nous confiiez, & que nous priſſions bien garde de ne la pas livrer à l'ennemi. Vous nous aſſurâtes auſſi, que ſi nous avions beſoin de ſecours, vous nous en ameneriez vous-méme, avec une telle diligence, que vous préviendriez le bruit de vôtre arrivée. Nous avons défendu la Place, & vôtre Etat contre les incommoditez de la famine, & contre les armes*

de Bélisaire. Cependant vous n'avez pas encore songé serieusement à nous secourir. Prenez garde que les Romains en se saisissant d'Auxime, ne se saisissent des clefs de vôtre Roiaume.

2. Vitigis, aprés avoir lû cette lettre, promit à ceux qui la luy avoient presentée, d'aller bien-tôt, avec toutes ses forces, secourir Auxime. Mais depuis, y aiant bien pensé, il n'en voulut rien faire. Il apréhendoit que Jean le suivît, & que Bélisaire lui vînt au devant. Mais le soin qui l'inquiétoit le plus, étoit celui des provisions nécessaires pour la subsistance d'une grande armée. Les Romains qui étoient maîtres de la mer, & du Fort d'Ancone, y avoient serré des blés tirez de la Sicile & de la Calabre, & ils pouvoient aisément les en transporter toutes-les-fois qu'ils en auroient besoin; au lieu que les Goths étoient dans le Païs des Picentins, où ils n'avoient point de Magazins. Ceux qui avoient porté la lettre à Vitigis reportérent la réponse à Auxime, sans être aperçûs par les ennemis, & relevérent le courage des assiégez, par la fausse espérance qu'ils leur donnérent d'un prompt secours. Quand Bélisaire seut le départ & le retour de ces Messagers, il donna ordre à ses gens de faire meilleure garde, afin qu'il n'arrivât plus rien de semblable.

3. Cyprien & Justin, qui tenoient le Fort de Fésule assiégé, ne pouvoient approcher des murailles, pour la difficulté des avenues. Les Barbares firent diverses sorties, dont ils aimérent mieux coure le hazard, que de supporter la misére de la faim. D'abord les succés furent douteux; mais dans la suite les Romains eurent l'avantage, de sorte qu'ils serrérent tres-étroitement les Goths. Dans cette extréme disette, ils envoiérent secrétement demander du secours à Vitigis, & lui faire entendre qu'il leur étoit impossible de tenir plus longtems dans le Château. Vitigis manda à Uraïas qu'il allât avec ses troupes dans le territoire de Pavie, croiant que ce lui seroit un moien pour s'avancer vers le Fort de Fésule, & pour le secourir. Uraïas obéït à cét ordre;

dre ; il traversa le Pô, & s'approcha, non seulement de Pavie, mais il avança même jusqu'à soixante stades prés du Camp des Romains. Ni l'un ni l'autre des partis ne commença le combat ; les Romains croiant que ce leur seroit un assez grand avantage d'empêcher le secours : & les Barbares considérant que la perte d'une bataille seroit la ruïne entiére de leurs affaires dans l'Italie, parce qu'il leur seroit aprés impossible de se joindre à Vitigis, pour secourir les assiégez. Voilà les raisons que les deux partis eurent de s'abstenir d'une bataille.

CHAPITRE XXV.

1. Entrée des François en Italie. 2. Description de leurs armes. 3. Leur cruauté, leur impiété, & leurs exploits. 4. Lettre de Bélisaire à Théodébert, & son retour en France.

1. LES François voiant que la guerre d'entre les Goths & les Romains diminuoit les forces de ces deux Peuples, ils espérérent d'en tirer quelque avantage. Il leur fâchoit fort de demeurer en repos, tandis que d'autres se batoient pour la possession de l'Italie. Ils y entrérent donc au nombre de cent-mille hommes, soûs la conduite de Théodébert, sans se soucier des traitez qu'ils avoient faits avec les Goths & avec les Romains, ni des sermens, par lesquels ils s'étoient obligez à l'observation de ces traitez : en effet, ce sont les plus perfides de tous les hommes.

2. Le Roi étoit environné d'un petit nombre de Cavaliers, qui seuls avoient des lances. Tout le reste étoit de gens de pié, qui n'avoient ni lance, ni arc ; mais seulement une épée, un bouclier, & une hache, dont le fer est fort gros, & tranche des deux côtez,

& est garni d'un manche de bois. Ils ont accoûtumé, au premier signal qui leur est donné, de rompre avec la hache le bouclier de leurs ennemis, & de les tuer. Ils passérent donc les Alpes, & entrérent dans la Ligurie.

3. Quand les Goths, qui leur avoient autrefois offert de l'argent pour du secours, & qui n'en avoient pû obtenir, apprirent que Théodébert marchoit à la tête d'une puissante armée, ils furent ravis de joie, & se promirent de défaire aisément les Romains. Pendant que les François furent dans la Ligurie, ils n'exercérent aucune hostilité contre les Goths, de peur qu'ils ne les empêchassent de passer le Pô. Quand ils furent arrivez à Pavie, où les Romains avoient autrefois bâti un Pont, ils furent favorablement reçûs par les Barbares, qui le gardoient, & eurent toute sorte de liberté de le passer. Mais aussi-tôt aprés, ils jettérent dans la riviére les femmes & les enfans qui se rencontrérent sous leurs mains, & ils les sacrifiérent à leur fureur, comme des prémices de la guerre. Ces Barbares font profession de la Religion Chrétienne, de telle sorte néanmoins qu'ils ne laissent pas de retenir plusieurs restes du Paganisme, des superstitions sacriléges, des sacrifices inhumains, & des prédictions prophanes. Ce triste spectacle saisit les Goths d'une fraieur mortelle, & fut cause qu'ils se retirérent dans leur Ville. Les François passérent le Pont, & allérent au Camp des Goths; qui croiant qu'ils venoient à leur secours, reçûrent gaiement les premiers qui arrivérent : mais quand ils virent qu'ils fondoient en grand nombre, & qu'ils tuoient tout ce qui se presentoit devant eux, ils s'enfuïrent au travers du Camp de Romains jusqu'à Ravenne. Les Romains les voiant fuïr de cette sorte, s'imaginérent que Bélisaire s'étoit rendu maître de leur Camp, & qu'il leur donnoit la chasse. Ils prirent donc leurs armes, pour aller au devant de lui, & tombérent inopinément au milieu des ennemis; tellement qu'étant contrains de se batre, ils furent entiérement dé-

défaits. Ils abandonnérent leur Camp, & s'enfuïrent dans la Toscane, où ils racontérent à Bélisaire tout ce qui leur étoit arrivé. Les François aiant ainsi vaincu, & dissipé tant les Goths que les Romains, demeurérent maîtres du Camp des uns & des autres, & y trouvérent de grandes provisions: mais comme ils étoient une multitude prodigieuse, ils les consumérent en peu de tems, & furent bien-tôt réduits à n'avoir plus que de la chair de bœuf, & de l'eau du Pô. Mais comme cette eau affoiblissoit leur estomach, & empêchoit la digestion, plusieurs en eurent des dévoiemens & des dissenteries, dont ils eurent peine à guérir. On dit qu'ils perdirent de cette maniére le tiers de leur armée; ce qui les obligea de s'arrêter.

Quand Bélisaire apprit l'arrivée des François, & la défaite de Martin & de Jean, il eut de grandes inquiétudes au sujet de ses troupes, & sur tout de celles qui assiégeoient le Fort de Fésule, à-cause qu'elles étoient plus proche des Barbares. Cela l'obligea à écrire à Théodébert en ces termes.

4. *Généreux Théodébert; il n'est pas séant à un homme de vertu, qui a l'avantage de commander à des Nations nombreuses, de manquer à sa parole. Il n'est pas permis aux personnes de la derniére de toutes les conditions, de contrevenir à un traité, confirmé par un serment solennel. Vous savez néanmoins que c'est ce que vous faites, puisque nous aiant promis de vous joindre avec nous contre les Goths, vous ne vous contentez pas de demeurer neutre, mais vous vous déclarez contre nous. Ne faites pas, s'il vous plait, cette injure à l'Empereur, à qui il ne seroit que trop-aisé de s'en venger. Il vaut-mieux conserver le Païs que l'on posséde, que de se mettre en danger de le perdre, en voulant envahir ceux où l'on n'a point de droit.* Théodébert aiant lû cette lettre, ne savoit à quoi se résoudre. Les François se plaignoient, de ce qu'il laissoit périr une si grande multitude de personnes dans un Païs stérile, & ce furent ces plaintes qui l'obligérent à s'en retourner dans la Gaule avec les soldats qui lui restoient.

CHAPITRE XXVI.

1. Lettre des Goths portée à Vitigis par un soldat gagné par argent. 2. Réponse de Vitigis. 3. Le traître est découvert, & brûlé vif.

1. Après l'irruption de Théodébert, Martin & Jean, qui appréhendoient que les Goths n'attaquassent les Romains qui assiégeoient Auxime, ramassérent toutes leurs forces dispersées de côté & d'autre. Les Goths qui étoient dans Auxime, & qui ne savoient encore rien de l'arrivée des François, ennuïez de la longue attente du secours qu'ils espéroient de Ravenne, avoient une extréme passion de conjurer encore une fois Vitigis de le leur envoier, & un sensible déplaisir de ne pouvoir surprendre la vigilance de leurs ennemis. Un jour qu'ils étoient dans cette peine, ils virent sur le midi un soldat qui étoit en sentinelle, & qui prenoit garde que personne ne sortît, ni n'allât au fourage. Ce soldat étoit de Thrace; il se nommoit Burcense, & avoit servi sous Narsez l'Arménien. Ils l'abordérent, en l'assûrant qu'ils ne lui feroient ni surprise ni violence. Et ils lui offrirent une grande somme d'argent, pour porter une lettre à Ravenne, & lui en promirent une plus grande, lors qu'il en rapporteroit la réponse. Ce soldat gagné par l'argent, se chargea de la lettre, alla à Ravenne, & la presenta à Vitigis. Voici ce qu'elle contenoit. *Vous apprendrez du Porteur l'état où nous sommes réduits, si vous prenez la peine de l'interroger de son nom & de son Païs. Il n'y a pas un Goth qui puisse mettre le pié hors de la Ville. L'herbe qui est au bas des murailles fait nos plus grandes richesses; mais il ne nous est pas permis d'en cueillir sans combatre, & sans perdre une partie de nôtre monde. C'est à vous de juger*

quel

quel doit être l'évennement du siége. Voici la réponse de Vitigis.

2. *Que personne de vous ne s'imaigine que je manque de courage, ou que j'abandonne les intérêts de la Nation. J'étois prêt de partir, pour vous donner du secours; & j'avois fait venir Uraïas pour ce sujet, lors que l'irruption soudaine des François, qu'il ne seroit pas juste de m'imputer, a rompu tous nos desseins. La fortune se charge toute seule de l'envie des malheurs, qu'il n'est pas en la puissance des hommes d'éviter. Maintenant que l'on dit que Théodébert s'est retiré, nous marcherons incessamment pour vous aller secourir. C'est à vous à supporter constamment les accidens qui vous incommodent, & à vous accommoder à la nécessité qui vous presse. Vous répondrez en cela aux espérances que nous avons conçües de vôtre courage, lors que nous vous avons choisis, pour vous confier la défense d'Auxime, & pour vous faire servir comme d'un rempart à Ravenne, & à la fortune de la Nation.* Vitigis donna cette lettre au Porteur, avec une somme d'argent considérable, & le renvoia. Cét homme, aprés avoir porté à Auxime la réponse de Vitigis, s'en alla trouver ses Compagnons, leur allégua pour excuse de son absence, une indisposition qui l'avoit obligé d'entrer dans une Eglise, & reprit son poste ordinaire. Ainsi on ne sut point qu'il avoit porté ces lettres. Quand elles eurent été leues publiquement devant les assiégez, quoi qu'ils fussent fort pressez par la famine, & attirez par toutes sortes de promesses que Bélisaire leur faisoit, ils ne laissérent pas de refuser de se rendre. Comme ils n'entendoient point parler de troupes, qui partissent de Ravenne pour leur secours, & qu'ils étoient extraordinairement pressez, ils envoiérent une lettre par Burcense à Vitigis, pour lui faire seulement savoir qu'ils ne pouvoient plus tenir que cinq jours. Vitigis leur fit une réponse qui les amusoit d'espérances pareilles aux premiéres.

3. Les Romains lassez de la constance, avec laquelle les Barbares souffroient des incommoditez si horribles, s'ennuioient eux-mêmes de continuer si long-

tems le siége, & de souffrir tant de fatigues dans un Païs tout-à-fait ingrat. Cela fit souhaiter à Bélisaire de prendre quelque Habitant considérable, afin de savoir de sa bouche, quelle pouvoit être la cause d'une résistance si opiniâtre. Valérien promit de livrer un des Citoiens, par le moien des Sclavons qu'il avoit parmi ses troupes, & qui sont accoûtumez à se cacher derriére une roche, ou derriére un arbre, & à enlever ceux qu'ils rencontrent. Bélisaire fort joieux, le pria d'exécuter promptement ce qu'il proposoit. Valérien s'adressa à un des plus forts & des plus hardis des Sclavons, & l'assura de le faire bien récompenser par Bélisaire, s'il pouvoit prendre un des assiégez en vie. Le Sclavon promit d'enlever aisément un des ennemis dans le champ, où ils venoient prendre de l'herbe, depuis que les vivres leur avoient manqué. Il alla donc de grand matin se cacher soûs l'herbe, proche de la muraille de la Ville. Au point du jour il vint un Goth, qui ne craignant rien du côté de la Place, avoit toûjours les yeux tournez du côté du Camp des Romains. Le Sclavon sauta soudain sur lui, l'embrassa des deux mains, & le porta à Valérien, qui lui demanda quelle espérance avoient les assiégez, pour refuser si obstinément de se rendre, & pour supporter tant de peines & tant de miséres? Le Barbare raconta toute l'histoire de Burcense, & la soûtint en sa presence. Ce soldat aiant été convaincu, avoüa la vérité. Bélisaire en remit le châtiment à la discrétion de ses Compagnons, qui le brûlérent tout vif, à la veuë de la Place assiégée. Voilà le fruit que ce misérable tira de son avarice.

CHAPI-

CHAPITRE XXVII.

1. Bélisaire commande d'abatre une grotte. 2. Combat opiniâtré. 3. Merveilleuse structure de la grotte. 4. Rédition de Fésule & d'Auxime.

1. Belisaire surpris de l'invincible fermeté avec laquelle les Barbares enduroient les miséres du siége, s'imagina qu'il n'y avoit point de moien plus propre pour les réduire, que de leur ôter la commodité de l'eau. Il y avoit une source à un jet de pierre des murailles du côté du Septentrion, d'où un petit ruisseau couloit dans le fond d'une grotte, qui servoit comme de bassin aux Habitans pour y puisser l'eau. Bélisaire jugeant que si la grotte étoit une fois rompue, les Habitans ne pourroient plus prendre de l'eau avec leurs cruches au courant du ruisseau, tandis que l'on tireroit sur eux, prît la résolution de la rompre; & pour cét effet il commanda à toutes ses troupes de se tenir prêtes, comme pour donner un assaut. Les Goths se tenoient au haut de leurs murailles, pour le soûtenir. Bélisaire fit entrer dans la grotte, à la faveur de divers boucliers, cinq Isauriens, qui étoient Tailleurs de pierre, avec toute sorte d'instrumens, & leur commanda d'en abatre les murs. Les Barbares, qui ne concevoient pas le dessein des Romains, croioient qu'ils venoient droit aux murailles, & ils se tenoient prêts pour les percer, lors qu'ils en seroient approchez. Mais quand ils les virent aller vers la grotte, ils y jettérent une grande quantité de pierres & de traits. Quand les cinq Isauriens y furent entrez, ils y travaillérent à couvert, sans se mettre en peine des traits, ni des flêches des assiégez. Pour les Romains, ils se retirérent.

2. Les Barbares ne se pouvant plus retenir, ouvrírent une de leurs Portes, & coururent avec furie sur les Isauriens. Les Romains animez par Bélisaire, allérent courageusement au devant. Le combat fut rude & sanglant; mais comme les Barbares avoient l'avantage de la colline, ils tuérent plus de Romains qu'ils ne perdirent de leurs gens. Toutefois ils ne les pûrent mettre en fuïte, à-cause qu'ils étoient soûtenus par la presence de leur Général. Il y eut dans cette mêlée une flêche, qui, soit à dessein, ou par hazard, fut tirée droit au ventre de Bélisaire, qui ne la voiant pas, n'avoit garde de la parer; mais un de ses Gardes, nommé Unigat, l'aiant apperçûe, mit la main devant, & reçût le coup. La violence de la douleur qu'il ressentoit l'obligea à sortir du combat. Il en eût les nerfs coupez, & ne pût jamais s'aider de la main. Le combat dura depuis le matin jusqu'à midi. Il y eut sept Arméniens des troupes de Narsez & d'Aratius, qui s'y signalérent, & qui courant sur les rochers les plus escarpez, comme en une rase campagne, passérent au fil de l'épée tous les Barbares qui osérent leur résister, jusqu'à ce qu'ils contraignirent les autres de prendre la fuïte. Quand les Goths commencérent à plier, ils furent poursuivis encore plus vivement qu'auparavant, & repoussez jusques dans leur Ville.

3. Les Romains croioient que les Isauriens auroient abatu toute la grotte, & ils n'en avoient pas seulement détaché une pierre. Les Anciens, qui emploioient tout l'art dont ils étoient capables, à rendre leurs bâtimens solides & durables, avoient fait celui-ci à l'épreuve des injures du tems, & de la violence des hommes. Quand les Isauriens virent que les Romains étoient demeurez maîtres du champ de bataille, ils sortirent de la grotte, & s'en retournérent dans le Camp. Cela fut cause que Bélisaire commanda aux soldats de jetter dans la fontaine des cadavres, & des herbes vénimeuses, & d'y éteindre une pierre que l'on appeloit autrefois chaux, & que l'on appelle mainte-

nant

mant asbeste. Aprés que cela fut exécuté, les Barbares n'eurent plus que de l'eau d'un puis, qui ne pouvoit suffire à toutes les nécessitez de la Ville. Mais le Général de l'armée Romaine ne s'attendoit plus à les prendre par la force, ni par les ruses, ni par la disette d'eau : il espéroit seulement les réduire par la famine ; & il gardoit pour ce sujet les passages le plus étroitement qu'il étoit possible. Les Goths, qui se flatoient toûjours de l'espérance du secours qui leur étoit promis de Ravenne, tenoient ferme dans leur Place, quoi que réduits à la derniére nécessité par les rigueurs de la faim.

4. Pour ce qui est des Habitans de Fésule, comme ils ne pouvoient plus supporter la disette de toutes choses, ils se résolurent de se rendre. Ayant donc conféré avec Cyprien & avec Justin, ils leur livrérent le Fort, à la charge que l'on les assureroit de leur vie. Cyprien y aiant laissé une garnison suffisante, mena tous ceux qu'il en avoit tirez à Auxime, où Bélisaire montrant aux assiégez les Chefs qui avoient défendu Fésule, il les exhorta à quitter la folle espérance qui les avoit si long-tems trompez ; & il leur representa, qu'aprés s'être consumez de maux, ils seroient enfin obligez de subir la même loy que ceux de ce Fort. Comme il leur étoit impossible de supporter plus long-tems la famine, aprés avoir déliberé entre-eux, ils demeurérent d'accord de se rendre, à condition qu'il leur seroit permis d'emporter leurs richesses, & de se retirer à Ravenne. Bélisaire avoit un peu de peine à consentir, que des ennemis si considérables par leur valeur & par leur nombre, allassent se joindre à ceux de Ravenne, qu'il avoit dessein d'aller assiéger sur le champ. La puissance des François lui causoit aussi de fâcheuses inquiétudes ; car comme il y avoit apparence qu'ils reviendroient bien-tôt au secours des Goths, il avoit envie de prévenir leur retour, & ne vouloit pas toutefois laisser Auxime sans la prendre. Dailleurs, ses soldats le conjuroient de ne pas accorder aux Barbaras la liberté d'em-

d'emporter toutes leurs richesses. Ils luy montroient les blessures qu'ils avoient receues durant le siége ; ils contoient les travaux qu'ils avoient soufferts, & ils soûtenoient que les dépoüilles des vaincus leur appartenoient. Enfin, les Romains, pressez par la nécessité du tems, & les Goths par celle de la famine, s'accordérent, à condition qu'ils partageroient également l'argent, & que les Goths demeureroient soûmis à l'obéïssance de l'Empereur. Les Chefs des Romains donnérent assûrance que l'accord seroit exécuté de bonne foi ; & les Goths qu'ils ne détourneroient rien de leur argent. Ainsi l'argent aiant été partagé, les Romains prirent possession d'Auxime, & les Goths prirent parti dans l'armée Romaine.

CHAPITRE XXVIII.

1. Bélisaire empêche les vivres d'entrer à Ravenne. 2. Ambassade des François & des Romains à Vitigis, avec les Harangues des Ambassadeurs. 3. On traite de la Paix, & cependant on continue la guerre. 4. Les Goths des Alpes se rendent.

1. APRE'S la réduction d'Auxime, Bélisaire tourna toutes ses pensées vers Ravenne, & y mena toutes ses forces. Il envoia Magnus devant lui, sur une des rives du Pô, pour empêcher les provisions d'y entrer, pendant que Vitalius, qui venoit de Dalmatie, gardoit l'autre rive de cette riviére. Certainement la fortune fit bien voir en cette occasion, qu'elle disposoit absolument du succés de cette guerre. Les Goths avoient amassé sur le Pô une grande quantité de bâteaux, & les avoient chargez de blé, pour les mener à Ravenne : mais l'eau fut si basse, qu'il ne fut pas possible d'avancer, jusqu'à ce que les Romains arrivérent, & s'en saisirent. Incontinent aprés la riviére grossit, &

reprit son cours ordinaire ; ce qui n'étoit jamais arrivé. Les Barbares commençoient à manquer de vivres, parce qu'ils n'en recevoient plus par le Golphe Ionique, dont les Romains étoient maîtres ; ni par le Pô, dont les passages étoient bouchez. Les Rois des François, qui soûhaitoient d'ajoûter à leur Roiaume une partie de l'Italie, envoiérent des Ambassadeurs à Vitigis, pour lui offrir du secours, à la charge de partager avec lui le Païs. Bélisaire envoia aussi des Ambassadeurs, pour empêcher la négociation des François, & entre-autres Théodose, qui étoit son Intendant. Les Ambassadeurs des Germains arrivérent les premiers, & parlérent à Vitigis en ces termes. *Les Rois des Germains nous ont envoiez, pour vous témoigner le déplaisir qu'ils ont que vous soiez assiégé par Bélisaire, & pour vous assûrer d'un puissant secours. Nous estimons qu'il y a déja une armée de cinquante-mille hommes qui a passé les Alpes, & nous osons nous vanter qu'à la premiére rencontre elle taillera les Romains en piéces avec ses haches. C'est à vous de suivre l'avis, non pas de ceux qui ont les armes à la main pour opprimer vôtre liberté, mais de ceux qui sont prêts de s'exposer au péril, pour vous donner de la protection. Si nous joignons nos forces, nous ruinerons infailliblement les espérances des Romains, & nous terminerons la guerre à nôtre avantage. Les Goths & les Romains joints ensemble, ne seroient pas capables de résister aux François. Ce seroit une grande folie de se vouloir perdre, quand on se peut aisément sauver. Comme les Romains sont naturellement ennemis de tous les Barbares, ils leur sont aussi, pour l'ordinaire, infidéles. Si vous avez agréable, nous commanderons conjointement dans l'Italie, & nous suivrons la forme du Gouvernement qui sera trouvée la meilleure. C'est à vous, & à vos Peuples d'embrasser ce qui sera plus conforme à vos intérêts.* Ensuite les Ambassadeurs de Bélisaire parlérent de cette sorte.

2. *Il n'est pas nécessaire d'emploier beaucoup de paroles, pour vous persuader que l'armée de l'Empereur n'a pas sujet d'appréhender cette grande multitude de Germains, que l'on vient de vous vanter. Vous avez appris par expérience, d'où procéde*

procéde la décision des batailles ; & vous savez que la valeur n'a pas accoûtumé de cédér au nombre. J'ajoûterai méme que l'Empereur peut lever des armées plus nombreuses qu'aucun Prince de la terre. Pour ce qui est de la fidélité qu'ils se vantent de garder inviolablement envers tous les Barbares, ils vous en ont donné des preuves tres-assûrées, tandis qu'ils ont été dans vôtre alliance, de méme qu'ils en avoient donné auparavant aux Thoringiens, & aux Bourguignons. Mais nous leur demanderions volontiers, quel Dieu ils prendront à témoin de la sincérité de leurs intentions, & de leurs promesses. Si vous vous souvenez de ce qu'ils ont fait au passage du Pô, vous savez quel respect ils ont eu pour le Dieu, au nom duquel ils avoient juré de demeurer fermes dans vôtre alliance. Aprés tout, qu'est-il besoin d'aller chercher dans le passé des marques de la perfidie de cette Nation, puis qu'elle vous en donne dans l'Ambassade méme qu'elle vous envoie, en demandant pour récompense du secours qu'elle vous offre, de partager tout ce que vous possédez. Que s'ils se joignent jamais à vous, jugez jusqu'où s'étendra l'avidité de leur avarice. Voilà ce que dirent les Ambassadeurs des Romains.

3. Vitigis, aprés avoir conferé de cette affaire importante avec les Principaux de sa Nation, renvoia les Ambassadeurs des François, & aima mieux traiter avec l'Empereur. On commença dés-lors à faire divers voiages de côté & d'autre, pour négocier la paix. Cependant, Bélisaire n'en gardoit pas les passages avec moins de soin. Il envoia Vitalius dans le Territoire de Venise, pour s'y emparer de diverses Places. Il s'empara avec Ildiger des deux bords du Pô, afin que les Goths pressez de plus en plus par la disette, s'accordassent aux conditions qu'il lui plairoit. Aiant eû avis qu'il y avoit encore quantité de grains dans les magazins de Ravenne, il corrompit un des Habitans pour y mettre le feu ; & l'on dit que cela fut fait par le conseil de Matasonte, mere de Vitigis. Cét embrasement si soudain de tout le blé, fut attribué par quelques-uns à une trahison secréte, & par d'autres au feu du Ciel. Ces différens soupçons augmentoient l'inquiétude de Vitigis,

gis, & des Goths; de sorte qu'ils ne se fioient plus à eux-mêmes & qu'ils appréhendoient que Dieu ne se fût déclaré leur ennemi.

4. Dans les Alpes, qui séparent la Gaule de la Ligurie, & que les Romains appellent les Alpes Cottiennes, il y a plusieurs Forts, dont de vaillans hommes de la Nation s'étoient emparez, & où ils habitoient avec leurs femmes, & leurs enfans. Bélisaire aiant eû avis qu'ils souhaitoient de se rendre, envoia Thomas, avec quelques autres, pour recevoir leur serment. Quand ceux-ci furent arrivez aux Alpes, ils trouvérent Sisigis, qui commandoit aux Garnisons du Païs, & qui les reçût dans un Château. Il se rendit volontairement, & conseilla à ses compagnons de suivre son exemple. Cependant Uraïas se hâtoit de mener au secours de Ravenne quatre-mille hommes, qu'il avoit tirez des garnisons de la Ligurie, & de divers Forts des montagnes: mais ceux-ci aiant été avertis de la trahison de Sisigis, voulurent s'en retourner, pour défendre leur païs; ce qui fut cause qu'Uraïas alla aux Alpes Cottiennes, & y assiégea Sisigis, & Thomas. Jean, neveu de Vitalien, & Martin, qui étoient proche du Pô, accoururent au bruit de cette nouvelle, prirent divers Châteaux des Alpes, & en emmenérent les Habitans, entre lesquels étoient la plûpart des femmes, & des enfans des soldats qui servoient soûs Uraïas. Quand ces derniers sûrent que les Forts de leur Païs étoient pris, ils renoncérent au parti des Goths, & se déclarérent pour les Romains; ce qui fut cause qu'Uraïas n'exécuta rien de considérable, & ne secourut point Ravenne; mais il s'en retourna dans la Ligurie. Bélisaire tenoit toûjours les Goths assiégez dans cette Ville.

CHAPI-

CHAPITRE XXIX.

1. Paix conclue. 2. Bélisaire refuse de la signer. 3. Il harangue les gens de commandement. 4. Il feint de vouloir accepter le Roiaume des Goths, & entre dans Ravenne avec son armée. 5. Réfléxion de Procope. 6. Les femmes des Goths reprochent à leurs maris leur lâcheté. 7. Vitigis est pris, & plusieurs Places sont rendues par les Goths.

1. DOMNICUS & Maximin, Sénateurs de Constantinople, & Ambassadeurs de Justinien, arrivérent alors, avec pouvoir de faire la Paix, à condition que Vitigis retiendroit la moitié de ses tresors, & régneroit dans le Païs, & delà le Pô; & que l'Empereur auroit l'autre moitié des tresors, & tireroit un tribut de tout le Païs qui est au deçà du Pô. Ces Ambassadeurs, aprés avoir communiqué leurs lettres à Bélisaire, allérent à Ravenne, où Vitigis, & les Goths acceptérent les conditions.

2. Bélisaire conçût un déplaisir insupportable, de ce que l'on lui arrachoit l'honneur d'une victoire pleine & entiére, & de ce que l'on le privoit de la gloire d'un nouveau triomphe. Quand les Ambassadeurs revinrent de Ravenne, il refusa de confirmer par sa signature, le Traité de Paix, & remplit, par ce refus, les Goths de défiances, & de soupçons; de sorte qu'ils protestérent de ne point conclure la Paix, si Bélisaire ne la signoit, & ne juroit de l'entretenir. Ce Général averti qu'il y avoit des Chefs qui l'accusoient de ne vouloir pas terminer la guerre, à-cause des entreprises qu'il tramoit sourdement contre l'Empereur, assembla tous les gens de commandement, & en presence de Domnicus & de Maximin, il leur fit ce discours.

3. *Je sai assez, & je croi que vous savez aussi bien que moi,*

moi, combien les succés de la guerre sont douteux & incertains. L'espérance de la victoire est extrémement trompeuse. Elle échappe à ceux qui s'imaginent la tenir, & elle passe du côté de ceux qui sembloient vaincus. C'est pourquoy quand on délibére de la paix, on ne doit pas tellement s'arréter aux raisons que l'on a de se promettre l'avantage, que l'on ne fasse aussi réfléxion sur l'inconstance de la fortune, & sur l'instabilité des événemens. C'est ce qui m'a obligé de vous assembler afin que quand nous aurons meurement éxaminé ce qui est le plus avantageux pour les intérêts de l'Empereur, on ne puisse plus rejetter sur moi la faute de l'exécution, n'y aiant rien de si ridicule, que de demeurer dans le silence, lorsque les affaires sont entiéres, & que l'on est en liberté de choisir tel parti que l'on veut, & puis d'éclater en cris, & en plaintes, lors qu'il est arrivé quelque fâcheux succés. Vous savez quel est le sentiment de l'Empereur, & quelle est la résolution de Vitigis touchant la paix. Si vous étés bien persuadez qu'elles sont utiles à l'Etat, je vous prie de le dire avec liberté. Mais si vous pensez aussi pouvoir réduire toute l'Italie, & y détruire toute la puissance des Goths, ne dissimulez point vôtre avis. Aprés ce discours de Bélisaire, les Chefs déclarérent qu'ils étoient du sentiment de Justinien, & que pour eux, ils ne pouvoient plus rien faire contre l'ennemi. Bélisaire les pria de mettre leurs avis par écrit, afin qu'ils ne pûssent le desavoüer; ce qu'ils firent volontiers.

4. Pendant que cela se passoit dans le Camp des Romains, les Goths pressez par la faim, & ennuiez de la domination d'un Prince aussi malheureux que Vitigis, n'étoient plus retenus de se rendre, que par la crainte d'étre réduits en servitude, & d'étre transférez à Constantinople. Les plus considérables d'entre-eux délibérérent de déférer le Roiaume à Bélisaire, & le firent prier de l'accepter. Ce Général étoit tres-éloigné de vouloir se faire Roi sans le consentement de Justinien, à qui il avoit fait serment de fidélité, & de son naturel il avoit grande aversion de la tyrannie. Il feignit néanmoins d'écouter la proposition des Barbares, afin de faire

faire plus avantageusement les affaires, bien que Vitigis n'en fut nullement satisfait. Il ne laissa pas d'en témoigner de la joie, & d'assûrer Bélisaire qu'il n'y avoit rien à appréhender pour lui. Alors ce Général assembla encore une fois tous les Chefs; & il leur demanda s'ils ne croioient pas que ce seroit un grand avantage de prendre Vitigis, de faire tous les Goths prisonniers, & d'assujetir toute l'Italie. Ils lui avoüérent tous que ce seroit un signalé bonheur pour l'Empire, & ils le priérent de faire toutes ces choses, s'il en avoit le secret. A l'instant il envoia des personnes affidées vers Vitigis, & vers la nation des Goths, pour les prier de satisfaire à ce qu'ils lui avoient promis. Comme la faim ne leur permettoit pas de différer davantage, ils envoiérent des Ambassadeurs dans le Camp des Romains, avec ordre de ne parler qu'en particulier à Bélisaire; de lui faire promettre avec serment qu'il ne leur feroit aucun mal, & qu'il seroit Roi des Italiens, & des Goths, & de l'amener ensuite à Ravenne avec son armée. Bélisaire promit avec serment tout ce que demandérent les Ambassadeurs, excepté ce qui concernoit le Roiaume d'Italie, sur quoi il leur dit, qu'il donneroit sa parole à Vitigis, & aux Goths, & qu'il la confirmeroit par les sermens qu'ils souhaiteroient. Eux, qui bien loin de croire qu'il fût capable de refuser une Couronne, s'imaginoient qu'il la desiroit avec passion, l'invitérent de venir à Ravenne. Alors il envoia Bessas, Jean, Narsez, & Aratius, qu'il tenoit pour ses ennemis, chacun en des endroits separez, pour chercher des munitions, à-cause qu'il n'y en avoit plus dans le Païs où ils étoient tous ensemble. Ils obéïrent à ce qu'il leur ordonna, & s'en allérent avec Athanase Préfet du Prétoire, qui étoit depuis peu arrivé de Constantinople. Pour ce qui est de lui, il marcha aussitôt avec les Ambassadeurs des Goths, & avec toute son armée, vers Ravenne, & il y fit avancer une flôte chargée de vivres.

5. Quand je vis l'entrée de l'armée Romaine dans Raven-

Ravenne, cette pensée me vint dans l'esprit, que ce n'est ni par la vertu, ni par la force, ni par la multitude des hommes, que les grandes entreprises s'accomplissent; mais que c'est par une secréte conduite de Dieu, qui en dispose comme il lui plaît, & qui ne trouve jamais d'obstacle à l'exécution de ses volontez. Bien que les Goths surpassassent les Romains en nombre & en forces; bien qu'il n'y eût point eû de combat depuis que les Portes de la Ville avoient été ouvertes, & qu'ils n'eussent aucun objet devant les yeux, qui fût capable de leur imprimer de la terreur, ils subirent néanmoins le joug qui leur étoit imposé par une poignée de gens, & ce joug ne leur parut point infame.

6. Quand les femmes, qui avoient ouï dire que les Romains étoient de grands hommes, & que leur armée étoit fort nombreuse, les eurent un peu considérez, elles allérent cracher au visage de leurs maris, & leur reprochérent la lâcheté qui les tenoit ainsi cachez dans leurs maisons, & qui les assujetissoit à de si méprisables ennemis.

7. Bélisaire fit garder Vitigis, mais avec beaucoup d'honneur, & il permit aux Goths, qui avoient des terres au deçà du Pô, de les aller cultiver; car il ne craignoit rien de ces côtez-là, & il n'avoit pas peur que les Goths s'y assemblassent, parce qu'il y avoit mis des garnisons. Ainsi les Romains se trouvérent en pleine sûreté dans la Ville, & égaux même en nombre aux Barbares. Le Général se saisit des richesses qui étoient dans le Palais, afin de les porter à Justinien. Il n'ôta le bien à pas un des particuliers, & ne souffrit pas que d'autres le leur ôtassent. Quand la renommée eut porté aux Goths, qui étoient dans des garnisons éloignées, la nouvelle de la réduction de Ravenne, & de la détention de Vitigis, ils envoiérent offrir à Bélisaire de se soûmettre comme les autres à sa puissance. Il leur donna volontiers sa parole, & se mit en possession de Tarvisium, & de quelques petis Forts du Païs des Véni-tiens. Il avoit pris dés-auparavant, c'est à dire, en mê-

me-

me-tems que Ravenne, la Ville de Céséne, qui étoit la seule qui lui restoit à prendre de l'Emilie. Tous les Gouverneurs de ces petites places le vinrent trouver sur sa parole, & demeurérent avec lui. Il n'y eut qu'Ildibad, qui avoit commandé dans Vérone, & qui comme les autres lui avoit envoié des Ambassadeurs, qui ne l'alla point trouver, parce qu'il avoit déja deux de ses fils entre ses mains. Je raconterai dans la suite l'avanture qui lui arriva.

CHAPITRE XXX.

1. Bélisaire est rappellé à Constantinople. 2. Les Goths déférent la Couronne à Uraïas, qui conseille de la donner à Ildibad. 3. Harangue d'Ildibad. 4. Bélisaire refuse le Roiaume.

1. QUELQUES Chefs accusoient Bélisaire, par la plus fausse de toutes les calomnies, de vouloir usurper une souveraine puissance. L'Empereur, sans ajoûter de créance à ces accusations, le rappela, pour lui donner le commandement de l'armée, qu'il méditoit de lever contre les Perses, & il laissa à Bessas, à Jean, & à quelques autres, la conduite des troupes d'Italie. Il envoia aussi Constantien de Dalmatie à Ravenne. Quand les Goths qui habitoient au delà du Pô apprirent la nouvelle du rappel de Bélisaire, elle leur parut incroiable, ne se pouvant persuader que la fidélité qu'il avoit jurée à Justinien, eût plus de force sur son esprit pour le rappeller à Constantinople, que le desir de régner n'en auroit pour le retenir en Italie. Mais quand ils virent que l'on préparoit tout-de-bon son équipage pour son départ, tout ce qui restoit parmi eux de grand & d'illustre, allérent à Pavie trouver Uraïas neveu de Vitigis, & lui dirent ces paroles entrecoupées de leurs larmes, & de leurs soûpirs.

2. *Vous*

2. *Vous étes l'unique cause des malheurs, dont la nation est presentement accablée. Il y a long-tems que nous aurions ôté le commandement à vôtre Oncle, pour la foiblesse de sa conduite, comme nous l'avions ôté à Théodat neveu de Théodoric, si le respect que nous avons pour vôtre vertu, ne nous avoit obligez à lui laisser le titre de Roi, dans l'intention que vous en posséderiez seul toute la puissance. Cette folie qui sembloit étre une bonté de naturel, a causé toutes les miséres qui nous environnent. La fureur des armes a enlevé nos plus vaillans hommes; ceux qui restent seront bientôt emmenez avec Vitigis, & avec tous nos tresors. Il est certain qu'étant réduits à un petit nombre, & à une extréme pauvreté, nous ne pourrons nous exemter d'un pareil traitement. Ne vaut-il pas mieux, au milieu de tant de maux qui nous tourmentent, & qui nous ménacent, mourir glorieusement, que de voir nos femmes & nos enfans entraînez dans des Païs éloignez par la cruauté de nos ennemis? Si nous vous avions pour Chef, nous prométrions bien de signaler nôtre courage.* A cela Uraïas répondit. *Je demeure d'accord avec vous, que dans nôtre mauvaise fortune, nous devons nous exposer à toutes sortes de hazars, pour éviter la honte de la servitude. Mais je n'estime pas qu'il soit à propos de me déférer la souveraine puissance. Comme l'on s'imagine que les disgraces sont héréditaires, je serois méprisé par les ennemis, à-cause que je suis neveu de Vitigis. De plus, il ne seroit pas honneste que j'acceptasse un Roiaume, dont mon Oncle auroit été dépouillé, & cela me rendroit odieux à beaucoup de gens. Mon sentiment est donc que vous élisiez Ildibad pour Roi. C'est un homme d'une vertu singuliére, & d'une valeur éprouvée. Comme il est neveu de Theudis, Roi des Wisigoths, il y a apparence qu'il en tirera du secours, & que nos armes seront victorieuses soûs ses auspices.* L'avis d'Uraïas fut jugé salutaire à la Nation. C'est pourquoi Ildibad fut mandé de Vérone, revêtu des marques de la dignité Roiale, & salüé en qualité de Roi des Goths. Il fit peu de tems aprés une assemblée, où il parla à peu prés en ces termes.

3. *Mes compagnons, comme je sai que vous étes habiles dans l'art de la guerre, je suis persuadé que vous ne vous y précipiterez pas avec une ardeur inconsidérée. L'usage améne la*

prudence, & chasse la témérité. Le souvenir des fautes passées nous doit servir à prendre de sages conseils. Plusieurs, pour en avoir perdu la mémoire, se sont enflez de vaines espérances, & se sont misérablement trompez dans les affaires les plus importantes. Vitigis s'est livré de vôtre consentement entre les mains des ennemis. Comme vous ne vouliez pas alors resister au cours impétueux de l'adversité, vous avez crû qu'il vous étoit plus utile de céder à Bélisaire, que de courre encore la fortune des armes. Maintenant que vous apprenez qu'il retourne à Constantinople, vous changez de résolution. Faites, s'il vous plaît, réflexion que les hommes se trouvent souvent dans l'impuissance d'exécuter ce qu'ils entreprennent, & que les suites des affaires sont contraires à leurs projets. Quelquefois le hazard & le repentir les rétablissent contre toutes les espérances. Cela peut arriver à Bélisaire comme à un autre: C'est pourquoi il seroit bon de conférer avec lui, & de tâcher à le faire résoudre d'exécuter le premier Traité dont on étoit demeuré d'accord; & s'il refuse de le faire, l'on prendra d'autres mesures.

4. Cet avis d'Ildibad fut approuvé de l'Assemblée, & l'on envoia ensuite des Ambassadeurs, qui aiant été introduits devant Bélisaire, lui représentérent les conditions dont il étoit convenu, & lui reprochérent l'infidélité avec laquelle il les violoit. Ils l'appelérent Esclave volontaire, qui ne rougissoit point de préférer la qualité de sujet à celle de Souverain. Et ils lui dirent plusieurs autres choses, pour l'obliger à accepter la Couronne; & l'assûrérent qu'Ildibad viendroit déposer la pourpre à ses piés, & le sáluer comme son Seigneur. Ces Ambassadeurs ne doutoient nullement qu'il ne dût recevoir la qualité de Roi; mais contre leur attente, il leur déclara qu'il ne la prendroit jamais durant la vie de Justinien. Les Ambassadeurs s'en retournérent porter cette réponse à Ildibad; & la cinquiéme année de la guerre que décrit Procope, finit avec l'hiver.



HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES GOTHS,

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

1. Retour de Bélisaire. 2. Son éloge. 3. Mauvaise conduite des autres Chefs. 4. Vigilance d'Ildibad. 5, L'avarice d'Aléxandre ruine les affaires des Romains en Italie. 6. Défaite de Vitalius. 7. Uraïas est tué par la cruauté d'Ildibad. 8. Sa mort est vengée.

1. Les affaires étant encore en quelque sorte de suspension, Bélisaire emmena à Constantinople Vitigis, les enfans d'Ildibad, & toutes les personnes de la plus haute qualité de la Nation. Il emporta aussi tous les tresors de la Couronne. Entre les gens de commandement, il n'y eut qu'Ildiger, Valérien, Martin, & Hérodien qui le suivirent dans ce voia-

 ge.

ge. Justinien accueillit Vitigis, & la Reine sa femme d'un air fort agreable, & il admira la bonne mine des Goths. Il enferma dans son Palais les tresors de Théodoric, & les montra par vanité au Sénat; mais il ne les fit point paroître en public, & il n'accorda pas à Bélisaire l'honneur du triomphe, comme il lui avoit accordé, aprés la défaite de Gélimer.

2. Cela n'empêchoit pas néanmoins que le nom de ce fameux Général ne fût dans la bouche de tout le monde, & que l'on ne lui donnât des louanges extraordinaires, pour avoir remporté deux victoires si signalées, pour avoir amené deux Rois prisonniers, & les dêcendans de Gizéric, & de Théodoric, & avoir enlevé les riches dépoüilles de ces deux Princes, les plus illustres qui aient jamais commandé parmi les Barbares; enfin d'avoir rempli l'Epargne de tant de tresors, & d'avoir reconquis en peu de tems la moitié de l'Empire. Le peuple prenoit un singulier plaisir à le voir dans les ruës & dans les Places publiques, & ne pouvoit se lasser de le regarder. Sa marche ressembloit à un triomphe, parce qu'il avoit à sa suite une grande troupe de Goths, de Vandales, & de Maures. Il étoit grand, & de bonne mine. Il recevoit avec autant de facilité & de douceur ceux qui lui vouloient parler, que s'il eût été d'une condition médiocre. Il étoit extrémement chéri des soldats, & même des Laboureurs. Jamais Capitaine ne fut plus libéral aux gens de guerre. Il emploioit de tres-grandes sommes à soûlager la disgrace de ceux qui avoient été blessez, & il recompensoit de bagues, & de chaînes d'or, ceux qui s'étoient signalez dans les rencontres. Ceux qui avoient perdu, ou un cheval, ou un arc, ou quelque autre chose dans une bataille, étoient assûrez qu'il répareroit leurs pertes. Pour ce qui est des Païsans, ils aimoient sa conduite, parce qu'il apportoit un si bon ordre, qu'ils ne souffroient jamais de violence des armées qu'il commandoit. Au contraire, son passage les enrichissoit, parce qu'ils lui vendoient leurs marchandises

chandises au prix qu'ils vouloient. Quand les blés étoient meûrs, il ne permettoit pas à ses soldats d'en faire la moisson, il ne leur permettoit pas seulement de cueïllir une pomme sur un arbre. Sa continence n'étoit pas moins merveilleuse. Il ne connut jamais d'autre femme, que la sienne. Parmi un si grand nombre de belles personnes qu'il fit prisonniéres, tant des Goths que des Vandales, il n'en vit jamais aucune, bien loin d'en joüir. Il avoit un excellent génie, pour trouver des expédiens dans les occasions les plus fâcheuses. Il faisoit paroître une rare prudence, & une invincible valeur, dans les périls les plus desespérez. Il usoit de diligence, & de longueur, selon que le tems le requéroit. Il conservoit toûjours dans les adversitez, quelque reste d'espérance, & une certaine presence d'esprit exemte d'agitation, & de trouble; & il ne perdoit jamais dans les prospéritez, la modération & la retenue. On ne le vit jamais pris de vin. Pendant qu'il a commandé les armées dans l'Afrique, & dans l'Italie, la victoire a toûjours secondé ses entreprises : mais son mérite a paru avec un plus grand éclat dans Constantinople, qu'il n'avoit fait dans tous les Païs étrangers. Comme il surpassoit en courage, en richesses, & en crédit les plus grands maîtres en l'art militaire, qui avoient été avant lui, il étoit extrémement redouté par les Capitaines & par les soldats. Le respect de sa vertu, & la crainte de sa puissance faisoient obéir si exactement à ses ordres, que personne n'eût osé y contrevenir. Il avoit dans sa maison sept mille Cavaliers, dont il n'y en avoit pas un de rebut, & pas un qui ne desirât se trouver à la tête de l'armée, & tirer le premier coup contre l'ennemi. Durant que les Goths assiégeoient Rome, les vieillars admirant les exploits extraordinaires qui s'y faisoient, disoient que la seule maison du Général de l'armée Romaine, détruisoit toute la puissance de Théodoric. Ainsi Bélisaire s'étant rendu si considérable par son autorité, & par sa sagesse, emploioit l'une & l'autre si heureusement pour

le service de l'Empereur, qu'il n'entreprenoit rien qui ne réüssit.

3. Pour ce qui est des autres Chefs, comme ils étoient tous égaux, & qu'ils n'entreprenoient rien que pour leur intérêt particulier, ils pilloient les sujets de l'Empire, & les abandonnoient à la licence du soldat. Ils ne savoient pas ce qu'il falloit commander, & ils n'avoient pas l'autorité de se faire obéïr. Cela fut cause qu'ils firent en peu de tems beaucoup de fautes, & qu'ils mirent les affaires en mauvais état, comme je le raconterai maintenant.

4. Dés qu'Ildibad sût que Bélisaire étoit parti de Ravenne, il assembla le plus de soldats qu'il lui fut possible, & tout ce qu'il y avoit de gens parmi les Romains qui desiroient du changement. Il appliquoit tous ses soins à reprendre en main l'autorité, & à rétablir dans l'Italie la domination des Goths. Il n'avoit au commencement que mille hommes, & pour toutes Places que la seule Ville de Pavie. Mais la Ligurie, & le Païs des Vénitiens se déclarérent bientôt aprés, en sa faveur.

5. Il y avoit à Constantinople un certain Aléxandre, dont la fonction étoit de tenir les Régistres des revenus de l'Etat. Les Romains l'appélent Logothéte, d'un terme qui est tiré de la Langue Grécque. Ce personnage accusoit sans cesse les soldats d'avoir causé de grandes pertes à l'Empire, & par ces accusations il devint en peu de tems riche & illustre, de pauvre, & d'obscur qu'il étoit auparavant. Il fit venir des sommes considérables à Justinien, & il réduisit les gens de guerre à un petit nombre, à une déplorable pauvreté, & à une certaine indifférence, qui les rendoit timides dans le péril. Les Habitans de Constantinople lui donnérent, par raillerie, le surnom de Cisoire, à-cause qu'il savoit rogner si adroitement une piéce d'or, qu'elle n'étoit pas moins ronde qu'auparavant. Or l'instrument dont les Ouvriers de la Monnoie se servent pour cét usage, s'appele une cisoire.

Lorsque

Lorſque Juſtinien eut rappelé Béliſaire d'Italie, il y envoia cét Aléxandre, qui ne fut pas ſitôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit des taxes tout-à-fait injuſtes, & déraiſonnables. Il demanda des comptes à des Italiens, qui n'avoient jamais manié les deniers publics, ni exercé de Charges de Finances. Il les accuſoit d'avoir malverſé dans l'adminiſtration des affaires de Théodoric, & des Rois ſes ſucceſſeurs, & il les contraignoit de rendre ce qu'ils avoient gagné, ou, comme il diſoit, ce qu'ils avoient volé. La dureté de ce traitement aliéna l'eſprit des Peuples, & rallentit l'ardeur des ſoldats; de ſorte qu'ils avançoient les affaires des ennemis, par une lâcheté volontaire.

6. Tous les gens de commandement demeuroient oiſifs. Il n'y eut que Vitalius, qui aiant quelques Compagnies d'Eruliens, dans le territoire de Veniſe, oſa bien en venir aux mains avec Ildibad, dans la crainte que le tems venant à augmenter ſa puiſſance, il ne fût plus poſſible d'y réſiſter. La bataille fut donnée proche de Tarviſium. Vitalius y fut vaincu, & mis en fuite. Il y perdit une grande partie de ſes gens, ſur tout des Eruliens, & entre autres Viſandus, qui étoit leur Chef. Theudimundus fils de Maurice, & petit-fils de Mundus, bien que fort jeune, y courut un grand danger. Il ſe ſauva néanmoins avec Vitalius. Cét exploit fit connoître le nom d'Ildibad à l'Empereur, & le rendit illuſtre parmi pluſieurs Nations.

7. Quelque tems aprés, Uraïas tomba dans la diſgrace d'Ildibad, par l'occaſion que je dirai ici. La femme d'Uraïas, qui, par l'excellence de ſa beauté, & par la grandeur de ſes richeſſes, tenoit le premier rang entre les Dames de ſa nation, étant un jour entrée dans un bain, avec un habillement ſuperbe, & une ſuite magnifique, elle y vit la femme d'Ildibad vêtue d'un habit fort ſimple; & au lieu de la ſalüer comme une Reine, elle la regarda avec mépris. Ildibad n'étoit pas riche alors, & il ne joüiſſoit pas encore du bien des Rois des Goths. Sa femme irritée de ce

mépris, s'en plaignit à lui, & le pria de la venger. Quelque tems aprés, il accusa Uraïas d'intelligence avec les ennemis, & le tua. Cela lui attira la haine des Goths, qui ne trouvoient pas bon qu'il eût fait mourir Uraïas avec tant de précipitation. Mais quoi qu'ils s'assemblassent tous pour faire des plaintes de ce meurtre, néanmoins pas un n'osoit en entreprendre la vengeance.

8. Il y avoit parmi eux un certain Vilas, Gépide de nation, & Garde du Roi, qui aiant été accordé avec une fille, dont il étoit passionnément amoureux, Ildibad, soit sans dessein, ou autrement, la donna à un autre, pendant que Vilas étoit allé faire une course sur les ennemis. Quand il fut revenu, il souffrit cét outrage avec une extréme impatience, & se résolvant à tuer Ildibad, il s'imagina qu'en cela même, il rendroit un bon office aux Goths. Il choisit, pour l'exécution de son dessein, le tems d'un festin, où se devoient trouver les principaux de la nation, & où il devoit lui-même servir Ildibad, selon la coûtume des Rois des Goths, qui ont toûjours alentour d'eux à table un grand nombre de Gardes, & d'Officiers. Comme Ildibad venoit de mettre la main dans un plat, & qu'il s'appuioit sur le coude, Vilas lui perça la gorge de son épée, qui fit tomber le morceau de ses mains, & fit sauter sa tête sur la table, dont ceux qui étoient presens furent étrangement surpris. Ainsi la mort d'Uraïas fut vengée par celle d'Ildibad. En cét endroit finit l'hiver, & la sixiéme année de la guerre que Procope écrit.

CHAPI-

CHAPITRE II.

1. Eraric est élû Roi des Goths par les Rugiens. 2. Il est tué par les Goths, qui élisent Totila en sa place.

1. IL y avoit dans l'armée des Goths un certain Eraric, Rugien de nation, qui s'étoit aquis un grand crédit parmi ces Barbares. Les Rugiens sont une partie des Goths. Ils se joignirent à eux soûs la conduite de Théodoric, lorsquil commença à jetter les fondemens de sa puissance; & ils se sont trouvez depuis à toutes les guerres. Il est vrai toutefois, qu'ils n'ont point pris de femmes étrangéres, & qu'ils ont conservé la succession de leur nom toute pure, & sans mélange. Dans la confusion où le meurtre d'Ildibad avoit jetté les affaires, les Rugiens élûrent cét Eraric Roi; ce qui apporta un sensible déplaisir aux Goths, & qui ruïna les espérances qu'ils avoient conceues, de rétablir le Roiaume dans l'Italie. Eraric ne fit rien de remarquable, parce qu'il ne régna que cinq mois, & qu'il mourut de la maniére que je vais dire.

2. Totila neveu d'Ildibad, qui étoit fort estimé pour la sagesse de sa conduite, & pour la grandeur de son courage, & qui étoit Gouverneur de Tarvisium, aiant appris la nouvelle du massacre de son Oncle, envoia à Ravenne offrir à Constantien de livrer sa Place, pourvû que l'on lui donnât ses assurances. Constantien écouta volontiers la proposition, & lui promit tout ce qu'il voulut. Ensuite ils prirent jour pour l'exécution du Traité.

Le gouvernement d'Eraric étoit déja insupportable aux Goths. Ils le tenoient incapable de soûtenir le poids de la guerre contre les Romains; & ils lui reprochoient en face, les maux qu'il avoit attirez sur eux, depuis la mort d'Ildibad. Enfin ils envoiérent à

Tarvisium offrir la Couronne à Totila. Le regret qu'ils avoient de la perte d'Ildibad, leur faisoit espérer de devenir victorieux soûs la conduite d'un de ses parens, qui l'imiteroit. Totila expliqua à ceux qui lui furent envoiez, l'accord qu'il avoit fait avec les Romains, & il leur promit de faire ce qu'ils demandoient, pourvû que dans un jour qu'il leur marqua, ils se défissent d'Eraric. Les Goths aiant reçû cette réponse, songérent au moien de faire mourir ce Prince. Tandis que cela se passoit dans le Camp des Goths, les Romains, à qui l'agitation de leurs ennemis donnoit du repos, demeuroient dans l'oisiveté, & ne formoient aucune entreprise. Dans le même tems Eraric proposa d'envoier une Ambassade à Justinien, pour lui demander la Paix, aux mêmes conditions ausquelles il l'avoit accordée à Vitigis, c'est à dire, à la charge que les Goths se contenteroient du Païs qui est au de-là du Pô, & qu'ils abandonneroient le reste de l'Italie. La proposition aiant été agréée, il envoia Caballarius, & quelques autres de ses plus intimes amis en apparence, pour exécuter ce qui avoit été résolu; mais il leur donna ordre, en particulier, de demander pour luy de grandes sommes d'argent, une place dans le Sénat, avec le titre de Patrice; & d'offrir de sa part de céder l'Italie, & de se dépouiller de la dignité Roiale. Les Ambassadeurs suivirent exactement tous ses ordres; mais sur ces entrefaites il fut tué en trahison par les Goths, & Totila fut élû Roi en sa place, comme il avoit été convenu.

CHAP.

CHAPITRE III.

1. Les Romains prennent Vérone, par intelligence. 2. Et la perdent par l'imprudence de leurs Commandans.

1. QUAND Justinien apprit la mort d'Eraric, & l'élection de Totila, il ne cessa de reprocher aux Chefs leur lâcheté. C'est pourquoi Jean, neveu de Vitalien, Vitalius & les autres s'assemblérent à Ravenne, où étoient dés auparavant Constantien & Aléxandre, & ils y tinrent un conseil, dans lequel ils jugérent à propos d'aller d'abord à Vérone, & lors qu'ils l'auroient prise, de marcher vers Pavie, & d'attaquer Totila. L'armée étoit composée de douze-mille hommes, & conduite par onze Chefs, dont les deux plus considérables étoient Constantien & Aléxandre, qui s'étant avancez les premiers, se campérent à soixante stades de Vérone, dans une large campagne, qui s'étend jusqu'à Mantoue. Ces deux Villes sont éloignées d'une journée. Il y avoit dans le Païs des Vénitiens un galant homme nommé Marcion, qui souhaitoit avec passion de mettre Ravenne entre les mains des Romains. Il y avoit un Officier de la garnison avec qui il avoit lié dés son enfance une amitié tres-étroite, à qui il envoia de ses plus intimes amis, qui le corrompirent par argent, & qui lui firent prometre de recevoir l'armée Romaine. Il envoia ensuite les mêmes avis aux Romains, pour leur dire ce qu'ils avoient négocié, & pour les introduire la nuit dans la Ville. Les Chefs trouvérent à propos d'y envoier un d'entre eux avec quelques Soldats, afin de s'emparer de la Porte que l'Officier livreroit, avant que d'y envoier des troupes. Comme plusieurs refusoient de courre ce hazard, Artabaze Arménien s'y offrit. Il avoit commandé les Perses, que Justinien avoit envoiez un peu auparavant à Constantinople avec

Bliſchanés, aprés la priſe du Fort de Siſaure. Cét Artabaze choiſit dans le Camp cent des plus braves hommes, & les mena durant la nuit à Vérone, où l'officier leur aiant ouvert une porte, au lieu d'y entrer, ils appelérent l'armée qui étoit proche. Quand les Romains y furent entrez; ils montérent au haut des murailles, & tuérent les Soldats de la garniſon, qui dormoient. Les Goths s'enfuïrent par une autre porte, du moment qu'ils s'apperçûrent de la trahiſon.

2. Il s'éléve hors de la Ville une petite colline, du haut de laquelle l'on découvre ſi aiſément tout ce qui ſe fait dedans, que l'on en pourroit compter le nombre des Citoiens. L'on en voit auſſi toute la campagne. Les Goths s'y retirérent, & y demeurérent tout le reſte de la nuit. L'armée Romaine s'arrêta à quarante ſtades de Vérone, ſur une diſpute qui s'émût entre les Chefs, pour le partage du butin. Cependant le jour fit voir aux Goths ce qu'il y avoit d'ennemis dans la Ville, & combien le corps de l'armée en étoit éloigné; ſi bien qu'ils y entrérent par la même porte, par-où ils en étoient ſortis, & dont les Romains ne s'étoient point emparez. Ceux-ci combatirent vaillamment au haut des murailles, avec une grande multitude de Barbares, & donnérent des marques illuſtres de leur courage. Artabaze, qui les commandoit, ſe ſignala ſur tous les autres. Les Chefs aiant cependant réglé le différend qu'ils avoient touchant la diviſion du butin qu'ils devoient faire à Vérone, s'en approchérent, & en trouvérent les portes bien fermées, & bien défendues. Ce qui fut cauſe qu'ils ſe retirérent auſſitôt, quoi qu'ils viſſent leurs Compagnons qui ſe battoient, & qui les conjuroient d'attendre qu'ils fuſſent délivrez du danger. Les Soldats d'Artabaze étant accablez par le nombre des ennemis, & abandonnez par leurs Compagnons, ſe jettérent du haut des murailles. Ceux qui tombérent ſur la terre ſe ſauvérent dans le Camp. Ceux qui tombérent dans des lieux raboteux en moururent. Artabaze, qui étoit de ceux qui s'étoient ſauvez, fit

mille

mille reproches à l'armée, qui traversa le Pô, & alla à Faience, Ville assise dans l'Emilie, à six-vingts stades de Ravenne.

CHAPITRE IV.

1. Totila amasse des Troupes. 2. Harangue d'Artabaze. 3. Harangue de Totila. 4. Combat singulier funeste aux deux Combattans. 5. Défaite des Romains.

1. TOTILA, bien informé de tout ce qui étoit arrivé à Vérone, manda la plus grande partie des gens de guerre qui y étoient en garnison; & aiant composé un corps d'armée d'environ cinq mille hommes, il marcha contre ses ennemis. Les Chefs de l'armée Romaine tinrent conseil sur le sujet de la marche, où Artabaze parla de cette sorte.

2. *Je vous prie que persone ne s'imagine avoir droit de mépriser les ennemis, ou parce qu'ils nous sont inférieurs en nombre, ou parce qu'ils ont été vaincus par Bélisaire. Plusieurs se sont trompez, pour s'étre laissé prévenir de pareilles opinions, & ont ruiné leurs affaires, en voulant diminuer les forces de leurs adversaires. Nous avons affaire à des gens, à qui les disgraces passées ont irrité le courage, & à qui le desespoir inspire de la hardiesse. Je n'en parle pas sur de simples conjectures, mais pour avoir éprouvé leur valeur dans la derniére occasion. Ne pensez pas que je les admire, parce qu'ils ont remporté sur moy de l'avantage, lorsque je n'étois suivi que de peu de monde. Il est aisé de reconnoître la valeur des hommes, soit qu'ils soient en grand, ou en petit nombre. J'estime donc qu'il faut observer le tems qu'ils traverseront la riviére, & lors qu'il y en aura une partie de passez, fondre sur eux, sans attendre qu'ils le soient tous. Que l'on ne s'imagine pas que cette victoire seroit honteuse. La gloire de*

la honte des choses ne se mesure d'ordinaire que par l'évenement. On a accoûtumé de louer les vainqueurs, sans se mettre en peine d'examiner de quelle maniére ils se sont acquis ce titre. Les Chefs, pour étre partagez en trop de sentimens différens, ne prirent point de résolution, & laissérent couler inutilement le tems.

3. L'armée des Goths étant arrivée sur le bord de la riviére, & étant prête à la traverser, Totila voulut exciter l'ardeur de ses Soldats par cette harangue. *C'est ordinairement par l'égalité des conditions qui paroissent dans les deux Partis, que l'on s'anime au combat. Mais dans celui-ci, tout l'avantage est du côté de nos ennemis. S'ils sont vaincus, il leur sera aisé de mettre sur pié une nouvelle armée, parce qu'ils ont des troupes de reste dans les garnisons, & qu'il leur viendra du secours de Constantinople. Mais si cette disgrace nous arrive, elle détruira le nom, & l'espérance des Goths. De deux-cens-mille hommes que nous étions, nous sommes réduits à cinq-mille. J'ajoûterai une chose, qu'il est assez à propos de rappeler dans vôtre mémoire. Quand vous avez commencé la guerre sous Ildibad, vous n'étiez pas plus de mille hommes; & pour toutes Places, vous n'aviez que Pavie: Mais depuis que vous avez remporté l'avantage, vôtre réputation s'est accrue, & en même tems l'étendue de vôtre puissance. J'espére que si dans cette occasion vous agissez en gens de cœur, nous reviendrons au dessus de nos ennemis. Le nombre & les forces des vainqueurs augmentent de jour en jour. Que chacun fonde donc courageusement sur l'ennemi, & qu'il se souvienne que si nous perdons cette bataille, ce sera pour nous une perte irréparable. Au reste, il faut que les injustices des Romains relévent vôtre espérance. Ils ont fait un tel traitement à leurs Sujets, que l'on ne doit point souhaiter d'autre châtiment aux Italiens, pour avoir trahi les Goths, que celui qu'ils reçoivent de la reconnoissance de leurs nouveaux Maîtres. Y a-t-il un ennemi plus aisé à vaincre, que celui à qui Dieu est contraire? La terreur même que l'estime de nôtre générosité a imprimée dans leurs esprits, doit relever nôtre confiance: Car ceux que nous allons combatre, sont ceux-mêmes qui ont abandonné Vérone, au milieu de la-*

quelle

quelle ils étoient, & qui ont lâchement pris la fuite, sans que persone les poursuivît.

4. Totila aiant ainsi parlé à ses Soldats, en commanda trois cens, pour aller traverser la riviére, à vingt stades de l'endroit où il étoit, & pour se placer derriére le Camp des ennemis, afin de les charger, lorsque le combat seroit commencé. Pour lui, il marcha droit vers les ennemis, qui vinrent aussi au devant de lui. Quand les deux armées furent en presence, un certain Goth, nommé Viliaris, grand de corps, affreux de visage, hardi, & brave, couvert d'une cuirasse, & d'un casque, poussa son cheval, & demanda, s'il y avoit quelqu'un parmi les Romains qui osât se battre contre lui. Tous les autres demeurant saisis de crainte, Artabaze accepta le défi. Ils poussérent tous deux leurs chevaux; & quand ils furent proches, ils jettérent leurs lances; mais Artabaze aiant prévenu son ennemi, lui porta un coup au côté droit, dont il seroit tombé à la renverse, s'il n'eût été soûtenu par sa lance, qui étoit arrêtée à terre. Comme Artabaze en pressoit encore plus vigoureusement son ennemi, dont il ne croioit pas que la blessûre fût mortelle, la lance de Viliaris se glissa par dessous la cuirasse, & lui effleura la peau du coû, & par malheur perça une artére. Il perdoit beaucoup de sang, bien qu'il ne sentît pas de douleur; cela fut cause qu'il se retira, & Viliaris tomba mort sur la place. Le sang d'Artabaze n'aiant pû étre arrêté, il mourut aussi trois jours aprés. Sa mort abatit les espérances des Romains.

5. Le coup même qui le mit hors de combat, apporta un notable préjudice à leurs affaires: car tandis qu'il pansoit sa blessûre, hors de la portée du trait, les deux armées en vinrent aux mains. Comme le combat étoit échauffé, les trois cens Goths sortirent de leur embuscade, & épouvantérent tellement les Romains, qui les croioient en plus grand nombre, qu'ils prirent honteusement la fuite. Les Barbares firent un grand carnage des fuïars. Ils en firent quelques-uns prisonniers,

niers, & enlevérent toutes leurs Enseignes, qui est une disgrace que jamais les Romains n'avoient soufferte, Chacun des Chefs se sauva comme il pût avec quelques-uns de ses gens, & s'alla renfermer dans les Villes, pour tâcher de les défendre.

CHAPITRE V.

1. Les Goths mettent le Siége devant Florence, puis le lèvent. 2. Les Romains s'épouvantent sur un faux bruit, & prennent lâchement la fuite.

1. TOTILA envoia peu de tems aprés une armée, commandée par trois des plus braves Chefs de la Nation, Blédas, Rodéric, & Uliaris, qui étant arrivez auprés de Florence, y mirent le siége. Justin qui la défendoit, & qui manquoit de vivres, envoia demander du secours aux Chefs qui étoient dans Ravenne. Celui qu'il y envoia passa sans être rencontré des ennemis, & fit son message bien-tôt aprés. Bessas, Cyprien, & Jean neveu de Vitalien, menérent au secours de Florence une puissante armée, dont les Goths aiant été avertis par leurs Espions, ils se retirérent à un lieu appelé Mucelle, qui est à une journée delà. Quand l'armée eut joint Justin, on laissa une garnison suffisante dans la Place, & le reste alla chercher l'ennemi.

2. Ils s'avisérent en chemin qu'il seroit bon de choisir un des plus illustres d'entre eux, pour lui déférer le commandement, & pour aller soûs sa conduite fondre à l'improviste sur les Goths. Aiant voulu se rapporter de ce choix au jugement de la fortune, le sort tomba sur Jean, qui parce que les autres Chefs ne voulurent plus exécuter les choses dont ils étoient demeurez d'accord, fut obligé de coure seul ce hazard. Quand les Barba-

Barbares virent approcher les Romains, ils abandonnérent la campagne, & gagnérent en desordre une hauteur qui étoit proche. Les troupes de Jean y coururent aussi avec grande précipitation, & les attaquérent brusquement. Comme les Goths se défendoient vigoureusement, la mêlée fut furieuse, & plusieurs y demeurérent de côté & d'autre, aprés avoir donné des preuves étonnantes de leur courage. Comme Jean fondoit en desordre, & avec un grand cri sur la troupe qui étoit vis-à-vis de lui, un de ses Gardes reçût un coup, dont il tomba à la renverse, ce qui fit lâcher le pié aux Romains. Les autres troupes étoient toutefois rangées en bataille dans la campagne; & si elles eussent soûtenu celles de Jean, & qu'elles les eussent remenées à la charge, elles eussent sans doute vaincu les Barbares, & les eussent presque tous faits prisonniers; mais par je ne sai quel malheur, il se répandit un bruit parmi les Romains, que Jean avoit été tué par un de ses Gardes. Et dés que ce bruit fut arrivé aux oreilles des Chefs, pas un ne voulut tenir ferme; mais ils prirent tous lâchement la fuïte. Les rangs étant tout-à-fait rompus, ils ne se retiroient pas par compagnies, mais chacun se sauvoit séparément comme il pouvoit. Plusieurs périrent dans cette déroute: ceux qui en échapérent, coururent plusieurs jours, bien que personne ne les poursuivît, & ils se retirérent en divers Forts, où ils dirent pour nouvelle à ceux qu'ils rencontrérent, que Jean étoit mort. Depuis ce tems-là ils ne se joignirent point ensemble, & n'osérent plus paroître devant l'ennemi. Ils demeurérent couverts de leurs murailles, & songérent à amasser des vivres, au cas qu'ils fussent obligez à soûtenir un Siége. Pour ce qui est de Totila, il gagna de telle sorte l'affection des prisonniers par son honnêteté, & par sa douceur, que la plûpart portérent volontairement les armes contre les Romains. En cét endroit finit avec l'hiver la septiéme année de la guerre, dont Procope écrit l'Histoire.

CHAPI-

CHAPITRE VI.

1. Totila assiége Naples, & réduit divers Peuples. 2. Maximin & Démétrius arrivent en Italie. 3. Un autre Démétrius est puni de son insolence.

1. INCONTINENT aprés que Totila eut pris les Forts de Céséne & de Petrée, il sonda les Places de la Toscane; & pas une n'aiant voulu se rendre, il traversa le Tybre, n'exerça point d'hostilitez sur les terres des Romains, passa dans la Campanie, & dans le Païs de Samnium, où il réduisit sans beaucoup de peine la ville de Bénévent, & en rasa les murailles, afin que les recreues nouvellement arrivées de Constantinople ne pûssent s'en servir, pour faire des courses sur les Goths. Enfin n'aiant pû persuader aux Napolitains de se soûmettre à sa puissance, bien qu'il les en eût conjurez par les plus douces paroles du monde, il se resolut de les assieger. Conon commandoit dans la Ville, & avoit soûs lui une garnison de mille soldats, tant Romains qu'Isauriens. Totila campa proche des murailles, avec la plus grande partie de ses troupes, & envoia le reste se saisir de Cumes, & de divers autres Forts, d'où il tira de grandes richesses. Aiant rencontré les femmes de quelques Sénateurs, il les renvoia avec beaucoup de civilité, ce qui lui aquit parmi les Romains une grande réputation de douceur & de clémence. Il réduisit à son obéïssance les Brutiens, les Luquois, les Apuliens, & les Calabrois; se saisit des revenus publics, & ordonna de toutes choses, en Souverain absolu. Cela fut cause que les impôts n'étant plus emploiez au paiement des gens de guerre, Justinien leur demeura redevable de sommes immenses. Les Italiens étoient irritez extrémement de ces désordres,

dres, qui les dépoüilloient de leurs biens, les chassoient de leurs maisons, & les rejettoient dans le même abîme de miséres, d'où ils s'étoient retirez. Les soldats desobéïssoient aux ordres de leurs Chefs avec plus d'insolence qu'auparavant, & se tenoient dans les bonnes Villes. Constantien étoit à Ravenne, Jean à Rome, Bessas à Spoléte, Justin à Florence Cyprien à Pérouse; enfin chacun étoit dans la Place où il s'étoit retiré lors de la déroute.

2. Quand l'Empereur apprit toutes ces fâcheuses nouvelles, il en fut affligé, comme d'un des plus grands malheurs qui pût arriver à son Etat, & il créa Maximin Préfet du Prétoire en Italie, afin qu'il donnât les ordres à tous les autres Chefs, & qu'il prît le soin de la subsistance des soldats. Il envoia avec lui une flôte chargée de Thraces & d'Arméniens. Les Thraces étoient commandez par Hérodien, & les Arméniens par Phazas Ibérien, & neveu de Péranius. Il y avoit aussi dans la flôte une petite compagnie de Huns. Maximin étant donc parti de Constantinople avec tous les vaisseaux de la Gréce, il aborda en Epire, où il s'arrêta mal à propos, & consuma inutilement le tems. Comme il étoit tout-à-fait ignorant en l'art de la guerre, il étoit aussi timide, & temporiseur. Justinien envoia aussi Démétrius, en qualité de Maître de la milice. Ce Démétrius avoit servi avec Bélisaire, & avoit commandé soûs lui une Cohorte de gens de pié. Quand il fut arrivé en Sicile, & qu'il eut appris le siége de Naples, & l'extrémité de la disette, où cette Place étoit réduite, il se résolut de la secourir. Mais comme il avoit peu de monde, il s'avisa d'un artifice; c'est qu'il assembla le plus de vaisseaux qu'il put dans la Sicile, lesquels il chargea de grains, & d'autres provisions, à dessein de faire croire aux ennemis qu'ils portoient beaucoup de gens de guerre. Et c'est aussi ce que les Barbares s'imaginérent, sur le seul bruit qui avoit couru, qu'il étoit parti de Sicile une armée navale tres-formidable Pour moi, je croi
que

que si Démétrius eût été droit à Naples, il l'eût secourue, & eût dissipé les ennemis dans l'épouvante où ils étoient. Mais la crainte du danger l'en détourna, & le fit aborder à Rome, où il perdit beaucoup de tems à amasser des soldats. Mais comme ces soldats avoient déja été vaincus par les Barbares, ils lui refusérent de servir; ce qui l'obligea de retourner vers Naples, avec les seules troupes qu'il avoit amenées de Constantinople.

3. Il y avoit un autre Démétrius, Céphalien de Nation, qui avoit autrefois été Matelot, & qui avoit grande connoissance de la marine, & de tout ce qui concerne la Navigation. Son habileté en cét art lui avoit aquis tant de réputation dans les voiages qu'il avoit faits en Afrique, & en Italie, que Justinien lui avoit donné la Charge de Proviseur de Naples. Au commencement que le siége fut mis devant cette ville, il vomit des injures atroces contre Totila, avec la derniére insolence. Dans la suite du siége, & dans l'augmentation de la disette, il fut si hardi que de hazarder, par l'avis de Conon, d'aller seul dans une chaloupe trouver Démétrius, Maître de la milice, & il y arriva heureusement, conféra avec lui, le rassûra, & l'exhorta à continuer généreusement ses desseins. Totila qui étoit bien informé & du nombre, & de la qualité des vaisseaux, dont la flôte ennemie étoit composée, tint quantité de barques toutes prêtes; & au moment que les Romains abordérent au Port de Naples, il fondit sur eux, & les dissipa. Il en tua plusieurs, & en fit plusieurs prisonniers. Tous ceux qui pûrent décendre des navires dans les chaloupes, se sauvérent, & Démétrius Maître de la milice fut de ce nombre. Les vaisseaux, les hommes, & les marchandises tombérent entre les mains des Barbares, qui aiant trouvé Démétrius le Proviseur, lui coupérent la langue, & les mains, & le laissérent aller où il voulut. Voilà le châtiment dont Totila réprima l'insolence de ses injures.

CHAPI-

CHAPITRE VII.

1. Flôte des Romains battue par la tempête, & prise de Démétrius. 2. Il est forcé par le Vainqueur d'exhorter les Napolitains à se rendre. 3. Totila les y exhorte lui-même, & ils le font.

1. MAXIMIN prit terre à Syracuse, avec toute la flôte, y demeura en repos, par la crainte des dangers de la guerre, bien que Conon & les autres Chefs qui étoient pressez de la faim, le conjurassent de les secourir. Il perdit le tems dans ces frayeurs déplorables, jusqu'à ce qu'enfin épouvanté par les ménaces de l'Empereur, & émû par les reproches de tous les Romains, il envoia les troupes à Naples durant les rigueurs de l'hiver, soûs la conduite d'Hérodien, de Démétrius, & de Phazas. Aussi-tôt que cette flôte fut abordée à Naples, elle y fut battue d'une furieuse tempête. L'agitation des vagues étoit si violente, que les Matelots ne pouvoient plus se servir de leurs rames; & le bruit en étoit si horrible, qu'il empêchoit les hommes de s'entendre l'un l'autre. Les Barbares étant survenus au milieu d'un desordre si funeste, en tuérent, & en jettérent dans la mer autant qu'ils voulurent. Ils en gardérent quelques-uns, entre lesquels se trouva Démétrius Maître de la milice. Hérodien, & Phazas, dont les vaisseaux se trouvoient heureusement éloignez du Camp des Goths, eûrent moien de se sauver. Voila quelle fut la fortune de la flôte Romaine.

2. Totila jetta une corde au coû de Démétrius, & le traîna devant Naples, où il l'obligea d'exhorter les assiégez à se rendre, & à se délivrer de tant de miséres, en subissant le joug du Vainqueur, vû que l'Empereur n'étoit

n'étoit pas en état de les secourir, & qu'en perdant leur armée navale, ils avoient perdu leurs forces & leurs espérances. Démétrius répétoit tout ce que Totila lui prescrivoit. Quand les assiégez, qui étoient déja pressez par la faim, & accablez de fatigues, virent de leurs propres yeux le déplorable changement de la fortune de Démétrius, & qu'ils entendirent ce qu'il leur disoit, ils tombérent dans le desespoir, & s'abandonnérent aux gémissemens, & aux larmes. Comme ils étoient dans une étrange confusion, Totila les appela au haut des murailles, & leur fit ce discours.

3. *Ce n'est par aucun mécontentement que nous aions reçû de vous, que nous avons formé ce siége : c'est pour vous délivrer d'une fâcheuse domination, & pour reconnoître l'affection que vous avez témoignée envers nôtre Parti, en supportant avec tant de constance les mauvais traitemens de nos ennemis. Vous êtes les seuls de toute l'Italie, qui avez signalé vôtre zéle pour la Monarchie des Goths, qui n'avez obéï, que malgré vous, aux Romains. Nous considérons, autant que nous devons, vôtre fidélité, même dans ce siége, où vous vous trouvez malheureusement envelopez avec eux. Ce n'est pas à vous que nous en voulons ; & bien que vous y souffriez de grandes incommoditez, ce n'est pas à nous que vous devez vous en prendre. Ceux qui ne cherchent qu'à obliger leurs amis, ne doivent point être blâmez, lorsqu'ils ne peuvent empêcher que leurs bienfaits n'aient quelque chose de desagréable. N'appréhendez pas le ressentiment des Romains, & ne présumez pas qu'ils demeurent victorieux. Le tems ne manque jamais d'abatre ces prospéritez prodigieuses, que le caprice de la fortune a élevées. Au reste, pourvû que l'on nous rende la Place, nous permettrons à Conon, & à la garnison de se retirer où il leur plaira. Nous sommes prêts de les en assûrer avec serment, comme nous assûrerons tous les Citoiens de leur vie.* L'extrémité de la disette fit approuver ce discours aux Habitans, aux Gouverneurs, & aux Soldats ; mais l'inclination qui leur restoit pour l'Empereur, & l'attente de quelque secours leur firent demander un mois de tems. Totila, qui vouloit les

con-

convaincre, qu'ils n'avoient plus rien à espérer de la part des Romains, leur en accorda trois, & leur promit de ne point livrer d'assaut pendant ce tems-là, & de ne point faire de mine. Voila quels furent les termes de l'accord. Mais les assiégez, pressez par la faim, n'attendirent pas si long-tems, & reçûrent bien-tôt aprés Totila, & les Barbares. La réduction de Naples arriva sur la fin de l'hiver; & la fin de l'hiver fut aussi celle de la huitiéme année de la guerre, dont Procope écrit l'histoire.

CHAPITRE VIII.

1. *Bonté singuliére de Totila envers les vaincus.* 2. *Discours touchant la Justice, suivi d'une sévérité exemplaire.*

1. Lorsque Totila fut maître de Naples, il fit paroître envers ce Peuple assujetti, une bonté dont on n'auroit pas crû qu'un ennemi & un Barbare eut été capable. Comme la faim avoit épuisé leurs forces, & qu'il appréhendoit qu'ils ne se laissassent accabler, en prenant tout-à-coup une trop-grande quantité de nourriture, il mit des Gardes aux portes pour les empêcher de sortir, & il distribua lui-même les vivres par une sage œconomie, beaucoup moins que l'appetit de chacun n'en demandoit, en ajoûtant si peu de jour en jour, que l'augmentation étoit presque imperceptible. Quand leur santé fut rétablie, il ouvrit les portes, & leur permit d'aller où il leur plairoit. Il mit Conon & ses Soldats sur des vaisseaux, avec toute sorte de liberté. Comme ils avoient honte d'aller à Constantinople, ils souhaitoient de prendre la route de Rome. Mais le vent étant contraire, ils eûrent peur que l'orgueil, que la victoire inspire naturellement,

lement, ne fit violer à Totila la parole qu'il leur avoit donnée. Ce Prince s'étant apperçû de leur défiance les rassûra, & leur confirma avec un serment solennel les promesses qu'il leur avoit faites, & leur permit d'aller dans l'armée des Goths, d'y achêter les vivres, & les autres choses qui leur seroient nécessaires. Le vent continüant toûjours contraire, il leur donna des chevaux, des provisions, & une escorte, Il fit ensuite démolir une partie des murailles de la Ville, afin que si les Romains la reprenoient, elle ne leur servît plus de retraite. C'est ainsi qu'il aimoit-mieux faire la guerre à découvert, que d'user de déguisemens & d'artifices.

2. Environ le même tems, un certain Romain, natif de Calabre, se vint plaindre de ce qu'un Garde avoit violé sa fille. L'accusé aiant avoüé le crime, Totila qui desiroit le punir, commanda de le mener en prison. Les principaux de la Nation, qui craignoient qu'un si vaillant homme ne fût condamné à la mort, allérent demander sa grace. Totila, aprés avoir écouté leurs priéres, sans les avoir interrompus, leur répondit en ces termes. *Ce n'est pas que je me laisse emporter à la cruauté, ni que je me plaise aux supplices de ceux de ma Nation, que je vous fais ce discours; mais c'est que j'apprêhende qu'il ne nous arrive quelque malheur. Je say bien qu'il y a plusieurs personnes dans le monde qui changent les noms des choses, & qui leur en imposent de tout contraires à leur nature. Ils appélent humanité la licence, qui corrompt les plus saintes loix; & ils appélent sévéres & fâcheux, ceux qui tiennent la main à l'exécution des Ordonnances, & ainsi ils trouvent des couleurs specieuses, pour déguiser leurs crimes, & pour s'assûrer de l'impunité. Je vous prie de ne vous pas perdre, en voulant sauver un coûpable; & étant innocens, comme vous etes, de ne pas devenir ses complices. J'estime qu'il n'y a point de différence entre celui qui commet un crime, & celui qui en empêche le châtiment, Faites, je vous prie; réfléxion, en jugeant de cette affaire, que vous avez à choisir, ou de ne pas soustraire un accusé à la Justice,*
ou

ou de vous priver du fruit de la victoire. Considérez qu'au commencement de cette guerre nous avions des Soldats aguerris & courageux, des finances innombrables, une quantité infinie de chevaux, & d'armes, & des Places bien fortifiées & bien munies, qui sont des choses d'une tres-grande importance dans la guerre. Cependant, pour avoir suivi Théodat, qui avoit plus de passion pour l'argent, que d'amour pour la justice, nous avons attiré la colére de Dieu sur nous. Vous savez dans quels malheurs nous sommes tombez depuis, & par quelle sorte de gens nous avons été vaincus. Maintenant Dieu, satisfait du châtiment qu'il a tiré de nos fautes, remet la prospérité dans nos affaires, & surpasse nos espérances par ses bienfaits. Aprés que nous avons remporté des avantages, ausquels nous n'osions prétendre; ne vaut-il pas mieux les conserver par une observation exacte de la justice, que de les perdre par nôtre injustice, & que de nous rendre nous-mêmes les auteurs de nôtre malheur? Il est impossible que les expéditions militaires réüssissent heureusement à ceux qui commettent des violences. La fortune de la guerre s'accommode aux mœurs des particuliers. Les gens de commandement vaincus par ces raisons de Totila, se désistérent de la priére qu'ils lui avoient faite en faveur du Garde accusé, & le lui abandonnérent. Peu aprés il le condamna à la mort, & donna son bien à la fille qu'il avoit outragée.

CHAPITRE. IX.

1. Licence des gens de guerre. 2. Misére des Italiens. 3. Lettre de Totila au Sénat de Rome. 4. Prêtres Ariens chassez. 5. Siége d'Otrante.

1. PENDANT que Totila se rendoit célébre par ces belles actions, les Capitaines & les soldats Romains pilloient les Sujets de l'Empire, & s'abandonnoient

donnoient à la licence, & à la débauche. Les gens de commandement avoient dans leurs garnisons des femmes prostituées, & ils passoient les jours entiers dans les festins. Les soldats méprisoient insolemment les ordres de leurs Chefs, & ne gardoient plus de discipline.

2. Les Italiens souffroient de grandes vexations des deux armées. Ils étoient chassez de leurs terres par les Goths, & privez de leurs meubles par les Romains. Ils étoient chargez de coups par la violence des soldats, & consumez par la nécessité de la famine. Les gens de guerre, qui n'avoient ni la force, ni le courage de les garentir des mauvais traitemens des ennemis, étoient si emportez dans leurs desordres, qu'ils leur donnoient sujet de regréter les Barbares. Constantien ne sachant que faire, écrivit à Justinien, qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour supporter le poids de la guerre. Les autres Chefs déclarérent pareillement, comme par une commune résolution, qu'ils ne pouvoient plus la continuer. Voilà l'état où étoient alors les affaires d'Italie.

3. Totila écrivit dans le même-tems au Sénat de Rome. Voici à peu prés le sens de la lettre. *Ceux qui offensent leurs proches par inconsidération & par imprudence, sont en quelque sorte dignes de pardon, parce qu'ils trouvent leur excuse dans la cause-même de leur faute; mais ceux qui leur font une injustice à dessein, ne peuvent avoir de defense, puisque leur intention est mauvaise aussi bien que leur action. Avisez donc, s'il vous plaît, de quelle maniére vous soûtiendrez tout ce que vous avez fait contre les Goths. Direz-vous que vous n'aviez aucune connoissance des bienfaits de Théodoric & d'Amalasonte, ou que vous en avez perdu la mémoire? Ni l'un ni l'autre n'est véritable. Il n'y a pas si longtems qu'ils ont exercé envers vous leur libéralité Roiale, & qu'ils l'ont exercée, non pas en des sujets de néant, mais en des affaires les plus importantes du monde. Vous savez avec quelle douceur les Goths ont traité les Italiens, & vous apprendrez, ou par le rapport d'autrui, ou par vôtre propre expérience,*

vlence, comment les Grécs en usent à l'égard de leurs sujets. Je croi que vous les avez fort bien reçûs; mais si vous n'avez oublié les impôts qui ont été établis par Aléxandre, vous n'ignorez pas qu'en les recevant, vous avez reçû de méchans amis, & de méchans hôtes. Je ne vous parle point des Soldats, ni de leurs Chefs. Vous n'avez pas plus à vous loüer de leur civilité ou de leur courage, qu'ils n'ont à se vanter de la prospérité, & de la gloire où ils ont élevé leurs affaires. Que personne n'attribue ces reproches que je leur fais, ou à une vanité de jeune homme, ou à un orgueil de Barbare; car je ne regarde pas leur défaite comme un effet de nôtre valeur; je ne la regarde que comme une peine des injustices qu'ils vous ont faites. Certainement ce seroit une chose bien ridicule, que tandis que Dieu venge vos injures, vous voulussiez continuer à les souffrir. Faites donc quelque chose qui vous justifie envers les Goths, & qui les oblige à vous pardonner; c'est à dire, n'attendez pas la fin de la guerre; & prenez une bonne résolution de rentrer dans nôtre amitié, sans vous amuser à ces vaines & légéres espérances qui vous retiennent. Totila donna cette lettre à des prisonniers, pour la porter au Sénat; mais Jean empêcha ceux qui la reçûrent d'y faire réponse; ce qui obligea Totila d'en envoier plusieurs copies, & d'y insérer des promesses & des sermens, que les Romains ne recevroient point de mauvais traitement. Je ne saurois dire qui furent ceux qui portérent ces copies; mais elles furent affichées durant la nuit aux Places publiques, & aux lieux les plus fréquentez de la Ville, & elles vinrent par cette voie à la connoissance du Peuple.

4. Les Capitaines Romains, qui avoient les Prêtres Ariens pour suspects, les chassérent tous de Rome.

5. Totila envoia au premier bruit de cette nouvelle une partie de ses troupes dans la Calabre, avec ordre de tenter de prendre le Fort d'Otrante; & la garnison aiant refusé de se rendre, il commanda d'y mettre le siége, & marcha vers Rome avec ses principales forces. Justinien fort inquiété de tant de fâcheux acci-

 dens,

dens, renvoia Bélisaire en Italie, quoi qu'il fût vivement pressé par les Perses. En cét endroit l'hiver finit, & la neuviéme année de la guerre, dont Procope continue le récit.

CHAPITRE X.

1. Bélisaire retourne en Italie, & sauve Otrante. 2. Totila use d'adresse, pour reconnoître l'état de son armée. 3. Il prend Tibur.

1. BÉLISAIRE partit donc pour l'Italie; & comme il avoit fort peu de soldats, & qu'il n'avoit pû séparer ceux qu'il commandoit d'avec le reste de l'armée, qui étoit destinée contre les Perses, il parcourut toute la Thrace, & il y leva, à force d'argent, quelques Volontaires. Vitalius, Maître de la milice d'Illirie, se joignit à lui par l'ordre de l'Empereur; & aiant ensemble ramassé quatre-mille hommes, ils allérent à Salone, dans l'intention de marcher vers Ravenne, & d'y faire la guerre le mieux qu'il lui seroit possible. Ils ne pouvoient entrer dans la Calabre, ni dans la Campanie, sans que les Goths le sûssent; & ils n'osoient leur donner bataille, parce que les forces n'étoient pas égales. Ceux qui gardoient le Fort d'Otrante n'aiant plus de vivres, composérent avec les assiégeans, & promirent de se rendre dans un certain jour; mais quatre jours auparavant Bélisaire y envoia Valentin, avec des provisions pour un an, & une garnison toute fraîche. Les Goths qui se reposoient sur la foy de la Capitulation, ne faisoient pas si bonne garde que de coûtume; de sorte que quand ils virent la flôte ennemie dans le Port, ils s'éloignérent un peu de la Place, & mandérent à Totila ce qui leur étoit arrivé. Voilà le danger que le Fort d'Otrante courut, & qu'il évita.

2. Quel-

2. Quelques soldats de Valentin aiant voulu faire des courses, rencontrérent les ennemis, avec qui ils en vinrent aux mains, furent défaits, & plusieurs contraints de se jetter dans la mer; desorte qu'il en périt cent-soixante & dix en cette rencontre. Valentin aiant retiré d'Otrante l'ancienne garnison, qui étoit accablée de maladies & de fatigues, & y en aiant laissé une autre toute pleine de vigueur, & des vivres pour une année, il fut à la Ville de Salone, d'où Bélisaire fit voile en même-tems, & étant abordé à Pole, il y demeura durant quelques jours, pour ranger ses troupes en bataille. Quand Totila sût son arrivée, il usa de cette adresse, pour savoir au vrai l'état de ses forces; c'est qu'il lui écrivit une fausse Lettre, sous le nom de Bon, Gouverneur de Génes, & néveu de Vitalien, par laquelle il le prioit de lui envoier un prompt secours, dans l'extrémité où il étoit. Il donna cette lettre à cinq hommes fort intelligens, & fort adroits, à qui il recommanda de visiter exactement l'armée de Bélisaire; & de lui en faire un rapport fidéle. Bélisaire les reçût humainement selon sa coûtume, & les chargea de dire à Bon, que bientôt il iroit avec toutes ses troupes le sécourir. Quand ils furent revenus au Camp, ils rapportérent que l'armée de Bélisaire étoit tout-à-fait foible & méprisable.

3. Totila prit dans ce même-tems la Ville de Tibur, par intelligence. Voici comme la chose arriva. Les Habitans qui faisoient garde aux Portes avec les Soldats Isauriens, qui y étoient en garnison, étant entrez en dispute avec eux, pour un sujet de peu d'importance, ils s'en séparérent, & appelérent les Goths dans la Place. Les Isauriens se ralliérent si heureusement, qu'ils sortirent sans recevoir de mal. Les Goths massacrérent tous les Habitans, avec leur Evêque, d'une maniére que je ne veux pas rapporter, bien que j'en sois informé, afin de ne pas laisser à la postérité un monument, & un exemple d'une cruauté si barbare. Catelle, qui étoit si considérable parmi les Italiens, eut

le malheur d'étre envelopé dans ce massacre. Les Goths s'étant rendu maîtres du Tybre, il ne fut plus possible aux Romains de conduire dessus, les provisions qu'ils avoient accoûtumé de tirer de la Toscane ; car Tibur étant assis à six-vingt stades au dessus de Rome, il servoit à arrêter ceux qui y vouloient aller par eau.

CHAPITRE XI.

1. Harangue de Bélisaire. 2. Les Illiriens quittent le parti de l'Empereur. 3. Vitalius dresse une embuscade aux Goths, & les défait. 4. Bélisaire envoie du secours à Auxime. 5. Ce secours en sort aprés y être entré, & est battu en sortant. 6. Totila s'efforce inutilement de prendre Pisaure. 7. Il assiége Ferme & Ascule.

1. VOILA pour ce qui regarde Tibur. Bélisaire étant arrivé à Ravenne avec sa flôte, y assembla les Goths qui s'y trouvérent, & les soldats Romains, & leur parla à peu prés en ces termes. *Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on perd, par une mauvaise conduite, le fruit des plus glorieux exploits. Il semble que ce soit la fâcheuse destinée des grandes affaires, que les ouvrages des plus excellens hommes soient ruinez par les méchans. Comme ce malheur est arrivé à l'Empereur, il souhaite avec passion de le réparer, & il a bien voulu interrompre pour un peu de tems le cours de ses victoires contre les Perses, afin de m'envoier, pour apporter du reméde aux maux que les gens de commandement ont causez, en manquant à ce qu'ils devoient faire, ou à l'égard des soldats, ou contre les ennemis. Ne commettre jamais de faute, est une perfection, dont les hommes ne sont pas capables, & qui surpasse les forces de leur nature ; mais réparer celles qu'on a commises, c'est une vertu fort digne d'un grand Empereur, & fort utile aux Sujets qu'il honore de sa bienveillance. Il ne se contentera pas de vous délivrer des misères*

stres que vous souffrez, mais il vous donnera des marques tres-certaines d'une particuliére affection, ce qui est le plus grand bonheur qui puisse arriver aux hommes. Puisque je suis venu ici dans le dessein de vous procurer ces avantages, il est bien juste que vous vous mettiez en état de les recevoir. Que ceux qui ont des parens, ou des amis dans le parti de Totila, fassent leurs efforts pour les en retirer au plûtôt, en leur déclarant les bonnes intentions de l'Empereur. Ainsi vous goûterez les fruits de la paix, & vous ressentirez les effets de la libéralité toute Roiale de vôtre Souverain : car ce n'est pas dans le dessein de faire la guerre que je suis venu, ni d'exercer la rigueur des armes contre des Sujets de l'Empire. Que si quelques-uns refusent de prendre le bon parti, & si quelques autres se déclarent contre nous, il faudra, quoi qu'à regret, que nous les traitions comme ennemis. Cette harangue de Bélisaire ne fit passer dans son parti pas un des ennemis, ni Goths, ni Romains.

2. Il envoia ensuite dans l'Emilie, Thorimuth un de ses Gardes, & Vitalius avec quelques soldats Illiriens, pour sonder les Places du Païs. Vitalius alla, suivant cét ordre, à Boulogne, où il s'arrêta, aprés s'être assûré d'un petit Fort qui en est proche. Peu de tems aprés les Illiriens qu'il commandoit s'en retournérent en leur Païs, bien qu'ils n'eussent reçû aucun mauvais traitement; & ils envoiérent s'excuser à Justinien, sur ce que l'on ne leur avoit point paié plusieurs montres qui leur étoient deuës, depuis qu'ils servoient en Italie, & sur ce que durant leur absence, les Huns avoient fait irruption dans leur Païs, & avoient enlevé leurs femmes & leurs enfans; ce qui, joint à la famine qu'ils souffroient en Italie, les avoit contrains de se retirer en leurs maisons. L'Empereur fut d'abord fâché de leur retraite, il la leur pardonna néanmoins ensuite.

3. Totila aiant appris le départ des Illiriens, envoia quelques troupes à Boulogne pour enlever Vitalius; mais Vitalius & Thorimuth dressérent une embuscade à ces troupes, en taillérent une partie en piéces, & mi-

rent l'autre en déroute. Il y eût un Illirien, nommé Nazaris, qui étoit célébre parmi ceux de sa nation, où il avoit souvent commandé, qui se signala en cette occasion, par de merveilleux exploits de courage. Thorimuth retourna à Ravenne, où étoit Bélisaire.

4. Ce Général choisit alors trois de ses Gardes, Thorimuth, Ricilas, & Sabinien, & il les envoia avec mille hommes à Auxime, pour secourir Magnus, & les Romains qui y étoient assiégez. Aiant été si heureux que d'y entrer durant la nuit, sans être apperçûs par les assiégeans, ils se resolurent de les incommoder par de fréquentes sorties. Et comme ils sûrent dés le lendemain qu'il y avoit proche des murailles un parti des ennemis, ils sortirent à dessein de les attaquer; mais pour ne le pas faire mal à propos, ils envoiérent auparavant en découvrir le nombre & la force. Ricilas, qui pour lors étoit yvre, ne voulut pas souffrir que ceux qui avoient été choisis pour ce sujet, y allassent, & à l'instant il poussa son cheval pour aller seul découvrir les ennemis. Il rencontra trois Goths dans un endroit plein de rochers & de précipices, où il s'arrêta, & se mit en défense en homme de cœur; mais comme il vit qu'il étoit prêt à être envelopé, il s'enfuït. Son cheval étant tombé dans un lieu fort raboteux, les Barbares poussérent un grand cri, & tirérent en même tems sur lui une grande quantité de traits. Thorimuth accourut à son secours, dissipa les Goths, & remporta Ricilas tout percé de coups, & digne d'une mort plus honorable. Thorimuth & Sabinien aiant depuis tenu conseil avec Magnus, ils jugérent qu'il n'étoit pas à propos de demeurer plus long-tems à Auxime, parce que leurs forces n'étant pas égales à celles des assiégeans, ils ne serviroient qu'à consumer les provisions, & à avancer le tems de la réduction. Ils résolurent donc de partir la nuit suivante, avec mille hommes.

5. Au moment même qu'ils prirent cette résolution, un Déserteur en alla donner avis aux Goths. Ce

qui

qui fut cause que Totila choisit deux-mille des plus braves de ses soldats, & s'empara de toutes les avenues de la Ville, à trente stades aux environs. S'étant ainsi placez, ils attendirent les ennemis, qui arrivérent sur le minuit. Ils les chargérent, & ils en tuérent deux cens. Thorimuth & Sabinien se sauvérent à Arimini, à la faveur des ténébres.

6. Il y a deux Bourgs sur le bord du Golphe Ionique entre Auxime & Arimini, dont l'un s'appele Pisaure, & l'autre Fanum, desquels Vitigis brûla les maisons, & démolit la moitié des murailles, au commencement de la guerre, afin que les Romains ne pussent s'en emparer. Bélisaire jugeant que celui de Pisaure lui seroit commode, à-cause des pâturages qui sont à l'entour, résolut de s'en saisir; & pour cét effet il envoia durant la nuit des personnes affidées, prendre la mesure des portes, & en aiant commandé de fort justes, il les envoia à Thorimuth, & à Sabinien, avec ordre de les attacher promptement, & de se fermer le plus diligemment qu'il leur seroit possible, en réparant les ruines des murailles avec de la terre, des pierres, & toutes les autres matiéres qu'ils pourroient trouver. Mais Totila aiant eû avis qu'ils y travailloient, alla avec des forces considérables pour les en empêcher. Aprés avoir inutilement fait ses efforts, il s'en retourna en son Camp qui étoit devant Auxime. Les Romains se tenoient dans la Ville, & n'osoient plus faire de sorties. Bélisaire envoia à Rome deux de ses Gardes, dont l'un se nommoit Artasire, & étoit Persan; & l'autre se nommoit Barbation, & étoit de Thrace, afin de la garder avec Bessas qui y commandoit, & il leur défendit d'en sortir, ni d'attaquer l'ennemi.

7. Totila bien informé que les Romains n'avoient pas des troupes suffisantes pour lui résister, se résolut de forcer les Places. S'étant donc campé dans le Picentin, il mit le siége devant les Châteaux de Ferme, & d'Ascule, sur la fin de l'hiver, qui termina la dixiéme

année de la guerre, qui fait le sujet de l'Histoire qu'écrit Procope.

CHAPITRE XII.

1. Bélisaire écrit à l'Empereur, pour lui demander du secours. 2. Jean, porteur de sa lettre, au lieu de faire des pressantes instances pour son secours, épouse la fille de Germain. 3. Totila prend diverses Places & manque Pérouse.

1. BÉLISAIRE n'aiant aucun moien de secourir les assiégez, dépêcha à Constantinople, Jean néveu de Vitalien, & le conjura d'en revenir avec le plus de diligence qu'il lui seroit possible, aprés qu'il auroit prié l'Empereur d'envoier des troupes, de l'argent, des armes, & des chevaux. Les soldats, qui étoient réduits à un petit nombre, refusoient de combatre, & se plaignoient de ce que l'on ne leur paioit pas leur solde, bien qu'ils fussent dans une extréme indigence. Leur plainte étoit appuiée sur un fondement tres-véritable. La lettre que Bélisaire écrivit à Justinien étoit conceue en ces termes. *César, nous sommes arrivez en Italie sans hommes, sans chevaux, sans armes, & sans argent. Il nous est impossible de continuer la guerre dans la disette de toutes ces choses. Nous avons couru la Thrace & l'Illirie, pour y lever des soldats; mais nous n'y en avons trouvé qu'un petit nombre, qui sont tout nuds, & qui n'ont ni expérience, ni courage. Ceux qui sont demeurez ici n'ont ni la force, ni la hardiesse de s'opposer à l'ennemi. Comme ils en ont souvent été battus, ils en évitent toûjours la rencontre. Il n'est pas possible de tirer de l'argent de l'Italie, parce qu'elle est sous la puissance des Goths. Nous ne saurions commander aux soldats, à-cause que nous ne les avons pas paiez. Il ne faut pas vous dissimuler qu'une partie de ceux qui servoient dans vôtre armée sont passez dans celle des ennemis.*

mis. Que s'il suffisoit, pour achéver heureusement cette guerre, que Bélisaire vint en Italie, les affaires sont en bon état, car je suis dans le milieu; mais si vous voulez vaincre, il faut d'autres préparatifs. Il n'y a point de Capitaine sans soldats. Nous avons besoin de Lanciers, d'Archers, de gens couverts de boucliers, & de troupes de Huns, qu'il faut paier contant. Voilà ce que la lettre de Bélisaire contenoit.

2. Jean étant arrivé à Constantinople négligea le soin de l'affaire pour laquelle il étoit venu, & épousa la fille de Germain, néveu de l'Empereur.

3. Cependant les Forts de Ferme & d'Ascule se rendirent à Totila; qui étant entré dans la Toscane, mit le siége devant Spoléte, & devant Assise. Hérodien commandoit la garnison de Spoléte, & Sisifride celle d'Assise. Ce dernier étoit Goth, mais néanmoins tres-affectionné au service de l'Empereur. Hérodien promit de rendre la Ville dans trente jours, s'il n'étoit secouru auparavant, & donna son fils en ôtage, & il exécuta la capitulation, lorsque le terme en fut expiré. Quelques-uns disoient qu'il n'avoit rendu cette Place, que par la haine qu'il portoit à Bélisaire, depuis que ce Général l'avoit ménacé de lui faire rendre compte de ses actions. Voilà comment la Ville de Spoléte fut réduite. Sisifride aiant perdu la plusspart de ses gens en diverses sorties, mourut lui-même, aprés quoi les Habitans d'Assise se rendirent. Ensuite Totila somma Cyprien, de lui ouvrir les portes de Pérouse, & ces sommations furent accompagnées de ménaces, s'il refusoit; & de promesses, en cas qu'il obeït. Mais quand il vit que ses ménaces & ses promesses étoient également inutiles, il corrompit un de ses Gardes, nommé Uliphe, pour le tuer. Ce Garde aiant rencontré Cyprien seul, il le tua en trahison, & se sauva chez Totila; mais les Habitans étant demeurez fermes dans l'obéïssance de Justinien, même aprés la mort de leur Gouverneur, les Goths résolurent de lever le siége.

CHAPITRE XIII.

1. Siége de Rome. 2. Grande disête dans la Ville. 3. Siége de Plaisance. 4. Céthégus quitte Rome. 5. Jugement de Procope sur la conduite de Bélisaire. 6. Ce Général va de Ravenne à Dyrrachium, où il reçoit du secours.

1. TOTILA s'étant approché de Rome, se disposa à y mettre le siége. Il ne fit point de mal aux Païsans, au contraire il leur commanda de labourer la terre comme auparavant, à la charge de lui paier les mêmes droits qu'ils avoient accoûtumé de paier aux propriétaires & à l'épargne. Un parti de Goths s'étant approché des murailles, Artasire & Barbation sortirent, contre l'avis de Bessas, pour l'aller charger. Ils en tuérent d'abord plusieurs, mirent les autres en déroute, & s'engagérent si avant à la poursuite, qu'ils tombérent dans une embuscade, où ils perdirent une grande partie de leurs gens, & d'où ils ne se sauvérent qu'avec peine. Depuis ce tems-là ils n'osérent plus faire de sorties, bien qu'ils fussent vivement pressez par les assiégeans.

2. La famine devint tout-à-fait cruelle, étant impossible de tirer des vivres de la campagne, ni d'en recevoir par mer. Depuis que les Goths avoient pris Naples, ils avoient amassé de diverses Isles voisines grande quantité de Vaisseaux, avec lesquels ils tenoient toute la mer, & arrétoient les Navires qui apportoient des blez de Sicile.

3. Totila envoia des troupes dans l'Emilie, pour prendre Plaisance, ou par composition, ou de force. C'est la Capitale du Païs; elle est bien fortifiée; elle est assise sur le Pô; & elle étoit la seule qui fût demeurée dans l'obéïssance des Romains. Les Goths aiant som-

ſommé la garniſon de la rendre à Totila, & en aiant été refuſez, ils l'aſſiégérent, ſachant bien qu'elle manquoit de vivres.

4. Céthégus Patrice, & le premier du Sénat, aiant été ſoupçonné par les Chefs de l'armée, d'avoir deſſein de rendre les ennemis maîtres de Rome, il ſe retira à Centelles.

5. Béliſaire, qui craignoit extrémement la priſe de Rome, & la ruïne entiére des affaires de l'Empire dans l'Italie, ſe réſolut de ſortir de Ravenne, d'où il ne pouvoit ſecourir les aſſiégez, & de s'emparer de quelques petites Places, d'où il tâcheroit au moins de les ſoûlager. Il ſe repentoit d'être venu à Ravenne par le conſeil de Vitalius, & il croioit avoir en cela cauſé du préjudice aux intérêts de Juſtinien, parce qu'en s'enfermant dans cette Place, il avoit laiſſé l'ennemi maître de la Campagne, & arbitre de la maniére de faire la guerre. Pour moi, je m'imagine que Béliſaire prit de mauvais conſeils, à-cauſe que les Romains devoient devenir miſérables, par un ordre ſecret de la Providence; ou bien que ſi ſes conſeils furent ſalutaires, Dieu en détourna les effets, à-cauſe de la protéction qu'il vouloit donner à Totila & aux Goths. Il n'arrive jamais de malheurs à ceux que le Ciel favoriſe; leurs plus mauvais deſſeins ſont ſuivis d'heureux évenemens; au contraire, la prudence abandonne ceux qui ſont miſérables, & la Juſtice éternelle, qui prépare leur ſupplice, leur ôte la lumiére qui ſeroit néceſſaire pour l'éviter. Que s'ils prennent de ſages réſolutions, les ſuites ne laiſſent pas d'en être fâcheuſes; mais je ne ſuis pas aſſûré de la vérité du Jugement que je fais de ces choſes.

6. Béliſaire aiant confié la garde de Ravenne à Juſtin, & à un petit nombre de ſoldats, alla par la Dalmatie à Dyrrachium, & y attendit avec impatience les troupes que l'on lui devoit envoier de Conſtantinople. Il fit auſſi à l'Empereur un récit fidéle de l'état de ſes affaires. Un peu aprés ce Prince envoia Jean, néveu

de Vitalien, & Isàc l'Arménien, qui étoit frere d'Aratius & de Narsez, avec une armée composée tant de Romains que de Barbares, qui se joignirent à Bélisaire dans Dyrrachium. Il députa aussi Narsez l'Eunuque, vers les Princes des Eruliens, pour les exciter à la guerre d'Italie. Il y en eut plusieurs de cette nation qui prirent les armes sous la conduite de Philimuth, & qui vinrent dans la Thrace, où ils furent mis en garnison, pour aller ensuite trouver Bélisaire au commencement du Printems. Jean, surnommé le Mangeur, étoit avec eux. Ils rendirent pendant leur marche, sans y penser, un service fort signalé aux Romains. Ils rencontrérent une grande troupe de Sclavons, qui aiant traversé le Danube, en ravageoient les bords, & y faisoient des prisonniers. Ils fondirent sur eux, leur donnérent la chasse, & remirent les prisonniers en liberté. Narsez trouva en cét endroit un certain impudent, qui avoit pris le nom de Chilbudius, illustre Romain, & autrefois Maître de la milice. J'en raconterai toute l'histoire.

CHAPITRE XIV.

1. *Eloge du véritable Chilbudius.* 2. *Imposture du faux.* 3. *Mœurs des Sclavons, & des Antes.* 4. *Fourberie découverte par Narsez.*

1. IL y avoit parmi les Officiers de la maison de Justinien un certain Chilbudius, homme de grand courage, & dont l'esprit étoit si fort élevé au dessus de l'amour du bien, que le mépris qu'il faisoit d'en amasser, lui tenoit lieu de grandes richesses. Justinien lui confia dans la quatriéme année de son régne, la conduite des troupes de la Thrace, & lui donna ordre de faire tous ses efforts, pour empêcher les Barbares de

de traverser le Danube, comme les Huns, les Antes, & les Sclavons l'avoient traversé autre-fois, & avoient fait ensuite d'horribles ravages. Chilbudius se rendit si redoutable aux Barbares, que durant trois ans qu'il exerça cette Charge, ils ne pûrent passer ce fleuve, au lieu qu'il le passa souvent lui-même, & remporta sur eux divers avantages. Sur la fin de la troisiéme année qu'il étoit dans ce Païs, aiant traversé le Danube comme de coûtume, mais n'aiant cette-fois-là que des forces médiocres, il fut rencontré par une multitude prodigieuse de Sclavons. Le combat s'étant échauffé, les Romains furent défaits; plusieurs demeurérent morts sur la place, & entr'autres Chilbudius. Depuis cela les Barbares ont fait des courses sur les terres des Romains avec toute sorte de liberté, & l'on a réconnu que toute la puissance de l'Empire n'étoit pas si capable de les réprimer, que la valeur d'un seul homme.

2. S'étant depuis élevé un différend entre les Antes & les Sclavons, ils en vinrent aux mains, & ces derniers demeurérent victorieux. Aprés la bataille un certain Sclavon fit prisonnier un jeune homme, qui se nommoit Chilbudius. Cét esclave fut fort affectionné au service de son maître, & il parut si courageux dans les occasions les plus périlleuses, qu'il se mit en tres-grande réputation. Environ le même-tems les Antes firent une irruption dans la Thrace, & en enlevérent plusieurs Sujets de l'Empire, entre lesquels il s'en trouva un, qui étoit d'un esprit fort subtil & fort adroit, & qui desirant avec passion de retourner dans son Païs, s'avisa de cette invention pour obtenir sa liberté. Il alla trouver son maître, qui étoit un homme plein d'humanité & de douceur; il le loua de la bonté de son naturel, l'assûra que Dieu le récompenseroit, & protesta de la vouloir lui-même reconnoître, & le rendre riche en peu de tems, pourvû qu'il suivît son avis. Il ajoûta que Chilbudius, qui avoit été autre-fois Maître de la milice Romaine, étoit prisonnier parmi les Sclavons, qui ne savoient pas que ce fût lui;
que

que s'il le rachêtoit, & le rendoit aux Romains, il en tireroit beaucoup d'honneur & de profit. Le Maître s'étant laissé persuader par ses paroles, alla avec lui chez les Slavons; car ces Barbares étoient alors en paix & en amitié ensemble. Aiant donné une somme d'argent considérable au Maître de Chilbudius, ils l'emmenérent. Quand celui qui l'avoit âchêté fut de retour chez lui, il lui demanda s'il étoit Chilbudius, Maître de la milice Romaine. Il déclara ingénument la verité, & dit, qu'il étoit Ante de Nation, qu'il avoit été pris par les Sclavons dans une bataille; mais que depuis qu'il étoit rentré en son Païs, il étoit devenu libre. Alors celui qui avoit paié sa rançon, commença à se plaindre, que l'on l'avoit trompé. Le Romain qui vouloit appaiser sa colére, & lui ôter en même-tems la connoissance de la vérité, afin que son retour n'en fût pas empêché, continua toûjours à soûtenir affirmativement que c'étoit le véritable Chilbudius, mais qu'il n'osoit en demeurer d'accord, parce qu'il étoit environné par les Barbares, mais qu'aussi-tôt qu'il auroit mis le pié sur les terres de l'Empire, non seulement il avoüeroit son nom, mais que même il en feroit gloire. Tout ce que je viens de dire se fit sans la participation des autres Barbares; mais quand l'affaire fut divulguée, ils prétendirent que c'étoit un intérêt public, & un notable avantage pour tous, que d'avoir en leur puissance un Maître de la milice Romaine.

3. Les Antes & les Sclavons n'obéissent pas à un Roi, mais ils vivent depuis long-tems soûs un Gouvernement populaire, & délibérent publiquement de tout ce qui concerne leurs intérêts. Ces deux Peuples observent les mêmes loix, & les mêmes mœurs. Ils ne reconnoissent qu'un seul Dieu, qui est celui qui a créé le Monde, & qui lance le Tonnerre, à qui ils sacrifient des bœufs, & d'autres victimes. Bien loin de faire dépendre la vie des hommes de la destinée, ils n'avoüent pas seulement qu'il y en ait; mais lors qu'ils

se

se voient en quelque danger, soit par la violence d'une maladie, ou par le sort des armes, ils promettent d'immoler une victime, quand ils en seront échapez, & ils ne manquent pas d'y satisfaire; alors ils croient tenir leur vie de la mort de la victime. Ils rendent aussi des honneurs aux Riviéres, aux Nymphes, & à d'autres divinitez, & ils leur presentent des sacrifices, d'où ils tirent des présages de l'avenir. Ils habitent dans de misérables chaumiéres, éloignées les unes des autres, & dont ils changent souvent. Ils font la guerre à pié, tenant en leurs mains de petits boucliers & de petits dards. Ils ne portent point de cuirasse; quelques-uns même n'ont ni tunique, ni manteau, mais ils se contentent d'un haut-de-chausses, lors qu'ils marchent contre l'ennemi. Ils parlent tous la même langue, & ont une taille & une mine toute semblable. Ils sont grands & robustes. La couleur de leur visage n'est pas fort blanche, ni celle de leurs cheveux fort blonde; elle ne tire pas aussi sur le noir, mais elle tire plûtôt sur le roux. Leur maniére de vivre est misérable & inculte, comme celle des Massagétes, toûjours dans l'ordure & dans la crasse. Leur esprit n'a ni malice, ni fourberie, mais beaucoup de la simplicité des Huns, aussi bien que du reste de leurs mœurs. Autrefois les Antes & les Sclavons n'avoient qu'un même nom; car l'antiquité les appeloit Sporades, d'un mot Grec, qui signifie dispersez, parce que leurs cabanes occupent une grande étendue de Païs, & ils couvrent en effet une grande partie d'un des bords du Danube. Voilà ce que j'avois à dire de cette nation.

4. Les Antes contraignirent donc alors cét Esclave de déclarer dans leur assemblée qu'il étoit Chilbudius, Maître de la milice Romaine, & ils le ménacérent de lui faire souffrir les plus cruels de tous les supplices, s'il étoit si hardi que de le nier. Sur ces entrefaites Justinien leur envoia une Ambassade, pour les prier d'aller dans une ancienne ville, appelée la Tour, qui avoit autrefois été bâtie par Trajan, sur le Danube, & qui de-

depuis long-tems étoit destituée d'Habitans. Il leur promit de leur donner cette Ville, & les terres qui en dépendoient, & d'entretenir leur amitié par une suite continuelle de presens & de largesses, s'ils se vouloient opposer aux fréquentes irruptions que les Huns faisoient sur les terres de l'Empire. Les Barbares promirent d'exécuter tout ce qu'il desiroit, pourvû qu'il eût agréable de consentir que Chilbudius, Maître de la milice Romaine, qu'ils avoient parmi eux, y demeurât toûjours, & y joüît de sa dignité. Cét Esclave enflé d'orgueilleuses espérances, assûroit qu'il étoit le véritable Chilbudius, & vouloit que tout le monde le crût. Narsez le rencontra, comme il alloit à Constantinople pour s'y faire reconnoître, & bien qu'il parlât Latin, & qu'il sût assez bien contrefaire le véritable Chilbudius, néanmoins il découvrit sa fourberie, & l'obligea de la confesser à la question, qu'il lui fit donner. Il le mena ensuite à Constantinople. Je reprens maintenant la suite de ma narration.

CHAPITRE XV.

1. Valentin & Phocas voulant incommoder les Goths, tombent dans un piége, où ils périssent avec leurs troupes. 2. Vigile, Evêque de Rome, y envoie du blé, qui est pris par les Goths. 3. Totila fait couper les mains à un Evêque.

1. PENDANT que l'Empereur étoit occupé à tout ce que je viens de raconter, Bélisaire envoia au Port de Rome, Valentin, & Phocas, qui étoit un de ses Gardes, & qui étoit fort habile en matiére de guerre, afin d'en garder le Fort, conjointement avec Innocent qui y commandoit, & d'incommoder les Goths par des courses. Valentin & Phocas envoiérent à Ro-

à Rome avertir Bessas, qu'ils étoient prêts d'attaquer le Camp des Goths, & le prier de le faire aussi attaquer par les plus courageux de ses soldats, afin de fondre en même-tems sur eux de deux côtez. Bien que Bessas eût trois-mille hommes dans sa garnison, il n'eut pas néanmoins la volonté d'en envoier alors contre l'ennemi. Valentin & Phocas firent seuls irruption, à la tête de cinq-cens hommes, & tuérent quelques-uns des ennemis; mais comme ils virent qu'il ne sortoit point de parti de Rome, ils se retirérent dans leur Fort. Ils envoiérent se plaindre à Bessas de sa négligence, & le prier de sortir avec toutes ses forces sur le soir, & l'assurer qu'ils fondroient en même-tems sur l'ennemi. Bessas refusa d'exposer ses troupes à la campagne. Valentin & Phocas étoient résolus d'attaquer les Goths avec un plus grand nombre de soldats, & ils étoient quasi prêts de sortir, lorsqu'un soldat de Bessas en alla avertir Totila, qui posa aussi-tôt en embuscade les meilleurs de ses hommes. Ainsi Valentin & Phocas tombérent dans le piége, & y périrent misérablement, avec la plufpart de leurs troupes.

2. Dans le même-tems, Vigile, Evêque de Rome, envoia plusieurs vaisseaux chargez de blé, dans l'opinion qu'il eut, que ceux qui les conduisoient, auroient assez d'adresse pour les faire aborder au Port; mais les Barbares en aiant eû avis, y entrérent les premiers, & se cachérent au pié des murailles, afin de prendre les vaisseaux, au moment qu'ils arriveroient. La garnison du Port s'étant apperçûe du dessein des ennemis, monta au haut des murailles, & remüa des habits, pour faire signe aux Matelots de ne pas avancer dans le Port, & d'aller plûtôt en tout autre endroit: mais comme ils ne comprenoient pas l'intention des soldats, & qu'ils croioient plûtôt qu'ils remüoient leurs habits en signe de joie, ils furent poussez dans le Port par le vent qu'ils avoient en poupe. Il y avoit plusieurs Romains sur ces vaisseaux, & entre autres, un Evêque nommé Valentin. Les Barbares

étant

étant sortis de l'endroit où ils s'étoient cachez, prirent les vaisseaux sans résistance, conduisirent l'Evêque devant Totila, & firent passer les autres par le trenchant de l'épée.

3. Totila aiant interrogé l'Evêque sur certaines choses qu'il souhaitoit de savoir, & l'aiant convaincu de ne pas dire la vérité, il lui fit couper les deux mains. Cette action arriva à la fin de l'hiver, qui fut aussi la fin de l'onziéme année de la guerre que Procope écrit.

CHAPITRE XVI.

1. Voiage de Vigile à Constantinople. 2. Réduction de Plaisance. 3. Charité du Diacre Pélage. 4. Il va trouver Totila, & confére avec lui.

1. VIGILE Evêque de Rome quitta la Sicile, où il avoit demeuré long-tems, & alla à Constantinople, où il étoit appelé par les ordres de l'Empereur.

2. Dans le même-tems, les Romains qui étoient assiégez dans Plaisance, furent réduits par la faim aux derniéres extrémitez; tellement qu'aprés avoir mangé de la chair humaine, ils furent enfin contrains de se rendre.

3. Rome, qui étoit assiégée par Totila, manquoit aussi de toutes sortes de provisions. Il y avoit dans le Clergé un Diacre, nommé Pélage, qui aiant demeuré long-tems à Constantinople, y avoit été honoré de l'amitié de Justinien, & en étoit revenu tout chargé de ses bienfaits. Durant le Siége il distribua ses biens avec une telle profusion pour le soûlagement des pauvres, qu'il releva beaucoup par cette libéralité toute extraordinaire, l'éclat de la réputation que ses autres

ver-

vertus lui avoient aquise. Les Romains étant extrémement preslez par la faim, le priérent d'aller demander un peu de tems à Totila, dans lequel, s'ils ne recevoient point de secours, ils lui ouvriroient leurs portes.

4. Pélage aiant accepté cette Ambassade, alla trouver Totila, qui le reçût avec beaucoup de civilité & d'honneur, & lui parla le premier en ces termes. *Bien que ce soit une coûtume commune à tous les Barbares d'honorer les Ambassadeurs, j'ai toûjours fait profession particuliére d'avoir de l'estime & du respect pour les personnes qui comme vous sont considérables pour leur vertu; mais je n'estime pas qu'il faille faire consister, ni l'honneur que l'on leur rend, ni le mauvais traitement qu'on leur fait, ou dans le bon visage, ou dans l'aigreur du discours: je croi que c'est plûtôt, ou dans l'expression sincére, ou dans le déguisement artificieux de la vérité. On traite honorablement un Ambassadeur, quand on lui découvre ingénument l'état des affaires; & au contraire, on le traite injurieusemeut, quand on le lui cache sous des paroles trompeuses. Pour ce qui est de vous, Pélage, vous obtiendrez de moy tout ce que vous desirerez, à la réserve de trois choses, dont il est à propos que vous ne fassiez point de mention, de peur qu'aprés en avoir été refusé, vous ne m'imputiez le refus, que vous ne devriez imputer qu'à vous-même. Vous savez que l'on n'a pas accoûtumé de réüssir dans les priéres que l'on fait hors de saison. Je vous avertis donc de ne point parler des Siciliens, des murailles de Rome, & des Esclaves qui se sont retirez parmi nous, parce que je ne puis pardonner aux Siciliens, ni conserver les murailles de Rome, ni rendre les Esclaves à leurs Maîtres. Quand vous aurez entendu la raison de ce refus, vous ne nous accuserez pas de le faire avec injustice. La Sicile étoit autrefois une Isle heureuse par la grandeur de ses richesses, & par l'abondance de ses grains, qui ne suffisoient pas seulement pour la subsistance de ses Habitans, mais qui fournissoient encore à tous les besoins de Rome. C'est pour cela que les Romains priérent Théodoric de n'y pas mettre une grosse garnison, afin de ne pas nuire à la liberté & au repos du Païs. Voilà l'état où étoit la Sicile, lorsque la flôte ennemie, qui n'étoit considérable, ni par le nombre*

nombre des combattans, ni par aucun autre avantage, entra dans ses portes. Les Siciliens ne nous avertirent point de ce qui se passoit; ils ne se renfermérent point dans leurs Forts; ils ne se préparérent point à se défendre; mais ils reçûrent volontairement cette flote, comme les plus infidéles de tous les Esclaves, qui n'attendoient que l'occasion de trouver un nouveau Maître, pour se soustraire à la puissance de leur Maître légitime. Depuis ce tems-là les ennemis en sont sortis comme d'une Forteresse, d'où ils ont inondé l'Italie, & Rome-même, où ils ont amené tant de blé de cette Isle, qu'il a suffi pour soûtenir un an de Siége. Voilà ce qui regarde les Siciliens, dont les actions sont si criminelles, qu'il n'est pas possible que les Goths les jugent dignes de la moindre grace. Pour ce qui est des murailles de Rome, nos ennemis s'y sont renfermez, sans oser paroitre à la campagne. Ils nous ont amusez de paroles & de promesses, & nous ont fait consumer beaucoup de tems par de longues & de fâcheuses remises, tandis qu'ils jouissoient de nôtre bien. Nous sommes obligez de pourvoir à ce que cela n'arrive plus à l'avenir; car ceux qui n'ont pas soin d'éviter une surprise, où ils sont une fois tombez, semblent y être plûtôt tombez par imprudence, que par malheur. J'ajoûterai qu'il vous sera utile que les murailles de Rome soient abbatues, parce que ni l'un ni l'autre des partis n'aiant plus de quoi se couvrir, il faudra qu'ils en viennent aux mains, & vous suivrez la fortune du vainqueur, sans souffrir les miséres de la famine. Je n'ai qu'un mot à dire des Esclaves qui se sont retirez chez nous. Si nous vous livrions presentement ceux qui en s'enrôllant dans nôtre milice, nous ont obligez à jurer que jamais nous ne les mettrions entre les mains de leurs premiers Maîtres, nous manquerions aux promesses que nous vous ferions à vous-mêmes, étant impossible que ceux qui violeront les paroles qu'ils auront données à des misérables, gardent celles qu'ils auront données à d'autres personnes, parce qu'ils portent par tout la perfidie, comme le propre caractére de leur esprit. Aprés que Totila eût parlé de la sorte, Pélage lui répondit.

Vous dites que vous honorez la qualité d'Ambassadeur, & que vous estimez ma personne, & puis vous me faites

la plus grande de toutes les injures. C'est maltraiter un Ambassadeur, que de le frapper au visage, ou que de lui faire quelque autre pareil outrage; mais c'est encore pis, de lui refuser ce qu'il demande. On n'a pas accoûtumé d'accepter la Charge d'Ambassadeur, afin d'être magnifiquement reçû par ceux que l'on va trouver, mais afin de négocier quelque chose qui soit utile à ceux de la part de qui l'on vient. Il seroit plus doux de souffrir quelque sorte d'insulte, & de remporter une partie de ce que l'on demande, que d'entendre les plus obligeantes paroles du monde, & de ne pouvoir rien obtenir. Je n'aurois garde de demander aucune des trois choses que vous avez exceptées, quand nous en aurions besoin; car quelle apparence y auroit-il de vous importuner sur un sujet, dont vous rejettez absolument la proposition, avant même que d'en avoir oüi les raisons? Je ne puis vous dissimuler, que vous faites bien voir par la haine implacable que vous déclarez aux Siciliens, qui n'ont point pris les armes contre vous, à quel traitement se doivent attendre les Romains qui les ont prises. Je ne vous ferai donc point de priéres; je me contenterai de les adresser à Dieu, qui fait d'ordinaire ressentir les effets de sa colére à ceux, qui méprisent fiérement les demandes des supplians.

CHAPITRE XVII.

1. Consternation des Romains. 2. Leur plainte. 3. Réponse de Bessas. 4. Description de la famine. 5. Histoire funeste d'un Romain, pere de cinq enfans.

1. PÉLAGE se retira, aprés avoir fait réponse. Quand les Romains virent qu'il n'avoit pû rien obtenir, ils tombérent dans une consternation que la famine augmentoit de jour en jour. Les soldats avoient encore quelque reste de provisions pour se soûtenir; mais les Habitans étoient réduits à une extré-

me

me disette, qui les obligea d'aller les larmes aux yeux, & les soûpirs au cœur, dire ces tristes paroles à Bessas, & à Conon, qui commandoient durant le Siége.

2. *Nous nous voions dans une telle misére, que quand nous prendrions quelque résolution contraire à vos intérêts, il nous seroit aisé de nous en excuser, puisque la nécessité porte avec elle sa justification. Comme nous n'avons plus de forces pour résister à l'ennemi, nous venons vous representer nôtre foiblesse, & la déplorer avec vous. Nous vous prions de nous écouter avec patience, de ne vous pas offenser de la liberté de nôtre discours, & de l'attribuer à l'excés de nôtre douleur. Ceux qui sont au desespoir ne peuvent plus garder de modération dans leurs actions, ni dans leurs paroles. Considérez, s'il vous plaît, que nous ne sommes ni Romains, ni vos alliez; que nous suivons des loix & des coûtumes contraires aux vôtres; que la premiére-fois que nous avons reçû les troupes de l'Empereur dans nôtre Ville, nous les y avons reçües malgré nous. Nous étions alors vos ennemis; nous prîmes les armes pour nôtre défense; & aiant été vaincus, nous devînmes les Sujets du vainqueur. Si vous voulez que nous vous servions, comme étant nos Maîtres, donnez-nous des alimens comme à vos Esclaves. Et si vous ne nous en pouvez donner qui nous fassent vivre commodément, donnez-nous-en du moins qui nous empêchent de mourir. Que si vous avez la volonté de nous en donner, & que vous n'en aiez pas le moien, mettez-nous en liberté; vous épargnerez la peine & la dépense de nos funérailles. Si vous nous voulez refuser cette grace, faites-nous au moins celle de nous tuer. Donnez-nous une sortie honnête de cette vie, une mort agréable qui nous délivre de tant de miséres.*

3. Bessas répondit à toutes ces plaintes, qu'il ne lui étoit ni possible de les nourrir, ni permis de les tuer, ni sûr de les renvoier. Il les assûra aussi que Bélisaire viendroit bien-tôt avec une armée, que l'Empereur envoioit de Constantinople; & il leur donna congé, aprés les avoir un peu consolez par cette espérance.

4. Cependant la famine qui croissoit toûjours, contrai-

craignoit de prendre des alimens fort nuisibles à la santé, & même contraires à la nature. Bessas & Conon vendoient chérement aux riches, le blé qu'ils avoient serré dans les fortifications, & les soldats celui qu'ils se retranchoient à eux-mêmes. La mine de blé coûtoit sept écus d'or. Ceux qui n'avoient pas assez de bien pour fournir à une si grande dépense, achêtoient la mine de son, le quart de ce que valoit celle de blé, & la nécessité du tems faisoit un méts délicat d'une telle nourriture. Les Gardes de Bessas vendirent un bœuf qu'ils avoient pris hors de la Ville, cinquante écus d'or. Ceux qui avoient un morceau d'un cheval mort, ou de quelque autre animal, étoient estimez heureux de se pouvoir remplir de cette chair. Tout le peuple n'avoit que des orties, qui croissoient proche des remparts, & dans des mazures. On les faisoit boüillir long tems, afin qu'elles n'écorchassent pas la bouche & le gosier. Tandis que les Romains eûrent de l'argent, ils achêtérent ainsi du blé, & du son. Quand l'argent leur manqua, ils portérent leurs meubles au marché. Lorsque les soldats n'eûrent plus de blé à vendre, & que les Habitans n'eûrent plus d'argent pour en achêter, ils eûrent tous recours aux orties. Mais comme ce n'étoit pas un aliment suffisant pour les soûtenir, leurs corps devinrent décharnez, leur teint plombé, & leurs visages affreux, & aussi terribles à voir que des spectres. Plusieurs tombérent en mangeant des orties, & moururent sur le champ. Quelques-uns mangérent des excrémens. D'autres n'aiant plus de chiens, de souris, ni de chats à manger, se tuérent eux-mêmes.

5. Un certain Romain, pere de cinq enfans, se voiant entouré de ces foibles & pitoiables créatures, qui lui demandoient de quoi vivre, en secoüant leurs habits, il leur commanda de le suivre, comme s'il leur en eût voulu donner; & sans gémir, sans faire paroître la douleur qu'il avoit dans le fond du cœur, il les mena à un Pont du Tybre, où il se couvrit le visage

avec sa robe, & se précipita en presence de ses enfans, & de tout le peuple. Les gens de Commandement vendirent aux riches la permission de sortir de Rome. Plusieurs dont les forces étoient épuisées moururent sur la mer, ou dans les chemins. D'autres furent pris & tuez par les ennemis. Voilà une fidéle image des miséres de cette Ville.

CHAPITRE XVIII.

1. Conseil de guerre. 2. Bélisaire arrive à Otrante, & dissipe les Goths par le bruit de son arrivée. 3. Totila garde étroitement les avenues de Rome. 4. Jean reprend la Calabre. 5. Tullien lui gagne l'affection des Peuples de la Brutie, & de la Lucanie. 6. Jean en vient aux mains avec Récimond, & le défait.

1. LORSQUE Jean & Isâc furent arrivez à Dyrrachium, & qu'ils eûrent joint leurs troupes à celles de Bélisaire, Jean proposa de traverser le Golphe Ionique, de faire le reste du chemin par terre, & de combattre tous ensemble les ennemis qu'ils rencontreroient dans leur marche. Bélisaire, qui croioit que cét avis étoit sujet à de grands inconvéniens, jugea qu'il étoit plus à propos qu'il allât seul avec ses troupes à Rome, & qu'il y allât par mer, à-cause que le chemin étoit plus court, & peut-étre plus aisé que par terre; & que Jean allât par la Calabre, & par le Païs circonvoisin, qu'il en chassât les Barbares, qui n'y avoient pas de forces considérables, & qu'aprés avoir réduit tout ce qui est au de-là du Golphe Ionique, il se joignît à lui sur les bords de la mer Tyrréme. Comme Rome étoit extrémement pressée, il estimoit que le moindre retardement en pouvoit causer la perte. Il considéroit aussi que le vent étant favorable, il pouvoit aller par mer à Rome en cinq jours; au lieu que les

les troupes n'y pouvoient arriver par terre qu'en quarante.

2. Aprés que Bélisaire eût donné cét ordre à Jean, il fit voile, & étant poussé par un grand vent, il arriva à Otrante. Les Goths qui y avoient mis le Siége, le levérent aussi-tôt qu'ils virent ce Général, & se retirérent à Brunduse, qui est une Ville sans murailles, à deux journées d'Otrante, sur le bord du Golphe Ionique. Comme ils se persuadoient que Bélisaire traverseroit le Détroit, ils envoiérent donner avis de son arrivée à Totila, qui à l'instant apprêta son armée, comme pour aller audevant, & manda aux Goths qui étoient dans la Calabre, qu'ils fissent tous leurs efforts pour boucher les passages. Depuis que Bélisaire fut parti d'Otrante avec un vent favorable, les Goths de la Calabre délivrez de la presence d'un si formidable ennemi, vécurent avec un peu moins de vigilance & de discipline.

3. Pour ce qui est de Totila, il demeura toûjours dans son Camp, & garda aussi étroitement les avenues de Rome qu'auparavant, pour empêcher d'y conduire des provisions. Il dressa aussi une machine sur le Tybre, de la maniére que je vais dire. A un endroit qui est éloigné de quatre-vingts-dix stades de la Ville, & où le lit de ce fleuve est fort étroit, il joignit les deux bords avec deux poûtres, sur lesquelles il éleva deux Tours, qu'il remplit des plus hardis & des plus courageux de ses soldats, pour arrêter les bateaux, qui porteroient des vivres.

4. Cependant Bélisaire étoit dans le Port, où il attendoit les troupes de Jean, qui aiant traversé la Calabre, sans que les Goths qui étoient à Brunduse en eussent avis, y prit deux Espions des ennemis, dont il fit mourir l'un sur le champ, l'autre se jetta à ses genoux, lui demandant la vie, & l'assurant qu'il ne lui seroit pas inutile. Jean lui aiant demandé quel service il lui pourroit rendre, s'il lui accordoit la vie; il lui répondit, qu'il lui donneroit le moien d'accabler les Goths à

 l'im-

l'improviste. Jean lui commanda de lui montrer les pâturages où étoient les chevaux. L'Espion aiant promis de le faire, ils y allérent à l'instant, & plusieurs braves hommes qui y étoient allez à pié, sautérent sur les chevaux, & coururent droit au Camp des Barbares, qui furent tellement épouvantez d'une irruption si soudaine, & si impréveue, que plusieurs n'aiant pas leurs armes, se laissérent tailler en piéces, & les autres s'enfuïrent vers Totila, à qui ils portérent la nouvelle de leur défaite. Jean tâcha de gagner l'affection des Peuples de la Calabre, en leur promettant avec des paroles fort douces, un traitement favorable. Etant ensuite parti fort promtement de Brunduse, il s'empara de Canuse, qui est une Ville assise dans le milieu de la Pouïlle, à cinq journées de Brunduse, en tirant vers Rome, & vers l'Occident, & à vingt-cinq stades de Cannes, si fameuse par la victoire que les Carthaginois y remportérent autrefois sur les Romains.

5. En cét endroit, Tullianus fils de Venantius, Romain, qui avoit un grand crédit parmi les Peuples de la Brutie, & de la Lucanie, aprés s'étre plaint à Jean des violences que les soldats exerçoient contre les Peuples, il lui promit, que si l'on en vouloit user avec plus de douceur à l'avenir, il rameneroit ces deux Provinces à l'obéïssance de Justinien, vû qu'elles ne s'étoient pas soûmises aux Ariens par leur inclination à vivre soûs leur domination, mais par aversion, pour les violences de l'armée Romaine, & qu'à l'avenir, l'on en tireroit le même impôt que par le passé. Jean promit à Tullianus de traiter les Habitans avec toute sorte d'humanité, & ils marchérent de compagnie. Depuis cela les soldats n'appréhendérent plus de piége de la part des Italiens, & ne trouvérent plus que de la soûmission dans tout le Païs, qui est sur les côtes du Golphe Ionique.

6. Quand Totila eut avis de toutes ces choses, il envoia trois-cens Goths bien choisis à Capouë, à qui il commanda de suivre les troupes de Jean, & il ajoûta

qu'il auroit soin du reste. Jean qui craignoit d'étre enveloppé, quitta le dessein d'aller trouver Bélisaire, & se retira dans la Brutie & la Lucanie. Il y avoit parmi les Goths un certain personnage fort célébre, nommé Récimond, à qui Totila avoit donné charge de garder le Détroit de Sylle avec des Goths, & avec quelques Romains, & quelques Maures deserteurs, qu'il commandoit. Jean devançant le bruit de son arrivée, par une diligence extraordinaire, fondit sur eux entre Regium & Vibone, & les chargea si brusquement, qu'il leur fit oublier leur ancienne valeur. Il les poursuivit jusqu'à une Montagne fort roide, & fort pierreuse; & devant qu'ils pûssent s'y rallier, il en tailla une partie en piéces, & reçût Récimond, & les autres à composition. Il s'arrêta en ce même lieu, aprés un exploit si remarquable. Cependant Bélisaire n'entreprenoit rien, mais il attendoit Jean avec impatience, & il se plaignoit de ce qu'aiant la fleur des troupes, il n'osoit hazarder d'en venir aux mains avec les trois cens hommes de la garnison de Capouë. Mais Jean desespérant de les forcer, se retira dans la Poüille, & se tint en repos à Cervarium.

CHAPITRE XIX.

1. Bélisaire se prépare à secourir Rome. 2. Il en vient aux mains avec les Goths. 3. Imprudence d'Isâc.

I. BELISAIRE, qui craignoit que les Romains pressez par la disette des vivres ne se portassent à quelque fâcheuse extrémité, soûhaitoit ardamment de les secourir; mais comme il n'avoit pas des forces assez considérables pour se presenter en pleine campagne à l'ennemi, voici le stratagême dont il s'avisa. Il

attacha deux bâteaux ensemble, sur lesquels il éleva une Tour, qui étoit plus haute que celle que les ennemis avoient bâtie sur le Pont. Il mit ensuite sur le Tybre deux cens barques pleines de soldats & de blé, & revêtues de planches où il y avoit des trous, afin que les soldats fussent à couvert, & qu'ils y pussent tirer. Il rangea sur les deux bords toute sa Cavalerie & toute son Infanterie, pour empécher l'ennemi d'aller au Fort du Port, où il avoit laissé sa femme, & tout ce qu'il avoit de plus cher, & dont il avoit confié la garde à Isâc, avec ordre exprés de n'en point sortir, pour quelque sujet que ce fût, parce qu'il n'avoit point d'autre Place, & que le reste du Païs étoit en la puissance des ennemis. Il monta ensuite sur un vaisseau, pour commander sa flôte, & fit approcher les deux bâteaux qui portoient la Tour, au haut de laquelle il mit un mortier plein de poix, de souffre, & d'autres matiéres combustibles. Le jour précédent il avoit mandé à Bessâs de faire une sortie, & de harceller l'ennemi; mais il refusa d'obéir, à-cause qu'il luy restoit un peu de blé. Il s'étoit emparé de tout celui que les Chefs avoient envoié de Sicile, & n'en aiant distribué qu'une petite partie au Peuple, il avoit détourné tout le reste, soûs prétexte que c'étoit la part des Soldats. Et comme il le vendoit chérement aux Sénateurs, il ne souhaitoit pas la fin du Siége.

2. Bélisaire & sa flôte alloient avec une grande fatigue contre le courant de l'eau. Les Goths ne venoient point audevant d'eux, mais ils se tenoient dans leur Camp. Lorsque les Romains furent proche du Pont, ils rencontrérent un Corps-de-garde qui étoit posé sur les deux bords de la riviére, & qui défendoit une chaîne que Totila y avoit fait tendre, afin d'en empêcher le passage. Ils tuérent d'abord quelques-uns des Barbares, donnérent la chasse aux autres, levérent la chaîne, & allérent droit au Pont, où ils trouvérent des Goths qui se défendirent courageusement du haut de leurs Tours. Il y en eut aussi quelques-uns qui sor-

tirent

tirent du Camp, & qui coururent vers le Pont. Alors Bélisaire commanda d'approcher les deux bâteaux qui portoient la Tour, & de l'attacher à une Tour que les ennemis avoient sur le Tybre du côté du chemin du Port, & de jetter les feux d'artifice. Cét ordre aiant été à l'instant exécuté, la Tour des ennemis fut brûlée, avec deux-cens hommes qui la gardoient, entre lesquels se trouva un Capitaine, nommé Osdas, qui étoit un des plus courageux de la Nation. Les Romains tirérent avec encore plus de vigueur sur les Barbares, & les mirent en déroute. Il s'en faloit peu qu'ils ne fussent maîtres du Pont, & ils se préparoient déja à le rompre, & à continuer leur chemin jusqu'à Rome, où ils n'avoient plus rien à craindre, lors qu'un Génie, ennemi de la grandeur de l'Empire, renversa de si bons desseins.

3. Pendant que ce que je viens de dire se passoit entre les deux armées, il se répandit un bruit, qui pour le malheur des Romains, alla jusqu'aux oreilles de Bessas. Ce bruit étoit, que Bélisaire étoit victorieux, qu'il avoit levé la chaîne, & mis les Barbares en fuïte. Isâc n'étant plus maître de son courage, & brûlant d'envie d'avoir part à cette gloire, courut au Port d'Ostie, sans se soucier des ordres de son Général. Il prit cent-cinquante hommes de la garnison, & alla fondre sur le Camp des ennemis, qui étoit défendu par un homme fort brave, nommé Rudéric, qui fut blessé d'abord. Les Barbares abandonnérent leur Camp, soit que ce fût une ruse, ou qu'ils s'imaginassent qu'Isâc fût suivi d'une armée nombreuse. Mais quand il y fut entré, & qu'il eût commencé à piller l'argent & le bagage, ils y revinrent, prirent Isâc, passérent quelques-uns de ses gens au fil de l'épée, & mirent les autres en fuïte. Bélisaire épouvanté de cette nouvelle, crut que sa femme étoit tombée entre les mains des ennemis, & que le Port étant pris, il ne luy restoit plus de lieu de retraite; de sorte que sans s'informer de la maniére qu'Isâc avoit été défait, & emmené par les

 Bar-

Barbares, il demeura tout interdit, ce qui ne luy étoit jamais arrivé. Il retira donc son armée, à dessein d'aller faire ses efforts pour reprendre le Port, & ainsi il manqua son entreprise. Quand il fut arrivé au Port, il reconnut l'extravagance d'Isâc, & la vanité de la peur dont il s'étoit laissé surprendre. Cette disgrace luy affligea l'esprit d'une douleur tres-sensible, & le corps d'une maladie tres-dangereuse, sa fiévre étant devenue si ardente, qu'il fut en grand péril de la vie. Peu de jours aprés, Rudéric étant mort de ses blessûres, Totila en eut tant de regret, qu'il commanda de tuer Isâc.

CHAPITRE XX.

1. Avarice & négligence de Bessas. 2. Trahison de quatre Isauriens. 3. Totila entre dans Rome. 4. Il est appaisé par Pélage.

1. BESSAS continuoit de s'enrichir, en vendant son blé plus cher de jour en jour, & en augmentant toûjours le prix, à mesure que la nécessité des achêteurs augmentoit. Comme il donnoit tous ses soins à ce commerce, il se soucioit fort peu de la fureté de la Ville. Les soldats s'abandonnérent à la licence; il y en avoit peu qui gardassent les murailles, & ceux qui les gardoient, le faisoient avec négligence, parce qu'ils n'avoient point d'Officier qui veillât sur eux, qui les visitât, ni qui fît la ronde. De plus il n'y avoit point d'Habitans qui fissent garde avec les soldats, parce qu'il n'en restoit qu'un petit nombre, & que ce petit nombre étoit abbatu de fatigues & de miséres.

2. Quatre Isauriens qui gardoient les murailles aiant pris l'occasion d'une nuit qu'ils étoient en faction, & que leurs compagnons se reposoient, décendirent du haut des créneaux, le long d'une corde, &

& allérent offrir à Totila de l'introduire dans Rome, & l'assurérent que l'entreprise étoit aisée. Aprés les avoir louez, & leur avoir promis récompense, s'ils exécutoient ce qu'ils proposoient, il envoia avec eux deux de ses gens, pour voir le lieu par-où ils vouloient faire entrer l'armée. Les Isauriens les menérent, & les firent monter par la corde, sans que personne les vît, & les priérent de rapporter à Totila, combien il étoit facile d'entrer dans Rome, & d'en sortir par cét endroit. Bien que Totila fût fort-aise de cét avis, néanmoins il n'y ajoûta pas une entiére créance. Les Isauriens étant revenus quelques jours aprés, pour l'exciter à exécuter le dessein, il envoia avec eux d'autres personnes pour tout considérer, & tout examiner avec soin. Quand ces personnes furent de retour, ils lui rapportérent la même chose que les premiers. Dans le même-tems des soldats qui étoient sortis de la Ville, pour découvrir ce que faisoient les ennemis, rencontrérent dix Goths, qu'ils menérent à Bessas, qui leur demanda aussi-tôt, quel dessein avoit Totila. Ils lui répondirent qu'il espéroit se rendre bien-tôt maître de Rome, par l'intelligence qu'il avoit avec des Isauriens, car l'affaire étoit déja divulguée. Bessas & Conon négligérent cét avis. Les Isauriens vinrent une troisiéme-fois exhorter Totila d'accomplir ce qu'ils lui avoient proposé. Il envoia encore avec eux un de ses parens, & quelques soldats, qui à leur retour furent cause qu'il se détermina enfin à entreprendre l'affaire. Il fit donc prendre les armes à ses soldats, & les mena au commencement de la nuit vis-à-vis de la porte Asinaria. Quand il y fut arrivé, il commanda à quatre Goths des plus robustes & des plus courageux de monter avec les Isauriens, car on avoit pris le tems que c'étoit à eux à veiller, & à leurs compagnons à dormir. Etant donc entrez sans trouver de résistance, ils rompirent avec des haches la barre qui tenoit les battans de la porte Asinaria, détachérent les serrûres, & reçûrent l'armée des Goths dans la Ville.

3. Totila, qui appréhendoit quelque piége, ne permit pas à ses gens de se séparer. Rome aiant été remplie de tumulte en un instant; les soldats de la garnison s'enfuïrent par une autre porte, avec la plûpart des Habitans. Quelques-uns des Patrices, qui avoient des chevaux, comme Décius & Basile, furent compagnons de la fuite de Bessas: Maxime, Olybrius, & Oreste se sauvérent dans l'Eglise de Saint Pierre. Il ne restoit plus de tout le Peuple que cinq-cens personnes, à qui les Temples servirent d'azile. Les autres, ou s'étoient retirez, ou étoient morts de faim. Plusieurs étant venus avertir Totila que Bessas se sauvoit à la faveur de la nuit, il en témoigna de la joye, & défendit de le poursuivre, disant que c'étoit un des plus grands plaisirs qui pût arriver à un homme, que de voir fuir son ennemi.

4. Quand le jour parut, & qu'il n'y eut plus d'embuscade à appréhender, il entra dans l'Eglise de Saint Pierre, pour y faire sa priére. Les Goths passérent au fil de l'épée ce qu'ils trouvérent, sçavoir vingt-cinq soldats & soixante personnes du Peuple. Pélage se presenta dans l'Eglise devant Totila, tenant le livre des Evangiles entre les mains, & luy dit: Seigneur, pardonnez à vos serviteurs. Totila le raillant, luy répondit: Pélage, vous étes donc maintenant suppliant. Je le suis, repliqua Pélage, parce qu'il a plû à Dieu de me rendre vôtre sujet; mais, Seigneur, faites la grace à vos sujets de leur pardonner. Totila luy accorda sa priére, & défendit de tuer aucun Romain. Il se réserva ce qu'il y avoit de plus précieux, & abandonna le reste aux soldats. Il trouva de grandes richesses dans les maisons des Patrices, & sur tout dans celle de Bessas, qui avoit amassé par cette malheureuse vente du blé, des tresors immenses pour son ennemi. Les plus considérables d'entre les Romains, des Sénateurs, Rusticienne même, qui étoit fille de Symmaque, & veuve de Boëce, & qui avoit été autrefois si libérale de ses biens aux pauvres, n'étoient vêtus tous que de méchans

chans habits, plus propres à des païsans, ou à des esclaves, qu'à des personnes de qualité. Ils couroient par toute la ville en ce déplorable équipage, demandant du pain de porte en porte à leurs ennemis. Les Goths souhaitoient que l'on fît mourir Rusticienne, & l'accusoient d'avoir répandu de l'argent parmi le Peuple, pour abbatre les Statues de Théodoric, en haine de ce qu'il avoit tué Boëce & Symmaque; mais Totila la protégea, & empêcha qu'elle, & les autres Dames reçûssent la moindre injure, quoi que les Goths eussent grande passion d'attenter à leur honneur. Ni veuve, ni femme mariée, ni fille n'eurent aucune violence; ce qui sans doute fut fort glorieux au vainqueur.

CHAPITRE XXI.

1. Totila exhorte les Goths à garder la Justice. 2. Il reproche au Sénat son ingratitude. 3. Il envoie Pélage & Théodore à Justinien avec une lettre. 4. Justinien les renvoye à Bélisaire.

1. LE lendemain Totila assembla tous les Goths, & leur dit. *Mes compagnons, ce n'est pas pour vous donner des avertissemens qui vous soient inconnus, que je vous ay assemblez. Ce n'est que pour vous dire des choses que vous avez souvent entendues de ma bouche, & dont la pratique vous a été fort salutaire. Ne méprisez donc pas ce que je vais dire; car bien que les redites soient importunes, on ne se doit jamais lasser des discours qui sont utiles. Je dis donc que lorsque nous avions deux-cens-mille combattans, d'immenses richesses, quantité de chevaux, & d'équipages, de sages vieillards, dont les conseils sont si nécessaires à une armée, nous avons été défaits, & privez du Roiaume d'Italie par sept-mille Grécs. Nous*

avons vaincu depuis, plus de vingt-mille hommes, quoi que nous fussions foibles, nuds, desarmez, & en petit nombre. Voila en peu de paroles tout ce qui nous est arrivé. Encore que vous en sachiez bien les raisons, je ne laisserai pas de vous les representer. C'est que nous avons méprisé la Justice, & que nous avons exercé toutes sortes de violences, & entre nous, & contre nos Sujets. Dieu justement irrité a combattu en faveur de nos ennemis, & a ruiné toutes nos forces par une puissance invisible. C'est donc à vous à conserver vos conquêtes, par l'observation exacte de la Justice; car si vous vous en éloignez, Dieu s'éloignera de vous. La protection qu'il donne dans les combats n'est pas attachée à un certain genre d'hommes, ni à une Nation particuliére, mais à ceux qui ont le plus de soin de se conduire par les lumiéres de la raison, & par les régles de l'équité. Il ne lui est pas malaisé de faire passer les biens des mains d'un injuste possesseur dans celles d'un autre, qui en saura mieux user. Les hommes ont le pouvoir de s'abstenir des actions injustes, mais la dispensation des graces dépend absolument de sa puissance infinie. Ayez donc soin de garder la Justice, & entre-vous, & envers ceux qui vous obéissent, afin de conserver les avantages dont vous jouissez.

2. Aprés que Totila eut fait cette harangue à son armée, il entra dans le Sénat, & lui reprocha, avec de piquantes railleries, qu'aprés avoir été chargez des bienfaits de Théodoric & d'Atalaric, aprés avoir été élevez aux dignitez, & à l'administration de l'Etat, & aprés avoir été comblez de richesses, ils s'étoient montrez si ingrats envers leurs bien-faiteurs, que de se trahir eux-mêmes, & de livrer leur Païs aux Grécs. Il leur demanda ensuite, quel tort ils avoient jamais reçû des Goths. Il les pressa de dire, quelle grace ils avoient reçûe de Justinien. Il déduisit en détail les honneurs dont on les avoit privez, les véxations qui avoient été exercées par les Receveurs, les comptes que l'on les avoit obligez, à coups de bâtons, de rendre, du maniment qui avoit été fait sous la domination des Goths; que l'on leur avoit demandé les impôts aussi bien

bien durant la guerre que durant la paix. Il leur fit un discours tel qu'un Maître qui est en colére peut faire à ses esclaves. Enfin leur montrant Hérodien d'un côté, & les Isauriens, par la trahison desquels il avoit pris Rome, de l'autre, il leur dit. *Vous n'avez pas voulu nous laisser la moindre Place; mais ceux-ci nous ont fait prendre Spoléte & Rome. C'est pourquoi il est juste qu'ils possédent vos Charges, & que vous demeuriez esclaves.* Les Patrices entendirent tous ces reproches, sans oser ouvrir la bouche. Il n'y eut que Pélage, qui ne cessa de conjurer Totila de leur pardonner, & de les traiter favorablement; ce qu'il obtint par l'assiduité de ses priéres.

3. Totila envoia ensuite ce Pélage, & un Avocat nommé Théodore vers Justinien, aprés néanmoins avoir tiré d'eux de grands sermens qu'ils lui seroient fidéles, & qu'ils reviendroient en Italie le plûtôt qu'il leur seroit possible. Il leur recommanda de faire tous leurs efforts pour obtenir la paix, afin de n'étre pas obligé de raser Rome, de massacrer le Sénat, & de porter la guerre dans l'Illirie. Il leur donna aussi une lettre pour l'Empereur, qui savoit déja l'état des affaires. Quand ils furent arrivez, ils luy expliquérent le sujet de leur voiage, & luy presentérent la lettre, qui étoit conçûe en ces termes. *Je n'ai pas dessein de vous parler de ce qui est arrivé à Rome, parce que vous en avez été informé. Je ne vous parlerai que du sujet pour lequel je vous ay envoié des Ambassadeurs, qui est pour vous prier de recevoir la paix, & de nous la donner. Nous avons un bel exemple d'un pareil accord fait entre Anastase & Théodoric, qui ont régné il n'y a pas fort long-tems, avec tant de sagesse & tant de bonheur, qu'ils ont rempli leur siécle de prospérité & d'abondance. Si vous avez agréable de nous faire cette grace, je vous honorerai comme mon pere, & vous servirai dans toutes les guerres qu'il vous plaira d'entreprendre.*

4. Quand Justinien eut lû cette lettre, & qu'il eut écouté les Ambassadeurs, il ne leur fit point d'autre

réponse, sinon que Bélisaire avoit le commandement des armes dans l'Italie, & que c'étoit à lui à faire la paix, ou la guerre, comme il le jugeroit à propos.

CHAPITRE XXII.

1. Tullien a de l'avantage sur les Goths dans la Lucanie. 2. Bélisaire écrit à Totila, pour lui dissuader de ruiner Rome. 3. Jean se retire à Otrante.

1. PENDANT que ces Ambassadeurs faisoient le voiage de Constantinople, voici ce qui arriva dans la Lucanie. Tullien amassa des Païsans, & s'empara des passages les plus étroits, afin de fermer le Païs aux ennemis. Il obtint aussi de Jean, trois-cens Antes, à-cause qu'ils sont plus accoûtumez que les autres à combattre dans les détroits & dans les montagnes. Totila en aiant eû avis, & ne croiant pas que des Goths seuls y pûssent remporter de l'avantage, envoia avec des Goths des gens du Païs, pour tâcher de forcer ces passages. D'abord les uns & les autres s'avancérent avec un succés presque égal; mais enfin les Antes qui étoient plus exercez que les Goths à se battre dans ces lieux hauts & bas, en tuérent un grand nombre, & mirent le reste en fuïte. Cette disgrace fit prendre la résolution à Totila de raser Rome, d'y laisser une partie de son armée, & d'aller dans la Lucanie attaquer Jean.

2. Il abbatit donc en divers endroits environ le tiers des murailles. Il se disposoit à mettre le feu dans les bâtimens les plus magnifiques & les plus superbes, & à changer cette grande Ville en un pâturage, lorsque Bélisaire qui en avoit été averti, lui envoia des Ambassadeurs, qui lui presentérent une lettre, dont voici à

peu

peu prés le sens. *Les ornemens des Villes sont les ouvrages des plus sages Politiques, & il n'appartient qu'à des insensez de les détruire, & à des insensez, dont la fureur soit si extrême, que de ne point appréhender d'en laisser de si honteuses marques à la postérité. Il est sans doute que Rome est la plus belle & la plus fameuse Ville qui soit sous le Ciel. Sa grandeur & sa beauté ne sont pas l'ouvrage d'un homme, ni d'un petit nombre d'années. Il a fallu qu'une longue suite d'Empereurs, & une foule de personnes illustres aient amassé durant plusieurs siécles d'immenses richesses, & d'excellens ouvriers, pour la mettre dans la perfection où nous la voions, & pour la rendre toute éclatante par les monumens de leur vertu & de leur gloire. On ne peut la ruiner, sans priver les morts des marques glorieuses qui conservent leur mémoire, & les vivans du plaisir sensible qu'ils trouvent à considérer de si précieux restes de l'antiquité. Cela étant ainsi, je vous prie de faire réflexion que vous serez vaincu, ou vainqueur. Si vous remportez la victoire, en détruisant Rome vous aurez détruit une Ville qui seroit à vous; & en la conservant, vous aurez conservé le plus riche ornement de vôtre Roiaume. Que si au contraire vous avez le malheur d'être défait, le vainqueur vous aura l'obligation de lui avoir conservé Rome, au lieu que si vous l'aviez rasée, il n'y auroit plus de grace à espérer. De plus, cette action peut vous aquérir une grande gloire; car telle qu'est la vie des Princes, telle est aussi leur réputation.* Totila aiant lû plusieurs-fois cette lettre, & aiant pésé meurement les raisons qu'elle contenoit, se résolut d'épargner les bâtimens, & déclara sa résolution aux Ambassadeurs de Bélisaire. Ensuite il donna ordre à la plus grande partie de ses troupes de s'aller camper à six-vingts stades de la Ville, en tirant vers l'Occident, afin que Bélisaire ne pût sortir hors du Port où il étoit enfermé. Il mena le reste de ses troupes dans la Lucanie. Il avoit tous les Sénateurs à sa suite. Pour ce qui est des autres Citoiens, il les avoit dispersez dans la Campanie avec les femmes & les enfans, & n'avoit permis à pas un de demeurer à Rome.

3. Lors-

5. Lorsque Jean sût que Totila le venoit chercher, il ne le voulut pas attendre dans la Pouïlle, mais il se retira à Otrante. Les Sénateurs que Totila avoit emmenez, envoiérent par son ordre dire à leurs Fermiers qu'ils missent les armes bas, & qu'ils labourassent les terres à l'ordinaire, parce que les Propriétaires en reprendroient la jouïssance. Les Fermiers se séparérent des soldats, & demeurérent en repos à la campagne; Tullien s'enfuït; les trois-cens Antes se retirérent auprés de Jean, & les Goths demeurérent maîtres de tout ce qui est aux environs du Golphe Ionique, excepté d'Otrante. Ces Barbares se licenciérent depuis, de coure par pelottons deçà & delà. Jean en aiant eû avis, envoia contre eux une grande troupe, qui en tailla plusieurs en piéces. Totila fâché de cette mauvaise rencontre, ramassa ses gens, & s'alla camper sur la montagne de Gargane, qui s'éléve au milieu de la Pouïlle, & qui est la même où Annibal Général des Carthaginois s'étoit autre-fois campé.

CHAPITRE XXIII.

1. Martien remet la Ville de Spoléte sous la domination des Romains. 2. Bélisaire visite Rome. 3. Jean reprend la Ville de Tarente, & la fortifie. 4. Totila prend le Fort d'Achérontide, & va à Ravenne.

1. Parmi ceux qui avoient fuï avec Conon, lorsque Rome fut prise par Totila, il y eut un certain Martien, natif de Constantinople, qui alla demander permission à Bélisaire de faire semblant de passer dans le parti des ennemis, & qui promit de rendre par ce moien un service considérable à l'Empire. Bélisaire y aiant consenti, il alla vers Totila, qui fut fort-aise de le voir, parce qu'il avoit entendu parler de lui, & même qu'il avoit été témoin de plusieurs combats singu-

singuliers, par lesquels il s'étoit signalé en sa jeunesse. Il lui rendit sa femme, & l'un de ses deux fils, qui se trouva parmi ses prisonniers; il retint l'autre en ôtage, & l'envoia à Spoléte. Lorsque les Goths prirent cette Ville sur Hérodien, ils en ruïnérent les murailles, & aprés avoir bien boûché les avenues d'un ancien Amphitéatre qui y étoit, ils y mirent une garnison, composée tant de soldats de leur Nation, que de deserteurs de l'armée Romaine. Martien aiant lié amitié avec quelques-uns de ces soldats, leur persuada d'entreprendre quelque exploit considérable, & de retourner au Camp des Romains. Ensuite il envoia découvrir son dessein à celui qui commandoit la garnison de Pérouse, & le prier de lui donner au-plûtôt des troupes. Le Gouverneur de Pérouse étoit un certain Oldogande, Hun de Nation, successeur de Cyprien, qui avoit été tué par un de ses Gardes, comme nous l'avons fait voir. Du moment que Martien sût que cét Oldogande marchoit avec des gens de guerre, il alla avec quinze soldats qu'il avoit gagnez, massacrer celui qui commandoit dans Pérouse. Ensuite il ouvrit les portes, & y reçût les Romains, qui tuérent une partie des ennemis, & menérent les autres à Bélisaire.

2. Peu de tems aprés, ce Général eut la curiosité d'aller à Rome, pour considérer le changement que la fortune y avoit apporté. Il choisit pour ce sujet mille hommes. Un certain Romain courut à l'instant en donner avis aux ennemis, qui posérent diverses embuscades sur son chemin, & d'où ils sortirent quand il fut tems. Le combat fut opiniâtré; mais enfin la valeur des Romains remporta l'avantage, & aprés avoir tué un grand nombre de Barbares, ils se retirérent.

3. Tarente est une ville assise dans la Calabre, à deux journées d'Otrante, sur le chemin qui conduit à Thurie, & à Regium. Jean aiant été convié par les Habitans d'y aller, y mena une partie de ses soldats, & laissa les autres à Otrante. Quand il vit que c'étoit une

3. Une chausse-trape est une machine faite avec quatre pieux, d'une longueur égale, & dont les extrémitez sont jointes ensemble, de telle sorte, que de quelque côté que ce soit, les rayons forment toûjours un triangle. Quand on jette la machine à terre, il y a trois pieux qui sont couchez, & un qui est debout, & qui arrête les hommes & les chevaux. Toutes-les-fois que l'on la tourne, le pieu qui étoit droit tombe à terre, & un autre se reléve.

4. Totila donna le lendemain un nouvel assaut avec toutes ses forces, & fut répoussé cette seconde fois, aussi bien que la premiére. Quand les Romains virent qu'ils avoient de l'avantage, ils osérent bien faire des sorties. Quelques-uns d'entre eux, qui s'étoient trop avancez, & qui s'étoient laissé emporter par l'ardeur de poursuivre l'ennemi, étoient prêts d'être envelopez, si Bélisaire qui en eût avis, ne leur eût envoié un puissant secours, qui les dégagea. Les Barbares se retirérent aussi dans leur Camp, aprés avoir perdu en cette rencontre plusieurs vaillans hommes, & ils s'occupérent à panser leurs blessez, & à racommoder leurs armes. Plusieurs jours aprés ils s'approchérent des murailles, comme pour les attaquer. Les Romains accoururent au devant, & en vinrent aux mains. Celui qui portoit l'Enseigne de Totila étant tombé de son cheval, laissa aussi tomber l'Enseigne, dont les Romains qui combattoient dans les premiers rangs voulurent se saisir; mais les plus braves des Barbares les devancérent, enlevérent l'Enseigne de la main droite du Portenseigne, laquelle ils coupérent, à-cause d'un bracelet qu'ils ne vouloient pas que les ennemis eussent la gloire d'emporter. Ils se retirérent ensuite en desordre. Les Romains dépoüillérent le corps du Portenseigne, poursuivirent les fuïars, en taillérent plusieurs en piéces, & s'en retournérent, sans avoir souffert de perte considérable.

5. Alors tout ce qu'il y avoit de personnes illustres parmi les Goths s'assemblérent au-tour de Totila pour

le

le blâmer, & pour lui reprocher l'imprudence par laquelle il avoit perdu le fruit de ses trvaaux, en manquant ou de raser Rome, afin qu'il ne fût pas au pouvoir de l'ennemi de s'en emparer; ou de prendre les moiens nécessaires pour la conserver lui-même. C'est ainsi que sont faits les hommes: ils prennent les évenemens pour la régle de leurs avis; & suivant l'inconstance de la fortune, ils sont dans un changement continuel de sentimens & de pensées. Les Goths adoroient Totila, lors que le bonheur secondoit ses entreprises; & bien qu'il se contentât de démolir une partie des murailles des Villes qu'il avoit prises, ils ne laissoient pas de parler de lui comme d'un Prince invincible; mais depuis ils n'eurent point de honte de l'accabler de reproches, & d'oublier, ou plûtôt de démentir toutes les loüanges qu'ils lui avoient données; tout cela à cause qu'il avoit eû une fois un peu de malheur. Cependant il faut que les hommes fassent souvent de semblables fautes, parce qu'elles sont comme des suites de la foiblesse de leur nature. Totila leva le siége, & se retira à Tibur, aprés néanmoins avoir rompu les Ponts du Tybre, afin de n'étre pas poursuivi. Il n'y eut que celui de Milan qu'il ne rompit pas, parce qu'il étoit trop proche de Rome. Il emploia force gens à travailler aux réparations de la Forteresse de Tibur, que les Romains avoient démolie, & il y renferma ses richesses, & y demeura en repos. Bélisaire eut alors le loisir de mettre des Portes neuves à Rome, & de les garnir. Quand elles furent achevées, il en envoia les clefs à Justinien, & l'hiver termina l'année, qui est la douziéme de celles qui fournissent à Procope la matiére de son Histoire.

CHAPI-

CHAPITRE XXV.

Totila justifie sa conduite, & exhorte ses soldats à assiéger Pérouse.

TOTILA avoit envoié long-tems auparavant des troupes contre Pérouse, lesquelles reconnoissant que les assiégez commençoient à manquer de vivres, le priérent de venir lui-même, afin de les réduire plus promtement. Mais comme ce Prince s'aperçut que ses soldats ne témoignoient pas beaucoup d'ardeur pour cette entreprise, il leur fit ce discours. *Mes compagnons, comme je vois que vous vous mettez en colére contre moi, & que vous vous aigrissez contre la mauvaise fortune, je vous ai assemblez, pour tâcher d'effacer de vos esprits ces fâcheuses impressions, & pour vous empêcher de vous rendre coupables envers moi d'une méconnoissance honteuse, & envers Dieu d'une rebellion criminelle. Toutes les choses de la terre sont sujettes au changement. Quiconque se fâche si fort des accidens incommodes qui arrivent dans la vie, fait voir qu'il ne connoit pas l'ordre du monde, & il ne laisse pas néanmoins d'en subir la Loi générale. Je veux rappeler dans vôtre memoire ce qui s'est passé, non seulement afin de répondre à vos plaintes, mais aussi afin de vous convaincre qu'elles conviendroient mieux à d'autres qu'à vous. Vitigis qui a commencé cette guerre, a démoli les murailles de Fanum, & de Pisaure, & il n'a pas démoli celles de Rome, ni celles des autres Villes d'Italie. Il n'est arrivé aucune disgrace aux Goths d'avoir démoli Fanum & Pisaure; vous savez ce qui leur est arrivé de n'avoir pas démoli Rome, & les autres Villes. Quand j'ai pris l'administration du Roiaume que vous m'avez déferé, j'ai plûtôt suivi les exemples qui me paroissoient utiles à l'Etat, que ceux qui lui étoient préjudiciables. La nature n'a pas mis une grande différence entre les esprits des hommes.*

Ceux

Ceux qui s'élévent audessus des autres sont ceux qui ont été instruits dans l'école de l'expérience. Quand nous avons pris Bénévent, nous en avons abbatu les murailles, & nous nous sommes ensuite rendu maîtres de plusieurs Places du Païs, dont nous avons pareillement ruiné les Fortifications, afin que les ennemis ne pûssent s'en servir pour faire des courses sur nous, & qu'ils fussent contraints de se battre en rase campagne. Cependant au lieu d'en venir aux mains, ils se retiroient, & je continuois à abbatre les Fortifications des Places, dont je m'étois rendu maître; & en cela vous admiriez la prudence de mes conseils, & vous vous emploiiez de telle sorte à les exécuter, que tout ce qui s'est fait à cét égard, est autant vôtre ouvrage que le mien. Celui qui loüe une action, & qui excite à la faire, par son approbation, & par ses éloges, en devient en quelque sorte l'auteur. Mais maintenant vous changez de sentiment, à cause qu'une témérité bizarre & extravagante a réüssi à Bélisaire. En cela néanmoins vous l'admirez; ce qui procéde d'une erreur qui fait que l'on donne plus volontiers le titre de courageux à ceux qui s'engagent indiscrétement dans le péril, que l'on ne donne celui de prudent à ceux qui veillent à leur sureté. Celui qui entreprend inconsidérément, passe pour brave; au lieu que celui qui temporise à propos, est chargé de la haine des mauvais évenemens, & n'a pas la gloire que mérite la sagesse de sa conduite, parce que la multitude, qui est ignorante & aveugle, s'imagine qu'il n'a rien fait, quand il n'a fait que remettre, & différer. Mais vous qui vous fâchez contre moi, vous ne faites nulle réfléxion sur le sujet que vous avez de vous fâcher. Croiez-vous que Bélisaire mérite une grande gloire, pour ce dernier avantage qu'il a remporté sur vous, qui n'avez pas laissé de le vaincre soûs ma conduite, bien que vous parussiez auparavant abbatus & assujettis soûs sa puissance? Que si vos victoires sont des effets de ma valeur, le respect de cette vertu devroit réprimer la licence de vos paroles, & vous faire reconnoître par la disgrace qui est survenue, qu'il n'y a point de prospérité qui soit stable & immuable. Que si vous croiez qu'elles ne soient que des presens de la fortu-

ne,

ne, vous ferez mieux d'honorer son changement par un respectueux silence, que de l'irriter par vos plaintes, & que de l'obliger à vous priver absolument de ses faveurs. N'est-ce pas une étrange impatience, de ne pouvoir souffrir une perte qui a été précédée d'une longue suite de biens? C'est proprement oublier ce que nous sommes, & ne pas considérer qu'il n'y a que Dieu qui ait cette illustre prérogative de ne point faillir, & de ne point déchoir. J'estime donc que vous devez aller courageusement attaquer les ennemis, qui sont à Pérouse. Si vous les aviez défaits, vos affaires seroient en tres-bon état. Ce qui est fait ne peut pas ne l'être point; mais une nouvelle prospérité couvre toutes les vieilles disgraces. Au reste, il vous sera aisé de prendre Pérouse, parce que Cyprien qui y commandoit a été tué par un effet de nôtre valeur & de nôtre bonheur. Or une multitude qui est dépourveue de Chef & de vivres, ne peut rien exécuter de remarquable. Il ne faut pas appréhender d'être investis; j'ai fait rompre les Ponts, afin que l'on ne puisse nous attaquer par derriére. La division qui est entre Jean & Bélisaire, & qui se découvre assez clairement par la diversité de leur conduite, ne nous sera pas peu favorable. Leurs défiances & leurs soupçons les ont empêchez jusqu'à présent de joindre leurs forces. La jalousie est toûjours accompagnée de l'envie & de la haine, qui sont des passions qui ruinent les plus sages résolutions. Aprés que Totila eut ainsi harangué ses soldats, il les mena devant Pérouse, & y mit le Siége.

CHAPI-

CHAPITRE XXVI.

1. Combat à Capouë, où les Romains sont Victorieux. 2. Totila défait Jean durant la nuit. 3. Mort de Gilacius.

1. CEPENDANT Jean qui tenoit le Fort d'Achéron assiégé, mais avec assés peu de succés, entreprit une action hardie, qui sauva le Sénat, & qui rendit le nom de son Auteur célébre par toute la terre. Comme il étoit assûré que Totila étoit occupé avec toute son armée au siége de Rome, il choisit la fleur de sa Cavalerie; & sans communiquer son dessein à qui que ce fût, il marcha nuit & jour vers la Campanie, pour enlever les Sénateurs que Totila y avoit laissez. Ce Prince craignant le malheur qui lui arriva, avoit envoié au même tems de la Cavalerie dans la Campanie, laquelle s'arrêta un peu pour délasser les chevaux, & pour envoier des partis vers Capouë, & vers les lieux circonvoisins, afin de découvrir s'il y avoit des ennemis. Il n'y a pas plus de trois cens stades de chemin. On choisit tout exprés les plus lestes, & ceux dont les chevaux étoient le moins fatiguez. Il arriva par hazard que les troupes de Jean entrérent dans Capouë le même jour, & à la même heure que les Barbares, qui étoient au nombre de quatre cens. Dés qu'ils se furent apperçûs, ils en vinrent aux mains, & la mélée fut furieuse. Enfin les Romains eurent l'avantage; ils tuérent un grand nombre de Barbares, & mirent les autres en fuïte, qui se retirérent à Minturne. Quand leurs Compagnons les y virent couvers de sang, percez de traits, & encore tout saisis de crainte, ils montérent en grande hâte à cheval, & courûrent dire à Totila, qu'il étoit arrivé une multitude innombrable d'ennemis; afin de ca-

cher la honte de leur déroute sous l'artifice de cette supposition. Il y avoit dans la Campanie environ soixante & dix soldats Romains, qui avoient pris le parti des Goths, & qui vinrent alors se rendre à Jean, qui ne trouva presque plus de Sénateurs, mais seulement plusieurs de leurs femmes. Clémentin Patrice se réfugia dans une Eglise du Païs, & ne voulut pas suivre l'armée, par la crainte qu'il eut de la colére de l'Empereur qu'il avoit fâché, en livrant aux Barbares un Fort proche de Naples. Oreste, qui avoit été autrefois Consul, fut contraint de demeurer en ce lieu, faute de chevaux pour en partir. Jean envoia dans la Sicile les Sénateurs, & les soixante & dix soldats qui s'étoient rendus.

2. Totila outré de dépit, de ce que Jean avoit remporté les avantages que je viens de dire, & brûlant du desir de s'en venger, mena contre lui toutes ses forces, aiant laissé seulement dans les Places des garnisons médiocres. Jean s'étoit campé dans la Campanie avec mille hommes, & en avoit choisi quelques-uns pour garder les avenues. Totila jugeant bien que Jean n'auroit garde de se tenir dans son Camp, sans avoir mis des gens de guerre aux passages, s'avisa de quitter le chemin ordinaire, & de mener ses troupes par des montagnes inaccessibles, par-où l'on ne se seroit jamais imaginé qu'elles auroient pû passer. Ceux que Jean avoit envoiez pour déconvrir la Campagne, & pour défendre les avenues; aiant entendu quelque bruit de la marche des ennemis, sans néanmoins en être précisément informez, ils se retirérent au Camp, & y arrivérent à la même heure que les ennemis-mêmes. Totila reçût en cette rencontre la récompense de sa précipitation, aiant dix-fois plus de gens que les Romains. Il lui étoit avantageux d'attendre le jour, afin que rien ne lui pût échaper à la faveur des ténébres; & s'il l'eût attendu, il n'y a point de doute qu'il les eût tous pris comme dans un filet; mais obéïssant au mouvement de sa colére, il alla les attaquer durant la nuit. Ils ne se-

mirent

mirent point en défense, & toute-fois les Goths n'en tuérent qu'un petit nombre, les uns s'étant cachez dans le Camp, & les autres aiant fuï dans les montagnes. Jean, & Erufus Capitaine des Eruliens, furent du nombre de ces derniers. Les Romains perdirent environ cent hommes en cette occasion.

3. Il y avoit avec Jean un certain Gilacius, Arménien de nation, qui ne savoit ni Gréc, ni Latin, ni Goth, & qui ne parloit qu'Arménien. Ce Gilacius aiant été rencontré par les ennemis, ils lui demandérent qui il étoit; car ils ne vouloient tuer personne dans l'obscurité, de peur de tuer de leurs gens. Il ne leur dit rien, sinon qu'il étoit le Capitaine Gilacius. Comme ils connoissoient son nom, & qu'ils avoient entendu parler de cette Charge que l'Empereur lui avoit donnée, ils le prirent, & le gardérent; mais un peu aprés ils le firent mourir. Jean & Erufus se sauvérent avec leur suite le plus vîte qu'ils pûrent, & ils arrivérent à Otrante. Les Goths pillérent le Camp des Romains, & se retirérent.

CHAPITRE XXVII.

1. Secours arrivé en Italie. 2. Témérité de Verus. 3. Valérien envoie trois cens hommes à Jean. 4. Bélisaire va à Tarente. 5. Origine du nom de Scylle, avec quelques autres Etimologies.

1. VOILA quel étoit l'état de la guerre dans l'Italie, dont l'Empereur aiant souvent été informé par les lettres de Bélisaire, il se résolut d'y envoier des recruës. Pacurius, fils de Péranius, & Sergius, neveu de Salomon, furent les premiers qu'il y envoia, & qui se joignirent au reste de l'armée. Il y envoia ensuite Verus avec trois cens Eruliens; Varase

Arménien de nation, avec huit cens hommes; & Valérien Maître de la milice d'Arménie, d'où il l'avoit rappelé avec plus de mille de ses Gardes.

2. Verus arriva le premier à Otrante; mais au lieu de se renfermer dans le Camp de Jean, il voulut aller plus avant dans le Païs. C'étoit un homme léger, adonné au vin, & fort présomptueux, même au milieu du péril. Quand Totila vit qu'il s'étoit campé proche de Brunduse, il dit. *Il faut que Verus ait des forces considérables, ou une folie sans exemple. Allons donc, ou éprouver ses forces, ou lui faire reconnoître sa folie.* Totila mena à l'instant contre lui de bonnes troupes, qui par leur seule presence firent fuïr les Eruliens dans un petit bois. Les Goths les enfermérent, en passérent deux cens au fil de l'épée, & ils alloient prendre Verus, & tous les autres, s'ils ne se fussent sauvez par un bonheur tout-à-fait extraordinaire. Dans le même moment les vaisseaux qui portoient Varase, & les Arméniens abordérent au rivage; ce qui fut cause que Totila, qui croioit que ce fût une armée plus puissante qu'elle n'étoit en effet, se retira. Alors ceux qui étoient demeurez avec Verus, se sauvérent dans les vaisseaux. Varase ne voulut pas aller plus loin que Tarente, où Jean neveu de Vitalien vint bien-tôt aprés le trouver avec ses troupes.

3. Justinien écrivit à Bélisaire qu'il lui envoioit des troupes, ausquelles il faloit qu'il se joignît dans la Calabre. Quand Valérien fut arrivé au Golphe de la mer Ionique, il ne jugea pas à propos de le traverser, parce que le Solstice d'hiver étant proche, il ne seroit plus trouvé de fourage pour les chevaux. Il se contenta d'envoier trois cens hommes à Jean, & de lui promettre de l'aller trouver avec toutes ses troupes au commencement du Prin-tems.

4. Bélisaire, aprés avoir lû les lettres de l'Empereur, choisit neuf cens hommes, sçavoir sept cens de Cavalerie, & deux cens d'Infanterie, & témoigna d'avoir dessein de passer dans la Sicile, & de laisser les

autres gens de guerre dans les Places du Païs, sous la conduite de Conon; puis il s'embarqua, avec intention d'aller aborder au Port de Tarente, qui est à la droite du Bourg, appelé Scylleum, où les Poëtes disent qu'étoit Scylle.

5. Ce n'est pas qu'il y eût dans ce Détroit un monstre qui eût un visage de femme, comme ils l'ont inventé, mais c'est qu'il y avoit une grande quantité de chiens marins. Les noms que l'on impose aux choses leur sont toûjours convenables dans le commencement; mais la Renommée qui les porte à des hommes d'un autre siécle, leur en ôte les véritables idées, & leur en donne de fausses. Le tems contribue à autoriser les fables, & se sert de l'art des Poëtes pour les consacrer. Ainsi parce que les Habitans de Corfou appelérent autre-fois téte de chien, le Promontoire de cette Isle, qui est du côté d'Orient, quelques-uns ont crû qu'il y avoit des hommes, qui avoient la téte semblable à celle des chiens. De même quelques-uns se sont imaginez que vers Pise il y avoit des hommes qui avoient des tétes de loup, à-cause qu'il y a dans ce Païs-là une Montagne qui en porte le nom. Mais je laisse à chacun la liberté de ses pensées & de ses discours sur ce sujet, & je reprens celui que j'avois quitté.

CHAPITRE XXVIII.

1. Bélisaire est jetté par la tempête à Crotone. 2. Aprés divers succés, il est contraint de fuir en Sicile.

1. BÉLISAIRE se mettoit en peine d'arriver promtement à Tarente. Il y a en cét endroit un rivage qui se retire en forme de demi-lune, & où la mer entre bien avant, comme dans un Golphe. Ce rivage a environ dix mille de long. Il y a deux Villes aux deux bouts, celle de Crotone du côté du

Couchant, celle de Tarente du côté du Levant, & celle de Thurie dans le milieu. La violence du vent & de la marée obligea les Romains de prendre terre à Crotone, où Bélisaire n'aiant trouvé ni fortifications pour se mettre à couvert; ni vivres pour nourrir ses soldats, y demeura avec sa femme Antonine, & avec l'Infanterie, dans le dessein d'y faire venir Jean, & ses troupes; mais pour ce qui est de la Cavalerie, il commanda à Phazas Ibérien, & à Barbation l'un de ses Gardes de la mener à une certaine embouchûre du Païs. Il se persuadoit que par ce moien il leur seroit aisé de trouver des provisions & pour eux & pour leurs chevaux, & de boûcher les passages aux ennemis. Les Montagnes de la Lucanie, qui s'étendent jusqu'au Champ Brutien s'approchent si fort l'une de l'autre, qu'elles ne laissent que deux Pas, dont l'un se nomme en Latin la Pierre de sang, & l'autre est appelé par ceux du Païs Labula. Sur ce rivage est un lieu appelé Ruscie, où s'arrêtent les vaisseaux des Thuriens, environ soixante stades audessus duquel les Romains bâtirent autrefois un Fort, où Jean avoit mis depuis peu une bonne garnison. Les soldats de Bélisaire s'étant avancez de ce côté-là, y en rencontrérent d'autres, que Totila avoit envoiez, pour essaier de prendre le Fort; & bien qu'ils fussent inférieurs en nombre, ils ne laissérent pas de mettre les Barbares en déroute, & d'en tuer prés de deux cens. Ceux qui s'en sauvérent rapportérent à Totila la nouvelle de leur défaite. Les Romains se campérent pour passer l'Hiver; mais comme leur Chef étoit absent, ils commencérent à abuser de leur victoire, & à vivre avec peu de discipline. Ils ne demeuroient plus en corps, pour garder les passages. Durant la nuit, ils se tenoient dans des tentes éloignées les unes des autres. Pendant le jour, ils se dispersoient en divers endroits, sans envoier des Espions à la campagne, & sans veiller à leur sûreté. Totila en aiant été averti, choisit trois mille hommes de Cavalerie dans toutes ses troupes, se mit à la téte, & alla

la fondre sur eux, & les mit tous en déroute. Alors Phazas, sortant de son Camp, vint audevant des Barbares, tint ferme, & donna moien à quelques-uns de se sauver; mais il y demeura lui-même, & tous ceux qui le suivoient. Ce fâcheux accident causa un notable préjudice, & une sensible douleur aux Romains, qui avoient mis toute leur espérance dans le courage de ces vaillans hommes. Ceux qui se sauvérent se retirérent où ils pûrent. Barbation arriva le premier à la Ville de Crotone, avec deux Gardes de Bélisaire. Il rapporta le mauvais état où les affaires étoient, & il ajoûta qu'il croioit que l'ennemi venoit fondre sur eux.

2. Le Général de l'armée Romaine étant surpris de cette nouvelle, il monta sur ses vaisseaux, & aiant fait voile avec un vent favorable, il arriva le jour même à Messine, Ville de la Sicile, assise vis à vis de Rhegium, & à sept cens stades de Crotone.

CHAPITRE XXIX.

1. Irruption des Sclavons dans l'Illirie. 2. Tremblement de terre. 3. Inondation du Nil. 4. Prise d'une Baleine. 5. Divers raisonnemens, avec le jugement de Procope sur ces trois accidens. 6. Totila assiége le Fort de Ruscie.

1. LES Sclavons passérent en ce tems-là le Danube. Ils inondérent toute l'Illirie jusqu'à Dirrachium, & y exercérent toutes sortes de cruautez, de meurtres, d'enlevemens & de brigandages. Ils prirent aussi quelques Forts, qui jusques alors avoient été estimez imprenables, & coururent tout le Païs. Les Capitaines qui commandoient dans l'Illirie assemblérent jusqu'à quinze mille hommes pour leur résister; néanmoins ils ne les suivirent que de loin.

2. Il y eut durant l'hiver plusieurs tremblemens de terre à Constantinople, & en d'autres lieux, où quoi qu'ils donnassent beaucoup de fraieur, ils ne firent point de mal.

3. Cette même année le Nil se répandit comme de coûtume sur l'Egypte, & crût jusqu'à la hauteur de quinze coudées; mais les eaux s'étant écoulées de toute la haute Thébaïde, & aiant repris leur canal ordinaire, il fut aisé aux Habitans d'y ensemencer les terres. Elles s'arrêtérent au contraire dans tout le plat Païs, & ne donnérent pas le tems d'y laisser les grains; ce qui n'étoit jamais arrivé. En quelques endroits l'eau qui s'étoit retirée dans son lit, se deborda pour une seconde fois, & gâta tous les blés qu'on avoit semez dans l'entre-tems. Cette calamité impréveue apporta une grande incommodité aux hommes, & fit mourir les troupeaux, faute d'herbes.

4. On prit dans le même tems à Constantinople une Balaine, appelée Porphyrion, qui y avoit fait d'étranges ravages durant cinquante ans, & qui avoit renversé des Vaisseaux, épouvanté & écarté les Voiageurs. Bien que Justinien eût eû souvent le dessein de délivrer le Païs d'un monstre si dangereux, il n'avoit pû néanmoins en venir à bout: je rapporterai ici de quelle maniére il fut pris. Une grande troupe de Dauphins parut durant une profonde bonace sur le bord du Pont-Euxin; mais du moment qu'ils virent la Baleine, ils se dissipérent de côté & d'autre. Bien que la Baleine en eût pris d'abord quelques-uns, & qu'elle les eût avalez, elle ne laissa pas de poursuivre les autres; soit qu'elle fût encore pressée de la faim, ou qu'elle fût seulement poussée par l'envie de vaincre, & elle s'engagea si avant dans le limon, prés de l'embouchure du Sangare, qu'elle ne s'en pût retirer. Les gens du Païs accourûrent avec des haches au bruit de cette nouvelle, afin de tuer ce monstrueux animal, ce qu'ils eûrent bien de la peine à faire; mais enfin ils le tirérent à terre avec des cables, & ils trouvérent qu'il étoit long

long de trente coudées, & large de dix. Quelques-uns mangérent leur part de sa chair, d'autres en salérent pour la garder.

5. Les Citoiens de Constantinople discouroient chacun selon son caprice du tremblement de terre, du débordement du Nil, & de la prise de la Baleine, & prenoient ces extraordinaires accidens pour des présages de divers malheurs, dont l'Empire étoit ménacé. C'est la coûtume des hommes de se remplir l'esprit de vaines prédictions de l'avenir, pour adoucir le sentiment des maux presens. Pour moi je laisse volontiers aux autres le soin d'expliquer les présages. Je me contente de savoir que le débordement du Nil causa de grandes pertes dans l'Egypte, & que la prise du Monstre marin délivra la Ville de Constantinople & les environs de beaucoup de peines. Il y en a qui disent que la Baleine qui fut prise étoit une autre que celle dont j'ai parlé; mais je ne m'arrête pas à examiner cette question.

6. Totila, aprés avoir fait ce que je viens de raconter, eut avis que les Romains qui étoient dans le Fort de Ruscie manquoient de vivres, & qu'il les prendroit, s'il les alloit attaquer; ce qu'il fit à la fin de l'hiver, qui finit la treiziéme année de la guerre dont Procope continue l'Histoire.

CHAPITRE XXX.

1. L'Empereur envoie du secours. Antonine va à Constantinople, où l'Impératrice étoit morte avant son arrivée. 2. Capitulation du Fort de Ruscie. 3. Conon, Gouverneur de Rome, est tué par les soldats. 4. Bélisaire amasse ses troupes, & essaie en vain de secourir le Fort de Ruscie. 5. Les Habitans se rendent, & obtiennent grace, à la réserve de Chalazare, qui est puni par Totila. 6. Antonine obtient le retour de Bélisaire.

1. JUSTINIEN envoia deux mille hommes d'Infanterie dans la Sicile, & manda à Valérien d'aller incessamment joindre Bélisaire à Otrante, où il le trouva avec sa femme Antonine, qui partit aussitôt pour aller prier l'Imperatrice Théodora de faire ensorte que l'on envoiât en Italie de plus puissans secours qu'auparavant, pour y continuer la guerre; mais quand elle arriva à Constantinople, elle trouva que cette Princesse étoit morte de maladie, aprés avoir été vingt-un an & trois mois sur le Trône.

2. Cependant les Romains, qui étoient assiégez dans le Château de Ruscie, se voiant réduits à une extréme disette, se rendirent à composition, & promirent, que pourvû que l'on les assurât de leur vie, ils rendroient la Place dans le milieu de l'Eté, si dans ce tems il ne leur arrivoit du secours. Il y avoit dans ce Château force noblesse d'Italie, & entre autres Déophéron, qui étoit frere de Tullianus, & trois cens Illiriens, que Jean y avoit mis soûs la conduite de Chalazare, Massagéte de nation, & fort bon homme de guerre, & de Gudila, qui étoit de Thrace. Ces trois cens Illiriens étoient de Cavalerie. Il y avoit encore cent

cent hommes d'Infanterie, qui y avoient été envoiez par Bélisaire.

3. Dans le même-tems, les soldats de la garnison de Rome tuérent Conon, leur Gouverneur, soûs prétexte qu'il faisoit à leur préjudice commerce du blé, & des autres provisions. Ensuite ils députérent quelques Prêtres, pour déclarer que si l'on ne leur accordoit une amnistie, & que l'on ne leur paiât tout l'argent qui leur étoit dû, ils prendroient parti avec les Goths. L'Empereur leur accorda toutes leurs demandes.

4. Bélisaire aiant fait venir à Otrante Jean, Valérien, & les autres gens de commandement, y assembla un grand nombre de Vaisseaux, pour aller secourir le Fort de Ruscie. Les assiégez animez d'une nouvelle espérance, à la vûe de cette flôte, quittérent le dessein de se rendre; bien que le jour préfix fût arrivé; mais une grande tempête qui s'éleva en un moment dissipa tous ces Vaisseaux. Quand le vent fut appaisé ils se rassemblérent à Crotone, & firent voile vers Ruscie. D'abord que les Barbares les virent, ils montérent à cheval, & courûrent vers le rivage, pour s'opposer à la décente. Totila rangea ses gens en bataille, dont les uns étoient armez de lances, & les autres d'arcs, & il les opposa de front aux prouës des Vaisseaux. Ce spectacle jetta tant d'épouvante dans l'esprit des Romains, que n'osant prendre terre, ils se mirent à l'ancre, puis desespérant d'aborder, ils retournérent au Port de Crotone, où aiant tenu conseil de guerre, ils jugérent que le meilleur pour eux étoit, que Bélisaire conduisit des vivres à Rome, & y donnât tous les ordres nécessaires, tandis que Jean & Valérien mettroient leurs troupes à terre, & escarmoucheroient dans le Picentin, où l'ennemi assiégeoit diverses Places. Ils concevoient quelque légére espérance de détourner Totila par ce moien, du siége de Ruscie. Jean exécuta la délibération à la tête de mille hommes; mais Valérien épouvanté par l'image du péril, fit le tour du Golphe Ionique, & aborda à Ancone, par-où il

il s'attendoit d'arriver dans le Picentin, & de se joindre à Jean. Totila, au lieu de lever le siége, envoia deux mille hommes dans le Picentin, pour combattre Jean & Valérien.

5. Les Habitans de Ruscie n'aiant plus ni vivres, ni espérance, envoiérent Gudila & Déophéron vers Totila, pour lui demander pardon & grace. Il promit de pardonner à tout le monde, excepté à Chalazare, à-cause qu'il avoit violé la capitulation. Totila étant entré dans la Place, lui fit couper les mains, & les parties naturelles, puis il le fit mourir. Il permit aux soldats qui voudroient demeurer de conserver ce qu'ils avoient, à la charge de servir aux mêmes conditions que les Goths. Mais comme il n'en vouloit point avoir qui le suivissent à regret, il permit aussi à ceux, qui ne voudroient pas prendre parti dans ses troupes, de s'en aller; mais toutefois sans habits, & sans armes. Il y en eut quatre-vingts qui furent dépouïllez, & renvoiez à Crotone; les autres demeurérent. On ôta aux Habitans tous leurs biens; mais l'on ne leur fit aucum mal.

6. Antonine, femme de Bélisaire, pria l'Empereur de rappeler son mari d'Italie; ce qu'elle n'eut pas de peine à obtenir, à-cause de la nécessité pressante de la guerre de Perse.

CHAPI-

CHAPITRE XXXI.

1. Commencement de conspiration contre Justinien. 2. Réfléxion de Procope. 3. Artabane est rappelé à la Cour, où il reçoit de grands honneurs. 4. Germain est institué heritier par son frere Boraïs, & inquiété par Iustinien.

1. DANS le même-tems quelques-uns conjurérent contre la vie de l'Empereur. Ie dirai comment ils formérent leur conspiration, & comment ils la manquérent. Artabane, qui avoit tué le tiran Gontharis, comme nous l'avons vû, souhaitoit avec passion d'épouser Préjecta, niéce de Justinien, laquelle lui avoit été promise. Elle le souhaitoit aussi, non pas tant par inclination pour lui, que par reconnoissance de ce qu'il avoit vengé la mort de son mari Aréobinde, & de ce qu'il l'avoit délivrée de la servitude, & exemtée du mariage qu'elle alloit étre forcée de contracter avec Gontharis. Aprés qu'ils se furent respectivement promis mariage, Artabane envoia Préjecta à l'Empereur; & bien qu'il fût Gouverneur d'Afrique, il demanda soûs de vains prétextes d'étre rappelé à Constantinople; mais il ne le demandoit, que par l'espérance, & par le desir de faire ce mariage, dont il espéroit des avantages considérables, & même la succession à l'Empire.

2. Les hommes sont faits de telle façon, qu'ils sont incapables de se modérer dans la possession d'un bonheur qui surpasse leur attente; mais ils étendent leur ambition à l'infini, & ils poussent l'avidité vague de leurs projets, jusqu'à ce qu'ils perdent enfin le bien même qu'ils tenoient entre leurs mains.

3. Justinien agréa la priére d'Artabane, le rappela d'Afri-

d'Afrique, & donna sa Charge à un autre, comme je l'ai dit dans un autre ouvrage. Quand Artabane fut à Constantinople, il s'y fit admirer par la gloire de ses belles actions, & il s'y fit chérir par sa bonne mine, par la générosité de son naturel, par la prudence de sa conduite, par la retenue de ses discours. L'Empereur lui fit de grands honneurs, lui donna la Charge de Maître de la Milice, celle de Capitaine des Troupes confédérées, & le titre de Consul honoraire; mais il ne pût lui accorder Préjecta en mariage, parce qu'il avoit encore sa femme vivante, qu'il avoit épousée dans sa jeunesse, & qu'il avoit depuis répudiée, pour quelqu'une des raisons qui ont accoûtumé de priver les femmes de l'affection de leurs maris. Tandis que la fortune d'Artabane ne fut que médiocre, sa femme parut assez contente de son divorce, & elle n'en fit aucune plainte; mais depuis qu'il se fut signalé par ses belles actions, elle alla se jetter aux piés de l'Impératrice, & la conjurer de lui faire rendre son mari. Cette Princesse, qui de son naturel avoit une grande inclination à protéger les Dames qui étoient dans l'affliction, obligea Artabane à la recevoir, & Préjecta fut mariée à Jean, fils de Pompée, & neveu d'Hypatius. Artabane supporta cette disgrace avec une extréme impatience, & se plaignit hautement de ce qu'aprés tant de services rendus à l'Empire, on ne consentoit pas qu'il épousât une personne qu'il aimoit, & de qui il étoit aimé, & que l'on le contraignoit de passer toute sa vie avec une autre qu'il haïssoit. Comme il ne pouvoit digérer ce déplaisir, aussitôt que l'Impératrice fut morte, il répudia sa femme pour une seconde fois.

4. Germain, neveu de l'Empereur, eut un frere nommé Boraïs, qui lui laissa tous ses biens par son testament, & à ses enfans mâles; mais pour ce qui est de sa propre femme & de sa fille, il ne leur laissa que ce que la Loy ne lui permettroit pas de leur ôter. L'Empereur donna sa protéction à cette Femme, dont Germain fut fort irrité.

CHA-

CHAPITRE XXXII.

1. Arsace est aigri contre Justinien. 2. Il excite Artabane à conjurer contre lui. 3. Il découvre son dessein à Chanarange & à Justin. 4. Celui-ci le déclare à son pere Germain, qui en confére avec Marcelle, Capitaine des Gardes. 5. Marcelle s'instruit de la vérité par Léonce, & en donne avis à l'Empereur, qui fait condamner les coûpables.

1. VOILA les sujets de mécontentement que l'Empereur donna à Germain. Il y avoit à Constantinople un certain Arsace, de la race des Arsacides, qui étoit Arménien de nation, & parent d'Artabane. Un peu avant que ce que je viens de raconter arrivât, cét Arsace avoit été convaincu de trahison envers l'Empire, & d'intelligence avec Cosroez Roi des Perses. Toutefois Iustinien ne le voulut pas punir avec beaucoup de rigueur. Il se contenta de le faire batre de verges, & de le faire conduire par la Ville sur un Chameau, sans autre peine corporelle, sans exil, & sans amende. Arsace ne laissa pas d'étre extrémement aigri de l'infamie de ce supplice, & de méditer des desseins contre le service de Iustinien, & contre le bien de l'Etat.

2. Quand il vit qu'Artabane, comme son parent, avoit compassion de sa disgrace, il ne cessa de l'échauffer, en lui reprochant tantôt son courage, & tantôt sa lâcheté, & en l'accusant toûjours d'être & lâche & courageux hors de saison. Il lui disoit, qu'il avoit employé son courage à détruire la tirannie, & à tuer de sa propre main Gontharis avec qui il étoit lié d'amitié, & avec qui il mangeoit d'ordinaire avec familiarité; qu'alors il étoit engourdi de paresse, tandis que sa pa-

trie

trie étoit accablée d'impôts ; que son pere avoit été massacré en trahison, soûs l'apparence d'un traité, & que tous ses parens dispersez en divers endroits de l'Empire gémissoient soûs le joug d'une cruelle domination ; qu'il étoit content de cét état des affaires, & qu'il étoit satisfait du vain titre de Maître de la Milice. *Vous n'avez*, ajoûtoit-il, *aucun ressentiment des outrages que l'on m'a faits, à moi, dis-je, qui ai l'honneur d'être vôtre parent ; mais moi j'ai un extréme déplaisir du malheur de vôtre mariage, & de ce que l'on vous a enlevé une femme, pour vous obliger d'en garder une autre. Il n'y a point d'homme, pour peu qu'il soit raisonnable, qui doive être retenu, ou par foiblesse, ou par crainte, de se défaire d'un Prince qui passe les nuits avec des Prêtres à lire les livres des Chrêtiens.* Puis continuant son discours : *Il n'y aura point de parens de Justinien*, dit-il, *qui s'opposera à vôtre entreprise. Au contraire, Germain, qui est le plus puissant de tous, la favorisera volontiers avec ses fils, qui dans l'ardeur, & de la jeunesse, & de la colére, ne manqueront pas d'être bien-aises de vanger les injures si atroces qu'ils ont reçûes.* Arsace assiégeoit sans cesse Artabane.

3. Quand il vit qu'il commençoit à céder à ses persuasions, il découvrit son dessein à un certain Persarménien, nommé Chanarange, jeune homme de bonne mine, & de haute stature, mais léger & changeant. Aprés qu'Arsace eût conféré avec Artabane, & avec ce Chanarange, il se retira, en leur promettant d'engager dans la conspiration Germain, & l'aîné de ses fils nommé Iustin, qui étoit un jeune homme hardi & entreprenant, & qui venoit d'être élevé à la dignité de Consul. Arsace l'aiant trouvé, lui dit, qu'il desiroit l'entretenir dans quelque Eglise sur une affaire particuliére. Quand ils furent entrez, Arsace le pria de lui promettre avec serment de ne rien déclarer de ce qu'il lui diroit, si ce n'étoit à son pere. Aprés avoir tiré cette promesse & ce serment, il le reprit, de ce qu'approchant, comme il faisoit, de l'Empereur, il souffroit que des gens de néant possédassent les dignitez, & eussent entre les mains l'administration des affaires. Il ajoûta, que non seule-

seulement l'Empereur le méprisoit, mais qu'il méprisoit aussi Germain son pere, qui étoit si estimable pour son mérite, & qu'il laissoit son frere Iustinien, dans le rang des personnes privées. Il lui representa que l'on le frustroit de la succession de son oncle; que l'on lui ôtoit le bien, dont il avoit été institué heritier, & que lors que Bélisaire, qui étoit déja en Illirie, seroit arrivé, il seroit sans doute encore exposé à plus de mépris, & à plus d'outrages. Arsace se servit de tous ces discours, & d'autres semblables, pour enflâmer le jeune Iustin, & il lui déclara la conspiration tramée avec Artabane & Chanarange. Mais Iustin troublé d'une telle proposition, répondit, que ni lui, ni son pere ne seroient jamais capables d'une si noire trahison, & d'un si détestable parricide. Arsace alla dire à Artabane ce que Iustin lui avoit répondu.

4. Iustin fit à son pere un récit fidéle de la proposition d'Arsace. Germain délibéra avec Marcelle, Capitaine des Gardes, s'il étoit à propos de découvrir la conjuration à l'Empereur. Ce Marcelle étoit un des plus graves hommes du monde, & des plus capables de garder un secret. Il méprisoit l'argent; il avoit aversion pour les actions & pour les paroles ridicules; sa maniére de vivre étoit sévére, & éloignée des dissolutions & des débauches; il aimoit la justice & la verité. Il empêcha Germain de déclarer alors la conspiration à Iustinien: Car, lui dit-il, *il ne faut pas que ce soit vous qui la découvriez, parce que si vous parliez en secret à l'Empereur, vous deviendriez suspect à Artabane; & si Arsace s'enfuit, les coûpables ne pourront être convaincus. Pour moi, je n'ai pas accoûtumé d'ajoûter foi aux choses, ni d'en parler à Iustinien, que je ne sois auparavant bien instruit de la vérité. Il faut donc, ou que je m'en informe par moi-même, ou que je vous donne une personne, que vous placerez en un lieu, d'où elle pourra entendre parler les conjurez.* Germain commanda à son fils Iustin, de disposer les affaires pour l'exécution de l'ordre de Marcelle. Il n'étoit pas possible de faire parler Arsace, parce que sa premiére proposition avoit été rejetée par

Iustin.

Justin. C'est pourquoi Justin demanda à Chanarange, si c'étoit par la participation d'Artabane qu'Arsace l'étoit venu trouver : *Car je ne voudrois pas*, ajoûta-il, *confier un secret à un homme tel que lui. Mais si vous aviez agréable que nous traitassions ensemble, nous pourrions exécuter quelque exploit considérable.* Chanarange en aiant conféré avec Artabane, ne dissimula rien à Justin de ce qui avoit été proposé par Arsace.

5. Justin aiant promis de contribuer tout ce qui dépendroit de lui, & même de faire consentir son pere à l'exécution de ce dessein, Germain jugea à propos que Chanarange fût de la conférence, & le jour auquel on la tiendroit fut arrêté. Germain alla tout rapporter à Marcelle, & lui demanda une personne confidente pour entendre ce que Chanarange diroit. Marcelle lui donna Léonce, gendre d'Athanase, homme tres-sincére & trés-véritable. Germain le cacha derriére un rideau, dans la chambre où il avoit accoûtumé de manger. Chanarange y étant venu, Léonce lui entendit expliquer fort distinctement tout ce qu'il avoit projetté avec Artabane & avec Arsace. Il fût avancé entre autres choses, que s'ils se défaisoient de Justinien avant le retour de Bélisaire, ils ne pourroient accomplir leur dessein, ni élever Germain à l'Empire, parce que Bélisaire ne manqueroit pas de lever des troupes dans la Thrace, ausquelles il leur seroit impossible de résister ; qu'il valoit donc mieux attendre qu'il fût à Constantinople, & qu'un jour qu'il seroit dans le Palais, ils y entreroient avec des poignars, & massacreroient Justinien, Bélisaire, & Marcelle ; & que cela fait, ils seroient les maîtres des affaires. Aprés que Marcelle eut appris toutes ces choses de Léonce, il ne voulut pas encore les découvrir à l'Empereur, de peur de perdre Artabane par quelque sorte de précipitation ; mais Germain apprehendant que les remises ne donnassent quelque soupçon, comme elles en donnérent en effet, alla tout dire à Buzez & à Constantien. Peu de jours aprés, comme l'on avoit reçû nouvelle que Bélisaire arriveroit bientôt, Marcel-

le

le expliqua toute la conjuration à Justinien, qui commanda d'arrêter Artabane & ses Complices, & de les appliquer à la question. Quand toute la suite du projet eut été divulgée, & rédigée par écrit, Justinien fit assembler le Sénat dans le Palais où se jugent les procés, où aprés avoir vû la confession des accusez, il trouva à propos d'interroger Germain & Justin; mais ils se purgérent de toute sorte de soupçon, en produisant le témoignage de Marcelle & de Léonce, qui aprés avoir prêté le serment, de même que Buzez & Constantien, assûrérent que Germain leur avoit tout déclaré fort fidélement, sans déguisement, & sans reserve. Germain & Justin furent déclarez innocens. Quand les Sénateurs furent entrez dans l'appartement de l'Empereur, il témoigna de l'indignation contre Germain, de ce qu'il avoit tardé à découvrir la conspiration. Il y avoit deux Capitaines, qui par flaterie approuvoient sa colére, & qui tâchoient d'exciter celle des autres, faisant ainsi leur cour de la misére d'autrui; les autres demeurant dans le silence, & entretenant sa passion par leur lâcheté. Il n'y eut que Marcelle qui eût le courage de parler librement pour la défense de Germain, & qui assûra, qu'il lui avoit déclaré de bonne heure la conspiration, & que s'il y avoit eû du retardement, c'étoit lui-même qui en avoit été cause, parce qu'il avoit voulu examiner meurement une affaire aussi importante que celle-là, avant que de la publier, & ainsi il appaisa Iustinien. La liberté généreuse de cette action rendit Marcelle fort illustre, & le fit considérer comme un excellent homme, qui donnoit des marques d'un courage intrépide dans les occasions importantes. Iustinien ôta la Charge à Artabane, & sans ordonner d'autre peine contre lui, ni contre ses complices, il se contenta de les faire garder, non pas dans les prisons publiques, mais dans un endroit particulier de son Palais.

CHAPITRE XXXIII.

1. Les Barbares se rendent Maîtres de l'Occident. 2. Les Goths cédent les Gaules aux François, & Justinien en confirma la cession. 3. Affaires des Gépides, des Lombars, & des Eruliens.

1. CEPENDANT les Barbares se rendirent Maîtres de tout l'Occident. Ce fut le beau succés que les armes des Romains, qui d'abord avoient été victorieuses, remportérent de la guerre contre les Goths. On n'y perdit pas seulement des armées nombreuses, des finances inestimables, mais on y perdit toute l'Italie, & on eut là honte & le déplaisir de voir l'Illirie & la Thrace exposées à la fureur des ennemis, sans en pouvoir empêcher le pillage.

2. Dés le commencement de la guerre, les Goths cédérent aux Germains, ainsi que je l'ai raconté dans les livres precédens, tout ce qu'ils possédoient dans les Gaules, parce qu'ils ne pouvoient leur résister, & résister en même-tems aux Romains. Justinien bien loin de traverser cette cession, la confirma lui-même, de peur de se rendre ces Peuples ennemis; & sans ce consentement de l'Empereur, les Germains n'eussent pas crû pouvoir joüir paisiblement de ce Païs. Depuis ils ont possédé Marseille, qui est une ancienne colonie des Phocéens, & toutes les Places maritimes, & ont été maîtres de la mer Méditerranée. Ils président maintenant aux jeux de l'Amphitéatre d'Arles. Ils fabriquent de la monnoie d'or au coin de leur Roi, & non pas au coin de l'Empereur. Le Roi de Perse fait batre de la monnoie d'argent, telle qu'il lui plaît; mais quoi qu'il soit Souverain d'un Païs, où l'or vient en abondance, néanmoins ni lui, ni aucun autre Roi barbare

ne fait fabriquer de monnoie d'or, parce qu'elle n'a pas de cours parmi leurs Sujets. Voilà l'état où se trouvoient alors les affaires des François.

3. Totila aiant ainsi l'avantage dans l'Italie, les François eûrent le loisir de s'emparer des terres dépendantes de Venise, à-cause que les Romains étoient trop foibles pour s'y opposer, & que les Goths n'osoient entreprendre deux guerres en même-tems. Quand les Gépides, qui avoient autrefois possédé la ville de Sirmium, & une grande partie de la Dacie, virent que Justinien en avoit chassé les Goths, ils y firent prisonniers tous les Romains qu'ils trouvérent, & passant plus avant, ils y causérent plusieurs autres desordres; ce qui fut cause que l'Empereur ne leur paia plus la pension qu'il avoit accoûtumé de leur paier. Mais, comme il donna aux Lombars la ville de Norique, les Forts les plus considérables de la Pannonie, & des sommes considérables d'argent, ils abandonnérent leur Païs, pour aller habiter au delà du Danube, dans le voisinage des Gépides. Ils coururent la Dalmatie & l'Illirie, jusqu'à Dyrrachium, en enlevérent des hommes & des troupeaux; & comme quelques-uns de leurs prisonniers s'étoient sauvez, ces Barbares eûrent l'insolence d'entrer, comme nos alliez sur nos terres, & de reprendre leurs esclaves au milieu de nos maisons, & entre les bras de leurs parens. L'Empereur accorda aussi aux Eruliens une partie de la Dacie, jusqu'à la ville de Singidoné, où ils habitent maintenant, & d'où ils font de fréquentes irruptions dans l'Illirie & dans la Thrace. Quelques-uns d'eux s'enrôllérent dans les Troupes de Justinien en qualité de confédérez. Quand leurs Ambassadeurs viennent à Constantinople, ils y obtiennent aisément des pensions, pour une nation qui fait toutes sortes de vexations aux Romains.

CHAPI-

CHAPITRE XXXIV.

1. Différend entre les Lombars & les Gépides. 2. Harangue des Ambassadeurs des Lombars. 3. Harangue de ceux des Gépides. 4. Justinien accorde du secours aux Lombars, qui incontinent aprés s'accordent avec leurs ennemis.

1. C'est ainsi que les terres de l'Empire étoient comme exposées en proie à la fureur des Barbares. Le voisinage fit naître dans la suite du tems des différens entre les Gépides & les Lombars, de sorte que ces deux Peuples étant extraordinairement animez, ils se déclarérent la guerre; mais comme les Lombars étoient inférieurs en nombre & en forces, ils tâchérent de se fortifier par l'alliance des Romains; & comme les Gépides étoient alliez de l'Empire, ils résolurent de demander du secours à l'Empereur; ou s'il n'avoit pas agréable de leur en donner, de le prier au moins de demeurer neutre, & de ne se pas déclarer en faveur de leurs ennemis. Les uns & les autres envoiérent des Ambassadeurs à Constantinople. Thorisin commandoit alors aux Gépides, & Auduïn aux Lombars. Justinien leur voulut donner deux Audiences séparées. Les Lombars aiant été introduits les premiers, parlérent de cette sorte.

2. *Nous sommes surpris de l'extréme insolence des Gépides, qui aprés avoir commis tant d'injustices, & tant de violences si atroces contre l'intérêt de vôtre Empire, osent bien paroître ici, pour vous faire le plus sanglant de tous les outrages: Car quel plus sanglant outrage peut-on faire à des alliez & à des voisins, que de se servir contre eux-mêmes de la bonté de leur naturel, & de l'opinion que l'on a qu'il est aisé de les tromper? Je vous supplie de considerer*

dérer ce que l'on peut attendre de l'amitié des Gépides. Cela vous servira beaucoup à former une bonne résolution, puis qu'il n'y a point de meilleure régle pour juger de l'avenir, que de regarder le passé. Si les Gépides n'avoient manqué de fidélité qu'envers des étrangers, il faudroit emploier beaucoup des paroles, & chercher des preuves pour les convaincre; mais vous trouvez chez vous-même les exemples de leur perfidie. Lors que les Goths lévoient un impôt sur la Dacie, les Gépides se tenoient en repos au de-là du Danube, sans oser le traverser. Ils cultivoient alors avec grand soin l'amitié des Empereurs vos prédécesseurs, & ils recevoient des presens de leur libéralité, de même qu'ils en ont reçû de la vôtre. Nous leur demanderions volontiers de quels services ils ont reconnu tant de bienfaits. Ils n'en sauroient alléguer ni grand ni petit. Quand ils sont demeurez en repos, ils y sont plûtôt demeurez par contrainte que par inclination. Vous leur aviez abandonné tout ce qui est au de-là du Danube. S'ils n'entreprenoient rien sur ce qui est au deçà, c'étoit qu'ils en étoient retenus par l'apprehension des armes des Goths. Jamais l'impuissance de faire du mal n'a passé pour un desir de faire du bien? & on n'a jamais crû que ceux-là fussent constans dans leur amitié, qui ne la gardent qu'à cause qu'ils ne la peuvent violer impunément. Certainement il n'y a que la puissance & l'occasion qui découvrent la véritable disposition du cœur des hommes. Du moment que les Gépides ont vû que les Goths étoient chassez de la Dacie, & que vos forces étoient occupées à une guerre éloignée, ils ont envahi vos terres: Y a-t-il des paroles qui puissent égaler l'indignité d'une telle perfidie? N'ont-ils pas méprisé en cela la Majesté de l'Empire? N'ont-ils pas violé la foi des traitez? N'ont-ils pas outragé une puissance, pour laquelle ils auroient du respect & de la crainte, si elle avoit le loisir de tourner contre eux ses armes? Les Gépides tiennent Sirmium; ils font des Romains esclaves; ils se vantent d'être les Maîtres de la Dacie: quelle guerre ont-ils faite, ou avec vous, ou contre vous, pour avoir remporté des conquêtes si signalées? De quelle bataille un si vaste Païs leur tient-il lieu de recompense? Et ils vous font

tou-

toutes ces injures, aprés que vous leur avez donné tant de sommes considérables. Il n'y eut jamais de demande si déraisonnable que celle qu'ils vous font. Lors qu'ils ont vû que nous prenions les armes contre eux, ils ont été si hardis que de vous envoier des Ambassadeurs, qui monteront peut-être à un si haut point d'insolence, que de vous solliciter de vous déclarer contre nous, qui avons toûjours été tres-affectionnez à vôtre service. Que s'ils viennent pour vous restituer ce qu'ils vous ont pris, vous nous en saurez quelque gré, puis que ce n'est que par l'appréhension de nôtre puissance qu'ils prennent la résolution de vous satisfaire. Quiconque reçoit un avantage, en est obligé à celui qui en est l'occasion. Que s'ils n'ont pas envie de vous rendre ce qu'ils ont usurpé sur vous, c'est le comble de l'injustice. Voilà ce que nous avions à dire, avec une simplicité de Barbares. Nous vous supplions de suppléer par vôtre sagesse ce qui manque à nôtre discours, & d'embrasser ce qui vous paroîtra plus utile & pour les Romains & pour les Lombars, & sur tout de faire réfléxion qu'il est bien juste que vous preniez la protection d'un Peuple, qui a toûjours fait profession de la même Religion que vous, & que vous vous déclariez contre une nation qui est infectée de l'erreur des Ariens.

3. Voilà ce que dirent les Lombars. Le lendemain les Gépides aiant été conduits à l'Audience, ils parlérent en ces termes. *Ceux qui vont trouver leurs voisins pour les solliciter à entreprendre une guerre, sont obligez de montrer que leurs demandes sont justes en elles-mêmes, & qu'elles sont utiles à ceux à qui elles sont faites. Il est évident que les Lombars ont tort, puis que nous avons offert de terminer nos différens dans une conférence, n'étant pas raisonnable de prendre les armes, lors que l'on peut se servir des voies de la douceur. Il n'est pas nécessaire d'emploier beaucoup de paroles, pour persuader que les Gépides sont plus considérables que les Lombars, & par leur valeur, & par leur nombre, au moins à ceux qui connoissent bien les uns & les autres. Il n'y a point de personnes, pour peu qu'elles aient de bon sens, qui n'aiment mieux éviter le danger, & remporter la victoire, en choisissant le parti des plus forts, que*

de se perdre en se déclarant pour les plus foibles.. Nous vous servirons en d'autres guerres, en reconnoissance de celle-ci que vous aurez entreprise pour nos intérêts, & nous avancerons vos victoires par la puissance de nos armes. Il est raisonnable que vous considériez que l'alliance que vous avez avec nous est ancienne, au lieu que celle que vous avez avec les Lombars est nouvelle. Or il n'y a point d'alliance si forte & si durable, que celle qui a déja duré long-tems, & qu'une grande suite d'années a fortifiée. Ne doutez donc pas que vous ne trouviez en nos personnes, non seulement de puissans, mais aussi de fidéles alliez. Voilà les raisons qui peuvent vous exciter à embrasser nôtre parti. Considérez s'il vous plaît maintenant, quel est l'esprit des Lombars. Ils n'ont pas voulu terminer nos contestations à l'amiable, bien que nous les y aïons souvent invitez. Jugez quelle témérité. Presentement que nous avons les armes à la main, & qu'ils reconnoissent leur foiblesse, ils vous viennent demander un secours, que vous ne sauriez leur accorder avec justice; & le seul prétexte qu'ils vous alléguent, est la prise de Sirmium, & de quelques terres de la Dacie. Vous avez tant de Villes & tant de Provinces inutiles dans vôtre Empire, que vous cherchez des Peuples à qui vous les puissiez donner pour les habiter. Vous avez accordé tant de Païs aux François, aux Eruliens, & aux Lombars, qu'il n'est pas aisé d'en faire le dénombrement. Pour nous, nous avons fait, sur l'assurance que vous nous avez donnée de vôtre amitié, tout ce que vous desiriez que nous fissions. Quiconque a dessein de prodiguer une partie de ses biens, estime plus celui qui prévient sa libéralité, que celui qui l'attend; sur tout, si ce n'est pas par mépris qu'il s'empare de ce qui étoit abandonné, mais par une honnête liberté, que l'amitié donne, comme il nous est arrivé en cette occasion. C'est ce que nous vous supplions de considérer, & de vous déclarer en nôtre faveur, ou du moins de demeurer indifférent. Vous ne sauriez rien faire de plus raisonnable, ni de plus avantageux pour vos intérêts.

4. Voilà quelle fut la harangue des Gépides, que Justinien renvoia, aprés une meure délibération, sans

 leur

leur rien accorder ; au lieu qu'il accorda aux Lombars un ſecours de plus de dix mille hommes de Cavalerie, commandez par Conſtantien, par Buzez, & par Aratius, auſquels Jean, neveu de Vitalien, ſe joignit, ſuivant l'ordre qu'il avoit reçû de ramener les troupes en Italie, auſſi-tôt aprés qu'il auroit donné bataille aux Gépides. Ces Capitaines Romains étoient ſuivis de quinze cens Eruliens, commandez par Philimuth. Tous les autres Eruliens, au nombre d'environ trois mille, qui s'étoient ſéparez des Romains, pour la raiſon que j'ai rapportée dans les livres précédens, s'étoient joints depuis avec les Gépides. Un parti des Romains envoiez pour le ſecours des Lombars, aiant inopinément rencontré ces Eruliens, qui étoient commandez par Aordus, frere de leur Roi, en vinrent aux mains avec eux. Le combat fut rude, mais les Romains eurent l'avantage, & tuérent Aordus, & un grand nombre des Eruliens. Lors que les Gépides virent que les troupes de l'Empereur marchoient pour ſecourir les Lombars, ils les recherchérent de paix, & ceux-ci traitérent ſans la participation des Romains, qui en conçûrent de grandes inquiétudes ; tellement qu'ils n'oſoient ni avancer, ni reculer, dans l'appréhenſion qu'ils avoient que tous ces Barbares ne joigniſſent leurs forces pour aller ravager l'Illirie. Ils s'arrêtérent donc, & mandérent à Juſtinien l'état des affaires. Voilà tout ce qui ſe paſſa pour lors. Je reprendrai maintenant la ſuite de mon hiſtoire.

CHA-

CHAPITRE XXXV.

1. Retour de Bélisaire à Constantinople. 2. Présage de sa grandeur. 3. Justinien est excité par Vigile à reprendre l'Italie. 4. Affaires des Lombars. 5. Ilause prend le parti des Goths.

1. BÉLISAIRE retourna à Constantinople, sans avoir remporté de gloire de son expédition d'Italie, où il n'avoit presque osé mettre le pié, aiant toûjours été contraint d'aller par mer d'un Fort à un autre. Cependant les Barbares reprirent Rome, & se rendirent maîtres des plus importantes Places. Pérouse étoit assiégée, quand Bélisaire partit, & elle fut réduite durant son voiage. Il demeura depuis à Constantinople, comblé d'honneurs & de richesses.

2. Je dirai en passant un présage qu'il eut autrefois de cette grande félicité. Il possédoit une Ferme dans un des Faux-bourgs de Constantinople, laquelle on appeloit Pantichium, où un peu avant qu'il menât l'armée Romaine en Afrique, en qualité de Général, ses Vignes produisirent une quantité de raisins tout-à-fait extraordinaire. Le vin en aiant été mis dans les tonnneaux, & le bas des tonneaux aiant été enfoncé en terre, & le haut bien bouché avec de la glaise; huit mois aprés le vin venant à boüillir rompit la glaise, sortit en abondance, couvrit toute la terre des environs, & y fit comme un petit Lac, desorte que les Valets en emplirent plusieurs bouteilles, & reboûchérent les tonneaux comme auparavant, sans en rien dire à personne; mais la même chose étant arrivée plusieurs fois, ils en avertirent leur maître, qui le fit voir à ses plus familiers amis, lesquels en tirérent un présage de sa future grandeur.

3. Vigile, Evêque de Rome, & quelques personnes de grande condition, ne cessoient de presser Justinien d'emploier toutes ses forces pour reconquérir l'Italie. Gothige, qui avoit été Consul, & qui étoit venu tout exprés à Constantinople, en faisoit des instances tres-pressantes. L'Empereur leur promettoit d'y pourvoir; mais il donnoit cependant tous ses soins aux affaires de la Religion, & il s'occupoit uniquement à en terminer les différens.

4. Tandis que cela se passoit à Constantinople, un Lombard, nommé Ildisge prit le parti des Gépides, pour le sujet que je vais dire. Dans le tems que Vacez régnoit parmi les Lombars, il avoit un néveu nommé Risiulfe, que la loi du Païs désignoit successeur du Roiaume; mais comme Vacez avoit dessein de le laisser à son fils, il suscita à Risiulfe une fausse accusation, & le condamna au bannissement. Ce malheureux persécuté se réfugia chez les Varnes, & laissa ses deux fils dans son Païs. Vacez corrompit ces Barbares par argent, pour le massacrer. L'un de ses fils mourut de maladie, peu de tems aprés; l'autre, nommé Ildisge, se sauva chez les Sclavons. Vacez mourut aussi lui-même, & laissa son Roiaume à son fils Valdale, qui n'étoit qu'un enfant, & dont le tuteur nommé Auduïn administra les Etats. Cette administration le rendit si puissant, qu'il s'empara de la Couronne, aprés la mort de son Pupile. Enfin la guerre s'étant émûe entre les Gépides & les Lombars, Ildisge embrassa le parti des Gépides avec un petit nombre de Lombars, & une grande multitude de Sclavons qui le suivirent. Les Gépides espéroient de le rétablir dans ses Etats; mais quand ils eûrent fait la paix avec les Lombars, Auduïn les pria de le lui rendre; au lieu de le faire, ils l'avertirent de se retirer, & à l'instant, il s'enfuït chez les Sclavons, & se résolut d'aller offrir à Totila six mille hommes qu'il avoit. Etant entré sur les terres des Vénitiens, il en vint aux mains avec un parti de Romains, qui étoient commandez par Lazare,

&les

& les défit. Il ne se joignit pas néanmoins aux Goths, mais il repassa le Danube, & retourna chez les Sclavons.

5. Dans le même-tems un Garde de Bélisaire, nommé Ilause, qui étoit Barbare de nation, hardi & courageux de son naturel, & qui avoit été pris dans l'Italie, se déclara pour les Goths, quoi qu'il n'en eût point de sujet. Totila lui donna incontinent aprés quelques vaisseaux, & l'envoia en Dalmatie. Quand il fut arrivé à une ville nommée Muïcure, il parla d'abord aux Habitans, comme s'il eût toûjours été Officier de Bélisaire; puis tirant tout d'un coup son épée, & exhortant ses gens d'en faire de même, il fit passer tout ce qui se presenta par le trenchant de l'épée, pilla la Place, & s'en alla. Etant ensuite abordé à un lieu, que les Romains appelent Laurette, il tailla en piéces tout ce qu'il y trouva. Claudien aiant été averti de ces ravages, mit sur des Barques les gens de guerre qu'il avoit, qui en étant venus aux mains avec les gens d'Ilause, furent défaits. Ilause prit les Barques, & d'autres vaisseaux chargez de blé, & se retira vers Totila, sur la fin de l'hiver, qui fut aussi la fin de la quatorziéme année de la guerre que Procope décrit.

CHAPITRE XXXVI.

1. Rome assiégée par Totila. 2. Trahison des Isauriens. 3. Vigoureuse résistance de Paul & de ses soldats, qui se rendent à composition.

1. APRE'S que ce que je viens de raconter fut arrivé, Totila mena son armée devant Rome, & y mit le siége. Elle étoit défendue par trois mille hommes, que Bélisaire avoit choisis dans toutes ses troupes, & dont il avoit donné le commandement à

un de ses Gardes, nommé Diogéne, qui étoit homme généreux, & prudent. Le siége fut long, à-cause que le courage des assiégez étoit égal aux forces des assiégeans. Diogéne veilloit avec un soin extraordinaire à la défense des murailles, & avoit semé du blé dans la Ville, afin de n'en avoir pas disette. Les Barbares aiant donné divers assauts, furent vigoureusement repoussez; mais quand ils furent maîtres du Port, ils incommodérent plus la Ville qu'auparavant. Justinien voiant Bélisaire à Constantinople, prit la résolution d'envoier un autre Général en Italie; & je me persuade que s'il l'eût exécutée sur le champ, elle lui eût heureusement réüssi, parce qu'il étoit encore maître de Rome, dont la garnison eût fait un effort extraordinaire, si elle eût reçû le moindre secours. Mais d'abord il jetta les yeux sur Libérius, Patrice, & lui commanda de se tenir prêt pour le Voiage; puis, d'autres affaires qui survinrent, lui firent oublier cette belle résolution.

2. Le siége aiant déja duré long-tems, certains Isauriens qui gardoient la Porte de S. Paul, & qui étoient fâchez de ce que depuis plusieurs années l'on ne les avoit point paiez, & qui d'ailleurs se souvenoient que ceux qui avoient autrefois livré Rome à Totila, en avoient été amplement récompensez, lui promirent de l'en rendre maître, & convinrent d'un jour préfix. Quand ce jour fut arrivé, voici comment Totila prépara les choses. Il mit à la premiére veille de la nuit deux Trompettes dans deux bateaux sur le Tibre, & leur commanda d'aller sonner le plus proche qu'ils pourroient des murailles. Pour ce qui est de lui, il rangea son armée vis-à-vis la Porte de Saint Paul, sans que les assiégez s'en apperçussent; & pour empêcher que la garnison ne se retirât à la faveur de la nuit, & ne se sauvât à Centcelles, qui étoit la seule place qui restoit aux Romains, il mit sur le chemin une troupe considérable de gens de guerre, & leur donna ordre de tailler en piéces tout ce qu'ils trouveroient. Les trompettes

pettes sonnérent au pié des murailles, suivant le commandement qu'ils en avoient; & à l'instant, les Romains, saisis de peur, quittérent leur poste, & coururent en confusion où ils voioient que se devoit donner l'assaut. Il n'y eut que les Isauriens qui ne changérent point de place, & qui ouvrirent la Porte aux ennemis. Il se fit alors un grand carnage. Quelques-uns s'enfuïrent par les autres Portes. Ceux qui voulurent aller à Centcelles tombérent dans l'embuscade, & furent taillez en piéces. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre, dont on dit que fut Diogéne, bien qu'il eût été blessé.

3. Il y avoit dans la Garnison un certain Paul, qui étoit natif de Cilicie, & qui avoit été Intendant de la maison de Bélisaire, & depuis Capitaine de Cavalerie; & qui étant venu aprés cela en Italie, avoit été laissé dans Rome, pour y commander conjointement avec Diogéne. Lorsque Rome fut prise, ce Paul étant à la tête de quatre cens hommes, s'empara du tombeau d'Adrien, & du Pont qui conduit à l'Eglise de Saint Pierre. Quand le jour parût, il fut attaqué, & se défendit de telle sorte, qu'il remporta un grand avantage. Du moment que Totila s'aperçût que la situation des ruës étroites leur étoit favorable, il commanda à ses gens de les entourer, & de se tenir debout vis-à-vis d'eux, ne doutant nullement qu'ils ne fussent obligez de se rendre, par la disette de vivres. Ces quatre cens hommes passérent le jour entier, & la nuit suivante, sans prendre de nourriture. Le lendemain ils délibérérent s'ils mangeroient de la chair de leurs chevaux; mais l'aversion que la nature donne d'un aliment aussi extraordinaire que celui-là, leur fit consumer tout le jour à délibérer, bien qu'ils fussent extrémement pressez de la faim. Aprés avoir bien consulté, ils s'exhortérent les uns les autres à faire un effort généreux, & à se procurer une mort illustre. Leur dessein étoit de fondre inopinément sur l'ennemi, d'en faire le plus grand carnage qu'ils pourroient, & de mourir glo-

rieusement. Ils s'embrassérent donc pour se dire le dernier adieu. Totila, qui craignit que ces desespérez ne vendissent chérement leur vie, leur envoia offrir le choix, ou de mettre les armes bas, d'abandonner leurs chevaux, de promettre de ne servir jamais contre les Goths, de s'en aller à Constantinople, ou de retenir la joüissance de toutes ces choses, & de prendre parti dans les troupes. Les Romains agréérent la proposition, & choisirent d'aller à Constantinople; mais ensuite ils eûrent honte de faire le voiage sans chevaux, & sans armes, & ils eûrent peur d'être assommez sur le chemin; puis, ils se plaignirent de ce que l'on ne leur avoit pas paié leur solde; & enfin, ils prirent parti parmi les Goths; excepté Paul, & Mindez Isaurien, qui representérent à Totila, qu'ils avoient leurs femmes, & leurs enfans dans leur Païs, sans la compagnie desquels ils ne trouvoient nul plaisir dans la vie, & le priérent de les y faire escorter; ce qu'il fit, & de plus, il leur donna de l'argent pour leur dépense, parce qu'il reconnut qu'ils disoient la vérité. Les quatre cens soldats qui s'étoient réfugiez dans les Eglises, se rendirent à lui sur sa parole. Au reste, il ne fut plus d'avis ni de raser, ni d'abandonner Rome. Il fut d'avis de la faire habiter par les Goths, & par les Romains, par les Sénateurs, & par le peuple. Je rapporterai les motifs de son avis.

CHAPITRE XXXVII.

1. Totila répare Rome, & demande la paix à Justinien. 2. Il prend diverses Places, 3. Inconstance de Justinien dans le choix qu'il fait des Généraux pour commander en Italie.

1. IL avoit envoié une Ambassade au Roi de France, pour lui demander sa fille en mariage; mais

ce

ce Prince la lui avoit refusée, à-cause, disoit-il, qu'il n'étoit pas Roi d'Italie, & qu'il ne le seroit pas, puisqu'il n'avoit pû garder Rome, aprés l'avoir prise, mais qu'il en avoit ruiné une partie, & l'avoit laissé reprendre à ses ennemis. Voila la raison qui excitoit Totila à réparer tout ce qu'il avoit ou brûlé, ou démoli dans Rome, à y assembler les Sénateurs, & les personnes de toutes sortes de conditions, & à y faire porter des vivres. Il assista ensuite aux Jeux qui y furent représentez à cheval, & il tint ses troupes prêtes pour la Sicile. Il prépara quatre cens bateaux, tous les grands vaisseaux qu'il avoit pris sur les Romains, les hommes, les équipages, & les vivres. Cela fait, il envoia un Romain, nommé Etienne, en Ambassade vers Justinien, pour lui demander la paix, & pour lui offrir les armes des Goths dans toutes les guerres qu'il lui plairoit d'entreprendre.

2. L'Empereur bien loin d'écouter ses propositions, ne vit pas seulement son Ambassadeur. Ainsi Totila tourna toutes ses pensées à la guerre, & résolut d'essaier d'abord de prendre Centcelles, afin d'attaquer aprés la Sicile. Diogéne, Garde de Bélisaire, en étoit Gouverneur, & y avoit une forte garnison. L'armée des Goths s'étant approchée des murailles, s'y campa, & y mit le siége. Totila envoia dire au Gouverneur, que s'il avoit dessein de se défendre, il en vînt d'abord aux mains; & qu'il ne s'attendît à aucun secours, puisqu'il pouvoit bien reconnoître par le passé, que l'Empereur ne pouvoit supporter le poids de la guerre. Que s'il n'en vouloit pas coure le hazard, il lui donnoit le choix, ou de prendre parti dans son armée, ou de se retirer à Constantinople. La réponse de Diogéne & des Romains fut, qu'ils ne desiroient ni combatre, ni prendre parti parmi les Goths; parce que la vie leur seroit insupportable, sans la compagnie de leurs femmes, & de leurs enfans; & qu'ils ne pouvoient rendre sitôt la Place, parce qu'en retournant en leur Païs, il faloit qu'ils y portassent une excuse raisonnable de

s'être rendus. Ils demandérent donc le tems d'écrire à Constantinople, afin que s'il ne leur venoit point de secours, ils eussent une raison honnête d'avoir quitté la Place. Totila aiant trouvé leur réponse juste, ils convinrent d'un jour préfix, & ils se donnérent, & reçûrent respectivement des ôtages. Les Goths aiant levé le siége, marchérent vers la Sicile; & avant que de traverser le Détroit, ils tentérent le Fort de Rhegium, dont la garnison étoit commandée par Thorimuth & par Himérius, que Bélisaire y avoit établis Gouverneurs. Ces deux braves hommes, qui avoient sous eux de bons soldats, se défendirent courageusement, & firent une vigoureuse sortie, où ils eûrent de l'avantage; mais depuis ils demeurérent dans leur Place, à-cause du grand nombre des assiégeans. Totila y laissa une partie de ses troupes, pour réduire les assiégez par la famine. Il envoia aussi quelques gens à Tarente, qui s'en emparérent sans peine; d'autres troupes de son parti prirent Arimini par intelligence.

3. Justinien aiant eû nouvelle des progrés que faisoient les Goths, résolut d'envoier contre eux Germain son neveu, & lui commanda de se tenir prêt pour le voiage. Ce choix donna de l'inquiétude aux Goths, à-cause de la grande réputation que Germain s'étoit aquise, & il releva un peu l'espérance des Romains; de sorte qu'ils en supportoient les fatigues avec plus de patience, & s'exposoient au danger avec plus de gaieté. Mais Justinien changea de résolution, par je ne sai quel motif, & nomma Libérius en la place de Germain. Quoi que tout semblât préparé pour son départ, il ne partit pas néanmoins de Constantinople, par un effet de l'inconstance de l'Empereur, qui prit de nouveaux desseins. Dans le même tems, Verus aiant amassé quelques soldats, & aiant attaqué les Goths dans le Picentin proche de Ravenne, perdit la plûpart de ses Gens, & se perdit malheureusement lui-même.

CHAPI-

CHAPITRE XXXVIII.

1. Les Sclavons traversent le Danube, & l'Hébre. 2. Ils prennent la Ville de Topére, & exercent de grandes cruautez.

1. Trois mille Sclavons traversérent au même-tems le Danube, puis ils passérent l'Hébre sans peine, & se partagérent en deux bandes; l'une de dix-huit cens hommes, & l'autre de douze cens. Les Chefs des troupes Romaines attaquérent séparément dans l'Illirie, & dans la Thrace, en furent honteusement défaits, & tous ou taillez en piéces, ou mis en fuïte. Ensuite, une de ces bandes victorieuses rencontra Asbade Garde de Justinien, de la Compagnie des Candidats, & qui depuis fut Capitaine d'une Compagnie de Cavalerie qui étoit en garnison dans un Fort de la Thrace, nommé le Fort de Tzurule. Il tua la plûpart de ses soldats, le prit vif, & le garda quelque tems, puis le brûla, aprés lui avoir arraché par bandes la peau du dos. Ensuite, ces Barbares qui n'avoient jamais traversé le Danube, qui n'avoient jamais mis le pié sur les terres de l'Empire, qui n'avoient jamais osé tenir la campagne, ni faire de siége, ravagérent alors toute l'Illirie, & toute la Thrace. Ceux qui avoient défait Asbade, pillérent tout le Païs jusques à la mer, & prirent la principale Ville maritime de la Thrace, nommée Topére, qui est à douze journées de Constantinople. Voicy comment ils la prirent.

2. La plûpart se cachérent dans des lieux hauts & bas aux environs des murailles, & envoiérent une petite troupe de leurs gens vers la porte qui est du côté de l'Orient. Les soldats de la garnison voiant le petit nombre des ennemis, firent une sortie, & les Barbares firent semblant de s'enfuïr. Tous ceux qui s'étoient

cachez se montrérent, & en même-tems ceux qui s'enfuïoient tournérent visage, & ainsi les Romains furent enveloppez de toutes parts, & taillez en piéces. En même-tems les Barbares allérent à la Ville, dont les habitans, qui n'avoient plus de garnison, se trouvérent en grande peine. Ils se défendirent néanmoins assez bien; ils versérent grande quantité d'huile boüillante, & de poix fondue, & jettérent des pierres avec tant de mains, que peu s'en fallut qu'ils ne repoussassent les assiégeans, mais les Barbares chassérent à force de traits les habitans du haut des murailles; puis ils y posérent des échelles, & prirent la Place. En même-tems, ils passérent quinze mille hommes au fil de l'épée, pillérent toutes les richesses, & firent les femmes, & les enfans esclaves. Ils n'avoient jusques alors épargné ni âge, ni séxe, depuis qu'ils étoient entrez sur les terres de l'Empire, de sorte que toute la Thrace & l'Illirie étoit couverte de corps morts. Ils ne tuoient pas avec l'épée, ni avec la lance, ceux qui tomboient entre leurs mains, mais ils les tuoient d'une autre maniére toute nouvelle. Ils enfonçoient dans la terre des pieux fort aigus, puis ils posoient dessus ces misérables, & les embrochoient jusques à ce qu'ils eussent les entrailles toutes percées. Quelquefois ils mettoient quatre pilliers dans la terre; ensuite, ils y attachoient les mains & les piez de ceux qu'ils prenoient, puis leur cassoient la tête avec des bâtons, & les assommoient comme des bêtes. Ils en enfermoient d'autres avec les bœufs & les moutons, qu'ils ne pouvoient emmener, & ils les brûloient impitoiablement. Voilà les genres de mort que ces Barbares faisoient souffrir. Mais quand leur rage fut assouvie de sang, ils commencérent à donner la vie à ceux qu'ils prenoient; & cela fut cause qu'ils emmenérent un nombre innombrable d'esclaves.

CHAPI-

CHAPITRE XXXIX.

1. Les Goths assiégent le Fort de Rhegium, & ravagent la Sicile. 2. L'Empereur choisit Libérius, puis Artabane; pour conduire la flôte, & Germain pour commander en qualité de Général. 3. Préparatifs de Germain. 4. Sa réputation reléve le courage, & le parti des Romains.

1. Les Goths assiégérent quelque-tems aprés le Fort de Rhegium, dont les Habitans se défendirent courageusement, & entre autres Thorimuth, qui donna d'illustres preuves de son grand courage. Totila, qui savoit que les assiégez manquoient de vivres, laissa quelques troupes pour garder les avenues, & pour empêcher de porter des provisions dans la Place, afin de la réduire par la famine; & aiant fait passer toute son armée dans la Sicile, il mit le siége devant Messine. Domnentiole, neveu de Buzez, qui commandoit dans la Place, fit d'abord une sortie, où, quoy qu'il n'eût point eû de desavantage, il n'en fit plus néanmoins depuis, & il se contenta de défendre ses murailles. Les Goths ne voiant point d'ennemis qui leur résistassent, ravageoient la campagne. Cependant les Habitans de Rhegium se rendirent à composition, à cause qu'ils manquoient de vivres.

2. Quand Justinien apprit toutes ces fâcheuses nouvelles, il amassa des vaisseaux, les remplit de bonnes troupes d'Infanterie, & commanda à Libérius de les mener en Sicile, & de faire tous ses efforts pour la recouvrer. Mais à peine eut-il nommé Libérius pour commander l'armée navale, qu'il se repentit de son choix, parce que c'étoit un homme avancé en âge, & peu expérimenté dans les armes. Aiant donc reçû Artabane en grace, & l'aiant honoré de la charge de

Maître de la Milice de Thrace, il lui commanda d'aller en Sicile, bien qu'avec peu de troupes; mais il y devoit prendre les vaisseaux de Libérius, que l'on rappeloit. Pour ce qui est du commandement général, il le donna à Germain son neveu, à qui il ne fournit qu'une petite armée pour une si grande entreprise; mais il lui fit compter des sommes considérables, pour lever des soldats dans la Thrace, & dans l'Illirie, & il lui commanda de marcher à grandes journées, & de mener avec lui Philimuth Capitaine des Eruliens, & Iean neveu de Vitalien.

3. Germain se sentoit enflâmé d'un ardent desir de détruire le roiaume des Goths, & d'aquérir la gloire d'avoir reconquis l'Italie, comme il possédoit déja celle d'avoir reconquis l'Afrique. Stotzas aiant usurpé la domination, ce fut Germain qui la lui ôta, & qui réünit l'Afrique à l'Empire, comme nous l'avons vû dans l'Histoire des Vandales. Les affaires d'Italie étant réduites à un si pitoiable état, il se persuadoit que ce lui seroit un glorieux avantage d'en étre considéré à l'avenir, comme le réstaurateur. Aprés la mort de sa femme Passara, il avoit autrefois contracté un second mariage avec Mathasonte, fille d'Amalasonte, & petite-fille de Théodoric, laquelle étoit veuve de Vitigis. Il la mena avec lui, sur l'espérance qu'il eut, que quand elle seroit dans son Camp, les Goths ne le viendroient pas attaquer, par quelque sorte de respect pour la mémoire de Théodoric, & d'Atalaric. Il fit ensuite de grandes levées, & il y emploia non seulement tout l'argent qu'il avoit reçû de l'Empereur, mais le sien même. Tout ce qu'il y avoit de vaillans hommes dans Constantinople, dans la Thrace, dans l'Illirie, & en d'autres Païs, quittérent les autres Chefs soûs qui ils étoient Officiers, afin de le suivre. Il est vrai que ses deux fils Justin & Justinien contribuérent beaucoup à gagner cette généreuse Noblesse. Il prit, du consentement de l'Empereur, quelques troupes de Cavalerie dans la Thrace. Il y eut aussi beaucoup de

ces

ces peuples qui habitent les bords du Danube, beaucoup de Germains, & d'autres, qui, attirez par sa grande réputation, prirent parti dans ses troupes. Le Roi des Lombars, entre les autres, promit de lui envoier mille hommes armez de pié-en-cap, & qui étoient tout prêts.

4. Quand la renommée eut répandu dans l'Italie le bruit de cét appareil, les Goths commencérent à craindre, & quelques-uns même doutérent s'ils devoient porter les armes contre des dêcendans de Théodoric. Tous les Romains, qui de leur bon gré, ou par contrainte, étoient dans l'armée des Goths, mandérent à Germain, qu'aussi-tôt qu'il seroit en Italie, ils se rangeroient soûs ses Enseignes. Cela relevoit l'espérance des soldats qui étoient à Ravenne, & dans les autres Villes de l'obéïssance de Justinien, & cela les confirmoit dans le dessein de demeurer attachez à son service. Ceux qui avoient été vaincus soûs Verus, & soûs d'autres Chefs, & depuis dispersez en divers endroits, se rassemblérent dans l'Istrie, où ils attendirent Germain. Totila fit alors sommer Diogéne de lui rendre Centcelles, parce que le jour préfix étoit arrivé; mais il refusa de le faire, à-cause de l'approche de Germain, & il offrit de rendre les ôtages qu'il avoit, en recevant pareillement ceux qu'il avoit donnez. Aprés avoir fait cette réponse, il s'appliqua avec un soin extraordinaire à la garde de sa Place; & l'hiver finit avec la quinziéme année de la guerre que Procope décrit.

CHAPI-

CHAPITRE XI.

1. Nouvelle irruption des Sclavons. 2. Mort, & éloge de Germain. 3. Jean & Justinien lui succédent. Libérius va à Siracuse, & Artabane est battu de la tempête. 4. Les Goths partent de Sicile par le conseil de Spinus. 5. Les Romains sont vaincus par les Sclavons, puis les vainquent.

1. TANDIS que Germain amassoit ses troupes dans Sardique, qui est une Ville d'Illirie, & qu'il préparoit tout ce qui lui étoit nécessaire pour une si grande guerre, les terres de l'Empire furent inondées par une multitude de Sclavons, beaucoup plus prodigieuse & plus formidable, que toutes celles que l'on avoit vûes auparavant. Ces Barbares aiant traversé le Danube allérent à la Ville de Nisse, où quelques-uns s'étant détachez du corps pour piller séparément, ils furent pris par les Romains; & aiant été liez, & interrogez pourquoy ils avoient passé le fleuve, ils répondirent que c'étoit pour assiéger Thessalonique, & les Villes circonvoisines. Justinien étonné de cette nouvelle, manda à Germain de différer le voiage d'Italie, & d'aller pourvoir à la sûreté de Thessalonique. Comme la réputation de Germain étoit grande parmi ces Barbares, le bruit de son arrivée leur donna de l'épouvante. Lorsque Justinien parvint à l'Empire, les Antes, qui sont voisins des Sclavons, aiant fait une irruption sur nos terres, Germain, qui étoit Maître de la Milice de Thrace, fut dépêché contre-eux, les défit, & se rendit fort illustre par leur défaite. Les Sclavons craignant donc un si grand Capitaine, & d'autre part s'imaginant qu'il étoit suivi d'une formidable armée, puisqu'elle avoit été levée contre Totila & contre les Goths, quittérent le chemin de Thessaloni-

que;

que ; & n'osant plus tenir la campagne, passérent toutes les montagnes de l'Illirie, & entrérent dans la Dalmatie.

2. Quand Germain se vit délivré de la crainte de ces Barbares, il commanda à ses gens de se tenir prêts, pour partir deux jours aprés pour l'Italie. Mais il fut surpris d'une maladie, dont il mourut subitement. Telle fut la fin si précipitée de ce grand homme, qui étoit si recommandable par sa valeur, & qui s'aquittoit si admirablement de toutes les fonctions de Capitaine, & de soldat. Il observoit tres-religieusement les loix durant la paix, & rendoit tres-exactement la justice. Il prêtoit facilement son argent, sans intérêt. Il étoit grave & sérieux en public, doux & agréable en particulier. Il empêchoit, autant qu'il pouvoit, de commettre des desordres dans le Palais. Il n'avoit aucune familiarité, ni aucune habitude avec les factions du Cirque, bien que la plûpart de ceux qui aspiroient aux dignitez eussent accoûtumé de s'y engager.

3. L'Empereur, fort affligé de cette perte, donna le commandement de l'armée d'Italie à Iean, gendre de Germain, & neveu de Vitalien, & à Iustinien frere du même Germain. Ces deux Généraux allérent en Dalmatie, dans le dessein de passer l'hiver à Salone, parce que la saison ne leur permettoit pas de faire le tour du Golphe, & qu'ils ne le pouvoient traverser faute de vaisseaux. Libérius, qui ne savoit encore rien du changement de l'ordre de l'Empereur, touchant le commandement de l'armée navale, arriva à Siracuse, força les Barbares qui la tenoient assiégée, & entra dans le Port avec toute la flôte. Peu aprés, Artabane, qui étoit arrivé dans la Céphalénie, y aiant appris que Libérius étoit en Sicile, traversa la mer Adriatique. Comme il étoit proche de la Calabre, une furieuse tempête dispersa toute sa flôte, de sorte qu'il y avoit apparence que le vent la jetteroit sur les côtes d'Italie, & la feroit tomber entre les mains des ennemis ; mais tout le contraire arriva ; car aprés avoir été long-

tems battue de l'orage, elle fut poussée vers le Péloponnése, où quelques vaisseaux furent brisez, & les autres se sauvérent. Le vaisseau qui portoit Artabane eut un mât rompu, courut un grand danger, & aborda à Malte.

4. Libérius n'aiant pas assez de forces pour faire de fréquentes sorties, ni assez de vivres pour soûtenir long-tems le siége, il fit voile vers Panorme, où il arriva sans étre vû par les ennemis. Alors Totila, aprés avoir ravagé toute la Sicile, aprés en avoir transporté une prodigieuse quantité de bœufs, de moutons, & de chevaux, aprés en avoir enlevé les grains, les meubles précieux, & les richesses, retourna en Italie pour la raison que je vais dire. Il n'y avoit pas long-tems qu'il avoit donné la charge d'Intendant de sa maison à un certain Romain, nommé Spinus, natif de Spoléte, qui fut pris dans la Ville de Catana, dont les murailles étoient abbatues. Comme il souhaitoit avec passion de le retirer, il offrit de donner en échange une Dame de qualité. Les Romains répondirent, qu'il n'étoit pas juste d'échanger un Intendant avec une femme. Spinus, qui craignoit que les Romains ne le fissent mourir, leur promit de persuader à Totila d'abandonner la Sicile, & de ramener toutes ses troupes dans l'Italie. Les Romains lui aiant fait confirmer cette promesse par un serment, le donnérent en échange pour la Dame. Dés qu'il fut devant Totila, il lui dit, que ce n'étoit pas agir prudemment que de s'amuser à la Sicile pour l'intérêt d'un petit nombre de Places, & il l'assûra, que tandis qu'il avoit été entre les mains des ennemis, il avoit entendu dire que Germain étoit mort, & que Iean son gendre, & Iustinien son fils, commandoient l'armée en sa place; qu'ils étoient déja dans la Dalmatie, & qu'ils viendroient bientôt dans la Ligurie en enlever les femmes & les enfans. Ne vaudroit-il pas mieux, ajoûta-t-il, passer l'hiver dans nos maisons, & aller ensuite combattre l'ennemi? Car quand nous aurons remporté une pleine victoire

 sur

ſur lui, nous aurons toute ſorte de liberté de nous rendre les maîtres de la Sicile. Totila ſe rendant à cét avis, laiſſa de puiſſantes garniſons dans les quatre meilleures Places de l'Iſle, & repaſſa avec tout le butin dans l'Italie.

5. Iean aiant mené l'armée de l'Empereur dans la Dalmatie, ſe réſolut de paſſer l'hiver à Salone, & d'aller droit à Ravenne au commencement du Printems. Cependant les terres de l'Empire étoient impunément ravagées par ces Sclavons dont j'ai parlé, & par d'autres Barbares, qui s'étoient depuis joints à eux. Quelques-uns ſoupçonnoient Totila de leur avoir donné de l'argent, afin d'occuper l'Empereur par une ſi forte diverſion, & de l'empêcher de pourvoir aux beſoins de l'Italie. Pour moi je ne puis dire ſi les Sclavons vinrent d'eux-mêmes, où s'ils furent excitez à venir par Totila; mais je ſai bien qu'ils firent d'étranges dégâts dans toute l'Europe; non pas par des courſes paſſagéres, mais en y établiſſant une demeure auſſi fixe, & auſſi ſtable, que dans leurs maiſons. Enfin Iuſtinien envoia contre-eux une armée, qui étoit commandée par Conſtantien, par Aratius, par Nazare, par Iuſtin, ſecond fils de Germain, & par Iean, ſurnommé le Mangeur. Il donna le commandement général ſur tous ces Chefs à Scholaſticus, un des Eunuques de ſon Palais. Cette armée rencontra une partie des Barbares proche d'Andrinople, Ville de la Thrace, aſſiſe à cinq journées de Conſtantinople. Comme il étoit impoſſible aux Barbares d'avancer, parce qu'ils étoient chargez d'une prodigieuſe quantité de bagage, d'eſclaves, & de troupeaux, ils ſe préparérent à donner bataille, & ils ſe rangérent ſur une petite colline. Les Romains, qui étoient campez dans le plat Païs, commencérent à murmurer, de ce que les Chefs qui avoient des vivres en abondance, laiſſoient les ſoldats dans la diſette, & refuſoient de combatre en cette occaſion. Les Chefs laſſez de ces plaintes, donnerent bataille, & elle fut des plus rudes. Les plus braves hommes

mes qu'il y eût parmi les Romains y périrent, & peu s'en falut que les Chefs ne fussent pris. Les Barbares se saisirent de l'Etendard de Constantien, & méprisant l'armée Romaine, s'avancérent dans le Païs, & pillérent l'Astique, qui est une contrée fertile, & y firent un butin inestimable, parce qu'il n'y avoit point encore eû de gens de guerre. Aprés avoir fait un dégât tout-à-fait extraordinaire, ils arrivérent à une grande muraille, qui n'est éloignée de Constantinople que d'un peu plus d'une journée de chemin. En cét endroit l'armée Romaine en vint aux mains avec eux, les mit en déroute, reprit une grande partie des prisonniers, & l'Etendard de Constantien. Les autres s'en retournérent en leurs maisons avec tout le butin dont ils étoient chargez.

FIN.

TABLE DES SOMMAIRES DES CHAPITRES contenus en ce Volume.

HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES PERSES.

LIVRE PREMIER.

CHAP.

LIVRE SECOND.

CHAP.

HISTOI-

HISTOIRE DE LA GUERRE contre les Vandales.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAP. I.

CHAP.

CHAP.

HISTOIRE DE LA GUERRE

contre les Goths.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAP. I.

voiées

LIVRE TROISIÉME.

CHAP. I.

la

Ger-

FIN DE LA TABLE.

